

ATLAS HISTORIQUE,

OU

NOUVELLE INTRODUCTION

A l'Histoire, à la Chronologie & à la Géographie
Ancienne & Moderne;

Représentée dans de

NOUVELLES CARTES,

Où l'on remarque l'Etablissement des premiers États & des plus anciens
Empires du Monde, leur durée, leur chute, & leur differens Gouvernemens;

La Chronologie des Rois d'Égypte, selon leurs diverses Races, depuis le commencement de la Monarchie;
leurs Successions Généalogiques, tirées des monumens les plus authentiques; l'Histoire du Commerce des Compagnies
d'Occident & de toutes leurs découvertes, marquées dans des Cartes très-exactes, avec les Comptoirs & les
Forts de chaque Nation, les routes des Voyageurs &c. Le tout accompagné d'un nombre considérable
d'Estampes & Figures dessinées & gravées d'après les Originaux, par les plus habiles Maîtres, représentant
ce qu'il y a de plus remarquable dans la Religion, les habillemens, usages & productions de chaque País.

Par M^r. C. * * *

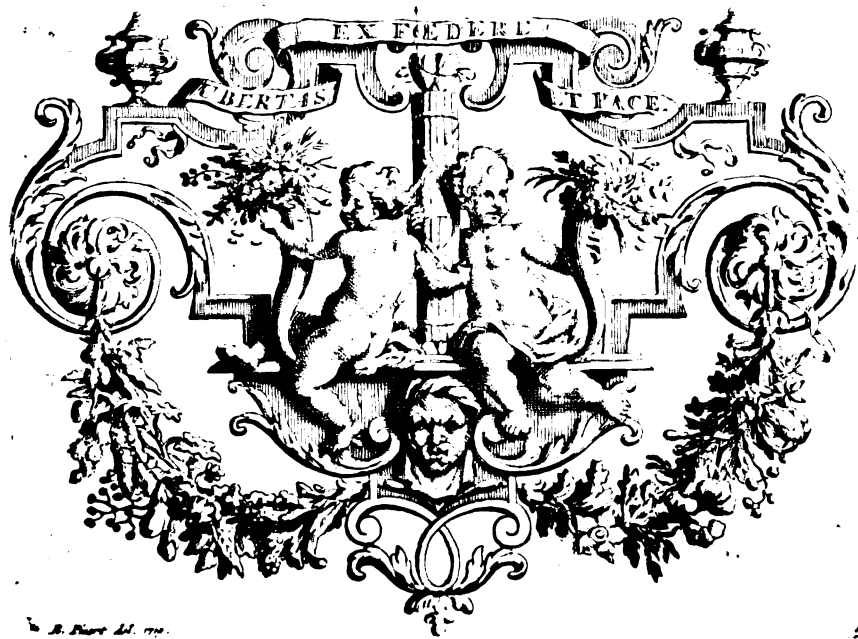
Avec des DISSERTATIONS sur l'Histoire de chaque État,

Par M^r. G U E U D E V I L L E.

T O M E V I.

Qui comprend l'AFRIQUE & l'AMÉRIQUE Septentrionale & Meridionale,
tant en général qu'en particulier; l'Égypte, la Barbarie, la Nigritie, la Guinée, l'Éthiopie, le
Congo, la Cafreterie & le Cap de Bonne Esperance; le Canada ou la Nouvelle France, la Louisiane
ou le Mississipi, la Virginie, la Floride, le Mexique, le Perou, le Chili & le Bresil; avec
les Iles de Madagascar, les Philippines, les Moluques, les Antilles & l'Île de Ceylan.

SECONDE EDITION, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.



A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHÂTELAIN.

M. DCC. XXXII.

Avec Privilège.



P R E F A C E.

L est si naturel de vouloir connoître le Monde, que ce desir a été de tous les siècles & de tous les Païs. Plusieurs grands hommes en ont fait l'objet de leur plus forte passion, non seulement parmi nous & parmi nos voisins, mais encore parmi les Peuples les plus reculez, & les Nations les plus barbares. Presque toutes ont eu leurs Géographes : les Persans & les Arabes n'en ont pas moins eu que les Grecs & les Latins : la Géographie de la Chine n'est pas moins exacte que celle de la Grece & de l'ancienne Rome ; & il n'y a pas jusqu'aux Peruviens & jusqu'aux Sauvages du Canada, qui n'ayent leur manière de faire des Cartes Géographiques, où l'étendue & les bornes de chaque Païs sont marquées très-exactement.

Il y avoit tant de Descriptions du Monde au tems d'Auguste, que Strabon commence la sienne par des excuses de ce qu'il écrivoit sur une matière, dont tant d'habiles gens qu'il nomme avoient écrit avant lui. Ptolomée, trois ou quatre siècles après, fait les mêmes excuses, comme si ce sujet eût déjà été épuisé de son tems. Mais les grands voyages qui se sont faits depuis, nous ayant découvert une bien plus grande étendue du Monde que celle qui étoit connue aux Grecs, aux Romains & aux Orientaux, on ne peut que savoir gré à ceux qui rassemblant les découvertes les plus exactes, nous mettent tout à la fois devant les yeux un Tableau général de l'Univers.

Tel est le motif qui nous a fait entreprendre cette continuation de l'*Atlas Historique*. On y verra que les Anciens ont presque toujours été trompez dans ce qu'ils nous ont rapporté des lieux où leurs Empires ne s'étoient point étendus ; on s'y convaincra que nous n'avons pas moins d'obligations aux derniers Voyageurs, qu'à ceux qui les ont précédés, si l'on examine la quantité de découvertes qu'ils ont faites, tant dans le Monde que dans l'Histoire de la Nature. Ce sont eux, par exemple, qui nous ont desabusé de l'erreur où plusieurs grands hommes ont été pendant longtems, que cette Partie de la Terre qui est au delà de notre Tropicque, n'avoit pu être peuplée après le Deluge universel. C'est de ces Voyageurs que nous avons appris que la Zone Torride est un des plus délicieux séjours du Monde, & des plus peuplez d'hommes & de toute sorte d'animaux. Enfin c'est à eux que nous sommes redevables de la découverte de l'Amerique, appellée le Monde Nouveau, quoi qu'il ne soit pas moins ancien que l'autre, puisqu'ils y ont trouvé des Habitans pour qui la surprise de les voir n'étoit pas une moindre nouveauté.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner quelle a pu être l'origine de ces Peuples. Mon dessein n'est que d'exposer le sujet traité dans ce dernier Volume, où le Ciel & la Terre, les Hommes & les Femmes, les Animaux & les Plantes sont bien différens de ceux que nous voyons. On sera sans doute surpris d'y trouver des Royaumes dont les Monarques ne sont que des Païsans, des Villes qui ne sont faites que de Roseaux, des Vaisseaux construits chacun d'un seul arbre ; & surtout des Peuples qui vivent sans soin, qui parlent sans règle, qui négocient sans écriture, qui marchent sans habits, & dont les uns s'établissent dans les Rivières, comme les poissons, & les autres dans des trous, comme les vers, dont ils ont la nudité & presque l'indifférence. Mais on sera surpris d'autant plus agréablement, que les choses que nous rapportons sont aussi certaines qu'elles paroîtront extraordinaires. On y lira des aventures, des établissemens, des guerres, des combats, des tempêtes, des naufrages, le tout sur la foi de témoins oculaires, qui ne disent que ce qu'ils ont vu : avec les précautions toutefois dont nous avons parlé dans la Préface du précédent Volume. Celui-ci contient l'*Afrique* & l'*Amerique*, & voici de quelle manière ces deux grands sujets sont traités.

I. Nous posons pour fondement de l'Afrique, la *Carte Géographique* du Païs, que l'on n'a pourtant point mise à la tête, par les raisons rapportées ci-devant *. Ensuite vient la *Dissertation générale*, qui donne une idée de cette Troisième Partie du Monde, & qui conduit, comme dans celle de l'Asie, à la *Division* qui se trouve après. On rencontre tout de suite une *Carte Ancienne de l'Afrique*, pour y remarquer de même les divers changemens qui y sont arrivez. Là on entre dans le Païs par une *Carte de l'Egypte, de la Nubie & de l'Abyssinie*, qui nous donne lieu de traiter premièrement de ce qui regarde les Egyptiens. La *Succession Généalogique* de leurs Rois suit

Tom. VI.

* Voyez la Préface du Tome V. pag. 11.

immédiatement la *Dissertation* qui en parle ; après quoi l'on voit l'abrégé de leur Règne dans la *Chronologie Historique* qu'on en a dressée avec beaucoup de soin. De là on passe aux *Sources du Nil*, représentées dans une Carte très-exacte ; puis à la Ville du *Grand Caire* qui mérite bien une *Dissertation* particulière. Ensuite viennent deux belles Planches, dont l'une représente tant au dedans qu'au dehors ces *Piramides* si vantées par les Anciens, & l'autre les *Habillemens* des Arabes & des Juifs qui sont au Caire, avec d'autres particularitez très-capables d'amuser agréablement le Lecteur.

On entre après cela dans la *Barbarie*, la *Nigritie*, & la *Guinée*, par une Carte de ces trois Pais. La *Dissertation* sur la Barbarie est suivie de la *Vue de Tunis, d'Alger, de Gigeri*, avec la description des mœurs de leurs habitans, & d'une Carte des singularitez curieuses des Royaumes de *Maroc* & de *Fez*, accompagnées des *Habillemens* tant des Hommes que des Femmes de ces Pais-là. La *Nigritie* vient après. C'est-là qu'on s'instruit des mœurs de ces Peuples, dont les usages ne sont pas moins éloignés des nôtres que leur couleur en est différente ; & que l'on voit avec plaisir la représentation de leurs cases ou demeures, de leurs meubles, de leur manière de vivre, & de celles de leurs Rois bien peu distingués de leurs sujets. La *Guinée* étant plus étendue, fournit aussi la matière de deux *Dissertations*. Elles sont séparées par une Description des *Quadrupèdes*, des *Oiseaux*, & des *Reptiles* du Pais, dessinés sur les lieux d'après nature ; & suivies de la représentation des Forts qu'y possèdent les *Hollandois*, les *Anglois*, & les *Danois*, afin de mêler l'utile à l'agréable, & ce qu'il y a d'Historique à ce qui est de pur divertissement.

La Carte du *Congo*, du *Monomotapa* & de la *Casfrerie* prépare à lire ce qui est écrit sur ces différens Pais. On commence par l'Éthiopie & le Congo, qui, quoique moins connus que la Guinée, ne laissent pas de nous fournir le plan d'une assez belle Ville, & diverses autres particularitez des Coûtumes de ces Indiens ; & l'on finit par la Casfrerie & le *Cap de Bonne Esperance*, dont on donne le plan & la Description, aussi bien que celle des Habits & Mœurs des *Casfrés*, & de divers animaux remarquables qui se voyent en ce Pais-là.

Tel est l'ordre que nous avons suivi dans la description de l'Afrique, sur laquelle il ne nous reste qu'une chose à faire observer. C'est que toutes les Cartes dont nous avons parlé sont dressées sur les Mémoires les plus récents & les plus exacts, en sorte que si l'on peut esperer de trouver quelque-part de la certitude en ces matières, ce sera sur tout dans ces Cartes nouvelles, pour lesquelles on a pris tout le soin qu'il a été possible d'y apporter. On a fait la même chose pour celles qui regardent le Nouveau Monde.

II. Chacun sait que l'Amérique se divise en deux parties principales, dont chacune a sous elle plusieurs autres subdivisions. C'est ce qu'on voit d'abord dans la *Table* qui se présente, qui sert comme d'introduction à la *Dissertation* générale qui la suit. Comme notre méthode ordinaire est de dépouiller les Cartes par le Nord, nous commençons par l'*Amérique Septentrionale*, qui nous offre en premier lieu le *Canada*, ou la *Nouvelle France*. Ce Pais est si intéressant par rapport à la Compagnie que les François y ont établie depuis peu, qu'on ne peut trop le faire connoître, ni s'appliquer à en montrer toute l'étendue & les avantages. C'est ce qu'on fait par le moyen de plusieurs Cartes toutes différentes & très-curieuses. La première contient tout le Pais en général & les découvertes qui y ont été faites. La seconde contient en particulier le cours du *Fleuve St. Louis*, tiré sur les lieux, avec les noms des *Sauvages* qui y habitent, des marchandises qu'on y porte & qu'on en reçoit, & des animaux, reptiles, poissons, insectes, oiseaux, arbres & fruits de différentes espèces qui s'y voyent. La troisième représente les Castors qui font le principal commerce de ce Pais-là, leur industrie, la manière de les prendre ; les habillemens, habitations & manière de vivre des Sauvages, & les Hieroglyphes dont ils se servent pour transmettre leurs exploits à la posterité. La quatrième enfin, qui est la plus curieuse de toutes, enferme le cours des grandes Rivières de St. Laurent & de *Mississipi*, où l'on voit l'état présent de la *Louisiane*, & des Pais voisins, le tout recueilli exprès des Mémoires les plus nouveaux qui ont été dressés pour l'établissement de la *Compagnie d'Occident*. Ces trois dernières Cartes sont précédées d'une *Dissertation* générale sur le Canada, & suivies d'une autre particulière sur la Louisiane, tirée de ce qui en a été écrit sur les lieux & envoyé en France depuis très-peu de tems. On peut juger par le soin qu'on a pris de rassembler ainsi tout ce qu'il y a de plus sûr & de plus nouveau, combien l'on s'est appliqué à rendre cet Ouvrage utile au public. Toute cette matière est terminée par une représentation de la *Chasse des Castors*, & de diverses particularitez très-curieuses qui regardent les Coûtumes des Sauvages. La dernière des Cartes dont nous venons de parler, contenant, outre la Louisiane & le *Mississipi*, les terres voisines qui appartiennent aux Anglois, il étoit bien juste de parler ensuite de la *Virginie*, de la *Jamaïque*, de la *Nouvelle Angleterre*, des *Barmudes*, de la *Caroline* &c. C'est ce qu'on a fait dans une *Dissertation* particulière sur ce sujet ; après quoi l'on donne une description de la pêche, des habillemens & des autres usages des Indiens de la Virginie, avec une Carte des autres Terres & Iles que les Anglois possèdent en ce Pais-là.

Celle qui suit représente le *Mexique* : ce qui nous donne lieu de parler de ce grand Royaume dans deux *Dissertations*, contenant tout ce qu'on peut desirer sur ce sujet. La première est accompagnée d'une vue de la Ville de même nom qui en est la Capitale, du grand *Temple* & des *Idoles* qu'on y voit, des *Sacrifices* qui s'y font, & des autres *Superstitions* & Coûtumes des Mexicains : & la seconde est suivie d'une Description de l'*Isthme de Darien*, des propriétés du Pais, de la Ville de *Panama*, à laquelle on a joint diverses plantes curieuses, les oiseaux & les poissons les plus rares qui se trouvent dans la Nouvelle Hollande.

Les deux Amériques n'étant séparées que par cet Isthme, il nous conduit naturellement dans celle que l'on nomme *Meridionale*, à laquelle nous n'avons pas cru pouvoir mieux préparer le Lecteur, qu'en lui mettant devant les yeux une *Carte très-curieuse de la Mer du Sud*, représentée en quatre feuil-

feuilles, contenant des remarques nouvelles & très-utiles non seulement sur les Ports & Iles de cette Mer, mais aussi sur les principaux Païs des deux Ameriques, avec les noms & la route des Voyageurs par qui la découverte en a été faite; le tout pour rappeler en gros le souvenir de ce qui a été dit en détail auparavant, & pour préparer à l'intelligence des *Dissertations* suivantes.

La première qui se rencontre traite de l'*Amerique Meridionale* & du *Perou*. Elle est suivie d'une Carte particulière de la *Terre-ferme du Perou*, du *Bresil* & du *Païs des Amazones*, ce qui nous donne lieu d'en parler encore dans une seconde *Dissertation*, accompagnée d'une Carte du Perou seul, du plan de la Ville de *Lima* qui en est la Capitale, & d'une description des plantes, des animaux, & des autres choses qu'on y voit, avec l'habillement des Hommes & Femmes Espagnols qui y demeurent. La Carte du *Paraguay*, du *Chili* & du *Détroit de Magellan* qui vient après, prépare à la *Dissertation* dont elle est suivie, qui roule particulièrement sur le *Chili* & le *Bresil*. Et c'est par là que nous finissons la Description de l'*Amerique*.

Cependant, pour ne rien laisser à desirer à la curiosité du Lecteur, nous n'avons pu nous résoudre à le priver de la Description des Iles. Dans l'impossibilité de les renfermer toutes ici, puisque cette seule matière pourroit fournir un juste Volume, nous avons choisi les principales, & nous commençons par celle de *Madagascar*. La *Dissertation* qui en parle est précédée d'une Carte de cette Ile, où l'on en voit la description & diverses particularitez curieuses de ses Habitans. Ensuite vient une *Dissertation* sur les *Philippines* & sur les *Molucques*, suivie d'une Carte des *Antilles Françaises* & des *Iles voisines*, dressée sur des Mémoires manuscrits envoyez en France tout nouvellement. C'est de quoi est tirée la matière de la *Dissertation* sur les *Antilles*, à laquelle deux Cartes très-curieuses servent d'accompagnement. L'une contient diverses particularitez de l'*Ile St. Christophe* & de la Province de *Bemarains*; & l'autre une Description des Plantes, Arbres, Animaux, & Poissons des *Antilles*, avec les Mœurs des Sauvages qui s'y trouvent, & la manière dont on fait le Sucre. Enfin ce dernier Volume est terminé par une *Dissertation* sur l'*Ile de Ceylan*, où l'on décrit l'état présent des *Hollandois*, après avoir parlé de la manière dont ils s'y établirent.

De tout ce qui a été dit, on peut aisément recueillir que nous n'avons rien négligé pour nous instruire exactement de ce qui regarde chaque Païs. Nous en rapportons tout ce qu'il en faut savoir, selon le but que l'on s'est proposé dans cet Ouvrage. Nous traitons du Commerce de chaque lieu; & non seulement nous en parlons dans chaque *Dissertation*, autant que la matière en est susceptible, & que nos lumières nous l'ont pu permettre; mais nous avons eu soin de marquer sur la plupart de nos Cartes les principales Places où il se fait, les Comptoirs de chaque Nation, les routes qu'il faut tenir pour y aller, que nous avons souvent accompagnées de listes des marchandises, de leur valeur, de leur échange, de la manière de les transporter, des précautions qu'il faut prendre dans ces voyages, & quelquefois même des monnoies qui y ont cours, autant qu'il nous a été possible de les connoître.

C'est ainsi que la Géographie jointe à l'Histoire est utile à toute sorte de gens. On y apprend la Religion aussi bien que le Negoce, on s'y instruit dans la Guerre aussi bien que dans la Politique & dans les Negociations. N'est-ce point, comme l'a judicieusement remarqué un Auteur moderne, en examinant en détail les Nations différentes situées sous des climats opposez, sous des Gouvernemens si contraires, dont les caracteres & le genie sont encore plus variez que les visages, que l'on conclut qu'une Religion qui les unit dans la même croiance ne peut venir que de Dieu? Il n'est pas au pouvoir de l'homme, de rassembler ainsi les esprits. Il ne sauroit y avoir de convention générale & unanime entre l'*Asiatique* & l'*Americain*, non plus qu'entre l'*Africain* & l'*Européen*, sur des choses qu'une Nation n'a point d'intérêt de persuader à l'autre, & que celle-ci auroit même tout lieu de rejeter, pour se distinguer de ses voisins autant par la diversité de Religion que par la différence du Gouvernement. D'où il s'ensuit, que quand on voit la Religion Chrétienne portée parmi ces Peuples Barbares, & embrassée par tant de Nations élevées dans des prejuges tout différens, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'elle a Dieu même pour principe, & que s'il permet qu'elle soit altérée en quelques endroits par le mélange des superstitions, c'est pour porter les hommes à s'éclairer de plus en plus, & à s'instruire dans sa Parole du véritable Culte qu'il faut lui rendre.

A l'égard du Commerce, on ne peut nier qu'il ne se soit extrêmement perfectionné par la Navigation, partie essentielle de la Géographie. Les marchandises des Indes nous venoient autrefois par la Mer Rouge: elles étoient déchargées à Suez, d'où l'on avoit l'embaras de les faire transporter par terre au Caire & de là à Alexandrie, où les Venitiens les alloient charger pour les distribuer ensuite par toute l'Europe. Mais la Géographie nous a appris un chemin plus facile & de moindres fraix, en faisant doubler à nos Vaisseaux le Cap de Bonne Esperance, & nous montrant par là une route directe pour aller aux grandes Indes. C'est la même Science, jointe à l'Histoire naturelle de chaque Païs, qui nous en apprend les diverses proprietéz, laquelle par le moien des Canaux & des Rivières qu'elle nous découvre, nous enseigne à transporter les marchandises & les denrées d'une Province où elles sont communes, en une autre où leur rareté les fait plus rechercher. C'est elle qui, par la nature des climats qu'elle nous fait distinguer, nous instruit aussi de la qualité différente des Terroirs, de leur abondance ou de leur sterilité, des productions qui leur sont communes ou de celles qui leur manquent, & des moiens de compenser la pauvreté des uns par la richesse & la fertilité des autres. C'est elle qui nous montre les lieux les plus propres à y fixer de nouvelles habitations, & qui a guidé tant de malheureux Refugiez à chercher dans des terres éloignées un asyle favorable à leur fuite.

On y apprend la guerre, par la connoissance exacte qu'elle nous donne des lieux où les Armées sont en présence, de leurs campemens, de leurs marches, des Places qu'elles doivent attaquer ou défendre, & des quartiers où elles peuvent prendre leurs rafraichissemens. On y voit jusqu'ou les Grecs

& les Romains étendirent leurs conquêtes. On y voit que ce qui étoit le bout du Monde pour les anciens Heros, n'en est pas seulement aujourd'hui le milieu.

Enfin la Géographie & l'Histoire ne sont pas moins nécessaires pour se rendre habile dans la Politique. C'est en considérant quels sont les voisins d'une Nation, qu'on en reconnoit les intérêts, & les Peuples avec lesquels elle est en guerre ou en alliance. Il faut distinguer leurs limites, pour pouvoir s'instruire de leurs prétentions; & comme la bienfaisance est ordinairement ce qui règle les intérêts des Princes, la situation des lieux, des Provinces & des Royaumes est ce qui règle ces bienfaisances. Ne sommes-nous pas intéressés aux différends que nos Colonies ont tous les jours avec leurs voisins? Les Compagnies établies, soit en Orient, soit en Occident, ne partagent-elles pas nos inclinations selon nos liaisons & nos habitudes? Il faut donc connoître ce qui est de leur Politique, pour juger de la solidité de ces établissemens. D'où il s'ensuit, qu'un Ouvrage comme celui-ci ne peut être qu'avantageux à toute sorte de personnes, puisqu'il est aussi instructif qu'agréable, & que les indifferens même y peuvent trouver de quoi charmer leur ennui.



T A B L E

Pour l'ordre & l'arrangement

D U

T O M E S I X I E M E

D E

L'ATLAS HISTORIQUE.

LA Préface.

La Table pour l'ordre & l'arrangement du Tom. VI. de l'Atlas Historique.

DISSERTATION générale sur L'AFRIQUE.

T able générale des Divisions de l'Afrique.	No. 1.	Pag. 6.
Carte de l'Afrique selon les Auteurs anciens &c.	2.	6.
Carte particulière de l'Egypte, de la Nubie & de l'Abyssinie, dressée sur les Mémoires les plus nouveaux & les Observations les plus exactes.	3.	7.

DISSERTATION sur L'EGYPTE.

S uccession des Rois d'Egypte selon leurs diverses races.	4.	16.
Chronologie Historique des Rois d'Egypte.		

D escription du Nil, de ses Sources, de son Cours depuis les cataractes jusques au Caire, avec une Carte très-exacte de ce Fleuve & des environs, copiée sur celle qui a été dessinée sur les Lieux & présentée depuis au Roi de France Louis XIV.	5.	20.
Vue de la Ville du Grand Caire.	6.	21.
Description de la Ville d'Alexandrie & des Antiquitez remarquables qu'on y voit.	6*	

DISSERTATION sur le Grand CAIRE.

D escription des Pyramides d'Egypte tant au dedans qu'au dehors.	7.	26.
Habitemens des Arabes & des Juifs qui sont au Caire, avec une partie de leurs diversifemens & quelques restes de l'Idolatrie des Peuples d'Egypte.	8.	26.
Carte de la Barbarie, de la Nigritie & de la Guinée, avec les Pais voisins, dressée sur les Mémoires les plus nouveaux & les Observations les plus exactes.	9.	27.

DISSERTATION sur la BARBARIE.

V ue de Tunis, d'Alger & de Gigeri, avec quelques particularitez curieuses touchant les mœurs de leurs habitans & de quelques autres Peuples de Barbarie.	10.	40.
Singularitez curieuses du Royaume de Maroc & de Fez dans la Barbarie, avec la Description de quelques Usages & Coutumes des habitans de ce Pais & les Habitemens tant des Hommes que des Femmes.	11.	41.

DISSERTATION sur la NIGRITIE.

D escription des Cases ou Habitations des Negres, de celle du Roi d'Issiny & de ses Sujets, de la maniere dont ce Prince donne audience aux Etrangers, de ses meubles, de ses Peuples & de leur maniere de vivre, le tout recueilli exactement & dessiné sur les lieux par les soins d'un Voyageur qui ne raporte rien qu'il n'ait vu.	12.	46.
---	-----	-----

Tom. VI.

Pre-

T A B L E.

Premiere DISSERTATION sur la GUINE'E.

Description des Quadrupedes, des Oiseaux & des Reptiles les plus curieux qui se trouvent dans la Guinée, dessinez sur les lieux d'après le naturel. No. 13. Pag. 52.

Seconde DISSERTATION sur la GUINE'E.

Vue & Description des Forts que les Hollandois, les Anglois & les Danois ont sur la Côte de la Guinée, pour l'intelligence du Commerce que ces Nations font en ce País-là. 14. 58.
 Carte du Royaume de Congo, du Monomotapa, & de la Cafrerie, dressée sur les Memoires les plus exacts & les Observations les plus nouvelles. 15. 59.

DISSERTATION sur L'ETHIOPIE & le CONGO.

Vue & Description de la Ville de Lovango dans le Royaume de Congo, avec plusieurs particularitez curieuses touchant les Mœurs & les Habillemens des Indiens du País. 16. 66.

DISSERTATION sur la CAFRERIE & le CAP de Bonne-Esperance.

Vue & Description du Cap de Bonne-Esperance. 17. 74.
 Coutumes, Mœurs, & Habillemens des Peuples qui habitent aux environs du Cap de Bonne-Esperance, avec une Description des Animaux qui se trouvent dans ce País. 18. 74.
 Division générale de l'Amérique dans ses principales parties, pour l'intelligence de la Carte de ce País. 19. 75.

DISSERTATION générale sur L'AMERIQUE.

Carte du Canada ou de la Nouvelle France, & des découvertes qui y ont été faites, dressée sur les Observations les plus nouvelles & sur divers Memoires tant manuscrits qu'imprimez. 20. 82.

DISSERTATION sur le CANADA.

Carte particuliere du Fleuve de St. Louis, dressée sur les lieux, avec les noms des Sauvages du País, des Marchandises qu'on y porte & qu'on en reçoit, & des Insectes, Poissons, Oiseaux, Arbres & Fruits des parties Septentrionales & Meridionales de l'Amérique. 21. 90.
 Description des Castors & de leur industrie, des Canots, Habitations, Habillemens, & Maniere de vivre des Sauvages du Canada, avec la maniere dont ils se marient, les Hieroglyphes dont ils se servent pour décrire leur exploits, & la forme de leurs enterremens. 22. 90.
 Carte de la Nouvelle France, où se voit le cours des grandes Rivieres de St. Laurens & de Mississipi, aujourd'hui de St. Louis, aux environs desquelles se trouvent les Etats, País, Nations, Peuples de la Floride, de la Louisiane, de la Virginie, de la Marie-Lande, de la Pensilvanie, du Nouveau Jersey, de la Nouvelle York, de la Nouvelle Angleterre, de l'Acadie, de la Gaspasie, du Canada, des Esquimaux, des Saguenay, des Hurons, des Iroquois, des Algonquins, des Illinois, & de la grande Ile de Terre-Neuve, dressée sur les Memoires les plus nouveaux, recueillis pour l'établissement de la nouvelle Compagnie d'Occident. 23. 91.

DISSERTATION sur la LOUISIANE & le MISSISSIPI.

Carte qui contient la maniere dont se fait la chasse des Bœufs sauvages & des Elans, le grand saut de la Riviere de Niagara, la Danse du Calumet avec sa Description, & l'explication des Armoiries de quelques Sauvages du Canada. 24. 94.

DIS.

T A B L E.

DISSERTATION sur la VIRGINIE.

D escription de la Pêche, Habillemens, Habitations, Maniere de vivre, Superstition & autres Usages des Indiens de la Virginie, le tout fidelement extrait des Memoires & des Dessesins qui en ont été tirez sur les lieux.	N ^o . 25. Pag. 100.
Carte qui contient une Description des Iles & Terres que les Anglois possèdent dans l'Amerique Septentrionale, & en particulier de la Jamaïque, des Iles Barbades, de la nouvelle Angleterre, des Barmudes, de la Caroline, de la Pensilvanie, & du New-Foundland, avec un état de chaque País, du temps de sa decouverte, de ses productions, & de la nature du Commerce qui s'y fait.	26. 100.
Carte contenant le Royaume de Mexique & la Floride, dressée sur les meilleures observations & sur les Memoires les plus nouveaux.	27. 101.

Premiere DISSERTATION sur le MEXIQUE.

D escription, situation & vue de la Ville de Mexique, des deux Lacs sur lesquels elle est bâtie, du grand Temple de cette Ville, des Sacrifices d'hommes qu'on y faisoit, de l'Idole des Mexicains, de leurs Jeux, Divertissemens, Coutumes, Superstitions & autres Usages pratiqués parmi eux.	28. 110.
--	----------

Seconde DISSERTATION sur le MEXIQUE.

D escription de l'Isthme de Darien, des proprietés du País, & de la Ville de Panama, à laquelle on a joint une Description curieuse de diverses Plantes, Oiseaux, Poissons les plus rares qui se trouvent dans la Nouvelle Hollande.	29. 116.
Carte très-curieuse de la Mer du Sud, contenant des remarques nouvelles & très utiles non seulement sur les Ports & Iles de cette Mer, mais aussi sur les principaux País de l'Amerique tant Septentrionale que Meridionale, avec les noms & la Route des Voyageurs par qui la decouverte en a été faite, le tout pour l'intelligence des Dissertations suivantes, 4. feuilles.	30. 117.

DISSERTATION sur L'AMERIQUE Meridionale, & en particulier sur le P E R O U.

C arte de la Terre-ferme du Perou, du Brezil, & du Pays des Amazones, dressée sur les Memoires les plus nouveaux & les observations les plus exactes.	31. 122.
--	----------

Seconde DISSERTATION sur le P E R O U.

C arte particuliere du Perou, Plan de la Ville de Lima, Description de quelques Plantes, Animaux, &c. & machines du País, avec l'habillement des Hommes & Femmes Espagnoles qui y demeurent.	32. 134.
Carte du Paraguay, du Chili, du Detroit de Magellan &c. dressée sur les Memoires les plus nouveaux & les observations les plus exactes.	33. 135.

DISSERTATION sur le CHILI & le BRESIL.

C arte de l'Isle de Madagascar, contenant sa Description & diverses particularitez curieuses de ses habitans tant blancs que Negres.	34. 142.
---	----------

DISSERTATION sur l'Isle de MADAGASCAR.

DISSERTATION sur les Iles PHILIPPINES & les MOLUQUES.

C arte des Antilles Françoises & des Iles voisines &c.	35. 144.
---	----------

T A B L E.

DISSERTATION sur les ANTILLES.

P *Articularitez curieuses de l'Île de St. Christophe, & de la Province de Bema-*
rains dans les Antilles.

Description des Plantes, Arbres, Animaux, Poissons des Îles Antilles, avec les
Mœurs des Sauvages qui s'y trouvent & la maniere dont on y fait le
Sucre.

Nouvelle Carte de l'Île de Ceylan dressée sur les Memoires les plus nouveaux, accom-
pagnée de Remarques Historiques.

No. 36. Pag. 158.

37. 158.

38. 159.

DISSERTATION sur l'Île de CEYLAN.

Fin de la Table du Tome Sixième.



DIS.

DISSERTATION GENERALE

S U R

L'AFRIQUE.



Des trois Parties de l'ancien Monde, l'Afrique est celle dont l'intérieur est le moins connu. Les deserts steriles qui s'y trouvent, & qui ne sont habitez que par des montres affreux, l'ont rendu inaccessible aux hommes. Non que quelques Voyageurs curieux n'aient pénétré dans ces Regions arides; mais parce que le manque d'eau & le sable brûlant qui les couvre, ont fait juger que les Bêtes feroces en étoient les seuls habitans. Il y a même des Auteurs qui font venir de là l'origine du mot *Afrique*, parce, disent-ils, que cette Partie du Monde est *affreuse* & qu'on ne peut y voyager sans effroi; comme si en effet l'Afrique étoit également rude par-tout; & comme si les François, qui ont trouvé ce raport de noms dans notre Langue, eussent fait la découverte de ce Pais-là. Il est donc plus naturel de suivre sur cela le célèbre Bochart, qui dérive le mot d'*Afrique* du mot Arabe *Pberik* qui signifie un *épi*, parce que ce Pais a toujours été très-fertile en grains. D'autres veulent qu'elle ait pris son nom d'un Roi de l'Arabie Heureuse, appellé *Mefec-Iferiqui*. Joseph dit qu'il vient d'Afer, petit-fils du Patriarche Abraham. D'autres enfin prétendent qu'il vient de Fara, qui veut dire en Arabe, détaché ou divisé, parce qu'effectivement l'Afrique est séparée de l'Europe par la Mer, & de l'Asie par le Golfe d'Arabie & le Détroit qui est entre la Mer Rouge & la Méditerranée.

Ainsi l'Afrique est une Presqu'île qui ne tient à l'Asie que par l'Isthme de Suez, & la plus grande qu'il y ait dans tout le reste du Monde. Quoique cet Isthme n'ait pas plus de dix-neuf lieues, cependant les Ptolemées & les Sultans n'ont jamais pu venir à bout de le creuser. Ils ont souvent entrepris de le faire; mais leurs efforts ont été sans succès. La Reine Cleopatre voulut aussi ouvrir cet Isthme, selon Plutarque, mais elle ne fit que des efforts inutiles, aussi bien que ceux qui l'avoient tenté auparavant. Le dessein des uns & des autres étoit de faire passer les navires de la Mer Méditerranée dans la Mer Rouge, & de là dans la Mer des Indes; ce qui auroit épargné un grand circuit aux Voyageurs. Mais il est certaines bornes placées par l'Auteur de la Nature, qu'aucun art humain ne peut franchir. Preuve de la puissance éternelle de ce grand Maître qu'il faut reverer dans ses ouvrages, & du pouvoir limité des hommes mortels, que des obstacles peu considerables en apparence, arrêtent pourtant dans

Tom. VI.

leurs plus vastes desseins. Strabon & Pomponius Mela ont semblé borner l'Afrique par le Nil; & quelques Geographes Arabes l'ont voulu resserrer entre la Mer Méditerranée, l'Océan, & les Rivières du Zaire & du Nil. Mais ces divisions sont peu exactes, & il n'y en a point de plus naturelle que celle des Mers. L'Afrique a du côté du Septentrion la Méditerranée, à l'Occident la Mer Atlantique, au Midi l'Océan Ethiopique, & la Mer Rouge à l'Orient. Sa largeur s'étend du Couchant au Levant, depuis les Iles du Cap-Vert jusques au Cap de Guardafu ou de Guardafui vis-à-vis de l'île de Zocotora, & près du Détroit de Babelmandel, ou l'entrée du Golfe Arabe; & cette étendue est, dit-on, de douze cens grandes lieues d'Allemagne. Sa longueur du Septentrion au Midi est depuis le Détroit de Gibraltar en passant par le Roiaume de Fez & la Lybie jusques à la pointe de la Côte des Cafres, ou Cap de Bonne Esperance. Ce n'est que depuis la Navigation des Portugais, lorsque Vasquès de Gama doubla ce Cap en 1499. que cette Partie du Monde a été bien connue, sur-tout du côté du Midi.

Elle a été habitée anciennement par les Descendans de Mezraim, Fils de Cham, qui peuplerent l'Egypte, la Lybie, & qui peu à peu s'étendirent jusques aux extremités de ce Continent. Les Descendans de Phut, autre fils de Cham; s'établirent aussi, à ce qu'on croit, en Lybie & en Mauritanie; car pour Chut, premier fils de Cham, il est Auteur des Ethiopiens de l'Arabie. Non seulement l'intérieur de ce Pais, mais aussi l'Egypte & les Côtes d'Afrique ont été habitez dès les premiers tems par differens peuples, dont les noms se peuvent voir dans Herodote, dans Pline; & dans les anciens Geographes. Les Phéniciens & les Grecs établirent des Colonies en divers endroits, le long des Côtes de la Mer Méditerranée. La plus fameuse est celle de Carthage, bâtie par Didon venue de Tyr en Afrique. Les peuples qui l'habitent aujourd'hui sont mêlez d'Africains & d'Arabes. Ils sont en général d'un naturel farouche & cruel, & d'un temperament fort robuste. On les accuse d'être de grands fourbes, & de s'adonner aux vices les plus grossiers. Un Auteur dit qu'à peine peut-on trouver en eux quelque chose de bon; & Pline raporte que quelques-uns de ces Peuples sont si feroces qu'ils ne parlent pas plus que des Bêtes. Cependant, s'ils sont barbares généralement, il y en a d'autres qui peuvent passer pour de très-beaux esprits. Tels sont les Egyptiens, gens agréables, plaisans, enjouez, & tout-à-fait ingénieux, excepté dans les choses de la

A

Re-

Religion, où ils ont paru fort stupides, aiant déferé les honneurs divins aux raves & aux oignons de leurs jardins. Étrange égarement de l'Esprit humain, qui, formé pour les plus belles connoissances, se borne aux Créatures, sans s'élever jusques au Créateur; & qui trouvant ensuite sa punition dans l'abus qu'il fait de ses lumières, pour n'avoir pas glorifié comme Dieu celui qu'il devoit reconnoître comme tel dans ses ouvrages, est livré à un aveuglement honteux, qui lui fait un Dieu des plus vils objets. Tous les Africains n'ont pourtant pas été de ce naturel grossier & stupide; & de même que cette terre aride a néanmoins des lieux fertiles & cultivez qui portent d'excellens fruits, elle a donné la naissance aux Tertulliens, aux Cypriens & aux Augustins, ces grandes lumières de la primitive Eglise, dont les doctes Ecrits reparent l'ignorance & l'aveuglement de ses autres habitans. Mais ce sont de ces hommes rares que Dieu suscite de tems en tems en divers Pais, pour marquer que sa puissance & sa bonté ne sont bornées à aucun lieu; que son esprit souffle où il veut, & que c'est aux hommes à saisir ces occasions précieuses, sans se plaindre que d'eux-mêmes, quand ils ne savent pas en profiter.

Ces Peuples n'habitent pas tous dans les villes; il y en a plusieurs qui demeurent dans les deserts sous des cabanes, & d'autres qui sont toujours errans. Les qualitez différentes des lieux où ils se trouvent, sont cause de ces différentes situations. Comme l'Afrique a deux fois plus de terres que l'Europe, & qu'elle n'est pas propre à être cultivée par-tout également; elle n'est pas aussi par tout également habitée: c'est le long du rivage de la Mer qu'on y trouve le plus d'habitans. Ce qui rend le milieu de l'Afrique si desert, c'est la chaleur insupportable qui y règne, tant parce qu'il est immédiatement sous la Ligne, que parce que les sables dont l'intérieur du Pais est rempli, étant incessamment échauffez par les rayons du Soleil, y deviennent brûlans & impraticables. Outre cela les animaux inutiles aux hommes, qui habitent dans ces deserts, font qu'on ne s'avise guère de leur en disputer la possession. Mais dans les lieux où la terre est cultivée, elle produit des fruits rares & exquis, des grains & des blés excellens, en si grande abondance, que la semence y rapporte en quelques endroits le centuple, & que les ceps de vignes y font aussi gros que les plus gros arbres de nos jardins. On y trouve aussi des mines d'or, d'argent & de sel, & des drogues admirables dont on fait de très-bons medicamens. Cette fertilité se trouve particulièrement dans la Barbarie, dont les moutons sont extrêmement estimez. Ils ont la queue si grosse qu'elle fait un cinquième de leur poids, & qu'on les appelle pour cela moutons de *cinq quartiers*. L'Egypte est aussi très-fertile: on dit même que c'est le Pais du monde le mieux peuplé, & que les femmes y font quatre ou cinq enfans à la fois. C'est aux Naturalistes à nous expliquer les raisons de cette fécondité; car pour nous en tenir ici à ce que nous apprend l'expérience, les Pais les plus abondans ne rendent pas toujours les femmes plus fécondes pour cela. Y a-t-il un Pais généralement plus fertile que la France? Cependant, il s'en faut bien que les femmes y fassent autant d'enfans qu'en Suisse qui est un Pais rude & ingrat, & qu'en Hollande où la terre ne produit presque rien. Cela me feroit croire que cette diversité de temperament vient de l'air & du climat, aussi bien que de la nourriture & de la qualité des alimens. J'ajouterai, que la liberté des

Republiques, où chacun possède son héritage sans trouble & sans inquiétude, contribué encore, à ce que je croi, à rendre les mariages plus féconds. Cette liberté met les familles dans une certaine aisance qui donnant de la vigueur & de la fanté aux corps, les met aussi en état d'exercer leurs fonctions naturelles avec plus de succès. Les hommes & les femmes y sont plus robustes, & y ont généralement, jusques parmi les gens de la campagne, un air de prospérité qu'on ne voit pas régner ailleurs si communément. Au lieu que la misere, inséparable de la servitude des Monarchies, rend les esprits tristes & mornes; & cette tristesse faisant impression sur les corps, qui se ressentent nécessairement de tous les mouvemens de l'ame, les fait devenir secs & languissans, & par conséquent mal propres à la propagation de l'espèce. Les suc nécessaires pour cette propagation sont rares dans des corps exténués de fatigues, & travaillez par les inquiétudes du lendemain. D'où vient que la richesse des Rois est de faire vivre leurs Peuples dans l'abondance, pour faciliter les mariages & le commerce: de même que leur ruine est de s'enrichir aux dépens de leurs sujets; parce qu'alors ils font tarir les sources d'où ils tirent eux-mêmes leur substance. Quoi qu'il en soit, c'est de l'Egypte que dépendoit autrefois l'abondance ou la famine de l'Empire Romain: & les Anciens par cette raison l'appelloient le Grenier public du Monde. L'Abyssinie jouit aussi de cette fertilité en quelques endroits, où le Pais est entrecoupé de montagnes & de rivières; mais les Habitans ne savent pas user des mines d'or, d'argent & de cuivre, que la terre y renferme en grand nombre.

De tems immemorial, l'Afrique a été gouvernée par des Princes, ou par des Républiques. Tout le monde fait que Carthage fut la rivale de Rome, & il faudroit être bien neuf dans le Pais de l'Histoire ancienne, pour ne point connoître les guerres Puni-ques ou Carthaginoises. Les Romains aiant eu enfin le dessus, ils détruisirent Carthage, en chassèrent les Rois, y envoierent des Colonies, & demeurèrent ainsi Maîtres d'une partie de l'Afrique, où leur domination dura jusques à la fin du règne de Theodose. Alors Boniface, Gouverneur de cette Province-là, y appella Genferic Roi des Vandales: Ce Monarque y passa d'Espagne avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. C'étoit un zelé Arien, & il en donna des marques contre la foi des Traitez, lien qui chez les Princes se denoué & se rompt fort aisément. Contre la foi donc d'un Traité qu'il avoit fait avec les Romains, il surprit Carthage le dix-huit ou le dix-neuvième d'Octobre l'an quatre cents trente-neuf, chassa les Romains & se mit en leur place, se rendant Souverain absolu dans le Pais. Ce Tiran, dit l'Historien, y fit exercer mille cruautés inouïes, particulièrement envers les Prêtres & les Catholiques. Selon un autre Ecrivain, Genferic, après la prise de Carthage, pilla l'Afrique, en chassa la plupart des Prêtres & des Evêques, entra l'année suivante en Sicile; d'où il contraignit l'Empereur de rappeler ses Généraux & de faire alliance avec lui.

Ce barbare & grand persecuteur Vandale se maintint donc en Afrique, & regna cinquante-huit ans. Il étoit fils de Gadegisile, & il avoit succédé au Roiaume des Vandales à son Frere Gundéric fils de Wisimar. A ce Monarque succéda Huneric ou Honaric, Gendre de Valentinien Troisième du nom. Son règne ne fut que de huit ans. Le troisième Roi Van-

Van-

Vandale fut Gondebaud, ou Gombaudo, que quelques-uns nomment Gondagise, fils ou Petit-Fils de Huneric. Il porta la couronne pendant onze ans. Thrasimond Frère du dernier & Gendre de Theodoric de Verone, occupa le Trône vingt-six ans. Hilderic fils de Huneric & d'Eudoxe régna huit ans. Enfin Gilimer, qui, selon quelques-uns, étoit fils de Hilderic, ne régna que quatre ans.

J'ai cru faire plaisir d'insérer ici cette Succession des six Rois Vandales en Afrique; mais je ne fais'il n'y auroit point une erreur dans la source où je l'ai puisée; car si Gondebaud étoit le petit-fils de Huneric, & Thrasimond le frère de Gondebaud, est-il probable que Hilderic fût aussi le fils de Huneric? Je m'en raporte aux Connoisseurs, & après ce petit écart je reprends mon chemin.

L'Empire des Vandales subsista donc en Afrique environ cent trente ans, & la nouvelle révolution arriva sous Gilimer, qui étoit le sixième Roi. Ce fut pendant l'administration de ce Prince que l'Empire Romain recouvra ce qu'il avoit perdu dans le Pais dont il s'agit. Belizaire, ce Général si connu tant par sa réputation de grand Capitaine que par ses disgrâces & ses infortunes extraordinaires, Belizaire, dis-je, qui commandoit les troupes de l'Empereur Justinien, passa en Afrique avec une armée; reprend Carthage, fait plusieurs autres conquêtes, & retourne couvert de lauriers. Gilimer même vaincu est fait prisonnier, & sert encore à relever la pompe du triomphe de son vainqueur.

Lorsque l'Empire Romain, cette Puissance la plus vaste & la plus formidable qui fut jamais; qui, par le droit de l'épée, c'est-à-dire, par l'usurpation, avoit fait trembler l'ancien Monde, & s'en étoit approprié injustement tant de Pais; lors, dis-je, que cet Empire déjà sur son penchant, commençoit à tomber par son trop grand poids, les Arabes & les Sarrasins firent des irruptions en Afrique, & s'emparèrent de tout ce que les Romains y possédoient. On prétend que cette invasion se fit sous l'Empire d'Honorius: mais je trouve dans cette Epoque-là un Anachronisme, dont la discussion n'est pas de mon sujet.

Dans la suite du tems les Turcs entrèrent sur la Scène d'Afrique, & ils y gagnèrent quelques Etats, dont les uns furent incorporez à la Puissance Ottomane, & les autres en font Tributaires. Il y a aussi dans cette vaste Presqu'île quantité de Seigneurs particuliers, qui, quoique sans biens & sans forces, se croient de grands Rois, & gouvernent leurs Sujets ou Vassaux monarchiquement. Je me souviens à ce propos-là de ce qu'un Voyageur digne de foi m'a conté. Un de ces Roitelets, nommé Damel, lui demanda un jour, & cela fort sérieusement, si le Roi de France; alors Louis XIV. de glorieuse & terrible mémoire, étoit aussi puissant que lui, & sur-tout si ce Prince avoit le moien de boire autant d'eau de vie que Sa Majesté Damellique en buvoit. L'Espagne & le Portugal ont fait aussi quelques acquisitions sur les côtes d'Afrique.

Au reste, à propos de tous ces changemens arrivez en Afrique, je ne puis m'empêcher de faire une courte reflexion, en supposant, comme il est vrai, que notre Terre n'est qu'un point, en comparaison des autres Globes fixes ou roulans sur nos têtes. En vérité n'est-ce pas un plaisir de se figurer les hommes se remuant & agissant comme ils font, dans ce petit espace de Matière? Représentez-vous les, je vous prie, attroupez comme des Fourmis, sortant

en foule de leurs trous, pour chercher à s'étendre ou à se mieux placer. Ils courent de tous côtes; saccageant, brûlant, pillant, massacrant; & sans aucun égard ni au bel ordre de la nature, ni à la volonté suprême de l'Être qui en est l'Auteur & le Conducteur, ces machines vivantes & soi-disant raisonnables font leur grande & leur plus sérieuse occupation de détruire leurs Coindividus, ou de les supplanter. La Nature ne nous a point donné de plus forte impression, que l'amour de notre Être personnel. Mais quoi! cette Mere si sage & si bonne ne nous auroit-elle donc rien imprimé en faveur de nos semblables? Elle a pourtant usé de cette précaution chez les Bêtes; & elle l'a fait pour la conservation des especes. Un cheval vivant ne voit point un cheval mort sans une espèce d'horreur. L'homme seul aime à se fouler du sang de son espèce. Quel monstrueux animal!

Il n'y a peut-être point dans l'Histoire d'exemple plus sensible de cette inquiétude de l'homme par rapport à sa demeure naturelle, que ce qui arriva dans le Monde lors de la chute des Romains. Combien de Peuples accoururent alors pour profiter des débris de ce grand naufrage! L'Afrique fut possédée par les Vandales; l'Espagne par les Maures & par les Sarazins; les Gaules par les Visigots, les Bourguignons, & les Francs; l'Italie par les Lombards; la Grande Bretagne par les Pictes, par les Anglois & par les Saxons; la Bavière d'à présent par les Boiens; la Hongrie par les Huns; & les Provinces de la Germanie par ceux qui eurent de la résolution & des armes pour la conquérir.

Les Africains en général ne sont ni si bons guerriers, ni si courageux que les Habitans des autres Parties du Monde. Leurs Princes ont de nombreuses Armées, mais qui n'en sont pas meilleures pour cela, n'observant ni ordre ni discipline dans leurs combats. Ils les font ordinairement à cheval, & se servent de la lance. Les Arabes sont plus adroits que les autres, & sont aussi plus redoutables à leurs voisins. En général ces Peuples sont basanez, noirs, ou jaunâtres, & marquent par cette couleur la noirceur intérieure de leur ame. Car ils sont cruels, blasphémateurs, perfides, avarés, sans pudeur, & portent leur déreglement jusques aux extrémités les plus honteuses. Ceux de la Côte de Barbarie sont grand Pirates & Ecumeurs de Mer. Les Numides sont pesans & grossiers; les Nubiens un peu plus civilisez; ceux de Guinée, jaloux, vains, idolâtres, superstitieux, larrons; de même que les habitans du Monomotapa, qui se servent pour armes de piques, d'arcs, & de fleches. Ceux de Barbarie adoroient le Soleil & le Feu. Ils avoient dressé au dernier des Temples, où cet élément étoit conservé avec autant de soin que parmi les Vestales de Rome. Tous les Africains étoient Idolâtres, mais leur Idolâtrie avoit des objets différens. Ils reçurent dans la suite les Dieux des Romains, à mesure qu'ils furent assujettis à leur Empire, & Jupiter avoit un Temple dans les deserts de Barca sous le nom de Jupiter Ammon. On prétend qu'ils embrassèrent aussi la Religion des Juifs. Enfin ils eurent autant de Religions différentes, que de Maîtres qui les rangerent sous leur domination; & il seroit également difficile de rapporter la diversité de leurs erreurs, & celle des changemens arrivez dans leur fortune. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont aussi eu part aux lumières de la véritable Religion.

L'opinion commune est que ce fut par cette fa-

meuse Reine de Saba, qui pour contenter sa curiosité de femme, si pourtant ce ne fut point une inspiration divine, fit tant de chemin pour connoître le sage Salomon, le premier Apôtre de l'Afrique. Car cette Princesse, dont apparemment le Monarque inspiré avoit fait une bonne Profelite, au retour de son Voyage prêcha, dit-on, à ses Sujets le Judaïsme, alors la seule & unique Religion sur la Terre pour espérer le Paradis. Sçavoir si l'Apôtolat de cette Reine, devenuë Theologienne & Missionnaire, fructifia beaucoup, c'est ce qui ne se dit point: mais je croi que sa prédication n'est guère moins incertaine que les bons effets.

La Conversion des Africains au Christianisme est mieux fondée. On prétend que cet Eunuque catéchisé par Saint Philippe, & qui lui demanda le Bâême avec empressement, fut le premier qui repandit en Afrique la bonne semence de la parole Evangelique.

Il est assez vraisemblable que la ferveur d'un nouveau Bâême lui inspira du zèle & du mouvement pour la conversion de ses Compatriotes. Avec tout cela, ces deux Traditions sont peut-être également douteuses: mais supposons-les vraies; en ce cas-là, une chose me paroît remarquable; c'est que Dieu, qui à la vérité se sert de tout, ait choisi une femme & un Eunuque pour éclairer l'Afrique, la femme pour y donner la connoissance du vrai Dieu, & l'Eunuque pour y annoncer le grand & inconcevable Mystere de la Redemption.

Les uns, comme Salvien, disent que l'Eglise de Carthage a été fondée par les Apôtres même, & les autres par les Disciples des Apôtres. Mais quel que soit le tems où elle commença à jouir de ce bonheur, on ne peut nier qu'elle n'en ait profité avantageusement, puisque cette Eglise a fleuri durant quelques siècles, & qu'elle a été célèbre entre toutes les autres. En effet le Christianisme y fit des progrès considérables en peu de tems; il est vrai que les persecutions y firent aussi de grands ravages.

Il n'y a point de Pais au monde où le Christianisme ait été plus agité ni plus bigarré: outre que les Empereurs y ont allumé plus d'une fois le feu d'une cruelle & sanglante persecution; entre autres le barbare Diocletien, & Julien surnommé l'Apostat, l'Hérésie fit ensuite de grands ravages sur les terres Orthodoxes. Ce fut sur ce grand Theatre, où les fameuses Sectes de Manès, de Donat, d'Arius, de Pelage &c. firent le plus de bruit: & causerent les plus grands troubles de la Guerre Theologique.

La verité & la charité sont les fondemens & les points essentiels de la Religion Chrétienne. Cependant c'est cette même verité qui a produit occasionnellement un nombre innombrable d'erreurs, toutes condamnées à la peine éternelle; & c'est cette même charité qui au lieu d'attacher, de ferrer les Hommes par le lien d'un amour fraternel, a donné lieu chez le Genre Humain aux dissensions les plus envenimées, les plus mortelles, à la plus copieuse effusion du sang Humain. *Je ne suis point venu pour la paix, mais pour l'épée.* C'est ce que notre Legislateur homme-Dieu a déclaré de sa propre bouche; & c'est assurément ce qui s'est le mieux vérifié de sa divine mission. Comment concilier cela avec l'aimable titre de Sauveur? Rien de plus aisé: Dieu a ses raisons; & les raisons du Tout-puissant sont aussi impenetrables qu'elles sont justes.

Mais si l'Eglise d'Afrique a été si cruellement persecutée, le sang des Martyrs, comme dit Tertullien,

étoit une semence de nouveaux Chrétiens qui se multiplioient à mesure qu'on les vouloit détruire. On trouve une preuve de cette célébrité de l'Eglise de Carthage dans le grand nombre d'Evêques qui composoient les Conciles d'Afrique. Il y en eut quatre cents septante dans une Conference tenuë à Carthage l'an 411. entre les Catholiques & les Donatistes; & la notice des Evêques d'Afrique, dressée du tems d'Huneric, Roi des Vandales, en contient 458. qui furent tous chassés sous ce Prince Ariën. Plusieurs Eglises furent néanmoins conservées; en sorte que quand Belizaire eut reconquis ce Pais pour l'Empereur Justinien, Reparatus Evêque de Carthage tint encore un Concile où il s'en trouva deux cents dix-sept. Nous aprenons des anciens monumens, que le nombre des Evêchez d'Afrique alloit jusques à 690. Cette Eglise étoit également savante & nombreuse: heureuse si elle n'eût pas été divisée par un Schisme de trois cents ans. L'habileté & le zèle de ses Prélats parut dans les disputes que ces divisions causerent. Mais on peut dire que les différentes Hérésies qui se formerent dans son sein, lui furent mille fois plus funestes que toute la rage des Persecuteurs. Cette Eglise, qui s'étoit soutenue contre les efforts qu'on avoit fait pour la détruire, fut enfin livrée en proie aux Infidèles qui la desolèrent & la ruinerent entièrement. Dieu lui ôta son flambeau par un effet de ses jugemens impénétrables; & les Arabes qui entrèrent en Afrique après les Sarrazins, y semèrent le Mahoméisme dans le VII. siècle. Depuis ce tems-là les naturels du Pais, lassés de leur domination, les chassèrent à la verité, dans les deserts; mais ils ne purent, en secouant le joug de leur tyrannie, se dépouiller tout à la fois de leurs erreurs, en sorte qu'ils sont aujourd'hui divisés en autant de Sectes qu'il y a parmi eux de sortes d'Habitans. Cependant, la Religion ne trouble point le repos des Africains d'aujourd'hui; mais d'un autre côté, leur culte consiste dans une bigarure pitoiable & qui doit faire saigner le cœur aux bonnes ames.

„ Les Africains, dit un Géographe, ont diverses „ Religions, suivant les Pais qu'ils habitent. On y „ voit quantité de Mahométans, d'Idolâtres, de „ Cafres, c'est-à-dire des gens sans Foi ni Loi; des „ Juifs, & des Chrétiens qui sont de trois sortes. „ Les uns suivent le Schisme des Grecs, comme les „ Abissins & autres Ethiopiens; les autres qui se „ rencontrent sujets des Rois d'Espagne & de Portugal, sont Catholiques; & ceux qui ont été conquis „ par les Hollandois professent le Calvinisme.

C'est ce que dit Monsieur le Géographe; mais ne lui en déplaise, il auroit pu s'exprimer d'une manière plus desintéressée, & mieux instruite. Pourquoi traiter les Grecs de Schismatiques? Par quel endroit? Ils ne veulent pas reconnoître le Vicariat, la Lieutenance Générale, la Vicedité de l'Evêque de Rome. D'accord; mais aiant leurs Patriarches & leurs Prelats particuliers, ne gardent-ils pas l'ancien ordre, la vraie & naturelle Hierarchie? Dites-moi, je vous prie, si un Géographe Grec parlant de l'Italie, ou de quelque autre Pais de la Religion prétendue Catholique, s'avisoit de dire, Ils sont soumis à l'usurpation & à la Domination tyrannique du Pape; n'auroit-on pas raison de crier à l'imprudance & à la partialité? cependant le Grec droit peut-être plus vrai que le François avec son Schisme.

Touchant les Hollandois, le terme de *Calvinisme* est ici un peu moins mauvais que celui de Schisme.

Tout

Tout Papiste, pour peu qu'il soit de bonne foi, avouera que Calviniste & Héretique sont chez lui de la même signification. Le mot Héretique est le Pere, & le mot Calviniste est un de ses Enfants. Or les Hollandois, sans égard à Calvin, encore moins sans reconnoître pour leur Patriarche cet homme si vénérable pour son savoir, sa piété, & sa vie exemplaire, les Hollandois, dis-je, professent un Christianisme aussi saintement interprété tant pour la Doctrine que pour la Morale, & conséquemment aussi pur qu'on ait pu le donner dans la Réformation.

Mais que veut dire cet Ecrivain avec ses Africains Calvinistes? Je ne sai s'il y en a un seul dans cette Partie du Monde. Les Hollandois s'y sont établis par des Comptoirs fortifiés & par quelques Conquêtes: mais s'ils ont tâché d'introduire l'Évangile chez ces Peuples, je suis persuadé que leurs pieux & louables efforts ont été très-inutiles. Un Connoisseur, & qui plus est témoin oculaire, m'assure que les Africains sont les mortels les moins convertissables, & que de l'aveu même des Missionnaires, il est humainement impossible de leur desfiller les yeux.

Quant à ces Cafres qui n'ont ni Foi ni Loi, je les ai cherchés sans pouvoir les déterrer. Il seroit bien curieux de connoître leurs sentimens, leur conduite & leurs mœurs. N'y trouveroit-on point par hasard la preuve d'une proposition qu'un des plus grands hommes de nos jours avança le siècle dernier, & qui lui fit de grosses affaires, *une Société d'Athées vaut mieux qu'une Société d'Idolâtres?* Car enfin il n'est pas rare de voir chez ces misérables, qui, n'ayant ni Foi ni Loi, sont en exécration au vulgaire, plus de droiture, plus de probité, plus d'honnêteté & sur-tout plus d'humanité que chez la plupart des meilleurs Croyants.

Quoiqu'il en soit, ce qui a contribué à faciliter en ce Pais-là la conquête des Européens, c'est le peu d'expérience des armes qui se trouve dans les Africains naturels. Ils sont si éloignés de savoir se défendre, qu'un Regiment de Soldats d'Europe suffit pour mettre en fuite une de leurs armées, & que la moindre Forteresse avec une petite garnison peut tenir toute une Province en bride. Le Turc, pour se prevaloir de cette foiblesse, est continuellement en guerre avec le Roi des Abissins, à qui il prend de tems en tems ses meilleures Places, sans que celui-ci ose jamais entreprendre de reconquerir ce qu'il a perdu. La férocité de quelques Peuples de ce Pais ne leur sert de rien contre des Soldats agueris & expérimentés. Comme ils ne savent manier aucunes armes, ils fuient devant ceux qui les poursuivent; & leur nombre fait leur force, quand ils sont en état de s'en prevaloir. La Barbarie est la Province la plus belliqueuse de toute l'Afrique, parce qu'elle s'est aguerrie par les armes des Chrétiens. Les Turcs & les Arabes qui en sont originaires se défendent assez bien contre ceux qui les veulent attaquer; mais on ne laisse pas de les dompter en bâtissant sur leurs Côtes des Fortereses, d'où l'on est en état de les harceler continuellement.

Au reste, les Anciens ont peu connu ce grand Continent; il n'y a même que deux cens ans qu'on a découvert tout ce qui est au delà des sources du Nil & des Montagnes de la Lune. Ce qui a empêché de pénétrer plus avant, c'est le préjugé où l'on étoit autrefois que les Pais situés sous la Zone Torride sont inhabitables, à cause de l'ardeur excessive du Soleil; & comme le milieu de l'Afrique

Tom. VI.

est immédiatement sous cette Zone, ou l'on a cru qu'il n'étoit point habité du tout, ou on l'a peuplé de monstres si horribles & de Nations si sauvages, qu'on n'osoit mettre au rang des Hommes de si étranges habitans. De là les Gimfantes qui alloient tout nuds, au rapport de *Pomponius Mela*, & qui ignorant entièrement l'usage des flèches & des autres armes, fuioient à la vue de tous ceux qu'ils apercevoient, & ne se laissoient approcher que de ceux de leur Nation. De là les Cynocephales qui avoient, dit le même Auteur, une tête & des pattes de chien, & qui aboioient de la même manière que ces animaux. De là les Seiapodes, qui se couvroient de leurs piés pour se garantir de l'ardeur du Soleil. De là enfin les Blemmeges, gens sans tête, & qui avoient les yeux & la bouche sur l'estomac; & quantité d'autres Peuples fabuleux, plus ou moins énormes selon les formes différentes sous lesquelles on s'avoit de les concevoir. Il est vrai qu'il y a dans le milieu de l'Afrique des Deserts sablonneux & brûlans, où il se trouve un grand nombre de Bêtes féroces, qui le rendent moins fréquenté. Tels sont le Chameau, le Cheval domestique, sauvage & marin, le Dante ou Lampt, le Guahex, la Gazelle, le Bœuf marin, l'Ane sauvage, le Lion, le Léopard, la Panthère, le Dabuth, l'Éléphant, le Singe &c. Mais comme il est vrai aussi qu'il n'y a point d'animaux qui ne fuient devant l'homme, & que c'est pour son usage qu'est faite la Terre avec tout ce qu'elle contient, il n'est pas moins certain que la Navigation, & les nouvelles découvertes ont fait connoître l'erreur des Anciens à cet égard. Quelle aparence en effet que Dieu, qui a distribué si sagement la lumière du Soleil à toutes les parties de la Terre, l'eût rendue inutile à quelques-unes où il n'eût pas été possible d'en profiter? Ce seul soupçon étoit indigne de la puissance de celui qui a créé le Monde. La même Intelligence qui a placé ce flambeau pour éclairer successivement toutes les faces du Globe qu'il illumine, savoit bien comment en temperer la chaleur pour les Peuples qu'il éclaireroit de trop près. C'est précisément la raison de cette structure merveilleuse du Monde, par laquelle la nuit est égale au jour sous l'Équateur, afin que la chaleur de l'un soit temperée par la fraîcheur & les brouillards de l'autre; & que le Soleil s'y cache aussi long-tems qu'il s'y montre, afin que la Terre pousse de son sein en son absence autant de vapeurs qu'il en faut pour rafraîchir l'air échauffé par ses rayons. La même raison fait que les jours croissent à mesure qu'on s'éloigne de l'Équateur, afin que ce que l'on perd de la chaleur du Soleil soit en quelque manière réparé par la durée de sa présence, & que si la Terre en est échauffée plus lentement, elle en jouisse au moins plus long-tems. Et comme cela ne peut arriver tout-à la fois des deux côtés de la Ligne, où la progression de cet Astre vers chaque Tropicque fait que les jours sont plus longs dans l'une des Zones tempérées que dans l'autre, la sagesse admirable du grand Ouvrier qui les a faits, a accordé successivement les mêmes avantages aux Peuples de ces deux Zones, afin que ce que les uns perdent durant un tems par la longueur des nuits, ils le regagnent dans un autre par la durée des jours qui leur succèdent, & que nul Habitant de la Terre n'ait à se plaindre qu'il ne jouit pas également de la clarté. Ce que je dis des Zones tempérées se doit entendre à proportion des Zones froides; en sorte que les Peuples mêmes

B

qui

qui sont sous les Poles ne voient pas moins le Soleil que les autres. Il n'y a aucun endroit sur la Terre, où l'on jouisse de cet Astre plus de six mois en un an; or que ces six mois soient interrompus ou consécutifs, c'est la même chose quant à la distribution de la lumière. Et à l'égard de la chaleur, on peut se consoler de l'avoir grande, quand elle dure peu; tout de même que de la sentir médiocrement, quand on a plus de tems à en jouir. Je ne prétens point dire par là qu'il ne fasse pas plus chaud sous la Zone Torride qu'ailleurs par proportion; mais je veux seulement faire entendre que la présence du Soleil y durant moins qu'ailleurs, la durée de la nuit y dédommage suffisamment de la chaleur du jour.

Ajouterai-je que, selon le rapport des Voyageurs qui ont passé plusieurs fois sous la Ligne, il s'y leve la nuit des vents frais qui temperent merveilleusement la chaleur de l'air? Que les terres de la Zone Torride sont aussi abondantes en rivières, en fontaines, & en bois que les Pays les plus temperés? Et qu'on a dans cette Region toute une autre saison que sous les autres Zones? C'est aux Savans à en chercher les raisons; mais l'expérience nous apprend qu'il arrive sous la Zone Torride tout le contraire de ce qu'on éprouve dans les autres Pays. Ailleurs le Soleil s'éloignant de nous, cause le froid & la pluie, & lorsqu'il s'en approche il produit la sécheresse & la chaleur. Sous l'Equateur il n'en est pas de même: les Peuples qui y habitent ont, dit-on, toutes les années deux Hivers, ou plutôt deux saisons pluvieuses, l'une lorsque le Soleil est à l'Equinoxe du Printemps au mois de Mars, & l'autre au mois de Septembre, lorsqu'il est à l'Equinoxe de l'Automne. Cette Loi de la Nature n'est pourtant pas si immuable dans les Pays de Montagnes, qu'il n'y arrive quelquefois du changement: mais comme ces choses-là me paroissent fort incertaines, je ne m'y arrêterai pas plus long-tems.

On divisoit anciennement l'Afrique en trois Parties. La I. comprenoit l'Egypte, la Lybie, & la Thébaïde. La II. renfermoit tout le Pays qui est le long des Côtes depuis la grande Sirie jusques au Détroit, & étoit plus ou moins étendue selon que les Côtes étoient plus reculées ou plus avancées vers la Lybie intérieure, dont elle est séparée par de hautes montagnes. La III. contenoit tout le reste du Pays depuis ces montagnes & les extrémités de l'Egypte, jusques à la pointe Méridionale de cette grande Presqu'île. Les anciens Geographes Romains partageoient aussi l'Afrique en trois Provinces, la Mauritanie, la Numidie & l'Afrique propre. Chacune de ces Parties fut ensuite divisée en deux autres, savoir la Mauritanie, en Tingitane & Césarienne, & l'on fit d'une Partie de la Numidie une Province séparée, appelée Numidie Sithiphienne.

L'Afrique propre fut de même partagée en trois: savoir la Province Proconsulaire, la Pyzaiene & la Tripolitaine. Telle étoit, du tems de l'Empereur Theodose, la division de l'Afrique, excepté que la Mauritanie Tingitane fut séparée du Corps des Provinces d'Afrique pour être jointe à celles d'Espagne. Pour ce qui est de l'Egypte, elle étoit aussi anciennement divisée en trois parties: savoir la Haute, la Basse Egypte & la Thébaïde. La Lybie extérieure, qui comprend la Cyrenaique & la Marmarique, y fut jointe. Le reste de l'Afrique étoit divisé en deux ou trois parties, la Lybie intérieure, la Haute & la Basse Ethiopie.

D'autres Geographes partageoient encore l'Afrique d'une manière plus commode & plus courte, en deux parties séparées par le cours du Nil, l'une Orientale, & l'autre Occidentale. D'autres au contraire suivant la Ligne Equinoxiale, l'ont divisée en Septentrionale & Méridionale. Quelques Modernes la considerent selon quatre Pays différens, qui sont le Pays des Blancs, le Pays des Noirs, l'Ethiopie & les Iles. Le Pays des Blancs comprend, selon eux, la Barbarie, l'Egypte, le Biledulgerid ou la Numidie, & le Zaara ou la Lybie. Le Pays des Noirs ou Negres contient trois parties, qui sont la Nigritie, la Nubie, & la Guinée. L'Ethiopie se partage en Haute & Basse: la Haute, qui est l'Abysinie, est renfermée au dedans du Pays, & la Basse qui regne le long de la Mer, comprend le Congo, la Cafreterie, & le Zanguebar. Mais toutes ces divisions étant ou incomplettes ou embarrassées, en voici une plus moderne qui comprend d'une manière distincte tout ce qui est renfermé dans ce Pays.

L'Afrique selon cette dernière division se partage en huit Parties générales, dont chacune renferme tout ce qui lui appartient en particulier. La I. est l'Egypte, la II. la Barbarie, la III. le Biledulgerid, la IV. le Zaara ou le Desert, la V. la Nigritie, la VI. la Guinée, la VII. l'Ethiopie, & la VIII. les Iles. Cette division me paroît d'autant plus commode, qu'elle suit la situation naturelle des Pays tels qu'ils se presentent sur la Carte. Il faut commencer par l'Orient, & suivre par le Septentrion & l'Occident jusque au Midi; & par ce moyen l'on trouvera facilement les huit Parties que nous venons d'indiquer.

Cependant, pour rendre la chose encore plus facile & presenter tout à la fois à l'œil les subdivisions renfermées dans chacune de ces Parties générales, j'ai dressé la Table suivante sur les Cartes les plus nouvelles & sur les observations des Géographes les plus exacts, afin que l'on puisse trouver facilement tout ce que l'on souhaite, & que l'on retienne sans peine ce que l'on aura clairement conçu.

TABLE GENERALE DES DI

L'AFRI
SE DIVISE EN HUIT PA
SAVOI

I. l'Egypte Se divise en III. Parties, savoir.	II. La Barbarie Se divise en VI. Royaumes qui sont	III. Le Biledulgerid Se divise en VIII. Prov. savoir	IV. Zaara ou Desert Se divise en VII autres Royaumes ou Deserts.
<p>I. La Basse Comprend.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Beylic de Mansoura. Heroua. Faranuda. 2. Beylic de Menoufia. 3. Beylic de Calliaubec. Turbeta. Zuga. 4. Beylic de Bouhera. Al-haman. <p>II. La Moienne Comprend.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Bachalic du Caire. Elmecocena. Larnabula. Alexandrie. Rosette. Bochira. 2. Beylic de Suez. Elmena. 3. Beylic de Giza. Memphis a present ruinee 4. Beylic de Fium. Cosera. <p>III. La Haute Renferme.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Beylic de Gabira. Damiete. Bourles. El-mala. Demanhoura. Belina. 2. Beylic de Benesuef. Munia. 3. Beylic de Manjelout. Aziotha. 4. Beylic de Girgio. Said. Barbanda. Asna. 5. Beylic de Cherkeffi. Almona. 6. Beylic de Minio. Ichmina. Chana. 7. Beylic de Cozir. Hibelezeit. Zibid. 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Barca. Barca. Capitale. Cairaon. Le Patriarche. Zadra. Doera. Taochara. Traboch. Bersebena. Mezulomara. Bernich. Salona. Iolometa. Alberton. Melela. Roxa. Carcora. Rives blanches. Les Sales. Baibba. Bon-Andre. 2. Tripoli. Tripoli. Cap. El-Hamma. Capes. Iles. Zaara. Gerbes. Portata. Sidra. Rafalmabesa. Barda. Sarmana. Brata. l'Arcudia. 3. Tunis. Tunis. Cap. La Goulette. Iles. Carthage. ruine. Panthalarca. Biserte. Limosa. Musti. Lampedusa. Soufa. Chercara. El-Media. Gamelera. Hama. Galata. Casja. etc. Nasta. 4. Alger en 5. Provinces. Pr. d'Alger. Maroma. Mazura. Pr. de Bugie. Steffa. Gigeri. Pr. de Constantine. Tebessa. Bona. Pr. de Tenesa. Mustugan. Sargel. Pr. de Telenfin. Hunain. Marsal-quivir. Oran. Maxagran. 5. Fez en 6. Provinces. Fez. Cap. Pr. d'Asgar. Pr. de Temesna. Pr. d'Habat. Pr. d'Errif. Pr. de Garet. Pr. de Chaus. 6. Maroc en 9. Provinces. Pr. de Maroc. Pr. d'Nascora. Pr. de Tedles. Pr. de Duccala. Pr. d'Noa. Pr. de Sus. Pr. d'Ydausquerit. Pr. d'Exteca. Pr. de Guzula. 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Barca Desert. Ammon. Eleocath. Alquechet. Augela. Gorham. Ce Desert occupe la Partie la plus Orientale du Biledulgerid. 2. Biledulgerid. Teusara. Tuzer. Gademes. Feszen. Teorregu. 3. Techort. Seluha. Necau. Desert de Guerguela. 4. Zeb. Teolacha. Nesta. Mezzab. Bescara. Borgu. 5. Tegoratin. Texebit. Tuat. Benigorai. 6. Segelmesse. Chasaira. Feghiga. Tebelbeta. Tamaracrost. Tafilet. 7. Darha. Tameguerut. Benisabih. 8. Tessel. Ifrena. Archa. Guaden. Partie de Sus. Targuez. Nun. 	<ol style="list-style-type: none"> I. Royaume ou Desert de Borno. Kaugha. Amafen. II. de Gaoga. III. de Berdoa. IV. de Lempta. Dijir. Algades. V. de Targa. Zaghara. Hair. VI. de Zuenziga. Ziz. Ghir. VII. de Zanhaga. Tegassa. Alhamara. <p>Ces Provinces ou Deserts ont chacun leur Ville Capitale dont ils portent le nom.</p> <p>On ne trouve dans ces Deserts que trois Rivieres principales qui sont celle de Nubie de Ghir, et des Cheraux.</p> <p>Les Peuples y sont brutaux, sauvages et grands voleurs. Les uns demeurent dans des Villes et ont un peu plus d'humanite: les autres sont errans par les Champs gardant leurs troupeaux ou cherchant fortune: ces derniers n'ont ni Loix ni Police.</p> <p>Ils ont des Rois ou Seigneurs Particuliers qu'ils appellent Xeques.</p> <p>Plusieurs suivent la Doctrine de Mahomet, les autres n'ont ni foi ni Religion.</p>

DIVISIONS DE L'AFRIQUE.

Tom: VI. N^o 1. Pag: 6.

L'AFRIQUE

HUIT PARTIES PRINCIPALES,

SAVOIR

IV.	V.	VI.	VII.	VIII.
<p>Zaara ou e sert ise en VII Royaumes Deserts.</p>	<p>La Nigritie Se divise en XVI Principaux Royaumes qui sont situez le long du Niger en remontant vers sa source dans l'ordre suivant.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Genehoa . Patesau . Sambalamech . Brack . Soudejabe . 2. Gualata . Gandia . Fulli . Hoden . Nébedefex . 3. Tombut . Salla . Berissa . Guegneve . Caragoli . Cossali . 4. Agades . Doghir . Mura . Mayma . Cutumbo . 5. Cano . Germa . Tassava . 6. Cassena . Tirca . Nebrina . 7. Gangara . Marafa . Semegda . 8. Senega ou des Jaloffes . Tubaca . Solul . 9. Gambia . 10. Casanga . 11. Bijagos . 12. Sousos ou Bena . 13. Biáfares ou Guinala . 14. Melli . Beria . 15. Mandinga . Toerur . Cantori . 16. Gago . Guber . Dau . Tomby . Maict . Zegzeg . Chanava . Zanfara . Reghehil . <p><i>Les Noires sont moins farouches que les peu- ples de Barbarie et du Bil-dulgerid . mais ils sont ignorants . presq. paresseux . et ne haissent pas les étrangers . Ils font trafic d'esclaves qu'ils prennent sur leurs voisins .</i></p>	<p>La Guinée Se divise en III. Parties princ. savoir .</p> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>I. Roy. de Guinée propre .</p> <p>St George de la Mine . Moure . Iobcorary . Foetu . Spica . Comando . Sabou . Mamberdy . St Laurento . Caramantin . Acanes Grandes . Acanes Pequenos . Dauma . Accara . Iabada . Caceres . Axem . Assima . Buma . Aldcada . Jamo . Xabanda . Wetoe . Iabo .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>II. Roy. de Benin .</p> <p>Benin . Arobon . Owere . Loebo . Curamo . Odu . Daroera . Joyo . Popou . Jackoun . Foulaen . Calabari . Boni . Bodi .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px;"> <p>III. Prov. de Malaguette .</p> <p>Timas . Bagga . Quinamora . Misfati . Faly . Yamaya . Settera . Sierra Leona . Bugos .</p> </div>	<p>l'Ethiopie Se divise en II. Parties principales. qui sont</p> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>I. l'Ethiopie interieure . en 2. part .</p> <p>1. l'Abysinie en 13. Royaumes .</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. R. de Dambea . 2. R. de Damut . 3. R. de Goyame . 4. R. de Bagamedri . 5. R. de Amara . 6. R. de Tigre . 7. R. de Barnagas . 8. R. de Angote . 9. R. de Fatigara . 10. R. de Narea . 11. R. de Malemba . 12. R. de Ximenchi . 13. R. de Xoa . <p>l'Isle Meroe . aujourd Gueguere .</p> <p>2. la Nubie .</p> <p>Nuabia . Sula . Jalae . Dancala . Cusa . Zaghaira . Sabaha . Mathan . Samna etc .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>1. le Pais de Biafara .</p> <p>Gabon . Bunoo . Macoco . Cacongo . Giringromba . Medra . Mujac .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>2. le Congo .</p> <p>Pr. de Bemba . de Pemba . de Batta . de Sundo . de Pango . de Songo . Angola . Loango . Giaques .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>3. le Mono- motapa .</p> <p>Monomotapa Cap . R. de Boro ou Bera . R. d'Inhambane . R. d'Inhamior .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>4. le Mono- Emugi .</p> <p>qui comprend le R. de Malemba .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>5. le Pais des Cafres .</p> <p>R. de Sofala ou Ophir . R. de Mataman .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>6. Zanguebar .</p> <p>Mongallo . Mozambique . Quiloa . Monbaze . Melinde . Lamon . Latic . Chelicie . Sian . Ampaze .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p>7. les Côtes d'Ajan .</p> <p>R. d'Adaa . l'Isle des Moines . Brava . Rep . R. de Adel .</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px;"> <p>8. Côtes d'Abex .</p> <p>R. de Dangali . Suauen . } Places Ercocco . } au Mazua . } Turc .</p> </div>	<p>Les Iles .</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Zocotora . Pingagora . Gady . Angoada . Cacambut . Mannajara . Manialuf . Manapatana . Monatenga . Ananbolo . Rama . St Vincent . 2. Madagascar . 3. de Comorre . Comorre . Caridsa . Toura . Canbracas . Mayotte . 4. Vers les Cotes de Zanguebar . Zanzibar . Mongfa . St Roch . Pemba . Querimba . Anifa . Juan da Nova . Baixos do Judia . 5. Vers la Guinée . St Thomas . Fuxcal . Ey . Tercera . Ey . I. du Prince . Fernando Poo . Annabon . 6. Du Cap Verd . Sant jago . St Nicolas . Santa Lucia . St Vincente . St Antonio . I. del Fuogo . I. do Sal . I. de Bona Vista . I. Brava . I. de Mayo . 7. Canaries . Gr. Canarie . Arginogi . Gader . 8. Teneriffe . Laqna . Santa Cruz . Gomer . Palma . Forte-ventura . Ferra . Lanegalla . Lancelotta . Gratiiosa . Porto de Naos . Alogria . Porto de Cavalos . 9. Maderes . Fozsal . Moncerico . Santa Croce . Port Saint . Ile deserte . Salvages . 10. Açores . Tercera . St Miguel . St Maria . St Georgio . Del Pito . Faval . Del Cuervo . De Flores . 11. Iles de l'Ocean Ethiopique . Vers l'Or . Do-Amirante 4 . Mascarenhas 2 . Os Sete Irmanos . Corpo Santo . St Francisco . Diego Rodrigo . de Bourbon . Juan da Nova . Cosmoledo . 12. dans la Mer Rouge . Vers l'Oc . St Mathieu . d'Ascension . St Helena . St Helena . Nova . Tristan da Cunha . Suauen . Mazua . St Pietro .

60

65

70

80

85

90



REMARQUE.

est la seule Region de L'Afrique qui bouche l'Esse, ayant Septentrion la Mer Mediterranee, à l'Orient l'isthme de aré de la Palestine & de la Terre Sainte, au Millieu la Mer Occident la Barbarie.
 est un grand Royaume peu connu, qui a l'Egypte au Sep-
 tentrion au Midi, le Saara & le Biledulgerid au Couchant
 t chaud, & le terroir si sec qu'il ne produit presque rien.
 ne occupe la partie de l'Ethiopie qui est au Nord-Est, entre
 Côte d'Abax au Septentrion, la Mer Rouge & la Côte
 ent le Royaume d'Alaba au midi, & celui de Zondre au couchant

35

30

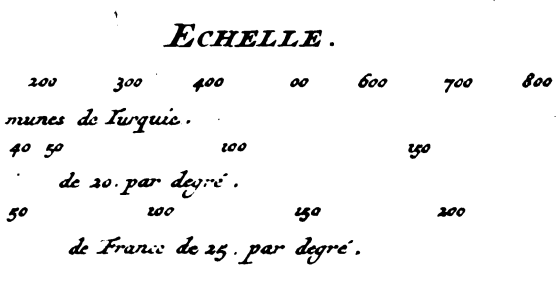
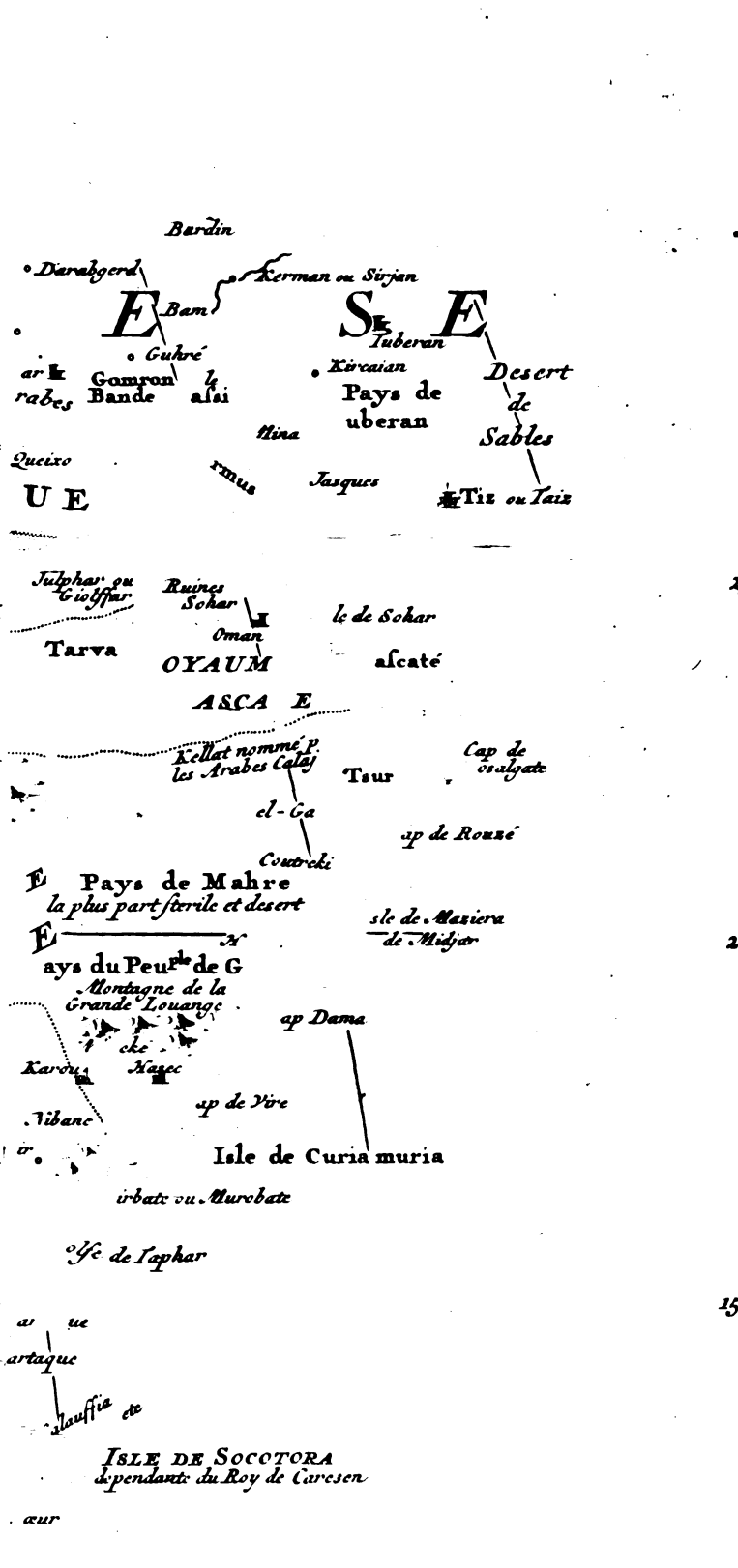
25

20

15

10

5



55

60

65

70

75

DISSERTATION

S U R

L' E G Y P T E.

Après avoir donné une idée générale de l'Afrique, il est juste d'en dire quelque chose en détail; & comme sans contredit l'Égypte l'emporte en réputation sur tous les Païs de cette Partie du Monde, aussi est-ce par elle que je dois commencer.

Les Historiens sont partagez sur l'origine de son nom: suivant quelques-uns, le mot *Egypte* vient d'*Egyptus*, *Aegyptus*, ou *Aegifous*, tous les trois sont bons. Ce Fondateur, selon le sentiment de quelques Ecrivains, étoit Fils de *Zethon* & Frere de *Danaus*. Peut-être est-ce un mortel fabuleux: mais croyons qu'il a existé; & que nous importe de connoître sa race?

Un Prelat Grec fait descendre le nom d'*Egypte* de *Aigés*, terme qui en sa langue signifie *Chèvres*; & sa raison est que l'Égypte est admirable pour engraisser les bêtes cornuës. Un Historien traite la conjecture de vision, & voici comment il s'y prend pour la réfuter. Il y a, dit ce Doctissime en Histoire, des animaux en Égypte qui sont plus grands sans doute qu'en *Grèce*, comme les bœufs & les moutons; d'autres plus petits, comme les lièvres, les corbeaux, les loups & les renards; d'autres qui ne sont ni plus grands ni plus petits, comme les corneilles & les chevres: *ergo* les Chèvres n'ont pas donné le nom à l'Égypte. L'Archevêque Chévrier auroit pu dire avec plus de vraisemblance, que la tête de la Chèvre étoit le symbole du Mercure ou Thauth; que les Chevres faisoient les delices d'*Isis* cette fameuse Déesse des Égyptiens; & que ces Peuples rendoient aux Chèvres des honneurs Divins. Mais ces raisons eussent toujours été amenées par machines; car les Égyptiens n'auroient jamais emprunté des Grecs un terme qu'ils pouvoient trouver aisément dans leur Langue.

D'autres Ecrivains conjecturent que l'Égypte à eu son nom de la couleur de ses habitans qui sont bruns, & les Grecs appellent Égyptiens ce qui est noir, ou de *Gyph* qui signifie un Vautour, soit pour leur couleur qui est d'un brun noir, comme celle de cet oiseau; soit parce qu'ils sont avides sur la proie; soit que le Vautour ait été adoré des Égyptiens.

Enfin les conjectures de la dernière classe soutiennent que *Misraim* aiant partagé l'Égypte à ses quatre Fils, *Kopt* qui étoit le plus jeune, s'empara des portions de ses trois Frères, & que de-

puis en changeant le *K* en *E* on forma le mot Égypte. Un Auteur dit simplement que ses Habitans la nommoient *Cophtis*; les Etrangers *Ecephitis*; & que touchant l'origine du nom, toutes les autres recherches sont inutiles. Voilà bien de la doctrine, au moins; & j'espère que vous m'en tiendrez compte. Après cela, que certains Journalistes viennent se plaindre qu'on ne trouve point d'érudition dans mes petits ouvrages! Il ne me manque que des Originaux, pour être aussi bon Copiste que ces Abeilles à trois cornes.

Nos Géographes fixent l'étendue de l'Égypte, l'un, depuis le 60. degré de Longitude jusques au 67. & depuis le 23. jusques au 31. 40. minutes de Latitude. Ainsi la longueur de l'Égypte est de cent ou cent six lieues, & sa largeur de cent soixante & dix ou quatre-vingt dix.

Les bornes de cette ancienne Monarchie sont au Septentrion, la Méditerranée: au Midi, la Nubie l'Abyssinie, & l'Éthiopie: à l'Orient, l'Arabie Pétrée, & le Golfe Arabique qui fait une partie de la Mer Rouge; au lieu de cette *Arabie Pétrée* les autres nomment l'Isthme de Suez: enfin au Couchant, la Barbarie & le Desert de Barca. Un Historien dit que l'Égypte est bornée à l'Occident par la Province Cirénaïque, ou *Pentapolitaine*, nommée ainsi de ces cinq Villes, Apollonie, Arfinoë, Berenice, Ptolemaïde & Cirene. Ce sont là les anciens noms. Ceux d'à présent, selon un Ecrivain, sont Apollonie, Bonne-Andre; Arfinoë, Suez; Berenice, Bernico; Ptolemaïde, Tolémesta; Cirene, Corena, ou Corvenna.

Si vous êtes curieux de connoître l'Isthme de Suez, c'est un morceau de terre qui a plus de trente lieues de largeur, & qui separe la Mer Rouge de la Méditerranée. Plusieurs Monarques du Païs, comme nous l'avons déjà dit, ont entrepris d'ôter ce grand obstacle qui s'oppose à la jonction des deux Mers & de couper l'Isthme; mais ils ont tous échoué dans l'exécution de ce dessein. C'est pourquoi lorsqu'il s'agissoit d'un projet fort épineux & d'une réussite presque impossible, on disoit proverbialement, *fodere Isthmum*, c'est vouloir creuser l'Isthme.

La division la plus commode & la plus courte de l'Égypte est, à mon sens, celle qui se fait en deux parties, la Haute & la Basse. La Basse comprend le Delta, ou l'Île, qui a la figure de cette Lettre Grecque; c'est-à-dire d'un triangle que forme le Nil, se separant en deux branches trois lieues au des-

deffous du Caire , Rozette , Damiette , bâtie fur les ruïnes de Peluze , Alexandrie , & les autres villes , qui font depuis le Caire jufqu'à la Méditerranée . La haute Egypte eft comprise fous le nom de Thébaïde , ainfi nommée de cette fameufe Thebes qui avoit cent portes ; ville que l'Antiquité a tant célébrée , & qui , fi je ne me trompe , n'eft plus aujourd'hui qu'une Bicoque nommée Hu .

Au refte , dit un Historien , on a cru pendant un grand nombre de fiècles que depuis Thébes jufques bien avant dans le Pais , il n'avoit jamais plu , parce que cette partie de l'Egypte qui approche de la Zone Torride , eft unie , féche , fablonneufe , chaude , & que les vapeurs en étant subtiles & déliées fe tournent la nuit en rosée ; & qu'avant de fe refoudre en pluie , elles font confumées par la chaleur . Plin affure même qu'il n'y tonne point , & ce feroit un effet de la même caufe . Avec tout cela des Relations modernes témoignent qu'on entend quelquefois dans ce Pais-là de furieux coups de tonnerre , & qu'en certains tems il y pleut copieufement . Or les Voyageurs , pourvu qu'ils foient de bonne foi , font plus croiables que les Naturaliftes , ceux-ci ne bâtiffant ordinairement que fur des conjectures . Mais tous les Voyageurs font-ils de bonne foi ? Je me garderai bien de dire oui . Leurs Relations ne varient-elles pas prefque autant que l'Hiftoire ? Quand on les voit s'entredonner un dementi formel ; alors de deux chofes l'une ; ou leurs yeux font différens , ou les uns rapportent ce qu'il n'ont point vu .

Les Egyptiens respirent un mauvais air , tant parce que leur climat eft trop chaud , qu'à caufe de la boue ou vase du Nil . Sur tout l'air le plus mal fain eft dans les endroits où ce Fleuve vagabond , en fe retirant , laiffe des eaux qui croupiffent longtems ; mais avant que d'en rapporter les effets , on ne fera peut-être pas fâché de voir ici ce que quelques Ecrivains racontent de fes sources .

Ce grand Fleuve a dans le Pais de fon origine divers noms dont la fignification eft : *coulant des ténèbres ; fontaine qui repand fon eau dans les ténèbres ; fortant des ténèbres* . La raifon de cette obfcurité nominale , ou de ces noms ténébreux , c'eft que le Nil , après avoir coulé quelque tems en Éthiopie par des fouterrains , fort & paroît tout d'un coup dans ce Roïaume-là .

Suivant les Relations de quelques habiles Voyageurs , les sources du Nil font fur une haute montagne dans le Ton-Koua qui eft du Roïaume de Goïam dans l'Abyffinie ; & les eaux de ces deux sources ou fontaines fortent du pié de la montagne . Dans une vallée affez profonde au deffous d'une autre montagne , éloignée de l'autre d'une demi-lieue , il y a un ruiſſeau qui fe joint enfuite à celui du Nil , & qu'on croit avoir la même origine . Le premier ruiſſeau coule quelque tems à l'Orient & coule tout d'un coup au Septentrion ; & après un eſpace d'un peu moins d'une lieue il en trouve un autre qui descend d'un rocher . Quelque tems après , deux autres qui viennent de l'Éſt , fe joignent avec eux & avec d'autres qui le groſſiffent . Après une journée de chemin , le Nil encore jeune , mais déjà affez riche & enflé , recevant les eaux d'un ruiſſeau nommé Jama , coule vers le Couchant , jufques à trente lieues de fa source , & traverse un Lac dans la Province de Bed , dont une partie eft dans le Roïaume de Goïam . Au fortir de ce Lac , il fe met en che-

min , pour Alata , ce qui eft une course de cinq heures plus ou moins ; & loin de fe délaſſer il fe précipite de quelques Rochers avec un bruit extraordinaire , va fe cacher entre d'autres Rochers dont les pointes font voisines ; & aiant coulé à l'Éſt par le Bagunildri , le Gojume , l'Amuhara , l'Olacca , le Damos ; après avoir paſſé à côté du Bizamo & du Cumacanca , il retourne & fe raproche jufques à une journée de fa source . De là il paſſe vers Fazolo & Ombaroa ; & de Ombaroa s'éloigne de l'Orient pour couler vers le Septentrion , traverse plusieurs Pais , fe précipite en quelques endroits , arroſe l'Egypte ; & enfin porte le tribut de fes eaux dans la Méditerranée .

Cette course vagabonde eft curieufe par ſes ré-tours , par ſes chutes & cascades ; & comme ce Fleuve a donné de l'occupation aux Naturaliſtes , j'ai cru qu'on ne feroit point fâché de trouver ici le détail de ſa route & de ſes voyages . Par la même raifon , je ne dois pas oublier la caufe de l'inondation que cette Rivière fait régulièrement tous les ans & qui arrive ordinairement dans le mois de Juin .

Ceux qui ont découvert que deux fontaines dans l'Abyſſinie font la source du Nil , nous ont appris auffi qu'au mois de Juin , qui en ce Pais-là eft le fort de l'Hiver , il y tombe des pluies continuelles qui font déborder cette Rivière dont le limon engraiſſe l'Egypte . Mais cette grande inondation ſeroit plus à craindre qu'à fouhaiter pour les Egyptiens , ſi ce Fleuve , enflé par pluſieurs torrens , aiant laiffé toute l'Abyſſinie à ſa droite , & traversé le Roïaume de Sennaar , ne ſe ſeparoit en deux branches dans le Bengula . La gauche qui partage ſes eaux & qui prend le nom de Higet , autre fleuve le plus confidérable de l'Afrique , aiant un peu tourné au Midi , court au Nord , traverse la Nigritie , baigne Elhuah , & ſe jette dans l'Océan fans descendre jufques en Barbarie .

Autre remarque intereſſante & qui concerne l'Hiftoire . Après les découvertes des sources du Nil , on fait un Problème de *Phyſico-Géographie* . Le Roi des Abyſſins , demande-t-on , eſt-il affez Maître de ce grand & rare Fleuve , pour en détourner le cours , & pour affamer par là toute l'Egypte ? Elmacin dans ſon Hiftoire des Sarrazins dit qu'en mille quatre cens vint-neuf , Muſtanfir , Prince d'Égypte , envoya Michel Patriarche des Jacobites avec des preſens confidérables pour le prier de ne point détourner le cours du Nil , dont l'éloignement avoit déjà mis les champs à ſec ; qu'en faveur des Chrétiens ce Prince fit auſſitôt lever les écluſes ; que la Rivière groſſit de trois bralles en une nuit , & déborda fur les campagnes d'Égypte . Albuquerque , Vice-Roi Eſpagnol dans les Indes , avoit reſolu de détourner le Nil , pour ôter aux Turcs qui font Maîtres de l'Égypte toutes les commoditez & les richesses que cette Rivière leur procure : on ne doute pas même que la Puiffance Ottomane n'ait païé longtems quelque tribut au Roi des Abyſſins pour l'engager à laiffé au Nil la liberté de ſon lit & de ſon canal . Ludolfe Historien de l'Abyſſinie convient qu'en perçant une montagne le Nil auroit un chemin plus droit , plus uni & plus court , pour faire le voiage de la Mer Rouge , où en ce cas-là il iroit ſe repoſer . Mais , ajoute cet Ecrivain , le Roi des Abyſſins eſt aujourd'hui trop foible , pour former une telle entrepriſe contre le Turc . Sur ce pié-là & pour la reſolution

tion de Problème, si ce Roi avoit un degré de puissance de plus, il ne tiendrait qu'à lui de faire périr tout un grand Pais par la disette & par la famine; donc les Egyptiens sont dans un risque continuel, & ils ont grand sujet de prier Dieu contre l'agrandissement de l'Abyssin, puisque la nature lui a mis entre les mains un moyen sûr pour les perdre, dès qu'il sera assez riche pour pouvoir faire percer une montagne.

Quoi qu'il en soit, c'est cette inondation réglée & périodique qui fait l'abondance & la richesse du Pais, & qui d'un fonds naturellement sec & stérile en fait le meilleur terroir du monde. On y recueille une très-grande abondance de Blé; on en transporte aussi quantité de Ris, de Sucre, de Dattes, de Coton, de Sené, de Casse, de Baume, de cuirs, de toiles, de lin, d'orge & de légumes. Quant à la fertilité vivante & animée, il y a beaucoup de Poules, de Moutons, de Bœufs, de Chameaux, de Chevaux, & plusieurs autres espèces de Bêtes que mon Auteur ne nomme point. On y voit beaucoup de différens insectes que les eaux croupissantes y produisent, après le débordement du Nil. On y trouve d'excellens simples, de belles plantes, & divers fruits. Le Bétail y est d'une propagation extraordinaire: les Brebis y portent deux fois l'année & font plusieurs agneaux à la fois. Les arbres ne sont jamais sans être chargés de fruits. Il n'y a pas jusques à notre belle & bonne espèce qui ne profite de cette fécondité générale. Les Egyptiennes, comme je l'ai déjà observé, accouchent généralement de plusieurs enfans, ce qui est remarquable, & peut-être singulier dans les Climats d'une chaleur excessive. Si l'on veut s'en rapporter à quelques tireurs de conjectures, la raison pourquoi la Nation Theocratique, ou les Israélites foisonnoient si heureusement pendant leur captivité, c'est que les femmes buvoient de l'eau du Nil. Mais cette raison naturelle ne fait-elle point de tort au miracle? Car enfin il seroit, ce me semble, beaucoup plus pieux de croire, que Dieu, Auteur de la vie & de la mort, répandoit alors une influence surnaturelle sur l'action generative chez ce bienheureux Peuple, qui seul sur toute la Terre avoit le bonheur de le connoître & de le servir.

Si le Nil fait tant de bien à l'Egypte, sa liberalité n'est pas sans exception. Cette Rivière cause aussi quelquefois beaucoup de mal. Lorsque l'inondation manque, la famine est infaillible; si dans le débordement, l'eau monte moins de seize piés, il y a cherté, parce qu'une partie des campagnes n'est point arrosée; & quand l'eau croît plus de vingt-quatre piés, il y a encore disette générale de toutes choses; car l'eau demeurant alors trop long-tems sur les terres, empêche les semences; & les Campagnes, quand on vient à les cultiver, produisent très-peu, parce qu'elles sont trop engraisées. Ainsi la Nature en favorisant ces Peuples leur fait paier chèrement ses bienfaits; & si par l'eau & par la boue du Nil elle les dédommage de la pluie, le remède est quelquefois pire que le mal: tant il est vrai que l'Auteur de l'Univers a partagé dans la création les biens physiques & naturels, selon son bon-plaisir, comme dans la conduite du Genre Humain les avantages matériels & moraux, suivant que bon lui semble, & toujours par une volonté, dont la lumière & la sagesse ne peuvent avoir de bornes.

Tom. VI.

Les anciens Egyptiens se sont fort illustrez dans l'Histoire par la pénétration & la subtilité de leur Génie. Ils étoient curieux dans la recherche des belles connoissances, & ils aimoient la culture utile de l'Esprit. Naturellement inventifs & ingénieux, ils s'appliquoient aux découvertes, dont le fruit est avantageux à la Société Humaine, & ils avoient le bonheur de réussir. Mais ils ne se sont jamais piquez d'être grands Guerriers, aparamment parce que la qualité du climat rendant les corps mous & éfeminez; amollit aussi le courage. Mais en récompense, il rend les membres si souples, qu'il n'y a guère de Peuples au monde qui soient si adroits que les Egyptiens. Ils ont autrefois cultivé les Sciences, & les voyages que les plus grands hommes de l'Antiquité ont entrepris dans ce Pais-là pour s'y adonner à la contemplation, en sont des preuves suffisantes. La Géométrie, l'Arithmétique, la Musique, l'Astronomie, & l'Astrologie étoient, outre l'étude des Lettres sacrées, ce que les Prêtres d'Egypte cultivoient avec plus de soin. La Médecine y étoit aussi en très-grand honneur, & pour y être encore estimé, il faut passer pour Médecin. La plupart des Etrangers qui y voyagent affectent de paroître habiles dans cet Art; & quand, ou par hazard, ou par adresse, ils ont donné quelque remède avec succès, cela suffit pour les mettre en crédit, & leur attirer l'estime de tout le monde. Il n'est pas même de plus sûr moyen de visiter avec sûreté les ruines antiques du Pais, que de prétexter d'y chercher des simples. Car alors les personnes les plus considérables s'offrent d'y conduire les Etrangers, qui sans cela ne pourroient y aller sans risque. Les Egyptiens sont grands voleurs, comme je l'ai déjà dit, & il n'y auroit point de sûreté d'aller sans une bonne escorte visiter ces anciens monumens par pure curiosité. Mais quand on leur fait accroire que c'est pour y chercher des herbes medicinales, alors ils s'empressent d'y accompagner ceux de qui ils attendent quelque soulagement pour la guérison de leurs maladies. C'est à cet artifice que nous sommes redevables de la plupart des découvertes de ces beaux restes de l'Antiquité que tant de Voyageurs y ont dessiné; & ceux qui, au desir curieux de se satisfaire à cet égard, ont aussi joint quelque expérience de la Médecine, y ont en même tems découvert des simples très-salutaires qui les ont doublement récompensez de leurs peines.

La Polygamie étoit permise chez les Egyptiens, & les freres y pouvoient même épouser leurs sœurs. Il n'y avoit point de différence entre les enfans bâtards & les legitimes, & les femmes n'étoient point exclues du Gouvernement. Coutume sage autant qu'ancienne, qui fait voir combien les droits de la nature étoient respectez. Car si nul homme n'a droit de commander à ses semblables qu'autant que ceux-ci leur en donnent le pouvoir, pourquoi les deux sexes ne jouiront-ils pas du même privilège? Est-il quelque raison valable qui doive en exclure les femmes? Tous les siècles n'ont-ils pas fait voir des exemples de l'habileté de quelques-unes dans l'Art de gouverner? Et si le nombre n'en est pas si grand que celui des Rois célèbres; c'est parce qu'on a commencé de bonne heure à leur envier un honneur dont elles n'étoient pas moins dignes que les Hommes. La Loi Salique, également obscure & injuste dans son ori-

C

ori-

origine, a été inventée à propos pour faire passer en règle ce bizarre effet de notre jalousie; & Souverain pour Souverain, l'expérience nous apprend qu'il vaudroit autant obéir à des Reines qu'à de certains Rois. Au contraire s'il est vrai que là où un Roi est sur le Trône, ce sont ordinairement les femmes qui gouvernent, par l'ascendant que ses Maîtresses prennent sur lui, ne seroit-il pas à propos que les femmes à leur tour devinssent Reines, afin que les hommes guidassent aussi alors les rênes du Gouvernement? J'avoué que par-tout il y a des inconveniens à craindre. On n'a guère été plus heureux sous les Rois absolus dont les femmes ont dirigé les conseils, que sous l'autorité des Reines qui ont laissé prendre trop d'empire à leurs Ministres. Marque évidente qu'il y a du danger de tous côtez, & que rien n'est plus rare qu'un bon Roi qui ne se croie fait que pour les Peuples, au lieu que tous croient les Peuples faits pour eux. Revenons à l'Égypte. Les Vieillards y étoient en grande vénération. On respectoit leur expérience, parce qu'on suposoit qu'on ne peut guère devenir vieux sans devenir sage. On les consultoit sur le passé, & leurs conseils servoient de règle pour l'avenir.

Les Egyptiens s'estimoient les plus anciens Peuples du monde; c'est-pourquoi on leur attribua l'invention de plusieurs Arts. Le plus ancien des Thoth ou Dieux d'Égypte, à qui l'on attribua l'invention des Lettres, ou de la Grammaire, & des Mathématiques, est celui dont Platon fait parler ainsi Socrate dans le Phédon. *J'ai ouï dire à Naucrâte en Égypte, qu'il y avoit eu des anciens Dieux à qui l'oiseau qu'ils appellent Ibis étoit consacré, & que ce Dieu s'appelloit Theuth: qu'il est le premier inventeur des nombres & des comptes, de la Géométrie, de l'Astronomie, des Jeux de Dez, & des Lettres.* Il dit encore dans le Philéus: *Theuth dans l'Égyptien est le premier qui a distingué les Voies des Consonnes, & les Lettres muettes des liquides, & qui a découvert la Grammaire.* C'est Thaut, dit encore Sanchoniathon, *qui a le premier inventé les Lettres & qui a trouvé l'art de soulager la mémoire en écrivant; c'est celui, ajoute-t-il, que les Egyptiens appellent Thouth.* Le Thouth auquel les Grecs ont donné le nom d'Hermès est le même que les Latins ont nommé Mercure. Il n'y a point d'Histoire profane auquel on donne une plus grande antiquité, qu'à ce fameux Mercure des Egyptiens. Cicéron dans le III. Livre de la nature des Dieux distingue cinq Mercures, entre lesquels il y en a deux Egyptiens; *l'un fils du Nil, qu'il est défendu, dit-il, de nommer parmi les Egyptiens; l'autre que les Phénécates honorent, que l'on dit avoir tué Argus, & avoir à cause de cela gouverné l'Égypte, donné des Loix & appris les Lettres aux Egyptiens, qui l'appellent Thoith ou Thoth, nom qui a été donné au premier mois de leur année.*

Diodore de Sicile dit que ce Mercure avoit l'esprit perçant pour trouver des inventions utiles à la vie: qu'il fut le premier qui rendit la parole articulée; qu'il donna des noms à beaucoup de choses qui n'en avoient point; qu'il inventa les Lettres; qu'il régla le Culte des Dieux, & les Sacrifices; qu'il observa le premier l'ordre des Astres, l'harmonie & la mesure de la voix: qu'il inventa la lutte; qu'il enseigna à porter son corps de bon air, & qu'il trouva la Lire à trois cordes.

On ne convient pas du tems de ce premier Mercure. Sanchoniathon lui donne la qualité de Secrétaire de Saturne; Diodore le fait Maître d'Isis & d'Osiris, & cite pour le prouver des Colonnes qui se trouvoient, à ce qu'il dit, dans Nyse, ville d'Arabie, sur le sepulcre d'Isis & d'Osiris, sur l'une desquelles on lisoit, *Je suis Isis Reine d'Égypte, instruite par Mercure; & Femme d'Osiris.* Sanchoniathon le place entre les Dieux Cabiriens dont Jupiter étoit le Pere. Un Mémoire rapporté dans la Chronique d'Eusebe le met avant Vulcain. Enfin la commune opinion est qu'il est cet Athothis qui se trouve dans la Dynastie des Thébains & des Memphites, après Menes, premier Roi d'Égypte. Eusebe dit qu'*Athothis fils de Menes est celui que les Egyptiens appellent Thouth, les Alexandrins Thuth, & les Grecs Mercure.* Je passe sous silence les imaginations de ceux qui le confondent avec Adam ou Noë, avec Chanaan ou Moïse; aussi bien que l'opinion de quelques Auteurs qui prétendent que le nom de Mercure est un nom mystique, qui ne désigne point une personne particulière, mais en général un Homme doué de la parole & de la vertu divine. On attribua à ce premier Mercure des Caractères Hiéroglyphiques, gravez sur des Colonnes trouvées dans la Terre Sériadique. C'est Manethon qui rapporte ce fait en marquant *qu'il a écrit son Histoire des Mémoires tirés des Colonnes posées en la Terre Sériadique, écrits en Dialecte sacré, & en Lettres hiéroglyphiques, par Thoth, qui est le premier Mercure, & expliqués par le second Mercure dans les livres qu'il a mis dans les Temples des Egyptiens.* Voici l'idée que Sanchoniathon nous donne de ces Lettres Hiéroglyphiques. *Le Dieu Thaut, dit-il, a représenté le Ciel & le visage des Dieux, il a fait des caractères sacrez de Saturne, de Dagon & d'autres; il a donné à Saturne pour marque de son Règne quatre yeux, deux au visage & deux derrière la tête, dont deux étoient ouverts & deux fermez; & quatre ailes aux épaules, dont deux étoient élevées & deux abaissées, ce qui étoit un symbole que Saturne voioit en dormant & dormoit en voiant, qu'il voloit en se reposant & qu'il se reposoit en volant; au lieu qu'il n'avoit donné que deux ailes aux autres Dieux qui suivoient Saturne; il avoit aussi mis deux ailes à la tête de ce Dieu, l'une pour marquer son esprit de Gouvernement, & l'autre pour signifier sa perspicacité.*

Il y a aussi chez les Egyptiens trois sortes d'Écritures, à ce que nous aprenons de St. Clement d'Alexandrie: *l'Épistélographique*, propre pour écrire des Lettres; la *Hieratique* dont se servoient ceux qui écrivoient des Choses Sacrées; & qui étoit de deux espèces, la *Chiriologique*, par les Lettres ordinaires, & la *Symbolique*, par des signes qui parloient ou proprement par l'imitation, ou tropiquement, ou allegoriquement par des Enigmes. Le même Auteur rapporte des exemples de ces trois sortes d'Écritures Symboliques: de la première, lorsque le Soleil est exprimé par le signe d'un Cercle, & la Terre par sa figure: de la seconde, quand on se sert des Fables Theologiques pour faire les Eloges des Rois; & de la troisième, quand le mouvement des Astres est figuré par des corps de Serpent & le Soleil par un Escarbot. Au reste si Athothis est le premier Mercure, & qu'il n'ait écrit qu'en caractères Hiéroglyphiques,

ques, on ne peut pas lui attribuer beaucoup d'ouvrages, & ce qu'on dit quelque part qu'il a fait des Livres Anatomiques n'a pas plus de fondement que d'autorité.

Le second Mercure n'est guère plus certain que le premier, du moins ne le trouve-t-on point sous ce nom dans les Dynasties anciennes; mais seulement dans la suite des Rois Thébains, dont Eratosthene est l'Auteur. On y trouve à côté du 35. Roi nommé Syphoas *ὁ καὶ Ἐρμῆς υἱὸς Ἡφαίστου*, qui est aussi Mercure, fils de Vulcain. Mais que ce Mercure qui est celui qu'on nommé Trismégiste, soit fils ou petit-fils du premier, il a fait, selon Manethon, des Livres de l'Histoire Egyptienne, dans lesquels il expliquoit, dit-on, les Colonnes que le premier Mercure avoit laissées. On lui en attribua aussi beaucoup d'autres, dont aucun ne nous reste de la première Antiquité. Il paroît au contraire que tous ceux que nous avons sous le nom d'Hermes ont été faits par des Impositeurs, ce que je laisse à démêler aux habiles Critiques. Ce qu'il y a de certain est que les Egyptiens étant naturellement fort ingénieux, se font appliquer à la culture des Arts, dont plusieurs ont été portés par eux à un haut degré de perfection.

Ceux d'Alexandrie sur-tout ont cultivé soigneusement l'Astronomie & la Médecine. Cette Ville étoit la plus féconde du Monde en hommes de Lettres; Appian & Hérodote pour l'Histoire font voir qu'elle ne cédoit à aucune autre. Elle étoit le séjour des Ptolemées Rois d'Egypte, qui ne négligeoient rien pour en relever le nom. Les Romains, qui en devinrent les Maîtres après eux, augmentèrent encore sa splendeur, & entre les Empereurs, Adrien & Antonin augmentèrent considérablement ses Privilèges.

L'année vague des Egyptiens; qu'on nomme aussi l'année Chaldaïque, n'étoit proprement ni Solaire ni Lunaire. Elle étoit comme la nôtre composée de 365. jours distribués en douze mois de 30. jours chacun, auxquels on ajoutoit cinq jours qu'on nommoit *Epagomenes*. Il est vrai qu'en cela elle approchoit du cours du Soleil, mais elle s'en éloignoit aussi, en ce que les douze mois ne répondoient pas aux quatre saisons de l'année. Ils changeoient au contraire de place, passant de l'Hiver à l'Automne, de l'Automne à l'Été, & de l'Été au Printemps, retrogradant toujours & changeant de quatre ans en quatre ans. Ceux d'Alexandrie, pour fixer cette année vague, ajoutèrent un jour à leurs *Epagomenes* de quatre en quatre ans: non dans le cours de l'année, comme nous faisons notre Bissexte au mois de Février, mais à la fin, comptant six *Epagomenes*, au lieu de cinq qui se trouvoient dans les autres années simples. Par ce moyen l'année, qui étoit vague auparavant, fut fixée au 29. d'Août sans qu'elle fût depuis sujette à ce changement qui la faisoit courir par toutes les saisons. Elle commença avec le Cycle de la Lune, ou du Nombre d'Or, qui se rencontroit avec l'année Julienne 329. avec l'Ère d'Espagne 322. & avec celle de Nabonassar 2032. L'an 277. Anatolius d'Alexandrie, pour trouver plus aisément la Fête de Paques, inventa un Cycle Lunaire de 13. années, afin de régler le cours de la Lune à celui du Soleil: de sorte que le Concile de Nicée aiant effectivement arrêté que cette Fête seroit célébrée un Dimanche, s'en rapporta à l'Eglise d'Alexandrie pour savoir quel seroit le Dimanche auquel on devoit la célébrer.

Marque que les Egyptiens étoient alors en réputation d'avoir plus de connoissance que les autres, de l'Astronomie. Et en effet, c'étoient les Prélats d'Alexandrie qui faisoient savoir au Pape chaque année quel jour la Paque suivante devoit échoir. Theophile, depuis Patriarche d'Alexandrie, dressa en 380. un Cycle Paschal pour cent ans. St. Cyrille aussi Patriarche d'Alexandrie & neveu de ce Theophile, réduisit ce Cycle à 95. ans & le commença en l'an 487. de JESUS-CHRIST. Divers Auteurs ont donné des règles pour réduire les jours de l'Année d'Alexandrie avec ceux de l'Année Julienne; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Si les anciens Egyptiens ont surpassé toutes les autres Nations dans l'étude des Sciences & des Arts, les dernières Générations sont pitoiablement dégénérées. On nous fait une peinture bien hideuse des Egyptiens modernes. Ils sont, selon le pinceau du Peintre, ignorans, voleurs, très-avares, & grands hypocrites. Peut-être ne seroit-il pas besoin de courir jusqu'en Egypte, pour trouver des Peuples à qui ce vilain portrait seroit plus ressemblant qu'aux Egyptiens; mais je ne fais si l'on ne seroit pas mieux de laisser là ces sortes de descriptions. Outre qu'elles sont injurieuses à des millions de nos Coindividus, on confond les bons avec les méchants; & d'ailleurs, de cette diffamation générale, il en faut ordinairement rabattre tout au moins la moitié. Ce que l'équité demanderoit encore, c'est qu'on ne marquât jamais le mal d'une Nation sans y ajouter le correctif, je veux dire ses bons endroits. Car je ne croi point qu'il y ait Société tant soit peu civilisée qui n'ait son louable aussi bien que son blâmable. Or c'est précisément ce que notre Auteur ne fait point, & en prenant à la lettre ce qu'il dit des Egyptiens d'aujourd'hui, nous devons les regarder tous comme un assemblage de Coquins & de Scelerats.

Touchant le Culte Divin, les Egyptiens, dit le même Géographe, ont été de tout tems si attachés à la Religion, qu'ils en sont devenus superstitieux. Qui ne croiroit à ces paroles que cette Nation débuta par le Judaïsme, par le Christianisme, & par l'Orthodoxie. Il passe néanmoins pour vrai que l'ancienne Egypte étoit l'endroit du monde, où la superstition dominoit le plus; & que cette maladie contagieuse s'est communiquée de ce Pais-là à plusieurs autres Peuples. Si l'Ecrivain avoit dit que de tout tems les Egyptiens ont été attachés aux fausses Religions, qu'à la fin se rendant dociles à la prédication de l'Évangile, ils devinrent vraiment Religieux, cela seroit un sens aussi bon que l'autre est ridicule. Quoi qu'il en soit le Christianisme a eu le même sort en Egypte que dans le reste de l'Afrique, & dans la meilleure partie de l'Orient. Après force divisions dans le Sanctuaire, après avoir déchiré la robe du Seigneur & avoir mis en pièces son UNITE' par les Hérésies & par les Schismes, Mahomet fit la guerre à JESUS-CHRIST, & l'Alcoran triompha de l'Évangile. Outre le Mahométisme qui est la Religion dominante & la plus nombreuse peut-être des trois quarts & demi, il y a plusieurs Juifs qui y sont fort puissans. On y trouve encore quelques Chrétiens Grecs qu'on nomme Coptes, mais ils sont corrompus, & leur culte n'est pas plus pur que celui des Catholiques Romains.

Alexandrie, qu'Alexandre le Grand perturba-tur du Genre Humain, fit bâtir pour mieux éterniser son nom, Alexandrie, dis-je, fut long-tems la Capitale d'Égypte: je dis long-tems; car je croi qu'avant elle, Peluse & Memphis avoient eu successivement ce rang-là. Mais à present c'est le Grand Caire, qui prime dans le Roiaume, & c'est où le Viceroy Turc, sous le titre de Beglierbey ou Bacha, fait sa résidence. Cette Ville est située, les uns disent à demi-lieuë, d'autres à une lieuë du Nil; & tous conviennent que sa place est à l'opposite des mafures de l'ancienne & célèbre Memphis, qui étoit de l'autre côté. Un des plus favans Hommes du dernier siècle a cru que le Caire contenoit dans ses murailles cette ancienne Babilone qui a fait tant de bruit. Nous en parlerons en particulier ci-après.

Les autres Villes les plus considerables de l'Égypte sont Girgio, Damiète, Rosette, & Suez. Girgio ou Gergio est l'ancienne Thèbes: il y a un Bacha.

Damiète par sa situation, & à cause de son Port sur la Mediterranée, est une des Clés de l'Égypte. Saint Louis Roi de France, lors de sa malheureuse Croisade, s'en empara, & n'en fut pas plus heureux.

Rosette est située sur le canal le plus navigable du Nil. Elle est bien bâtie, bien peuplée, & d'un grand Commerce par l'abord de quantité de Vaisseaux.

Suez, sur la Mer Rouge, ne contient pas plus de trois cens maisons. C'est l'Arsenal des Turcs de ce côté-là, avec un Port assez mauvais. Le Gouverneur entretient deux petites Galeres & quelques Vaisseaux. C'étoit autrefois l'entrée du commerce d'Orient pour l'Europe; mais ce n'est plus cela depuis que les Européens se sont établis dans les Iles. Passons au Gouvernement des Egyptiens: je ne dirai là-dessus que ce qui me paroît de plus curieux & de plus amusant.

Rien n'est plus obscur & plus douteux que ce que l'on en trouve dans l'Histoire. Les Auteurs ne conviennent ni du nom, ni du tems, ni du nombre, ni de la suite des Rois. Personne ne fait si ces Dynasties, que quelques-uns regardent comme successives & qu'ils rangent bout à bout, ne sont pas pour la plupart collaterales & de même tems. Diodore de Sicile avoué de bonne foi, que quelque soin qu'il se soit donné pour consulter les Prêtres d'Égypte sur l'antiquité, il n'y a rien que de très-incertain. Les ténèbres mêmes qui couvrirent autrefois ce Pais n'étoient pas plus obscures que l'Histoire de ses premiers Rois, & tout le merveilleux que l'on trouve sur cela dans les Historiens Grecs est l'effet de l'imposture des Prêtres, qui de tout tems ont été en possession de se faire valoir en débitant de belles fables. Ils ont cru rendre leurs mensonges respectables en leur donnant un air d'antiquité, & c'est ce que plusieurs font encore aujourd'hui, par le soin qu'ils prennent d'accréditer leurs Traditions. Qui pourroit croire, par exemple, que les Dieux & les Demi-Dieux ont régné en Égypte quarante-deux mille neuf cens quatre-vingt quatre ans avant les Rois? Que Vulcain y a régné neuf mille ans: le Soleil trente mille; Saturne, & les autres Dieux trois mille neuf cens quatre-vingt quatre ans, & qu'il n'y a pas eu moins de 23. mille ans depuis Osiris & Isis qui sont les derniers Dieux jusques au

Regne d'Alexandre? Il est aisé de voir que ce sont autant de contes dont les Prêtres d'Égypte ont amusé ceux qui les consultoient, pour rehausser d'autant plus la noblesse & l'antiquité de leur Nation. Chose étrange! que la Religion qui est la chose la plus sainte qu'il y ait parmi les hommes, soit employée par ceux qui l'enseignent à abuser les Peuples commis à leurs soins! Est-ce la credulité superstitieuse de ceux-ci, ou l'envie de dominer ordinaire à ceux-là, qui est cause d'un si grand desordre? L'un & l'autre y contribuent sans doute; mais malheur aux Conducteurs ambitieux qui se prevalent de la confiance trop aveugle de leurs Ouailles pour les conduire dans des sentiers détournés; & qui substituent leurs propres imaginations, à la Verité dont ils sont les Dépositaires, pour aquérir peu à peu sur les consciences un empire absolu. Ce mal, qui n'est que trop ancien dans le monde, y durera aparemment encore long-tems. Ce qui fait voir combien il est à propos de ne laisser point prendre trop d'autorité à une sorte de gens si enclins à en abuser. Si l'on avoit pris soin de supprimer de bonne heure les impostures des Prêtres Egyptiens d'aujourd'hui, leurs Histoires seroient-elles remplies de tant de regnes fabuleux, qu'ils n'ont inventé sans doute, que pour disputer d'ancienneté avec les Chaldéens & les Babiloniens, qui se piquoient aussi d'une origine très-reculée?

Parmi ceux qui ont arrangé avec plus de soin l'ancienne Chronologie des Egyptiens, le Cavalier Marsham est celui qui y a le mieux réussi. Je ne rapporterai pourtant point l'ordre où il a mis les Dieux, les Demi-Dieux, & les anciens Rois d'Égypte dont il a fait quatre Successions collaterales, qui ont régné en même tems dans quatre Roiaumes différens. Je me contenterai de dire ici que ces 4. Roiaumes étoient 1. celui de la Thébaidé, dont Thèbes étoit Capitale: 2. celui des Thinistes, dont la Capitale étoit Thin: 3. celui de la Haute Égypte, dont la Capitale étoit Memphis: Et 4. enfin celui de la Basse-Égypte, dont la Capitale fut premièrement Heliopolis, & ensuite Tanis sous les Rois Pasteurs. On trouvera dans la table suivante une Chronologie de ces Rois Pasteurs, les premiers qui soient connus dans l'Histoire. Quelque peine qu'ait pris le Cavalier Marsham à ranger les IV. Dynasties Collaterales dont nous venons de parler, comme l'on n'y trouve au fond aucune certitude, je ne me suis point attaché à les suivre. J'ai mieux aimé prendre pour Guide le célèbre Usserius, qui a composé la suite de ces Rois sur ce qu'il a trouvé de plus évident dans l'Histoire; & j'ai adopté sans balancer le Systeme de Mr. l'Abbé de Vallemont qui m'a paru le plus exact & le plus sûr. Ce qui m'y a déterminé, c'est que ceux de ces Rois qui nous sont connus, parce que l'Écriture en parle, se trouve, comme il dit, placez justement selon le tems qui leur convient pour s'accorder avec la Chronologie Sacrée. C'est, ce me semble, le meilleur Guide qu'on puisse suivre dans une route si obscure. J'ai donc réduit les Rois d'Égypte en trois classes: Les Pharaons, les Successeurs de Cambise, & les Ptolemées. Voions, sur ce Plan-là, quelques particularitez historiques qui sont remarquables.

Autant que je puis debrouiller cette horrible confusion, le Roiaume se revolta sous Apries, le der-

dernier des Pharaons, & Amasis Général des Troupes fut élu Roi par les Mécontents. Ce Prince régna quarante-trois, ans & mourut la même année que Cambise commençoit l'entreprise de conquérir l'Egypte. Ce Cambise Fils & Successeur de Cirus, Empereur des Perses, n'avoit pas hérité du Héroïsme de son Pere; & selon un Historien, il n'étoit redevable de cette importante Conquête, ni à sa valeur, ni à sa conduite, mais à des Egyptiens mêmes qui trahissoient leur Prince & leur Patrie. Cet Usurpateur faisant le siège de Peluse, ces perfides lui conseillèrent apparemment une chose qui réussit. Ce fut de mettre à la tête de son Armée des Chiens, des Chats, & d'autres Bêtes sacrées, que les Egyptiens, Nation pourtant si éclairée, jugeoient dignes des Honneurs Religieux. En effet les Pelusiens, n'ayant garde de tirer sur ces vénérables animaux, de crainte de répandre le sang Divin, demeurèrent dans l'inaction; artifice qui causa la prise de la Place, & qui en même tems donna aux ennemis la Clef de toute l'Egypte.

Psammité Fils & Successeur d'Amasis fit de son mieux pour repousser l'Agresseur: mais défait à platte couture, dans une bataille sanglante & fort opiniâtée, il voulut se jeter dans Memphis où le Vainqueur le poursuivit de près & l'enferma par un Blocus. Memphis eut le sort de Peluse. Psammité tombe entre les mains du Conquerant; & celui-ci abusant brutalement de sa bonne fortune, le fait loger par mépris dans un faux-bourg, où il ne faut pas se demander si on le gardoit à vûe.

Ce ne fut pas la seule mortification que le dur & cruel Cambise donna à son Prisonnier: se faisant un barbare plaisir de pousser à bout la patience d'un Prince malheureux, il ordonna que la Princesse d'Egypte, fille du Monarque vaincu, & ses Dames d'honneur allassent en habit d'esclave & la cruche à la main puiser de l'eau à la vûe de Psammité. Le pauvre Monarque fut donc témoin oculaire de ce triste spectacle: il vit plus d'une fois sa fille; il la vit dans cet abaissement servile, passant devant son cher Pere, & poussant les cris les plus pitoiables. Mais la constance de Psammité n'en fut point dérangée. Il ne donna pas la moindre marque d'émotion.

Autre épreuve bien plus terrible à laquelle on mit sa fermeté. Par ordre du Tiran, on fit passer devant lui le Prince son Fils, & deux mille jeunes Egyptiens, tous la corde au cou, un frein dans la bouche, & tous condamnés au supplice comme d'infames criminels: cependant Psammité vit encore ce spectacle d'un œil sec; & gardant la même fermeté, du moins apparente, il ne fit voir aucun signe de douleur. Mais voiant un de ses amis, dépouillé de tous ses biens, & réduit à la mendicité, sa Philosophie ne put plus tenir; il se répandit en plaintes; il fit de grandes lamentations; & son desespoir le porta jusqu'à se frapper la tête rudement.

Cambise, informé de la chose, a la curiosité d'en parler à son Prisonnier: *Quoi!* lui dit l'Oppresseur, *l'affliction de votre ami vous trouve sensible jusqu'à vous arracher des larmes! Et le malheur de votre fils n'a pu vous tirer un soupir!* *Ab! Fils de Cirus,* répond Psammité, *la douleur extrême est toujours muette, & le cœur percé n'est pas en état de soupirer; le malheur de*
Tom. VI.

ma famille est si grand, que toutes les larmes que je répandrais ne le feroient jamais bien connoître. Mais la disgrâce d'un ancien ami, accablé de la dernière misère, au commencement de sa vieillesse & après avoir vécu dans une haute fortune, m'a paru digne d'être pleurée.

Cette réponse-là vous paroît-elle aussi solide qu'elle a causé d'admiration? *La douleur extrême est toujours muette;* passé pour cela, quoi que, dans le fond, ce *toujours* exprime trop: mais enfin, il est vrai qu'une douleur peut avoir assez de violence pour s'emparer de tous les sens; & même pour éteindre dans un moment, le souffle de la Vie. Telle fut celle d'un certain Général: dans le fort du combat il avoit remarqué un Guerrier inconnu, qui après avoir fait des prodiges de valeur, fut accablé par le nombre des Ennemis, & percé de coups mortels. Le Général, curieux de connoître un si brave homme, fait chercher son corps: on le trouve; on le lui apporte; on lui ôte ses armes; & le Seigneur voit que c'est son Fils, qui étoit venu à l'Armée à son insu: alors saisi de douleur, il demeura quelque tems immobile, les yeux attachés sur le cadavre; ensuite de quoi, il tombe mort sur le corps de son fils. Voilà ce qu'on peut nommer une douleur parfaitement muette.

Mais quand le bon Psammité dit que *l'affliction d'un ancien ami lui avoit paru digne d'être pleurée*, de bonne foi, se peut-il rien de plus plaisant? Le sens naturel de ses paroles est, qu'il a pleuré par raisonnement, par reflexion, ce qui est tout-à-fait contraire à la nature de la douleur, qui est une impression organique & purement machinale. Le Commandant d'une Place prise, & lequel avoit fait une longue & vigoureuse résistance, se trouvant, à peu près, dans le cas de notre Roi d'Egypte, *il y a deux jours que j'ai fait égorger ta Femme & ton Fils;* lui dit le Tiran, qui le menaçoit des tourmens les plus affreux: *tant mieux,* répond l'autre, *ma Femme & mon Fils ont été heureux de deux jours plutôt que moi.* Vous m'avouerez que cet homme-là étoit bien autrement Philosophe que Psammité.

Cambise ne laissa pas d'être touché de sa réponse; & ce cœur inhumain s'attendrit assez, pour vouloir sauver le Prince d'Egypte: mais trop tard; car on avoit déjà exécuté l'ordre de sa mort. Suivant un Historien, le Monarque dépouillé fut relegué à Suze: un autre veut que Cambise le retint à sa Cour; qu'il avoit de grands égards & beaucoup d'estime pour sa personne; mais qu'ayant découvert qu'il sollicitoit sourdement ses anciens Sujets à secouer le joug, il le contraignit à boire tant de sang de taureau, qu'il en creva: genre de mort très-conforme à la férocité de celui qui l'inventoit. Cambise ne jouit pas long-tems du fruit de sa violence; son Règne ne dura que trois ans.

De tous les Ptolomées, c'est-à-dire la Postérité Egyptienement Roiale d'Alexandre le Grand en Usurpation, je n'en trouve point d'une mémoire plus execrable que le surnommé *Philopator*. C'étoit le quatrième Roi d'Egypte de la dernière Race; & on lui donna ce surnom, qui signifie, *ami de son Pere*, par contre-verité; car il avoit empoisonné le Roi *Evergete*, ou le *Bienfaisant*, dont il étoit fils. Ce monstre couronné, car depuis que le Monde est Monde, notre espèce à

produit force Nerons: ce Monstre couronné, dis-je, envoya chez les morts Cleopatre sa Mere; & le Prince Nangas son Frere.

Il ajouta l'inceste au parricide, donnant à titre d'Epouse, la moitié de son lit à Euridice sa Soeur. Un Historien remarque judicieusement, que, pour aimer un tel Monarque, il eût fallu être ennemi déclaré de la vertu: mais les méchans Princes se foucient fort peu d'être aimez, pourvu qu'on les craigne; & c'est à mon sens, le plus grand malheur des Societez Monarchiques.

La Guerre que cet abominable Roi eut avec Antiochus, surnommé le Grand, (je me défie toujours de cette Grandeur-là) & sixieme Roi de Syrie, le decrassa, le réveilla un peu de sa fainéantise, & de son oisiveté voluptueuse. Ptolomée remporta une victoire considerable sur le Sirien. Mais, insensible à la belle gloire, & la passion du plaisir le possédant uniquement, il fit une paix, peut-être honteuse, avec Antiochus; & se consacra uniquement aux Divinités de la bonne chere, de la bouteille & de la debauche venerienne. Comme rien ne lui coutoit en Sceleratesse, la Reine son Epouse ne put échaper à son inhumanité; devenu amoureux à la fois du bel Agatocle & de la belle Agatoclee, Frere & Soeur, il fit mourir Euridice sa Femme, pour jouir plus librement de ces infames & incestueuses amours. Dans ce débordement affreux, Evante, Mere du nouveau Ganimede & de la Maitresse, gouvernoit l'Etat: on ne pouvoit rien obtenir que par son canal; & ses deux enfans s'étoient si bien établis par leurs Créatures & par leurs brigues, que Ptolomée, pour l'autorité, étoit le dernier homme de son Roiaume. On ne savoit plus comment s'y prendre pour l'Administration Publique, lorsque la Mort le prit après un Règne de dix-sept ans. On crut même qu'il avoit été empoisonné par Evante & sa fille: ces deux femmes s'étoient emparé de toutes les richesses de la Couronne, & tâchoient d'usurper l'Autorité suprême: mais le Peuple qui les avoit en horreur, & qui vouloit vanger Euridice, tua en fureur l'infame Agatocle, fit pendre, ensuite, la Mere & la Fille; & les principaux d'Alexandrie firent une Députation aux Romains, pour les prier de prendre sous leur protection leur jeune Roi; c'étoit Ptolomée Epiphane, ou l'illustre, fils de Philopator & d'Euridice.

A present, qu'il me soit permis de vous apostropher sur ce Philopator: quel monstre de Souveraineté! Suivant la lumière du bon-sens, ces Princes Scelerats sont le fruit naturel du *Droit Héritaire*. Vous conviendrez que les Couronnes *Electives* ne sont point sujettes à ces horribles inconveniens. Brisons là-dessus; la matière est trop delicate. Voions plutôt comment l'Egypte passa sous la domination des Romains.

Cesar, autre Perturbateur du Genre Humain, aiant subjugué les Egyptiens, voulut que Ptolomée Denis le jeune, fils de Ptolomée le Fluteur, épousât sa Soeur Cleopatre; ainsi se nommoient toutes les Princesses aînées des Rois d'Egypte. Ce fut chez ce Monarque que Pompée, soi disant le grand Défenseur de la liberté Romaine, voulut se réfugier après sa deroute de Pharsales: très-mal lui en prit; il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Ce célèbre Général fut

assassiné, si-non par ordre exprès, du moins par le consentement de Ptolomée, qui néanmoins lui étoit redevable du rétablissement de son Pere.

Cesar, qui poursuivoit son Rival, apprit en Egypte que Septimius, Salvius, & Achilles avoient tué Pompée; & si je m'en souviens bien, il lui en coûta quelques larmes de douleur ou de joie. Cet Oppresseur de son Pais fut aussi que Photin étoit Auteur de cette noire & criante perfidie; & que ce premier Ministre avoit fait aussi chasser la Reine Cleopatre. Le Conquerant de la plus belle & de la plus puissante République qui fut jamais, dissimula quelque tems, & fit chercher secretement Cleopatre. Cette Princesse s'étant mis dans une Barque, aborde au pié du Château; mais comme on l'auroit infailliblement arrêtée, si on l'avoit reconnué; elle s'avisâ d'une plaisante invention: un certain Apollodore, son Guide & son Confident, l'enveloppe, la lie parmi des hardes; & chargeant ce précieux paquet sur ses épaules, il le porte, sans *malencontre*, jusqu'aux piez de Cesar. Ce Mars admira l'adresse de celle qui devoit être sa Venus; & aparemment il n'en fut pas moins touché que de son merite extraordinairement appetissant: il raccommoda les Epoux, & voulut qu'on fêtât ce retour de nocés par un festin magnifique. Mais le Seigneur Cesar n'en étoit pas où il pensoit: l'Eunuque Photin avoit fait sa brigue pour le tuer dans ce repas-là; & il eût eu la gloire de delivrer Rome d'un Tyrant, si celui-ci ne l'avoit prévenu, en lui faisant l'honneur de le poignarder. Achilles auroit eu le même sort: mais il eut la sage precaution de s'enfuir dans le Camp du Roi, qui le suivit de près, ce qui mit le Romain dans la dernière consternation. Ce fut dans cette conjoncture-là que Cesar, voiant ses ennemis en état de lui prendre ses Vaisseaux, eut, pour se tirer d'affaire, recours au feu qui brula une partie de la Ville, & qui mit en cendres cette nombreuse Bibliotheque de sept cens mille volumes. Pour Ptolomée, on croit qu'il mourut par l'eau, aiant été noyé, l'an, de compte fait, du Monde, trois mille neuf cens vingt-cinq.

Cleopatre, qui avoit regné quatre ans avec son Frere Mari, fut établie Reine par Cesar, qui, pour la dédommager du Veuvage, lui fit un bel enfant, que, à l'honneur de Monsieur son Pere, on nomma Césarion. Cette Princesse ne régnoit que sous le bon plaisir de celui qui étoit le plus fort à Rome. Comme on la soupçonnoit d'avoir favorisé le parti de Cassius & de Brutus, ces deux illustres assassins de Cesar, nommez avec tant de raison *les derniers Romains*, le *Triumvir* Antoine lui envoya ordre de venir le trouver en Cilicie pour se justifier. L'Envoié d'Antoine, en la regardant, jugea peut-être bien, dit joliment mon Auteur, qu'elle n'avoit qu'à se montrer pour se faire absoudre; & que le Juge auroit de la peine à ne pas demander grace à la criminelle. Cette Reine qu'on n'eût jamais pris pour étrangere en Ethiopie, en Arabie, en Judée, en Syrie, en Medie, ni en Perse, tant toutes ces langues lui étoient naturelles; & n'aiant jamais besoin d'Interprete dans ses Audiences; cette Reine, dis-je, avoit l'esprit vif & delicat, pensoit toujours bien, & ne disoit que des choses fines. S'il faut s'en rapporter à Plutarque, elle avoit le son de la voix touchant & harmonieux, l'air engageant, le teint frais,

frais, l'humeur commode & la taille libre. Outre tout cela, on voioit en elle certaines graces que la Peinture ni la Poësie ne sauroient exprimer, qui manquent souvent aux belles personnes; qui ne laissent pas à la Raison la liberté de se reconnoître; qui passent tout d'un coup jusqu'au fond du cœur; enfin un je ne sai quel agrément, qui est le plus rare & le plus beau don de la Nature. Si ce Portrait-là est aussi ressemblant qu'il est finement touché, c'eût été grand dommage de laisser à la Reine Cleopatre: on pourroit la nommer la Merueille vivante de l'Egypte: voions donc ce que cette belle Princeesse devint.

Marc-Antoine répondoit fort peu à un mérite si extraordinaire; il y avoit plus de fierté que de politesse dans son humeur; ses manières étoient d'un Soldat nourri en Province, élevé dans un Camp, n'ayant rien de cet air degagé, civil & insinuant qu'on prend à la Cour, ou parmi le beau sexe. Il fut si charmé de Cleopatre, qu'il abandonna la Guerre des Parthes pour la suivre en Egypte: ils y passoient tout leur tems dans la volupté la plus raffinée, & dans le luxe le plus outré. Pline a parlé d'une perle de deux cens mille écus, que Cleopatre fit boire à son Amant. Antoine poussa l'amour beaucoup plus loin: il épousa sa Maîtresse, lui donna le titre de *Reine des Reines*, & lui fit présent de six Provinces.

Ce *Triumvir*, vaincu par Auguste, en ce tems-là Octave, se tua de desespoir; & sa *Reine des Reines* le suivit de près. On ne s'accorde point sur son genre de mort: suivant un ancien Historien, Cleopatre aiant appris le desespoir d'Antoine, & voiant que le vainqueur de son Epoux vouloit la mener prisonniere à Rome, la vie lui devint odieuse, elle ne pensa plus qu'à la quitter. Pour prevenir donc le coup honteux qu'Auguste lui preparoit, elle en voulut éprouver un autre sur deux Personnes de sa suite. Elle ordonna à ses filles d'honneur, que les uns nomment Abra & Matra; d'autres Carmione & Taira, elle leur commanda, dis-je, de lui apporter d'un certain jardin une vipere. Les deux Demoiselles, qui aparemment ne savoient pas l'intention de leur Maîtresse, obéirent bonnement, mais à leur grand malheur; car la Reine aiant fait son essai sur ces deux victimes, elles expirèrent à l'heure même. Cette action feroce rabat beaucoup de ce grand mérite de Cleopatre: car peut-on pécher plus formellement contre la Raison & contre l'Humanité? Mais venons à la dernière Scène, & voions le denouement de la Tragedie.

La belle Princeesse, voiant que son expedient *mortifere* étoit sûr & prompt, se dispose à mettre son ame en liberté, & veut finir en Souveraine: on la pare de ses habits les plus magnifiques; on l'orne de ses pierreries & de ses perles; on lui met la Couronne sur la tête; enfin, elle se fait ajuster, comme s'il se fût agi d'un Roiaume ou d'un Epoux. Dans ce superbe appareil Cleopatre prend la vipere, la porte sur son sein du côté du cœur: & la morsure opéra dans un instant. Quelques Ecrivains content la chose d'une maniere qui marqueroit encore plus de courage: cette Heroïne, disent-ils, s'étant ouvert le bras avec un couteau, arrosa la blessure du venin de vipere, qu'elle gardoit pour l'occasion; & elle en mourut sur le champ.

Qu'on dise tant qu'on voudra, qu'il y a plus de

courage à souffrir, qu'à mourir; cette thèse-là est trop contraire à l'impression naturelle, pour la croire. L'amour de la vie est plus fort chez l'Homme, que l'amour du *bien-être*: *Plûtôt souffrir que mourir, c'est là devise de l'Homme*, & encore plus de la Femme. Sur ce pié-là le poignard de l'illustre Romaine, qui en se tuant assuroit son Epoux que l'instrument ne faisoit point de mal; la vipere de Cleopatre, la constance de la Femme de Senèque, & quelques autres traits historiques de la même nature, sont, à mon sens, des exemples qu'on ne peut trop admirer; à notre Sainte Religion près, s'entend; car je n'ignore pas le precepte, *Tu ne te tueras point*.

La Reine d'Egypte aiant ainsi prévenu Octave, qui se flatoit de la mener prisonniere à Rome, & qui fût peut-être devenu, lui-même, l'esclave d'une beauté si rare, ce Rebelle qu'on alloit nommer le Maître de l'Univers, entra dans l'appartement de *la Reine des Reines*; & trouvant qu'elle avoit déjà fait l'exécution Philosophique, il vit, non, je croi, sans admiration, que, quoi-que morte, elle soutenoit, de la main gauche, sa Couronne, qu'elle avoit encore sur la tête; étant même assise sur son Trône; & voulant marquer par-là, que la Mort n'étoit point capable de lui ravir la Roiauté, ni de la faire tomber dans l'esclavage des Romains. C'est ainsi que l'envie de dominer s'étend jusques au tombeau, où néanmoins l'orgueil & l'ambition sont des meubles bien inutiles.

Cleopatre alla chez les Morts l'an de la Creation trois mille neuf cens quarante-deux: on peut, sans risquer l'Anacronisme, ajouter *plus ou moins*: Elle régna quatre ans dans le Lit conjugal de son Frere: dix-huit ans dans un Veuvage *tel quel*; plus de quatorze ans avec Antoine. Or devinez, s'il vous plait, à quel âge elle se tua. Elle n'avoit que trente-huit ans & quelques mois. Ainsi en calculant juste, Cleopatre épousa le Roi son Frere à un peu plus de deux ans; & lorsqu'elle se fit porter à Cesar dans un paquet de hardes, elle devoit avoir environ six ans; tout au plus: la Nature l'avoit donc bien distinguée pour le Mariage; & qui plus est, la petite *Commere* en savoit bien long. Quoi qu'il en soit de cette *somme totale*, que je croi une grosse meprise, par la mort de Cleopatre, l'Egypte, où les Ptolomées avoient régné deux cens quatre-vingt quatorze ans, fut la Conquête de l'Empereur Auguste, & devint une des meilleures & des plus fertiles Provinces de l'Empire Romain.

Ce grand Roiaume demeura sous la domination de ces Monarques, Oppresseurs & Tyrans; tant de leur Patrie, que des Etrangers, il demeura, dis-je, sous leur Puissance, jusques à Omar second Calife des Successeurs de Mahomet. Les Soudans succederent aux Califes: Ensuite l'Empire des Mammelus, dont on ne fera peut-être point fâché de trouver ici l'origine, leur nom étant assez rare pour tenter la curiosité. Voici donc la source des Mammelus.

Mamlac, mot formé de Malac, c'est-à-dire acheté, aquis ou possédé, signifie en Arabe Serviteur ou Esclave acheté, enfin un homme sur qui un Maître s'est aquis de l'autorité en le paiant de son argent. Les Mammelus entrerent sur la Scène du Monde, sous Nosmoddin dont le vrai nom étoit *Saleb*, le même, à ce que je croi, que le fameux

Saladin. Ce fut donc lui qui les introduisit en ce Pais-là. On le surnomma le Maître des Turcs : ce qui détruit le sentiment de ceux qui ont cru que les Mammelus venoient des Familles Chrétiennes.

Saladin éleva ces Turcs à de grandes dignitez, & il le fit par reconnoissance ; aiant tenu ferme auprès de leur Général, lorsque ses Troupes l'abandonnoient. Après la mort de Saladin, ces Mammelus remporteroient de grands avantages sur les François dans les saintes, & souvent très-malheureuses Croisades. Après plusieurs révolutions, Bibars, pris en Circassie par un certain Othman & acheté dans la Tartarie de Krim, fut envoyé en Egypte. Yilboga Général des Mammelus lui fit présent de la liberté ; & cet Esclave affranchi fit une si haute fortune, qu'après avoir tué Aïfaleh qui fut le dernier Roi des Mammelus Hakrites, il se mit à la tête du Gouvernement. Ce Bibars eut vingt-deux Successeurs : leur Règne dura cent trente-six ans ; & Tuman Beg fut le dernier de ces Monarques.

Ce fut Selim qui conquît l'Egypte, selon quelques-uns. Cet Empereur Ottoman tua Tuman-Beg, la seizième année du seizième siècle : un autre dit 1517. Ce n'est pas la peine de chicaner. Depuis cette Epoque, l'Egypte est soumise au Turc & fait un des plus beaux fleurons de cette puissante Couronne ; si Couronne y a. Quoique cette belle Province soit gouvernée par un *Vice-Empereur* Bacha, ou Beglierbey, qui reside au Grand Caire & qui a quinze Gouvernemens sous sa dependance, néanmoins le Gouvernement present en est presque Aristocratique. Dans les autres Provinces de l'Empire Ottoman, les Bachas ont un pouvoir absolu ; mais au Caire il n'en est pas de même, le Bacha n'y peut faire que très-peu de chose de son propre mouvement. Les sept Corps de Milice qui sont dans cette Ville partagent avec lui l'autorité & ont leurs droits & leurs prérogatives, dont ils font part à tous ceux qu'il leur plaît de favoriser. Cela est si vrai que si un Bacha veut faire une avanie à un Marchand, celui-ci n'a qu'à se mettre d'abord du Corps des Janissaires ou des Azaps, moiennant une certaine somme qu'il leur donne, & par ce moyen il est sûr d'être entièrement hors des atteintes du Bacha. Outre les Protections générales que ces Corps donnent ainsi pour de l'argent, toutes les personnes de consideration, qui les composent, accordent leur protection particulière à tous ceux qui ont recours à elles, & le grand art de ces Personnes est de faire valoir leurs Protections. Cependant si on s'aperçoit qu'elles deviennent trop puissantes, & qu'elles affoiblissent celle du Corps entier, il se fait des Partis considerables contre ces Protecteurs, qu'on fait mourir, qu'on ruine, ou qu'on envoie en exil, selon les cas, ou selon le crédit de leurs ennemis. Le Bacha est comme un petit Roi, que l'on craint qui n'aquiere trop de puissance, & c'est pour mettre des bornes à son autorité que ces differens Corps sont établis. Mais quoiqu'ils se réunissent en diverses occasions pour le bien commun, ils ne laissent pas d'être divisez entre eux par deux Factions, qui partagent, pour ainsi dire, toute l'Egypte : l'une s'appelle en Arabe *Sad* qui veut dire *grace*, & l'autre *Haram* qui signifie tout le contraire. Ces Partis, pleins d'inimitiez les uns contre les autres, passent des Peres aux Enfans, & des Maîtres aux Esclaves, en sorte que le seul but auquel ils visent tous, est de se détruire reciproquement. Les Membres de chaque Parti se connoissent entre eux, comme on n'en peut douter, & forment des liaisons étroites pour s'élever ou se maintenir. Il est aisé de comprendre combien ces divisions produisent d'intrigues différentes. Chaque Corps a ordinairement ses affaires générales à démêler avec le Bacha ; & les Membres qui le composent, lui en suscitent outre cela de particulières, soit pour en tirer la paie qu'il leur doit, soit pour d'autres intérêts qu'ils ont grand soin de conserver.

Ne diroit-on pas que j'ai fait une peinture naturelle de ce qui arrive tous les jours en Angleterre, où le Gouvernement est établi à peu près sur le même pié ? Je regarde les deux Chambres du Parlement, comme ces Corps attentifs à moderer sans cesse l'Autorité du Bacha qui represente la personne du Roi. Jusques-là rien n'est plus sage que cet établissement, qui mettant des bornes à la puissance Royale, pour un Prince qui seroit tenté d'en abuser, n'en met point au bien qu'il peut faire, quand il se gouverne lui-même selon les loix. Mais ces Corps ainsi formez pour se réunir dans le dessein commun de travailler au bien public, sont malheureusement divisez par des factions particulières, qui faisant souvent marcher leur intérêt propre avant ceux de la Patrie, substituent presque toujours leurs passions à la place de leurs devoirs. De là ces intrigues pour contrequarrer quelquefois les desseins les plus légitimes d'un sage Roi, sous prétexte qu'ils ne s'accordent pas avec les vûes secretes d'un certain Parti ; & ces brigues clandestines pour élever des Créatures qui soient moins les Créatures du Prince, que de la Faction à laquelle elles se devoient. Il n'y a point jusqu'aux noms des deux Factions qui divisent l'Egypte qui ne ressemblent à ceux des deux Partis que l'Angleterre nourrit continuellement dans son sein : car qu'est-ce que les noms de *Grace* & de *Sans quartier* que portent les deux Factions du Caire, sinon ceux de *Moderez* & de *Rigides* que se donnent les *Whigs* & les *Tories* ? Je n'entreprendrai point de pousser plus loin ce parallèle : il suffit de remarquer en cela le même esprit d'indépendance qui règne dans les Hommes en tout Pais ; en sorte que s'il ne

produit pas les mêmes effets par tout, ce n'est que le plus ou le moins d'habitude à l'esclavage qui en fait la différence.

Un Bacha adroit, dit l'Auteur qui me fournit ces remarques, entretient & fomente la division des deux Corps, afin qu'ils soient moins en état de s'opposer à ses entreprises. Si l'on voit qu'elles tendent à quelque chose d'important, les deux Partis ne manquent jamais de se réunir, & la déposition du Bacha est le fruit de ses tentatives. Pour cela on dresse un Procès Verbal de la conduite qu'on a tenue à son égard, & des raisons qu'on a eues de le faire, & on l'envoie à la Porte qui ne manque jamais de l'agréer. Ce n'est pas que ces raisons soient toujours bonnes, ni cette conduite toujours équitable ; mais la crainte de causer des soulèvements & d'avoir trop de coupables à punir, fait que la Porte ne peut guère se dispenser d'y donner les mains. C'est l'usage, par exemple, que les Bachas doivent hériter de certains biens ; mais de peur qu'ils ne deviennent trop riches, les Principaux du Pais ont soin de détourner les effets de ces personnes dont la Succession est devolue au Bacha, & ne lui font paroître que ce qu'il n'est pas possible de lui cacher. Par là le Bacha du Caire, que l'on achette pourtant jusques à 400000 écus à la Porte, est sur un très-mauvais pié. Mais du moins l'or & l'argent se conservent dans le Pais ; & si ceux qui sont riches pouvoient sans s'exposer faire montre de leurs richesses, soit en bâtissant de magnifiques maisons, ou en embellissant leur Héritages ; l'Egypte seroit encore aujourd'hui le Pais du Monde le plus rempli de beaux Edifices, parce que les Egyptiens ont encore beaucoup de goût naturel pour ces sortes d'ouvrages ; outre que le Peuple qui y seroit employé, deviendroit aussi plus riche & plus heureux. Mais les plus opulens se contentent de bâtir quelques Mosquées accompagnées de leurs sepultures ; & s'ils élèvent des Palais, l'entrée en est placée dans des lieux détournés, afin qu'ils ne soient pas trop exposés en vuë. Là ils renferment un grand nombre de femmes & d'esclaves, auxquels rien ne manque que la liberté. Le surplus de leur argent leur devient inutile : ils l'enterrent pour le dérober à l'avidité des Bachas, & par là il est souvent perdu pour leurs Héritiers. Avec tout cela, après le Grand *Viziriat*, il n'y a point de poste plus honorable & plus recherché que ce beau & riche Gouvernement. Aussi fait-il quelquefois trembler cette même Haute Porte qui a causé tant de fraieur à la Chrétienté. En voici un exemple historique.

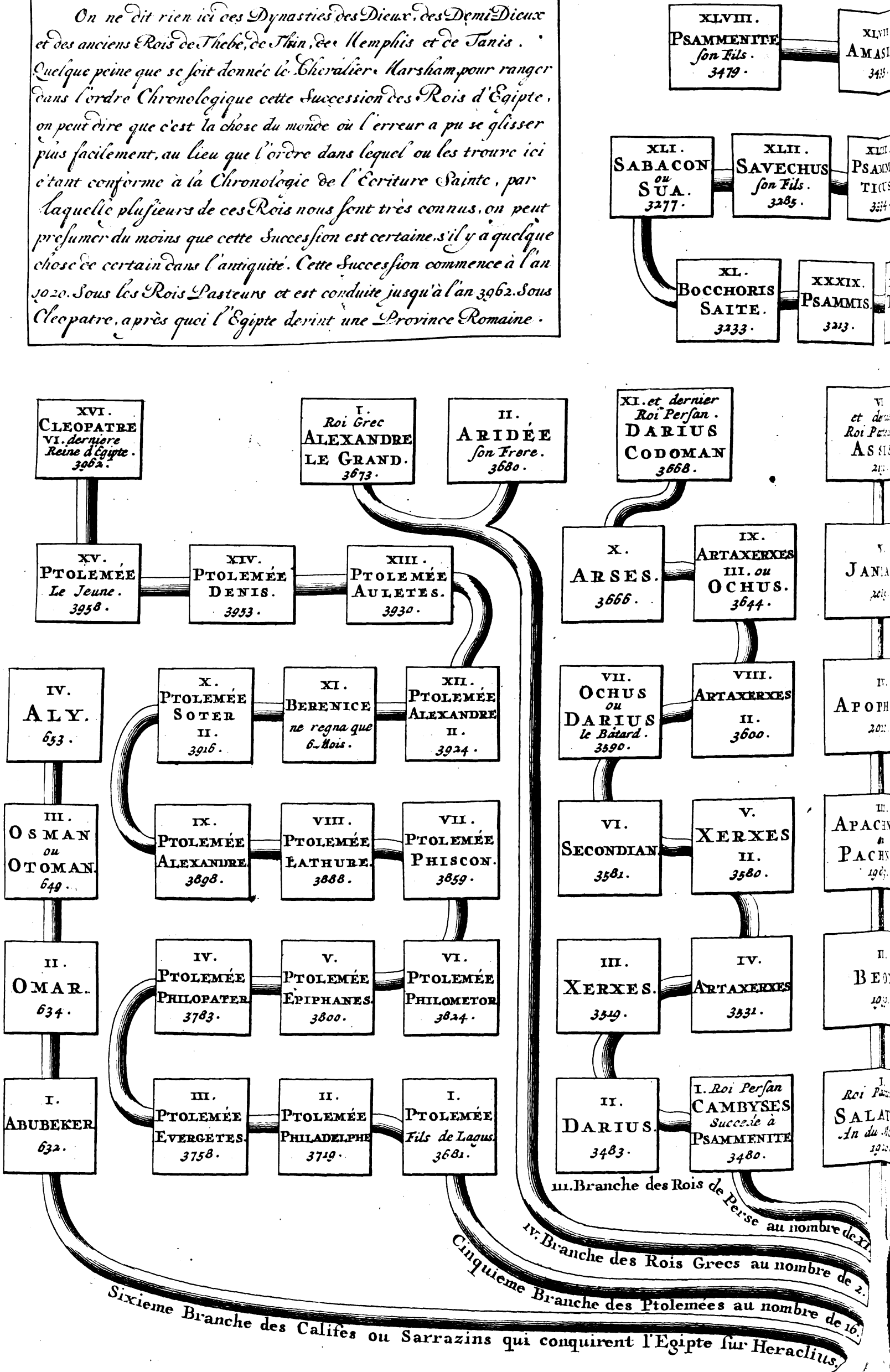
En mille six cents soixante-quatre, Mahomét IV. fut allarmé d'une rebellion dont les suites pouvoient priver ce Sultan d'une des plus belles parties de son Empire. Les puissans Beis ou Gouverneurs de l'Egypte, irritez des exactions continuelles d'Ibrahim, Vice-Roi de la Province, se soulèverent contre lui. S'étant fait de ce Bacha du Grand Caire vers la fin des trois ans de sa Vice-Roiauté, & lorsqu'il se dispoit à partir, ils le mirent en prison. Ces Mécontents se plaignoient qu'Ibrahim avoit tiré d'eux des sommes immenses contre toute sorte de droit & de raison. Les Beis ne demandoient pas moins que la restitution de trois mille bourses d'argent, c'est-à-dire de deux millions deux cents cinquante mille écus selon le cours du Grand Caire, où une bourse vaut sept cents cinquante écus. Enfin les Soulevez declarerent hautement, qu'ils ne relâcheroient le Prisonnier qu'après un plein & entier remboursement.

Les nouvelles d'une si grande insolence, commise contre un Bacha également considerable par le pouvoir suprême dont il étoit depositaire, & par l'alliance du Sultan dont il avoit épousé la Sœur, furent d'abord portées à la Porte Ottomane. Elles confirmèrent le Ministère dans l'opinion que les Egyptiens n'aimeoient pas les Turcs. Car outre qu'ils étoient déjà tombez plusieurs fois dans la desobéissance ; ils avoient manqué depuis peu à paier le Tribut qu'ils devoient au Grand Seigneur. Pour prevenir donc les suites d'une revolte si dangereuse, il fut résolu dans le Conseil, qu'on enverroit incessamment en Egypte le Selicér Aga, ou premier Ecuier. Cet Officier menagea les choses avec tant de prudence & de dextérité, que par ces promesses magnifiques dont un Souverain, quand il a peur, est toujours fort liberal, & en donnant quelque argent aux Beis, il rétablit l'ordre & la tranquillité. Il falut dissimuler quelque tems ; mais dès que l'occasion du châtement s'offrit, on ne la manqua pas. Il est surprenant qu'avec toutes les richesses que l'Egypte possède, le Grand Seigneur n'en puisse tirer aucun secours extraordinaire, tellement que quand ce Pais lui fournit des troupes, il est souvent obligé d'en paier le transport. Mais c'est que le Grand Seigneur n'aiant d'autre ressource pour l'argent que la mort des Bachas, & ceux d'Egypte ne pouvant pas s'enrichir par les raisons que nous avons dites, il ne tire rien de cette Province, pour l'augmentation de ses revenus, au delà d'une certaine somme annuelle, qui, de 600000 écus qu'elle étoit au commencement, est réduite presentement à moins de 400000, par les engagements que les Grands Seigneurs ont fait dans la suite du surplus. Les revenus de l'Egypte sont en tout maintenant de 60000 bourses, dont 40000 sont employées au paiement des Milices, & à la reparation des Ponts, Chaussées, Canaux & autres ouvrages publics ; & le reste est pour le Prince. Si l'on en croit les Histoires, elle a rendu autrefois des sommes beaucoup plus considerables ; mais tout diminué avec le tems : les moiens qu'on emploie pour tirer les richesses d'un Pais, sont souvent ce qui en fait tarir les sources.

SUCCESSION DES ROIS D'EGIPTE

Remarque Historique.

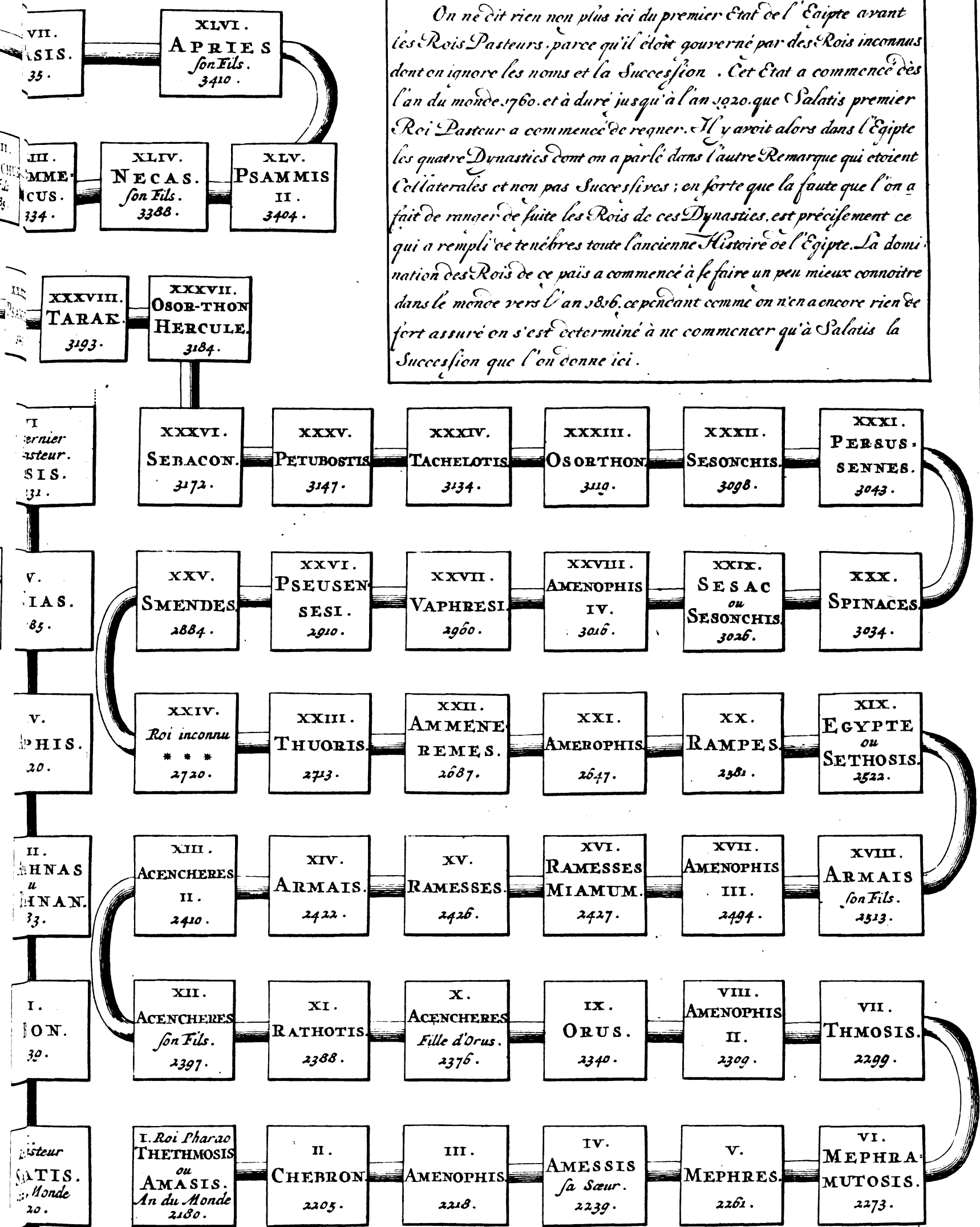
On ne dit rien ici des Dynasties des Dieux, des Demi-Dieux et des anciens Rois de Thebe, de Thin, de Memphis et de Tanis. Quelque peine que se soit donnée le Chevalier Marsham, pour ranger dans l'ordre Chronologique cette Succession des Rois d'Egypte, on peut dire que c'est la chose du monde où l'erreur a pu se glisser plus facilement, au lieu que l'ordre dans lequel on les trouve ici est tant conforme à la Chronologie de l'Ecriture Sainte, par laquelle plusieurs de ces Rois nous sont très connus, on peut presumer du moins que cette Succession est certaine, s'il y a quelque chose de certain dans l'antiquité. Cette Succession commence à l'an 3020. Sous les Rois Pasteurs et est conduite jusqu'à l'an 362. Sous Cleopatre, après quoi l'Egypte devint une Province Romaine.



SELON LEURS DIVERSES RACES.

Remarque Historique.

On ne dit rien non plus ici du premier Etat de l'Égypte avant les Rois Pasteurs, parce qu'il étoit gouverné par des Rois inconnus dont on ignore les noms et la Succession. Cet Etat a commencé dès l'an du monde 1760. et à duré jusqu'à l'an 1020. que Salatis premier Roi Pasteur a commencé de regner. Il y avoit alors dans l'Égypte les quatre Dynasties dont on a parlé dans l'autre Remarque qui étoient Collatérales et non pas Successives; on forte que la faute que l'on a fait de ranger de suite les Rois de ces Dynasties, est précisément ce qui a rempli de ténèbres toute l'ancienne Histoire de l'Égypte. La domination des Rois de ce pays a commencé à se faire un peu mieux connoître dans le monde vers l'an 1816. cependant comme on n'en a encore rien de fort assuré on s'est déterminé à ne commencer qu'à Salatis la Succession que l'on donne ici.



1. Branche des Rois Pasteurs au nombre de 6.

Seconde Branche des Pharaons au nombre de Quarante-huit.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE DES ROIS D'EGYPTE,

Avec des Remarques sur les principaux Evénemens de leurs Règnes.

OBSERVATION.

Il y avoit anciennement dans l'Egypte quatre Dynasties ou Principautés : celle de Thebes, celle de Thin, celle de Memphis, & celle de Thanis. Les Rois de ces Dynasties, qui étoient collaterales & non pas successives, ayant été confondus & rangez de suite mal à propos, ont rempli de ténèbres toute l'ancienne Histoire de l'Egypte.

Ainsi le I. Etat de l'Egypte, sous des Rois inconnus, a duré 160. ans, savoir depuis l'an 1760. jusq'en 1920., que Salatis, premier Roi Pasteur, commença à régner.

Ces Rois Pasteurs, venus de l'Arabie, se jettèrent dans l'Egypte & se rendirent maîtres de Memphis, commandant ainsi à toute la Basse Egypte, qui s'étend le long de la Méditerranée, là où sont les embouchures du Nil.

ROIS PASTEURS.

Ans du Monde.	ROIS PASTEURS.	Règne	Ans avant J. C.
1920.	I. SALATIS.	Règna 19. ans.	2084.
1939.	II. BEON.	Règna 44. ans.	2065.
1983.	III. APACHNAS ou PACHNAN.	Règna 36. ans & 7. mois.	2021.
2020.	IV. APOPHIS se nommoit aussi PHARAON, non commun à tous les Rois d'Egypte.	Règna 63. ans. Ce Roi enleva la femme d'Abraham, descendu en Egypte à cause de la famine; mais il la lui rendit, sans l'avoir touchée, quand il fut qu'elle étoit sa femme.	1984.
2085.	V. JANIAS.	Règna 46. ans.	1919.
2131.	VI. ASSIS.	Règna 49. ans & 8. mois.	1873.

ROIS PHARAONS.

2180.	I. THETHMOSIS ou AMASIS déjà Roi de la Thébaïde, ou de la Haute Egypte.	Règna 25. ans & 4. mois. Il chassa les Rois Pasteurs de la Basse Egypte, qui se retirèrent dans la Phénicie.	1824.
2205.	II. CHEBRON.	Règna 13. ans.	1799.
2218.	III. AMENOPHIS.	Règna 20. ans & 7. mois.	1786.
2239.	IV. AMESSIS Sœur d'AMENOPHIS.	Règna 21. ans & 9. mois.	1765.
2261.	V. MEPHRES.	Règna 12. ans & 9. mois.	1743.
2273.	VI. MEPHRAMUTHOSIS.	Règna 25. ans & 10. mois.	1731.
2299.	VII. THMOSIS.	Règna 9. ans & 8. mois.	1705.
2309.	VIII. AMENOPHIS II.	Règna 30. ans & 10. mois.	1695.
2340.	IX. ORUS.	Règna 36. ans & 5. mois.	1664.
2376.	X. ACENCHRES fille d'Orus.	Règna 12. ans & 1. mois.	1623.
2388.	XI. RATHOTIS frère d'Acenchres.	Règna 9. ans.	1616.
2397.	XII. ACENCHRES son fils.	Règna 12. ans & 5. mois.	1607.
2410.	XIII. ACENCHRES II.	Règna 12. ans & 3. mois.	1594.
2422.	XIV. ARMAIS.	Règna 4. ans & 1. mois.	1582.
2426.	XV. RAMESSES.	Règna 1. an & 4. mois.	1578.
2427.	XVI. RAMESSES MIAMUM régna 68. ans 2. mois.	Comme il étoit né après la mort de Joseph, qui avoit fait de si grans biens à l'Egypte, il consentit à l'oppression des Israélites. Il commanda aux Sages-femmes de tuer tous les fils de ce Peuple; & cet ordre n'ayant point été exécuté, il ordonna que tous les enfans mâles des Hebreux fussent noyez. Ce fut sa fille Thermutis, qui, frappée de la beauté du petit Moïse qui étoit exposé sur le Nil, le sauva par pitié, & le donna à nourrir à sa propre Mère, sans le savoir.	1577.

Tom. VI.

Ans du Monde.	ROIS PHARAONS.	Règne	Ans avant J. C.
2494.	XVII. AMENOPHIS III. son fils, régna 19. ans & 6. mois.		1510.
2513.	XVIII. ARMAIS, son fils, régna 9. ans.		1491.
2522.	XIX. ÆGYPTE ou SETHOSIS régna en Egypte après avoir chassé son Frère.		1482.
2581.	XX. RAMPES.	Règna 66. ans.	1423.
2647.	XXI. AMEROPHIS.	Règna 40. ans.	1357.
2687.	XXII. AMMENEREMES.	Règna 26. ans.	1317.
2713.	XXIII. THVORIS.	Règna 7. ans.	1291.
2720.	XXIV.	Une Dynastie de Diospolites inconnus, qui dura 164. ans.	1284.
2884.	XXV. SMENDES.	Règna 26. ans.	1120.
2910.	XXVI. PSEUSENSES I.	Règna 50. ans.	1094.
2960.	XXVII. VAPHRES I.	Règna 56. ans. Il donna sa fille en mariage à Salomon.	1044.
3016.	XXVIII. AMENOPHIS IV.	Règna 9. ans.	988.
3026.	XXIX. SESAC ou SESONCHIS. régna 6. ans.	CE fut sous son règne que Jeroboam s'entuit en Egypte, où il demeura jusqu'à la mort de Salomon. Sefac alla à Jérusalem, où il piller le Temple, & emporta tous les Trésors qui étoient dans le Palais de Roboam.	978.
3034.	XXX. SPINACES.	Règna 9. ans.	970.
3043.	XXXI. PERSUSSENNES.	Règna 55. ans.	961.
3096.	XXXII. SESONCHIS.	Règna 21. ans.	906.
3119.	XXXIII. OSORTHON.	Règna 15. ans.	885.
3134.	XXXIV. TACHELOTIS.	Règna 3. ans.	870.
3147.	XXXV. PETUBOSTIS.	Règna 15. ans.	857.
3172.	XXXVI. SEBACON.	Règna 12. ans.	832.
3184.	XXXVII. OSORTHON-HERCULE.	Règna 9. ans.	820.
3193.	XXXVIII. TARRAK.	Règna 20. ans.	811.
3213.	XXXIX. PSAMMIS.	Règna 20. ans.	791.
3233.	XL. BOCCHORIS-SAITE.	Règna 44. ans.	771.
3277.	XLI. SABACON, ou SUA Ethiopien, régna 8. ans.	IL prit en guerre Bocchoris, le fit brûler vif, & régna en sa place.	727.
3285.	XLII. SAVECHUS son fils.	Règna 14. ans.	719.

E

Inter

Ans du Monde.		Ans avant J. C.		Ans du Monde.		Ans avant J. C.
3317.	Interregne de 2. ans.	687.	Douze personnes s'emparent du Gouvernement des affaires, & cette Aristocratie dura 15. ans.	3680.	ARIDE'E son Frère fut proclamé Roi. Ce ne fut qu'un Roi de Théâtre, qui étoit imbécille & incapable de régner.	324.
3334.	XLIII. PSAMMETICUS Saïte, régna 54. ans.	670.	Il étoit un des 12. Tirans, & il devint seul le Maître.			
3388.	XLIV. NECOS son fils régna 16. ans.	616.	Il entreprit de faire un Canal depuis le Nil jusqu'au Golfe Arabe. Il ne réussit point, & cent mille Egyptiens périrent dans ce travail.			
3404.	XLV. PSAMMIS II. son fils, régna 6. ans.	600.	Il fit une Expédition dans l'Ethiopie, au retour de laquelle il mourut.	3681.	PTOLEMEE, fils de Lagos, & surnommé Soter, après avoir régné 38. ans, abdiqua volontairement le Royaume, & le remit à son fils Philadelph.	323.
3410.	XLVI. APRIES son fils, régna 25. ans.	594.	Ce fut un grand Guerrier. Il prit Sidon de vive force & jetta la terreur dans toute la Phénicie.			
3435.	XLVII. AMASIS régna 44. ans.	569.	De son tems, Cambyse Roi de Perse médita la Conquête de l'Egypte.			
3479.	XLVIII. PSAMMENITE son fils.	525.	Il ne régna que 6. mois.	3719.	PTOLEMEE PHILADELPHIE, régna 40. ans depuis la mort de son Père, & mourut de débauche.	285.
	ROIS DE PERSE qui ont régné en Egypte durant 194. ans.					
3480.	I. CAMBYSES régna à la place de Psamménite.	524.	Il investit Psamménite dans Memphis, où il le fit prisonnier avec toute sa famille, qu'il traita d'une manière indigne & pleine de mépris.	3758.	PTOLEMEE EVERGETES c'est-à-dire le Bien-taisant, succéda à son Père, & régna 25. ans.	246.
3483.	II. DARIUS fut Maître de l'Egypte après Cambyse.	521.	Il régna 35. ans.			
3519.	III. XERXES.	485.	Régna 11. ans.	3783.	PTOLEMEE PHILOPATOR ainsi appelé par antiphrase, parce qu'il fit mourir son Père pour lui succéder. Il régna 17. ans.	221.
3531.	IV. ARTAXERXES, succéda à son Père & régna 49. ans.	473.	Naros Roi de Lybie, & fils de Psamménite, fit revolter la plus grande partie de l'Egypte, qui secoua la domination d'Artaxerxes; mais celui-ci y ayant envoyé une puissante armée, soumit bientôt les rebelles & réduisit de nouveau toute l'Egypte.	3800.	PTOLEMEE EPIPHANES c'est-à-dire l'illustre, âgé seulement de 4. ans, succéda à son Père & régna 24. ans.	204.
3580.	V. XERXES II. ne régna que quelques mois.	424.		3824.	PTOLEMEE PHILOMETOR, ainsi nommé parce qu'il aimoit extrêmement sa Mere Cleopatre, régna 34. ans & 9. mois.	180.
3581.	VI. SECONDIAN.	423.	Il ne régna non plus que quelques mois.	3859.	PTOLEMEE PHISCON, c'est-à-dire Ventru, régna 29. ans. Il se nomma aussi EVERGETES II. Il étoit fort cruel, non-seulement envers sa famille, mais aussi envers ses Sujets.	145.
3590.	VII. OCHUS ou DARIUS LE BATARD.	414.	Il régna 19. ans. Amyrtée Saïte franchit presque l'Egypte de la Domination des Perses, & régna 6. ans.	3888.	PTOLEMEE LATHURE ou SOTER II. régna 11. ans.	116.
3600.	VIII. ARTAXERXES II.	404.	Les Egyptiens firent de grands efforts pour secouer le joug des Perses.			
3644.	IX. ARTAXERXES III. ou OCHUS, régna 23. ans.	360.	Il pillà l'Egypte, emporta tous les Trésors & tous les Livres qu'il trouva dans les Temples.			
3666.	X. ARSES.	338.	Régna 2. ans.			
3668.	XI. DARIUS CODOMAN.	336.	Régna 5. ans.			
	EGYPTIENS SOUMIS AUX GRECS.					
3673.	ALEXANDRE LE GRAND régna 6. ans sur l'Egypte, où il trouva les peuples sans ennuis de l'insolence & des sacrilèges des Perses.	331.	Les Egyptiens allèrent au devant de lui à Peluze, & se soumirent librement à sa domination. Il fit bâtir la ville d'Alexandrie, à laquelle il donna son nom, la 5. année de son règne.			
					Etat de l'Egypte sous les Ptolemées.	
					Philippe l'avoit eu d'une Maîtresse nommée Philinne. On devoit associer à Aridée le fils de Roxane, qu'Alexandre avoit laissée grosse de 8. mois quand il mourut; mais tout cela ne dura point: l'Empire d'Alexandre fut démembré par ses Favoris; & l'Egypte, après avoir été 6. ans sous la puissance d'Alexandre, devint le partage des Ptolemées.	
					Il mit son fils sur le Trône, & se fit Capitaine de ses Gardes: disant qu'il étoit plus honorable d'avoir un fils Roi, que de régner soi-même. Ce fut avant sa mort que fut faite la VERSION GRECQUE DES LXXII. INTERPRETES, par les soins de Demetrius Phalereus qui ramassa jusqu'à deux cens mille volumes dans la Bibliothèque d'Alexandrie.	
					Il donna sa fille en mariage à Seleucus dit le Dieu, avec la plus riche dot qui fut jamais.	
					Il gagna l'affection de ses Sujets par la douceur de son règne. Il eut pour Femme Berenice, de qui il laissa trois enfans.	
					Il tourmenta étrangement les Juifs d'Alexandrie, pour les détourner du culte du vrai Dieu. Il laissa en mourant un fils qu'il avoit eu d'Arinoé sa Sœur & sa Femme.	
					Il tourmenta aussi les Juifs pour les détourner de leur Religion. Il fut dépouillé par Antiochus le Grand, & par Philippe, Roi de Macédoine, & mourut de poison âgé de 28. ans, laissant 2. fils & 1. fille.	
					Il vainquit Alexandre, Roi de Syrie, & mourut des blessures qu'il s'étoit faites à la tête en tombant de cheval dans la Bataille qu'il gagna contre ce Prince. Il laissa un fils fort jeune, qui fut son Successeur.	
					Il épousa Cleopatre Veuve de son Frère, & Sœur de tous les deux, & dès le jour de ses Noces il tua entre les bras de sa Femme son fils qu'elle tenoit embrassé. Il repudia ensuite sa femme & sa sœur, dont il épousa la fille, qu'il avoit auparavant deshonorée par force.	
					Il se fit haïr de ses Sujets par ses violences, & fut obligé de s'enfuir.	

D E S R O I S D E G Y P T E .

Ans du Monde.		Ans avant J. C.		Ans de J. C.
3898.	PTOLEMEE ALEXANDRE régna 19. ans.	106.		339. <i>Saraz</i> , qui signifie dérober; parce que ces Peuples ont de tout tems couru la Campagne pour voler.
3916.	PTOLEMEE SOTER II. régna 8. ans. BERENICE. régna 6. mois.	88.		571. Mahomet naquit parmi eux, prit la fuite & se retira à Medine, pour éviter le supplice que ses impostures pensèrent lui attirer. Après de grandes conquêtes qu'il fit par la force des armes, il établit quatre Généraux pour subjuguier toute la terre. Ces Généraux furent 632. ABUBEKER qui régna 2. ans, 3. mois & 22. jours. IL fut le premier qui ramassa les Mémoires dont fut composé l'Alcoran. Il battit les troupes de l'Empereur Heraclius sur les frontières d'Arabie.
3424.	PTOLEMEE ALEXANDRE II. régna 6. ans, & fut chassé.	80.		634. OMAR régna 20. ans, 6. mois & 17. jours, & fut assassiné par un de ses Valets. IL prit Jérusalem & soumit toute la Judée, dont les Infidèles demeurèrent les Maîtres jusqu'en l'an 1099. que Godefroi de Bouillon la prit sur les Sarazins.
3930.	PTOLEMEE AULETES c'est-à-dire le Flûteur, parce qu'il aimoit passionnément à jouer de la Flûte, régna 23. ans.	74.		649. OSMAN ou OTOMAN régna 12. ans, & se tua de peur de tomber entre les mains de ses Ennemis. IL eut de grandes guerres contre Constantin Pogonat. Il prit Carthage, Tyr, Rhode, & desola toute la Sicile. Il réduisit en VII. Livres les Mémoires dont l'Alcoran a été formé.
3953.	PTOLEMEE DENIS son fils lui succéda & régna 4. ans. Il avoit épousé, selon la coutume d'alors, Cleopatre l'aînée de ses Sœurs, avec laquelle il régna.	51.		663. ALI régna environ 14. ans & 20. mois. Il fut tué par un de ses Valets suborné par une Femme, dont Ali avoit fait mourir le Mari. IL fut préféré à Mauvias, Général d'Oïman, & à Mahomet, qui étant fils d'Oïman devoit plutôt lui succéder. Il eut un fils qui eut quelque part à la dignité de Calife; mais Mauvias la lui ravit, & le Califat eût demeuré près de cent ans dans sa Famille. Cette dignité a été souvent partagée ou usurpée par des Tyrans, quoi-qu'elle fût héréditaire.
3958.	PTOLEMEE LE JEUNE monta sur le Trône avec Cleopatre qu'il venoit d'épouser n'ayant pas plus d'onze ans. Il en régna 4. avec elle, quoiqu'elle eût seule toute l'autorité.	46.		Ces Califes possédoient des Pais immenses; car outre l'Egypte, la Nubie, l'Afrique, l'Espagne, la Sardaigne & la Corée qu'ils possédoient; ils étoient les Maîtres de toute la Syrie, de la Mesopotamie, de la Perse, du Corasan, du Tabaristan, du Deïlen, & d'autres Provinces plus éloignées. Ils avoient sous eux des Gouverneurs, dont les principaux étoient trois: Savoir, le Gouverneur du <i>Corasan</i> , le Gouverneur d' <i>Egypte</i> , & le Gouverneur d' <i>Afrique</i> . Ces Gouverneurs avoient trop d'autorité, pour n'en abuser pas. Celui qui avoit le Gouvernement d'Afrique & d'Espagne se rebella, & les détacha de l'Empire des Califes qui résidoient à Bagdat.
3962.	CLEOPATRE VI. dernière Reine d'Egypte, régna 12. ans, tant seule qu'avec Marc Antoine.	42.		813. L'an 813. sous le règne de Mahomet Alamin ou le Fidèle, il s'éleva quatre Tyrans: le premier demuroit à Bagdat. Le second, qui avoit l'Egypte, prit le Caire pour sa résidence. Le troisième, qui étoit Maître de l'Afrique, demuroit à Caïreveu; & le quatrième avoit établi sa domination à Maroc. 1164. L'Egypte fut sous la puissance des Califes durant 517. ans jusqu'en l'an 1164. que Saladin, qui n'étoit d'abord qu'un Général des Troupes de Noradin, Soudan de Damas, se rendit Maître de l'Egypte, prenant la qualité de <i>Soudan d'Egypte</i> , & laissant le titre de Calife aux Grands-Prêtres de la Loi de Mahomet. L'Egypte fut sous la domination des Soudans durant 352. ans que dura leur Etat, qu'on appelle ordinairement des <i>Mamelucs</i> . Ce nom signifie <i>Soldats</i> ou <i>Serviteurs</i> , & on le donnoit à la milice des Soudans d'Egypte.
336.	Après la mort de cette Cleopatre, l'Egypte ne fut plus qu'une Province de la dépendance de l'Empire Romain. Elle demeura sous la domination des Empereurs Romains, jusques à l'an 339. de l'Ere Vulgaire, que l'Empereur Constantin partagea l'Empire entre ses trois Fils. Constance, qui étoit le plus jeune, eut la Grèce, l'Asie & l'Egypte. Il établit son siège à Constantinople, & lui & ses Successeurs prirent le nom d'Empereurs d'Orient. Depuis ce tems-là, l'Egypte apartint aux Empereurs d'Orient jusqu'en l'an 637. qu'Omar, second Calife, c'est-à-dire second héritier & Successeur de Mahomet, conquit l'Egypte par Amar, un de ses Généraux, sur Heraclius, Empereur d'Orient. On appelle ordinairement le règne des Califes, le règne des Sarazins. Les Sarazins sont des Peuples descendus d'Ismael, fils d'Abraham & d'Agar. On les appelle <i>Sarazins</i> , du mot Arabe			1516. Selim, Sultan des Turcs, défit & tua cette année <i>Campson</i> , Soudan d'Egypte. Les Mamelucs lui donnèrent pour Successeur <i>Tomumbei</i> , que le même Selim défit l'année suivante; & ayant pris la ville du Caire, il fit pendre ce Tomumbei. Depuis ce tems-là l'Egypte fut entièrement soumise aux Ottomans, qui la gouvernent encore aujourd'hui par leurs Bachas. 1517.

O B S E R V A T I O N

Sur les Cleopatres Reines d'Egypte.

IL y eut deux Cleopatres qui se suivirent immédiatement, comme on l'a pu voir ci-devant: Savoir, la Mère & la Fille. La première étoit Sœur de Ptolemée Philometor & de Ptolemée Evergetes, qu'elle épousa tous deux. La seconde étoit

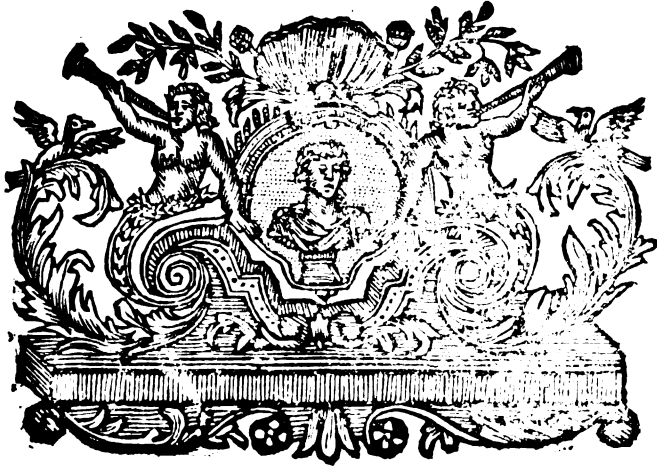
Ans
de
J. C.

étoit sa fille, qu'elle eut de Ptolémée Philometor ; c'est Cleopatre III.

Cleopatre, surnommée *Selène*, fut la troisième Femme de Ptolémée Evergetes II. & fille de Cleopatre III. Car Ptolémée Evergetes eut deux fils, savoir Ptolémée Soter II. & Ptolémée Alexandre ; & 3. filles, qui sont Grifhine, Cleopatre & *Selène*.

Ans
de
J. C.

On trouve d'anciennes Medailles de Cleopatre VI. la dernière Reine de ce nom. On en voit une au Cabinet du Roi de France, où il y a autour de la tête de Cleopatre cette Légende: ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΚΑΛΟΚΑΤΡΑ ΘΕΑ ΝΕΥΤΕΡΑ, qui veut dire, *Cleopatre Reine & Déesse nouvelle*. Au revers c'est la tête de Marc Antoine, avec cette inscription: ΑΝΤΩΝΙΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΡΙΤΟΝ ΤΡΙΩΝ ΑΝΔΡΩΝ, c'est-à-dire, *Antoine Empereur, pour la troisième fois, Triumvir*.



DES-

1000

ES

VÛÈ DE LA VILLE DU GRAND C.

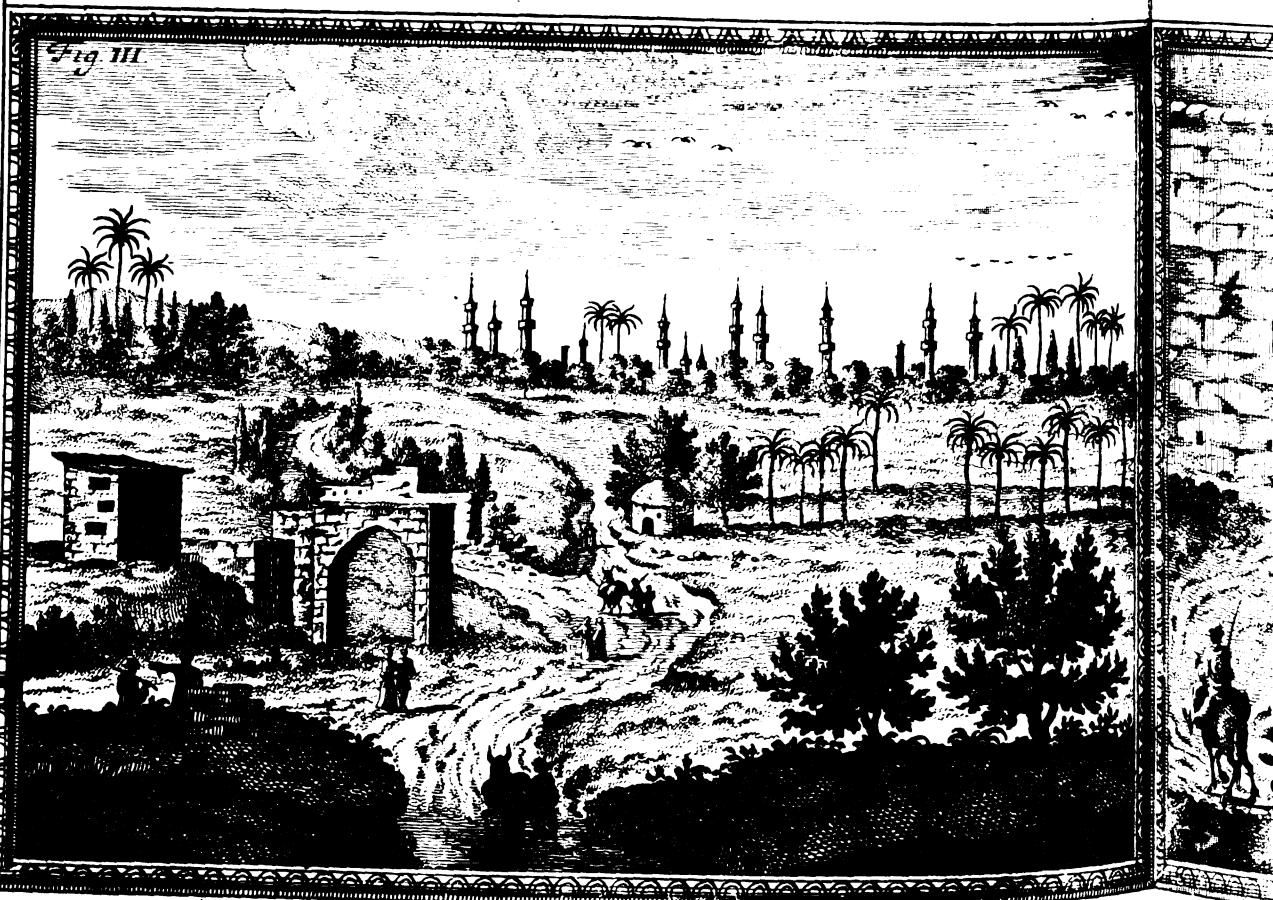
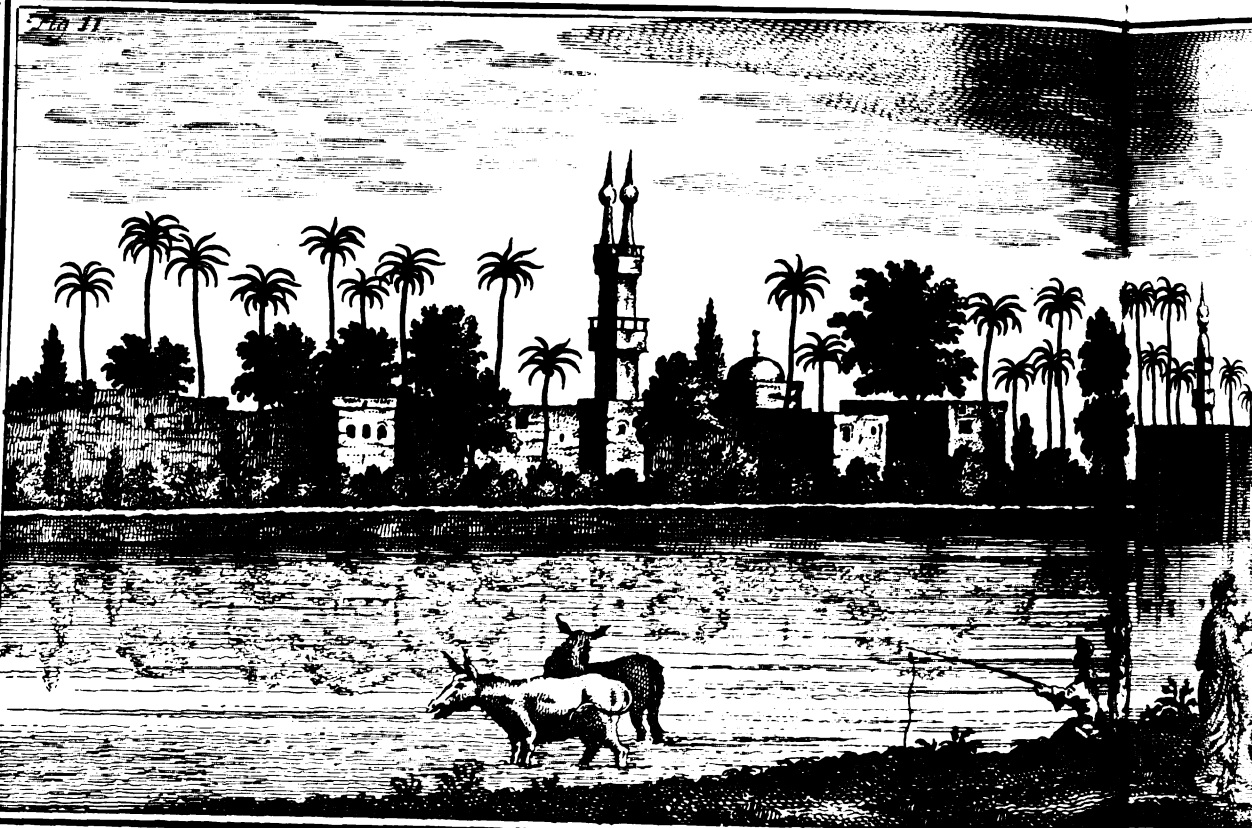
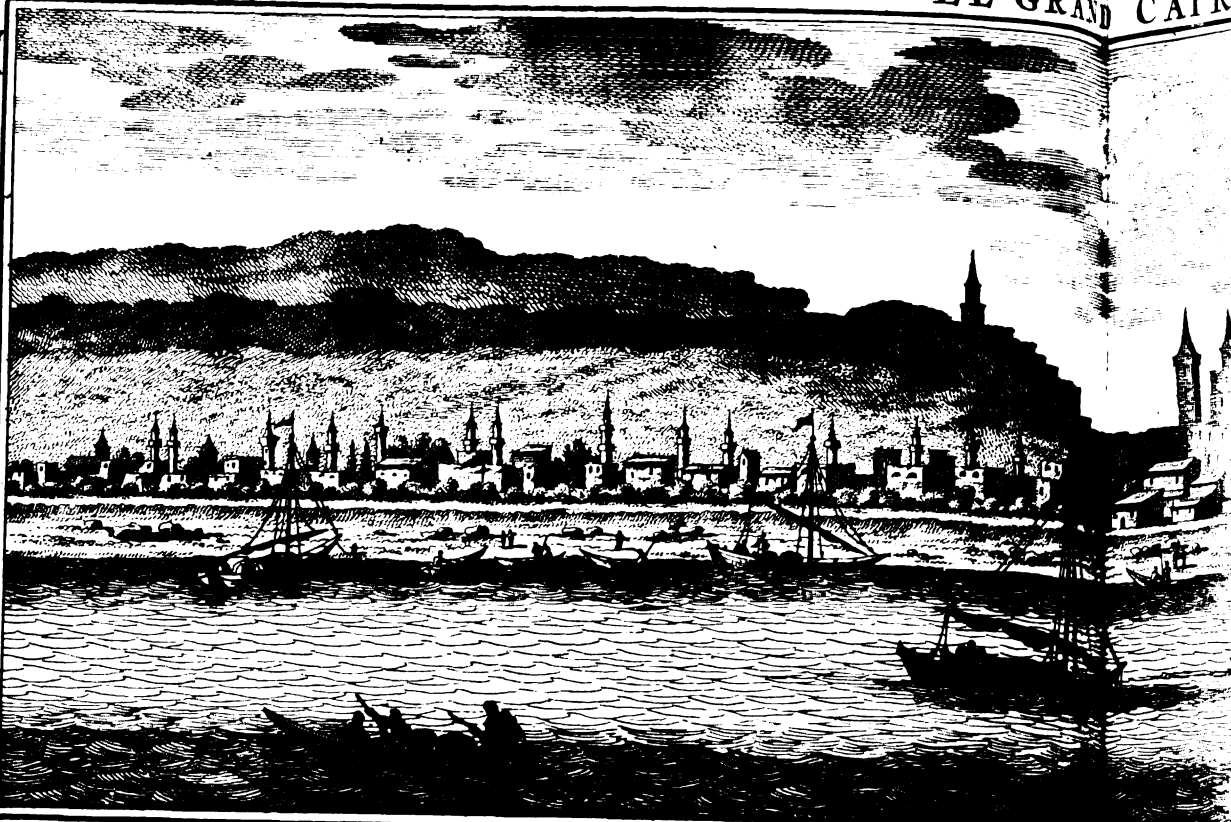
LE GRAND CAIR

La premiere figure est un
côté de la Ville du faïre qui lon
roit de dessus les bords du Nil. Et
qui à été desiné sur les lieux.

L'endroit marqué A est un
Coin du Château est une des
pièces les plus curieuses de toute
l'Égypte: Il est bâti sur une
Montagne ou rocher, et environ-
né d'une haute et forte mu-
raillé, qui de cent en cent-
pas est flanquée de grosses et
fortes Tours. On y monte par
un degré taillé dans le Roc,
qui est si commode que les Cha-
meaux et Chevaux y peuvent
monter aisément tout chargés.
Quand on y est arrivé on entre
d'abord dans une grande place
ou Cour, et de là dans une
rue qui lui donne l'air d'une
Ville; quoi-que ce que les
Turcs y ont bâti ne consiste
qu'en de mechantes hutes; .
au lieu que les vieilles rui-
nes qui y sont demeurées et
les routes qui sont sous ter-
re donnent encore l'idée d'une
merveilleuse grandeur.

Entre ces ruines on voit
encore celles du Palais de
Pharaon. et dans ce palais
la sale qu'on appelle de
Joseph, et qui est soutenüe
par trente gros pilliers de
pierre Thébrique. L'or et
l'azur dont sont diversifiés
les ouvrages de Mosaique
qui y restent n'y sont pas
eparsnés et nonobstant la
longue suite d'années et
même de siecles qui se sont
écoulés depuis qu'ils en
embellissent le plafond, on
ne laisse pas d'y remarquer
encore beaucoup de grandeur
et d'eclat.

La figure III représente
une vue tirée de dessus la
Tour, où commence l'Aqueduc
du Vil. L'on découvre de la le
faïis et une partie des Mina-
rits de la Ville derrière les Ar-
bres comme cela est représenté
dans la figure. On y voit entre
autres plusieurs Palmiers fort
hauts, qui offrent à la vue une
perspective fort agréable.

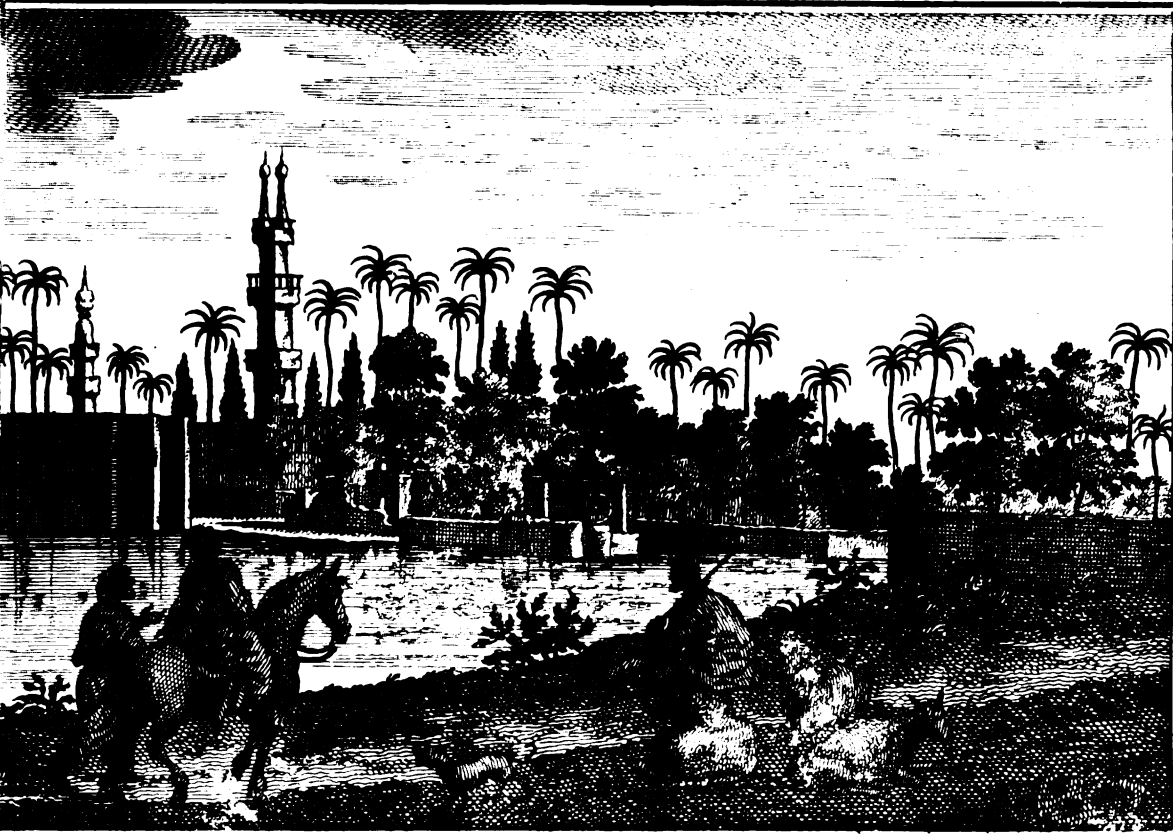


CAIRE, ET DE SES ENVIRONS

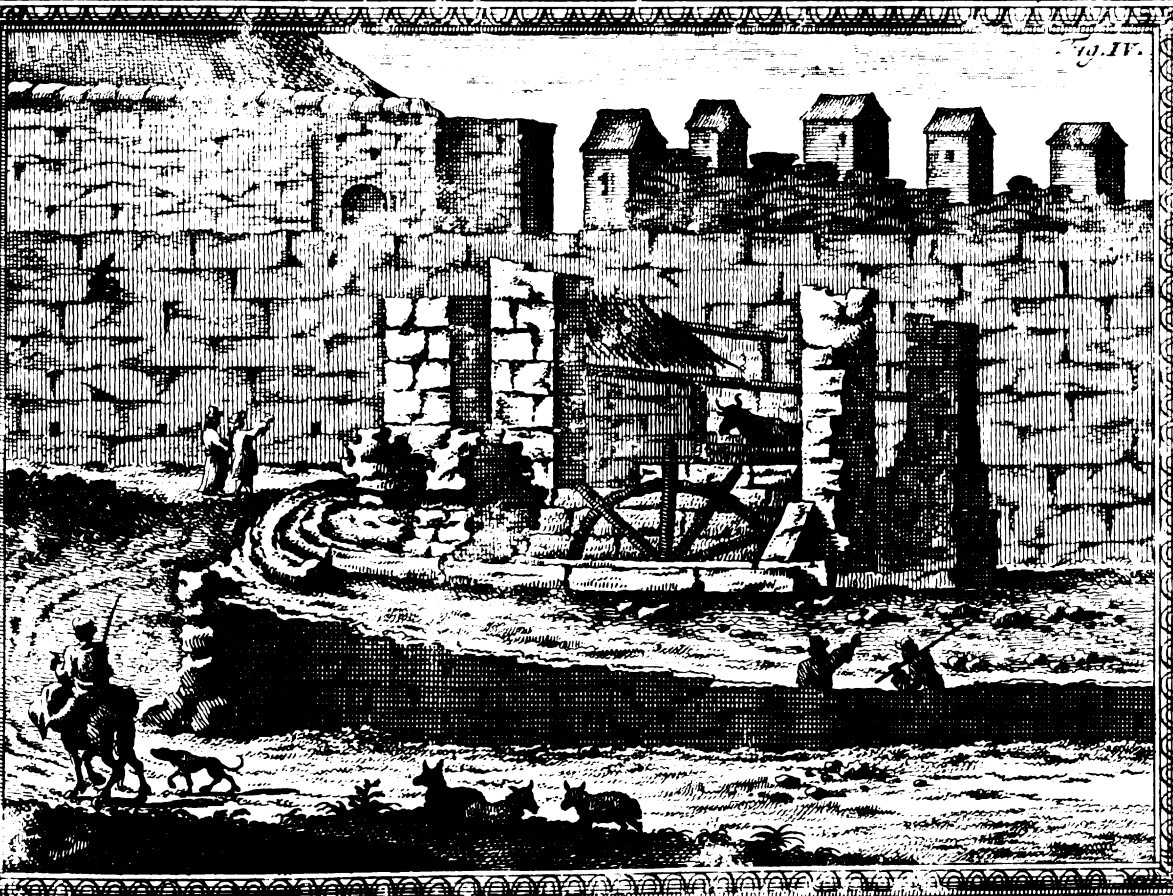
CAIRE.



La figure II est une rue très-avareable, destinée d'une des extrémités de la Ville; On y voit quantité de Palmiers et d'autres Arbres, entremêlez de quelques bâtimens et de Minarets. L'eau qu'on y decouvre fait à peu près un bras, et est environnée d'une muraille fausse comme un Visier. Quand on veut ruider l'eau hors de son bassin, comme c'est la coutume en Égypte, cela se fait par le moien de certaines rouës, et cela sert à arroser les jardins des environs ainsi que cela est montré au premier bâtiment.



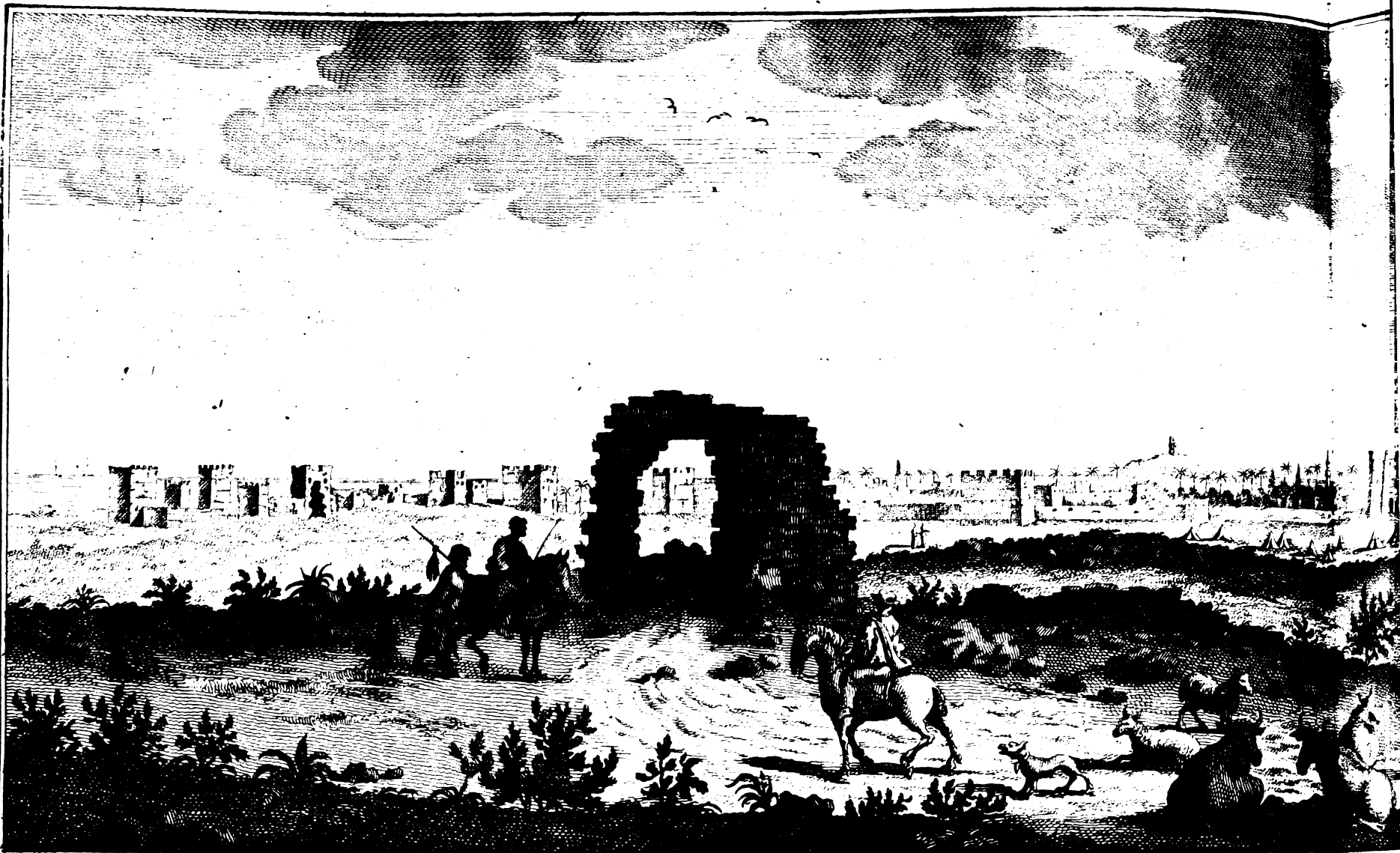
Assés près de là est, à ce qu'on croit, la Prison de Joseph. Elle est partagée en divers canots et trous sous terre qui sont creusés dans le Roc, et si voiseurs qu'on craint d'y mettre seulement le pied. Elle porte le nom de Prison de Joseph parce qu'on veut que ce soit celle la même où il expliqua les songes du Pannetier et de l'échanson du Roi. Elle sert encore aujourd'hui au même usage.



La figure IV. représente le puits de Joseph, qui peut passer pour une des merveilles du monde, et à qui le tems n'a pas causé le moindre dommage. Il est entièrement creusé dans le Roc, et il a à son ouverture onze piéces de longueur et six de largeur. La rue en paroît telle que la représente cette figure; Ceux qui en ont mesuré la profondeur ont trouvé qu'elle avoit cinquante trois brasses qui font trois cent piéces.

On en tire l'eau par le moien de deux rouës dont l'une est à l'ouverture du puits et l'autre vingt neuf brasses plus bas qui est l'écroût où finit la partie d'en haut du puits. A chacune de ces rouës il y a deux boeufs qui les tournent continuellement; l'eau s'entire avec des pots de terre ou petits seaux qui sont attachez ferme à une corde qui tourne autour de cette rouë et lors qu'elle est en haut elle se repant dans ces soutiers qui la conduisent par tout le Château.

DESCRIPTION DE LA VILLE D'ALEXANDRIE ET DES ANTIQ



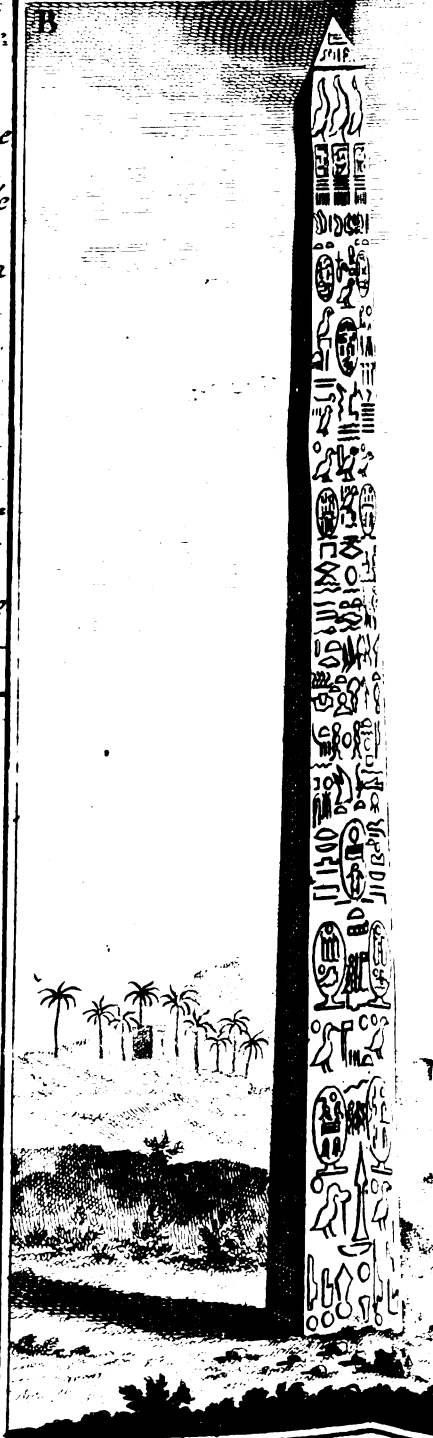
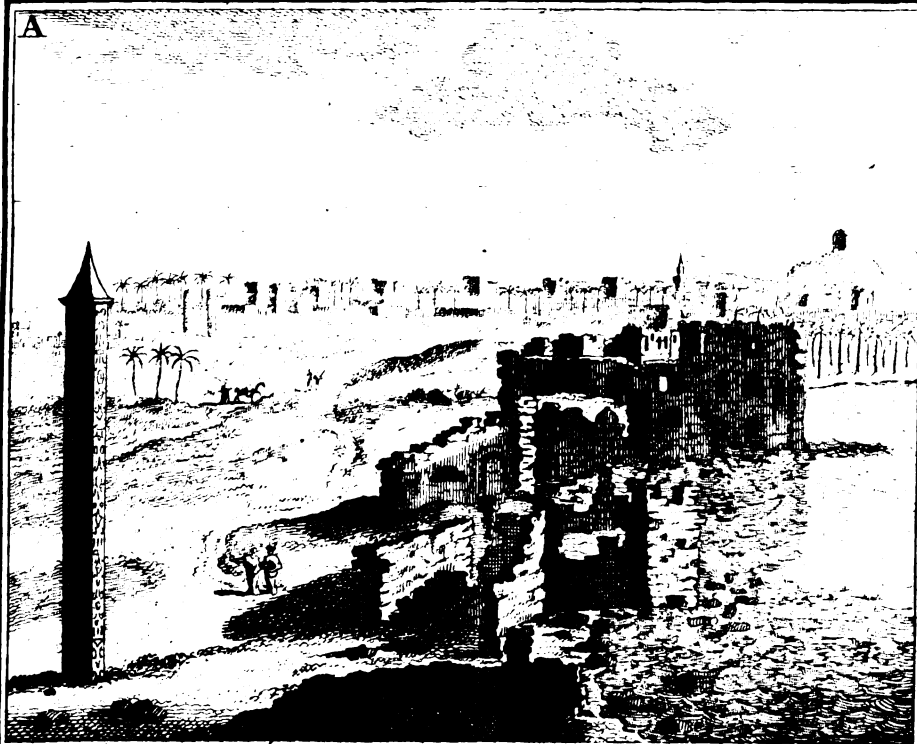
La Colonne marquée I. dans la représentation de la Ville d'Alexandrie, qu'on croit qui a été élevée par Jules Cesar pour être un monument de la Victoire qu'il remporta sur Pompée, est à deux cens pas de la Ville sur une hauteur ou Côteau. Elle est sur un pied d'Estal quarre haut de sept ou huit pieds et large de quatorze à chacune de ses faces. Ce pied d'Estal est posé sur une base quarrée, haute d'environ un demi pied, et large de vingt, faite de plusieurs pierres massonnées ensemble. Le Corps de la Colonne même n'est que d'une pierre seule, que quelques-uns croient être de Granit, et d'autres que c'est une espèce de pâte ou de ciment qui avec le tems a pris la forme de pierre. Ceux qui l'ont examinée de plus près croient que c'est une vraie pierre de taille, dumoins autant qu'on a pu le reconnoître par l'épreuve qu'on en a faite. Et si cela est vrai, comme personne presque n'en doute, il y a sujet de s'étonner comment on a pu dresser une pierre de cette grandeur. Ceux qui l'ont mesurée ont trouvé qu'elle a quatre-vingt dix pieds de haut, et que sa grosseur est telle que six hommes peuvent à peine l'embrasser, ce qui revient selon la mesure qu'on en a prise, à trente huit pieds. Au haut il y a un beau Chapiteau proportionné à la grosseur de la Colonne, mais fait d'une pièce séparée.

OBELISQUE D'ALEXANDRIE

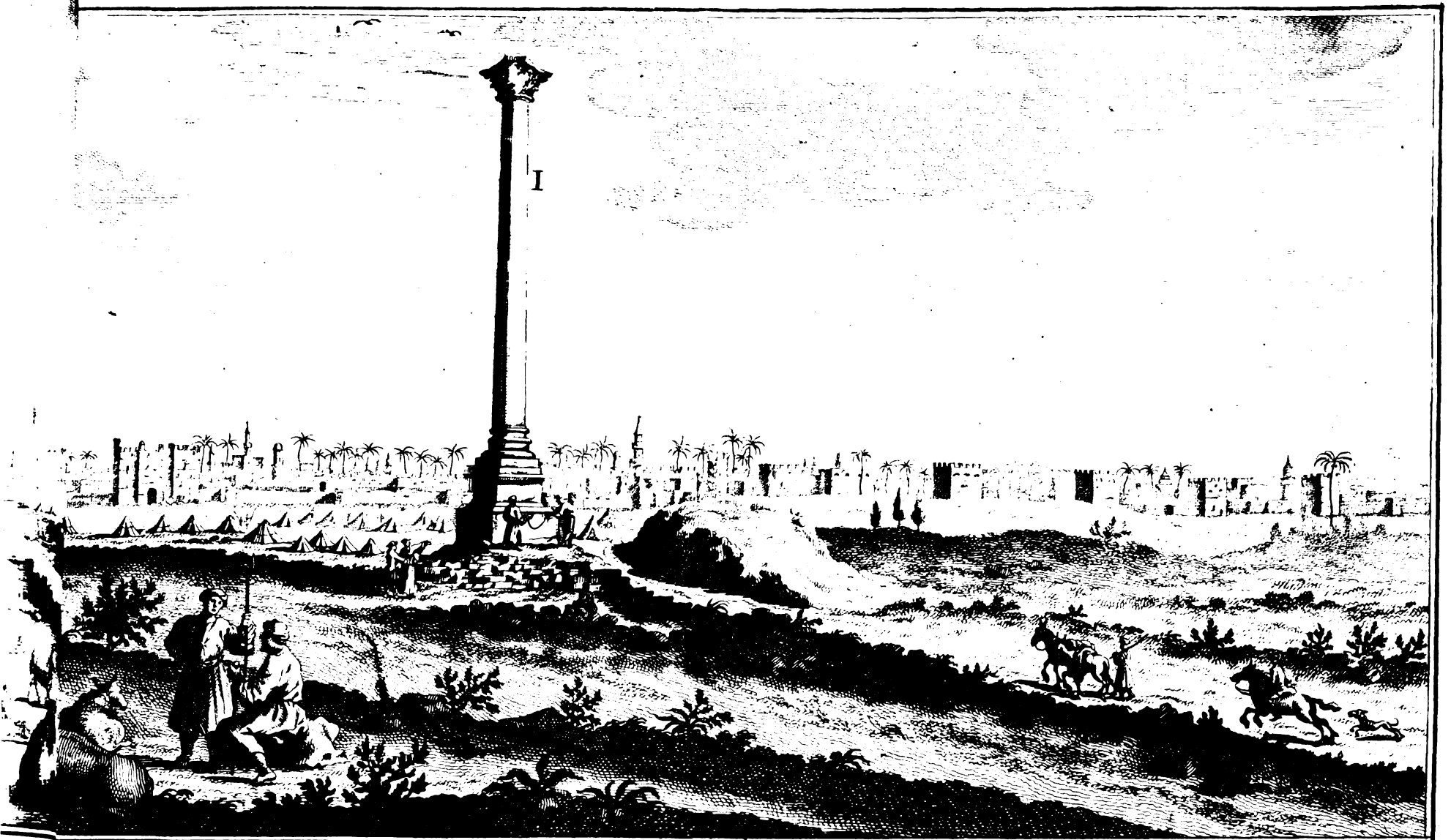
La figure A représente des restes d'un Palais de Cleopatre qui étoit au bord de la mer; on juge par les morceaux qui en sont demeurez, et par quelques restes de Chambres et d'appartemens, que c'a été un bâtiment fort superbe et fort magnifique. Pour mieux représenter ce Palais de Cleopatre, on l'a dessiné de dessus une Tour ruinée qui est auprès, et on l'a peint tel qu'il paroit de là renversé en partie dans la mer avec beaucoup de différens morceaux de Colonnes et comme on le voit dans cette figure.

Assez près de ce Palais il y a un Obelisque tout rempli de Caractères Hieroglyphiques; on le voit représenté dans la figure B. du côté qu'on l'a dessiné avec toutes ses figures, telles qu'elles paroissent sur l'Obelisque. Il y en a seulement deux ou trois qui ne sont pas bien marquées, ce qui vient sans doute de ce qu'elles ont été usées par la longue suite du tems. Quoiqu'il en soit on les a représentées telles qu'on les a trouvées: car comme on ne savoit pas ce que ces Caractères Signifioient, on n'y a rien voulu changer, non plus que dans tout le reste, et on en laisse l'explication à ceux qui s'y entendent, supposé qu'on la puisse trouver.

PALAIS DE CLEOPATRE



T DE
 IQUITÉS REMARQUABLES QU' ON Y VOIT .



Obel. ALEXANDRIE

Plusieurs s'étonneront sans doute de ce que les figures du haut de cet Obélisque sont si grosses, qu'elles se voient aussi distinctement que celles du bas : Mais comme elles seroient autrefois d'écriture, on les aura sans doute fait plus grosses à proportion de la hauteur afin qu'on les pût lire aussi facilement.

Auprès de cet Obélisque on en voit encore un autre de la même forme, et qui sans doute aura été de la même hauteur ; mais il est renversé à terre, et l'on n'en sauroit reconnoître qu'environ la longueur de dix pieds, le reste est pour la plupart enfoncé en terre. La pierre dont sont faites ces deux aiguilles ressemble beaucoup à celle de la Colonne de Pompée.

Les Murailles de la ville d'Alexandrie paroissent encore si superbes, quoi-qu'elles soient en partie ruinées, qu'il n'y en a point au monde qui leur puissent être comparées. Les grosses tours carrées qui y ont été bâties pour les défendre, distantes de deux cens pas les unes des autres, ne causent pas moins d'admiration. Elles ont en dedans deux routes l'une sur l'autre chacune soutenues par quelques Colonnes élevées au milieu, avec chacune un puits ou Citerne. Les tours ont au dessus une Platte-forme assez grande, qui peut contenir bon nombre de personnes armées. Ce qui marque que cette ville étoit autrefois en bon état de défense, et y seroit encore, si l'on n'avoit pas laissé ruiner tous ces beaux ouvrages.

Car pour ce qui est de l'état présent de cette ville, non seulement les de-hors sont fort endommagés par le tems, mais le dedans est presque tout ruiné, n'ayant que quelque peu de maisons habitées. On y voit encore l'Eglise de S. Marc, qui est possédée par les Chrétiens Cophtes. C'étoit autrefois une fort grande Eglise mais ce n'est plus qu'une petite Chapelle

CONSTRUCTION INTERIEURE DES TOURS



ronde aujourd'hui. Une des choses les plus remarquables d'Alexandrie, ce sont les Citernes, qui y sont en si grande quantité que presque toute la ville est sur des Colonnes soutenant les routes qui lui servent de fondemens. Elles se remplissent par le moiet d'un Canal qui commence environ à une demie lieue de la ville, et qui y conduit l'eau du Nil dans le tems du débordement.

Cette ville a trois Ports, dont l'un, qu'on nomme le vieux, n'est pas fort fréquenté, parce que les vaisseaux ont peine à y entrer. Des deux autres, séparés par une Ile, le premier est le plus sûr, quoi-qu'il ne serve que pour les galères ; l'autre qu'on appelle le nouveau Port, est plus grand et plus profond, et sert aux grans vaisseaux.

DISSERTATION
 SUR LA VILLE DU
 GRAND-CAIRE,
 SUR CELLE
 D'ALEXANDRIE,
 ET SUR LES
 PIRAMIDES D'EGYPTE.

LA Ville du Caire, qui porte par excellence le titre de Grande, s'appelle communément *Alkair*, nom que quelques-uns font venir d'*Elcaber*, qui selon eux signifie la Planète de Mars. Ce nom lui a été donné, si l'on en croit *Serrur*, Auteur Arabe, parce que les fondemens de ses murailles furent posez par un accident assez extraordinaire sous l'ascendant de cette Planète: voici comment ils disent que la chose se passa. *Giaber* Général de Meos-le-din-alla l'un des Caliphes, voulant faire bâtir une ville pour être le siège de l'Empire de son Maître, l'an 362. de l'Hegire, commanda aux Astronomes d'observer un ascendant favorable pour en poser les fondemens. Les Astronomes firent environner d'une corde toute la place qui devoit être enfermée de murailles, & attacher à cette corde quantité de petites cloches pour avertir les Maçons de commencer à bâtir au moment qu'ils les entendraient sonner. Ce moment devoit être celui de l'ascendant dont le signal devoit se donner en frappant sur la corde.

Cependant le malheur voulut qu'au moment que Mars étoit à son ascendant, un Corbeau vint se poser sur la corde, à laquelle aiant donné une rude secousse par la pesanteur de son corps, toutes les cloches commencèrent à sonner. Aussi-tôt tous les Maçons, qui crurent que c'étoit le signal, se mirent à travailler. Ce qui fit juger aux Astronomes qu'un jour la Ville seroit prise, par un Conquerant qui viendroit de la Romanie, qu'on appelle aujourd'hui la Turquie, & qui est sous la Planète de Mars.

Ce pronostic fut justifié dans la suite par l'événement; car au bout de cinq cens soixante ans, savoir l'an 1617. selon notre manière de compter,

Tom. VI.

Sultan Selim sortit de Constantinople, & vint fonder sur l'Egypte, où il se rendit Maître non seulement de la Ville Capitale, mais aussi de tout le País, & détruisit la race des Caliphes Soudans d'Egypte, dont il fit pendre le dernier à une des portes du Caire.

Les Voyageurs ne conviennent pas de la grandeur de cette Ville; parce qu'ils confondent pour la plupart les trois parties dont elle est composée. Elles se nomment Boulac, le vieux Caire, & le nouveau Caire, & sont séparées l'une de l'autre par l'espace d'environ un mille. Boulac, qui est le Port du Caire, est un gros bourg à peu près aussi grand que la Haye; le vieux Caire est séparé du nouveau par une vaste Campagne qui consiste toute en prairies & en pâturages. Pour le nouveau Caire, on prétend qu'il est presque aussi grand que Paris, ou du moins à peu près comme Amsterdam: qu'on en peut faire le tour en trois heures, & que la plus longue rue est d'une bonne heure de chemin. Cette Ville est à demi-lieuë du Nil, défendue par un Château, bâti sur une Colline, & qui sert de résidence au Gouverneur d'Egypte. Elle est environnée de murailles faites d'une sorte de pierres, qui paroissent encore aujourd'hui aussi blanches, que si elles venoient d'être bâties. Ces murailles sont garnies de crénaux, & ont de fort belles Tours environ à cent pas de distance. Elles sont détruites en quelques endroits, mais les ruines qu'on y voit, font juger qu'il y en avoit par-tout autrefois. Lorsque le Nil se déborde, & qu'il inonde toute l'Egypte, il passe au milieu de cette Ville par le moien d'un Canal qui la traverse. Le Plan de la Ville fait une espèce de croissant qui n'est pas fort large. Elle est située dans une plaine fort agréable, au pied

F

d'une

d'une montagne de sable sur laquelle est le château : mais cette montagne lui cause de grandes incommoditez : parce qu'arrêtant le vent frais qui vient de ce côté-là, elle lui envoie une chaleur étouffante qui cause plusieurs maladies. On y compte sept portes, & dans l'enceinte des murailles, huit étangs fort larges qui sont environnez de maisons fort jolies.

Il y en a qui prétendent qu'on y trouve jusques à vingt-trois mille quartiers, mais d'autres disent qu'il n'y en a que dix-sept mille qui soient connus par leur nom. Ils se ferment tous les soirs avec leurs portes, par le moien de certaines ferrures de bois dont la clef est de la même matière; car en ce Pais-là toutes les ferrures & les clefs sont de bois, jusques à celles des portes de la Ville. Ces clefs ne sont autre chose qu'un morceau de bois long d'un demi-quart d'aune, large d'un pouce, & de l'épaisseur d'un petit doigt, qui a au bout 6. ou 8. petites chevilles de fil d'archal, ou même de bois, d'environ la longueur d'un pouce, lesquelles en rencontrant d'autres qui sont dans la ferrure les enlèvent & les font ouvrir. Pour comprendre comment il peut y avoir au Caire un si grand nombre de quartiers, il faut savoir que toutes les rues de cette Ville sont fort courtes & fort étroites, & qu'à la réserve de la rue du marché, & celle du Khalits qui n'est sans eau qu'environ trois mois, à peine y a-t-il une rue raisonnable dans toute la Ville. Tout le reste ne sont que des trous & des ruelles, où il faut continuellement tourner & détourner. Il y en a même en divers endroits qui passent sous les maisons, où il fait tout-à-fait obscur, & qui sont si étroites que deux personnes à peine y peuvent passer de front.

On y fait aussi monter le nombre des Mosquées jusques à vingt-trois mille, savoir une Mosquée pour chaque quartier. Mais cela n'est pas réglé : car dans l'un il y en a plus & dans l'autre moins. Ce n'est pas qu'elles ne puissent peut-être bien aller à ce nombre-là, mais excepté quelques-unes qui sont superbement bâties & ornées de Minarets extrêmement hauts, toutes les autres ne méritent que le nom de petites Chapelles. La plus riche & la plus grande de toutes est celle qu'on appelle *Giama-iffar*. Elle a été bâtie par le même Giaher qui passe pour Fondateur de la Ville. Les quatre Muffis ou Prêtres de la Religion Mahometane y ont leur demeure. Elle a aussi le privilège de servir d'asyle aux Criminels, & elle entretient environ huit cens Mahométans de ses revenus.

Pour ce qui est des maisons, elles sont bâties de bonnes pierres & fort grosses : elles ont plusieurs étages fort élevez, & sont plates par dessus, comme presque toutes les maisons du Pais. A les regarder par dehors elles ne paroissent rien; mais par dedans elles sont fort riches, principalement celles des personnes de distinction; elles ont de beaux apartemens & de belles sales pavées de marbre, avec leur plafond embelli d'or & d'azur. Les beaux jardins & les belles fontaines en sont un des principaux ornemens, & font un beau spectacle à la vue quand on les regarde de quelque endroit élevé. Lorsque le Soleil est couché on monte sur la plate-forme de la maison, où l'on se va asseoir en compagnie, afin d'y prendre l'air. C'est un des plus grands plaisirs qu'on ait en ce Pais-là, & ceux qui ne craignent pas le serain y passent souvent la nuit. Cette manière de se rafraîchir est commune à tout le monde, mais les personnes de distinction, qui ont tou-

jours de l'avantage en toutes choses par dessus le commun, savent aussi se rafraîchir d'une façon particulière. Ils font faire au plancher de leurs sales une ouverture ronde couverte d'un petit Dome avec des fenêtres tout autour, en sorte que le vent qui passe au travers rafraîchit tellement la sale, qu'on y peut demeurer long-tems agréablement.

Pour revenir maintenant à la rue appelée Khalits dont j'ai parlé, c'est une rue basse, ou Canal, qui passe au travers de la Ville & qu'on dit qui fut creusé par l'ordre d'un des Pharaons Rois d'Egypte. Depuis, le second Caliphe après Mahomet, fit conduire ce Canal jusques à Colinu, ville située sur le bord de la Mer Rouge, afin d'y transporter des vivres du Caire, & de les faire mener par la Mer Rouge jusques à la Mecque, où il y avoit alors une grande famine. Il demeura en cet état jusques à l'année cent cinquante de l'Hegire, auquel tems un autre Caliphe le fit boucher du côté qu'il se decharge dans la Mer. Aujourd'hui il s'appelle Khalits-il-Hakern, ou le Canal de Hakern, à cause qu'un autre Caliphe de ce nom a fait reparer ce que la negligence de ses Predecesseurs avoit laissé ruiner. On le nomme encore *il Mirachemin*, ou le Canal pavé de marbre, parce qu'en quelques endroits il est pavé de cette pierre.

Lorsque la Rivière est prête à se déborder, on élève une grande digue de terre au bout de cette rue ou de ce Canal du côté du Nil, afin d'arrêter l'impetuosité de l'eau, & d'empêcher qu'elle n'entre dans le Khalits : mais quand la Rivière est venue à une certaine hauteur, le Soubachi s'y rend avec une grande suite de toutes sortes de Personnes qui font paroître une grande joie, & alors avec une masse de fer, il frappe trois ou quatre coups sur la digue qui est ensuite rompue par la quantité du monde qui s'empresse à y mettre la main. Par ce moien l'eau qui a son cours libre se répand en un instant tout le long de la Ville. Lorsque le Bacha est au Caire, la chose se fait avec plus de cérémonie. On allume des feux de joie; on tire des fusées; & l'on fait d'autres semblables réjouissances. Toutes les Villes de l'Egypte ont de pareils fossez qui leur apportent l'eau du Nil, dont ils manqueroient sans cela.

C'est une des plus grandes commoditez du Pais, à cause de la chaleur presque insupportable qui y régné pendant l'Été, & qui est encore augmentée par la nature du terroir qui est sablonneux par-tout. Ce sable brûlant échauffe tellement l'air, qu'à peine le peut-on respirer. Cette même chaleur fait que tous les Khalits sont à sec six mois de l'année, & qu'ils ne se remplissent qu'au mois d'Août, lorsque le Nil est à sa plus grande hauteur. L'accroissement de cette Rivière commence ordinairement au mois de Mai, mais on ne le publie le long des rues que le 20. Juin. On juge de cet accroissement par le moien d'une colonne qui est dans une maison du Bacha, sur une petite Ile vis-à-vis du Vieux Caire. Tous les jours on y va voir combien la Rivière est crue. Aussitôt on le fait savoir aux Crieurs publics, qui le vont annoncer par-tout. Au commencement d'Octobre l'eau cesse de croître, & vers la fin du même mois le Nil commence peu à peu à baisser. C'est pour cela que dès le commencement de ce mois, on fait crier par toutes les rues que tous les *Sacas*, ou Porteurs d'eau aient à cesser d'aller puiser de l'eau dans le Khalits, parce que l'eau ne coulant alors que lentement, n'est plus bonne à boire à cause de toutes les ordures qui s'y arrêtent. Mais quand elle ne cou-

coule plus du tout, le Khalits exhale une horrible puanteur, tant par la corruption de cette eau croupie, que par les immondices & autres saletez qu'on y jette des fenêtres qui ont vuë sur le Canal. Ainsi il y a lieu de s'étonner de ce que cette puanteur, qui noircit dans la poche l'argent & les clefs de ceux qui demeurent auprès du Khalits, ne cause pas la peste tous les ans. On pourroit pourtant éviter cette incommodité, si l'on avoit soin d'en faire écouler toute l'eau de bonne heure. Mais le Soubachi trouve son avantage à laisser les choses comme elles sont, parce que l'eau de ce Canal étant devenue comme du limon & une espèce de terre grasse, il la vend aux Jardiniers qui s'en servent pour engraisser leurs Jardins.

De tout ce que nous venons de dire, il est aisé de juger qu'en Égypte pendant la plus grande partie de l'année on ne boit que de méchante eau dans les Villes & dans les endroits qui sont éloignés du Nil; car il ne s'y en trouve point d'autre que celle qui a croupi des mois entiers dans des réservoirs, ou qui leur est apportée par les Maures dans des peaux de bouc qu'ils vendent dans les rues; mais qui ne vaut guère mieux. Au lieu que celle du Nil est ordinairement fort bonne & agréable à boire lorsque cette Rivière ne croît point.

Après ce Khalits qui est la plus grande rue de la Ville, on trouve le Bazar, où se tient le marché, le Lundi & le Jeudi, & où il se trouve toujours une si grande quantité de monde ces jours-là, qu'on a bien de la peine à percer la foule. Cette rue est très-belle, fort longue & fort large. On trouve à l'une de ses extrémités un Bezistan ou une Halle remplie de très-belles boutiques, & à l'autre bout est le marché aux Esclaves; c'est-à-dire aux Esclaves blancs, où il s'y en vend de toutes sortes, Hommes, Femmes, Garçons & Filles. Les noirs de l'un & l'autre sexe se vendent dans un autre marché.

Pour ce qui est des Habitans du Caire, il y a peu de Villes qui soient si peuplées. On y trouve sur tout beaucoup d'Arabes, qui sont grands voleurs, ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à garder sa bourse; du reste ce sont, comme par toute l'Égypte, des Turcs, des Juifs & des Chrétiens, favoir des Cophtes & des Grecs. Car pour ce qui est des Européens, on y en trouve très-peu; & ceux qu'on y voit sont la plupart François.

Les Cophtes, qui sont proprement les Chrétiens d'Égypte, ont à-présent deux Eglises au Caire, dont l'une est consacrée à la Vierge Marie, & l'autre à Sainte Barbe. Autrefois ils en avoient plusieurs & plusieurs Cloîtres, aussi bien qu'un Evêque; mais à présent elles sont toutes ruinées, & réduites à deux, avec un Cimetière où ils enterrent leurs morts.

Entre les choses surprenantes que l'on voit au Caire, la quantité d'aveugles est si extraordinaire qu'elle paroît incroyable. Mais le nombre de ceux qui ont mal aux yeux est encore plus grand: la raison naturelle qu'on en rend est que les parties subtiles de la chaux dont les maisons sont bâties, étant emportées par le vent comme une poussière fort menuë, s'attachent tellement aux yeux, que non-seulement elles y causent ce mal; mais qu'insensiblement, se mêlant avec le sang, elles sont cause que ce mal devient héréditaire, comme il paroît par les enfans qui l'aportent avec eux en naissant.

Il y a aussi dans cette Ville quantité de Devots

qui passent chez les Egyptiens pour des Saints. Ils sont quelquefois tout nus, ou ils ont seulement autour du corps une espèce de couverture ou habit negligé. Ils ont tant d'horreur pour les Européens qu'ils traitent d'infidèles, que quand ils en rencontrent quelques-uns dans les rues, ils s'en éloignent avec mépris, parce qu'ils les regardent comme indignes de faire passer sur eux leur haleine. Les Egyptiens ont ces Devots en si grande vénération, qu'ils s'empressent à aller baiser la robe qu'ils ont autour du corps.

Une autre chose fort extraordinaire est de voir certaines femmes, portant pour ornement une assez grande boucle passée au travers du nez, de même que chez nous elles en ont de petites aux oreilles, mais avec cette différence, que celles de nos femmes sont d'or, & que celles des Egyptiennes ne sont que de cuivre ou de quelque autre métal de peu de valeur.

Hors de la Ville du Caire du côté qui est vis-à-vis du Château, il y a un Bourg appelé *Caraffe*, fameux pour être le lieu de la Sepulture de plusieurs parens de Mahomet, & d'un nombre considérable de leurs Saints. Lorsque l'Égypte florissoit sous la Domination des Mamelus de Circassie, on comptoit dans ce Bourg, qu'on peut dire n'être proprement qu'un grand Cimetière, plus de trois cens soixante tombeaux élevez, & des Mosquées des illustres Mahométans. Ces Mosquées étoient comme autant d'Hôpitaux tous bien rentez, pour l'entretien des Pauvres & des Pelerins Mahométans qui alloient visiter ce lieu de devotion. C'est-pourquoi un Pelerin qui venoit au Caire pouvoit demeurer là un an sans qu'il lui en coûtât rien; pourvu seulement qu'il allât tous les jours s'arrêter dans une Mosquée de ce Cimetière, où on lui donnoit à manger & à boire pour tout ce jour-là. Mais depuis que les Turcs se furent rendus Maîtres de l'Égypte sous Sultan Selim, & qu'ils en eurent chassé les Sultans de Circassie l'an 922. de l'Hegire, ou 1617 de la naissance de JESUS-CHRIST, tout ces tombeaux & ces Mosquées sont tombez en ruine, parce que les revenus en ont été dissipés par la tyrannie des Bachas.

On voit au couchant du Nil près du Caire les ruines de l'ancienne *Babilone d'Égypte*, & celles de l'ancienne *Memphis*, qui ont été toutes deux successivement Capitales de l'Égypte; & l'on croit que le Caire a été bâti de leurs ruines. On voit aussi du même côté ces fameuses Pyramides qui ont été mises par les Anciens au rang des merveilles du Monde: nous en parlerons plus particulièrement ci-après. A trois lieues de ces Pyramides on trouve aussi des Puits de Momie, qui sont d'anciens Tombeaux, d'où l'on tire des Corps humains embaumés depuis plusieurs siècles, & qui entrent dans le Commerce des drogues qui servent de Remedes. Au reste, le Caire est situé sur le bord Oriental du Nil, environ à trois lieues de l'endroit où le fleuve commence à se diviser, & à former l'Île qu'on appelle *Delta*, parce qu'elle est de figure triangulaire comme la lettre Δ des Grecs.

Quoique le commerce de cette Ville soit encore assez grand, la meilleure partie en a pourtant été ruinée, depuis la découverte des Indes Orientales par le Cap de bonne Esperance, par où les Portugais, les Hollandois, & les autres Nations de l'Europe vont aujourd'hui aux Indes, d'où ils raportent toutes les Drogues, Epiceries, Pierreries, Perles

& autres marchandises qui ne venoient auparavant que par Alep, ou par l'Égypte en passant par le Caire. Ainsi l'on peut dire, que cette Ville n'est plus à cet égard que l'ombre de ce qu'elle étoit autrefois.

Les Francs ou François y ont un Consul, & une rue qui n'est habitée que par ceux de leur Nation, qui sont tous Marchands. Leurs maisons sont assez commodes; mais celle du Consul est plus grande & plus magnifique que toutes les autres. L'entrée en est grande & belle. On y voit un banc pour les Janissaires, dont il y en a toujours deux qui font la garde successivement. Toutes les fois qu'il sort, ne fût-ce que pour aller d'une maison à une autre, il est toujours précédé par deux de ces Janissaires, armez d'une Ganiarre ou Épée, & d'un gros bâton de cinq piés de long. De la porte on entre dans une Cour, qui a tout autour plusieurs Magasins pour mettre la provision de vin, de bois, & d'autres choses. On monte ensuite dans une grande sale, bien meublée, où le Consul reçoit ordinairement ses visites. Au bout de cette sale du côté du Canal appelé *Khalits*, est un Divan, où il reçoit ses visites à la Turquie. Cette maison a outre cela quantité de chambres fort commodes, & une Chapelle où l'on dit la Messe tous les jours. C'est ordinairement un Religieux de Saint François qui en est Chapelain. Il n'est permis qu'au Consul d'aller à cheval par la Ville. Tout le reste de la Nation est monté sur des Anes. Quand il va à l'audience du Bacha, il est précédé de six Janissaires mitrez, & a six grands valets en habits uniformes qui marchent trois de chaque côté. Les audiences se passent ordinairement en grands complimens de part & d'autre, ensuite de quoi l'on apporte le Café, le Sorbet & le Parfum qui est la dernière Cérémonie.

Les fêtes qui se celebrent au Caire à l'occasion de quelques Mariages ou autre chose semblable, sont accompagnées d'illuminations assez bien entendues. C'est une grande quantité de lampes, rangées d'une manière, qui représente plusieurs figures, comme le Soleil, la Lune, les Etoiles, des Ornemens d'Architecture, des Colonnes, des Pilastres &c. & dont les unes se remuent perpetuellement de droit à gauche, ou de haut en bas, ce qui fait un spectacle fort agréable à la vue. Le Café & les Pipes en font le principal regal, & sur le tout on y entend une misérable Symphonie d'instrumens peu agréable à ceux qui n'y sont pas accoutumés. On y mêle aussi des danses sans cadence ni figure, mais composées seulement de postures indécentes; & celui qui en fait de plus deshonnêtes passe pour le meilleur danseur. Les repas qui se donnent dans ces occasions sont du même goût que le reste de la fête; c'est-à-dire des viandes préparées à la Turquie, des Pillaux, des Poules, des Pigeons rôtis, de la Viande bouillie, Bœuf & Mouton, & quantité de ragoûts composés avec du lait & du miel. On donne aussi quelques confitures au dessert.

Le 5. de Septembre on y celebre une fête générale pour la naissance de Mahomet. Toute la Ville est illuminée par de petites lampes de verre qui font un très-bel effet, mais particulièrement aux Minarets des Mosquées, dont toutes les galeries en sont garnies. La plus grande réjouissance se fait dans la maison d'un des premiers Chérifs, que l'on croit des descendans du grand Prophète. Cette maison est devant la grande Birque, qui est un lieu

tout rempli d'eau à cause de l'accroissement du Nil. L'illumination dont elle est ornée depuis le haut jusques en bas la fait paroître toute en feu, & la réflexion de toutes ces lumières dans l'eau ne peut faire qu'un très-bel effet à la vue. On élève au milieu de la Birque une petite Mosquée de Carton, d'où l'on fait partir de tems en tems quantité de fusées volantes, aussi-bien que de la maison du Chérif, où l'on rassemble des instrumens & des Comédiens à la mode du Pais. Tous les Grands de la Ville s'y rencontrent, & la maison est ornée de faisceaux d'armes en manière de trophées. Environ sur le minuit on met le feu à la petite Mosquée qui est toute d'artifice, & qui brûle fort agréablement en jettant mille fusées.

On solemnise à peu près de même l'entrée de l'eau du Nil dans le *Khalits*. A mesure qu'elle y coule, le Soubachi, ses gens, & plusieurs personnes à pié & à cheval l'accompagnent avec des cris de joie & de grands battemens de mains, en dansant. Toutes les fenêtres & les terrasses le long de ce Canal sont garnies de monde, & quand l'eau vient à passer, chacun y jette quelque chose, comme de l'argent ou des fleurs. Il y a même des hommes nuds qui s'y jettent, comme pour l'embrasser. L'eau croît ainsi à vue d'œil, & dès le soir même elle porte des bateaux, où l'on s'embarque pour aller voir un feu de joie que l'on allume sur un bras du Nil proche du vieux Caire. Les maisons qui sont le long du rivage paroissent toutes en feu, par la quantité de lampes bien rangées dont le devant de chacune est orné. Le feu d'artifice est dressé sur une barque, entre deux autres où l'on voit deux hautes Pyramides de charpente, toutes couvertes de lampes rangées fort près. Le feu représente une espèce de Forteresse, d'où il sort des fusées volantes, qui font un assez bel effet.

Je finis par une remarque, qui, pour n'être pas des plus importantes, paroitra néanmoins assez extraordinaire. C'est la manière dont les Égyptiens font éclore les poulets, sans faire couver les œufs par des poules. Ils mettent, dit-on, ces œufs dans des fours, auxquels ils donnent une chaleur si tempérée, & qui se raporte si bien à la chaleur naturelle des poules, que les poulets qui en viennent sont aussi forts & aussi drus que ceux qui sont couvez à l'ordinaire. Ces fours sont bâtis dans un lieu bas, & presque sous terre; ils sont faits de terre, ronds par dedans, & le foier est couvert d'étoupes & de bourre sur lesquelles on met les œufs. Je trouve cette particularité remarquable rapportée par divers Auteurs, qui ne diffèrent que dans la manière de la raconter.

De la Ville d'Alexandrie.

Alexandrie est placée au bord de la Méditerranée, sur un fond sablonneux proche l'embouchure du Nil. A environ huit cens pas il y a un havre dangereux par deux écueils qui sont à l'entrée. La Ville a la figure d'une croix: elle est partagée en vieille & en nouvelle, & peut avoir deux lieues de circuit. Ce sont encore les murailles d'Alexandre son Bâtisseur & son Parrain. On les a fortifiées de quatre cens grosses Tours, chacune desquelles a quatre étages & peut contenir cent Soldats. Alexandrie étoit en Afrique la Ville la plus florissante, après Carthage. La Tour du Phare n'y est plus, mais sa mémoire vaut bien une petite digression.

Cet-

Cette fameuse Tour, qu'on comptoit entre les merveilles du monde, tiroit son nom de Pharos: elle étoit éloignée d'Alexandrie d'environ trois quarts de lieue, & fut jointe à la Ville par une levée de neuf cens ou mille pas, avec un pont à chaque bout. Sostrate, célèbre Architecte, construisit ce rare édifice: la forme en étoit quarrée, & il avoit trois cens coudées de hauteur. Ce bâtiment coûta quatre cens quatre vingt mille écus, somme prodigieuse en ce tems-là. Le feu qu'on mettoit la nuit au sommet, éclairoit les Vaisseaux de cent mille pas. Plin n'en met que trente-sept mille cinq cens; ce qui ne répond point à la hauteur de la Tour. Elle fut bâtie sous le regne de Ptolemée Philadelphie. Sostrate, qui, comme j'ai dit, étoit Auteur de ce Chef-d'œuvre d'Architecture, eut la liberté d'y mettre son nom sur une Pierre avec cette inscription, *Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane; aux Dieux Conservateurs, pour ceux qui navigent.* Lucien, à la fin de son Traité, *comment il faut lire l'Histoire*, ne convient pas que l'Architecte ait obtenu cette permission. Il dit au contraire que Sostrate aiant fini son bel édifice, écrivit ou grava son nom sur une Pierre, qu'ensuite il enduisit cette Pierre de mortier sur lequel il mit le nom du Monarque regnant. La finesse étoit que le tems, ce grand destructeur des choses, seroit infailliblement périr le nom Royal, au lieu que le sien dureroit, sinon à jamais, au moins durant un grand nombre de siècles. Cette ruse me paroît assez croiable dans un Adorateur de l'Éternité nominale & imaginaire. On s'empresse pour ce bien chimérique avec autant & souvent plus d'ardeur que s'il étoit réel. Hé! n'est-ce pas à ce phantôme brillant que les Héros sacrifient toute leur réalité? Cependant l'Historien, chez qui je puis cet endroit, ne veut pas faire à Lucien l'honneur de le croire, il critique ce fin & agréable Rieur, & voici son fondement. Ce n'eût pas été, dit-il, un trait d'ami, car Strabon remarque que Sostrate étoit aimé de Ptolemée. Peut-être que par l'estime que ce Monarque avoit pour lui, & dans la joie de voir un ouvrage si merveilleux, il lui accorda généreusement la permission qu'il lui demanda. Quel grand effort de générosité! comment, il falloit que cet excellent Architecte eût le consentement Royal pour mettre son nom sur son Ouvrage? Ce Prince prétendoit-il donc que les Races futures le crussent le véritable bâtisseur de la Tour? Je ne croi pas qu'un tel agrément, qu'une permission de cette nature-là ait son exemple dans l'Histoire. Continuons: mais, poursuit mon Auteur, quand Sostrate eût été assez hardi & assez ingrat pour avoir la pensée de trahir son Maître, il n'est pas probable que le Monarque, qui apparemment étoit jaloux de sa gloire, eût souffert qu'on eût écrit simplement son nom sur du mortier, sans avoir prévu que tout ce qu'on y pourroit graver, dureroit moins que ce qui seroit taillé dans la Pierre. Ptolemée Philadelphie étoit sans doute trop éclairé pour ne pas prévoir une tromperie si grossière, lui qui dans l'Apologétique de Tertullien est loué pour son érudition, pour son esprit, & pour sa pénétration dans toute sorte de Litterature. C'est la critique de l'Historien; mais son raisonnement est-il de bon aloi? Ptolemée étoit savant; donc Philstrate ne pouvoit pas lui faire une malice: qu'elle conséquence!

Pour finir sur les Villes d'Égypte: Alexandrie n'est aujourd'hui qu'un amas de maisons ruinées; on y fait pourtant quelque commerce par la com-

modité des Ports, & elle est encore le siège d'un Patriarchat.

Des Pyramides d'Égypte.

Pour revenir maintenant aux Pyramides d'Égypte que l'on trouvera représentées ci-après, elles ont fait trop de bruit pour n'en pas toucher ici quelque chose. Il y en avoit un grand nombre; & un illustre Voyageur en compte jusqu'à dix-sept. L'on a compté les trois principales entre les Merveilles du Monde: voici ce que je trouve là-dessus.

Ces trois célèbres Ouvrages sont à trois lieux du Grand Caire. La plus grande Pyramide a huit cens degrez de grosses pierres, dont l'épaisseur fait la hauteur du degré environ de deux piés & demi chacun. Elle est haute de cinq cens vingt piés, & large de six cens quatre-vingt deux en quarré. A l'un des angles entre l'Orient & le Septentrion, vers le milieu de la Pyramide, on trouve une chambre quarrée. Au haut de l'Édifice, c'est une plate-forme qui a seize piés deux tiers en quarré, quoique du bas on la prenne pour une pointe.

La Porte de la Pyramide, posée au seizième degré en montant, n'est pas tout-à-fait dans le milieu, parce que dans la quarrure d'en bas, il y a vers l'Orient trois cens dix piés, qui ôtez de six cens quatre vingt-deux, en laissent trois cens soixante douze vers le Couchant: si bien que ce côté-là a soixante-deux piés plus que l'autre. Le Caire est au Nord à son égard. Pour arriver à cette porte il faut monter une Colline, qui joint la Pyramide de ce côté-là. Il est fort aparent que le sable qui forme la hauteur ou colline, s'est amassé là par la force du vent. La pierre qui est en travers sur cette porte a onze piés de longueur, sur huit de largeur. L'entrée qui est quarrée & toujours égale, a de hauteur trois piés six pouces, & trois piés trois pouces de largeur. Cette entrée, qu'on peut nommer une Coulisse, parce qu'elle est fort inclinée, & qui continuë sur le même pié en hauteur & en largeur, descend par la pente d'un angle de soixante degrez, de la longueur de soixante, & seize piés cinq pouces, & six lignes. Après cette descente on trouve une autre montée de même largeur & en pente comme la première. Par là on monte la longueur de cent onze piés, & on trouve deux allées au bout; l'une basse & parallèle à l'Horizon, l'autre haute qui monte & qui a le même penchant que les précédentes.

A l'entrée de la première on rencontre un puits, par où apparemment on descendoit les Corps en des cavernes pratiquées tout exprès sous la Pyramide. Cette allée basse, qui a trois piés & trois pouces en quarré, mène dans une chambre voisine. On monte la longueur de cent soixante deux piés par l'autre allée qui est large de six piés quatre pouces, & des deux côtes deux espèces de banquettes de deux piés & demi de hauteur qui servent d'appui. On voit au bout de l'allée une sale longue de trente-deux piés, haute de dix-neuf, large de seize, dont le haut est plat, & fait de neuf pierres qui ont de longueur seize piés chacune, & quatre de largeur. Au bout de la sale est un tombeau vuide, destiné, à ce qu'on dit, pour ce méchant Pharaon qui trouva une autre sepulture dans quelque gros poisson de la Mer Rouge. Ce tombeau est construit d'une seule Pierre, large de trois piés & un pouce; & cinq piés d'épaisseur. Cette Pierre est une

espèce de Porfire, & sonne comme une cloche quand on frappe dessus.

La seconde Pyramide est fermée: on n'en voit que la surface extérieure, qui a six cens trente & un pié en quarré. La troisième étoit revêtuë de ces mêmes pierres dont on avoit fait le tombeau de Pharaon; mais elles sont tombées, & on en voit encore les ruines.

Pour le Sphinx dont on verra aussi la figure ci-après, il a vingt-six piez de hauteur, quinze depuis l'oreille jusqu'au menton: il est taillé dans la roche vive dont il n'a jamais été séparé: ce ne peut donc pas être la même tête dont Plinè a parlé. Ce Sphinx est rempli de sable, aiant par derrière une cave ou grotte qui va sous terre. Mais si une Relation qu'on a imprimée depuis peu sur l'Égypte, est exacte & fidele, les Anciens & les Modernes se sont étrangement abusés; car l'Auteur assure que la grande Pyramide n'est qu'un rocher à qui on a donné la figure de Pyramide, & qu'en dehors on a revêtu de pierres massives. Ce Moine Allemand témoigne encore, qu'aucune de ces Pyramides n'est bien quarrée; qu'elles ont deux côtes plus longs que les autres; & que les flancs n'en sont point égaux, puisque l'endroit qui est au Septentrion a plus de largeur que n'en a celui qui est de l'Orient au Couchant.

Puisque dans cette description qui, à la vérité, n'est pas fort intéressante, mais que j'ai cru devoir insérer en faveur d'une certaine espèce de curieux, on a parlé du Sphinx, il est juste de le faire connoître. Au devant de ces Pyramides on voioit un Monstre qu'on nommoit Sphinx, d'un marbre dur & poli: il avoit le visage d'une fille, des ailes d'oiseau, & tout le reste du corps, ou d'un chien, ou d'un lion. La tête, si on veut s'en rapporter à Plinè, étoit de cent deux piez de tour, prise par le front; sa longueur, de cent quarante-trois; sa hauteur, depuis le ventre jusqu'au sommet, de soixante & dix &c.

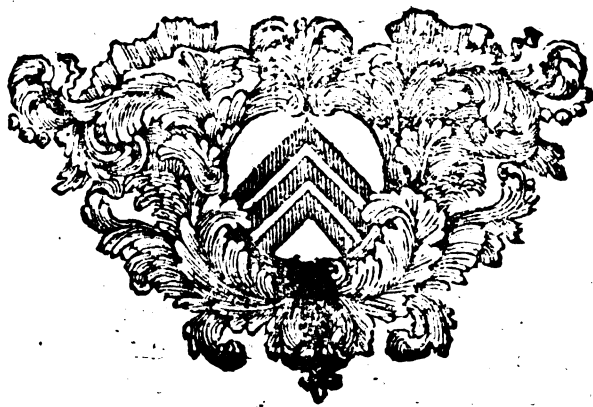
On demande après cela, quel pouvoit être le motif des Rois d'Égypte, en faisant construire ces superbes & somptueux Edifices. Les uns disent que la première destination des Pyramides fut de pou-

voir ferrer des grains contre la disette: on prétend que Joseph en donna le conseil à Pharaon; & il passe pour vrai qu'encore aujourd'hui il y en a une qui porte le nom de ce saint Patriarche. Cependant, dit un Savant Critique, je ne saurois me persuader que pour conserver du blé, on ait eu recours à tant de pierres: que pour tirer de la dernière nécessité un nombre incroyable d'Ouvriers, on se soit avisé de les charger d'un travail plus insupportable que la misère: que pour se garantir de la famine, on ait entrepris des bâtimens qui réduisoient à la pauvreté le Monarque & les Sujets. De la manière que ces Pyramides sont bâties, il n'est pas possible qu'on ait voulu faire de simples greniers. Vous plaît-il donc des conjectures plus vraisemblables? En voici.

Ces Pyramides furent élevées, dit un ancien Écrivain, pour la sepulture des Rois d'Égypte; & selon Plinè, ou pour empêcher que le Peuple ne fût oisif, ou que ceux qui pouvoient prétendre à la Couronne, ne se hasardassent de l'usurper dans l'espérance de posséder les trésors qu'on y enfermoit. Aristote a cru que ces Princes n'ont été portés à cette dépense prodigieuse que pour affermir leur Tyrannie, en appauvrissant tous leurs Sujets, qui, épuisez d'argent, & accablés d'un travail continuel, étoient hors d'état de se revolter.

Les autres ont dit que ces Pyramides étoient une marque de la vanité des Rois d'Égypte; & que ce n'a jamais été par leur étendue, ni par leur hauteur, ni par le marbre, qu'on les a mises entre les sept Merveilles du Monde, mais pour les Ouvrages qui sont au bas, & qui ont été couverts par le sable.

En effet ces Pyramides ne sont que de grans monceaux de pierres, où on ne trouve ni ornemens, ni variété d'Architecture; & qui ne sont admirables que pour leur grandeur. Il est pourtant certain que plusieurs Anciens ont non-seulement vanté beaucoup ces productions de l'Art, mais même qu'ils ont été persuadés qu'on auroit eu grand tort de vouloir comparer aux Pyramides d'Égypte tout ce qu'il y a eu de plus merveilleux dans l'ancienne Rome.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

DESCRIPTION DES PIRAMIDES D'ÉGYPTÉ TANT AU DEDANS QU'À DE LEUR USAGE, ETC. AVEC UNE DESCRIPTION TRÈS C

Les Pyramides d'Égypte sont trop célèbres pour n'en donner pas ici la figure et la description aux Curieux. On passe pour y aller ou par devant le vieux Caire, ou tout au travers: on traverse aussi le Nil, et quand on est à l'autre bord on aperçoit les Pyramides au bout d'une grande Plaine unie, où l'on arrive après deux heures de chemin. On rencontre chemin faisant une espèce de château appartenant au Grand Seigneur, où les Bachas viennent demeurer quelques jours avant que l'on coupe l'eau du Nil pour la faire entrer dans le Khalits, et quelques jours après. Ce château a un grand Jardin rempli de Palmiers et une Mosquée. C'est là qu'on voit la Colonne qui sert à marquer la croi-

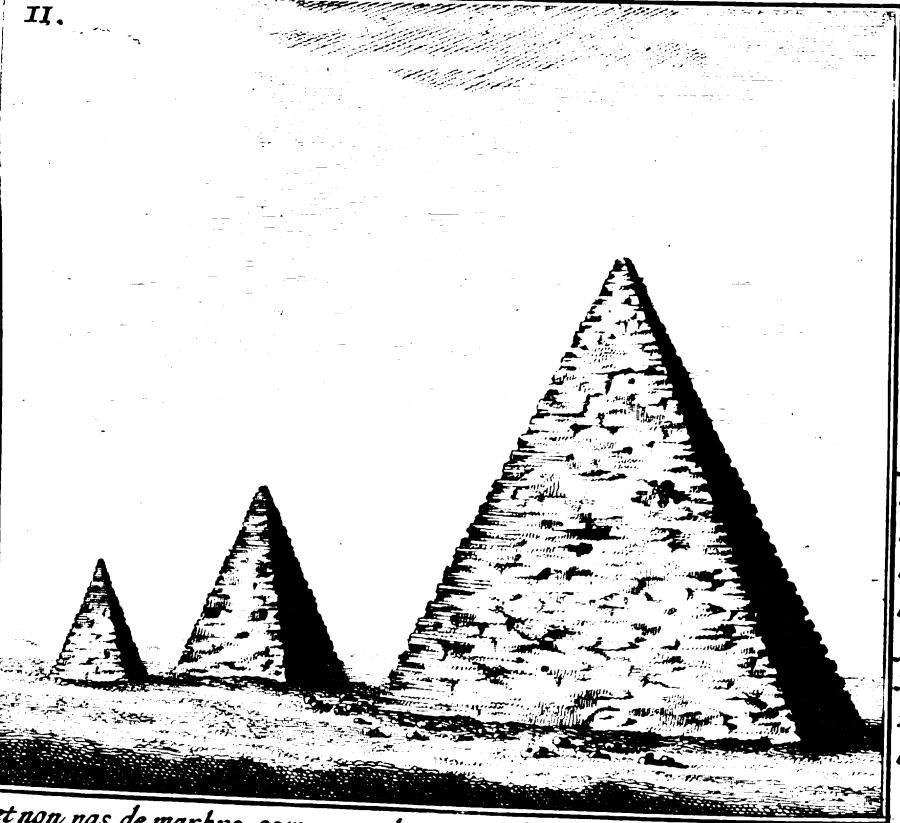
sance du Nil. De là on descend à un gros Bourg nommé Gizize où il se fait un gros commerce de peaux de bœufs et de bœuf, de lin et de Safran et en sortant de Gizize, on voit les Pyramides qui fra-

VUE DES PIRAMIDES APERÇUES DE LOIN.



ment la vue comme si elles étoient proches, quoi-qu'il y ait encore assez loin de là. Elles sont dans une grande plaine de sable en un lieu un peu élevé, telles qu'elles paroissent dessinées dans la Planche ci-dessus, N^o I. Il paroît qu'elles sont bâties sur des rochers: les trois plus grosses sont éloignées l'une de l'autre d'environ 200 pas. Il semble, à les regarder de loin, qu'elles ne soient bâties que de petites pierres, parce qu'on s'en croit toujours plus près qu'on ne l'est effectivement: mais on est surpris quand on en approche, de voir tout le contraire, et ces Masses de pierre paroissent si prodigieuses, que ce n'est pas sans raison qu'on les a rangé parmi les merveilles du monde. Elles avoient toutes autrefois une ouverture, par où l'on entroit dans une allée longue et profonde conduisant dans une chambre où étoient enterrez ceux pour qui les Pyramides avoient été faites. Mais on ne voit point ces ouvertures aujourd'hui parce qu'elles sont bouchées par le sable que le vent y pousse continuellement. Il y en avoit autrefois environ cent, dont il ne reste plus que celles qui sont Gravées dans cette première planche et la plus grande est la seule où l'on puisse entrer. La seconde ne se peut voir que par dehors, et n'a point de degré par où l'on puisse monter dessus. On dit que de loin elle paroît plus haute que la première, parce qu'elle est bâtie dans un endroit plus élevé. Elle est carrée de même que l'autre, et le Sieur Thevenot dit que chacun de ses côtés a par la baze six cents trente et un pié, ce qui feroit 2528. piés de circonférence: et elle se termine en pointe si aiguë qu'un homme seul auroit peine à s'y tenir. La troisième est petite et de peu d'importance. On ne ré-

REPRESENTATION DES TROIS PRINCIPALES.



présente ici que ces trois dans la Planche N^o II. parce que se sont les principales des sept qui restent et qui sont ordinairement visitées par les Étrangers. Elles étoient toutes placées régulièrement, et chacune de ces trois grandes étoit, dit-on, à la tête de dix petites, qu'on a de la peine à découvrir aujourd'hui. Ce qui fait croire qu'elles sont bâties sur une roche fort solide, couverte d'un sable blanc, c'est qu'au près de la plus grande il y a une ouverture d'où l'on découvre la roche fort aisément. On croit même que la pierre dont ces Pyramides sont bâties a été prise sur les lioux et cela paroît plus probable que de dire qu'on l'a apportée de loin. Ce qui confirme encore cette pensée, c'est que cette sorte de pierre est une pierre de sable blanc et fort dure, et non pas de marbre, comme quelques uns l'ont écrit.

Assez près de ces Monumens d'éternelle durée, on trouve quelques grottes qui ont aussi servi autrefois à enterrer les Morts; ce qui fait croire que le lieu où sont bâties ces Pyramides est le lieu destiné autrefois à la sepulture des morts, comme sont les Cimetières parmi nous. On prétend même que c'étoit anciennement le Cimetière de Memphis parce que tous les Historiens Arabes conviennent que cette ville étoit située au lieu même où ces Pyramides sont aujourd'hui, c'est à dire vis à vis du vieux Caire. Au reste il faut qu'elles soient toutes bien enfoncées dans le sable, car quand on entre dans la plus grande, il y a des chemins qui conduisent en bas et qu'on dit qui vont fort loin, aboutissant à divers endroits où l'on mettoit aussi les corps morts.

La figure représentée au milieu est le Sphinx des anciens. C'est un animal dans le roc même, qui a une Tête de femme avec la poitrine. Elle est placée à distance de la plus grande Pyramide du côté de l'orient, mais à elle est enfoncée jusqu'au cou le sable, où l'on peut croire son qu'est caché le reste du représentant un Lion. C'est un extrêmement grosse, où les pyramides ont pourtant eu observé tête seule à 26. piés de haut et à 15. depuis l'oreille jusqu'au On peut juger de la grandeur de cette statue par la trouee de cette statue par la tion qui a été observée entre les personnages qui sont représentés. Voici ce que racontent les Auteurs qui en ont écrit.

LE SPHINX.



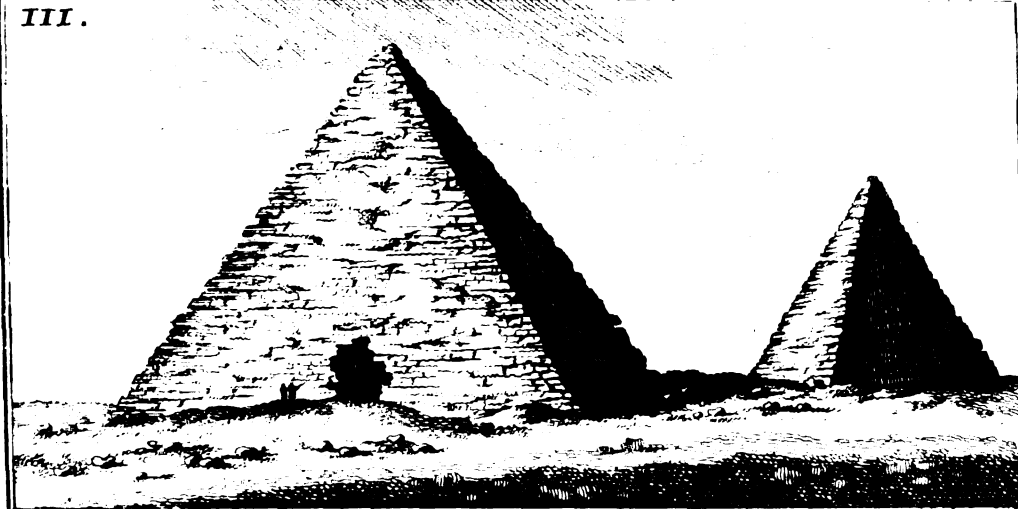
Les Égyptiens représentoient le Sphinx de différentes manières, ou sous la figure d'un Lion, ou sous la forme d'un monstre à un buffet, ou sous la forme d'un monstre à corps d'un Lion et le visage d'une fille. La première ils représentoient une de leurs Divinités Momphta, qui présidoit sur toutes les eaux, tenoit les causes du débordement du Nil, et de ils représentoient l'accroissement même. Maintenant la raison pour qu'ils emploient ce pour exprimer ces choses est qu'ils avoient jete dis ailleurs, un grand poisson pour les et les représentations mystérieuses de comment du Nil dure pendant tout le mois de Juin au quel trms le soleil parcoure les signes de la Vierge. Il n'est pas surprenant que les Égyptiens aient fait d'une Vierge et d'un Lion un monstre à corps de Nil, qu'ils appellèrent Sphinx. Il est convenu ventre, pour marquer l'écoulement du Nil, et sa tête qui s'élève représente l'écoulement de ce même fleuve.

Pline dit que cette statue de pierre est le Tombeau au Roi Amasis: et qu'elle se trouve à croire, c'est qu'elle est en sa place dans étoit autrefois une espèce de cimetièrre. On croit qu'un Roi d'Égypte a été enterré par le tombeau d'une certaine Rhodope de Corinthe, qui étoit passionnément Amoureuse, et qui en raconte quantité de fables, qu'il n'est pas de rapporter ici. Je dirai seulement que le Sphinx est l'Emblème du secret et du mystère.

ésentée ici au
 si fameux chez
 statue, taillée
 qui représente
 avec la moitié de
 placée à quelque
 grande Piramide
 mais à présent
 qu'au cou dans
 et croire avec rai-
 reste du corps
 C'est une masse
 ou les proporti-
 observées. La
 le haut, et il y en
 usqu'au menton
 grandeur mors-
 tué par la propor-
 ce entr'elle et les
 représentez auprès
 du Sphinx les
 écrit.

La plus grande de ces Piramides, la seule où l'on entre et sur laquelle on peut monter, a été bâtie et achevée dans l'espace de vingt ans, selon Plin; trois cens soixante et dix mille hommes y ont été employez, et seulement en raves et en oignons les Egyptiens y ont dépensé dixhuit cens ta- lens. Cela paroitra moins incroyable si l'on considère que ces legumes sont la nourriture ordinaire du petit peuple en ce pais-la, et que ceux qui ont été employez à élever ces lourdes masses, n'étoient que des Esclaves et des Mercenaires à qui l'on ne donnoit rien autre chose avec le pain et l'eau. Il seroit curieux de savoir de quelles machines on se servoit alors pour élever de si grosses pierres,

PIRAMIDE DANS LAQUELLE ON PEUT ENTRER.

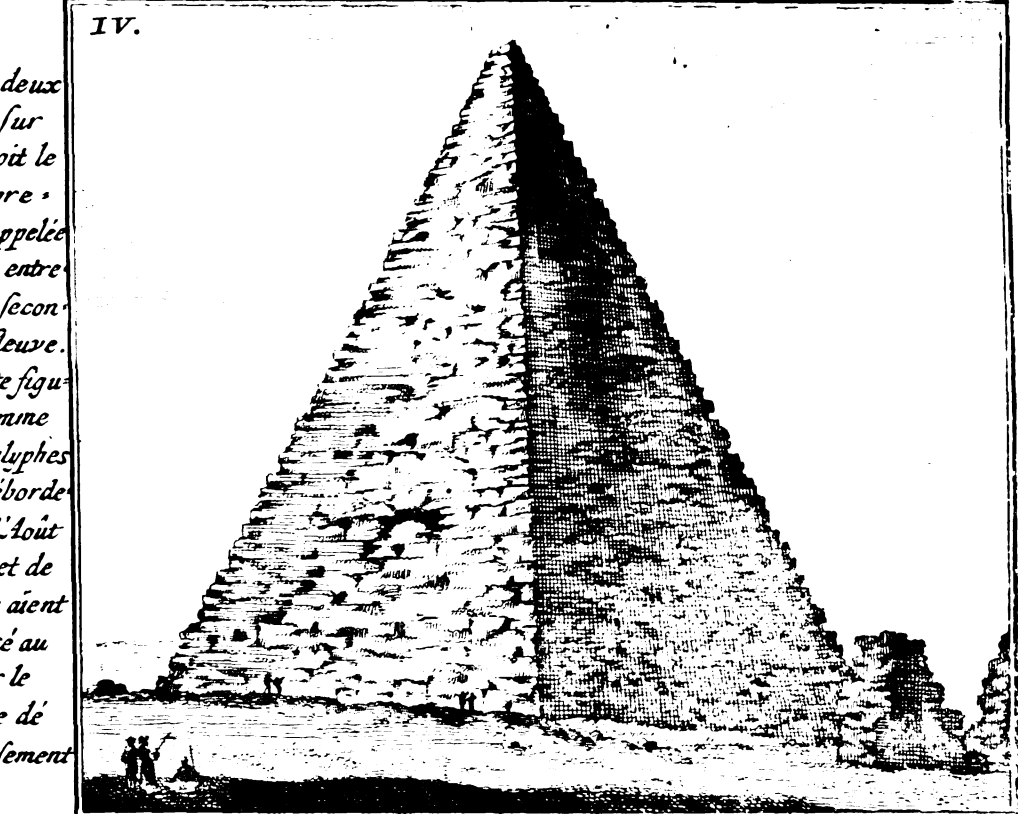


mais par malheur les His- toriens de ce tems là n'en disent rien.

Pour entrer dans cette Piramide, il faut faire de boucher le trou qui est au bas, et qui est toujours en partie rempli de sable. Ce trou est Carré et a environ trois piés de haut. Avant que d'entrer dedans, il faut tirer quelques coups de fusil pour faire fuir les Animaux qui pourroient y être, et en suite

chacun s'y coule avec une bougie à la main. Il faut beaucoup se courber à l'entrée, et l'on trouve une Allée qui descend environ 60. pas. Cette Allée est routée en dos d'âne: la descente en est fort droite, et il faut se tenir des deux côtéz du mur, pour ne pas tomber sur le nez. Au bout de cette Allée, on trouve un passage, qui n'est que de la largeur d'un homme, et qu'il faut faire aussi de boucher, parce qu'il est ordinairement rempli de sable. Ce passage est fort difficile, parce qu'il faut se traîner sur le ventre plus de dix pas, en tenant chacun sa bougie. On trouve une voute à main droite, et devant soi un puits, où il faut prendre garde de ne pas tomber. De là on grimpe sur une pierre de 20. piés de haut, au dessus de la quelle il y a un espace d'environ 12. à 13. piés de long: après quoi l'on monte par une ouverture qui n'a pas plus de largeur qu'il en faut pour passer. Il n'y a point de degrez non plus qu'ailleurs, mais des trous des deux côtéz de distance en distance, où il faut mettre les piés en s'écartant un peu, et l'on s'appuie contre les murs, qui sont d'une pierre fort polie et bien jointe. Il ne paroît point qu'elle soit cimentée. On y voit plusieurs niches, qui font croire qu'il y avoit autre- fois des Idoles dedans. Ce passage a bien 70. pas de haut, et l'on n'y peut monter qu'avec assez de peine. On trouve ensuite un petit espace de plein pié, au bout duquel on rencontre une chambre de douze pas de long et six de large, et d'environ 20. piés de haut. Elle est couverte de neuf pierres, qui

PIRAMIDE SUR LAQUELLE ON MONTE.



ont 4. piés de large chacune, et toutes traversent la cham- bre et vont reposer sur les deux murs. Les murailles, de cette chambre sont fort polies, et au bout dans un lieu qui regarde la porte, il y a un tom- beau vuide, long par dedans de 7. piés, large de 3. épais de 5. poulces et de trois piés et demi de haut. La pierre en est grisâtre, et ressemble au porphyre, excepté qu'elle n'est pas rouge: elle est fort dure, et résonne comme une cloche quand on frappe dessus. à côté de cette chambre, il y en a une autre plus petite qui n'a point de tombeau. Cet en- droit est le non plus ultra de la Piramide: on n'y voit plus aucune ouverture, et comme il

n'y en a point d'autre que celle d'en bas on y respire un air fort étouffé. On peut monter sur ces Piramides par les coins, parce qu'on y a laissé des pierres qui débordent l'une sur l'autre pour servir de degrez, comme on le voit dans la planche Nº. IV. Ces Pierres depuis le haut jusqu'en bas sont au nombre de 210. Les unes hautes de 4. paumes, les autres de 5. et quelques-unes de 6. par où l'on peut juger à peu près de la hauteur perpendiculaire de cette Piramide. Ceux qui l'ont mesurée de haut en bas disent qu'elle a cent douze brasses qui reviennent à 616. piés, et que par le bas elle est plus large que haute de quatre-vingt-huit piés ou environ.



toient le Sphinx de deux
 re d'un Lion couché sur
 d'un monstre qui avoit le
 ge d'une fille. Par la pre-
 de leurs Divinitéz appellee
 toutes les eaux, et qui entre
 ment du Nil; et par la secon-
 sissement même de ce fleuve.
 soi ils emploioient cette figu-
 c'est qu'ils avoient comme
 pchant pour les Hieroglyphes
 vieufes. Et comme le débordé-
 ut le mois de Juillet et d'Août
 ert les siones du Lion et de
 nant que les Egyptiens aient
 n un Monstre consacré au
 xx. Il est couché sur le
 lement du Nil qui se dé-
 représente l'accroissement
 se de pierre a servi de
 ce qui pourroit le faire
 ffit placée dans un lieu qui
 le Cimetierre. d'Autres veu-
 fait faire ce Sphinx en mé-
 pe de Corinthe dont il é-
 eux. Quoi qu'il en soit on
 les qu'il n'est pas à propos
 eulement que le Sphinx est
 mystère.

HABILLEMENTS DES ARABES & DES JUIFS QU DE LEURS DIVERTISSEMENS & QUELQUES RESTES DE L

Entre les habitans du Saire il faut compter les Arabes et les Juifs; Et comme leurs habits sont differens de ceux des autres, en voici, qu'un voyageur a dessinez pour la satisfaction des Curieux. Les Arabes vont ordinairement vetus comme on les voit N.º I. Ce qu'ils ont autour de la tête et qui par un bout leur vient pendre sur la poitrine ou sur l'épaule selon que l'envie leur en prend, et qu'ils veulent lui donner un autre air, est un voile de soie noire raié de fil d'or, et qui d'ordinaire est orné de quelques houpes. Les gens du commun portent ce voile d'une étoffe plus simple.

L'habit des Juifs de ce pays est tel qu'on le voit représenté N.º 2. Leur Turban doit être mêlé de raies bleues et le reste de leur habit violet; C'est une couleur qu'ils sont obligés de porter pour les distinguer, car autrement il n'y a point de différence entre leur habit et celui des Turcs, les personnes de distinction sont bien plus proprement vetus que celui dont on a ici la figure.

On la représente dans cette attitude pour faire voir tout d'un tems quels sont les Instrumens dont ils se servent dans les occasions de rejouissances. Celui-ci n'a que trois cordes et il se touche avec un archet comme un violon. Le corps de l'instrument est d'un bois noir et les chevilles dont on tend les cordes sont d'ivoire; le son en est passable.

La danse est un des divertissemens des Arabes; elle ne consiste guères qu'en quelques mouvemens des épaules, le reste du corps étant presque immobile, et cette danse se est accompagnée de quelque chant qu'ils y mêlent; les joueurs d'instrumens à la musique desquels la danse est réglée, ont quelque chose de divertissant et d'exaltant. Les uns ont quatre morceaux de plats rompus deux à chaque main, dont ils se servent comme de castagnettes, qui quoi qu'elles ne rendent aucun son musical, ne laissent pas d'être assez divertissantes. D'autres ont des instrumens de musique qui ressemblent à peu près à de petites Tambales mais un peu plus longs, sur lesquels ils jouent avec les doigts. Les Arabes écoutent fort attentivement ce que l'on chante et ceux qui en est quelquefois fort spirituel. Ce qui est cause qu'on les écoute avec attention. Il ne faut point juger de ses usages par ceux que nous pratiquons en Europe; l'habitude fait tout le plaisir de chaque chose, et quand on n'en connoit pas de plus grande est aussi sensible aux médiocres qu'à ceux qui piquent davantage d'ailleurs la conformation des ornamens, plus ou moins de heats selon les pays, est ce qui doit décider du goût de chaque

HABILLEMENT DES ARABES.



HABIT DES JUIFS.



ANCIENNES IDOLES DES ÉGYPTIENS LIEUX & RAPORTS EN EUROPE



Cette figure est un monument de l'ancienne Égypte. La petite Statue d'une femme nue tient de ses mains quelque chose en haut, et le haut de sa tête soit de ses cheveux ou de tout une Coëffure relevée par devant, et comme on le voit (b), sort à couvrir la tête et se rassemble en une tresse. Cela figure la Statue d'Isis; mais il faut remarquer qu'il n'y a nulle part cette Déesse représentée, et que cette petite Statue représente plutôt un objet de quelque jeu des Égyptiens.

La pièce ronde représentée (c) et qui ressemble à une Médaille ancienne, qui d'un côté si elle avoit été pélie, et qui du moins a de l'autre côté en figure fort relevée la tête d'une femme, a de même été vengue pour une Statue que l'on conjecture n'être autre que celle d'Isis, et l'on conjecture par la sur la tête que c'est plutôt un objet de quelque jeu que d'être une Statue.

La troisième petite Statue qu'on voit représentée (d) est une petite Statue d'une femme nue, qui est extraordinairement grosse, et qui est plutôt une représentation des Égyptiens que d'une autre Nation. Elle a une tête qui est extraordinairement grosse, et qui est plutôt une représentation des Égyptiens que d'une autre Nation. Elle a une tête qui est extraordinairement grosse, et qui est plutôt une représentation des Égyptiens que d'une autre Nation.

Cette figure de femme nue est une Statue d'une femme nue, qui est extraordinairement grosse, et qui est plutôt une représentation des Égyptiens que d'une autre Nation. Elle a une tête qui est extraordinairement grosse, et qui est plutôt une représentation des Égyptiens que d'une autre Nation.

CARTE DE ARBARIE, NIGRITIE ET DE LA MER DE ASSE

Dressée sur les Memoires les plus Nouveaux de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Paris

340 345 355 360 5 10

35

30

25

20

15

10

5

nommée par quins
 En ce vers
 ont

LA MER TE

a cause des h i
 Tropicque du
 y flottent conti t

I. St. Antoine
 I. St. Lucie
 I. St. Vincent
 I. St. Nicolas
 I. de S.
 I. de Bonne
 I. de Fo o
 I. de May
 I. Brava

ISLES DU CAP

REMARQUE

La Barbarie est la Région la plus peuplée de l'Est de l'Afrique. Elle s'étend particulièrement de l'Est de l'Afrique jusqu'à l'Equateur. Pour ce qui est de la Guinée, l'Equateur fait assez connaître que l'air est chaud. Mais comme les pluies y sont très abondantes, très mal saines particulièrement aux côtes. Les principales choses que l'on transporte de la Barbarie sont le poudré d'Or, de l'ambre Gris, de l'ivoire, &c. La Nigritie est ainsi appelée des Nigrites qui semblent avoir eu leur origine ou de leur terre, qui est nommée Nigritie, ou du fleuve Niger dont elle est



DISSERTATION
SUR LA
BARBARRIE,
QUI COMPREND
LES ROYAUMES
DE BARCA, DE TRIPOLI, DE TUNIS,
D'ALGER, DE FEZ ET DE MAROC.



Cette partie la plus Septentrionale de l'Afrique, qui confine l'Egypte à l'Orient, est baignée à l'Occident par l'Océan Atlantique; par la Mer Méditerranée au Nord; & le Mont Atlas, le Biledulgerid, & le Desert de Barca la confinent au Midi. Nos Géographes conviennent qu'elle a neuf cens lieues de longueur. Mais quant à la largeur les uns disent quatre-vingts lieues tout au plus, & les autres vont jusques à cent trente. L'origine de son nom est inconnue, ou du moins fort douteuse. Mais on ne sauroit nier l'antiquité du terme *Barbare*; puisque la Nation qui se croioit la plus polie, la mieux civilisée, le donnoit anciennement à toutes les autres. Personne n'ignore non plus ce que *Barbare* veut dire en bonne & saine Morale, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus detestable dans la Société Humaine.

Comme elle est toute située dans la Zone tempérée Septentrionale, le climat en est assez doux; le froid ne s'y fait sentir que dans les hautes Montagnes de l'Atlas, & la chaleur y est par-tout assez supportable. Les saisons y sont plus avancées qu'en Europe: le Printems commence le 25. Fevrier, & dure jusques au 28. Mai, & les autres à proportion. Ce qui fait que dès le commencement d'Avril tous les Arbres commencent à fleurir, qu'on y trouve en quelques endroits des Cerises mûres sur la fin du même mois, & que dès le milieu de Juillet, on y mange abondamment des Pommés, des Poires, des Prunes & des Raisins. Il n'y a que sur les hautes montagnes de l'Atlas, qu'on ne distingue que deux saisons, l'Hiver qui dure depuis le mois d'Octobre jusqu'en Avril, & l'Eté depuis le mois d'Avril jusques à la fin de Septembre. On y passe immédiatement du froid au chaud, & du chaud au froid sans aucun milieu, parce que ces monta-

gnes étant fort élevées ne reçoivent point la chaleur ou la froideur par degrez; mais qu'elles participent tout-à-coup à la qualité de l'air qui les environne. Ce climat ne laisse pas d'être assez sain, & le Terroir plus ou moins fertile selon les différens endroits. On y recueille plusieurs sortes de grains, quantité de Dates, d'Oranges, de Citrons, d'Olivés, de Figues, de bon Vin, de Melons délicieux & d'autres sortes de fruits. Il y a aussi force espèce de bêtes, soit domestiques, soit sauvages, qui ne sont point en Europe; des Chameaux, des Lions, des Dragons, des Léopards, des Panthères, des Tigres, des Elephans, des Bubales, des Singes &c. Le País nourrit aussi ces chevaux qu'on appelle Barbes, & dont on fait si grand cas pour leur bonté toute extraordinaire; aussi sont-ils chers & recherchés à proportion. On y voit de plus des Moutons dont la queue est d'une grosseur prodigieuse, & d'autres Bestiaux qui fournissent des cuirs du meilleur usage, & sur-tout le Maroquin. On y pêche beaucoup de Corail, sur les Côtes.

De cette description il est facile de juger, dit un Ecrivain, que la Barbarie est le plus beau & le meilleur País de l'Afrique; aussi n'y en a-t-il point dans cette partie du Monde qui soit plus peuplée. On y voit trois sortes de Nations différentes, des Arabes, des Turcs, & des Afriquains naturels. Ceux-ci sont de deux sortes: les uns blancs, qui habitent vers les côtes, & les autres noirs, vers le Biledulgerid. Ils ont en général l'esprit vif, mais l'usage qu'ils font de cette vivacité est différent selon les différens genres de vie. Ceux qui habitent sous des tentes en pleine campagne, comme les Arabes & les Bergers, sont vaillans, laborieux, doux & liberaux; c'est la nature toute pure qui les guide; & leurs mœurs se ressentent de l'ancienne simplicité. Mais les Habitans des Villes sont fiers, vindicatifs, avarés & de mauvaise foi. La Société

té qui devoit les adoucir, les rend au contraire plus féroces. Peut-être parce qu'ils ne font aucun usage des Sciences, dont l'étude est défendue parmi eux. C'est proprement le séjour de l'ignorance, & un vrai Pais de Barbarie à tous égards. Ce n'est pas qu'ils en aient toujours usé ainsi : ils s'appliquoient autrefois à la Philosophie, à l'Astrologie, pour lesquelles leur vivacité naturelle leur donnoit beaucoup de dispositions ; mais leurs Princes leur en ont interdit la pratique, depuis environ cinq cens ans, comme s'ils eussent appréhendé que ces exercices ne les détournassent du commerce pour lequel ils ont assez de penchant. Il s'en faut pourtant bien qu'ils le fassent avec autant d'intelligence que la plupart des Nations voisines ; car quoiqu'ils trafiquent continuellement, ils ne savent ce que c'est que Banques, ni Lettres de change, non plus que l'envoi des marchandises d'une place à l'autre ; mais ils les portent eux-mêmes dans les lieux où ils veulent les débiter. Celles qu'on tire de ce Pais sont des Barbes, des Toiles de lin & de coton, des Laines, des Blés, des fruits secs, Figues, Raisins, Dattes & autres, des Maroquins & du Corail qui se trouve en abondance sur les côtes de la Méditerranée.

Il y a en Barbarie des Chrétiens, de toute Nation, François, Espagnols, & Hollandois, qui sont esclaves des Corsaires, & qui y sont traités avec des cruautés & des rigueurs inouïes ; mais la plupart sont Mahometans ou Juifs, & ceux-ci y paient de très-grosses sommes pour pouvoir exercer impunément leurs usures. Mais ce qu'il y a de remarquable & digne d'être imité parmi ces Peuples infidèles, c'est que le Blasphème leur est inconnu. On prétend même que dans les langues dont ils se servent, qui sont l'Africaine, la Turque, & l'Arabesque, il n'y a pas un seul mot qui exprime le Blasphème ; chose admirable & qui fait honte aux Chrétiens. Ces Peuples, selon la Loi de Mahomet dont ils font profession, peuvent avoir plusieurs femmes. Cependant ils n'en ont qu'une légitime ordinairement, les autres étant des concubines ou des esclaves. Les Femmes & Filles y sont toujours voilées, sans doute à cause de la jalousie qui regne dans ce Pais-là, où la délicatesse sur le point-d'honneur, attaché à la réputation des femmes, rend les hommes très-circonspects à cet égard. Cela va si loin, que ceux qui se marient ne voient leurs épouses que le soir de leurs noces. Il faut qu'ils s'en rapportent sur leur beauté au Portrait que le Père & la Mère leur en font. Expedient commode pour la défaite des filles laides & mal faites, & que plusieurs de celles de l'Europe souhaiteroient qui fût en usage parmi nous. Mais dans le fond, qu'y gagneroient-elles ? Le plaisir d'être mariées ? Ce plaisir vaut-il la peine de s'exposer au mépris qu'entraîne toujours le dégoût ? & si les plus belles Femmes cessent à la fin d'être aimables par le bizarre effet d'une longue possession, quel seroit le triste sort d'une laide qui n'auroit pas même de quoi se vanger des dégoûts de son mari ? La liberté réciproque dont jouissent les deux sexes en Europe fait trouver des remèdes à un mal qui ne devient que trop commun, & c'est peut-être le défaut de cette même liberté qui a introduit ailleurs la multiplicité des Femmes, afin que la jouissance de l'une pût suppléer à ce qui manque à celle dont les appas commencent à vieillir. Quoi qu'il en soit, en Barbarie, comme en tous les lieux où la Loi de

Mahomet est en vigueur, on est si persuadé que les Femmes ne sont faites que pour l'usage de l'homme, qu'elles sont exclues même des assemblées de Religion. Elles n'entrent point dans les Mosquées, non plus que dans les autres lieux publics ; & l'intérieur de leurs maisons fait tout leur divertissement. On peut juger quelles divisions, quelles jalousies regnent parmi ces Femmes ainsi enfermées ensemble. Si le Mariage avec une seule, tel qu'il se pratique en Europe, ne laisse pas d'être un joug pesant, quel ne doit pas être l'embarras de garder plusieurs Femmes, à moins que l'empire despotique des Maris ne leur donne sur elles un ascendant qu'on n'a point ailleurs ? Mais alors c'est domination, & non plus société de tendresse, & quel plaisir peut-on trouver à se faire craindre, ou à n'user de ses droits que par brutalité ? Il faut être bien persuadé que les Femmes ne sont données à l'homme que comme une aide & un remède, pour en faire si ample provision ; & être bien esclave d'un besoin si animal, pour s'endosser un bénéfice accompagné de tant de charges.

Revenons à la Religion de ceux de Barbarie ; c'est encore pour prévenir les distractions que la présence des Femmes pourroient leur causer, qu'ils ne les admettent point dans leurs dévotions : plus sages en cela que les Chrétiens, qui font servir les assemblées de piété à des rendez-vous & des entretiens galans. Au moins parmi les Barbares, le culte religieux n'est-il mêlé de rien de profane.

Il est vrai que la superstition en gêne un peu la pratique ; mais, n'y a-t-il que les Infidèles qui soient superstitieux ? Ceux-ci portent des chapelets de corail, & disent sur chaque grain une prière qui signifie *Dieu me conserve !* Quel dommage que des Peuples qui n'adressent leurs vœux qu'à Dieu, n'aient pas le bonheur de connoître comment ce Dieu veut être servi, & qu'ils fassent consister leur service dans un certain nombre de prières ! Ils ont un grand respect pour le Mufti qui est le Chef des Marabouts ou Prêtres, & des Santons qui sont comme des Religieux. Les uns & les autres savent si bien profiter de la crédulité des Peuples, qu'ils leur font faire aveuglément tout ce qui leur plaît. La réputation de sainteté qu'ils se donnent leur attire une singulière vénération pendant leur vie, & des honneurs extraordinaires après leur mort. Tel est le pouvoir de la Vertu, qu'elle se fait respecter, même par la seule opinion qu'on en a. Car ces Marabouts & ces Santons s'adonnent ordinairement à la Magie, & tiennent les Peuples comme enchantés par l'idée merveilleuse qu'ils leur donnent de leur pouvoir.

Suivant le partage moderne, la Barbarie consiste en six petits Roiaumes : Barca, Tripoli, Tunis, Alger, Fez, & Maroc. Les cinq premiers sont de suite d'Orient en Occident le long de la Méditerranée ; & le Roiaume de Maroc est au Sud-Ouest de celui de Fez : il est à remarquer, que ces deux derniers États sont sous la domination d'un même Prince.

Du Roiaume de Barca.

Que le Roiaume de Barca soit placé entre l'Égypte & la grande Sirte ou Seiches de Barbarie, c'est sur quoi on est d'accord ; mais il n'en est pas de même à beaucoup près de son étendue : les uns en font un petit Pais, ne lui donnant que trente lieues

lieuës de longueur & quarante de largeur; les autres au contraire veulent qu'il soit long de trois cens lieuës & large de deux cens. Savoir, dans une si grande contradiction, de quel côté est la verité, c'est aux parties à fournir leurs preuves, & je croi que le meilleur seroit de nous dire chacun dans son parti, *ne voulez-vous pas me croire? allez sur les lieux & mesurez vous-même.*

Le Barca ne participe point à l'abondance générale de la Barbarie. L'air n'y est pourtant pas mauvais; mais le terroir est stérile & plein de rochers: aussi dit-on, que les Habitans, qui d'ailleurs ont la laideur en partage, sont fort défaits & fort maigres. La pauvreté y contribue peut-être plus que la nature, & pour se soutenir contre l'indigence, un des plus grands ennemis de l'homme, ils se servent d'un remède pire que le mal, se faisant voleurs de grands chemins. Les Habitans des côtes valent mieux que ceux qui vivent dans le milieu du Pais. Il y a dans la partie Occidentale plusieurs villes dont les principales sont Barca, Capitale & qui donne le nom au Roiaume, Cairoan, anciennement Cyrene, Camera &c. Du côté de l'Est on rencontre plus d'un Havre; mais il n'y a que la Ville d'Alberton, ou Port de Soudan, qui merite un peu de distinction.

Ce Roiaume est tombé sous la puissance Ottomane: il est gouverné par un Sangiac, d'autres disent Cadis, qui réside dans la Capitale au nom du Grand Seigneur; mais qui est subordonné au Bacha de Tripoli. Ce Domaine-là ne grossit guère tous les ans le Tresor du Serrail; peu d'habitans, conséquemment peu de culture; quelques Dattes & quelques grains pour tout rapport. Ce n'est pas là une de ces Possessions dont les Conquerans sont si affamez pour s'enrichir & pour s'agrandir.

Du Roiaume & de la Ville de Tripoli.

Après Barca vient Tripoli. Cette Province de l'Empire Turc s'étend depuis Barca jusques à Tunis. On lui donne deux cens lieuës de longueur; & environ soixante de largeur. Le Pais est séparé en deux par la Rivière de Tripoli qui donne le nom à tout le Roiaume aussi bien qu'à la Capitale, qui est agréablement située sur ce Fleuve. Elle fut autrefois prise par les Espagnols & donnée aux Chevaliers de Malthe; mais les Turcs la leur enleverent & en demeurèrent les maîtres pendant long-tems. Aujourd'hui c'est une République, qui est sous la protection du Grand Seigneur. Cette Ville, fameuse dans les premiers siècles de l'Eglise par le différend qu'elle suscita entre Carthage & Alexandrie, qui toutes deux vouloient avoir son Evêque au nombre de ses Suffragans, n'est plus à présent ce qu'elle paroît avoir été dans l'Histoire. Elle a entièrement changé d'état en changeant de nom, & autant qu'elle avoit de splendeur pendant qu'elle appartenoit aux Romains & aux Chrétiens, autant en a-t-elle peu maintenant qu'elle est depuis onze siècles au pouvoir des Infidèles. Elle ne laisse pourtant pas de présenter un objet fort agréable à la vue: c'est un Croissant parfait, placé au bord de la Mer, dont la Ville couronnée de plusieurs belles Pyramides fait le centre. La pointe du Couchant est une suite de rochers & de Forts bâtis à l'antique: l'autre est flanquée d'un gros Château, & se termine au Fort des Anglois qui en fait comme la pointe, laissant voir entre deux

Tom. VI.

l'agréable paysage de la Missie, qui est la nouvelle Ville, au travers d'un grand nombre de Pyramides qui s'élevent des Tombeaux des Turcs. Mais il s'en faut bien que l'interieur de la Ville réponde à l'idée qu'on s'en fait en la voiant de loin. Les maisons y sont fort basses, n'ayant la plupart que 18. ou 20. piés de haut, & les ruës si mal propres qu'en 1700. les Barbares n'avoient pas encore réparé les ruines du bombardement que les François y firent en 1685. en sorte que les ruës étoient encore pleines de ces ruines, & que les Turcs aimoient mieux prendre des détours en sortant de leurs maisons, que de se donner la peine de les enlever. Elles se terminent toutes en plates-formes selon l'usage du Pais; & ne tirent presque de jour que par les portes. On y voit cependant encore un Palais abandonné, & presque demoli, qu'on dit avoir servi de demeure aux Chevaliers de Malthe, dans le tems qu'ils possédoient cette Ville. Il paroît par les restes, qu'il étoit tout incrusté de petits pavez de fayence, comme sont aujourd'hui la plupart des Maisons de Hollande; qu'il étoit de trois étages & qu'il avoit des fenêtres: ce qui ne se trouve pas ordinairement. Mais aujourd'hui la ville est, dit-on, un peu plus agréable, ses principaux quartiers sont bien peuplez, quoiqu'il y en ait d'autres tout deserts, & la ruë des Marchands est en assez bon état. La plupart de ces Marchands sont François; les Arabes y apportent beaucoup de cendre, qui sert à faire du Savon & du Verre.

On voit dans cette Ville une Antique, dont les Curieux font assez de cas. C'est un Arc de triomphe à quatre faces d'une grande Arcade de chaque côté; dont les deux grandes faces sont accompagnées chacune de deux petites portes quarrées. A l'Orient la face est ornée, au dessus des deux petites portes, de deux Medailles où sont representez en relief deux Empereurs, enrichis de quelques figures de Cupidons assez informes. A cette face & à celle de l'Occident, on remarque des figures de Louves en bas relief, qui font connoître que cet Ouvrage est un reste des Romains. On y lit même aussi en caracteres Romains ces mots, qui sont au dessous de la Corniche du côté du Couchant, VIRO ARMINIACO SILVIRIO FLAMEN PERPETUUS, MARMORI SOLIDO FECIT: & sur le retour de la même corniche du côté du Midi, on n'y lit plus que quelques mots d'une inscription presque toute effacée. Les bases des Pilastres sont accompagnées de bas reliefs, où sont representez des hommes habillez à la Romaine. Au dessus sont des Trophées d'armes avec des figures de Colombes, dont quelques-unes sont percées d'une fleche au travers du corps. Cette Antique est de grosses pierres de marbre blanc, posées à sec avec si peu de liaison, qu'il semble que ce soit un Ouvrage transporté depuis peu de tems. On connoît qu'il étoit d'ordre Corinthien par les Chapiteaux qui couronnent les Pilastres, dont on voit encore quelques morceaux. Au reste les proportions de tout l'ouvrage sont très-peu exactes; les Arcades étant beaucoup plus larges que hautes, les Pilastres trop courts, & les bas reliefs sortant comme à moitié de terre: ce qui fait croire ou qu'il s'est enfoncé, ou que la terre s'est élevée autour.

Mais si cette Ville n'a presque rien de beau au dedans, elle a en dehors quantité de vues très-agréables, parce qu'il y passe beaucoup d'eau qui vient de la Montagne du Liban. Cette eau forme une

H

Ri-

Rivière qui traverse la Ville, & qui prenant son cours au travers des terres, va se décharger dans la Mer. Elle a très-peu de profondeur en divers endroits, ce qui fait qu'on la passe souvent à gué pour gagner du chemin. On voit aux environs plusieurs Jardins plantés de meuriers, qui nourrissent quantité de Vers à soie.

Le Port de Tripoli est assez beau, fait en forme de Croissant, & il occupe toute la face de la Ville: l'ouverture en est placée entre le Nord & le Levant. Du côté du Ponant est un rideau de rochers joints par des Tours & par des jettées, qui font une espèce de Mole vers lequel il y a du Canon. C'est derrière ces Rochers & ce Mole que se forme une espèce de Golfe où mouillent les Vaisseaux de Guerre, & ce fut par là que l'Escadre Française commandée par M. d'Etrées bombarda la Place autrefois. Pour ce qui est du Château, il est vis-à-vis de ce Mole à l'autre extrémité du Port. On voit encore à demi-lieuë de la Ville, du côté du Levant, un Fort appelé *des Anglois*, pour défendre les approches du Port de ce côté-là.

Il ne paroît dans cette Ville que cinq Mosquées, dont la principale a été bâtie par Osman Dei. Le Portail en est tout de marbre, d'une Architecture noble & simple, les Châpiteaux des Pilastres de plusieurs Croissans entrelassés selon l'usage des Mahométans. Les murs, que les Chrétiens ne peuvent voir que par dehors, sont distingués de plusieurs compartimens faits de petits carreaux de marbre, & de porcelaine, sur un fond de très-belle pierre blanche, percés d'un rang de fenêtres à hauteur d'appui. La couverture est une vaste terrasse relevée avec beaucoup d'ordre par des espèces de demi-globes qui sont comme autant de petits Dômes, avec une flèche fort haute, terminée par un croissant. Le Lavoir qui est tout proche, est une galerie qui peut contenir au moins 30. personnes sans s'incommoder. Il y a environ une douzaine de Robinets qui jettent de l'eau dans un Canal de marbre, où les Turcs se lavent avant que d'entrer dans la Mosquée: comme les Chrétiens ne peuvent la voir qu'au travers des fenêtres grillées, je n'en donnerai pas une description fort exacte; voici seulement ce qu'on y a pu remarquer. C'est une grande sale à trois rangs de colonnes de marbre, dont la terre n'est couverte que de Nattes de jonc très-fin, sans pavé: ce qui est un point de Religion chez les Turcs. Parmi sept ou huit lustres de Jay à plusieurs branches d'où pendent des lampes & des œufs d'Autruche, il y en avoit en 1700. un de cuivre assez beau, dont le Consul François avoit fait présent au Dei. On y voit deux Chaires, dont l'une sert au Mufti pour prêcher, & l'autre est comme une niche pour faire la Prière. Toutes les deux sont des Ouvrages Gothiques & dorés, terminés par une Pyramide surmontée d'un Croissant. Autour de la Mosquée regnent des Galeries, ou Tribunes fort propres & fort riches: & c'est tout ce qu'on peut voir, quand on n'y entre pas.

Les Bains de Tripoli sont les plus renommés de la Côte d'Afrique: on entre d'abord dans une grande sale carrée, & terminée en forme de Dôme, dont le haut est percé de quantité de petits trous quarrés, en sorte qu'il y a presque autant de vuide que de plein. Tout autour de la sale sont des espèces de Canapez de pierre, couverts de Nattes de jonc. Au milieu il y a une fontaine élevée de cinq ou six piés de haut. A l'entrée est le Bureau du

Bain, où tout ce qu'on laisse de hardes est gardé avec une inviolable fidélité. De cette Sale on passe dans un petit Vestibule, qui est modérément échauffé, & où ceux qui prennent le bain s'arrêtent quelque tems, afin de n'être pas surpris de la trop grande chaleur. On entre ensuite dans une autre sale qui est celle du Bain, & qui est semblable à la première en grandeur, excepté que le Dôme en est plus obscur & que le pavé est de grands carreaux de marbre blanc. Il y a au milieu une espèce d'Estade du même marbre de sept à huit piés en quarré, & d'un pié d'élevation. C'est là où l'on se repose, & où par la grande chaleur du lieu, de l'eau, & la dextérité des Noirs, on se trouve bientôt baigné dans sa propre sueur. Car c'est plutôt une étuve qu'un bain; il y a seulement tout autour des Murs, des Robinets, par le moyen desquels on prend l'eau selon les divers degrez de chaleur qui sont nécessaires. Ces eaux sont naturellement très-chaudes, & viennent d'une fontaine éloignée d'environ un quart de lieuë de la Ville. On assure qu'elles sont un souverain remède contre les Rhumatismes.

L'Exercice de la Religion Chrétienne est assez libre à Tripoli. Outre la Chapelle Consulaire, les Chrétiens en ont encore deux dans les Bagnes ou Prisons des Esclaves. Ce sont de grandes voutes longues & larges, qui n'ont de jour que par le haut. Là sont pratiqués de part & d'autre, dans les Murs, des enfoncemens en Arcades, où sont rangés plusieurs Etages de planches qui servent de lits à ces malheureux. Il y a ordinairement cinq Esclaves dans chacun de ces Etages, & comme ces Arcades s'élevent aussi haut que la voute, il y en tient ordinairement jusques à quatre à cinq cens tant Chrétiens que Mores, ou Noirs. L'obscurité, la vermine, la puanteur, sont les moindres maux que souffrent ces pauvres gens. Ils sont gardés le jour par des Turcs qu'on appelle *Gardiens Bachis*, & la nuit par des chiens qui servent aussi à la garde du Port. Ce n'est pas sans peine qu'on peut parvenir à les racheter, & outre qu'il en coûte beaucoup d'argent, les Turcs sont les difficiles & se font longtemps prier. Il y a encore une autre prison hors de la Ville, appelée la Galere de terre, où l'on enferme les Esclaves qui travaillent à la Campagne. Un de leurs plus rudes travaux est de remuer du sable brûlant, pour découvrir les roches d'où ils tirent aussi la pierre.

A demi-lieuë de Tripoli est la nouvelle Ville nommée Missie, composée de maisons de plaisance des principaux Turcs du Pais. Rien n'est plus beau que l'aspect de ces maisons placées entre une infinité d'arbres fruitiers, où elles paroissent comme autant de terrasses dans des jardins, environnées de Palmiers de toutes parts. Tous ces Arbres, dont la diversité aussi bien que la fécondité offre à la vue un spectacle fort agréable, ne laissent pas d'arracher du cœur de ceux qui les voient de profonds gemissemens, quand on apprend qu'ils sont arrosés de la sueur des pauvres esclaves. Car c'est là qu'ils travaillent à bêcher la terre dans les plus grandes ardeurs, sans avoir que très-peu d'eau pour éteindre leur soif, & encore moins de pain pour soutenir leur misérable vie.

La luxure & l'avarice sont les deux vices qui regnent le plus dans ce Pais-là. Les deux sexes sont de concert pour commettre le premier, & l'on ne sauroit dire qui est le plus passionné d'un Turc, ou d'une Turque. Les Femmes n'ont rien qui les retien-

tienne, que la jalousie ou la tyrannie de leurs maris. La Religion ne les arrête pas, parce qu'elle ne leur laisse rien à espérer pour l'autre vie. Elles font consister leur beauté dans la grosseur énorme de leur taille, & dans des marques affectées de barbe aux joues & au menton. Elles ne paroissent point dans les rues, si ce n'est le jour de la fête de Mahomet. Ce jour-là elles peuvent sortir couvertes depuis les pieds jusques à la tête d'une grande pièce d'étoffe de laine, ou de soie, qui est ordinairement blanche pour les riches. Celles qui paroissent le visage ou les pieds plus découverts, se déclarent Femmes publiques par-là. Les autres portent des Caleçons qui leur envelopent même les pieds, avec un voile sur le visage. Les Femmes noires, sur tout celles qui sont esclaves, marchent dans les rues librement & à visage découvert. Elles sont parées de Colliers, de Chainons, de Bracelets, de Perles de verre ou d'émail, & portent aux oreilles des anneaux d'argent d'environ quatre pouces de diamètre. Elles en portent aussi aux jambes, comme toutes les Femmes d'Afrique, marque perpetuelle de leur fervitude.

Pour les Mores ils sont presque tout couverts d'un morceau d'étoffe de laine blanche, qui leur sert de chemise, d'habit, & de couverture. Les plus aisez portent une Berauche ou Capote blanche, travaillée au métier, avec un Capuchon. A l'égard des Turcs, chacun fait qu'ils sont vêtus d'une double veste de soie ou de drap fin avec des broderies, ou agrafes d'argent, & ceints d'une écharpe de soie brochée d'or ou d'argent, avec le Turban en tête.

C'est à peu près la même chose pour l'air & pour le Terroir qu'à Barca. La plupart des endroits y sont fort stériles. Il n'y a que des Palmiers. Cependant, suivant une Relation particulière, il y croit une grande abondance de Lettus. C'est un fruit d'un suc plus agréable que la Date, & dont les Habitans font d'excellent vin. Il y vient aussi des Limons, des Oranges & des Figues, & un autre fruit de la grosseur d'une fève; on ne fait que le fucer & il a le goût d'amande. Ces productions délicieuses se trouvent principalement aux environs de la Capitale.

Les Villes les plus remarquables sont, après Tripoli, Capes, Zoara & Elhamma. Les Tripolitains vivent de Negoce & de Manufacture. Ceux de Capes s'attachent à l'agriculture & à la pêche, ce qu'on leur fait paier chèrement par les taxes dont on les accable. Ceux de la Zoara subsistent par la chaux, & le plâtre à quoi ils travaillent, & qu'ils vendent aux autres Villes: tous en cela bonnes & honnêtes gens. Mais pour les Elhammaïens, leur métier est la sceleratesse, ne vivant que de vol & de brigandage.

La Ville de Tripoli est appelée Tripoli en Barbarie, pour la distinguer de Tripoli en Sirie. Cette Capitale est la résidence du Bacha Turc; mais il ne gouverne pas despotiquement; cet Etat-là étant une espèce de République sous la protection du Grand Seigneur. Ordinairement ces sortes de Protecteurs ne laissent que l'ombre de la liberté, & sous le beau titre de Défenseurs ils agissent en vrais Tirans. Quel que soit le Gouvernement de Tripoli, toujours est-il haïssable par un endroit, c'est de donner retraite à ces infames Pirates qui font profession de troubler de sang froid la sûreté de la Mer. Capes, Place qui subsiste depuis plusieurs siècles, est située sur le Golfe de

Tacapé: elle a Murailles & Citadelle. Mahara, placée à l'embouchure de ce même Golfe qu'on vient de nommer, ne mériterait pas le nom de Ville sans la Forteresse qu'on y a élevée depuis peu. Elhamma, proche voisine de Capes, a l'honneur d'avoir les anciens Romains pour fondateurs.

On remarque quelques particularitez curieuses sur le Mezzal & le Mestrata Provinces du Roiaume de Tripoli. La première est sterile en grains; mais elle rapporte beaucoup de Dattes & d'Oliviers, & sa meilleure fécondité consiste en safran, qui surpasse en bonté tous les safrans de la terre; aussi coute-t-il un tiers davantage. La Province de Mestrata étoit anciennement la Cyrenaique, ou Pentapolitaine; & Cyrene, aujourd'hui Cayroan, en est la Ville principale. Si je ne m'aveugle point; un de nos Géographes se contredit ici formellement: après avoir marqué que le Mestrata & la Cyrenaique sont la même chose, voici ce qu'il dit: la Cyrenaique est à present presque toute deserte; les Corfaires ravagent leurs Côtes, & les Arabes leurs terres. Les Habitans pourtant de Mestrata sont riches par le moien du Commerce qu'ils font avec les Européens & les Negres: c'est en propres termes ce que dit cet habile Maître; or si ce n'est pas-là marquer qu'un Pais est en même tems misérable & heureux, abandonné & fréquenté; enfin qu'il est à la fois un bon & mauvais Pais, je renonce à ma Logique; & j'avoue que je ne me connois point en contradiction.

Du Roiaume & de la Ville de Tunis.

LE Roiaume de Tunis est entre celui d'Alger, & le petit ou la petite Sirte, c'est-à-dire banc de sable. Nos Oracles sont encore brouillez sur l'étendue de ce Roiaume. L'un dit soixante & dix lieues de longueur & quatre-vingt dix de largeur. Cela n'est pas vrai, dit l'autre, sa longueur est de cent lieues & sa largeur de soixante & dix. La Géographie a aussi son Pyrrhonisme, & l'incertitude ne s'y trouve pas moins que dans toutes les autres Sciences.

Le Tunis est comme l'abregé de la Barbarie pour la différence de l'air & du terroir. Sterilité vers la partie Orientale, parce qu'elle n'est pas assez arrosée. Vers le Midi, les montagnes & les vallées abondent en fruit. Au Couchant, grande fécondité où il y a des Rivières; mais pour le Nord, mes Guides n'en font aucune mention.

Ce Roiaume comprend huit Provinces, qui sont autant de Gouvernemens. Celui de Tunis est le premier, & les sept autres Seigneuries y ressortissent. Les fleuves qui meritent d'être nommez sont Guadilbarbar, Magrida, Megerada, & Caps. Le premier prend sa source dans le Biledulgerid. Il arrose la partie la plus occidentale du Roiaume: s'étant séparé en deux branches, celle qui coule le plus au Couchant fait tant de tours & de retours, que pour aller d'une certaine ville à l'autre il faut la passer vingt-six fois à gué; n'y aiant ni ponts ni bateaux. Ce même bras serpente si long-tems, que dans l'étendue d'une ligne droite d'environ vingt-cinq lieues on en ferait plus de quatre-vingt-dix, si l'on vouloit suivre son cours. Le Guadilbarbar s'embouche dans la Mer près de Tabarca. Le Magrida, qu'on croit être l'autre bras du Guadilbarbar, (quelques-uns même l'affirment positivement) après avoir traversé les Pais de Choros, se perd dans la Mer près de Marfa. Le Megerada descend d'une

Montagne qui confine au Pais de Zeb , arrose Tabessa & entre dans la Mediterranée de Garelmelechi. Ce fleuve cause des ravages par ses inondations. Enfin le Caps se forme dans un Desert de sable près du Mont Vassalat , au Midi , & se perd dans la Mer près d'une Ville du même nom. Son eau est bouillante, ou du moins si chaude qu'on ne peut la boire qu'une heure après qu'elle est puisée.

Tunis est la Capitale du Roiaume , & lui donne son nom : elle est située au fond d'une Baie , la plus belle qui soit dans la Mediterranée. Elle s'ouvre d'abord par le *Cap-Bon* & le Cap de *Porte-farine*, puis se resserrant par deux autres Caps, dont l'un est celui de Carthage , & l'autre la Montagne de Plomb , presente premièrement le Fort de la Goulette , & ensuite la Ville de Tunis à demi-côte dans le fond. Elle a une lieue de circuit. Sa figure est presque ovale. On y voit un nombre prodigieux de Mosquées , entre lesquelles on en voit une entr'autres que la tradition des Chrétiens dit avoir été autrefois une Eglise dediée à St. Nicolas. La Mosquée neuve qui est encore imparfaite est un gros Dôme soutenu d'un triple rang de colonnes, & du desien , à ce qu'on prétend , d'un nommé Amelot , Ingénieur François. Les rues de Tunis sont assez grandes, mais extrêmement sales , parce qu'on ne les nettoie jamais. Les deux côtes de chacune sont relevés pour le passage des gens de pié , & le milieu est enfoncé & fort étroit , pour le passage des chevaux, qui venant à se rencontrer s'embarassent souvent & embarassent aussi les passans. Comme on ne voit point de fenêtrés sur la rue & que les maisons sont sans toit , il semble moins que l'on marche entre des maisons qu'entre deux Murs de Clôture. Il n'y a de beau que le Bazar ou Marché. Il consiste en deux rues qui se croisent presque à angle droit, plus larges & plus longues que les autres, & toutes couvertes, où sont les boutiques des Marchands assez bien fournies de tout. Du milieu du Carefour, on voit ces quatre rues dont le second Etage, qui avance de cinq ou six piés, est soutenu de beaux piliers, façon de marbre, qui forment une agréable perspective. L'enfoncement est terminé d'un côté par la maison de la monnoie qui fait face, & qui est aussi soutenue d'un double rang de colonnes. La maison du Consul François est fort exhaussée & d'une Architecture très-regulière. On entre premièrement dans une grande Cour quarrée pavée de marbre blanc & noir, au milieu de laquelle est un beau Bassin de marbre blanc. Des quatre côtes, s'élève un bâtiment magnifique à deux Etages, dont celui d'en bas est plein des deux côtes qui se regardent : les deux autres faces sont soutenues de colonnes, aussi bien que les 4. côtes du second Etage, qui sont autant de Galeries , d'ordre Corinthien , excepté quelques couronnemens faits avec des croissans entrelassés. Toutes les Arcades ont aussi la figure d'un croissant renversé. Comme le jour n'y entre que par les portes qui sont de marbre, on a pratiqué, au lieu de fenêtrés, des Cartouches ciselés par filagramme qui sont d'une grande delicatessé & d'une grande beauté. Le Sofa où le Consul donne ses audiences n'est pas moins magnifique que le reste. Les côtes en sont ornés de Pilastres de marbre, entre lesquels il y a de grands Cadres dont le fond est de Porcelaine à grands bouquets de fleurs. Tout l'ouvrage est couronné d'un Plafond, en relief, très-magnifique, doré deux fois.

Au reste, pour dire quelque chose d'historique sur

Tunis, cette Ville-là étoit sur pié du tems de Carthage ; en voici la preuve. Du tems de la première Guerre Punique ou de Carthage, les Romains équipèrent une Flote de trois cens trente Vaisseaux, où il y avoit cent quarante mille hommes portant les armes. Pourquoi ne voions-nous plus à beaucoup près de telles forces maritimes ? Le secret en est apparemment perdu. Dans le serieux ; ou notre Espece ne raisonne plus à present rien qui vaille ; ou ces vieux Historiens, comme Polibe & ses contemporains, ne haïssoient ni l'hyperbole ni l'exageration ; mais continuons ; l'Armée Carthaginoise étoit supérieure de dix mille hommes au moins ; & cette Flote Afriquaine beaucoup plus forte en Vaisseaux que les Romains.

Comme l'envie d'en venir aux prises étoit reciproque, les deux partis se cherchant avec la même ardeur, se trouverent bientôt en vue. On combatit, mais les Carthaginois, nonobstant leur superiorité, furent defaits : & quelque tems après Marcus Attilius Regulus, un des Chefs des troupes victorieuses, passant en Afrique, prit Aspris, Quippiu ou Clupée, Tunis & quelques autres villes moins considérables. On voit par ce passage que dès ce tems-là notre Tunis faisoit figure en son Pais : mais serevous fâché de voir les suites de sa prise ?

Attilius ne douta plus qu'il ne pût devenir Maître de Carthage, où les vivres étoient déjà chers, à cause de la prodigieuse foule de gens qui s'y étoient réfugiés pour se mettre en sureté, non seulement contre les Italiens, mais encore contre les Numides dont les courses caufoient aussi beaucoup de terreur. Sur ce pié-là le Général Romain, qui, visant à l'honneur *triumphal*, craignoit qu'un Successeur ne lui enlevât cette gloire, exhorta les Carthaginois à la paix. Cette puissante Republique ne rejetta point un avis si salutaire ; elle en eût même profité en s'accommodant au tems, si l'on avoit proposé des conditions plus douces & plus suportables ; mais les Carthaginois voiant qu'on les traitoit à toute rigueur, & qu'il ne pouvoit rien leur arriver de plus fâcheux que ce que l'on leur demandoit, se resolurent à faire de nouveaux efforts ; aimant mieux risquer la continuation de la Guerre, dans l'esperance d'une meilleure fortune, que de perdre par une pacification honteuse toute la reputation de leurs armes.

Dans l'Histoire moderne on voit que Tunis essuia une autre révolution, en mil cinq cens soixante & douze. Dom Juan d'Autriche, ce Prince moins connu par le mystère incestueux de sa naissance que célèbre par l'insigne Victoire de Lepante, prit Tunis & la Goulette. Se flatant que le Roi d'Espagne, alors Philippe second, à la fois son Frere & son Cousin Germain, lui cederait son Roiaume d'Afrique, à la sollicitation du Pape, il avoit fait fortifier ses deux Conquêtes ; mais la precaution fut une dépense fort inutile, & son esperance s'en alla bientôt en fumée. Car deux ans après le Bacha Sinan recouvra les deux captures en reprenant les Places. Il gagna cinq cens piéces de Canon, & fit raser les fortifications ; n'eût il pas mieux valu les conserver ? Ce fut alors qu'on jeta les fondemens du Gouvernement present. Le Bacha Sinan, homme d'un grand esprit, & d'une experience consommée, jugea qu'un Etat composé de sujets dont les mœurs, les coûtumes & les intérêts étoient aussi differens, que l'étoient alors ceux de Tunis, ne pouvoit subsister sans un grand ordre, des Loix severes, & l'autorité de quelque grand Prince, sous la protection & le nom duquel il pût gou-

gouverner un corps si monstrueux. Ce fut ce qui l'engagea à le mettre d'abord sous la protection du Grand Seigneur, & à y établir une milice, composée d'environ cinq mille Turcs, divisés en deux cens Pavillons ou Compagnies de 25. hommes chacune, sous un Capitaine. Ces Capitaines nommez *Oldake-Bachis* étoient pris des plus anciens Soldats, qui commandoient par droit d'ancienneté, à moins que quelque action d'éclat n'en eût avancé quelcun préféralement aux autres. Les quatre plus anciens *Oldaks-Bachis* montoient à la dignité d'*Oldaki*, qui étoient une espèce d'Exemts du Bacha, d'où ils passoient ensuite à celle de *Bachi-Odolar*, qui sont comme les Conseillers du Divan, & qui, après avoir été six mois en service, étoient élevez à la charge de *Boluk-Bachis*, qui sont ceux qu'on envoie dans les garnisons sous le titre d'Aga. On en faisoit quatre par an. La paie de chacun haussait selon la dignité; & c'est ainsi que ce Bacha animoit la milice, dans l'espérance qu'en faisant son devoir chacun parviendroit aux premières dignitez de l'Etat.

Il établit de plus le Divan, à qui il donna une grande autorité. Il n'étoit presque composé que de gens de guerre. Le Bacha y assistoit au nom du Grand Seigneur, dont il representoit la personne & maintenoit les interêts. Un Aga ou Commandeur y preffoit avec un Raya, ou Lieutenant Général. Huit *Chaoux* ou Huissiers, deux *Cogias* ou Ecrivains, quatre *Boluks-Bachis*, & vingt *Oldo-Bachis* composoient ce Conseil, qui terminoit toutes les affaires, soit publiques, soit particulières, avec une pleine autorité. Il créa aussi la charge de *Bei*, qui étoit le Grand Trésorier, laquelle se donnoit de six mois en six mois au plus offrant, & ne pouvoit être gardée plus d'un an. C'étoit comme le Receveur des Tailles, destiné à exiger le Carage, ou tribut des Mores, qui sont comme parmi nous les Païsans. Pour les y contraindre il marchoit à la tête d'un certain nombre de troupes qu'on lui donnoit. L'argent que les *Beis* ont eu occasion d'amasser dans cette charge, & l'autorité sur les troupes qu'ils ont su ménager, ont donné lieu à l'agrandissement de cette même dignité & à l'abaissement des Bachas, du Divan & des Deis. Au commencement le Bacha étoit une espèce de Souverain qui donnoit le branle à toutes les autres Puissances. Mais le Successeur de Sinan, nommé Kilic-Ali-Bacha, étant un homme de peu de tête, haï de la milice & du Divan, fut dépouillé de l'autorité de Bacha, qui fut transférée à l'Aga du Divan; & depuis ce tems-là les Bachas n'ont plus eu aucune autorité dans Tunis.

Les Agas gouvernerent l'Etat à la tête du Divan assez paisiblement l'espace de 15. ou 16. ans, se succédant les uns aux autres, jusques à ce que la milice se souleva contre eux. Elle en massacra la plus grande partie, & transféra l'autorité à Calif, qui régna le premier sous le nom de Dei ou Roi. Cette dignité aiant été élevée sur un fondement si foible, n'a servi que comme de Theatre, où les Deis n'ont paru sur la scène que pour y faire le personnage de Rois malheureux. En effet c'est toujours sur eux qu'est retombée la Catastrophe des Intrigues qui se sont formées ou entre le Divan & les *Beis*, ou entre les *Beis* même, lorsqu'ils regnoient plusieurs à la fois. Celui qui regne à present a très-peu d'autorité. Il n'a ni Garde ni Soldats à sa suite, & loge dans une maison particulière sans aucune distinction.

Le Divan a eu le même sort que les Deis. Quelque tems après Sinan Bacha, il se vit au plus haut

point de son autorité par l'élection des Agas, ou Chefs du Divan, dont la charge ne duroit que six mois, & qui ne faisoient rien que par la delibération de tout le Divan. Mais cette precaution que ces Republicains prirent pour se maintenir dans cette espèce de Gouvernement qui leur paroissoit le plus doux, leur fut bientôt à charge; les *Baluks-Bachis*, d'entre lesquels on devoit choisir l'Aga, devinrent si fiers par la frequente election qu'on faisoit d'eux, que chacun en particulier tranchoit du Souverain. Ainsi au lieu d'un Maître dont ils avoient secoué le joug, en détruisant l'autorité du Bacha, ils furent surpris de voir qu'ils s'étoient donné plusieurs petits Tirans, qu'ils se laisserent enfin de souffrir. La milice qui en fut la première mécontente, commença par élire Calif. Le Divan le fit massacrer, & élut Ibraïm. A Ibraïm succéda Osman, sous le règne duquel s'introduisit la nouveauté des *Beis* en la personne de *Morat* premier. Ce fut sous ce *Bei*, & ses descendants, qui regnent encore, que le Divan déchet peu à peu. Il reconnut bien dès le commencement ce qu'il avoit à craindre du pouvoir qu'usurpoient les *Beis*, en rendant le *Beilik* héréditaire dans leur Maison, & en se fortifiant par des alliances avec les Arabes Sultans, voisins de ce Roiaume. Il fit plusieurs efforts pour secouer un joug qui devenoit tous les jours plus pesant; & c'est ce qui a donné lieu à toutes les révolutions qui sont arrivées depuis.

Du Roiaume & de la Ville d'Alger.

LE Roiaume d'Alger est situé entre ceux de Tunis & de Fez le long de la Méditerranée. Sa longueur est selon les uns de deux cens vingt lieues, sa largeur de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix, & selon les autres dix lieues de plus en longueur & dix ou vingt de moins en largeur. Il est plein de hautes montagnes principalement du côté du Midi, où il est borné par une partie du Mont Atlas.

L'air de ce Pais-là est d'une temperature extraordinaire, & la balance y est si juste entre le chaud & le froid, que les feuilles des arbres ne sechent point en Été & ne tombent point en Hiver. Cette preuve est-elle convaincante? J'en laisse la discussion aux Physiciens. D'ailleurs on assure que la plupart des Contrées de ce Roiaume-là sont seches & stériles. Cela quadre-t-il avec cette grande temperature de climat? En quelques endroits vers le Nord, & vers le Couchant, le Terroir est fertile en pâturages, en grains & en fruits, y aiant & de belles prairies & de belles campagnes. Les lieux deserts sont peuplez de Bêtes fauves: il y a des Lions, des Autruches, des Sangliers, des Porc-épis, des Cerfs, des Cameleons, des Herissons, des Singes; & toute sorte de Gibier & de Venaison.

Ce Roiaume est arrosé de plusieurs Rivieres: les plus considerables sont Teïnes, Seflis, Mirom, Sétaïa; mais, sur tout un grand Fleuve anonyme, qui sortant du Lac Mezzal dans le Biledulgerid traverse le Mont Atlas. Enfin on compte jusqu'à onze grandes Rivieres: comment donc se peut-il que la plupart des Contrées de ce Roiaume-là soient seches & stériles? C'est, à ce que je m'imagine, par la raison que tous ces Fleuves coulent en latitude, je veux dire du Sud au Nord; ce qui est assez remarquable.

Voici un trait Géographique qui doit faire plaisir aux curieux, qui ne le connoissent point. Le Peuple d'Alger, pris comme Roiaume, est une bigarure

de différentes Nations: il y a des Turcs, entr'autres des Janissaires, que la pauvreté ou l'espérance d'un plus grand avancement de fortune y fait venir de Turquie; des Mores nommez en Langue Originale, Cabey-Lefen, Gens qui paient tribut au Grand Seigneur: des Azuagues, qui y viennent des Montagnes de Couco & de Labez: quantité de Juifs & de Morisques, qui, au grand préjudice de l'Espagne, en ont été chassés: des Grenadins, des Andalouziens, des Tagarins, tous bannis d'Arragon & de Catalogne; & grand nombre d'Esclaves Chrétiens ou autres, qui ont le malheur de tomber entre les mains de ces avides & infames Brigands de Mer. Mais ceux qui intéressent le plus, sont les Larbrusses, Arabes, dont une partie habite le long des Rivières & l'autre peuple les Deserts: ceux-ci, autant qu'ils peuvent, défendent leur liberté contre les Algeriens. Ces Larbrusses, qui ont beaucoup de courage, se maintiennent dans la Province de Tremecen: ils commandent aux Bereberes, Païsans, ou Montagnards du Païs, Gens qui demeurent dans des huttes faites de branches de Palmier. Au reste, voir ces Larbrusses quitter leur Païs, pour venir vivre à leur fantaisie dans un autre où ils se rendent indépendans, malgré qu'on en ait; & qu'ils dominent même sur les Naturels du Païs, je ne sai si cette rareté-là fourniroit un autre exemple: ces Arabes ont aparemment un Droit naturel à part; ils se croient tout permis pour la jouissance & pour la conservation de leur liberté.

On divise communément en cinq Provinces l'Etat dont il est question. Celle d'Alger qui est au centre du Roiaume; celle de Bugie à l'Orient; celle de Constantine aussi à l'Est de la précédente; celle de Tenése au Couchant d'Alger, & la Province de Tremiscen ou Tellenfin, la plus occidentale de toutes. Mais d'autres, loin d'être contents de ce partage, le multiplient jusques à dix-huit. Entre ces Messieurs le debat; venons à quelques-unes des principales Villes.

Alger Capitale, & dont le Roiaume porte le nom, ne peut être plus maritime, puis qu'elle est sur le bord de la Mer: ce qui la rend la retraite des plus grands Corsaires de Barbarie. C'est de là que Barberouffe, ce Pirate qui fit tant de bruit dans son tems, partoit pour ses expéditions qui le rendoient si terrible sur la Méditerranée. Divers Auteurs se font imaginez que la Ville d'Alger est l'ancienne Julia Cesarea, que Juba Roi de Mauritanie fit bâtir à l'honneur de César, dont il voulut que sa Ville portât le nom. Mais on est revenu aujourd'hui de cette erreur, & il y a plus d'apparence que Julia Cesarea est plutôt Tenes dans le Roiaume d'Alger, que la Ville d'Alger même. Quoi qu'il en soit, Alger a été aux Rois de Mauritanie, puis aux Romains, aux Arabes, & à d'autres Princes. Barberouffe la prit dans le XVI. siècle, & la laissa à son Fils Ailan. Aujourd'hui c'est une Republique sous la protection du Turc, qui y envoie quelquefois des Bachas. Le Port d'Alger est très-fort & très-commode & défendu par un bon Château. Aussi en 1541. l'Empereur Charles-Quint, quoique le plus grand Monarque de l'Europe Chrétienne & dont ordinairement les armées n'étoient pas moins nombreuses que puissantes, échoua-t-il devant cette Ville, aiant été contraint d'en lever honteusement le siège.

La Ville est située sur la pente d'une Montagne qui s'éleve insensiblement; de sorte que les maisons qui sont bâties sur cette pente, depuis le bord de la

Mer jusques au haut de la Montagne, sont comme des degrez qui forment une espèce d'Amphithéâtre. Par ce moien ces maisons ne s'ôtent point la vue les unes aux autres, & présentent un très-bel aspect. Chacune a son Corridor ou Galerie tout autour, avec une terrasse au dessus. La plupart sont bâties de briques, parmi lesquelles il y a plusieurs Palais à la moderne, bâtis par d'excellens Architectes. Les murailles de cette Ville sont hautes & flanquées de bons bastions: elle a quatre portes principales. Le Port est vis-à-vis de celle qui regarde le Nord. Au dehors on trouve plusieurs Fortereses, avec de bonnes garnisons, & quantité d'Artillerie, entr'autres le Fort de Burche à un quart de lieue du Château. Il est défendu par quatre bastions couverts de Canons de bronze, & il a une place d'armes, où mille Hommes peuvent tenir aisément. On compte dans cette Ville environ cent mille Habitans; savoir, environ douze mille Soldats, quatre mille esclaves de toutes les parties de l'Europe, & le reste Mores, Turcs & Juifs. Elle est aujourd'hui la plus riche de toute l'Afrique, & la Douane seule rapporte autant de revenu que tout le Roiaume entier.

On parle de la Province d'Alger comme d'un climat fortuné. Son terroir produit avec une fertilité qui n'en cède point aux Païs les plus favorisez de la Nature. La plaine de Motigie rapporte pour deux ou trois recoltes par an, en orge, en avoine, en blé & en plusieurs autres grains. On y trouve aussi des melons d'un suc délicieux, & ce qui est surprenant, c'est que l'Hiver n'en donne pas moins que l'Été. Cet admirable fonds produit des raisins d'une coudée de longueur. Il y a aussi dans les forêts d'Alger force animaux, bons & mauvais; Leopards, Tigres, Sangliers, Herissons, Bœufs, Perdrix &c. La pêche n'y abonde pas moins que la Volaille & le Gibier. N'est-ce point dommage que la Terre fasse tant de bien à des Infidèles & à des Voleurs, pendant que certains Peuples Chrétiens vivent dans les Contrées les plus stériles? Patience, Dieu les engraisse en ce monde-ci pour en faire des victimes éternelles à sa justice; à peu près comme chez les anciens Païens, on nourrissoit grassement les Cochons sacrez (*Porci Sacri*) ainsi nommez parce qu'on les destinoit aux sacrifices.

Bone est aussi sur la Méditerranée; son terroir est fertile en tout ce qui concerne le nécessaire, & l'agrément de la vie. Cette Ville autrefois fort connue changea si souvent de Maître du tems des Vandales & des Sarrazins, qu'enfin elle est tombée dans l'obscurité. Un Auteur prétend que c'est la Patrie de St. Augustin; mais je le croi mal informé. Ce fameux Docteur de l'Eglise, qui avoit tant de génie, & encore plus de paroles, & dont les Ecrits ont excité dans le dernier siècle une tempête qui dure encore: ce célèbre Pere, dis-je, étoit né à Thagaste en Numidie. Il est vrai qu'il fut Evêque d'Hippone, qui est la même Bone dont il s'agit ici; & c'est aparemment ce qui a trompé cet Ecrivain.

Bugie, est une Ville située sur la pente d'une Montagne, près de la Mer à l'Orient d'Alger. Elle est considérable parce qu'elle contient de belles rues, plusieurs Mosquées, Colleges, Cloîtres, Auberges, Hôpitaux, & un grand Marché. Il y a aussi une forte Citadelle. Vous me demanderez ce que c'est que ces Cloîtres & ces Colléges dans une Ville Mahometane; mais c'est sur quoi je ne puis satisfaire votre curiosité.

Cet

Cet Etat-là aussi bien que les précédens sont des espèces de Républiques sous la dépendance du Turc: mais les Algériens ont secoué le joug, & le Grand Seigneur n'y a plus qu'une ombre de pouvoir, son Bacha n'étant Gouverneur que de nom. Je doute que le Peuple en soit plus libre, ni plus heureux. Car s'il est vrai que la Milice gouverne absolument à Alger, les sujets obéissent à une Maîtresse terriblement despotique. Le Conseil d'Etat n'est, dit-on, composé que des Officiers des Jannissaires, & leur Aga en est le Président. Ce qu'il y a de plaissant, c'est que le Bacha n'oseroit entrer dans le Conseil sans y être appelé; ce qui, comme vous voyez, n'est pas fort honorable pour le puissant Empereur qui l'envoie, & dont il représente la personne.

Les Algériens ont marqué quelquefois du courage: ils ont repoussé avantageusement les attaques de leurs voisins. De notre tems il s'éleva une brouillerie entre eux & ceux de Tunis. Quoique les principaux de cette dernière République eussent fait promettre à leur Dei qu'il n'en viendroit point à une rupture ouverte, ni aux voies de fait, il ne s'en mit pas moins à la tête de son Armée, se fiant sur ce que ses forces étoient supérieures de beaucoup à celles de ses ennemis. Méprisant donc la parole qu'il avoit donnée, il attaqua les Algériens dans leurs retranchemens: ceux-ci moins aguerris que les *Tunisens*, attendirent de pié ferme les *attaquans*, mirent le Dei en déroute, & s'emparèrent de tout le Canon. La perte fut à peu près égale, & ne monta pas à plus de cinq à six cents hommes de chaque côté. Mais les Algériens firent huit cents Prisonniers & gagnèrent tout le bagage. Cette défaite mit Tunis dans une si grande consternation, qu'aussitôt qu'on en reçut la nouvelle, les Commandans prirent la fuite; preuve manifeste qu'ils étoient indignes du poste qu'ils occupoient.

Mais si les Algériens ont acquis de la gloire, ils ont eu aussi de honteuses & sanglantes mortifications. Le Roi de France Louis XIV. de grande & redoutable mémoire, fit bombarder Alger en 1677. La Ville, après plusieurs rodomontades, fut trop heureuse de relâcher sans rançon les Esclaves Chrétiens; & d'envoyer à la Cour des Députés pour demander pardon, & pour se soumettre. Quoiqu'un habile Géographe appelle cela *éprouver un funeste essai de la colère de Louis le Grand*, ne trouvez-vous pas que ces Corsaires en furent quittes à bon marché? Comment ce puissant Monarque, dont la vengeance n'étoit pas moins terrible que son administration étoit impitoyable, n'exigea-t-il pas des Algériens que leur Dei vint en personne lui rendre hommage, comme il voulut voir à ses piés le Doge de Genes? Peut-être leur épargna-t-il ce chagrin honteux en considération de leur Protecteur, qui, comme on fait, n'étoit rien moins que du nombre de ses ennemis.

Du Roiaume & de la Ville de Fez.

CE Roiaume, dont la figure est un carré imparfait, séparé de celui d'Alger par la Rivière Mulvia vers l'Orient, & de Maroc par le Mont Atlas vers le Midi, est une partie de l'ancienne Mauritanie Tingitane. Il a été conquis, aussi bien que celui de Maroc, par le Roi de Taflet, qui prend aujourd'hui les titres d'Empereur de l'Afrique, de Roi de Fez, de Maroc, de Taflet, de Sus, & de Guinée, & de Xerif de Mahomet.

Avant que d'en voir la description, je ne croi pas qu'il soit mauvais de rapporter ici comment se formerent toutes ces petites Couronnes dans la Barbarie. Du tems que les Sarrazins étendoient leur Puissance de toutes parts, il arriva dans cette belle & grande partie de l'Afrique, que les Gouverneurs des villes ou des Provinces se donnoient dans toutes leurs terres le titre de Roi: ils laissoient leurs Gouvernemens à leurs Héritiers, comme s'ils leur eussent été dûs par droit d'héritage & de succession. Ce n'est pourtant pas qu'ils ne reconnussent toujours quelcun pour leur Maître; mais ils en dépendoient selon leur caprice, ou leur intérêt; & pour en être soutenus dans l'occasion, ils appuioient toutes leurs querelles. Enfin, comme les forces diminuent à mesure qu'elles se partagent, toute cette Puissance des Sarrazins étant divisée devint beaucoup moindre. Ces nouveaux Rois jaloux de leurs titres ne pensèrent plus qu'à se les conserver, sans se mettre en peine du reste. Telle est l'origine de ces Roiaumes que nous parcourons. Vous remarquerez, chemin faisant, que l'ambition & la revolte sont deux grands instrumens dont Dieu se sert pour causer la révolution des Etats; entrons dans le Pais de Fez.

Ce Roiaume s'étend depuis celui d'Alger jusques à l'Océan. Sa longueur est selon les uns de cent vingt lieues, sa largeur de quatre-vingt-dix; mais sa longueur ne va pas même jusques à ce nombre-là.

Suivant le tableau qu'on nous donne du Pais, il n'y a pas, pour les commoditez de la vie, de Mortels plus heureux que ses habitans. La description suivante va faire voir si je m'avance trop. L'air y est bon, dit l'Auteur de la peinture, & assez temperé. Le Pais est le plus habité & le plus fertile de la Barbarie. Il produit en abondance toute sorte de Grains, de Fruits, & d'Animaux, particulièrement des Amandes, des Figues, des Olives, des Raisins d'une grosseur extraordinaire, du Lin, du Coton, des Chameaux, des Bœufs, des Brebis, des Chevres, des Lièvres; les meilleurs & les plus beaux Chevaux de toute la Barbarie &c. Dans cet espèce de *Paradis terrestre* on ne prend pas la peine de labourer la terre, on ne fait que l'arroser au mois de Mai. La pêche y est abondante en divers poissons de Mer & d'eau douce. Il y a quantité d'Oranges, de Citrons, de Poix, de Figues, de Dates, de Miel blanc, de Sucre & de Pigeons. Le terroir de Meichnessé rapporte d'excellens fruits; particulièrement des Coings, des Grenades, des Prunes, des Figues, des Raisins, des Olives & du Lin. La Montagne de Zalagh est couverte de vignes du côté du Nord. Il est vrai que ce Pais-là ne produit ni pommes ni poires, ce qui suffiroit à un Normand pour regarder le Roiaume de Fez comme une terre de malédiction. Il n'y a non plus ni Cerises, ni Noix; mais il y a long-tems qu'on l'a dit, nul terroir ne rapporte de tout. On trouve dans les Forêts, principalement dans celles qui dépendent de la Ville de Tefellekd, les plus terribles Lions qu'on puisse s'imaginer: mais en récompense dans les plaines d'Aséis & d'Adhafen, il y en a de si doux & de si timides, qu'une femme armée d'un bâton leur fait peur & les met en fuite. Ne seroit-ce point quelque ancien Saint, qui, par miracle, auroit adouci ces animaux-là, eux & tous leurs descendans, & qui leur auroit ôté leur ferocité naturelle? Quoiqu'il en soit, les Bêtes que notre très-ingénieux Auteur a fait parler avec autant de raison & de finesse que d'agrément, ne voudroient pas reconnoître ces Lions de plaine pour leurs

leurs Souverains, elles les regarderoient comme une espèce batarde & qui a degeneré en instinct de Lievres ou de Cerfs.

Le Roiaume de Fez se divise en sept Provinces, dont voici l'ordre & la situation: Fez, Asgar, & Temefne, les trois premières sont sur l'Océan: Habat sur le détroit: Erris & Garet sur la Méditerranée, & Cusou Chaux, qui contient presque la moitié du Pais, est au milieu des terres. On ne fait mention que de deux fleuves, le Muloia & l'Ommirabi. Le premier separe le Roiaume de celui d'Alger vers le Levant: l'autre le divise de celui de Maroc au Sud-Ouest; & au Midi le haut Atlas le separe du Segelmefde.

Quant aux Villes, il y en a aussi deux dignes d'attention, Fez & Salé. Fez n'est pas du commun. On prétend même que c'est la perle de toute l'Afrique; & on ne craint point de hasarder trop en la nommant une des plus belles Villes de l'Univers. Cependant d'autres Géographes se contentent de la citer sans en dire ni bien ni mal; & d'ailleurs si elle merite un éloge si magnifique, comment sa réputation n'est-elle pas plus éclatante? Elle est placée au cœur du Roiaume sur la petite Rivière d'Union, entre Suba & Bunafar. Elle est construite en forme d'un long carré, le milieu est en plaine; & les extrémités en colline, avec plusieurs fauxbourgs. On y compte douze Quartiers principaux, soixante & deux grandes Places toutes fort marchandes, plus de deux cens belles rues. C'est que les uns la considerent selon son état ancien, & les autres selon son état présent. En effet, elle avoit, dit-on, autrefois un grand nombre de Fauxbourgs dont trente-deux des plus considerables avoient les uns cinq cens, les autres mille, & les autres deux mille maisons. La Ville étoit partagée en douze principaux quartiers. On y voioit soixante & deux grandes Places marchandes, plus de deux cens grandes rues, outre les petites qui étoient en très-grand nombre: sept cens Mosquées, quantité de Colleges, d'Hôpitaux, d'Étuves: quatre-vingt six portes, cent cinquante lieux publics: deux cens cinquante Ponts les uns couverts de Bâtimens, & les autres decouverts, & quatre-vingt six Fontaines publiques, outre six cens particulières. Entre les Mosquées il y en avoit cinquante superbement bâties, & soutenues de riches Colonnes de marbre. La plus grande a, dit-on, un demi-mille de circuit, trente & une Porte, & quarante-deux Portiques. On y voioit une Bibliothèque enrichie de deux mille volumes Arabes manuscrits, outre une grande quantité d'autres. La grande Place des Marchands étoit entourée de murailles, & fermée de douze portes, comme une Ville, & divisée en quinze quartiers, dont chacun avoit ses exercices & ses métiers particuliers. Enfin cette Ville étoit d'une grandeur & d'une magnificence achevée; mais aujourd'hui elle n'a plus le même éclat, & l'on n'y voit plus de Fauxbourgs ni même de vestiges qu'elle en ait jamais eu.

Elle est encore d'une très-grande enceinte, qui renferme dans ses murs quantité de Jardins; mais elle n'a plus que sept portes principales. Les rues en sont fort étroites, & se ferment à chacune de leurs extrémités pendant la nuit, afin qu'on ne puisse aller d'un quartier à l'autre. Les maisons y sont couvertes en terrasses, & quoique leur apparence extérieure n'ait rien de beau, elles ne laissent pas d'être assez propres au dedans. Comme c'est dans cette Ville que se fait le Commerce du Pais, elle est extré-

mement riche, & est défendue par deux bons Châteaux, qui n'ont pourtant point d'artillerie: il y a seulement deux Canons de fer sur deux Bastions qui sont aux deux côtes de la Ville. La Rivière, qui la separe en deux parties, fournit de l'eau dans toutes les maisons, & dans les bains, & fait tourner un grand nombre de moulins. Il n'y a que quatre Mosquées principales, & environ cinq cens autres plus petites. La grande, appelée *Carouyn*, est la résidence du Cady ou Pontife de la Loi. Les Colleges, qui sont près de là, mais en bien plus petit nombre qu'autrefois, sont destinés à apprendre la langue Arabesque, dans laquelle l'Alcoran a été écrit, & à étudier la Doctrine de Mahomet contenue dans ce Livre.

Ce Pais est habité de Mores & d'Arabes. La Polygamie y est permise comme dans tous les Pais Mahometans: on y peut épouser jusques à quatre Femmes, & les repudier quand on veut, pourvu qu'on leur paie la dot qu'on leur a promise; & outre ces quatre Femmes légitimes on en peut avoir autant d'autres qu'on en peut nourrir. Ces Peuples croient la résurrection, mais ils enterrent leurs morts dans une terre vierge, de peur, disent-ils, qu'ils n'aient de la peine à démêler leurs membres quand il s'agira de les ramasser. Étrange effet de la superstition, qui, sous prétexte d'honorer l'ouvrage du Créateur, met des bornes à sa Puissance. & prétend apporter des facilités à ses opérations! Au reste, la nouvelle Fez est différente de l'ancienne: celle-ci fut fondée par *Mouley Drice*, le premier Roi Arabe qui commanda dans le Pais. Sa memoire y est encore en bénédiction, parce qu'il força plusieurs Juifs, dont il peupla cette Ville, à embrasser la Doctrine de l'Alcoran. Ses Descendans y demeurent toujours, & l'on prétend qu'aucun Chrétien, ni Juif, n'ose passer dans la rue où est aujourd'hui leur Palais. Fez la Neuve qui sert de Citadelle à l'autre, au dessus de laquelle elle est située, fut bâtie par *Beny-Meriny*, lorsqu'il assiégea la Ville il y a environ cinq cens ans. *Mouley-Archy* y fit bâtir un Palais & un Serrail, & l'on y voit une grande & belle Mosquée.

Salé est une Ville située sur la droite d'une petite Rivière nommée *Burre-gred*, & sur l'Océan Occidental ou Atlantique. Il y a une vieille & nouvelle Ville; & celle-ci l'emporte de beaucoup sur l'ancienne. Les Saletins sont fameux en Piraterie. Ils se gouvernent en forme de République, mais sans liberté; car le Roi de Maroc a mis, il n'y a pas longtems, ces voleurs de profession au nombre de ses sujets, ou plutôt de ses Esclaves.

Du Roiaume & de la Ville de Maroc.

LE Roiaume de Maroc, qui est l'autre moitié de la Mauritanie Tingitane, est borné au Nord-Ouest par l'Océan; au Sud-Est par le Biledulgerid ou ancienne Numidie; & au Nord-est par le Roiaume de Fez. On varie encore sur son étendue; je veux rapporter les propres termes des deux Antagônistes qui ne s'accordent jamais sur cet article-là. Sa plus grande longueur, dit l'un, est d'environ cent vingt lieues depuis le Cap Bon jusques aux Montagnes qui le separent du Segelmefde; & sa plus grande largeur en contient environ cent dix le long des côtes de l'Océan depuis le même Cap jusques à l'embouchure de l'Ommirabi. Son étendue, dit l'autre, du Sud-Ouest au Nord-Est se trouve d'environ cent lieues, depuis le Cap Bon jusques aux frontières de Se-

Segelmesse & de Fez, & du Nord-Ouest au Sult-Est de cinquante-six lieues depuis Mazagori jusques à Dara. Ainsi tant sur la longueur que sur la largeur ces Messieurs ne diffèrent que de quarante-quatre lieues; ce n'est pas la peine. Je voudrois avoir de quoi reconcilier ces deux Adversaires; mais n'ayant, pour cela, ni la connoissance, ni les secours nécessaires, je m'en raporte à ce qui en est.

Les Marquois n'ont pas sujet d'être mécontents de l'endroit de notre grosse Boule, où la Mere Nature les a placez. L'air de ce Pais-là est sain, & le terroir de bon rapport. Sa fertilité, qui est très-grande, consiste en blé, en orge, & en fruits. Il produit aussi de quoi faire du sucre & de l'huile. La Plante du Patriarche Noé n'y manque pas, & il vient en certains endroits des raisins d'un suc délicieux & d'une grosseur extraordinaire. Ce Roiaume abonde en palmiers, en bêtes domestiques & sauvages, en plusieurs sortes de volailles & de gibier. Ces métaux si courus & si avidement recherchez par l'avarice infatigable, y sont encore cachez dans les entrailles de la terre; car il y a là des mines d'or & d'argent.

Les Habitans de Maroc participent personnellement à la bonté de leur climat: en général, ce sont des gens bien-faits, & d'une vigueur à toute épreuve. L'ame chez eux repond au corps, aiant beaucoup de pénétration & de vivacité. Aussi leur attribue-t-on un heureux naturel pour les Sciences, & on dit que plusieurs les aiment & s'y appliquent. Leurs occupations populaires sont le Negoce, l'Agriculture, & la Guerre. Je ne sai s'ils entendent bien la dernière; mais à en juger par le long siège de Ceuta, on peut dire qu'ils ne se rebutent point & que leur patience militaire est inépuisable.

Les marchandises que les Européens tirent de ce Pais-là par le Trafic, sont, le cuir de Turquie, le pastel, le sucre, l'huile, la cire, & ce qui vaut mieux seul que tout le reste ensemble, cette fausse Divinité incomparablement mieux servie que le vrai Dieu, je veux dire l'Or.

Le Roiaume de Maroc est fort bien arrosé. Ses principaux Fleuves ou Rivières, car, n'en deplaise à un habile Ecrivain qui veut y trouver de la différence, je croi que ces deux termes sont synonymes: les rivières donc sont l'Ommirabi, le Tensif, le Sus, le Guadelhabi, l'Affinual, le Niftis, l'Eciffemes, le Teceubin, ou les Jumelles, le Hued, le Habi, ou la Rivière des Negres.

Cet Etat-là se partage en sept grandes Provinces, qui sont Maroc, Hascora, Tedles, Ducalla, Hea, Sus, & Cuzula. Les deux premières occupent le milieu du Roiaume, & le Tensif les separe, laissant le Maroc au Sud-Ouest, le Hascora au Nord-Est. Le Tedles est à l'Orient. En suivant les Côtes du Nord au Sult-Ouest, on trouve de suite les Provinces du Baccala, de Hea & Sus. Quelques-uns mettent la dernière dans le Biledulgerid, avec celle de Guzala, qui est au Midi de Maroc.

Ce Roiaume est un de ces Gouvernemens, où le Maître, quand l'envie lui en prend, fait lui-même l'honorable Office de Bureau. Je me souviens d'avoir lu qu'un Roi de Maroc, lorsqu'il vouloit se donner le plaisir de faire voler des têtes, avoit coutume de s'habiller de jaune; si bien que quand on le voioit le matin vêtu de cette couleur-là, toute la Cour étoit dans l'épouvante & dans la consternation. De tels Princes connoissent-ils l'humanité? & ces vils, ces meprisables Esclaves qui leur obéissent sentent-ils la moindre impression du Droit Naturel?

Tom. VI.

Le Roi de Maroc se donne, avec plus d'orgueil que de raison, le superbe titre d'Empereur d'Afrique, dont il ne possède pourtant qu'une très-petite partie. Mais plutôt à Dieu que ces Divinités mortelles ne fissent point d'autre mal à notre malheureuse espèce, que de repaître leur vanité en usurpant des titres faux & chimériques! Le Maroquin se qualifie aussi Roi de Maroc, de Fez, de Sus, de Taflet; Seigneur de Cago, de Dura, & de Guinée, Grand Xerif du Saint Prophète Mahomet, &c.

Pour faire plaisir aux amateurs de l'Histoire, je croi pouvoir en inserer ici un petit morceau, qui fait à mon sujet. Walid étoit Fils d'Abdemelik; & ceux qui croient qu'il étoit Fils d'Abderrahman, ou Abderrhamon, de la maison des Marwaniens, ou d'Abubeker, disent qu'il se sauva en Mauritanie, qui est la Barbarie d'aujourd'hui, pour éviter la persécution d'Abdulmelik & de Shiaffah. Ils ajoutent qu'il s'attira une grande vénération de ceux de sa Secte; que les Sarrazins de Mauritanie, ou Barbarie, eurent beaucoup plus de respect pour lui que pour leur Calife: qu'Abderrhamon fut le fondateur de la Ville de Maroc, & que Walid qui étoit son Fils, étendit ses conquêtes en Afrique jusques à l'Océan. Ils disent encore qu'il fut le premier qui fut appelé Amir-el-Mumenin, ou Almanfor, quoique nous aprenions d'Abulfara, que Marait été honoré de tous ces titres. Ce qui est certain, c'est que Walid qui les eut aussi, étoit digne au moins de celui de Victorieux & de Conquerant: car, selon un Historien Arabe, il conquit les Indes, la Perse & le Corazan.

On voit par ce récit, que la Monarchie & la Ville de Maroc doivent leur naissance à un Prince persécuté, & que le Fils de ce même Prince étendit cette puissance beaucoup au delà de ce qu'elle est à présent. Revenons dans la Capitale.

Maroc est une grande & belle Ville, mais qui a perdu beaucoup de sa splendeur, depuis qu'elle a été en partie détruite par les Arabes. Elle étoit autrefois Ville Episcopale, & l'on croit que c'est le *Bocanum Hemerum* des Anciens. Elle est située dans une belle plaine à cinq ou six lieues du Mont Atlas, & fermée de bonnes murailles, bâties avec une espèce de ciment qui devient dur comme des cailloux. Aussi remarque-t-on, que quoique cette Ville ait été plusieurs fois saccagée, ses murs n'ont pas une seule brèche. Elle a vingt-quatre portes, & peut contenir cent mille habitans. Cependant elle n'est point habitée à proportion de sa grandeur; & on prétend que le tiers de la Ville est depeuplé. Le défaut d'habitans n'est pas un grand malheur pour le Genre Humain: hélas! il n'y a que trop d'hommes sur la terre: mais c'est une defectuosité considérable dans la Capitale d'un Roiaume. Celle-ci souffre un mal encore plus essentiel; c'est qu'elle ne sauroit profiter de la fertilité naturelle de ses dehors. Les Arabes, les plus dangereux voisins qu'il y ait au Monde, font souvent des courses dans le Pais; ils y volent; ils y pillent; ils y ravagent; ce qui fait que le terroir de Maroc demeure inculte, du moins pour les grains; car il ne laisse pas de produire du Raisin, des Dattes, & quelques autres Fruits. Il est assez surprenant qu'un Monarque aussi puissant que le prétendu Empereur d'Afrique, ne soit plus assez fort pour s'opposer aux irruptions, aux brigandages de ces Voleurs: sans parler de ce qu'il doit à la sûreté de ses sujets, ce qui est un des principaux engagements d'un Prince; comment s'y laisse-t-il insulter en quelque manière jusques sur son Trône? Le Palais

K

lais de ce Roi est si vaste, qu'on le prendroit, dit-on, pour une Ville. Ne lui seroit-il pas plus glorieux d'être logé moins au large, & de procurer à ses sujets le bien utile & nécessaire, de faire valoir en toute assurance la bonté de leur terrain?

Cette Ville est défendue du côté du Midi par une grande Forteresse, qui renferme plus de quatre mille maisons. Là auprès on voit une superbe Mosquée, bâtie par Abdumumen, second Roi de Maroc, & embellie de Jaspe & d'Albâtre par Jacob Almanfor, son petit-fils. On dit qu'il fit emporter d'Espagne ces ornemens, parmi lesquels étoient les portes de la grande Eglise de Séville, d'un travail singulier, dont il a aussi orné cette Mosquée, & qu'on reconnoît à quelques inscriptions Latines qui s'y lisent encore. Il en enleva aussi deux grosses cloches qu'il fit pendre renversées dans le même lieu, parce que les Maures ne s'en servent pas, non plus que les Mahométans dont ils suivent la Religion. Près de cette Mosquée est un ancien College, bâti par le même Abdumumen; on y faisoit autrefois des leçons d'Astrologie, de Negromancie, & autres Sciences naturelles, & il y avoit grand nombre de Maîtres & d'Ecoliers; mais ces Ecoles ont été transférées dans un autre plus beau, bâti au bas de la Ville en 1560. & fondé par le Cherif *Muley Abdala*. La cour de ce vieux College est pavée de grands carreaux d'Albâtre, avec un bassin au milieu, fait d'une seule pierre; & cette cour conduit dans une salle fort grande, ornée par-tout d'un ouvrage à la Motaïque fort bien travaillé.

La plus belle place de cette Ville est celle où se font les réjouissances publiques, aux fêtes solemnelles. Elle fait face au Palais du Roi, & à plusieurs hôtels magnifiques, bâtis les uns à l'antique, & les autres à la moderne. Dans ce Palais il y a une Mosquée avec sa Tour, au haut de laquelle, on voit briller trois grosses pommes de cuivre doré, placées l'une sur l'autre, qui font un très-bel effet. Elles me font souvenir de trois autres de fin or, qui font, à ce qu'on dit, sur la Tour bâtie par Jacob Almanfor. Je ne rapporterai point ce qu'on raconte de ces riches boules, qu'on prétend qui étoient enchantées; il suffit de dire que le Peuple en étoit tellement persuadé, qu'il regardoit comme une témérité digne de mort la hardiesse de ceux qui osoient y toucher. Tellement que le Cherif *Muley* en ayant fait enlever une par avarice, & ayant perdu depuis la couronne avec la vie, passa pour un impie qui s'étoit attiré son malheur par cette action. La plus célèbre Mosquée de Maroc est celle qu'*Ali-ben-Joséf* fit bâtir: la structure en est admirable, & la Tour est estimée la plus haute de toute l'Afrique. Les murailles ont douze piés d'épaisseur, & l'on y voit un escalier dont les degrez sont si plats, & la rampe si douce, que quatre hommes à cheval peuvent aisément monter jusques au haut. Au faite de cette Tour, il y a trois pommes d'argent l'une sur l'autre, dont on dit que la plus grosse contient douze mesures de blé, & les autres à proportion. On prétend qu'elles ont été faites d'une partie du butin qu'*Ali-ben-Joséf* gagna autrefois sur les Chrétiens d'Espagne, & que c'est en mémoire de la victoire signalée qu'il remporta sur eux en cette occasion, qu'il les fit élever en cet endroit.

Il y a encore une autre célèbre Mosquée dans la Ville, qu'on nomme la Mosquée de Quivir. C'est au haut de cet édifice qu'on plante le premier Estandart à l'élection d'un nouveau Roi, & les autres

marques de réjouissances publiques. Près de là est un beau College, bien renté, où l'on entretient plusieurs Professeurs & un très-grand nombre d'Ecoliers. Ils occupent quatre cens chambres pavées de marqueterie; les Classes sont de grandes sales fort belles; & pour la promenade ils ont des galeries couvertes tout autour du bâtiment. L'Edifice le plus remarquable de cette grande Ville est celui qui sert de réservoir aux eaux, qui y sont conduites par quatre cens Canaux ou Aqueducs qui viennent tous du Midi. Quelques recherches qu'on ait faites pour savoir d'où ces eaux tirent leur source, on n'a pu la découvrir jusques ici. Ce qu'il y a de certain c'est qu'à différentes distances de la Ville, on a creusé des puits, ou autres grands réservoirs d'où cette eau est conduite dans l'Edifice dont je parle, afin qu'en cas de siège on ne puisse pas en détourner le cours.

Pour ce qui est de l'habillement des Habitans de Maroc, c'est une espèce de soutane de drap de couleur, avec une veste de fin camelot par dessus, & un bonnet d'écarlate accompagné d'un petit Turban. Les Femmes sont civiles & galantes, & moins resserrées que dans les autres Pais Mahométans. Aussi donnent-elles assez de jalousie à leurs maris par leurs manières libres & enjouées. Elles vont parées de brasselets d'or & d'argent, avec plusieurs perles & pierreries à la tête, aux oreilles & au cou. A l'égard des Dames, elles sont plus retirées. Elles ne sortent de leurs maisons que pour aller en visites, ou à la Mosquée, en quoi elles ont plus de privilèges que les Femmes Turques. Mais si on leur accorde le plaisir de voir, on leur ôte celui d'être vues, leur visage étant toujours couvert d'un voile qui les empêche de faire des jaloux.

Je n'entrerai pas plus avant dans le Roiaume de Maroc, qui renferme pourtant plusieurs villes qui mériteroient des descriptions particulières. Parlons maintenant du Biledulgerid & du Zaara.

DU BILEDULGERID.

A l'égard du *Biledulgerid*, c'est un mot Arabe qui signifie proprement *Porte-Dates*, ou *fécondes Dates*; & on a donné ce nom à l'ancienne Numidie, parce qu'elle abonde en Palmiers. Le Biledulgerid, y compris le desert de Barca, est une grande étendue de Pais. On lui donne de l'Est à l'Ouest mille lieues en longueur, & du Sud au Nord une largeur depuis trente jusques à cent, ou cent soixante lieues, plus ou moins, selon la diversité des endroits. La chaleur extraordinaire du climat n'empêche point qu'on n'y respire un bon air, & il est si sain, qu'il n'est pas rare de trouver-là des vieillards qui passent cent ans: la terre n'est pas également bonne par-tout: il y a des lieux où le sable domine si fort, que la culture y seroit inutile: aussi ces endroits-là ne sont-ils que des solitudes, tant ils sont mal peuplez. En d'autres, le terroir rapporte de l'orge & de l'anis pour une assez bonne recolte, mais peu de blé. Enfin toute l'abondance du Pais consiste en fruits de Palmier, ou Dates, dont les Arabes troquent pour du froment.

Il y a aussi des Autruches, des Chameaux, des Chevres & des Chevaux. Cette Contrée a d'autres désagrémens: il y vient quantité de Reptiles venimeux, comme Serpens & Scorpions, qui font beaucoup de dégât. Il y règne un vent d'Orient; mais si fort, que les Voyageurs en sont couverts & aveuglez de poussière; & les Naturels même en ont la

vue

vue affoiblie. J'ai lu d'une certaine Ile, dont je ne puis me rappeler le nom, que par la même cause, les Habitans sont obligés de s'accoutumer, dès l'enfance, à n'ouvrir les yeux qu'à demi, ce qui les jette dans de fâcheux inconvéniens.

Les Rivières qui méritent d'être nommées sont celle qu'on nomme par excellence *le Grand Fleuve*: le Darha qui sort du Mont Atlas, coule dans le voisinage du Halcore, & donne son nom à une Province & à un Désert qu'il arrose; après quoi il se jette dans un grand Lac: le Zis qui a la même source que le précédent; il traverse le Segelmessé, & se perd dans un Lac environné de sable: le Ghir qui descendant aussi du Mont Atlas coule au Midi, au travers des Bois dans le Tegorarin & le Roiaume de Sagra dans le Zaara, où il se précipite dans un Lac: Rio Blanco: Bezedor: la Rivière sèche, ou le Bich: le Himiffin: le Barcala: le Togda: la Rivière chaude: le Techort; & le Teufart.

On partage cette grande partie de l'Afrique, les uns en quatorze Provinces; & les autres en huit principales, en y comprenant le Désert de Barca, qui tire le plus à l'Est. Je m'en tiens à la dernière division, & sur ce pié-là, ces Provinces sont, allant de l'Est à l'Ouest, le Biledulgerid propre qui donne son nom à tout le Pais; le Techort; le Zeb; le Tegorarin; le Segelmessé; le Darha; & le Tefset, auquel on joint la partie de la Province de Sus qui est au Sud-Ouest.

Il faut distinguer les Habitans, entre les Naturels & les Arabes: un Auteur les confond; & parlant en général des *Biledulgeridiens*, il en fait de haïssables mortels. Ils sont, dit-il, vicieux, méchants, brutaux, traîtres, voleurs, & mal-propres. Voilà des Hommes pétris d'une mauvaise pâte; & on ne peut guère peindre une Société Humaine sous de plus vilaines couleurs. Cependant, comme on doit rendre justice à tout le monde, & juger toujours favorablement tant qu'on peut, il est bon d'avertir qu'un autre Ecrivain parle avec quelque différence: il convient que les Originaires sont brutaux, lascifs & grands voleurs: mais il ajoute, que les Arabes sont plus humains, quoique fort attachés à leurs intérêts. C'est du moins les faire ressembler à bien d'autres Nations. Combien y en a-t-il, sans excepter notre Europe, chez qui l'amour de l'intérêt étouffe, éteint l'impression naturelle de l'Humanité! Il est vrai que le même Géographe, qui parle plus avantageusement des Arabes Numides, dit qu'ils n'en cèdent point en violence aux Naturels, conseillant même d'éviter soigneusement la rencontre des uns & des autres, ce qui est contredire indirectement la prétendue humanité des Arabes du Biledulgerid.

Quoi qu'il en soit du naturel de ces Peuples, toujours sont-ils louables par l'endroit de la sobriété: loin de donner dans tous ces raffinemens de palais & de bonne chère auxquels d'autres Nations, & sur tout les Européens sont si sujets; loin de prendre plaisir à ces liqueurs, soit naturelles, soit artificielles, qui échauffent le cerveau, & trop souvent jusqu'à le déranger, ils vivent dans une frugalité dont les mets ne sont rien moins que délicieux: leur nourriture ordinaire est le Chameau, ou l'Autruche; leur breuvage, le lait du premier, ou le bouillon de tous les deux. Aussi le trop d'embonpoint ne les incommodé-t-il pas; ils sont, principalement les Arabes, maigres & secs. Ils sont basanez, ou du moins d'un teint plus noir que brun; & il y a

dans leur air quelque chose qui fait peur. Les *Biledulgeridiens* se plaisent beaucoup à faire voler l'oifeau; & leur meilleure capture dans ce genre de chasse, c'est l'Autruche. Les Arabes se sont mis par force & par violence en possession des Cantons de meilleur rapport; & les pauvres Bereberes ou Païfans, qui cultivoient ces quartiers-là, contraints de céder la place, se retirèrent chez les Negres leurs voisins.

Le Gouvernement de la Numidie Moderne est bien éloigné d'être uniforme. Comme cette grande Région contient plusieurs Peuples, les formes d'Administration publique sont aussi fort différentes. Il y a des espèces de petits Monarques, soit qualifiant Rois; & qui, dans le fond, ne sont que des Maîtres, & peut-être des *Tiranneaux*, la plupart Tributaires & dépendans de Maroc & des autres Roiaumes de la Barbarie. On y voit aussi de petites Républiques; & de l'humeur dont ces Barbares sont nez, Dieu fait comment ils manient le pouvoir Démocratique. Quelques Peuples n'ont point d'autre Souveraine que la Nature, vivant sans Loix, sans police; & il ne faut pas demander si la Raison du plus Fort excite souvent chez eux des séditions: tels sont les Arabes qui vivent dans les Déserts, d'où ils sortent pour exiger contribution des Villes voisines, ce qui leur fait un assez bon revenu, qui les dédommage de la stérilité de leur demeure. Enfin il y en a qui errent dans les champs avec leurs Troupeaux, sans reconnoître aucun Maître; & comme ces Independans jouissent pleinement du Droit naturel, je ne fais si ce ne sont pas les mieux partagés.

Le Mahometisme est le culte commun en ce Pais-là; presque tous les Seigneurs & les Sujets en sont infectés. On y trouve pourtant un débris considérable du naufrage de la Religion Juive; & il y a peu de grandes Villes qui ne soient ornées d'une, ou de plusieurs Synagogues. C'est ce Peuple, autrefois l'élu, le bien-aimé, l'unique; reprouvé, dispersé depuis; & toujours attaché à la graisse de la Terre, c'est lui qui fait tout le négoce du Biledulgerid, ce qui n'empêche pas que chaque Canton n'ait ses usages particuliers.

D U Z A A R A.

Ce mot là signifie Désert; & les Arabes ont ainsi nommé le Pais dont il s'agit, à cause de sa stérilité & de son peu d'Habitans. Il tenoit anciennement à la Libie, à la Getulie, & aux Garamantes, faisant partie de tout cela. Ses bornes sont, au Nord le Biledulgerid, à l'Est la Nubie, au Midi la Nigritie, & l'Océan au Couchant. On lui donne neuf cens ou neuf cens cinquante lieues de longueur, en le prenant de l'Orient à l'Occident; & du Nord au Sud il est large d'environ soixante, quatre-vingt, cent, cent cinquante lieues; quelques-uns même vont jusqu'à deux cens cinquante.

Le Zaara est un Climat aussi sec qu'il est chaud; l'eau y est si rare, que les Voyageurs sont obligés d'en faire provision comme pour s'embarquer, & ils la chargent sur des chameaux. Cependant, nonobstant l'ardeur brûlante du Soleil, l'air du Désert ne laisse pas d'être parfaitement bon; & les Habitans jouissent d'une grande santé. Cette disette d'eau est si générale, qu'on fait des cent lieues sans en trouver une goutte; & quoiqu'on creuse des puits sur les grands chemins, on réussit si rarement, qu'on y souffre une soif insupportable.

Le País est inculte; le terroir ne produit presque que des ronces, que des épines, que des buissons, principalement sur les Montagnes, qui d'ailleurs sont si hautes & si droites, qu'il est fort difficile, pour ne pas dire impossible d'en atteindre la cime & le sommet. Il y a pourtant certains endroits habités, & dont le fonds rapporte de l'Orge, & des Palmiers assez chargés de fruit. La plus grande richesse du Zaara consiste en Chameaux. Ces Bêtes, des Autruches, & certains Moutons, nommez Adimains, fournissent à la nourriture du peu d'Originaires, ou d'Etrangers qu'il y a.

Comme si la Nature n'avoit pas assez mal partagé les Hommes qu'elle a logé là, ils sont, pour une augmentation de malheur, extraordinairement tourmentés de Serpens & de Sauterelles: celles-ci couvrent la terre comme des nuées, & causent un dommage inexprimable.

Dans le Désert qu'on appelle Zenega, on n'y trouve ni Montagne, ni Bois, ni Rivière, ni Maison. Ainsi comme il n'y a rien par où on puisse reconnoître le País, les Voyageurs se conduisent par le vent, par les étoiles, & par le vol des Oiseaux.

Le Zaara, tout aride qu'il est, a néanmoins ses Rivières: on en compte trois principales: celle de Nubie, qui, après avoir traversé les Déserts de Lempta & de Borno, comme si elle avoit honte de sa course, se cache, dit-on, dans un souterrain de sept ou huit lieues: celle de Ghir qui coule à travers le Zuenziga; & celle des Chevaux, qui prend sa source, & continue tout son cours dans le Zanhaga, autre Désert, où après s'être séparée en deux branches, elle va se perdre dans l'Océan. Le Désert de Borno a un Lac qui s'appelle de même; & je voi que quelques Géographes en font une quatrième Rivière.

Une chose embarasse touchant ce País-là. Y a-t-il des Villes? Oui, selon les uns: ces Provinces ou Déserts, disent-ils, ont chacun leur Capitale dont ils portent le nom. *Item*: les Peuples, continuent-ils, y sont brutaux, sauvages, & grands voleurs. Une partie habite les Villes; & ceux-là sont un peu plus humains. Cela s'appelle affirmer qu'il y a des

Villes. Or donnez vous la peine d'écouter les autres.

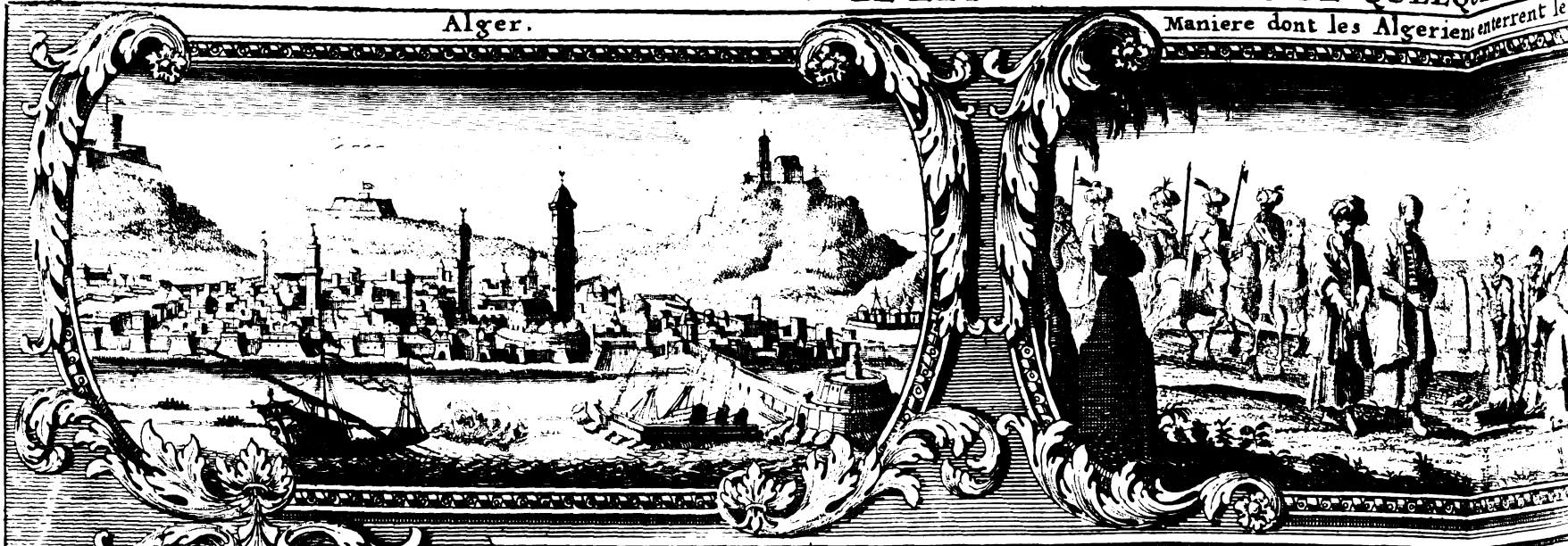
Les Habitans du Zaara sont, ou des Pastres la plupart Arabes, qui errent continuellement dans les Campagnes, & qui ne font que piller, tuer ou chasser; ou des Bereberes, qui ont des demeures fixes: ceux-ci sont plus humains, plus doux, & fidèles dans le Commerce, & assez civils aux Etrangers. Notez, que ces Bereberes sont des Païsans & des Montagnards: où sont donc les Villes? Apparemment on honore de ce beau nom quelques Habitations de Villageois, ou des retraites de Scelerats.

Communément, les Zaaraites sont maigres, & ne vont pas jusqu'à la vieillesse: ils respirent pourtant un air si salubre, que les infirmes & valetudinaires de Barbarie se font mener en ce País-là pour recouvrer leur santé. Les Bergers ou Pastres Arabes vont comme le bon Dieu les a fait, & n'ont point d'autre habit que leur peau. Les Naturels sont vêtus d'un morceau de gros drap, qu'ils se jettent négligemment sur le corps en forme de couverture: les aînés portent une Robe bleuée de coton, à manches larges. Ils professent un Mahometisme grossièrement altéré: mais quantité font profession de ne rien professer, vivant librement & tranquillement sans s'embarasser ni de Religion, ni d'aucune autre Loi que celle de la Nature. Le Philosophe *Montagne* dit qu'un certain Peuple qui étoit dans le même cas, vivoit jusqu'à la vieillesse la plus décrépite: mais je croi qu'il a tort d'attribuer cette grande *Décépitude*, plutôt à l'indépendance du Culte & des Loix, qu'à la bonté du Climat.

Les Géographes qui ne font point mention de Villes dans le Zaara, le divisent en huit parties principales, qui sont de l'Est à l'Ouest, les Roiaumes & Déserts de Caoga, de Berdoa, de Borno; les Roiaumes de Lempta, de Sagra, & de Zuenziga: les Déserts de Goaden & de Chir: les Roiaumes de Tegaza & de Zanagra. S'il est vrai que ces petits Princes n'aient sous leur Domination que des Pastres & des Païsans, ne font ce pas-là de belles Monarchies? Et n'est-ce pas profaner les titres sacrez de Roiaume & de Couronne, que de les attribuer à ces assemblages de misérables mortels?



VUE DE TUNIS D'ALGER & DE GIGERI AVEC QUELQUES PARTI
DE LEURS HABITANS & DE QUELQUES AUTRE



Alger.

Maniere dont les Algeriens enterrent le



Autre porta d'Alger



Chameau
Animal commun en Barbarie



Alafes.

Des Algeriens.
Après ce qui a été dit de la ville d'Alger dans la Dissertation précédente, il seroit inutile d'y rien ajouter de plus. Il suffit d'en présenter ici la vue telle qu'elle est tirée sur les lieux par un curieux et amateur. On y trouve de toutes sortes de Nations, des Fanisaires & des Turcs, des Marchands, des Grecs, des Catalans & Andalousiens, des Juifs, des Arabes de couleur qui viennent des montagnes de Ceuta & de Labez, & qui sont Sujets des Turcs; on y voit aussi des Armées; mais on ne trouve à la Campagne que des Arabes & des Arabes qui se tiennent le long des Rivieres pour la commodité de l'eau.
L'usage des Algeriens naturels, ils ont le teint rougeâtre blanc, & sont recouverts & ornés de leur barbe; mais les sens du commun se font remarquer par la courbe & les cheveux, excepté les moustaches qui sont au-dessus de la tête, par lequel ils s'imaginent que Mahomet les prendra pour les porter en Paradis. Ils se coiffent seulement & se lavent tous les matins avant que de rien faire, avec de l'eau de rose; tous leurs meubles consistent en quelques pots & vases, en de grandes cuillers & quelques autres de bois, en une natte, un tapis, un matelas & deux couvertures étendues sur deux ou trois dâtons qui leur servent de lit. La plus part couchent la nuit sur une natte, qui leur sert de nappe le jour.
Leurs Alimens sont cuits, des concombres, de la chair cuite, & quelques fruits. Les Arabes vivent de leur revenu & autres de leur travail, de leur négoce & de leurs vivanderies; les Fanisaires de la guerre, & les Arabes de leurs pèneries. Les Grecs s'adonnent à des métiers, particulièrement aux ouvrages en soie: les femmes qui n'ont rien à faire, passent tout le jour à jaser assises sur leurs tapis, ou à visiter les Hermitages, ou à se baigner; ou à faire des prières dans les cimetières, ou à se promener dans les jardins, où les Turcs se traitent tous les jours.
Les anciens Algeriens parloient Phénicien, & latin du temps des Romains; mais les Arabes y ont ensuite introduit leur langue: en sorte qu'aujourd'hui tous les écrits publics se font en cette langue ou en celle des Turcs. Cependant tant les Mahometans que les Chrétiens se servent communément d'un certain jargon composé de françois, d'italien & d'espagnol, qu'on appelle la langue franque.

Leur puissance sur Mer.
L'ny a point de Corsaires, qui sont si vains aux d'Alger. On voit par une Lettre de l'Amiral de France des Evénemens-Unies, qu'ils allèrent en 1702 avec 22 ou 23 vaisseaux montés de 30 à 50 hommes de 3. a 500 hommes chacun. Depuis ce temps ils ont été plus puissans, & les prises qu'ils ont faites sur les Nations de l'Europe sont assez nombreuses & de leur nature. Autrefois à peine ils en prenoient que de 1000 hommes; maintenant avec 2000 hommes, moitié Turcs moitié Fanisaires. Ce qui la ville d'Alger s'est accrue en peu de temps, & l'entreprise de Charles Quint, on ne trouva dans cette ville des hommes capables de porter les armes, dont les Arabes, Laboureurs, & Riches, & même qu'un che des Espagnols, les Arabes de la campagne, & au Divan 20000 Cavaliers & 5000 Fantassins, & de plus de 20000 chevaux. Ce fut en 1517, qu'il y eut ce temps-là on ne parloit que d'Alger, & ce sont les Arabes bannis d'Espagne qui s'y sont rendus célèbres.
Cependant ni les Arabes ni les Arabes d'Alger ne sont que de simples cultivateurs, & ne peuvent cultiver les Fanisaires, parce que les Turcs arrirent qu'ils ne sont pas assez puissans & qu'ils ne sont pas assez riches. Ils ont dans leur ville plusieurs maisons qu'on appelle les maisons de métier qu'ils font. Ce qui inspire l'ambition, sans que les brigues ni l'ambition puisse sion, chacun montant selon son rang d'office, & mes sont le fusil, l'arquebuse, le mousquet & les uns se servent de fleches qu'ils lancent avec beaucoup de violence.
Quoique la loi de Mahomet permette de vendre qu'on en peut nourrir, les Algeriens néanmoins ne se marient sur le rapt & autrefois l'épouse les parens de l'épouse il lui envoie de certains jours avant les nocces en fait grand bruit & toute sorte de divertissemens. Leurs danses sont: Alors l'épouse est assise à terre au milieu des femmes, & de beaux habits, ayant des mains visage paré & coloré. Le soir l'épouse l'emmenant d'un royaume, au son des flutes & des tambours.
Ils font servir leurs mandes parées parées & lors qu'ils sont à l'article de la mort, ils les servent invoquant sans cesse Mahomet, jusque au du les voir. Ils ont en cas de mort avec de la son ou le royaume d'une chemise d'un caisson de & d'un turban, & l'ayant en cet état dans la fosse hors de la ville. On ne porte point de si con est que les femmes tiennent devant le visage noir sur leur visage, que les hommes ne s'avoient & qu'on n'allume point de feu dans les trois jours, pendant lesquels les parens cultivent son tombeau, distribuant aux pauvres & portant sur le sepulchre de petites pierres de sur le visage.

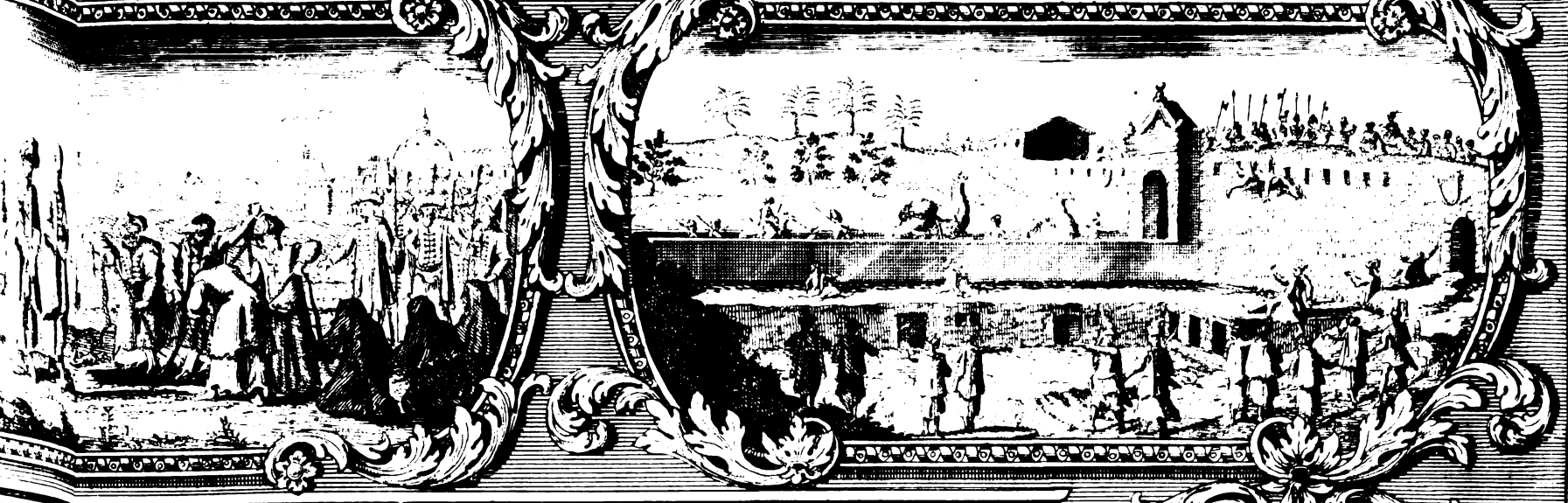


GIGERY.

TRIPOLI.

Les Algérois enterrent leurs Morts.

Porte d'Alger & la maniere dont on y exécute les Criminels



leur punie sur Mer &c.

...si puissans sur mer que
 ...l'Amiral de Navarre aux Etats
 ...ils allerent en course en 1636
 ...30 à 35. pieces de Canon & Armes
 ...ce tems là us sont devenus
 ...ils ont tous les jours sur leur
 ...combien il est dan
 ...la milice. Mais n'étoit com
 ...elle va jusqu'à 22000. fa
 ...Ce qui marque combien
 ...de tems, c'est que lors de leur
 ...cans cette ville que de
 ...dont la plupart étoient
 ...il est de la pro
 ...Bacha
 ...fantassins, tous armés
 ...en 1017. que cela se passa
 ...dans le monde
 ...qui s'y sont reuocés, & qui

De Tunis, Gigeri &c.

Il y a de toute sorte d'artisans à Tunis.
 On y fabriqueit autre ois beaucoup de draps,
 qui étoient d'autant meilleurs, que les fem
 mes y filotent la laine d'une maniere assez
 singuliere, laissant pendre leur fuseau au
 haut d'un gachas ou vas, afin que sa pesan
 teur rende le fil plus uni & plus ferme.
 Mais maintenant le plus grand commerce
 de cette Ville est en elipes & en savon; on y
 fait aussi neoce de peumes d'autruches & de
 chevaux. Les artisans & les Marchands y
 portent un Turban à la Turque envelopé d'
 une piece de toue que les Courtisans & les Sol
 dats ne portent point. Les femmes s'y tiennent
 propres selon leur condition: & vont par la
 ville voilées. Elles aiment sur tout les parfums
 pour lesquels elles se pensent beaucoup d'ir
 gent. Au lieu de pétrir le pain avec les
 mains ou les piés, ils battent la pâte avec
 des barres. Les Bourgeois y mangent souvent
 d'un certain mets appelé Besis, fait d'eau
 & de farine d'orge, à quoi ils ajoient de
 l'huile et du jus de limon. Ils mangent aussi
 de la chair particulièrement de celle d'agneau.

Pour ce qui est de la Province de Gigeri, elle
 prend son nom d'un Village & d'un château,
 qui commande à tout le pais & alentour. Ce
 Village est près de la mer mediterrannée à 15
 milles d'Alger, & contient environ 200 pe
 tites maisons. Le château est sur une mon
 tagne presque inaccessible. Gigeri doit au
 trois fois fort marchand par le commerce
 des françois, qui s'y alloient fournir de ve
 aux & de cire. Mais us en furent chassés
 par les Turcs en 1662.

Les sacres ou peuples du Royaume
 de Zeneqa, sont ou bazanex ou tout a fait
 noirs. Leurs maisons ne sont que des huttes
 de bois couvertes de paille, & leurs lits,
 quatre ou cinq pieces de bois à un pie &
 demi de terre, surquoi us mettent une natte
 de jonc qui leur sert de matelas & de couver
 ture. Leurs habits sont ces robes de coton
 quarrées. Les femmes en portent ordinaie
 rement deux, l'une qu'elles ceignent autour
 du corps, & l'autre qu'elles jettent par des
 sus la tête.

Funerailles des Taloles



Habitans du Cap Vert



Funerailles des quojas

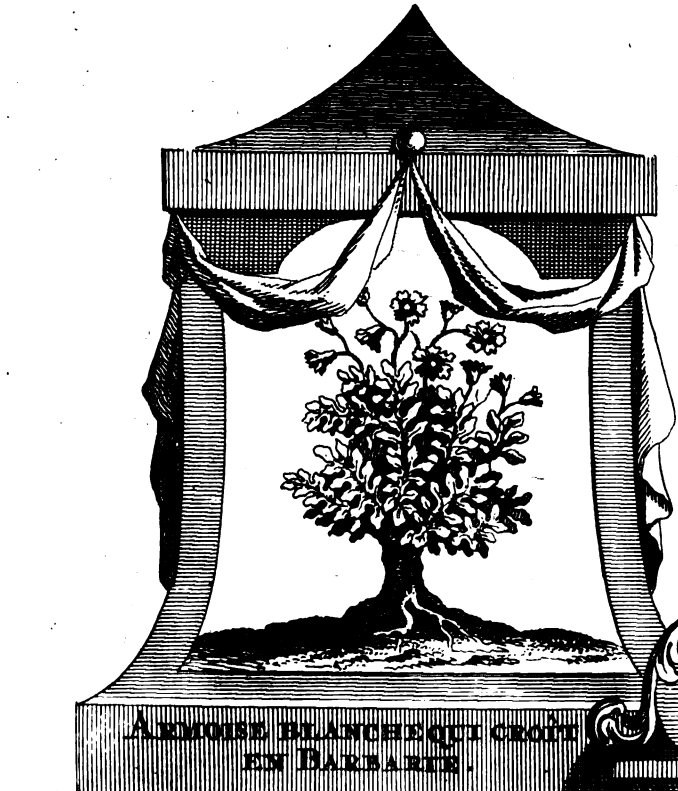


MOLI.

TUNIS.



SINGULARITEZ CURIEUSES DES ROYAUMES DE MA AVEC LA DESCRIPTION DE QUELQUES USAGES ET COÛTUMES DES TANT DES HOMMES QUE DES F



ARMOISE BLANCHE QUI CROÎT
 EN BARBARIE.



DU ROYAUME DE FEZ ET DE SES USAGES.

Le Royaume de Fez depend presentement d'un seul chef seculier, au lieu qu'autrefois il n'y avoit que les Cheryfs, les Patriarches et les Prelats Mahometans qui pusent parvenir à la souveraineté ne puisance. Les Rois de Fez ni aucun Prince Mahometan ne portent le Sceptre ni la Couronne. Leur trône est couvert de drap d'Or et leur Siege est un Oreiller parsemé de perles et de pierres précieuses. Quand le Roi se sent mourir, il appelle les Grands de sa Cour, et les fait jurer d'élire pour son Successeur Son Fils, Son Frere, ou quelqu'autre pour qui il a de l'inclination. Mais c'est un serment dont ils s'acquittent assez mal, car souvent ils en élisent un autre.

L'Habit des hommes est une Casaque à manches courtes qu'ils portent par dessus leurs chemises, et par dessus une espece de Brandebourg fermé par devant, leur Turban ressemble à un bonnet de nuit, qu'ils enveloppent d'un bandeau qui fait deux tours par dessous le menton. Ils ne portent ni bas ni caleçons en hiver, et lorsqu'ils montent à cheval, ils prennent des bottes. Les Femmes ne portent en été qu'une chemise, et en Hiver elles ont un habit à manches larges fermé par devant. Quand elles sortent, elles prennent des Caleçons, un masque devant les yeux et un voile qui leur couvre tout le corps. Les femmes riches ont des pendans d'oreilles avec des pierres précieuses, des bracelets et des chaines d'or et d'argent aux jambes. Les Arabes d'au tour de Fez portent une piece de barraquan qui fait deux ou trois tours au tour du Corps, avec un bonnet rouge. D'autres vont tout nus si ce n'est qu'ils ont une ceinture qui leur descend jusqu'aux Genoux.

Cette petite Carte renferme une grande étendue de la Mer Méditerranée. La Barbarie ou après l'Égypte la meilleure la plus peuplée de toute l'Afrique, à cause de son grand commerce de son terroir. Le Grand Seigneur y domine dans la plus grande partie du Royaume. Le Roi de Fez et de Maroc possède ce qui est vers l'Occident. Les Portugais et les Anglois y occupent quelques places sur la côte de l'Égypte. Alger, Tunis, Tripoli et Barca sont des Villes de Commerce. Les quatre dernières sont sous la protection de Sa Hautesse des Bachas qui ne peuvent rien résoudre sans le conseil de leur Seigneur. On transporte particulièrement de Barbarie des Chaux qui sont de deux sortes, de Blanches et de Noires. L'Hiver commence à la fin d'Octobre par toutes les parties du Royaume. Les Mois de Decembre et de Janvier sont les plus rigoureux. Le froid n'y fait pas fort sensible. Il commence à diminuer dès le Mois de Mars et rendent la terre fertile. En Avril tous les arbres commencent à pousser. Sur la fin de ce mois on trouve des Cerises mûres dans les Terres d'Alger, de Tunis, et dans quelques endroits du Royaume de Maroc. On y mange des Figues, et à la fin de Juin et on y cueille des Prunes et des Raisins. En fin la récolte entière des fruits se fait au Mois de Septembre.

Les États de Maroc et de Fez qui ne font autrefois qu'un Royaume, sont ce que les Anciens appelloient Mauritanie. Le Nom de Tangi ou de Tanger, qui en est la Capitale. Les habitants sont d'ordinaire robustes, bien faits de corps, aiment le Commerce et beaucoup de penetration. Ils s'adonnent au Commerce de la guerre, aux Sciences, et s'occupent facilement de la guerre. Les femmes demeurent toujours à la maison occupées à faire de la tapisserie; et elles ont des Esclaves de l'un et de l'autre sexe pour les servir. Ils ne mettent point de coutures sur leur viande et se contentent de rompre leur pain et leur viande avec un couteau de jonc étendue sur la terre leur sert de Nappe. Les Esclaves de leurs Esclaves leur tiennent lieu de vaisselle. Les personnes de condition se servent un peu plus de vaisselle. Leur viande ordinaire est le bœuf, le mouton et la volaille. Le gibier et du poisson très excellent. Leur boisson est une infusion de raisins confits au sucre et infusés dans de l'eau, ou une infusion de raisins confits au sucre et infusés dans de l'eau, ou une infusion de raisins confits au sucre et infusés dans de l'eau. Il y en a d'autres font un breuvage de miel et de dattes. Il y en a d'autres du lait de chèvre et de chameau. Ils portent des Caleçons à chaufsettes, avec des Calzaques d'Écarlate qui leur pendent jusqu'aux Genoux, et des bonnets d'Écarlate.



HABITS DES FEZIENS.



ALGERIENS.

DISSERTATION

SUR LA

NIGRITIE.



Cette partie de l'Afrique, comme la plupart de nos Provinces de France, est divisée en haute & basse. Les Peuples de la haute *Nigritie* se nomment *Foulez*, nom qu'ils ont donné au País même, & sont extrêmement noirs; les autres portent le nom de *Negres* qui leur est commun à tous. On ne peut mieux faire connoître l'étendue de ce grand País, que par celle de ses bornes Géographiques. Du côté du Nord, il est borné par la haute Ethiopie, que l'on nomme ordinairement le País de la Galaam; c'est l'endroit le plus haut sur le Fleuve Niger, qui soit connu aux Européens. Du côté de l'Occident, il n'est pas éloigné de la Mer Atlantique, non plus que de la pointe que fait de ce côté-là la Côte de Barbarie. Au Midi il confine la basse Ethiopie, ou le País qui est au delà de la Ligne; & au Levant il regarde le Niger. Ce fleuve, un des plus considérables du monde, est peu connu de la plupart des Voyageurs: les uns le font fortir du Nil, & avancent en cela une chose peu vraisemblable. Les autres le font venir du Lac de Borno, en quoi ils paroissent aprocher le plus de la vérité; car, quoiqu'on connoisse huit cens lieues du cours de ce Fleuve, sa source néanmoins n'en en pas plus connue pour cela. Il se divise en plusieurs branches, qui font chacune une grande Rivière, telles sont Gambia, Riogrande, & la Rivière de Senega, qui en produit elle même plusieurs autres.

La Nigritie peut se prendre encore dans un sens général, ou dans un sens particulier. Dans la première signification, elle comprend trois grands País, savoir la Nubie, la Nigritie propre, la Guinée; & ces trois Contrées-là jointes ensemble ne font guère moins d'un tiers de l'Afrique; nous parlerons ici des deux premières.

La Nubie qui s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est a environ trois cens vingt lieues de longueur & cent quatre-vingt de largeur. Ses bornes sont à l'Est l'Abbyssinie, à l'Ouest le Desert de Zaara; au Nord l'Égypte, & le Desert de Barca; & au Sud le Desert de Gorham. La grande chaleur y est générale, mais la fécondité du terroir n'est pas universelle. Du côté du Nil, le País participant à l'inondation limoneuse de ce grand fleuve, est très-fertile. Il y vient beaucoup de cannes de sucre; mais les Habitans n'ayant pas l'industrie de le préparer, le laissent dans sa couleur naturelle qui est le noir. Il y a de bons pâturages & des grains. Les marchandises les

Tom. VI.

plus précieuses que la Nubie fournisse, sont l'or, le musc, la civette, le bois de sandal, & l'ivoire. Il y a un grand negoce entre ce País-là & l'Égypte. La plupart des autres lieux sont sans culture, & sans habitans.

Il y a plusieurs Fleuves; outre le Nil qui l'emporte de beaucoup sur tous les autres, on nomme la Nubie & le Sira qui vient s'y décharger. Savoir si la Rivière de Nubie donne le nom au País, ou si elle le reçoit de lui, c'est sur quoi je ne saurois répondre. Je trouve seulement qu'étant jointe avec le Sira, elle se perd dans le Nil au dessus d'Asna en Égypte. On raporte de ce Fleuve une circonstance assez curieuse & qu'on pourroit renvoyer à la Sécretairerie de la Nature, c'est que l'eau de la Nubie est mortelle aux Crocodiles; de sorte que cinq ou six jours après qu'il y est entré il vient crever sur les bords du Fleuve. En ce cas-là il ne seroit pas vrai, comme quelques-uns le prétendent, que la Mere commune ait donné aux Bêtes un instinct pour éviter machinalement tout ce qui est capable de les détruire.

Ces Peuples sont Negres; très-agiles, ne manquant ni de bravoure, ni de pénétration; mais on ne spécifie point, s'ils sont moralement bons ou mauvais; ce qui seroit pourtant le principal. Il y a dans le País quantité de Lions, de Crocodiles, de Tigres, de beaux Chevaux, & d'excellens Chameaux, & on n'y voit point, dit-on, de monstres terrestres non plus qu'aquatiques.

Le Gouvernement de Nubie est Monarchique; & aparamment du Despotisme le plus outré. Le Roi veille à la conservation de l'État, en tenant ordinairement de la Cavalerie sur les frontières. Quant au Culte, c'est une bigarure & un mélange où l'on ne comprend rien. Il y entre de la Loi Mosaique, de l'Évangile, & de l'Alcoran. On ne doute point que ces Peuples n'aient professé autrefois le Christianisme, & qu'ils n'aient été grands Adorateurs des Images. Car il y a, dit-on, encore sur pié plus de cent cinquante Temples où l'on voit l'Homme-Dieu, Notre Dame sa Mere Vierge, & force Saints canonisez qui sont figurez en relief. Ils rendoient l'obéissance spirituelle au Patriarche d'Alexandrie, & conséquemment ne reconnoissoient point le Saint Pere de Rome, qui pourtant, à ce qu'il dit, est ici bas la seule & unique porte du salut éternel. On compte dans la Nubie quatorze Villes considérables & trois Deserts.

La Nigritie propre s'appelle aujourd'hui le País des Négres. Il y a conflict de sentiment sur l'origi-

L

ne

ne du nom. Les uns le tirent du fleuve Niger qui la traverse de l'Orient à l'Occident. D'autres au contraire soutiennent que le País a donné le nom au Fleuve; & qu'il a reçu le sien de la noirceur des Habitans qu'un ancien & célèbre Géographe appelle Ethiopiens Nigriles.

Les Romains, ces ambitieux infatigables qui ne vivoient pas moins qu'à la conquête de l'Afrique, voire de toute la Terre, si la chose avoit été faisable, les Romains, dis-je, ne penetrerent point jusques à ces Régions également brûlantes & desertes. Mais dans les deux derniers siècles, il s'est trouvé des gens qui, soit par l'avidité du gain, soit par un instinct de curiosité, soit par ces deux motifs ensemble, aiant eu assez de courage pour parcourir ces vastes & affreuses solitudes, nous ont procuré le plaisir de voyager des yeux.

Ce País-là a pour borne à l'Est & au Nord, le Zaara; à l'Ouest l'Océan Atlantique; & au Midi la Guinée & le Congo. Sa longueur d'Occident en Orient est de cinq cens cinquante lieues, plus ou moins; & sa largeur du Midi au Septentrion environ de cent lieues.

Il y a tant de différentes Contrées & tant de sortes de Peuples dans la Nigritie, qu'on ne sauroit en parler définitivement. En général néanmoins le Climat, quoique d'une chaleur ardente, est si bon, qu'on y vient du voisinage pour guerir de diverses maladies. Dans les endroits que le Niger arrose, la terre est la plus fertile de l'Afrique; ce Fleuve est un autre Nil: se débordant régulièrement tous les ans au mois de Juin, il cause une inondation de quarante jours, & laisse en se retirant un limon qui tient lieu de marne ou de fumier. Ce terroir est fécond en toute espèce de grains, principalement en Millet, en Ris, en Lin, en Coton, en Miel, & en plusieurs sortes de fruits. Il y a des Palmiers dont les habitans font d'un certain vin qui aparemment n'est pas si bon que celui de Noé.

On dit que les Nigriliens sont si stupides & si paresseux, qu'ils n'ont ni le soin ni l'adresse de faire valoir ce qu'ils ont de plus utile, & de plus recherché. Ils ont des mines d'or & de cuivre; mais ils donnent la preference au dernier de ces métaux. Ils ne connoissent point le prix de leur Ambre gris; ils n'ont pas même l'industrie de filer leur lin. Autant que je m'y connois, de telles gens sont bons pour le Trafic; les Eclairez en negoce & en intérêt savent bien mettre à profit leur ignorance & leur inaction.

La chaleur excessive & l'extrême secheresse sont cause qu'une grande partie de cette Région-là n'est presque pas peuplée. Il n'y a proprement que les environs du Niger qui soient bien habitez.

La Nigritie, prise en général, contient seize principaux Roiaumes, dont la plupart se divisent en plusieurs autres moins considerables & dont on ne connoit presque que le nom. Les Nigriliens ou Negres ont tous la peau noire, & les dents fort blanches, ce qui fait un contraste assez agréable; le nez court & plat, est chez eux un grand agrément; tant il est vrai que la beauté n'a point d'autre règle que l'opinion. On les dit beaucoup moins sauvages que ceux de la Barbarie & du Biledulgerid; & on loué même leur honnêteté pour les Etrangers. Leur grand trafic est en Esclaves, & ils aiment tant ce commerce, qu'ils vendent quelquesfois jusques à leurs femmes, & leurs enfans. Ces vendeurs sont denaturez: mais de bonne foi, les acheteurs valent-ils mieux. Des Chrétiens aquerir à prix d'argent le

droit de vie & de mort sur leurs Coindividus, sur leurs Freres en espèce, quelle horreur! Accordez cela, si vous pouvez, avec les engagements du Batême & la profession de l'Evangile.

Quant à la maniere dont les Nigriliens vivent en société, voici la description que je trouve la plus exacte, & la mieux circonstanciée, quoi qu'on n'y dise qu'un mot du Gouvernement. „Parmi ces Peuples, dit mon Auteur, on en trouve de libres qui vivent en forme de Republique; d'autres qui sont errants & sauvages; & il y en a qui obéissent à des Souverains. Le Roi de Tombut est le plus puissant de tous. On y considère ensuite ceux de Madingaon, de Songo, de Gago, de Cano, & de Gangara. A l'embouchure de la Rivière de Saint Domingue, les Portugais tiennent le Fort de St. Philippe; les François y ont une habitation sous la direction de la Compagnie du Senegal. On dit que le Roi de Tombut a quantité de lingots & de barres d'or. On dit aussi que pour être bien servi d'un Nègre, il faut le bien nourrir & ne lui épargner ni le rude travail ni les coups de bâton. Aussi les Maîtres ou plutôt les Tirans sont-ils fort liberaux des deux derniers. Entrons dans un plus grand détail.

L'Habitation des François est située dans une Ile de cette Rivière nommée St. Louis, à quinze degrez & demi de la Ligne, faisant face sur la Mer Atlantique qui est à l'Ouest. Cette situation fait qu'il y régné toujours des vents favorables qui la rendent la plus saine de tout le País. Elle n'est composée que de deux ou trois maisons & de quatre tourelles. Cette Ile est accompagnée de deux autres, dont l'une se nomme *l'Ile aux bois*, & l'autre *l'Ile aux Anglois*, parce qu'ils y avoient autrefois une habitation. L'endroit, où est située celle des François, appartenoit avant sa decouverte au Roi Brak, dont le País se nomme *Ouhalle*. Ce Roi a pour voisin d'un côté *Damel*, Roi de Cahior, & de l'autre le Roi Syratique. Celui-ci touche au Roiaume de Galaam, & celui-là au Roiaume de Thim, ce qui marque combien ce País avance dans les terres, où il y a une fort grande étendue.

Celle que l'on donne au Senega, est selon les Relations les plus exactes, de plus de quatre cens lieues d'Orient en Occident, & de plus de deux cens du Midi au Septentrion. Il est mêlé de bocages, de marais, & de plaines; mais ces plaines sont peu propres à être cultivées par la grande chaleur qui y régné. Cependant on remarque que depuis le mois de Décembre, jusques au mois de Mai, que cessent les vents d'Est, le vent de Nord y rafraîchit tellement l'air, qu'on y pourroit vivre & respirer aussi agréablement qu'en Europe. Mais pendant ces six mois, on y est incommodé de certains insectes volatiles, appelez Maringois, à peu près semblables aux cousins d'Europe; qui ne font que tinter autour des oreilles, & les piquent encore plus d'agrement que les Scorpions du Languedoc. On ne peut en guérir la blessure qu'en écrasant un de ces Maringois sur la playe, qui autrement se convertit en ulcère très-dangereux. On ne connoit en ce País-là ni Averroës, ni Avicenne, ni Hipocrate, ni Galien, ni aucun de ces grands Esculapistes des fameuses Facultez en Medecine de Paris & de Montpellier. Les Negres nous abandonnent volontiers tous ces honnêtes gens, & avouent naïvement que leur principale Therapeutique est la Medecine plus que raisonnable des Chiens, qui ne mangent jamais

lorsque la bile leur suffoque l'appetit, & ne prennent que de l'herbe que nos Arboristes nomment Chiendent. S'ils ont besoin de quelque operation de Chirurgie, ne pensez pas que ce soit pour leur ouvrir les veines & en tirer du sang à diverses reprises; ils n'ont que la scarification, & quelquefois la ventouse, qui leur réussissent merveilleusement; parce que leur principale maladie est la Migraine, dont ils se défont assez facilement par l'attouchement d'un charbon ardent sur le front. Pour ce qui est des fièvres quotidiennes, tierces ou quarts, ils s'en guérissent par l'application de certaines herbes, qu'ils broient dans un mortier, dont ils font des Cataplasmes & des Anodins. Mais ils tiennent ces herbes fort secretes, & ne les communiquent que très-difficilement aux Étrangers.

Ces Peuples sont ou Mahométans, ou Idolâtres, ou sans Religion. Les Juifs ne font pas fortune parmi eux; le Culte de l'Israël moderne & maudit leur étant insupportable. On trouve encore quelque part des traces de l'ancien Christianisme; mais si défiguré qu'on a de la peine à le reconnoître.

Ils vivent dans une oisiveté continuelle, comme s'ils n'avoient qu'un corps de graisse, qu'ils craignissent de faire fondre au Soleil, & des bras de verre qu'ils eussent peur de casser au premier effort. Leurs plus serieuses occupations sont de passer le tems à fumer, ou à dormir couchés à plat sur le sable. Il est vrai que dans le tems des pluies, ils choisissent quelque terre pour y semer du Mil qu'ils moissonnent deux fois l'année, au mois de Juin & d'Octobre. Dans ces mêmes tems ils sement encore des Poix, du Ris, du Tabac, & plantent du Coton; ce travail & la pêche du poisson font l'unique occupation de ces Peuples-là. Ils n'ont d'ordinaire parmi eux que quatre sortes d'Artisans: les uns comme nos Tisserans, font les toiles de Coton; les autres comme nos Orfèvres, mettoient assez bien l'or & l'argent en œuvre s'ils avoient l'artifice de la soudure. D'autres travaillent en cuir à la façon des Cordonniers & des Selliers, pour la chaussure & l'équipage des gens de cheval: d'autres enfin sont comme nos Charpentiers, pour la fabrique de leurs canots, d'une ou de plusieurs pièces de bois creusées, qu'ils lient si bien de cerceaux d'arbres, que l'eau n'y entre point. Un homme seul les conduit, & si quelquefois il arrive qu'ils se renversent par un coup de vent, ils ne s'en font pas une grande affaire; ils le relevent & le mettent en état de continuer leur route.

Quoique ces Peuples soient plongés dans toutes sortes de vices, qu'ils s'abandonnent aux plaisirs sensuels, & qu'ils ne conservent ni pudeur ni retenue dans leurs actions animales, ils ne laissent pas de couvrir leur sensualité de je ne sais quelle ombre de mariage. Car en effet quoi qu'il leur soit permis d'avoir autant de Femmes qu'ils en peuvent entretenir, ils n'en ont pourtant ordinairement que trois ou quatre au plus. Lorsqu'un garçon recherche une Fille en mariage, il s'adresse au Pere de la Fille, avec lequel il convient du don qu'il lui doit faire pour l'épouser. Ce don est proprement un achat que le garçon fait de celle qu'il veut avoir pour femme: les parens ne donnent rien en mariage à leurs enfans. Quand les conventions matrimoniales sont arrêtées, le futur Epoux va chercher ce qu'il a dessein de donner en dot à sa future Epouse, & l'ayant mis entre les mains du Pere, elle se rend à la case de son Mari futur; elle y vit avec lui pendant quelques jours, & si leurs humeurs compatissent, ils

font publier leurs bans. Sinon la Fille retourne dans la case de son Pere, en attendant que quelqu'autre se presente pour l'épouser. Quoi qu'elle ait habité avec un homme qui la vouloit prendre pour femme, elle n'en est pas moins estimée pour cela; & c'est une coutume parmi eux que les Filles peuvent se divertir & se rendre communes. Elles n'en usent pas ainsi lorsqu'elles font une fois dans les liens d'un legitime mariage; car alors, si elles étoient assez foibles pour commettre une infidelité, elles seroient regardées avec mépris de toutes les personnes qui en auroient connoissance. Ce crime est même si rare parmi les Nègres, qu'ils n'ont point d'Edit contre les adultères; ils se contentent d'inspirer toute l'horreur que mérite cette action, en exagérant la perfidie dont elle est accompagnée. Cette union des Corps qui se trouve entre les hommes & femmes Negres, n'est point, comme en Europe, une société qui leur fasse partager leur fortune & leurs biens. Les Femmes mêmes ont leurs habitations séparées; & souvent elles demeurent en differens villages, où elles ne voient leurs maris que rarement. Ce n'est pas, comme je l'ai dit; que ceux-ci soient occupés au travail, mais parce qu'ils n'aiment leurs femmes que d'un amour volage & inconstant, tandis qu'elles sont jeunes & enjouées, & qu'ils se trouvent d'humeur à les voir.

Les Princes qui regnent sur ces Peuples sont tous choisis de la Famille Royale, les femmes n'ont point de part au Gouvernement, & les fils des Rois ne sont pas plus assurés de leur succéder que le plus éloigné de leurs parens. Après la mort du Roi, les Grands du País s'assemblent, & élisent celui qu'ils jugent le plus capable de regner. Ces Rois n'ont droit d'imposer aucun tribut sur leurs Peuples, tout leur revenu consiste en captifs & en bétail. Ils vont souvent piller leurs sujets sous prétexte qu'on a mal parlé d'eux, ou que l'on a volé ou tué; de manière que personne n'est en sûreté de ses biens & de sa liberté, étant souvent exposés à être emmenés captifs. Il ne laisse pas d'y avoir de la justice parmi cette Nation, & l'administration en appartient au Roi & aux Marabous. Dès que la mesintelligence se mêle entre deux parties, celle qui est lésée n'a qu'à prononcer ces paroles, *bione, hi alla*, & au même instant la partie assignée est obligée de suivre l'autre chez le Roi, ou chez le Marabou. Si c'est chez le Roi, ce Prince convoque son Marabou, à qui il commande de chercher dans le livre de la Loi le chapitre qui traite du fait dont il s'agit. Ensuite le Marabou prononce une sentence de laquelle il n'y a point d'appel. Ce sont aussi ces Marabous qui font le partage des successions, d'autant plus facile qu'il n'y a à partager que le Bétail, le Mil, & quelques pagnes, ou étoffes de coton teintes avec l'Indigo, dont ils se servent pour s'habiller.

La Tradition du País nous apprend que tous les Roiaumes dont il est composé aujourd'hui, n'en faisoient qu'un autrefois, dont le Prince se nommoit *Bour guialophi*, c'est-à-dire Roi de tous les Nègres. Mais le refus que fit ce Roi de donner entrée au Lieutenant Général du País de Cahoure, qui venoit pour lui rendre ses soumissions, engagea celui-ci à s'en retourner secrettement au lieu de sa résidence, où il amassa une armée considerable en peu de tems. S'étant mis à la tête il la fit defiler jusques à la case du Roi, qu'il depouilla de son Roiaume, en l'obligeant de le reconnoître lui-même pour Roi. Ce Prince infortuné, réduit à une extrémité si de-

plorable, subit toutes les volontez du Tiran. Il se prosterna devant lui, se couvrit la tête de sable, se depouilla nud comme le moindre de ses sujets, & n'osa regarder celui qui l'avoit détroné si lâchement.

Quant à la manière de faire la guerre en ce Pais; lorsqu'un des Rois la veut declarer à quelque Prince de ses voisins, il fait battre la caisse pour en avertir ses sujets, & la fait battre de nuit afin que le bruit étant mieux entendu dans le silence, les en informe plus promptement & plus sensiblement. Cette manière de faire courir la déclaration de ses volontez est plus prompte que l'on ne peut s'imaginer; car le son de la caisse qui se fait entendre dans la première Bourgade, avertit la plus prochaine, & ainsi des autres consécutivement, jusques aux extrémités du Pais. Mais pour faire plus d'honneur aux grands Seigneurs du Pais, qui relevent de la domination du Roi, & qui d'ailleurs pourroient prétendre cause d'ignorance de ses volontez, il leur dépêche des couriers, dont la course est si bien concertée pour leur depart à proportion de la distance des lieux, qu'ils arrivent à l'heure même du dernier retentissement de la caisse. Ces deux déclarations jointes ensemble, quoique diversement signifiées, obligent ces petits Princes, chacun dans l'étendue de ses terres, à mettre sous les armes tous ceux qui sont capables de les porter & de les mener au rendez-vous qui leur a été marqué. Pour ce qui est des armes de cette milice tumultuairement levée, ce sont ordinairement des demi-piques, nommées Sagayes, qui sont si legères, qu'un Soldat en porte aisément six ou sept. Ils savent les lancer avec tant d'adresse que leurs atteintes semblent plus sûres que celles des traits de l'arc, & les plus adroits les font tomber dans un cercle d'un pié de diamètre. Ils ont aussi en main une espèce de bouclier fait d'un cuir si bien préparé, qu'à peine une balle de mousquet le pourroit-elle percer. Ils ne se contentent pas de ces six ou sept javelots, ni de leurs boucliers, ils portent encore un fabre à leur côté & une bayonnette pour s'en servir dans le combat de main. Mais quelque confiance qu'ils aient dans leurs armes & dans leur adresse, il se chargent encore la tête de *gris-gris*, qui sont des espèces de papillotes enchantées, par le moien desquelles ils se croient invulnérables. Effet ordinaire de la superstition; car ce sont les Marabouts qui leur vendent ces *gris-gris* fort cher, & il les attachent à leurs cheveux en plus grand nombre qu'ils peuvent. Pour ce qui est de leurs habits, ils en ont qui ne sont propres que pour la guerre & qu'ils font gloire de conserver jusques à la troisième génération. Ces habillemens de guerre ne sont differens de ceux qui se portent à l'ordinaire, que parce qu'ils sont marquez de certains caractères que les Marabouts y impriment à la façon de nos toiles peintes, & de quelques autres qui y sont attachez comme les charges qui pendent aux bandolières de nos soldats.

Les Seigneurs qui sont à la tête de leurs milices étant arrivez au rendez-vous général, on en fait une revue exacte, tant pour le nombre des troupes que pour les munitions de guerre & de bouche. Le Roi qui les doit commander, satisfait de la diligence de ses sujets, assemble alors le Conseil de guerre pour informer les Lieutenans Généraux de l'entreprise qu'il a meditée. Le lieu où se fait cette revue est toujours un gros Bourg, afin d'y pouvoir trouver plus de commoditez, & là se rassemblent aussi tous les Chevaux & les Chameaux que le Prin-

ce a donné ordre de faire venir à ses depens, en plus grand nombre qu'il lui est possible. Ils sont chargez de sacs plein de victuailles; & pour ce qui est des eaux & des fourages, ils s'en remettent au hazard des lieux où ils pourront se rencontrer. Le Prince se met ensuite à la tête de l'armée qu'il a assemblée, & la mène dans le Pais de ceux de qui il a reçu quelque déplaisir. Là, sans recevoir aucune excuse, ni remontrance, ces troupes pillent, saccagent & brûlent tout ce qu'elles ne peuvent emporter. Il leur est d'autant plus facile de mettre le feu où ils veulent, que les Hameaux & les Villages ne sont composez que de cases faites de simple paille de millet. Ils en usent ainsi moins, dit-on, par un principe de cruauté, que pour obliger les vaincus à suivre plus promptement le Vainqueur, quand ils ne se voient plus ni habitation ni aucun ustensile de ménage. Les Rois Nègres ne laissent de ces malheureux vaincus & ruinez, que ceux qui peuvent échaper, ou qui aiant eu vent de leurs aproches se sont retirez de bonne heure dans les bois & autres lieux inaccessibles; mais ils les emmenent captifs & les vendent ensuite comme Esclaves. Les Conquerans ne peuvent garder les Pais conquis, par l'impossibilité qu'il y a de construire des Forts de quelque durée; car outre que le terrain manque de matériaux nécessaires pour cela, on ne peut fouiller dans le sable deux ou trois piés sans trouver l'eau.

A l'égard de leur manière de combattre lorsque leur armée est en campagne, les Nègres ne savent ce que c'est que de prendre l'avantage du lieu, comme de camper près de quelque marais, pour avoir de l'eau ou pour se couvrir contre l'ennemi. Ils savent encore moins l'art de se ranger en bataille, ou de se retrancher, n'ayant point d'outils pour remuer la terre; mais quand ils veulent se battre en retraite, tout ce qu'ils savent faire est d'imiter les abeilles, qui suivent leur Roi & voltigent toujours à l'entour. Pour animer les troupes au combat, ils ont des tambours de quatre à cinq piés de long portez par des Guiriots, qui en divertissent les Soldats pendant la marche; & outre cela des Compositeurs de Chançons, où le simple recit du nom de leurs Prédecesseurs sert tout à la fois & de Panegyrique aux morts, & de sujet d'Emulation à ceux qui l'entendent. Ils lancent d'abord leurs Sagayes le plus qu'ils peuvent dans la mêlée, ensuite étant plus proches ils mettent l'épée à la main, & se servent de la bayonnette quand ils viennent à la passe. Cette dernière manière de combattre est la plus cruelle, & la plus sanglante de toutes. On pourroit croire qu'ayant six ou sept Sagayes à lancer, le combat devroit durer long-tems; mais il arrive presque toujours qu'après le jet de la première, ainsi qu'après la première décharge de nos mousquets, l'un des deux partis tourne d'abord le dos, & prend la fuite sans aucun retour. Ni le Roi qui les commande, ni les Officiers subalternes ne savent l'art du ralliement, non plus que la manière de les faire revenir au combat; dix ou douze de leurs camarades étendus morts sur la place, étant pour le reste un si grand sujet de terreur, qu'ils n'osent seulement y penser. Aussi est-il inouï parmi eux que dans les batailles les plus sanglantes, il soit jamais demeuré sur la place plus de soixante ou quatre-vingts soldats; parce, disent-ils, qu'ils n'ont qu'une vie à perdre, ce qui fait qu'ils ne combattent pas avec autant de fureur que les blancs, qui semblent, selon eux, en avoir deux ou trois de réserve. Le Vainqueur se voyant

Mai-

Maitre du Champ de bataille, fait à peu près ce que faisoit Alexandre le Grand. Il choisit dans cette multitude d'armes, de prisonniers, des autres marques de sa victoire, celles qui sont les plus glorieuses pour lui, comme le bonnet, le sabre, & le cheval du Général, abandonnant le reste aux troupes victorieuses. Les hauts Officiers font vendre aux François ou aux Portugais les prisonniers qu'ils ont faits, & gardent le reste du butin pour leur usage.

La guerre étant finie le Roi se retire dans le lieu le plus considerable de ses Etats, où il jouit des douceurs de la paix à la manière des Princes de Nigritie; non en prenant plaisir à des combats de Taureaux, à faire des Carouzels, ou à construire des Edifices publics, mais à passer leur vie dans une oisiveté brutale & sensuelle, comme à boire du lait, de l'hydromel, de la liqueur de palme; & à se gorger de Coucou aprêté avec du beurre. Leur principale débauche en tems de paix est de vivre avec des Concubines dans les derniers excès, aiant, comme on fait, la liberté d'en entretenir autant qu'ils en peuvent nourrir.

Pour ce qui est du commerce, on prétend que ces Peuples sont sans parole & sans foi. Dès qu'il s'agit de leurs interêts, ils emploient tout ce qu'ils ont d'industrie à tromper & à voler, particulièrement les Marchands étrangers. Ces infidèles veulent nous persuader qu'ils ne font point de mal en cela; parce qu'ils prétendent avoir un droit sur les biens des Négocians. Le fondement de ce droit imaginaire est une assez plaisante Tradition. Ils disent qu'au commencement des siècles le premier homme eut trois Fils, dont l'un étoit blanc, l'autre bazoné, & le troisième noir. Le Pere & les trois fils s'étant endormis, le blanc s'éveilla le premier, emporta les plus précieuses richesses de son Pere & s'en alla en Europe fixer son habitation. Le Maure s'éveilla ensuite & emmena tout le bétail en Barbarie, où il s'établit; & le noir s'étant éveillé le dernier ne trouva de reste qu'une pipe & du tabac. Il les prit pour son partage, & se voyant tout nud chercha les Pais chauds pour y demeurer. Ce qui les confirme davantage dans cette rêverie, c'est de voir les Européens, qui sont blancs, venir trafiquer avec eux dans de grands Vaisseaux bien armez & munis de quantité de provisions de guerre & de bouche, & porter de riches habits. L'expérience leur fait voir d'un autre côté que les Maures possèdent tous les bestiaux, puisqu'ils en commercent avec eux; ce qui fait qu'ils ne sont aucun scrupule de reprendre sur ces deux Nations, comme par voie de représailles, ce que leurs ayeux avoient pris sur eux pendant le sommeil de leur Pere. Les François & les Portugais ne trafiqueroient pas avec ces Peuples, si leurs Rois ne leur avoient permis de se saisir sur l'heure de tous ceux qui leur déroberoient quelque chose, soit dans leurs navires soit dans leurs habitations.

A l'égard de la Religion, tous les Nègres depuis le Sénégal jusques à Gambie se disent Mahométans, font leurs prières & leur Carême de même que les Turcs, & ne mangent point de Cochon; mais il s'en rencontre plusieurs parmi eux qui boivent du vin, quoique la Loi de Mahomet le leur défende: de sorte qu'il y en a très-peu qui observent exactement les maximes de cette Secte. Les Marabouts sont presque les seuls qui en font beaucoup de cas. Aussi sont-ils si devots à leur faux Prophète, qu'ils l'invoquent pour pouvoir réussir dans tous leurs desseins. Le lieu où ils s'assemblent pour prier, ce qu'ils

Tom. VI.

font en langue Arabesque, est un petit espace fermé de palissades faites de paille de Millet ou de Roseaux. Celui qui les avertit de se rendre en ce lieu se nomme *Sélimaka*. Il n'a pas plutôt fait le tour du village, qu'il trouve tout le monde assemblé. Les Marabouts, avant que de commencer à prier se retirent dans un coin pour pouvoir se laver les parties que l'honnêteté oblige de cacher. Tout le reste des Assistans observe la même cérémonie. Ensuite de quoi ils prononcent leurs prières à haute voix. Ils se prosternent plusieurs fois contre terre, se frappent la bouche de leurs mains, se mettent du sable sur la tête, & ont une espèce de chapelet dont ils se servent pour régler leurs prières. Ils ne sanctifient aucun jour de la semaine, quoique l'Alcoran leur commande de célébrer particulièrement le Vendredi; mais ils ont des fêtes dont la célébration se fait avec les Cérémonies suivantes:

La première est le *Ramadan*, qu'ils célèbrent le premier jour qu'ils commencent à voir la Lune de Novembre. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils se mettent à crier plusieurs fois *Hover en ga*, voilà la Lune, ensuite ils se prosternent pour faire leur *Sala* ou prière, afin de bien commencer ce Carême, pendant le quel ils ne mangent, ne boivent ni ne fument depuis le Soleil levant jusqu'après le Soleil couché; mais ils se relevent deux ou trois fois la nuit, afin, disent-ils, de pouvoir mieux jeûner le lendemain. Les Enfants depuis l'âge de dix ans, & les femmes enceintes gardent exactement ce jeûne jusqu'au jour qu'ils voient la Lune de Décembre. Sur le soir de ce jour-là ils sortent de leurs Cazes, & s'empressent à qui verra le premier la nouvelle Lune, puis l'aiant vue ils en témoignent leur joie en poussant de grands cris. Le lendemain chacun se pare de ses plus beaux ornemens & se rend au village où demeure le principal Marabout de toute une Province, pour assister à un *Sala* général. Ensuite ils célèbrent des Courses de Chevaux dans lesquelles ils font parade de leur adresse à manier la sagaie. Après quoi ils vont égorger des Bœufs, des Moutons, & des Chevreux, chacun selon son pouvoir, & se divertissent durant trois jours.

La Circoncision est une autre de leurs fêtes qu'ils célèbrent trois semaines ou un mois après le *Ramadan*. L'âge que doivent avoir les enfans n'est point fixé, mais ils les choisissent à leur volonté depuis dix ans jusques à dix-sept ou dix-huit, afin qu'ils soient plus en état de souffrir l'opération. Tous les Enfants à circoncire s'assemblent dès le soir dans la place publique du village, parez de quantité de ces *gris gris* dont j'ai parlé & de leurs plus beaux habits. Ils passent la nuit à chanter & à danser au son de leurs tambours, sans se reposer un moment, & le lendemain sur les neuf ou dix heures du matin ils sortent du village, où le premier homme de ceux qui s'y trouvent en prend un qu'il fait asséoir à terre & lui coupe le prépuce, que les Parens resserrent pour le brûler ou l'enterrer. Ils en usent ainsi de crainte que quelque personne malintentionnée pour l'enfant ne s'en serve à faire quelque sortilège contre lui. Ensuite quelqu'autre homme en prend un autre; de sorte que ce ne sont point les Marabouts qu'on appelle à cette cérémonie. Les Enfants circoncis, bien loin de crier de la douleur que leur cause cette opération, sautent & dansent aussitôt au son des tambours & font la grimace au Circonciseur pour témoigner leur courage, ce qui donne beaucoup de joie à leurs parens qui sont là pretens.

M

Ils

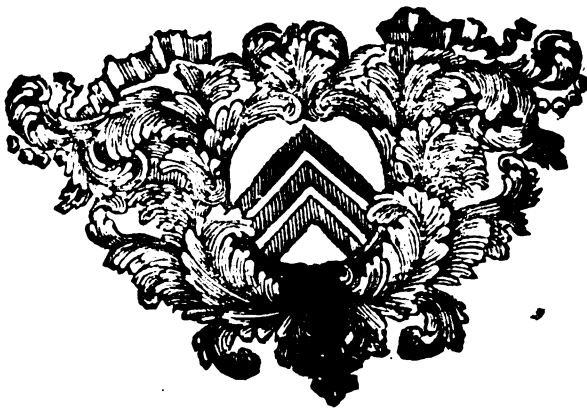
Ils les emmenent ensuite dans leurs Cazes, où jusques à ce qu'ils soient parfaitement guéris, ils ont plein pouvoir de tuer bœufs, moutons &c. quoi qu'ils ne leur appartiennent pas. Toutefois les filles n'osent se présenter devant eux durant ce tems-là, de peur que la vue du sexe ne leur cause quelque émotion dangereuse.

Le dixième de la Lune de Février ils célèbrent la fête du Tabasquet. Elle a cette prérogative sur toutes les autres, qu'ils sacrifient des Moutons chacun dans leurs maisons; & ils croient beaucoup honorer les François, qu'ils nomment blancs, de leur envoyer une partie de ces viandes offertes en sacrifice. Dans cette fête, comme dans le *Ramadan* & dans toutes les autres, leurs réjouissances consistent en courses de Chevaux, en luttés, & en danses qui se font au son des tambours portés par des Guiriots, qui sont des espèces de bouffons ou farceurs.

Enfin leur dernière fête solennelle est celle qu'ils nomment *Gomou*. Elle se fait le 10. de la Lune de Mai qui est pour eux le premier jour de l'année. Ils s'assemblent tous durant trois nuits depuis le Soleil couché jusques au point du jour, font leurs prières & dansent à l'entour de leur Marabou, qui lit quelques Chapitres de l'Alcoran, puis ils disent tous au bruit des tambours, *Hiamamar*, c'est-à-dire Dieu nous conserve jusqu'à l'autre année. Leur Calendrier est le même que celui des Arabes, dans lequel

chaque Lune a son nom propre. Voilà à peu près ce qu'il y a de plus remarquable dans les coutumes des Nègres, dont les uns croient la Résurrection & les autres la Métémpsychose, & dont le zèle infatigable dans les voyages pieux est une preuve qu'ils croient n'être pas moins soigneux de leurs âmes que des plaisirs de leurs corps. L'hospitalité règne parmi eux, & dans les longs pèlerinages qu'ils entreprennent pour aller à pié à la Mecque visiter le tombeau de Mahomet, ils ne portent aucune provision, persuadez qu'ils seront bien reçus dans tous les lieux de leur passage.

Le principal commerce qu'on fait au Sénégal consiste en or, en dents d'Éléphant & en Esclaves noirs. Les habitans vendent de l'or en poudre, des cuirs, des gommés, des civettes & des esclaves qu'on transporte en Amérique ou ailleurs, pour les faire travailler aux ouvrages les plus pénibles, tels que sont les mines, les moulins à sucre, & les plantages où il est cultivé. On porte au contraire au Sénégal du Papier, de la Rafade, de toutes couleurs, des grelots & des sonnettes, du cristal, du corail, de la Verrière de toutes sortes, des chapeaux & des bonnets, des toiles blanches, neuves & usées, du fer, des draps, des serges, de l'eau de vie, des merceries, & des quincailleries. Les Coquillages, que les Hollandois tirent des Maldives, servent aux Nègres de monnaie courante.



DESCRIPTION DES QUADRUPÈDES, OISEAUX & REPTILES DANS LA GUINÉE DESSINEZ SUR LES

Il y a bien vingt sortes de Cerfs sur les côtes de Guinée. Les uns sont aussi gros que de petites Vaches, d'autres comme des Moutons, des Chats &c. La plupart sont d'une couleur rousse avec une raie brune sur le dos, quelques uns sont aussi si ronds & marquez de raies blanches. Ils sont tous fort bons à manger, principalement ceux de ceux dont la figure est représentée ici N^o 1. & 2. qui ont tous les deux environ deux piés de long, mais les pattes de l'un sont plus courtes que celles de l'autre.

Le N^o 3. représente une autre sorte de Cerfs qui ont à peu près quatre piés de long & ne sont pas fort gros. Mais ils ont les jambes fort hautes & le cou avec les oreilles longues. Leur couleur est d'un jaune orangez marqué de raies blanches.

Les Nègres vouant nous persuader que ces animaux sont si craintifs qu'ils mettent quelques uns d'eux comme on sentira dans toutes les avenues & issues, pour voir s'il ne vient personne & pour en avertir les autres, quoiqu'il en soit il s'en trouve une quantité prodigieuse tout le long de la côte d'Or, particulièrement du côté d'Anlo & d'Acra où l'on en voit quelque fois des troupes de cent.

Ils y a des petits & dont les jambes sont si délicies qu'elles ne passent point l'épaisseur du bout d'une vipère, ces petits animaux sont très jolis & de couleur rousse, avec de petites cornes noires.

Un Elephant entre dans le Jardin d'Elmina, et y est tué.



L'Elephant ne se prend point facilement aux hommes; mais quand il est attaqué, il devient quelque fois furieux. En voici un exemple dans la planche ci-dessus, arrivé l'an 1700. proche d'Elmina le long de la côte sous la Montagne de S. Jago. Cet animal marchoit fort doucement à 6 heures du matin lorsqu'un Nègre ourant la hardiesse d'aller à sa rencontre sans aucune arme, à la main. Il se laissa environner facilement & s'avanca avec eux sans se tremousser jusqu'à la Montagne de S. Jago. La un Officier Hollandois & un Nègre étant descendus de la Montagne s'approchèrent de l'Elephant & lui tirèrent d'abord dessus. Ce coup qui le frapa au dessus de l'œil & plusieurs autres qu'on lui tira ensuite ne purent néanmoins le mettre en colère d'abord, il n'en marcha pas même plus vite d'un pas. Il entra ensuite dans le Jardin du Château d'Elmina & renversa plusieurs arbres sans aucun effort. On lui tira plusieurs coups qui lui firent perdre une grande quantité de sang; il abâtit ensuite la porte du Jardin & s'alla laver dans la rivière; mais avant reçu aors plusieurs autres coups de feu, il s'alla reposer sous un arbre où il exora enfin après qu'on lui eût couvé la trompe, sans qu'il eût devenu trop furieux. Ce qui marque que l'Elephant ne fait pas naturellement de mal aux hommes à moins qu'il n'y soit excité.

La Planche suivante représente des oiseaux de diverses espèces qui se trouvent le long de la côte d'Or. N^o 14. est un oiseau de grain, dont le bec est court, épais & noir; il a le ventre noir, le dos d'un oiseau jaune, & les pattes noires comme le bec. N^o 15. est un petit oiseau de la même espèce qui n'est pas fort différent du premier. N^o 16. est un autre petit oiseau de la même espèce environ la moitié plus petit que le dernier. N^o 17. est un petit oiseau qui surpasse tous les autres en beauté. Ses ailes & tout le dessus de son corps sont bleus tirant sur le violet, de même que les plumes de son cou, qui sont assez longues. Il a sur la tête une nappe de la même couleur, & la poitrine d'un jaune obscur avec de petites plumes entremêlées de bleu & de rouge. Ses pattes sont d'un oiseau rouge, de même que son bec qui est épais & long. Il se tient toujours près des rivières où il s'en nourrit de petits poissons. Sous le N^o 18. est un autre petit oiseau de grain, dont la poitrine, le ventre & le col sont de couleur rousse & jaune. Il a la tête noire excepté une marque de très beau jaune qu'il a sur le devant. Son dos & ses ailes sont noires aussi, & sa queue est garnie de plumes noires, jaunes & rousses mêlées ensemble.



On de sons ignorent la vitesse avec laquelle les Cerfs courent, mais ceux-ci qui sont les plus petits de tous sont aussi les plus légers à la course. Ils font des sauts surprenants & franchissent sans peine une muraille de 10. à 12. piés de haut. Ils vivent dans ce pays des Bras-epies, qui croissent jusqu'à la hauteur de deux piés ou deux piés & demi, & qui ont les dents si fortes qu'aucun bois ne leur peut résister. Ils n'appréhendent point d'attaquer les plus épouvantables Serpens, & leur chair est un mets délicieux.



Il y a de plus dans la Guinée d'autres animaux, mais ils ne sont point représentés sur cette planche. On en voit aussi de très beaux dans les montagnes de S. Jago, mais ils ne sont point connus.

LEPTILES LES PLUS CURIEUX QUI SE TROUVENT
 SUR LES LIEUX D'APRÈS LE NATUREL.

Tom. VI. N.º 13. Pag. 32.



Sous le N.º 4 est la figure d'un animal appelé *Pouce* par les Nègres, & par les Hollandois *Suyacé*, qui est si lent & si pesant, que pour remper six pas, il lui faut un jour entier. Celui qui est représenté N.º 5, a la figure d'un chat, excepté qu'il a le museau beaucoup plus pointu & le corps plus petit tacheté comme celui des *Civettes*. Les Nègres lui donnent le nom de *Berbe*, & les Hollandois celui d'*avaleur de Vin* (*Wijnzuiper*) parce qu'il est fort avre après le vin de même. Les N.º 6 & 7 représentent deux petits animaux dont on a dit autrefois une infinité de choses, même fort étranges & peu honnêtes. La couleur de l'un est verte avec de petites taches grises; l'autre est verd mêlé de rouge & de oris. Sous le N.º 8 est la figure d'un Animal qui se tient dans les bois; il a le corps long & étroit avec une longue queue, au bout de laquelle il y a un nœud; il a le poil long & délié, de couleur roussâtre tirant un peu sur le brun, on le nomme *manneur d'hommes*, parce qu'il se nourrit de cadavres humains, qu'il deterre & desore, comme s'il étoit à bord informé qu'on a tué quelqu'un en quelque endroit. Il ne se jette pas dessus tout d'un coup quand il en trouve quelqu'un en son chemin; mais il en fait plusieurs fois le tour, comme pour voir si personne ne l'observe.

Plusieurs *Pourceaux* tuez à Fida sur ce qu'ils avoient devoré un serpent des *Idolâtres*.



Un Cocoon ayant été mordu par un serpent sur les côtes de Guinée l'an 1677, le Cocoon prit le serpent entre ses dents pour s'en rendre, & l'avala en un moment, sans que les Nègres qui étoient là de loin, pussent venir assez tôt pour le tirer de leur lieu. Car ces serpents sont tenus en quelques endroits, pour des *Divinités*, ils sont craints, & leur cadavre est mêlé de viande de maïs & de vin. Les Nègres s'assoient aussitôt à son raionnement au Roi à qui us demandèrent qu'il leur publiât un Edit pour détruire tous ces cochons, sans examiner s'il étoit juste que les innocens périsse pour les coupables. Le Roi fut donc publié par tout & ce fut alors qu'on entendit un grand bruit. Car d'un côté on étoit des milliers de Nègres armés pour exécuter les ordres du Roi, & de l'autre il y en avoit pour le moins autant qui avoient des bâtons & qui venoient pour les justifier. Mais ce fut inutilement, la guerre commença & on en extermina un grand nombre. Il n'en seroit pas même resté un seul, sans que le Roi qui n'étoit pas sanguinaire, & qui étoit très-aimé par ces bons amateurs de la chair de cochon, fit publier un édit pour arrêter le carnage, disant qu'on avoit répandu assez de sang innocent & qu'il n'étoit pas de l'honneur de Dieu par un autre sacrifice.

Le premier animal représenté ci-dessus est si hideux qu'il seroit difficile de trouver son pareil en aucun endroit du monde, ses pattes de devant ressemblent à des mains d'homme; sa tête a proportion de son corps est extrêmement grosse, celui qu'on a peint ici étoit de couleur de rat, & quand ils sont vieux, ils deviennent roux & leur poil se met comme en flocons de laine. Il est si aveugle, qu'on ne peut le regarder sans frissonner.



mais une fois aussi gros. Il a la poitrine & le ventre d'un beau rouge, le dos, les ailes & la queue d'un noir enfoncé, & le haut de la tête d'un beau jaune. N.º 20 & 21. sont des *Moineaux* de Guinée, qui portent le nom de *Perroquets*, quoi qu'il y en ait aussi d'autres de la même espèce que ceux qu'on voit en Europe. Leur bec est rouge & crochu comme celui des autres *Perroquets*. Le N.º 22 est un *Perroquet* ordinaire. Le serpent dessiné N.º 23, avoit environ 5 piés de long; il étoit marqué de raies noires, oranges blanches & jaunes, & son corps étoit environ de l'épaisseur du bras. Sa tête est extrêmement large & ovale. Le N.º 24 représente un *Scorpion* dans sa grosseur naturelle, c'est un animal fort nuisible aux hommes, qui a une petite vessie derrière la queue, pleine de venin, qu'il jette lors qu'il pique un homme ou une bête & qui cause la mort nécessairement.

PREMIERE DISSERTATION

SUR LA

GUINÉE.

LA Guinée, dont le nom marque la sécheresse & la chaleur, est moins étendue que la Nigritie; mais beaucoup plus habitée, parce qu'il y a plus de côtes. Ses bornes sont à l'Est, le Roiaume de Biafara; au Nord la Nigritie, à l'Ouest le Roiaume de Sierra-Leona, & au Midi la Mer de Guinée. On lui donne trois cens vingt lieues de longueur, & cent quatre-vingt de largeur. D'autres ne la font longue que de deux cens cinquante lieues, & conviennent sur la largeur. Vers le milieu du quatorzième siècle, des Navigateurs François l'ayant découverte, quelques-uns de cette Nation-là y formerent des établissemens; mais durant les troubles du Roiaume sous Charles VI. & Charles VII. son Fils, ils abandonnerent ce Pais. Dans la suite du tems, les Portugais, les Anglois, les Hollandois, les Suédois & les Danois y ont planté des Tabernacles & s'y font fortifiez en divers endroits.

La Guinée est un fort bon Pais: la quantité de ruisseaux dont elle est entrecoupée, & la pluie qui y tombe très-souvent, fertilise beaucoup le terroir. Mais d'un autre côté cette grande humidité jointe à un chaud excessif, rend le climat si mal sain qu'il cause des maladies dont peu d'Etrangers sont exemts. D'ailleurs la fertilité de la Guinée consiste en poivre, en cannes de sucre, en coton, en ris, en millet, en orge, & en plusieurs autres sortes de grains: mais il n'y a point de froment, qui pourtant est tellement le principal, qu'il vaut mieux lui seul que tous les autres ensemble. Les fruits ne manquent pas non plus dans la contrée dont il s'agit. Mais tous ces biens de la Terre abondent sur tout dans les lieux, où les Européens ont des Forts, & des Habitations. Le Pais est riche en mines d'or. Il nourrit aussi quantité de bêtes rares: grand nombre d'Elephans, des Paons, des Perroquets, des Singes des plus singes, des Tigres, des Leopards &c. On y pêche vers les Côtes du Poisson fort estimé; entr'autres la Dorade, & la Bonite. Quelques-uns ajoutent le Cochon de Mer, ou Marfouin: mais outre qu'il n'est pas rare en Europe, c'est lui faire trop d'honneur que de le compter entre les *poissons excellens*: car il n'est guère de plus mauvaise chair. Les principales marchandises c'est l'Ivoire, les Guenons, les Cuirs, la Cire, l'Ambre gris, l'Or & les Hommes; & tout cela se troque pour des Draps, des Toiles, du Fer, des Armes, des Ou-

vrages de verre, & autres choses qu'on y porte de ces quartiers-ci.

Les montagnes remarquables sont celles que les Portugais nomment *Montes Claros*, que les Occidentaux appellent les montagnes des Lions. Les Fleuves sont le Suéiro da Costa, le Volta, le Lago, le Calabri, le Rey, le Benin, & le Boscaramoneos, qui separe la Guinée de Biafara. Entre le Lago & le Benin il y a vers la Côte un grand Lac nommé Curamo, qui a plus de cinquante lieues de tour.

Les Habitans de Guinée ne manquent communément ni de genie ni d'adresse, & ils ont même beaucoup d'ouverture & d'intelligence pour le Négoce, principalement ceux qui vivent sur les Côtes. Mais ils gâtent ces bonnes qualitez par un grand penchant à l'orgueil, & d'ailleurs ils sont fort pour la communauté des biens, n'y aiant pas au monde de plus grands voleurs. On les taxe aussi de paresse, de lâcheté, de fainéantise; & cela avec d'autant plus de justice qu'ils excellent en force & en vigueur. Ils sont tout-à-fait noirs, excepté par les dents. Le luxe & la magnificence des habits ne les tente point, & la nudité ne les fait point rougir. Car comme si par un privilege special, ils avoient conservé l'innocence naturelle; comme s'ils n'avoient point eu de part à la Chute de nos premiers Parens, ils vont comme Adam & Eve alloient dans le Paradis terrestre avant la tentation. Dans cet équipage, si opposé à la pudeur, ces gens-là marchent le couteau à main, & cela pour être toujours prêts à l'offensive, ou à la defensiva contre ceux à qui ils en veulent, ou dont ils ont envie de se venger. Leur cuisine est sans apprêts, si ce n'est d'écorcher les bêtes, ou de plumer la volaille; car ils mangent la chair toute crue. Le beau sexe noir de ce Pais-là est amoureux jusques à la dernière lubricité. Voilà pour le général.

Pour suivre maintenant l'ordre Géographique dans la description particulière de la Guinée qui se divise en Haute & Basse, je commencerai par la première qui renferme trois grandes Parties, la Malaguettes ou Côte des dents, le Roiaume de Benin, & la Guinée propre. La Basse contient tout le Pais de Biafara, & les Roiaumes de Loango, de Congo, & d'Angola. La *Malaguettes*, qui avance au delà du Cap de Sierra Pionnoa ou de Tagrin, a pris son nom d'une plante ainsi nommée, qui y croit en abondance & qui est une espèce de poivre long. Les Anglois y ont

ont établi une colonie depuis quelques années & y font un très-grand commerce. Le País appelé Gryn-Kust, s'étend depuis *Capo del monte* jusques au Cap *das Palmas*, & n'est habité que par de misérables Nègres, dont presque chaque village a un Roi ou un Capitaine aussi sauvage que ses sujets. Les Vaisseaux y négocient tout en voguant; les Chaloupes approchent des Côtes avec quelques vieilles hardes, du Brandevin, du Tabac, des Merceries, & autres choses semblables, & les Nègres abordent avec de l'Ivoire ou de la Malaguette dans leurs canots; en sorte que les échanges sont bientôt faits. Depuis le Cap *das Palmas* jusques à Achin près du Cap *de tres punhos*, est le País appelé *Côte des Dents*. Les Nègres y sont très-sauvages & très-misérables. Tout leur negoce consiste en dents d'Elephants, qui sont en grand nombre dans ce País.

Près de là est le Roiaume de Sestre, connu sous le nom de Côte des graines, autrefois possédée par les François, qui y entretenoient plusieurs Comptoirs, & y faisoient un commerce considerable. La terre en est basse, grassie, & arrosée de quantité de ruisseaux & de rivières qui la rendent si couverte de bois, que l'on ne peut presque entrer dans les villages que l'un après l'autre. Les Voyageurs l'attribuent à la négligence des Habitans, paresseux de se fraier des chemins; mais la meilleure raison est que ces bois leur servent de Forteresse, & les defendent des incursions de ceux qui ne vont sur ces Côtes que pour faire des Esclaves. La fraicheur de cette terre y produit une très-grande quantité de fruits, tels que les Bananes, Figues bananes, Ignames, Patates, &c. & beaucoup de Mil, de Maïs, que l'on appelle en France Blé de Turquie, de Corosso, d'Ananas, de Pois de plusieurs sortes, excellens à manger, des Giromons qui sont des especes de citrouilles, & une infinité d'autres fruits de terre, qu'il seroit trop long de rapporter. Mais en même tems que ces lieux aquatiques produisent abondamment de quoi nourrir les habitans du País, ils le rendent impraticable aux Blancs qui n'y sauroient vivre longtems, à cause des vapeurs de cette terre humide, imbibée d'eau presque toute l'année. C'est peut-être ce qui a contribué à le faire abandonner des François qui y possédoient autrefois plusieurs places, dont l'une se nommoit le *petit Dieppe* & l'autre *Paris*. Il n'est aujourd'hui habité que par des Nègres, les mieux faits & les plus industrieux de la Guinée; mais en même tems les plus paresseux de tous, ce qui fait qu'ils ne se donnent pas la peine de travailler.

La Rivière de Sestre donne le nom à tout un Roiaume, & par la commodité qu'elle procure de faire du bois, de l'eau & d'autres rafraichissemens, elle y attire presque tous les Vaisseaux qui navigent le long des Côtes. Toutes les Femmes & Filles fument dans ce País aussi bien que les Hommes & les Garçons, avec des pipes si grosses que dix ou douze personnes peuvent long-tems s'en contenter sans y remettre du tabac. Le tuiou est long de cinq ou six piés, & la pipe a environ un demi-pié de circonférence. Ce sont elles seulement, comme parmi les autres Nègres, qui travaillent dans le menagé, pendant que les Hommes passent le tems à dormir, à fumer & à ne rien faire. Elles nagent comme des poissons, & lorsque les Passagers veulent faire de l'eau, ce sont

elles qui offrent pour cela leurs services. Alors elles se jettent toutes à la nage dans la Rivière pour arriver les premières aux sources, & gagner le prix convenu par pipe d'eau. On les leur paie en monnoie du País, qui est une espèce de petits coquillages blancs appelez Souges ou Coris, que l'on va chercher aux Maldives; on les apporte ensuite en Europe & on les achette au quintal, pour négocier avec cette monnoie sur ces Côtes où elles ont cours en quelques Roiaumes.

A deux lieues de l'embouchure de cette Rivière est un grand village, qui porte comme elle le nom de Sestre. C'est la demeure ordinaire du Roi du País, qui va nud comme ses sujets, à la reserve d'un petit guenillon dont il couvre les parties que la pudeur defend de montrer. Les volailles sont très-communes en ce País & à bon marché, lorsqu'il ne s'y trouve pas une grande quantité de Vaisseaux. Les Bois sont remplis d'Elephants, de Bœufs sauvages, de Cabris, & d'autres animaux de venaison, sans parler des Bêtes féroces qui y sont en grand nombre. Mais quoique les Nègres aiment mieux la chair, qu'aucuns des Habitans de la Guinée, ils sont si poltrons qu'ils n'osent aller à la chasse de ces animaux, où l'on court souvent risque de la vie. Ils aiment beaucoup les Menilles de Fer qu'ils portent aux bras & aux jambes, du poids de quatre à cinq livres chacune. Il y a dans ces mers tout le long de la Côte un excrément appelé Galeros, long d'environ demi-pié sur quatre doigts de large. Ces Galeros sont d'un beau violet bordé d'un rouge incarnat, mais si venimeuses & si cuisantes qu'elles causent une très-violente douleur. Elles flotent sur l'eau comme un petit bateau, & sont souvent repentir de leur curiosité ceux que leur éclat engage à les toucher. On y trouve aussi un poisson semblable à une Etoile qui a une si grande quantité de piés, qu'il n'est pas possible de les compter.

La Rivière de Sestre, comme la plupart de celles d'Afrique, nourrit des Dragons d'eau, nommez Caimants, c'est une espèce de Crocodilles qui devorent les Hommes quand ils les rencontrent à leur avantage. Cet animal a six rognons d'odeur de musc, qui le fait sentir de loin & le fait éviter. Il est amphibie de sa nature, & vit autant sur terre que dans l'eau. Sa mâchoire de dessous est immobile, ce qui le rend fort singulier dans son espèce, n'y aiant guère d'autre Qradupede qui remue, en mangeant, la mâchoire supérieure seulement. Sa longueur est ordinairement de huit à dix piés, & sa figure celle d'un Lezard. Son corps est écaillé à l'épreuve du mousquet, & à moins que de le tirer par derrière au rebours des écailles, on ne peut réussir à le tuer. Toute la Côte jusques à Islyni est très-dangereuse à cause des Brisans. Elle est habitée par les plus ferores de tous les Nègres, grands antropophages, qui devorent tous les blancs qu'ils peuvent atraper, & leurs propres voisins lorsqu'ils les peuvent prendre en guerre. C'est ce qui fait qu'on descend rarement à terre, à moins qu'on n'y soit obligé par nécessité; auquel cas il faut y aller bien armé, en grand nombre & prendre bien ses mesures. Cette difficulté d'entrer dans un País, où les blancs n'ont presque jamais mis le pié sans danger, est cause qu'on en ignore l'étendue, & qu'on ne fait rien ni de la forme du Gouvernement de ces Peuples,

ni de leur Religion, s'ils en ont une. Ils apportent aux Vaisseaux quantité de Maniguette, qui est une sorte de poivre, du Ris; du Mil, des Volailles, des Perroquets, des Singes, & de l'Ivoire, en échange d'eau de vie, de couteaux, de serpes, de haches, & de quelques peignes qu'on leur donne.

Là commence la Côte d'or; dont un des principaux Roiaumes est celui d'Issiny, inconnu néanmoins à la plupart des Géographes. La raison pour laquelle ils ne le mettent point sur les Cartes dans l'endroit où il est présentement; vient sans doute d'un changement arrivé en ce País; qu'il est à propos d'expliquer sur les memoires d'un Voyageur qui s'est transporté sur les lieux; & qui en parle moins sur le rapport d'autrui que sur ce qu'il a vu lui-même. Il y a environ quatre-vingts ans, dit-il, qu'un certain Peuple nommé Esiep dont le Roi se nommoit Fai, qui habitoit dans les terres les plus voisines du Cap appelé communément Apollonia; en fut chassé par les guerres que lui déclarèrent les Peuples d'Aximo & se refugia à Asbing, lieu appartenant aux Peuples nommez *Veteres*, qui le reçurent humainement, lui donnèrent l'hospitalité, lui distribuèrent des terres à cultiver, & le regarderent ensuite comme un Peuple Compatriote & Ami. Ils demeurèrent quelques années dans cette bonne intelligence, s'assitant les uns les autres dans tous leurs besoins. Mais ce nouveau Peuple naturellement remuant s'étant rendu puissant & redoutable à ses bienfaiteurs, se souvint d'où il étoit sorti, & se voyant chez une autre Nation il se crut en esclavage, quoiqu'il jouit d'une pleine liberté. Dans cette pensée il prit la résolution de secouer le joug qu'il croyoit porter. Il commença donc à lever la tête, & à mépriser ouvertement ceux qui l'avoient reçu, qui étant depourvus d'armes à feu, dont les autres étoient munis à cause du Commerce que la proximité de la Mer leur procuroit avec les Européens, ne se trouvoient pas en état de leur faire éprouver leur ressentiment.

Vers l'an 1670. il arriva qu'une Nation nommée *Ochin*, qui habitoit une terre située dix lieues en deça du Cap Apollonia, autrement Issiny, se brouilla avec ceux du même Cap, que les Naturels appellent *Guïomo* ou *Guïoumray*, & en étant venus plusieurs fois aux mains, cette Nation fut contrainte de se retirer & de chercher une autre terre. Ils se souvirent que leur Roi *Zena* étant de la Famille des *Aumouans* qui lui étoit commune avec celui des *Veteres*, ils ne pourroient mieux faire que de se retirer auprès d'eux, d'autant plus qu'ils avoient plusieurs terres incultes; se persuadant qu'ils ne leur refuseroient pas une grace qu'ils avoient accordée quelques années auparavant au Peuple d'*Esiep* qui ne leur étoit joint par aucune alliance. Leur esperance ne fut point trompée. Les *Veteres*, mecontents de leurs premiers hôtes & n'osant leur faire tête, se persuadèrent que le Ciel leur envoyoit par-là une occasion favorable de se venger des outrages passés. Ils reçurent ces nouveaux venus avec joie, leur assignèrent des terres & leur découvrirent leurs mécontentemens. Ceux-ci pour s'accréditer auprès d'eux leur promirent tout secours; ce qui relevant enfin le courage des premiers, les porta à mépriser à leur tour leurs anciens hôtes. Il n'en falut pas davantage pour exciter entr'eux des divisions, des querelles & une

Tom. VI.

guerre ouverte, qu'ils se déclarèrent réciproquement; en sorte que les *Veteres*, aidés de leurs nouveaux amis, eurent sur les autres divers avantages dans les combats qu'ils se livrèrent. Les vaincus se sentant les plus foibles, se battirent toujours en retraite, & abandonnerent le champ de bataille aux gens d'Issiny. Ceux-ci occupèrent la place des fuyards, prirent leurs terres & s'y établirent, pendant que ceux d'*Esiep*, pour éviter leur fureur, se retirèrent sur la Côte des Dents (autrement des *Qua-qua*, parce qu'ils ont toujours ce mot à la bouche) où ils s'arrêterent & s'établirent près de la Rivière de Saint André. Ceux d'Issiny néanmoins ne laissent pas de les y aller de tems en tems chercher, pour les battre & faire des esclaves, étant toujours demeurez ennemis irréconciliables depuis ce tems-là.

Ainsi cette place qui appartenoit auparavant aux *Veteres* & qui se nommoit *Asbiny*, aiant été occupée par les gens d'*Esiep* & se trouvant maintenant possédée par ceux d'Issiny qui y sont les plus forts, a changé son premier nom, & se nomme *Issiny* du nom de la Nation qui l'occupe. Par ce moien leur première demeure; qu'ils nomment encore le *Grand Issiny* pour le distinguer de celui-ci, dont il n'est éloigné que de dix lieues, est resté inculte & inhabité. Ce qui fait sans doute, comme je l'ai déjà remarqué, que les Cartes Géographiques ne placent point Issiny; où il est présentement, parce qu'apparemment les Géographes n'ont point de connoissance du changement arrivé parmi ces Peuples.

Ce Roiaume d'Issiny n'est ni si grand ni si considerable que quelques-uns se l'imaginent: il n'a dans sa dépendance qu'environ 10. ou 12. villages, placez proche de la Mer ou dans des Iles que forme la Rivière. Il occupe tout au plus dix ou douze lieues le long de la Côte, & n'avance guère que deux ou trois lieues dans les terres: Il ne possède que deux places maritimes; dont la principale s'appelle *Takuechue* & l'autre *Bangyo*: sa Ville Capitale se nomme *Affoco*, située dans une Ile de même nom que forme la Rivière à une lieue & demie de la Mer. Elle peut avoir deux cens mauvaises Cafes de Roseaux, & contenir environ mille ou douze cens personnes. Le Roiaume; s'il est permis de profaner un si grand nom, a pour voisin du côté du Nord un Peuple qu'on nomme les *Compas*, qui sont une espèce de Républiquains. Il est borné à l'Est par les Roiaumes de *Guïoumray*, autrement le Cap Apollonia, & celui d'*Edoua* qui n'est éloigné d'*Affoco*, que de dix lieues: au Sud par la Mer; & à l'Ouest par la Côte des Dents. La terre en est si basse qu'il seroit impossible de l'apercevoir de plus d'une lieue en Mer, si les grands arbres dont elle est bordée ne la faisoient découvrir de deux ou trois lieues. Elle est arrosée d'une des plus belles Rivières d'Afrique; navigable par-tout, si elle pouvoit commodément porter dans la Mer. C'est ce qui a fait que les Géographes ne l'ont marquée sur la Carte ni aussi grande ni aussi belle qu'elle est. Son embouchure est fermée par un vaste banc de sable qui la rend inaccessible de ce côté-là; quoique quelques canots des Negres la franchissent quand la Mer est belle, pour aller négocier à bord des Vaisseaux qui mouillent souvent à la rade. Les Naturels du País disent qu'à six journées vers sa source elle est bouchée par de
N grands

grands rochers, du haut desquels elle tombe & forme une cascade admirable. Là s'ils veulent passer il faut qu'ils portent leurs Canots à la faveur de quelque passage étroit qui est au bord, long environ d'une portée de fusil; puis ils les remettent sur cette Rivière, qui est ensuite navigable par-tout & se répand bien avant dans des Pays qu'ils ne connoissent pas. Quelques-uns ont été jusques à Abahini & à Enzoko qu'ils disent être éloignez de la Mer, le premier de dix journées qui font bien cent lieues de France, & le second de trente qui font pour le moins 300. lieues, où ils racontent qu'on fait de très-beaux tapis de Turquie, & de belles étofes de Coton rayées de soie, & que l'on voit de très-grandes Villes bâties de pierre. Ces découvertes seroient dignes de la curiosité des Voyageurs, & il y a apparence qu'on en feroit de très-belles le long de cette Rivière.

La terre d'Istny, comme celle de presque toutes les Côtes de Guinée, n'est qu'un sable blanc, sec & aride, qui cause beaucoup de peine aux Voyageurs. Elle ne produit presque rien que des herbes pour les animaux, qui pourroient s'y nourrir, si les Peuples avoient l'industrie de la faire valoir. Elle produit néanmoins dans les lieux bas & humides, quelques bananes qui servent de nourriture aux gens du Pays. Ils en choisissent quelques cantons qui n'ont point encore été cultivés, & après l'avoir défriché, ils y sement quelque peu de ris, de blé d'Espagne, ou du millet. Elle est meilleure dans les Iles que forment la Rivière, où il croit beaucoup de fruits, des Cocos, Ananas, Palmiers & autres plantes, utiles & agréables. Pour ce qui regarde la température de l'air, quoique ce Pays soit près de la Ligne & dans la Zone Torride, il n'est ni si mal sain, ni si incommode qu'on se le figure en Europe. La plus grande partie de l'année, on y jouit d'un air pur & agréable. Il est vrai que dans les mois de Mai, Juin, & Août, qui est la saison ordinaire des pluies en ce Pays, il y a quelquefois d'épais brouillards, auxquels il ne faut pas s'exposer, jusques à ce que le Soleil ait la force de les surmonter; mais pour peu de précautions qu'on prenne pour conserver sa santé, il est aussi aisé d'y vivre agréablement qu'en aucun endroit de l'Europe. Il faut pourtant avouer que depuis le mois d'Octobre jusques à la mi-Avril l'air y est si chaud, & les rayons du Soleil si brûlans, qu'il n'est guère possible de les soutenir, à moins qu'on n'y soit accoutumé: ce qu'on fait peu à peu en cherchant l'ombre durant la plus grande chaleur. Enfin il n'y a guère de Pays plus charmant & plus agréable à la vue. Car pour peu qu'on s'avance dans ses vastes plaines, remplies de bocages, on aperçoit une infinité de perspectives admirables que forme l'enfoncement des grands arbres, dont elles sont couvertes de distance en distance. Sur tout celle de la Rivière, dont le Pays est arrosé, est le plus beau point de vue qui se puisse imaginer, étant bordé d'arbres çà & là sur le rivage, qu'on croiroit plantés au cordeau; tant il y paroît de justesse & d'arrangement.

J'ai dit qu'*Affoco* est la Ville Capitale de ce Pays: elle est aussi la demeure du Roi. Son Palais est bâti de Roseaux entrelassés, enduits de bouë, qui est peinte avec de la terre rouge, grise, & jaune en plusieurs endroits, mais sans au-

cun ordre ni dessein. Il y a deux ou trois appartemens en bas & autant en haut, tous terrassés comme je viens de dire, & couverts au dehors de feuilles de Palmier. Ce Palais est au milieu de plusieurs grandes encintes, ou palissades de Roseaux qui forment trois Cours avant que d'y arriver. Pour entrer dans la première, il faut monter par une Echelle très-difficile de sept ou huit échelons, separez de près de deux piés: lorsqu'on est en haut on en trouve une autre de même structure par où il faut descendre, & où tout autre que les Negres qui y sont accoutumés, ne peut manquer de tomber. Les cases de ses Femmes sont autour de ce Palais, bâties de simples Roseaux, & couvertes comme toutes les autres, de feuilles de Palmier. Il n'y a dans tout le Roiaume que cette case du Roi, celle de son Frère, & deux ou trois autres qu'on a fait bâtir depuis peu à *Affoco*, qui soient enduites de terre: toutes les autres ne sont que de méchantes Cabanes, pires que celles des Charbonniers qui sont dans les forêts en France. Le Roi tient ordinairement à la première barrière deux de ses Esclaves en sentinelle, chacun une sagaye en main & un sabre à la ceinture. Ils se relevent d'eux-mêmes les uns les autres lorsqu'ils y ont été un certain tems, sans qu'ils aient besoin d'Officier pour les commander ni de corps de garde. Lorsque le Roi sort, il y en a environ cinquante qui l'accompagnent armés de fuzils & de sabres, avec quelques-uns de ses Baboumets, c'est-à-dire Anciens, & des Grands de son Etat, dont sa Cour est composée. Tous s'étudient à lui plaire, & à gagner son amitié. Pour cet effet ils le vont voir pour l'entretenir & le divertir; ils fument avec lui, & font le *Palabre* sur la moindre chose qui se presente: c'est-à-dire qu'ils tiennent un long conseil, fort ennuyeux pour ceux qui ont quelque affaire, à cause de leur extrême lenteur à décider. Cette longueur vient de la trop grande liberté que chacun a d'y dire son sentiment, jusques aux Esclaves qui n'en sont pas exclus. Mais quoique leur Conseil soit ainsi public, ils gardent inviolablement le secret sur ce qui a été prononcé.

Il seroit difficile de dire positivement quelles sont les richesses de ce Roi, non plus que d'aucun *Brembi* du Roiaume. Ils prennent tous un très-grand soin de les cacher, & l'on n'en peut juger que par conjecture. Le Roi même & tous les autres les cachent en terre, pour en dérober la connoissance à tout le monde. Il n'y a qu'une seule personne qui entre avec eux en confidence de leur secret. Leur cache est ordinairement au pié de quelque grand arbre, ou dans des Bananiers. Ils la visitent tous les ans pour changer les coffres où ils renferment leur Or, & y mettre ce qu'ils ont amassé de nouveau, n'en tirant jamais que pour des necessitez fort pressantes. Il est très-certain que le Roi & toutes ses Femmes ne dependent pas 10. Pistoles par an, tant en vivres qu'en habillemens. Il se contente de peu, va lui-même au marché acheter du poisson, une Banane ou quelque autre bagatelle, marchandant plus long-tems que ne feroit le moindre de ses Esclaves. C'est au moins ce qu'assure le Voyageur qui m'a fourni ce récit, qui en parle comme témoin oculaire, & qui dit que ce Roi, qui regnoit il n'y a pas plus de 7. ou 8. ans, étoit un vénérable vieillard, nommé *Akafini*, âgé d'environ 70. ans, bel homme, grand & majestueux.

jestueux, fort ami des François, qu'il a essayé plusieurs fois d'établir dans son País, même avant qu'il fût Roi, & sous le règne de Zerta son Prédecesseur. Il a seulement quelques livres d'or en poudre hors de la cache, qu'il expose au commerce, outre celui qui est en plaques & en fetiches pour les jours solemnels, lorsqu'il faut paroître. Avec cet or exposé au commerce, qu'il exerce presque seul dans son Roiaume; il envoie à tous les Vaisseaux qui passent acheter de la poudre & des fuzils, marchandises où il a seul le pouvoir de negocier. Il est défendu à tout autre de le faire, sous peine de confiscation. Quant à ses revenus, il n'en a aucun de fixe. Il a seulement quelques confiscations & quelques amendes: n'y ayant aucun fonds attaché au domaine de la Couronne. Ainsi tous ceux qui y aspirent travaillent continuellement à devenir riches par le moien du Commerce, & à amasser de l'or pour se faire respecter. Le Roi a sa part aux vols du Roiaume, aussi bien qu'aux présens que les Blancs font à ses sujets. Dans le tems de la semaille des grains, il va en personne dans les champs qu'il a fait préparer par ses Esclaves, lesquels lui doivent une journée ou deux de leur travail *gratis*; & les fait ensemencer en sa présence. Il y retourne de même au tems de la moisson, & invite ses sujets à cueillir les grains en coupant de sa main quelques poignées pour leur donner exemple. Le pouvoir de ce Roi est très-médiocre, si ce n'est à l'égard des pauvres & des esclaves sur lesquels il a une autorité absolue, & à qui il peut faire couper la tête en cas de desobéissance. Celui qui lui succède est ordinairement son plus proche parent, à l'exclusion de ses enfans propres, à qui il ne peut rien laisser par la Loi du País. On les honore seulement pendant qu'il vit; mais on ne les regarde plus dès qu'il est mort, & ils ne sont en rien distingués des autres, s'ils n'ont des qualitez personnelles qui les fassent considérer.

Pour ce qui est des Habitans de ce petit Roiaume, ils n'ont rien de désagréable dans la taille, ou dans le visage, excepté la couleur noire qui est naturelle en ce País-là. Ils sont même très-soigneux de l'entretenir, en se frottant tous les jours d'huile de palme délaïée avec du Charbon pilé. Ils sont tous d'une riche taille, bien proportionnée, & paroissent d'une force & d'une agilité merveilleuse. Il y en a fort peu qui soient camus. Ils ont l'œil vif & étinceant, & les dents plus blanches que l'ivoire: aussi les entretiennent-ils avec beaucoup de soin, les frottant continuellement avec un certain bois qui croit dans le País, qui a la propriété de les blanchir, d'empêcher qu'elles ne se gâtent & de fortifier les gencives. Ils ne souffrent sur leur corps aucune ordure ni poil. A mesure qu'ils vieillissent leur noirceur diminue, & leurs cheveux grisonnent. Ils les portent fort courts, les cordonnent en cent façons différentes, & en sont soigneux jusques à l'excès. Ils les peignent avec une espèce de fourchette de bois ou d'ivoire à quatre dents, faite exprès, & qui y demeure toujours attachée; ils les graissent comme le reste de leur corps, d'huile de Palme mêlée avec du charbon, & y attachent quantité de petits ouvrages d'or, ou de coquillages pour s'embellir. Quoique la barbe leur croisse assez tard, ils en sont néanmoins très-amateurs. Ils la peignent tous les jours & la portent comme les Orientaux. La nudité ne leur fait

point de honte: il n'y a que les Brembis, c'est-à-dire les grands Seigneurs qui portent une paigne, longue d'environ deux aulnes, qu'ils ceignent autour d'eux, en passant un bout entre les cuisses qu'ils laissent trainer par derrière; tandis que l'autre leur pend par devant. Quelques-uns la portent en Bandolière, la passant sur une épaule, & l'attachant par les côtés. D'autres enfin la portent sur les épaules en forme de manteau. Quoiqu'ils portent peu de bonnets, ils ne laissent pas d'être fort curieux de ceux d'Europe, & des chapeaux qu'on leur porte; ils en achètent volontiers, & s'en servent seulement dans les occasions où il faut paroître.

Ces Peuples ont un esprit & un jugement exquis; sont fins, adroits, & rusez au possible, menteurs à l'excès, & larrons plus qu'on ne peut penser; au reste orgueilleux au delà de tout ce qu'on peut dire, & aimant à passer pour beaucoup plus riches qu'ils ne sont. Ils sont si àpres au gain; qu'ils ne craignent pas de venir de deux ou trois lieues loin charger de mechants fruits, dont ils peuvent à peine faire quatre ou cinq sols. Mais si l'on a besoin d'eux pour porter quelque chose à un demi-quart de lieue seulement, ils le refusent, de crainte de faire plaisir; en sorte que de toutes les Nations de la terre, la plus maligne, la plus ingrate, & la plus fourbe est celle des Negres; auxquels plus on fait de bien, moins ils ont d'affection & de reconnoissance.

Les Femmes de ce País sont bien faites & bien proportionnées, quoique d'une fort médiocre beauté. Elles ont de l'esprit, sont fines & rusées, & beaucoup plus avares que les hommes: d'ailleurs fort adonnées à la luxure; qui n'est pas un mal parmi elles, pourvu qu'elles ne soient pas mariées. Elles sont sans cesse devant un petit miroir, occupées à se parer, à se frotter les dents pour se les rendre belles, à accommoder leurs cheveux en cent façons différentes; tout cela pour plaire, sur tout aux Blancs auxquels elles s'abandonnent volontiers. Leur mariage se fait assez promptement, & d'une plaisante manière. Lorsqu'un Pere voit son fils en état de gagner sa vie, il lui cherche un parti convenable; puis l'exhorte de voir la fille qu'il lui a destinée. Les parties sont d'accord en un moment, puis ils vont trouver le Pere de la Fille & conviennent entr'eux de ce qu'il lui doit donner. Ensuite ils mangent tous le fetiche ensemble, en signe d'amitié éternelle & de fidelité de la nouvelle Epouse envers son Epoux pretent; ce qui n'oblige que la femme, le mari ayant la liberté d'en avoir autant qu'il en peut nourrir. Ils passent ensuite deux ou trois jours en danses & en festins. Après quoi le nouveau marié emmene son Epouse à son habitation, où elle est la maîtresse absolue de tous les Esclaves, s'il y en a. Si le mari prend d'autres femmes dans la suite, elles ne sont proprement que des Concubines, qu'il garde tant qu'il lui plaît & qu'il renvoie de même. Pour tout vêtement elles se servent de paignes, comme les hommes, mais elles en portent, sur-tout, de couleurs éclatantes, comme rouges, bleues & raiées de toutes façons: elles relevent cette paigne par un gros bourelet qu'elles ont sur le derrière, & sur lequel elles portent communément leurs enfans. Elles attachent toutes à leur ceinture de gros trouffaux de Clés de Cuivre, d'Airain, de Fer, qui leur servent d'ornement, quoiqu'elles n'aient aucun coffre chez elles, mais pour paroître bonnes menageres. Par-

mi ces Clés, elles portent plusieurs bourfes de toute grandeur, remplies d'herbes seches au lieu d'argent, le tout pour paroître riches aux yeux des Blancs. Leurs bras & leurs jambes sont ornez ou plutôt chargez de manilles de Fer, d'Ivoire, & de Cuivre, quelquefois en si grande quantité, qu'il est surprenant qu'elles les puissent porter.

Le même jour qu'elles ont mis leurs Enfans au monde, elles-mêmes les vont laver à la Rivière & retournent à leur travail comme si de rien n'étoit. Conjointement avec le Pere, elles leur donnent un nom à leur fantaisie, qui est toujours de quelque animal, fruit ou arbre qui leur agrée davantage. Cependant quoique les Enfans leur donnent si peu de peine, elles ne sont pas fort fécondes & il y a peu de femmes qui en aient plus de deux ou trois. On leur voit traîner par-tout ces pauvres petits innocens chargez sur leur dos, où elles les attachent mê-

me pendant leur travail; vers l'âge de 7. à 8 mois, elles les mettent par terre, où ils se traînent à quatre piés comme de petits chats: ce qui fait qu'ils marchent beaucoup plutôt qu'en Europe. Elles leur mettent de bonne heure des manilles de fer ou de cuivre aux piés & aux mains, afin qu'ils s'y accoutument. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de 10. ou 12. ans, le mari se charge d'apprendre aux Garçons à gagner leur vie, soit à la pêche, à la chasse, ou à faire du vin de palme, ou enfin à negocier avec les Blancs, leur montrant la valeur des marchandises & le profit qu'ils en doivent tirer. La Femme apprend aux Filles à tenir le menage propre, à piler le Maïs, le Ris & le Mil pour en faire la cuisine, vendre & acheter au marché: & sur-tout à être bonnes menageres, en quoi elles feroient leçon aux plus savantes de l'Europe.



BRITISH MUSEUM

DESCRIPTION DES CASES OU HABITATIONS DES NEGRES DE LA MANIERE DONT CE PRINCE DONNE AUDIENCE AUX ETRANGERS, DE Le tout recueilli exactement & desiné sur les lieux par les so

Les Nègres d'Isiny sont moins curieux que ceux des autres Cotes pour la construction de leurs maisons, Ce ne sont que de méchantes Cases faites de roseaux, & couvertes de feuilles de palme. Elles sont si basses qu'à peine un homme s'y peut il tenir debout. Il est vrai qu'ils n'y entrent guère que pour se coucher, & lors qu'il fait de la pluie, le reste du tems ils se tiennent dehors à la fraîcheur, sous des apentats qu'ils font de feuillages. l'entrée de ces Cases est un trou quarré d'environ un pie & demi au plus, par lequel il faut se glisser avec peine, & ils le bouchent avec une petite porte de roseaux, qu'ils attachent avec des cordes en dedans de peur des tigres, la nuit ils font du feu au milieu de cette case, où il n'y a point de cheminée, & où il ne fume pas mal par conséquent, là ils se couchent sur des nattes ou sur des roseaux tout autour, les pieds tournés vers le feu.

A côté est la Case de leurs femmes, où elles couchent, boivent & mangent à part, le faisant rarement avec leurs maris. Ces Cases pour la plus part sont encloses d'une grande Palissade de roseaux qui forme une espèce de Cour, où il y a pareillement une petite porte, de deux piés & demi au moins & qu'on a soin de fermer tous les soirs, Cette Cour & le plancher des Chambres qu'on est que pur sable, sont tous les jours nettoyés exactement, plus tôt dix fois qu'une, parce qu'ils ne peuvent souffrir la moindre saleté.

Chaque Village a une grande Case écartée des autres, d'environ cent pas, dans laquelle toutes les filles & femmes sans exception, qui ont leur maladies ordinaires, sont obligées de se retirer, séparées de la conversation de tout le monde, jusque à ce que leurs purgations soient entièrement cessées, on leur y porte les choses nécessaires pour la vie, & elles n'oseroient celer cette infirmité lorsqu'elle leur arrive, parce qu'il n'y va pas moins que de la vie, si on s'aperçoit qu'elles aprêtassent quelque chose pour leurs maris pendant ce tems là.

Les Nègres ne sont pas plus curieux en meubles qu'en Cases, s'ils ont quelque meuble en Coffre de matelot acheté à bord des Vaisseaux qui passent, ils se croient grands Seigneurs, Ils ont quelque petit siège de demi pie de haut sur lesquels ils s'asseient, & qui leur servent la nuit de coussinet pour reposer. Leurs Esclaves les leur portent par tout où ils vont, pour n'être pas obligés de rester long tems debout: & toute la déférence qu'ils ont pour un Blanc qui les va voir est de leur en présenter un. Pour Vaiselle ils ont quelque meuble Pot qu'ils font eux mêmes, de sable mêlé d'un peu de terre grasse, si mal cuits qu'il est difficile de les manier sans les casser. Leur cuisine est garnie de quelques gamelles de bois dans lesquelles ils versent ce qu'ils ont aprêté pour manger. Ils tremperont toute la main pour fouiller au fond de leur sauce, & chercher quelque petit morceau de poisson ou du pain de mil qu'ils y ont jeté. Ce pain n'est autre chose que du maïs & du millet pilé & mêlé avec un peu d'eau, que les femmes font cuire dans un pot chaque jour, n'ayant ni moulins ni fours tels que nous en avons en Europe.

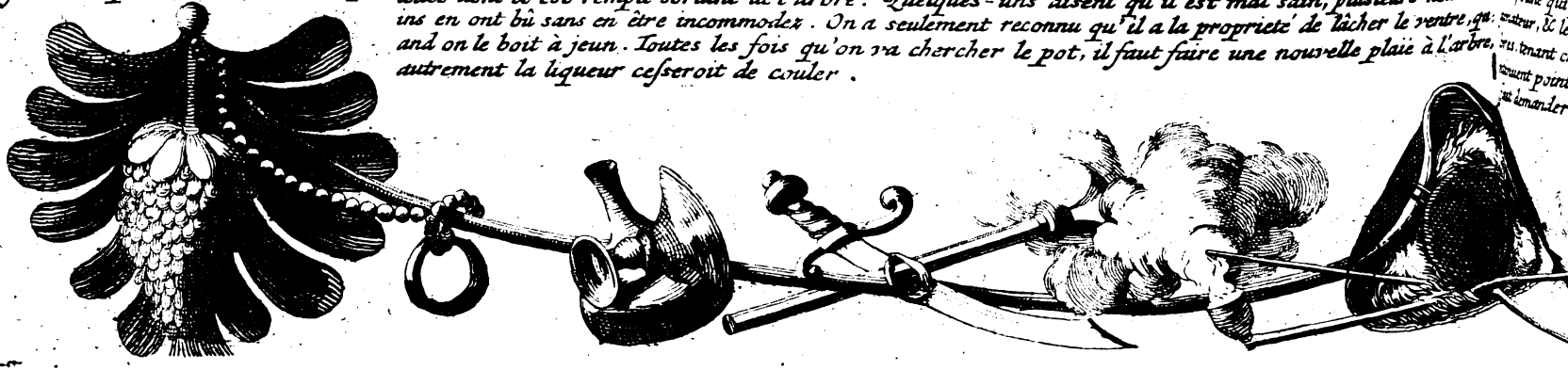


Les Nègres souhaitent avec passion d'être enterrés dans le lieu de leur naissance, c'est pourquoy si quelqu'un d'entr'eux vient à mourir dans un pais étranger, il arrive souvent qu'on transporte delà le corps du défunt dans sa patrie. Mais si l'endroit où il est mort est trop éloigné, on se contente de célébrer là ses funérailles, & s'il s'y trouve quelqu'un de ses parens ou amis, ils lui coupent ou la tête, ou un bras, ou une jambe, qu'ils font cuire & la nettoient bien, puis ils portent les os qui restent dans sa patrie, où on les enterre honorablement à proportion de la qualité d'un chacun.



Le vin de palme est le suc d'un Palmier qui n'est pas épineux, dont les Nègres ont de grandes Campagnes toutes pleines, qui appartient à qui les veut travailler. Ils vont ordinairement deux fois le jour pour le tirer, savoir le matin & le soir, munis d'un petit ciseau plat qui n'est pas plus large que le pouce. Ils montent au haut d'un Palmier, qui pour être bon doit être parvenu à une certaine maturité qu'ils connoissent. Après en avoir tiré deux ou trois branches ou roseaux, ils le bleffent avec ce ciseau dans la sommité, qui est tendre, & y font un trou dans lequel le poing peut entrer. Ils mettent ensuite dans ce trou une certaine feuille large, épaisse & capable de résister, par où coule le vin. Après quoi ils y suspendent un grand pot dont la bouche est étroite & dont le cul est rond, semblables à peu près aux pots à moineaux, dont on se sert en France: & retournent le soir ou le matin chercher ce pot, qu'ils trouvent plein d'une liqueur, dont la couleur & le goût sont semblables au petit lait. Ce vin est chauffé & enivre, si l'on en boit avec excès. Il n'a pas la propriété de se garder seulement jusqu'au lendemain, car il devient aigre, cependant les Nègres le boivent volontiers de deux ou trois jours, parce qu'ils aiment mieux cette âpreté qui leur racle un peu le gosier, que la douceur emmiellée dont il est rempli sortant de l'arbre. Quelques-uns disent qu'il est mal sain, plusieurs néanmoins en ont bu sans en être incommodés. On a seulement reconnu qu'il a la propriété de lâcher le ventre, quand on le boit à jeun. Toutes les fois qu'on va chercher le pot, il faut faire une nouvelle plaie à l'arbre, autrement la liqueur cesseroit de couler.

Ceux qui ont excité à mort les esclaves sont réputés ingrats pendant 3 jours. C'est pourquoy on leur construit une petite Case de roseaux séparée des autres hors du village, & pendant qu'on bâtit ils courent par tout comme des insensés tant au dedans qu'au dehors du village, pour parler tout ce qu'ils rencontrent. Car toutes les volailles, moutons, porcs, huiles, & autres choses qui peuvent seulement toucher leur appartement de droit, chacun aiant une si grande horreur de ce qu'ils ont touché durant ce tems, qu'ils les leur abandonnent de bon cœur. La Case est faite, ils s'y renferment pendant trois jours, mais pendant ces trois jours, leurs parents leur portent de quoi vivre. Au bout de ce tems, ils prennent leur petite Case qu'ils mettent en paquets, jusqu'à aux temps du mois où ils y ont brûlé pendant les trois jours. Le premier Exécuteur aiant un pot sur la tête, ils vont au lieu où s'est faite l'Exécution, & appellent le mort trois fois par son nom. L'Exécuteur luy fait tomber son pot qu'il casse & posant la tête sur les haillons des esclaves, ont convertis en une de deuil, & les roseaux de leur Case avec les haillons, tout ce qu'ils portent, ils s'enfuient, & ont de toute leur force chez eux, où ils prennent le plus belles pages. Apres s'être bien parens ils vont rendre visite à tous les propriétaires de l'île, qui les respectent bien & leur font des présents en or à leur volonté. Personne ne fait difficulté de faire ces Exécutions lorsqu'il est nommé, la chose n'ayant pour être reproché, l'autant qu'elle n'est autre que pendant trois jours, au contraire ils en font trop, & s'en vantent dans la suite comme d'une belle action.



NEGRES, DE CELLE DU ROI D'ISSINY & DE SES SUIETS.

DES MEUBLES DE CES PEUPLES & DE LEUR MANIERE DE VIVRE.

les soins d'un voiageur qui ne raporte rien qu'il n'ait vû.

ONS DU
AUX EN
les lie

et exécuté à
des fugitifs so
mes durant 3.
ur quoi on le
u plus vite u
de roseaux se
es hors du
ant qu'on la
nt par tout co
ux tant au
ehors du vil
r tout ce qu
Car toutes
ntons, pains,
choses qu'ils
nent toucher,
ent de droit,
ne si grande
u'ils ont to
tems. là, qu
andonnent

nt faite, ils
t pendant les
rquez, pen
leurs pare
nt de quoi vi
de ce tems, ils

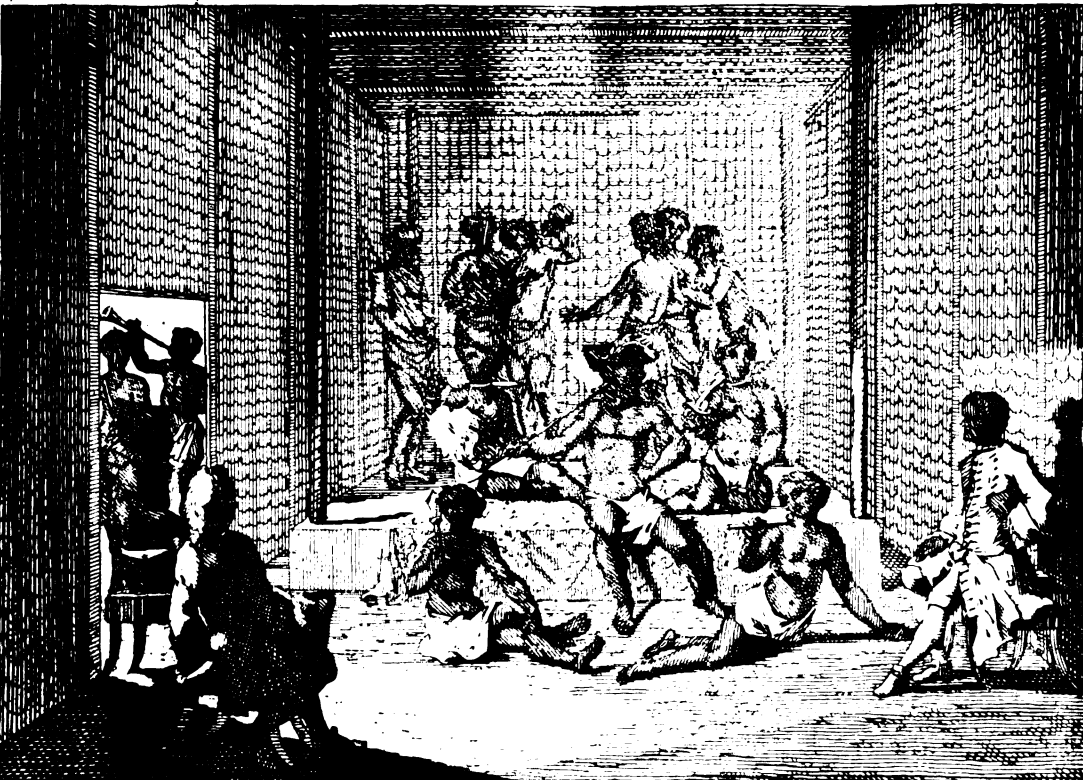
petite Case
t en paquets
ne du bois qu
pendant les tr
emier Exécut
ot sur la tête,
ou s'est faite
Capellant le
es par son nom,
se tomber son
et posant lato
dont ils étoi,
en signe de de
eux de leur Ca
sons, & tout ce
it, ils s'enfui
force chez eu
leur plus bel
vies s'être bien
prendre visite
cipaux de l'Et
ivent bien de
resens en or.
Personne ne
de faire cas Ex
u'il est nom
e pouvant le
ché, d'autant
famante que
jours. au con
ent trophée, &
dans la suite
elle action.



Les Cases des Negres de Sestre so
nt les plus joliment travaillées de toutes
celles de la Guinée. Elles sont faites de
petits roseaux gros comme le pouce, do
nt l'un ne passe pas l'autre, & ajustez en
semble très proprement. Elles sont ron
des en quelques endroits, comme chez
le Roi d'Amel, & quarrées en d'autres.
quelques unes ont un ou deux étages, ou
l'on monte par une petite échelle & celles
qui appartiennent aux plus pauvres, sont
au moins élevées de terre de trois ou qua
tre piés, parce que dans la saison des
pluies leur pais est inondé, ce qui les ob
lige de les bâtir ainsi. la porte en est plus
haute que chez les autres Negres, mais l'
entrée en est extraordinaire, car entrant
par la porte qui est toujours à un angle
de la maison, il faut marcher d'angle en
angle, par une petite allée large d'un pié
& demi au plus, & faire de la sorte deux
circuits autour de la chambre quarrée
qui est au milieu, & qui peut avoir douze
ou treize piés de diamètre. Au milieu de
cette chambre, où en plein jour on ne vo
it qu'à la faveur de quelques roseaux mal
jointes, il y a une grande pierre platte
sur laquelle ils font du feu qu'ils entre
tiennent toute la nuit, avec beaucoup de
fumée, pour chasser les Maringouins, Mo
usquittes & autres insectes importuns,
qui ne les laisseroient jamais en repos,
étant nus comme ils sont.

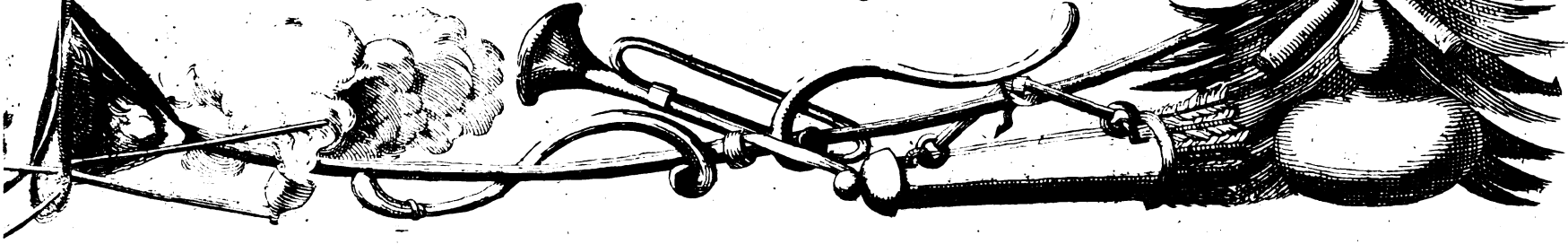
Des qu'un Enfant est né en ce pais, on va chercher un Prêtre qui lui fait incon
tinent attacher autour du corps, du col, des bras & des jambes quantité de
Cordelettes, de corail & d'autres bagatelles après les avoir consacrées par des ex
orcismes, ce qui, à leur avis preserve l'Enfant de maladies & d'autres accidens. Le
Père ne se mêle point de son éducation, & la Mère fort peu, car dès que les Enfants sa
vent marcher on les laisse aller où ils veulent avec un morceau de pain sec, même sur
le bord de la mer, sans beaucoup s'en embarrasser.

Les jours que les Negres se veulent
traiter, & qu'ils ont pour cela quelque
poisson, ils prennent de la corofse qui
est une sorte de fruit de palmier, qu'ils
font bouillir avec le poisson, puis quan
d elle est cuite, ils la tirent du feu, la met
tent dans un mortier, & lui donnent quel
ques coups. Ensuite ils la pressent pou
r en faire sortir le jus, après quoi ils la
remettent sur le feu avec le poisson. Dans
lequel ils jettent un peu de sel & beau
coup de piment qui est une espèce de po
ivre. Tout cela ensemble fait la sauce av
ec de l'eau chaude, & fait un ragout pa
ssablement bon. Cette corofse est leur
nourriture ordinaire & lors qu'ils n'
ont pas de poisson, ils font toujours une
sauce pour manger avec leur pain, elle
se fait avec l'huile de palme, qui leur
sert de beurre & leur tient lieu de tout.



Quand quelqu'un des Negres vient
à mourir on l'enterre sous sa Case qu'
on abat dessus, & sa famille charge en
suite d'habitation. En quelques endroits
ils couchent tous ensemble, hommes fe
mmes & enfans, sans crainte d'incon
veniens. Tous ceux qui habitent le lo
ng des Côtes, lors qu'ils sont avec les
blancs, parlent une espèce de Portug
ais corrompu, qu'ils appellent la langue
franque, ce qui est d'une grande com
modité pour les Negocians, qui sans ce
la, seroient obligés d'avoir des Inter
prètes, de dix en dix lieues que la lan
gue naturelle change ordinairement.
Car c'est une chose surprenante de
voir la grande diversité de langues
qui se trouve en cette partie du monde,
& le peu de conformité qu'elles ont
entr'elles, ce qui embarrasse extre
mement les Voageurs.

Cette Planchie représente la salle d'Audience du Roi d'Issiny, ce n'est autre chose qu'une Halle
ou Grange bâtie de roseaux, haute par le toit de 14 ou 15 piés, longue de 70 & large de 15. Elle n'est ni
ornée, ni meublée, ni pavée, c'est un pur sable mouvant qu'on a sous les piés. Le Trône est un lit,
soutenu de quatre petites colonnes, & noirci en façon d'Ebenne. Ce lit qui n'a ni Ciel, ni fond, ni rideaux,
est placé à un des bouts de cette chambre, avec quelques planches sur lesquelles il y a quelques peaux
de tigres étendues. Le Roi est assis au milieu avec une pipe à la bouche d'environ une brassée de long,
c'est parmi eux la contenance la plus noble. Il est nu comme le reste de ses sujets, & porte un cha
peau noir, bordé d'argent, avec une plume blanche à la française. Sa barbe est cordelée en plusieurs
tresses, en filets de petites pierres percées, qu'ils appellent aigris, & qu'ils pèsent contre l'or à grand po
ids. A côté du Roi sont assises ses deux femmes favorites, portant chacune sur leur épaule un large Sab
re à poignée d'or, d'ou pend un crane de brebis d'or gros comme le naturel. Ces deux femmes sont ornées
de colliers & de brassellets d'or, & de grandes plaques d'or en forme de mammelles, qui par le moien d'une cha
nette de même leur descendent sur le sein. Derrière ces deux premières, il y en a six autres sur le trône, de
bout, l'une qui porte sa pipe, l'autre son verre, l'autre une petite bouteille d'eau de vie, dont le Roi est fort
amateur, & les autres ont divers emplois de cette nature. Au pié du trône sont deux hommes armés de sa
bres, tenant chacun une sagaie garnie d'or. Il y a en dehors plusieurs tambours & trompettes qui ne disco
nnaient point de faire un horrible carillon, tandis que le Roi fume sa pipe, & quand il a achevé de fumer, il
fait demander tout bas à ceux qui le viennent voir quel est le sujet de leur voiage, à quoi il répond de même.



SECONDE DISSERTATION

S U R L A

G U I N É E.

Toute la justice qu'on rend en ce Pais consiste en quelques amendes pécuniaires, auxquelles on condamne les Criminels. On n'exécute presque personne à mort, sinon pour trois choses, savoir pour la fuite des Esclaves, pour trahison, & pour fortilège. Les autres crimes demeurent impunis, sur tout le larcin, qui bien loin de passer pour un crime parmi les Negres, est une qualité louable. Ils le récompensent même au lieu de le punir. Le parjure souffre une amende aussi bien que le menteur. Lorsque quelqu'un en tue un autre, si les parens du mort peuvent le joindre sur le champ, il leur est permis de le tuer par représailles; mais s'ils donnent au meurtrier le tems de faire une Palabre ou Requête au Roi, ils n'y sont plus reçus. Le meurtrier est seulement condamné à payer dix bendes, c'est-à-dire mille francs applicables moitié au Roi, & moitié aux Parens, ou à devenir esclave. Si le meurtrier est déjà esclave & qu'il n'ait pas de l'or pour payer, il est vendu aux Blancs à bord de quelque Vaisseau. Pour se faire payer d'une dette, on s'adresse au Roi, qui sur l'exposé du Créancier envoie un de ses Esclaves avec son bâton reconnu de tous ses sujets: ce qui le fait regarder avec respect comme on feroit en France un Exemt. Il ajourne le Débiteur à comparoitre au jour nommé, ou à le suivre sur le champ, si l'affaire presse, à quoi il n'oseroit manquer. Ils n'ont point l'usage de l'écriture parmi eux, & donnent toutes leurs assignations de bouche. Quand les Parties comparoient devant le Roi, il faut que le Demandeur, avant que de commencer le Palabre, péte pour l'eau de vie de ce Prince huit écus de poudre d'or, & de plus un tiers de la somme qu'il demande, & souvent la moitié: ensuite on commence à raisonner & à faire affirmer au Demandeur que la Partie qui est là presente lui doit la somme qu'il demande. Le Défendeur est oui ensuite en ses raisons, & tâche de se justifier. Si ses moyens ne sont pas valables, il est condamné à payer incessamment la dette dans un terme assez court, qu'on lui assigne, & alors le Roi lui commande de jurer sur sa tête qu'il payera en ce tems-là. S'il y manque d'un jour seulement, le Roi le condamne à lui payer une amende pour avoir juré à faux sur sa tête, & ce sont là les plus grands revenus du Roi.

Lorsque quelqu'un est convaincu de fortilège, on l'envoie noyer sur le champ, par les premiers qui se présentent devant le Roi. A l'égard des trai-

Tom. VI.

tres, qui vont révéler aux Etrangers les secrets des Palabres du Roi & de l'Etat, il n'y a point de quartier à esperer pour eux. On leur coupe la tête sans beaucoup de cérémonie, & souvent avant que le Roi l'ait ordonné. Les Esclaves ou Prisonniers de guerre, qui font des tentatives pour s'enfuir, sont aussi mis à mort impitoyablement. Voici de quelle manière l'Arrêt s'exécute. On prend le Criminel à qui on attache les mains derrière le dos, & on lui met dans la bouche un bâillon attaché par les deux bouts à une petite corde qu'on noue fortement derrière la tête avec un petit bâton en forme de tourniquet. Alors un des Esclaves du Roi, à qui l'on péte avant toutes choses huit écus de poudre d'or, prenant la fétiche Royale sur sa tête, se met à courir comme un fou par le village, & par les bois voisins, laissant pencher la fétiche tantôt d'un côté tantôt de l'autre, comme si elle vouloit tomber. Ensuite venant où est le Criminel, qui est, comme par tout Pais, environné d'une grande multitude de Peuple, il demande à la fétiche qui est celui qui tuera l'Esclave. Alors il se met à courir comme auparavant, & comme s'il cherchoit quelqu'un, il touche de son coude le premier jeune homme qu'il rencontre, & qui par là est obligé de tuer cet Esclave. Il demande une autre fois à la fétiche si celui-là seul suffira pour tuer l'Esclave, & se mettant encore à courir comme auparavant, il en touche quelquefois un autre, & quelquefois il n'en touche pas. En sorte qu'il s'en est quelquefois trouvé jusque à dix nommez par la fétiche, & quelquefois deux ou trois ou deux seulement. Ces choses ainsi disposées, on fait aprocher ce pauvre Esclave près de la fétiche à laquelle on l'a destiné, on lui fait avancer la tête, en sorte que sa gorge soit immédiatement dessus, & alors celui qui a été le premier nommé pour l'exécution, tire un poignard, & lui coupe la gorge, pendant que les autres le tiennent fortement. Tandis que le sang coule à grands ruiffeaux sur cette fétiche, l'Exécuteur s'écrie à haute voix, Reçoi, ô fétiche, le sang de cet Esclave que nous t'offrons; & lorsqu'il est mort, ils le coupent en morceaux, & le mettent dans un trou qu'ils font au pié de la fétiche.

Pour ce qui est de la Religion de ces Peuples, ç'a été jusques ici l'écueil des Historiens qui n'ont jamais bien compris quel étoit le culte religieux observé dans ce Pais. En effet la croiance des Habitans de ces Côtes est si embrouillée, qu'il est difficile d'en connoitre rien de certain. Cependant un Voyageur qui s'est appliqué sur tout à cette re-

cher-

cherche, a découvert que les Nègres de Guinée reconnoissent un seul Dieu, Créateur, mais Auteur particulièrement des fétiches qu'il a mis sur la terre pour le service des hommes. Il est assez difficile de comprendre ce que c'est que ces fétiches, aucun des naturels du País ne l'explique nettement. Ils disent seulement qu'ils les ont eues par tradition de Pere en Fils, & que c'est à elles qu'ils ont l'obligation de tout le bien qu'ils reçoivent en cette vie; & qu'il ne depend que d'elles de leur faire tout le mal possible. Tous les matins après s'être levez, ils s'en vont au bord de la Mer, ou de la Rivière, pour se laver, & après avoir jetté quelque peu d'eau sur leur tête, & quelques-uns du sable en signe d'humilité, ils joignent les mains, puis les entrouvrant, ils expriment en soufflant dedans le terme d'*Ekuvais*: après cela les élevant au Ciel ils font à Dieu cette prière. *Mon Dieu, donne moi aujourd'hui du Ris & des Ignames, donne moi de l'or & de l'argent, donne moi des Esclaves & des richesses, donne moi la santé & fai que je sois leger & dispos.* Ils ne connoissent pas d'autre bien, & bornent leur culte à faire à Dieu ces demandes. Du reste ils ne croient pas qu'ils en puissent recevoir aucun mal, tant il présumant de sa bonté; mais ils sont persuadés qu'il en a donné le pouvoir aux fétiches, & qu'il ne s'en est presque réservé aucun. Ces fétiches sont différentes selon la fantaisie d'un chacun, & à peine se trouve-t-il deux Nègres qui conviennent ensemble là-dessus. L'un a pour fétiche un petit morceau de bois jaune ou rouge; l'autre quelque dent de Chien, de Tigre ou de Civette; l'autre une dent d'Elephant, un œuf ou quelque os d'Oiseau, quelque tête de Volaille, de Bœuf ou de Cabrit; ou quelque arête de poisson. L'autre quelque bout de corne de Belier rempli d'ordure, quelque petite branche d'Épines, quelques cordeles faites d'écorce d'arbres, & autres semblables bagatelles: ne convenant en rien dans toute l'étendue des Côtes de Guinée, où ce culte est introduit, que dans le nom seulement. Ils ont pour ces fétiches une foi qui n'est pas commune, & une exactitude très-scrupuleuse dans l'observance de ce qu'ils leur ont promis. Les uns se privent pour toujours de vin en leur honneur, les autres d'eau de vie, de chair, d'un certain poisson, d'un certain fruit &c. & tous sans exception font quelque vœu de cette nature en leur honneur. Ils n'ont rien de plus sacré, par où ils puissent jurer, & les Femmes promettent par serment à leur fétiche de garder une fidélité inviolable à leurs maris.

Ils ont divers jours dans l'année consacrez à ces fétiches, dont le principal est celui de leur naissance. Ils le solemnisent en blanchissant ce jour-là toute leur fétiche, & son autel, se barbouillant tout le corps de même & se couvrant d'une paigne blanche. Les autres ont le Vendredi de chaque semaine qu'ils gardent comme nous faisons le Dimanche, chacun étant ce jour-là uniquement occupé à parer sa fétiche & à lui offrir quelque présent. Outre les fétiches particulières, il y en a aussi de générales pour le Roiaume, qui sont ou quelques grandes montagnes, ou quelque gros arbre, & si quelqu'un étoit assez teméraire pour le couper, ou lui faire quelque autre dommage, il n'y auroit point de miséricorde à esperer pour lui. Chaque village a pareillement une fétiche commune pour sa conservation. Ils l'ornent & la parent soigneusement pour les besoins publics, dressant pour cela une espèce

d'autel de Roseaux, planté sur quatre bâtons en terre & couvert d'un petit toit de feuilles de palmier. On trouve dans les bois une infinité de ces sortes d'autels, chargez de toutes sortes de fétiches, avec des pots & des plats de terre, souvent remplis de Ris, de Mil, ou de quelques fruits du País. S'ils ont besoin de pluie, ils portent des cruches vuides; s'ils sont en guerre, ils y mettent des sabres & des poignards, & ils attribuent tous les malheurs qui leur arrivent aux fautes qu'ils ont pu commettre envers elles, soit en negligant de les orner, ou en manquant de leur adresser des vœux. Tous les matins ils sont fort exacts à leur porter de ce qu'ils ont de plus précieux, & croiroient être tuez dans peu s'ils avoient manqué à ce devoir indispensable.

L'Auteur qui me fournit cette description, & qui est un Religieux Dominicain envoyé en ce País par le Roi de France pour y planter la Religion Chrétienne, dit qu'il ne peut mieux expliquer le culte rendu à ces fétiches que les Nègres ne regardent pas comme des Dieux, que par les dévotions particulières des fideles Chrétiens qui honorent les Images & Reliques d'un culte relatif à Dieu. Mais s'il prétend consacrer par cette comparaison l'impie superstieuse des Nègres, ne voit-il pas qu'on peut retorquer son raisonnement contre ces Dévotions particulières de ceux de sa Communion, & les regarder comme de véritables impiétéz? Car enfin quel honneur peut recevoir la Divinité, d'un culte rendu à ce qui n'est pas Dieu? Et pourquoi le Souverain Auteur de l'Univers à qui seul nous devons nous adresser dans nos besoins, prendroit-il plaisir à être invoqué par le moien des choses muettes & insensibles auxquelles sont adressées ces dévotions particulières? Les Images & les Reliques sont des objets impuissans, qui ne peuvent exaucer les vœux qu'on leur fait. Si c'est à Dieu qu'on les adresse, il est superflu d'employer ces moiens inutiles de mediation; & si c'est à ces objets que le culte se borne, on ne peut le regarder que comme la dernière des impiétéz. Ou Dieu veut être servi par l'entremise des créatures, auquel cas les Nègres ne sont point blâmables d'interposer leurs fétiches entr'eux & la Divinité, que leur peu de lumières ne leur permet pas d'honorer autrement: ou Dieu veut qu'on s'adresse à lui directement comme au seul Auteur de tout le bien que nous pouvons esperer, auquel cas les Chrétiens superstitieux sont aussi coupables que les Nègres; & il n'y a pas de raison de blâmer ceux-ci plutôt que les premiers, si le culte relatif est permis. Peut-on croire que les Nègres soient assez stupides pour regarder leurs fétiches comme des Divinitez? Ils s'en défendent au contraire fortement, & disent que ce sont des moiens que la tradition de leurs Peres a établis pour servir le seul Dieu Créateur qu'ils reconnoissent; on ne peut juger des intentions des hommes que par leurs actions. Les Nègres ne prient que Dieu seul, comme je l'ai remarqué plus haut, & leur culte superstitieux s'adresse aux fétiches comme à des Mediateurs desquels ils attendent leur secours. De même les Catholiques Romains disent qu'ils n'adorent que Dieu, & que lui seul est celui de qui ils attendent toutes les graces: cependant ils prient les Saints, ils font des offrandes à des Reliques, ils adressent des prières à des Images, ils les parent, ils les ornent, & consacrent des fêtes à leur honneur, ils les portent solemnellement dans les necessitez publiques, ils leur dressent des autels, ils brû-

brûlent devant elles de l'encens, ils leur offrent l'unique sacrifice de propitiation qu'ils disent avoir reçu de J. C. Tous honneurs qui ne sont dûs qu'à la Divinité; & qu'il n'est pas plus permis de rendre à la Créature pour honorer le Créateur, qu'il n'est permis aux Nègres de servir leurs fétiches & de leur adresser des vœux. Mais j'oublie que je fais une Dissertation Historique, & non un Traité de Controverse; je reviens au sujet qui a donné lieu à cette digression. On y verra peut-être mieux que par le parallèle que j'en pourrois faire, la conformité de ces Pratiques Idolâtres, avec celles qu'on s'efforce de couvrir du beau nom de *devotions particulières* des Chrétiens.

Les Nègres ont tant de respect pour leur fétiche, qu'ils n'en approchent qu'avec crainte. Ils s'étonnent, disent-ils, qu'elles ne se vengent pas quelquefois des outrages qu'elles reçoivent des Blancs. Quand ils les ont lavées ils en prennent l'eau, & en font asperser sur toute leur famille. Ils sont très-fidèles observateurs de leur parole quand ils ont juré par ces marmoufets, encore plus quand ils en ont mangé, & pour tous les biens du monde on ne les seroit pas jurer à faux par-là. Quand ils veulent faire manger la fétiche à quelqu'un pour favoriser la vérité d'une chose, ou pour s'assurer de sa fidélité; ils en raclent un peu sur du pain, sur quelque fruit qu'ils font mettre dans la bouche de celui qui doit jurer, sans qu'il soit nécessaire de l'avalier, & la religion du serment fait de cette manière est plus sainte & plus inviolable parmi eux que celui, pour ainsi dire, qui se seroit sur l'Évangile parmi les Chrétiens. Ils ont diverses autres fortes de juremens moins solennels, mais non moins superstitieux ni moins réverez. On ne voit point de Prêtres, ni de Temples publics dans la Guinée; mais il y a une espèce de Pontife ou Pere commun, élu, nourri & entretenu aux dépens du Public. Son emploi principal est de défaire les grandes fétiches publiques, & on l'appelle à tous les conseils du Roi. Ces Peuples croient la metempsychose, n'espérant rien d'éternel ni de permanent. Ils ne s'appliquent qu'à l'acquisition des biens & des plaisirs de ce monde, & à se procurer la jouissance pour longtems. Ils croient à la vérité que leur ame est immortelle, mais que le monde durera aussi éternellement, & qu'après leur mort leur ame va en l'autre monde qu'ils établissent au centre de la Terre: que là elle anime un nouveau Corps au ventre d'une femme, & que ceux de ce monde-là viennent en faire autant en celui-ci.

De tous les Nègres de la Côte d'or les plus adroits & les plus aguerris sont sans doute les Iffinois, qui, quoi qu'ils ne soient qu'une poignée de gens, ne laissent pas d'être craints de tous ceux du voisinage. Leurs armes sont le fabre, la sagaye & le fusil, dont ils se servent avec une adresse incroyable. Ils excellent sur-tout à faire d'une méchante arme une bonne, en retremant la batterie, incomparablement mieux qu'elle n'étoit auparavant. Les Chefs qui les commandent sont couverts de boucliers quarrés, de trois piés de long sur deux de large, faits de cuirs de bouc couverts de peaux de Tigres, aiant à chaque bout un gros grelot de fer qui sonne au mouvement de celui qui le porte au bras gauche. Si le Roi a un Frere ou quelque autre proche parent, ce sont autant de Généraux, qui rassemblent tous leurs Esclaves en tems de guerre, & le reste des habitans se rangent sous la bannière

de celui qui leur agrée le plus. Il y a néanmoins cette subordination, que le Roi donne les ordres à tous les autres, lorsqu'il est présent. Pour les autres Capitaines qui ont chacun un certain nombre de Soldats sous eux, ils se rangent au combat sous les ailes du Roi qui les anime par son exemple, & les recompense à proportion de leur valeur. Pendant le combat, les tambours, trompettes & autres instrumens à leur mode ne cessent de se faire entendre; preuve certaine que naturellement on ne se porte point aux occasions de se faire tuer; mais qu'il faut y être excité par un bruit de guerre, qui, en même tems qu'il réveille le courage, étourdit, pour ainsi dire, la raison. Leurs tambours sont faits d'un morceau d'arbre creusé par un bout seulement, couvert d'une oreille d'Elephant qu'ils bandent fortement dessus. Ils se servent pour baguette de deux petits bâtons en façon de marteaux, couverts de peaux de Cabrits qui ne rendent qu'un son très-sombre & fort enroué. Leurs trompettes sont faites de dents d'Elephant creusées presque jusqu'au bout, à côté desquelles ils font une petite ouverture, par où le Trompette, qui est ordinairement un jeune Garçon, souffle & donne un son fort clair, mais sans dessein, sans note, ni harmonie.

Il n'est pas permis à tous les Nègres indifféremment d'aller à bord des Vaisseaux & d'acheter des marchandises des Blancs, il n'y a que les Nobles qui soient Marchands, & qui aient le privilège d'acheter: ce qui fait qu'il n'y a qu'eux aussi, au nombre de 40. ou 50. au plus, qui aient de l'or & qui soient véritablement riches: les autres Nègres sont tous gueux, & se mettent pour vivre au service des premiers.

Les François étoient établis en ce Pais-là, & y faisoient un Commerce considérable lorsqu'ils furent attaquez en 1702. par les Hollandois, commandez par le Sieur Guillaume de Palme, Général de Saint George de la Mine. Il y avoit déjà quelque tems qu'il méditoit cette conquête, lorsque passant par cette Côte pour aller prendre possession de son nouveau Gouvernement, il s'arrêta trois ou quatre jours devant le Fort des François, pour tâcher d'attirer quelques Nobles du Pais qui le servissent dans son entreprise. Il s'agissoit de mettre le Roi d'Iffiny dans ses intérêts, ce qu'il essaya de faire, en lui persuadant qu'il n'avoit pas grand profit à attendre des François, dont les Vaisseaux n'arrivoient point d'Europe pour lui apporter des marchandises & autres secours, au lieu qu'il en pouvoit avoir des Hollandois en abondance. Il y avoit en effet plus de six mois qu'on attendoit inutilement des Vaisseaux de France; néanmoins les François qui étoient établis sur la Côte engagerent si bien les Nègres à leur garder la foi, que le Capitaine Hollandois fut obligé d'en venir à la force ouverte. Quatre volées de Canon furent le signal de la guerre, & animèrent d'autant plus les Nègres à secourir leurs alliez. L'Escadre ennemie composée de quatre Vaisseaux parut à la vuë du Fort, & prit port à Takueche qui n'en est éloigné que de trois lieues. D'abord l'artillerie de part & d'autre fit un feu continu. Les François soutinrent l'attaque avec vigueur, secondez des Nègres qui gardoient exactement les Côtes. Mais enfin les munitions leur aiant manqué, & ne se trouvant plus que deux barils de poudre qu'ils furent contraints de garder pour la mousqueterie, ils cessèrent leur feu, quoique les Hollandois ne discontinuassent pas de tirer. Leur

Perte paroïssoit certaine ; cependant un accident inopiné, qui devoit achever de les ruiner, fut la cause imprévue de leur salut. Ils avoient près de la Chapelle de leur Fort une ruche d'Abeilles, qu'un boulet de Canon renverfa en enlevant une planche de cette Chapelle qui n'étoit bâtie que de bois. Ces petits animaux se sentant delogez à l'improviste dans un jour où le Soleil étoit fort ardent, se jetterent avec tant de furie sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, qu'ils les obligèrent de sortir pour laisser apaiser leur fureur. Les Hollandois qui s'aperçurent de ce mouvement, voulurent en profiter, croyant que les François vouloient abandonner la place. Mais les Negres voiant qu'ils se préparoient à la descente, les attendirent dans un petit bois près du rivage de la Mer, & les reçurent si bien qu'ils les firent plier au premier choc ; le carnage fut grand, ils firent main basse sur tous ceux qui se rencontrèrent devant eux, & à la réserve de quelques prisonniers qui se vinrent rendre au Fort, tout le reste fut massacré & les Canots pillés. Le Général Hollandois mécontent du mauvais succès de son expédition leva l'ancre avec ce qui lui restoit de troupes, & au mois de Janvier 1703. il fit l'accommodement pour la rançon des prisonniers que les Nègres relâchèrent d'autant plus volontiers, qu'ils craignirent que les Hollandois ne se vengeassent de l'injure qu'ils leur avoient faite. Les François de leur côté à qui il n'arriva point de secours, abandonnerent cet établissement dont ils ne pouvoient tirer aucun avantage. Depuis ce tems-là les Hollandois se sont extrêmement fortifiés au Château d'Elmina ou de la Mine, près du Cap Apollonia, & se sont rendus maîtres du Commerce de ce País dont ils tirent des profits considérables.

Ce Fort appelé St. George d'Elmina, du nom du village qui est auprès, a été bâti par les Portugais, sur qui les Hollandois le prirent en 1631. Il est très-renommé, tant par sa force que par la manière dont il est construit. Il est bâti en long, aiant des murailles fort hautes avec de bonnes batteries au dedans & une autre dans les Ouvrages de dehors. Il a du côté de la terre deux fossés creusés dans le roc sur lequel il est bâti. Outre l'eau de pluie dont ces fossés sont remplis pour l'usage de la Garnison & des Vaisseaux, il y a encore trois grandes citernes qui contiennent de très-bonne eau ; & outre la batterie d'en bas qui est garnie de canons de fer pour saluer les Vaisseaux qui passent ou qui arrivent, il y en a aussi plusieurs de fonte. Cette place peut contenir plus de deux cens hommes de garnison. Les maisons du Général, du premier Marchand & du Fiscal surpassent en beauté toutes les autres, après quoi viennent celles des autres Officiers qui sont logez à proportion. On en trouvera le Plan dans la Carte suivante.

Le Village de Mina est au dessous ; c'est un lieu assez grand, dont les maisons sont bâties de pierres dures, ce qui ne se voit en aucun endroit. Il étoit autrefois beaucoup plus peuplé qu'à présent ; mais la petite verole qui a emporté il y a quelques années la meilleure partie de ses habitans, joint au gouvernement rigoureux de quelques-uns des Commandans Hollandois, l'a tellement affoibli qu'à peine pourroit-il fournir aujourd'hui cinquante hommes armés, outre ceux qui sont au service des Européens. On trouve par-tout sur la Côte, des Nègres d'Elmina qui s'y sont réfugiés, les uns à cause de la guerre qu'on a faite à ceux de Commany dont ils étoient amis, les autres pour éviter les exactions

de quelques Généraux qui ne se plaïoient qu'à les tourmenter. On trouvera dans la suite la description des divers Forts que les Anglois & les Hollandois ont en ce País-là. Il est tems de parler de la manière dont on y tire l'or, & des richesses qu'il apporte à ces deux Nations.

Le premier País dont on apporte l'or sur la Côte s'appelle *Dinkira*, distant d'Elmina de cinq journées. Ceux qui l'habitent possèdent de grands trésors, non seulement de l'or qu'ils avoient dans leur País, mais aussi du butin qu'ils apportoient d'ailleurs & du profit qu'ils faisoient dans le Negoce. Ils en fournissoient pour un, deux & trois ans tout le haut de la Côte depuis Akim jusques à Zaconde, tant que la guerre de Commany a duré ; mais lorsqu'on est en paix avec ceux de ce País, & que les chemins sont libres pour les Marchands, ils ne portent point leur or vers le haut de la côte, parce qu'elle est trop éloignée ; ils ne vont pas plus loin que Chama, Commany, Elmina, & Cabocors. Cet or est bon & pur, excepté qu'ils y mêlent trop de fétiches, qui sont une espèce d'or composé de toute sorte d'or mis en œuvre, dans lequel il y a quelquefois la moitié d'argent ou de cuivre. On ne peut guère se dispenser de le recevoir, parce qu'autrement ils reprènent le bon or qu'ils ne veulent point vendre sans l'autre. L'or d'Océani étoit aussi autrefois en grande réputation pour le Commerce, de même que celui d'Asiante & d'Akim. Il n'étoit pas mêlé de fétiche comme celui de *Dinkira*, mais il étoit si difficile de s'accommoder avec les Marchands de ce País, qu'on ne pouvoit presque rien acheter d'eux. D'ailleurs s'étant brouillés avec ceux de *Dinkira*, ils ont eu guerre ensemble, ont été battus par les derniers, & ont été obligés, pour se racheter de l'esclavage, de leur donner tout ce qu'ils avoient. Mais le País d'Akim est celui d'où il sort le plus d'or & le meilleur que l'on transporte de cette Côte. On le peut facilement connoître à sa couleur obscure, & la meilleure partie s'en tire présentement à Acra. Ce País est d'une si grande étendue que les Akimois même ne la connoissent pas. Il a été gouverné ci-devant en Roiaume, mais le Successeur du dernier Roi étant encore jeune & d'un méchant naturel, n'a jamais pu se rendre Maître de tout le País. Les Grands en ont fait une République, pour se soustraire à la domination de ce Prince qu'ils regarderent comme un Tiran. On découvre tous les jours de nouvelles terres qui fournissent de l'or. Asianté, par exemple, en a encore plus que *Dinkira* ; & Anané, qui est situé entre deux, en produit aussi en abondance.

Il ne faut pas croire, comme on se l'imagine en Europe, que les Hollandois soient maîtres des mines d'or qui sont dans ce País, & qu'ils en fassent tirer eux-mêmes ce précieux métal, comme les Espagnols font dans l'Amérique. Ils y ont si peu d'accès, qu'il n'y a pas même d'apparence qu'aucun d'eux les ait jamais vuës, parce que les Nègres les tenant pour quelque chose de sacré, font toujours ce qu'ils peuvent pour empêcher que personne n'en approche. On trouve l'or en trois endroits différens : I. Dans les montagnes & entre les montagnes, d'où les Nègres le tirent en faisant des trous profonds aux lieux où ils croient en trouver. II. Auprès des Rivières ou des chutes d'eau, où l'eau par la force de son cours entraîne de dessus les montagnes & autres lieux élevez la terre & en même tems l'or qu'elle renferme. III. Auprès de la Mer, où il y a, comme

me à Elmina & à Axim de petites sources vivés où l'on descend, de même qu'auprès des Rivières qui viennent des lieux élevez. Lorsqu'il a beaucoup plu la nuit, on voit dès le matin un grand nombre de femmes Nègres, qui ont chacune un grand & un petit Vaisseau; elles remplissent le premier de terre & de sable, & remuent cela à tout moment dans de l'eau fraîche, jusques à ce que la terre en soit sortie, & s'il y a de l'or parmi, il demeure au fond du Vaisseau. Ensuite elles vident le grand Vaisseau dans le petit, & recommencent à remuer comme auparavant, continuant cet exercice jusqu'à midi, auquel tems elles n'ont souvent trouvé que pour cinq ou six sols d'or plus ou moins. Quelquefois elles en trouvent des morceaux de la valeur de trois ou quatre florins de Hollande, mais cela est fort rare, & le plus souvent elles se donnent beaucoup de peine inutilement. Les Nègres ne connoissent point d'autre moien de séparer l'or de la terre, qu'en la lavant ainsi avec de l'eau. L'or qu'on trouve de cette manière est de deux formes différentes: l'un s'appelle *Or en poudre*, & est presque aussi fin que de la farine: il est le meilleur & le plus estimé en Europe. L'autre consiste en morceaux de différente grandeur, les uns ont à peine la pesanteur d'un liard, & les autres quelquefois de deux ou trois cens florins. Celui-ci s'appelle *Or de mine*. Lorsqu'il est fondu, il a plus de consistance que l'or en poudre, & la touche en est meilleure; mais le grand nombre de petites pierres qui s'y trouvent toujours attachées, fait qu'on y perd beaucoup en le fondant, & c'est pour cela qu'on estime mieux l'or en poudre.

Il y a outre cela de l'or mêlé & de l'or faux. Le premier a des fétiches d'argent & de cuivre, comme on l'a déjà dit, que les Nègres coupent en petits morceaux de peu de valeur, dont ils se servent au Marché comme de monnoie courante. L'once en vaut à peine 20. florins de Hollande. Cependant on s'en sert aussi sur toute la Côte; on en paie la garnison, & les Nègres ne font point de difficulté de les recevoir pour toutes sortes de denrées. Pour ce qui est de l'or faux, les Nègres s'entendent parfaitement bien à le faire. Ils en fondent quelques morceaux, autour desquels il y a environ l'épaisseur d'une lame de coûteau de bon or; mais le dedans n'est que du cuivre ou du fer, & néanmoins ceux qui se vantent de mieux connoître l'or y sont souvent trompez. Cet or faux est ordinairement composé d'argent, de cuivre, & d'un peu d'or mêlé ensemble: la couleur en est fort enfoncée, ce qui trompe facilement ceux qui ne s'y connoissent pas bien. Il y a encore une autre espèce d'or faux, qui ressemble fort à l'or massif, & qui n'est autre chose qu'une certaine matière composée de corail fondu; les Nègres ont l'adresse de le fondre de telle manière, & de lui donner une si belle couleur, qu'on n'y voit pas la moindre différence, si ce n'est dans la pesanteur. Ils en font aussi de l'or en poudre, quoi qu'ils se servent presque toujours de cuivre limé pour cela, à quoi ils donnent la couleur de l'or. Mais cette sorte d'or faux perd son lustre en un mois ou deux, ce qui le fait connoître; au lieu que les petits morceaux couverts d'or conservent toujours leur beauté, ce qui fait qu'il est plus facile de s'y tromper.

Après ce qu'on vient de dire de la manière dont on trouve l'or, ceux qui ont quelque connoissance des mines peuvent comprendre aisément qu'il se perd beaucoup de terre & de pierres minerales,

dont, par le moien de la Chimie; on pourroit tirer de l'or. Il y a même apparence qu'on y laisse beaucoup d'or pur; car les Nègres creusent la terre sans connoissance, & sans s'attacher à découvrir les veines qu'on dit qui sont dans les mines; de sorte que si ce País appartenoit en propre aux Européens, il est à préférer qu'ils en tireroient des trésors beaucoup plus considérables que ne font les Nègres. Quoi que ces differens País produisent en tems de paix sept mille marcs d'or, selon la supputation d'un Officier de la Compagnie Hollandoise, qui en a fait un calcul exact, néanmoins cette somme qui est très-considérable en elle-même, étant partagée entre plusieurs Nations, ne donne à chacune qu'un mediocre profit. Voici la repartition qu'il en fait entre les diverses Compagnies qui négocient sur cette Côte.

Celle des Indes Occidentales en tire pour sa part	M. 1500.
La Compagnie Angloise.	1200.
Les Vaisseaux Zelandois non privilégiés.	1500.
Les Vaisseaux non privilégiés Anglois.	1000.
Les Brandebourgeois & les Danois ensemble	1000.
Les Portugais & les François ensemble	800.
	<u>7000.</u>

Ainsi, selon la pensée de ce Voyageur, l'or que l'on apporte sur la Côte, & qui est transporté ensuite en divers lieux, se monte à deux millions trois cens mille livres, à compter les trois marcs pour mille francs. Mais il faut entendre cela d'un bon tems, lorsque les chemins sont ouverts, & que les Marchands peuvent aller en Guinée librement. Car en tems de guerre, ou lorsque les Nègres sont divisez entr'eux, il n'en vient pas la moitié, & les Vaisseaux non privilégiés en savent bien tirer leur part. Et supposé que la Compagnie de Hollande en reçoive la cinquième partie, cela ne peut lui apporter beaucoup de profit dans un mauvais tems: au contraire elle est obligée d'y mettre une partie des profits qu'elle fait ailleurs.

Depuis Acra ou Accara jusqu'à la Côte de Benin, on fait négoce d'Esclaves noirs, à Rio di Volta, Capo da monte, & Ardra dans le País de Fida, qui peut en fournir mille par mois. On va les prendre à Ardra où ces pauvres gens sont amenez au Marché, Hommes & Femmes, liez comme des Bêtes, & ceux qui les achettent, les font marquer à la poitrine d'un fer chaud, aux armes de la Nation ou Compagnie qui les envoie. Les Hollandois en font seuls plus de commerce, que toutes les Nations de l'Europe, parce qu'ils savent mieux les nourrir, les gouverner, & les transporter à moins de fraix. Les Portugais ont été les premiers qui ont découvert & fréquenté les Côtes Orientales de Guinée; mais aiant été chassés de leurs Habitations par les Anglois, les Hollandois &c. ils se sont retirés dans les terres, & y ont fait alliance avec les Noirs qui ont appris leur langage & qui les considèrent beaucoup.

Le Golfe de Guinée ou de S. Thomé renferme les Iles de S. Thomé, du Prince, de Fernando Poo, d'Annobon &c. Celle d'Annobon donne du Sucre, du Coton, des bestiaux & d'excellens fruits. Dans toute l'île il n'y a qu'une Bourgade de deux ou trois cens maisons de Nègres, gouvernez par trois ou quatre Portugais. L'île du Prince a une petite ville ou un bon bourg, & plusieurs villages dont les Habitans vivent fort à leur aise de leur Sucre, de leurs Fruits, & de quelque Gingembre qu'ils recueillent & qu'ils vendent. Ils sont gouvernez par des Portugais,

gais, qui sont aussi les Maîtres de Fernando Poo, où ils ont bâti une Forteresse & quelques villages. Mais de toutes ces Iles, celle de S. Thomé est la meilleure & beaucoup plus grande que toutes les autres. Sa forme est presque ronde, on lui donne environ 20. lieues de diamètre. Les Portugais en sont les maîtres: ils ont bâti la ville de S. Thomé sur la Côte Orientale de l'île, où elle a un bon port. Elle est défendue par une Citadelle, & on y a érigé un Evêché suffragant de Lisbonne. Les Habitans du Pais sont partie Blancs, partie Noirs, partie Mulâtres. Les Européens n'y vivent guère plus de 50. ans. Le blé & les vignes que les Portugais y ont transportez n'y ont pas réussi, mais elle produit des racines, nommées *Patates*, dont on fait du pain, & des Palmiers dont on tire du vin. On y recueille aussi divers Fruits, du Gingembre; & on y nourrit des volailles en quantité, & des pourceaux dont la chair est la meilleure de toutes. La principale richesse de l'île est le Sucre, dont les Habitans ont pu fournir jusqu'à cinquante mille Arobes, dont chacune vaut 32. livres, ce qui fait cinq millions de livres en tout. Les Européens qui font la traite des Esclaves, vont prendre des rafraichissemens aux Iles Portugaises & principalement à S. Thomé, où les Hollandois ne vont pourtant que rarement, & quand ils ne peuvent trouver mieux.

Les Nègres n'ont ni chariots ni chevaux, ni autres bêtes de charge pour transporter dans le Pais les Marchandises qu'ils ont achetées des Européens. Mais ils sont obligez de les faire toutes porter par des hommes; & lorsqu'ils ont négocié pour deux ou trois mille francs d'Etain, de Cuivre, de Fer &c., ils ont besoin pour le moins de cent cinquante personnes pour le transport. C'est une terrible fatigue pour ces gens-là de marcher quelquefois huit jours de suite avec de si pesans fardeaux sur le dos, & sur tout lorsqu'il faut passer par des chemins difficiles & traverser des montagnes. Il est vrai que la plupart de ceux qui viennent trafiquer sur la Côte sont des Esclaves envoyez par leurs maîtres pour cette commission; ils sont conduits par un Chef en qui le Maître a le plus de confiance, & on le regarde moins comme un Esclave que comme un Marchand très-considérable, qu'on tâche d'obliger en tout ce que l'on peut. Car aiant la liberté d'aller négocier où il veut & avec telle Nation qu'il lui plaît, on a pour lui tous les égards possibles pour tâcher de l'attirer. Finissons cette Dissertation par le récit de la manière dont la Compagnie Hollandoise, qui est la plus considérable de cette Côte, gouverne son commerce, & des differens degrez établis parmi ses Officiers.

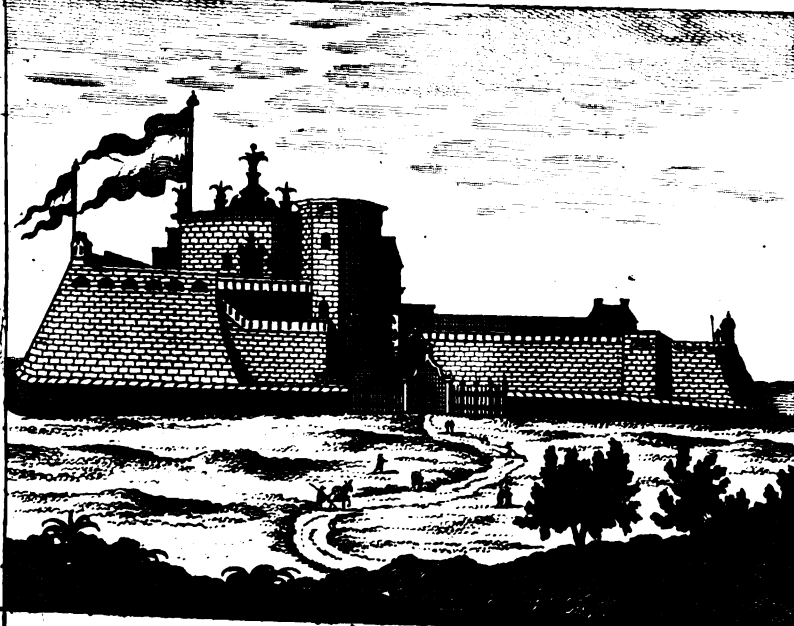
Il y a premièrement des Soldats avec leurs Chefs; parmi lesquels on choisissoit autrefois les plus capables pour servir la Compagnie en qualité d'Assistans, soit pour tenir les Livres, soit pour le Négoce; & c'est par là que quelques-uns ont eu occasion de s'avancer & de s'élever presque jusqu'au premier Emploi. Mais cela n'a plus été permis dans la suite, parce que les Directeurs voyant que bien loin de choisir les plus capables on employoit souvent les moins pro-

pres & quelquefois des ivrogness & des débauchez, ont absolument défendu de prendre des Assistans parmi les Soldats. Ils ont seulement accordé qu'on pourroit les faire Caporaux, Sergens ou Officiers, & que pour ceux dont on se sert aux métiers, ils pourroient aussi être avancez aux Emplois qui se trouveroient vacans dans leur corps. La même chose a été accordée pour les matelots, c'est-à-dire qu'on pourroit les avancer dans leurs Vaisseaux. La charge d'Assistant est la moins considérable de toutes. Il n'a que 16. livres par mois, & huit écus de 50. sols pour sa nourriture. La première charge à laquelle ils peuvent être avancez est celle de Sous-Commis ou de Sous-Marchand, qui a 24. francs d'appointemens: ce sont eux qui reçoivent tout l'or pour la Compagnie, & qui en doivent rendre compte au premier Marchand qui est le Chef du Négoce. Il y a outre cela à Elmina un Chef de Magazin qui a en garde les marchandises liquides, comme le vin, la bière, l'eau de vie, & les provisions de bouche. On choisit entre les Sous-Commis les plus anciens ou les plus capables, pour les faire premiers Commis ou Marchands dans les autres Ports de la Compagnie. Leur appointement est de 36. liv. par mois, outre quatre écus pour tenir un ou deux Domestiques, & huit écus pour leur nourriture. Outre ces personnes employées dans le Négoce, il y a encore d'autres Officiers dont le premier est le Fiscal. Il a 50. liv. d'appointement par mois, la table du Général, & 4. écus pour son valet. Les gages d'un Fiscal sont médiocres, comme on voit; mais il a des profits si considérables lorsqu'il est vigilant, qu'il en peut tirer en peu de tems de grandes richesses. Car quand il saisit de l'or ou des marchandises que les Nègres ou les Blancs négocient au préjudice de la Compagnie, & qu'on les déclare confisquées, il en a le tiers pour lui, & outre cela le tiers de l'amende à laquelle les Blancs sont condamnez pour avoir fait un Négoce défendu. Il a aussi le tiers des amendes auxquelles sont condamnez ceux qui ont commis quelque crime.

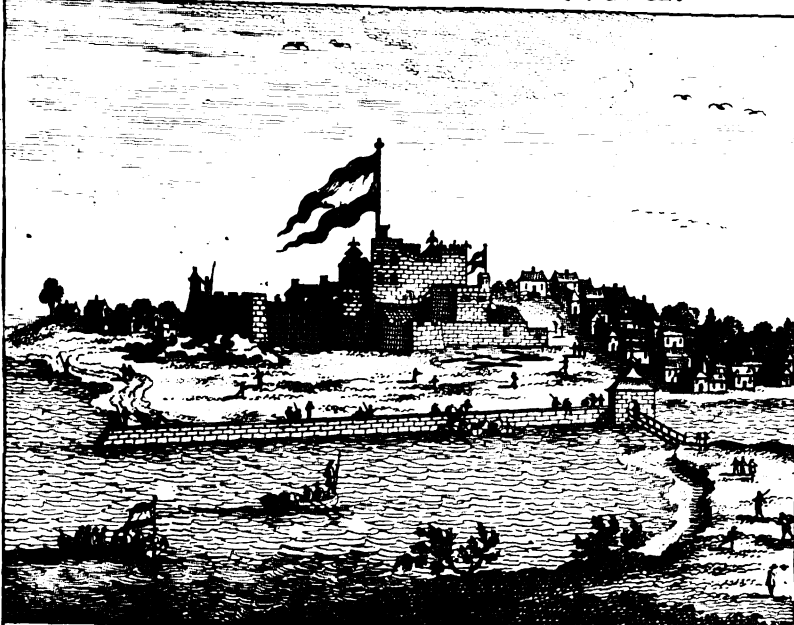
Après le Fiscal vient le Teneur de Livres général, qui tient les Livres de tout le Négoce que fait la Compagnie. Ses appointemens sont de 70. liv. par mois, 4. écus pour ses Domestiques, & la table du Général ou 12. écus pour sa nourriture. Il a ordinairement un Sous-Teneur de Livres, qui a 30. francs par mois, & deux Assistans pour lui aider. Ensuite vient le Teneur de Livres des garnisons, qui, outre ses gages, vend à l'enchère les biens de ceux qui meurent, dont il a cinq pour cent de profit. Quelquefois il y a aussi un Secrétaire, dont les gages sont de 50. liv. Enfin la dernière charge & la plus méprisable de toutes, est celle de Sous-Fiscal ou d'Auditeur, à qui on peut bien donner le nom de Délateur; il a 20. liv. par mois & la dixième partie de tout ce qui est confisqué. Il y a aussi pour le Spirituel un Ministre & un Lecteur, dont le premier a cent francs par mois & le pas après le Directeur général, & le second 20. avec la Table du Directeur.

VÛÈ ET DESCRIPTION DES FORTS QUE LES HOLLANDOIS. A POUR L'INTELLIGENCE DU COMMERCE QUE CE

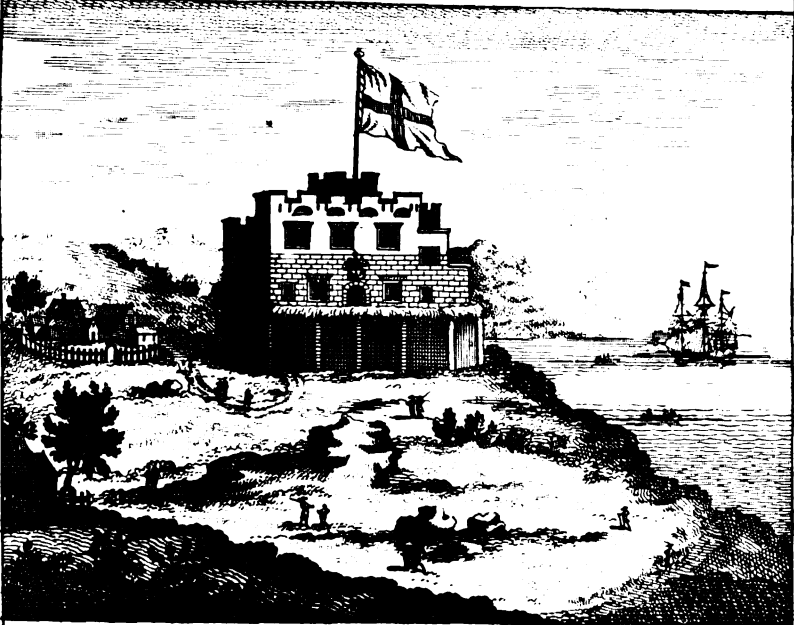
N^o 1. LE CHÂTEAU S. GEORGE D'ELMINA.



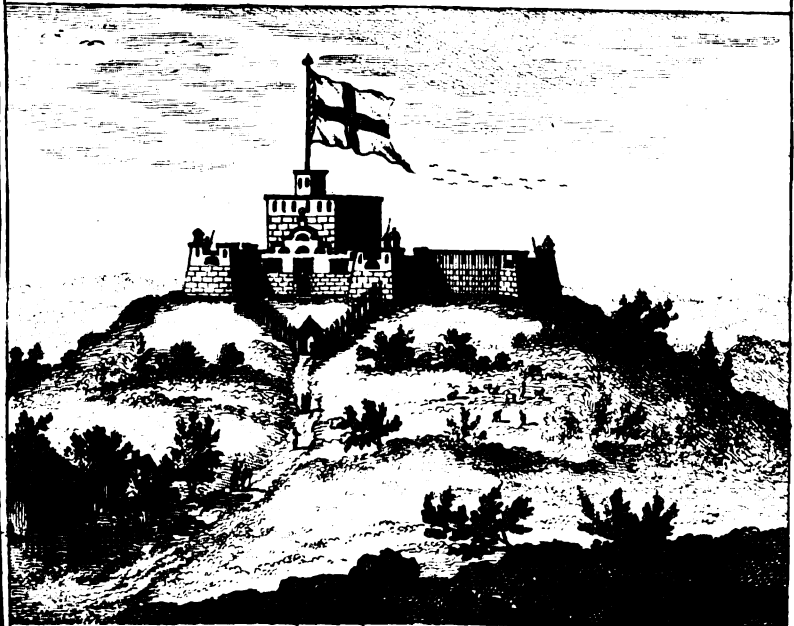
AUTRE VÛÈ DU CHÂTEAU D'ELMINA.



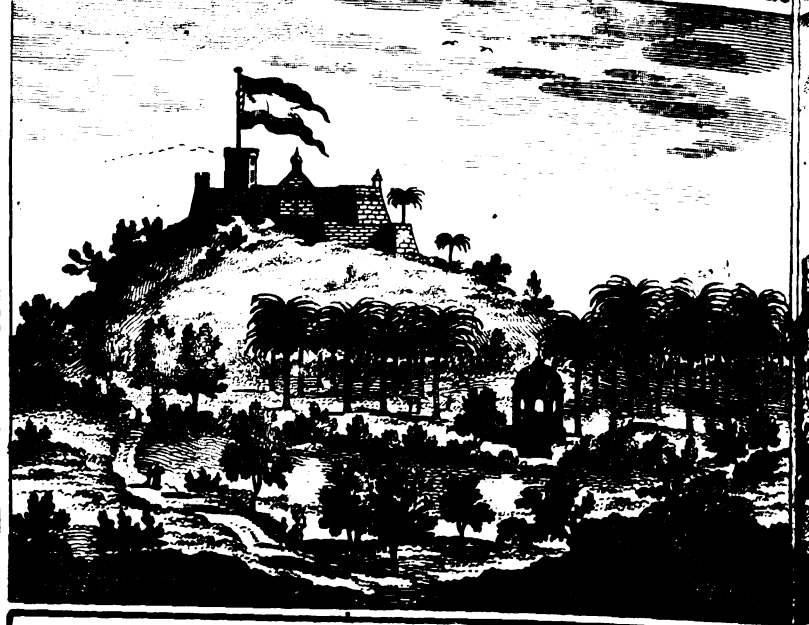
N^o 5. LE FORT DES ANGLOIS À ANNAMABON.



N^o 8. LE FORT DES ANGLOIS À SIMPA.



N^o 2. LE FORT DE CONRADSBURG SUR LA MONTAGNE DE S^t. LAGO.



Le fort représenté N^o 1. est celui de S^t. George d'Elmina appartenant aux Hollandois; le plus beau et le plus considérable de toute la côte. au dessous est représenté l'autre face du même Château du côté de la mer, et au dessous le Village de Mina, dont nous avons donné la description dans la Dissertation précédente. C'est devant ce Château que les vaisseaux de la Compagnie qui viennent d'Europe jettent l'Ancre et déchargent leurs Marchandises qu'on réferme dans de très beaux Magazins qu'il y a dans le fort.

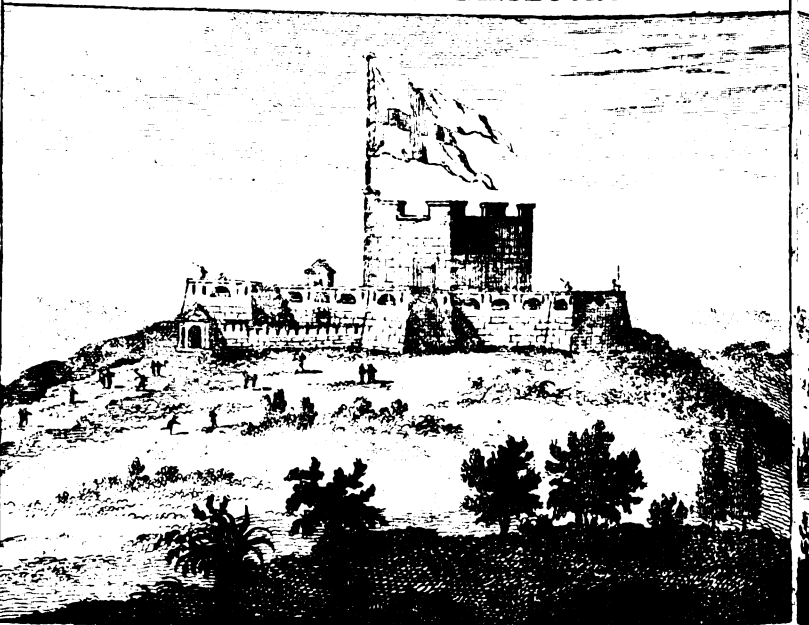
N^o 2. est un fort aussi appartenant aux Hollandois, nommé Conradsbours situé sur la Montagne de S^t. Lajo. Il est quadré, ayant quatre bonnes Batteries, outre quatre autres petites qui sont sur le rempart; au bas est une rivière qui sépare le pays de celui où est le fort, d'avec l'Commanr qui est de l'autre côté. l'eau de cette rivière où la mer entre, fait de fort bon sel.

N^o 5. Ce petit fort appartient aux Anglois, il est très proprement bâti et est situé proche du Village d'Annamabon, on y voit tous jours plusieurs Vaisseaux à la rade, sans quoi les Hollandois feroient un commerce considérable en cet endroit.

N^o 8. Ce fort fut bâti par les Anglois en 1699, au milieu du pays d'Agonna, au dessus du Village de Nimba ou Simpa. Il est fort peu considérable, quoi qu'il ait quatre batteries; mais si basses qu'on pourroit facilement sauter par dessus. Le Canon ne tire qu'une demi lieue de balé. Le Village qui est au dessous est habité pour la plupart par des pecheurs. Sa situation est fort agréable, étant environné d'arbres presque par tout; mais le commerce y est présentement fort peu de chose aussi bien qu'à Apam.

N^o 9. Ce fort est le seul que les Danois aient sur cette Côte; les Nègres s'en emparèrent en 1693, le pillèrent entièrement et le gardèrent quelque tems. Ce fut à la suite de la mort de quelques uns de la garnison qu'ils le surprirent. Ils en demeurèrent Maîtres jus qu'à ce qu'il vint deux vaisseaux Danois sur la côte qui à force de présents qu'ils firent au Roi d'Aquambo, et par l'intercession des Hollandois rentrèrent enfin dans leur fort et y remirent garnison. Il a quatre batteries, sur lesquelles il y a 20 piéces de Canon.

N^o 9. LE FORT DE CHRISTIANSBOURG À ACRA.



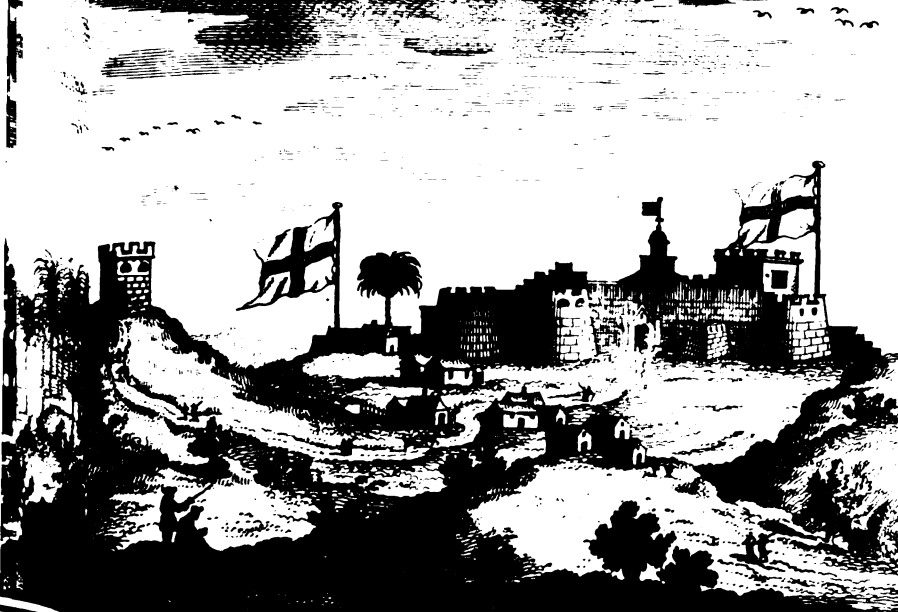
HOLLANDE
COMMERCE
MONTAGNE

HOIS, ANGLAIS ET DANOIS ONT SUR LA CÔTE DE GUINÉE
QUE CES NATIONS FONT EN CE PAÏS-LA

Tom: VI. N.º 14. Pag: 58.

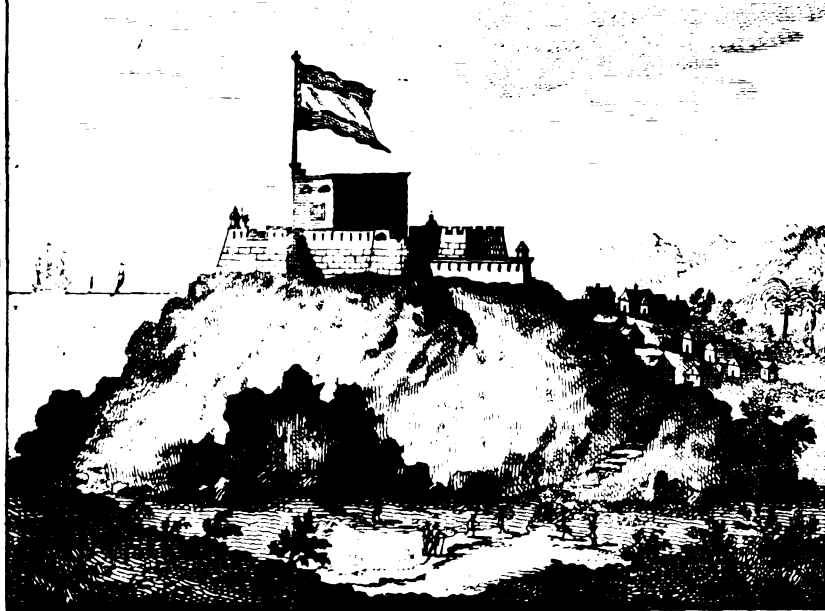
N.º 3. LE PRINCIPAL CHÂTEAU DES ANGLAIS À CABOCORS

N.º 4. LE FORT DE NASSAU À MOURE.



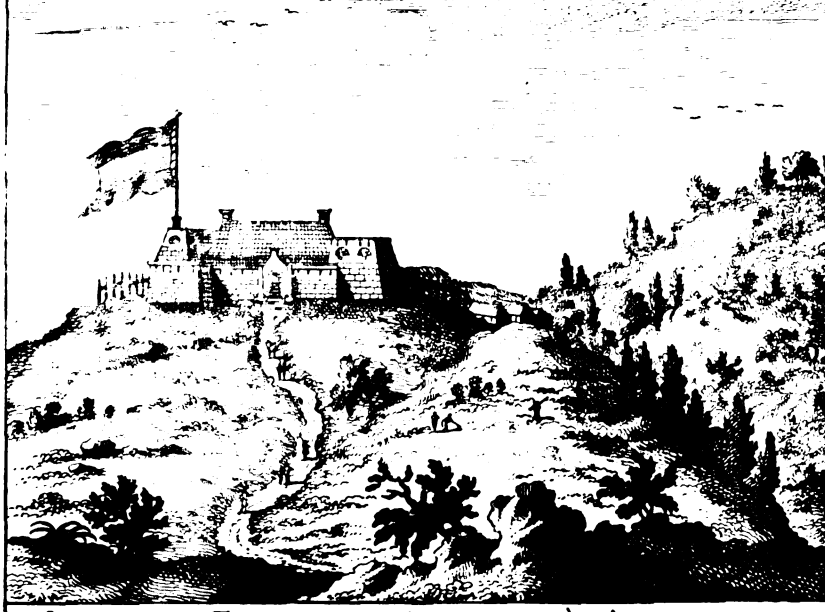
N.º 3. est la principale forteresse des Anglois située proche du Village de Cabocors dont elle porte le nom. Elle est après celle de S. George, la plus belle et la plus grande de toute la Côte. Elle a quatre grandes batteries, et une autre qui est fort longue où il y a 13. pièces de Canon. Comme elles tirent à fleur d'eau sur la mer qui est de l'autre côté elles peuvent empêcher qu'aucun vaisseau ne vienne ancrer à leur rade.

N.º 6. LE FORT D'AMSTERDAM ET CORMANTIN



N.º 4. Le fort Nassau, qui est aux Hollandois, est situé près du village de Mouré, c'étoit leur Capitale, pendant qu'Elmina avoit encore aux Portugais. Il est bâti presque en carré, et a autant de batteries qu'Elmina et 18. pièces de Canon. Il n'y a point de fort sur toute la Côte dont les murailles soient si hautes.

N.º 7. LE FORT DE LA PATIENCE À APAM



N.º 6. est le fort d'Amsterdam, ainsi nommé parce que l'Amiral de Ruiter en chassa les Anglois en 1663. Il est raisonnablement grand, aiant trois petites batteries et une grande sur lesquelles il y a en tout 20. pièces de Canon.

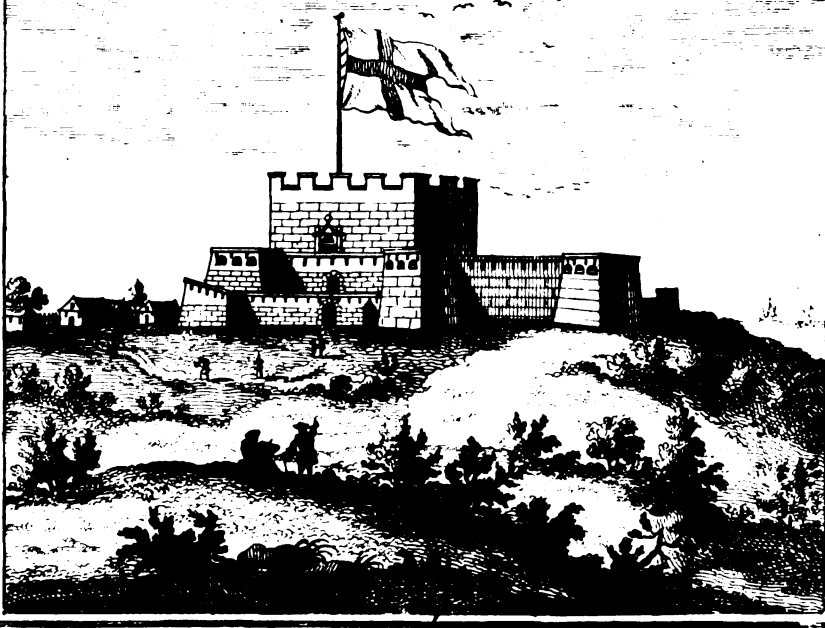
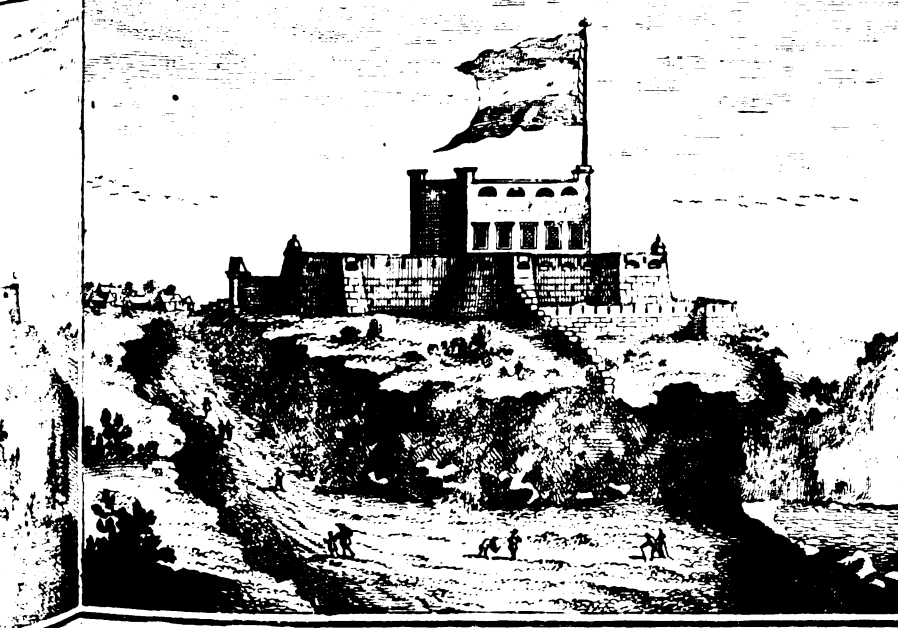
N.º 7. Au milieu du Royaume de Fantin, près du Village d'Apam est une petit fort, ou plutôt une Maison fortifiée appartenant aux Hollandois, qui commencerent à la bâtir en 1607. Il se nomme le fort de la patience, parce que les oppositions continuelles des Nègres ont beaucoup exercé la patience de ceux qui le bâtissoient. Il a deux batteries composées de 8 pièces de l'anon.

N.º 10. Le fort de Crevecoeur est dans le païs d'Acra, fort voisin de celui des Anglois dont nous parlerons après, en sorte que si les Hollandois et eux n'étoient pas d'eux amis, ils pourroient se saluer un peu rudement de part et d'autre. Le Négoce y est fort bon et ce n'est rien moins qu'un Crevecoeur d'en être commandant.

N.º 11. Celui des Anglois se rencontre en venant du côté de l'occident: il a quatre batteries et est environné de Murailles hautes et épaisses. Il y a dans ce fort 25. pièces de Canon, mais toutes fort légères. La Garnison y est fort peu considérable, aussi bien que dans tous les autres forts des Anglois, comme s'il suffisoit de bâtir des forts et de les pourvoir de munitions de guerre, sans y mettre aussi des Soldats.

N.º 10. LE FORT DE CREVECOEUR À ACRA.

N.º 11. LE FORT DES ANGLAIS À ACRA.



CARTE ROYAUME DE CONGO, MO

Dressée sur les Mémoires les plus exacts des observ

30 35 40 45 50



25 35 40 45 50 55

MONOMOTAPA ET DE AFRERIE,

observations les plus Nouvelles.

Tom. VI. N. 15. Pag. 59.



M E R D E S N D E S

RQUE.

Quoi-que le Congo s'articulier, on ne laisse pas de comprendre sous ce nom plusieurs E autres fois tributaires. ses bornes sont au Septentrion la Nigritie, à l'Océan Ethiopien & la

Le Monomotapa est presque égales par le Tropicque du Capricorne. l'Air y est extrême & les peuples y sont fort noirs. Ils sont gouvernez par un Prince qui a plusieurs tributaires qui dépendent de lui. Tous ces peuples.

La Cafrerie, qui est le nom de l'Afrique, s'étend en demi Cercle depuis le Congo jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. l'Air est assez doux, & ses habitans ne laissent pas d'être fort basannes. Quoi qu'ils appellent Hamma, ne se mettent pas en peine de rendre aucun culte, c'est ce qui fait dire à plusieurs de ces peuples sont sans foi & sans loi.

DISSERTATION

SUR

L'ETHIOPIE

ET LE ROYAUME DE

CONGO.

L'Ethiopie fait presque la moitié de l'Afrique. On la partage en Haute ou Intérieure, & en Basse ou Extérieure. La première qu'on appelle aussi l'Abyssinie, contient plusieurs Roiaumes. L'autre comprend les Contrées de Biafara, de Congo, la Cafrerie, le Monopotapa, le Mono-emugi, les Côtes de Zanguebar, d'Ajan & d'Abex qui sont proprement de l'Abyssinie, quoi qu'elles soient à présent sous la domination de l'Empire Ottoman.

DE L'ABYSSINIE.

ON donne plusieurs origines au mot Abyssinie. L'Etymologie la plus vraisemblable est que ce nom-là se tire des habitans. Car en Arabe on les appelle Abassi. D'autres présumant que ce terme vient des Abseniens, qui, après avoir habité l'Arabie heureuse, vinrent s'établir en ce Pais-là. Quoi qu'il en soit, cette contrée de l'Afrique est l'Empire du Grand Negus, connu aujourd'hui, par abus, sous le nom de Preste Jean. Cet Etat a beaucoup perdu de son ancienne étendue. Les Arabes, les Turcs, & d'autres Peuples voisins en ont enlevé des morceaux considérables; si bien qu'aujourd'hui il est réduit à la moitié de ce qu'il étoit autrefois.

Il a pour bornes à l'Est les Côtes d'Abex, d'Ajan, & de Zanguebar: au Nord la Nubie: à l'Ouest le Congo, le Biafara, les Gales ou Giaques; & au Midi, le Mono-emugi. On fait cet Empire-là d'Occident en Orient, long environ de deux cens lieues; & du Septentrion au Midi, large de quatre cens vingt lieues.

C'est un bon & riche Pais que cette Abyssinie. Hors que la chaleur est excessive dans les vallées, tout le reste va à souhait. Il faut pourtant encore excepter les rochers & ces cavernes profondes qui sont dans le Pais. Communément l'air de l'Abyf-

sinie est assez temperé: mais sur tout il est extrêmement salubre sur les montagnes & dans les plaines. Le Terroir est bon ou mauvais, selon la différence des lieux: il y a des endroits où il ne produit rien pour la bouche; mais ailleurs, & principalement le long des Rivières, il abonde en biens de la Terre. Voyons une description détaillée de ses utiles & incommodes productions.

Les premières sont le Ris, l'Orge, le Millet, le Froment, & d'autres grains qui ne sont point de notre Europe, tels sont l'Agousta & la Machel-la. Quelques Provinces ont à présent des vignes; mais on n'y vendange qu'à la fourdine; si ce n'est dans les Palais de l'Empereur. On ne marque point la raison d'une telle Police: mais, par droit de conjecture, je croirois que cet Empereur s' imagine que sa Dignité le garantit des mauvais effets du vin: quelle erreur! A combien de Monarques & de Heros Bacchus a-t-il avancé les jours? Combien d'extravagances ne leur a-t-il pas fait faire? Le vin & la mort se ressemblent en un point, c'est qu'ils ne respectent pas plus le Sceptre que la Houlette; & que toute tête de Buveur, fût-elle à triple Couronne, n'est pas moins sous la domination arbitraire de la traitresse Divinité du Verre, que sous celle de la grande Faucheuse. Mais continuons sur la fécondité de l'Abyssinie. Elle regale abondamment ses Enfans de Gingembre, de Sucre, & de Miel: cette bonne Mere leur fournit de la Cire, du Coton & du Lin. Il y a de toutes les espèces d'animaux domestiques, comme moutons, chèvres, vaches, bœufs, chevaux, chameaux; & plusieurs sortes de volailles. Il y a par-tout des mines d'Or, d'Argent, d'Etain, de Cuivre, de Plomb & de Souphre. On trouve des montagnes entières de Sel fossile: il y en a même une de Sel rouge, qui entre beaucoup dans la Pharmacie. Il y a d'excellent Antimoine, qui est fort en usage chez eux pour la Medecine. La Semaille & la Recolte s'y font en même tems. En certains endroits,

droits on moissonne trois fois l'année. Il y croît un certain genre de froment, nommé Tef, dont le pain est d'un goût excellent. Enfin, on compte si bien sur le rapport du fonds, qu'on ne connoît point en ce Pais-là ni les Greniers, ni les Caves, ni les Magasins de provision. Le fourage n'y abonde pas moins que le miel. On y voit quantité d'abeilles; il y en a principalement une espèce de petites noires qui sont d'un instinct tout particulier: elles tiennent leur Republique dans des creux; elles y vivent; elles y travaillent; & cachent si bien leurs ruches souterraines, qu'il n'est pas aisé de les decouvrir. Cependant leur miel est exquis; & leur cire, d'une blancheur à éblouir. Ce qui rend ces petites Republicaines encore plus aimables, c'est qu'elles sont sans aiguillon. C'est dommage que Virgile ne les ait pas connues: sa Muse inimitablement ingénieuse nous auroit dit de jolies choses là-dessus. Les Abyssins ont aussi toute sorte d'herbes potageres, aromatiques & botaniques. Il y des Citronniers, des Orangers, des Grenadiers & des Pêchers. Les Bœufs sont d'une grandeur prodigieuse; grand nombre de Chevaux très-vigoureux, & qu'on ne ferre point. Les Moutons y ont la queue si grosse qu'elles pèsent jusqu'à cinquante livres. Voilà les avantages de l'Abyssinie: mais comme sur la Terre, tout est mêlé de bon & de mauvais, tant dans le Physique que dans le Moral, ces heureux Habitans ont leur rabat-joye; le voici:

Ils abondent en bêtes sauvages & ferores: outre les Lièvres, les Daims, les Cerfs & les Sangliers, animaux qui du moins ont leur mérite pour le plaisir de la chasse, & pour celui de la bonne chère, il y a force Lions, Pantheres, Rhinoceros, Loups, Singes &c. Les Elephans sont dans les forêts les hôtes les plus nombreux & les plus redoutables. Sortant souvent par centaines, ils ravagent furieusement la Campagne, foulant aux piez les moissons, & arrachant les arbres: cependant ces colosses animez respectent assez notre espèce pour fuir devant elle, tant qu'ils ne se sentent point blessés.

Les Rivières nourrissent des Crocodiles & des Chevaux marins. Il survient dans une certaine saison en ce Pais-là une si grande quantité de Sauterelles, que l'air en est quelquefois obscurci; & cette nuée vivante & ailée tombant sur les biens de la Terre, y cause un dommage très-considérable. Les Pommiers & les Poiriers, ces Vignes de Normandie, viennent très-difficilement en Abyssinie, à cause des violens orages qu'il y fait dans leur saison; où, pour mieux m'expliquer, les fruits de ces deux arbres viennent rarement à maturité.

Il se trouve-là des Caméléopards: cet animal n'est pas si gros que l'Elephant, mais il est beaucoup plus haut; & sa hauteur est telle qu'un homme à cheval peut lui passer sous le ventre. Il y a des Licornes, ainsi nommées parce qu'elles ont une corne au milieu du front. Quant au Cheval marin, ou plutôt de Rivière, il a la tête comme un cheval; mais il en diffère par tout le reste du corps; il est deux fois plus gros qu'un Bœuf; & s'il faut entendre les Bœufs du Pais, qu'on dit être de vrais *Geans* dans cette espèce *Eunuque* & mutilée, jugeons si ces Chevaux Marins ne sont pas de beaux petits Oiseaux. Aussi dit-on qu'ils renversent souvent les barques pour manger les hommes: ils broutent les prairies & les campagnes; & on les chasse en leur montrant du feu: la chair en est bonne; & on en pêche souvent; mais ce n'est ap-

paremment pas sans beaucoup de peine & d'adresse. Il y a des Lezards d'eau; ils sont grands comme un Chat; & d'ailleurs ils ont la queue si forte & si tranchante, que d'un seul coup, ils coupent, avec cet outil naturel, la jambe d'un homme. On trouve aussi dans les Lacs & dans les Rivières d'Abyssinie des Torpiles: c'est un poisson qui cause un froid & un tremblement à ceux qui le touchent: il ne laisse pas d'être un febrifuge: un homme est-il attaqué d'une fièvre intermittente? on l'étend sur une planche, on le lie; & lui appliquant la Torpile, on le laisse quelque tems dans l'operation. Le malade souffre des douleurs horribles dans tous ses membres; mais il s'en tient assez dédommagé par une pleine guerison.

Il y a là quantité d'Autruches qui sont d'une vitesse inconcevable; mais à qui les ailes sont inutiles pour perdre terre, ne pouvant absolument voler. Cette Region produit, dit-on, une quantité prodigieuse de Serpens, dont les plus gros, qu'on appelle Dragons, ne sont dangereux que par la violence de leur morsure. Les plus venimeux sont certains Serpens amphibies, d'un rouge enfoncé, gros & longs comme le bras; & qui par le seul souffle de leurs narines peuvent empoisonner & tuer sur le champ. Finissons par un petit insecte qui n'est pas tout-à-fait si dangereux. Ce sont de grosses Fourmis qui s'atroupent, & qui, formant une milice à leur mode, se mettent en Campagne, & marchent dans l'ordre & dans la discipline d'une Bataille. Cette Armée commet toutes les hostilités dont elle est capable; rongant, mangeant, devorant ce qui se trouve dans son chemin; & sur tout mordant la chair humaine jusqu'au sang. Ces Fourmis n'ont nulle part au symbole de la diligence & de la précaution; ne vivant que de pillage, que de brigandage; & se souciant peu d'amasser pour l'avenir, en quoi elles deshonoreroient leur espèce, si l'exemple des Habitans ne les justifioit.

On parle diversément des Mœurs des Abyssins: on convient en général qu'ils ne manquent ni d'esprit ni de docilité: mais, selon les differens endroits, on les peint sous de belles ou de vilaines couleurs. Les uns sont honnêtes, humains & paisibles; ils ont de l'équité, du courage, & les autres vertus: les autres sont inconstans, perfides, vindicatifs & paresseux. Quant à la couleur, je trouve de l'opposition: un Auteur dit positivement & sans exception, que ces Peuples sont noirs; & voici une remarque qui paroît confirmer son opinion.

Il semble, dit un savant Voyageur, qu'il est permis de penser que Dieu a formé parmi les enfans de notre Pere commun, trois sortes de Carnation Humaine; une blanche, une noire, & une de couleur rougeâtre qui tient le mélange de l'une & de l'autre. L'Écriture ne nous fait peut-être pas mention de cette dernière espèce: mais on ne doute pas qu'elle ne parle de la seconde en la personne de Chus petit-fils de Noé, lequel nom Chus signifie noir, & de qui on fait descendre les Abyssins.

Vous voyez que, sur le témoignage de cet Ecrivain, ces Peuples sont tout noirs; & que par rapport aux Oracles Sacrez, la croyance de leur noirceur pourroit même entrer indirectement dans le Catechisme. Cependant si on veut s'en rapporter à un autre Auteur, les Abyssins ont le teint bazané

ou

Ou olivâtre, & ils font rougeâtres par le corps. Voilà deux affirmatives bien différentes. Il est vrai que celui qui nous donne ces Habitans pour noirs, ajoute qu'ils le font les uns plus que les autres: la question est si être moins noir, & être bazané, c'est précisément la même chose. D'ailleurs, tous deux parlant de la Nation en général; l'un dit, ils font noirs: l'autre, ils ont le teint olivâtre; cela ne vaut-il pas un dementi?

Il y a en Abyssinie quantité de Juifs, de Mahometans & d'Idolâtres: mais le Christianisme y domine. La Tradition commune est que la Reine Candace, apuyée des Saints Apôtres Mathieu, Thomas & Barthelemi, planta la Foi en ce Pais-là: mais les Ethiopiens rejettent cela comme une fausseté; & ils montrent par leur Histoire, qu'ils n'ont reçu l'Évangile que du tems de Saint Athanase. Les Abyssins font detestez à Rome comme des Heretiques & des Schismatiques: la pretendue Catholicité y a fleuri quelque tems: mais depuis un demi siècle elle y est reduite presque à rien; & on y fait le service à la Grecque. Pour une plus grande precaution, & de peur de s'y méprendre, ils joignent les deux premiers Sacremens de la double Economie, faisant circoncire les Enfants avant de les bâtiser. Leur Patriarche est subordonné à celui d'Alexandrie, qui confirme son élection. Les Prêtres ont la liberté du Mariage: mais les secondes Noces leur sont defendues, ce qui pourroit être un heureux malheur. Au reste, il seroit bien à souhaiter pour les bonnes Ames de la Bergerie Papale, que les Sacrificateurs Romains eussent la même permission que ceux dont nous parlons: mais je ne fai s'ils se soucieraient fort d'en profiter. Il en bien doux d'avoir tout le plaisir de l'Union Conjugale, sans en sentir le poids & sans être piqué de ses épines. Tous les Ecclesiastiques Ethiopiens, tant Seculiers que Reguliers, ne marchent jamais que la croix à la main: mais la portent-ils tous dans le cœur? C'est une autre affaire: croyez moi, le Pharisaïsme & l'Hypocrisie font de toute Religion. On attribue aux Abyssins Chrétiens une grande devotion, du moins exterieure; ils ont, dit-on, fort souvent la Bible ouverte, & la lisent avec application; ils vénèrent beaucoup les Sacremens; & ils ont tant de respect pour les Temples qu'ils n'y entrent que les piez nuds. Combien de Scelerats observent exactement les deux premiers points? Ces pieuses pratiques empêchent-elles chez ces Peuples les crimes de perfidie & de vengeance? Et quant à cette nudité de piez, c'est aparemment une coutume du Pais, laquelle, je croi, est fort indifferente à la Divinité.

L'Abyssinie obéit à un Monarque, nommé par les Arabes Aticl-abassi; & par les Naturels Negus, ou Nagusch, mot qui signifie Roi. C'est ce même Prince qu'on appelle ordinairement, quoi que sans raison, en Europe, le Prête, ou le Prêtre-Jean. Un bon & savant Historien nous éclaircit l'origine de ce nom-là; & je croi ne pouvoir mieux faire que d'inferer ici sa remarque; la voici en entier.

„ Quelques Auteurs ont fait de ce Prêtre
„ Jean, un Roi d'Abyssinie, & Georges Horn
„ qui condamne fort leur opinion dans son Arche
„ de Noé, a écrit dans son Monde Régnant, qu'en
„ l'an mille cinq cens on trouva en Afrique ce Prê-
„ tre-Jean qu'on avoit si long-tems cherché. Il
Tom. VI.

„ ajoute-là, & dans son Monde Politique sur la
„ fin, que ce Prêtre-Jean ou *Paep-Jan* a été
„ corrompu de l'Arabe & du Persien *Prester*
„ *Khan*, c'est-à-dire Roi des Esclaves, parce
„ que le Royaume des Abyssins, ou la haute
„ Ethiopie fournit à la Perie & à l'Afrique beau-
„ coup d'Esclaves. Il ne l'a écrit qu'après Golius
„ qui s'est trompé, & qui a aussi trompé Hottinger;
„ & il est aisé de juger par là que les plus grands
„ hommes ne font pas toujours les plus grands De-
„ vins. Ce qui a donné lieu à l'erreur commune,
„ comme l'ont écrit quelques Auteurs, c'est que
„ le Senhor des Portugais est l'Ascid des Mores,
„ l'Adar de tous les Paisans du Royaume de Ti-
„ gre; l'Abero des Courtisans, & le *Jan* de
„ ceux qui font d'une Province plus haute en Ethio-
„ pie. Comme ces Rois ont tenu leur Cour dans
„ cette Province-là durant plusieurs siècles; qu'ils
„ étoient Prêtres, selon le temoignage des Abyss-
„ ins qui faisoient de frequens voyages dans la Pa-
„ lestine, ceux de l'Europe qui entendoient par-
„ ler de leur Roi ou *Jan* qui étoit Prêtre, cru-
„ rent ensuite que le Prêtre-Jean étoit l'Empereur
„ des Abyssins: & cette erreur ne merite pas qu'on
„ la refute, quoique le Prêtre-Jan dont parle Marc
„ Pol ne se trouve plus.

„ Ce qu'il y a de certain, est que son nom a été
„ commun aux Rois de Tanchut: & Scaliger a
„ cru que les Européens l'avoient formé de *Preste-*
„ *giani* qui signifie Apostolique. Mais c'est *Pre-*
„ *tadech* qui signifie Envoyé, & il y a bien de la
„ difference entre son plurier *Prestadagan* ou
„ *Prestadaghan*, c'est-à-dire Envoyez, & *Preste-*
„ *gan* ou *Prestegian*. D'autres tirent ce nom-là
„ de *Preste-Chan* qui signifie Adorateurs de la
„ croix, parce que ces Peuples avoient la croix en
„ singuliere veneration; & le Pere Kircher dit
„ qu'à l'exemple de l'Archevêque Primat, ce Roi
„ faisoit porter la croix devant lui, pour temoi-
„ gner qu'il étoit le Protecteur de la Religion
„ Chrétienne. Quoi que cette conjecture soit
„ vraisemblable, il y a encore plus d'apparence
„ que Prêtre-Jean a été corrompu du mot Persien
„ *Prestech-Gehan*, c'est-à-dire Ange du Monde,
„ titre que ce Monarque se donnoit.

Cet Empereur n'a point de Residence déterminée: il voyage sur ses terres: il rode dans ses Etats; & comme sa Cour est un vrai Camp, jamais il ne marche qu'il ne soit précédé par six mille tentes. Ses Enfants prennent leur éducation dans une Ville ou Forteresse, nommée Amara, où il y une Academie: ces jeunes Princes sont là comme releguez pendant la vie de leur Pere: mais dès qu'il est descendu chez les Morts, on lui choisit un Successeur parmi sa Posterité enfermée: savoir si l'élection tombe toujours sur l'Ainé, ou sur le merite: savoir si la Couronne tombe en quenouille, & ce que les Freres & les Soeurs deviennent sous le nouveau Regne, c'est sur quoi mes Auteurs ne s'expliquent point.

Cet Empereur ne paroît en public qu'avec une pompe extraordinaire: il est très-difficile de lui parler; & en cela il n'est rien moins que l'Image de Dieu: mais il ressemble par un autre endroit, pour ainsi dire, au Roi de l'Univers; c'est qu'il est invisible, marchant toujours le visage voilé. Son Escorte, ou sa Garde est de douze mille hommes: son Conseil est nombreux, étant ordinairement

Q

com-

composé de cent vingt têtes, toutes aparemment à cervelles bien choisies : il met sur pié quarante mille chevaux & soixante mille fantassins ; & si c'est là le non plus outre de ses forces, notre Europe à des Princes plus puissans.

Presque tous les Rois, Princes, ou Seigneurs de l'Abyssinie relevent du Grand Negus, ou lui paient tribut. Suivant le raport d'un Ecrivain, il y en a trois dans l'Isle de Gueguere ou Meroé, qui sont en rupture & en guerre continuelle : de ces trois ennemis mortels l'un professe le Christianisme & regne sous la dependance de l'Empereur : le second suit les erreurs de Mahomet ; & le troisième est encore envelopé dans les ténèbres du Paganisme. Il me paroît assez vraisemblable que c'est cette diversité de Religion qui entretient le feu des Armes ; en ce cas-là, il ne faudroit pas s'en étonner, puisque dans le même culte, pris du moins fondamentalement, on voit par tout une animosité qui pousse les Hommes à la haine la plus implacable & à la fureur la plus violente.

Les divers Roiaumes de l'Abyssinie sont Barnagas Tigré dont les Côtes sont nommées d'Abex, lesquelles, presque toutes, apartiennent au Turc ; Tabain, dont la Reine, à ce qu'on dit, eut la curiosité de connoître Salomon ; Angote, Xoa, Fatigara, Gora, Gamo, &c. On dispute sur la Capitale de ce vaste Empire. L'opinion la plus suivie est pour Dambea, la première Ville du Royaume à qui elle donne le nom : d'autres disent Dansas : les uns tiennent pour Gubai ; & les autres pour Gonthar. Mais dès que le Grand Negus n'a point de demeure fixe, ne pourroit-on pas dire qu'il y a dans l'Abyssinie autant de Capitales qu'il y a d'endroits où ce Monarque juge à propos de faire planter ses six mille tabernacles ?

Les Fleuves les plus considerables de ce Pais-là sont le Nil, le Gema, le Gamara, l'Ohea, le Zèbe, le Marhi &c.

DU ROYAUME DE LOANGO.

CE Royaume, qui commence au dessous d'un Cap, nommé Sainte Catherine, s'étend entre Nord & Sud jusqu'à la Rivière de Lovango qui le separe du Roiaume de Cakongo. Il est borné à l'Orient par les Anzicains, & par le Pais de Pombo ; & à l'Ouest par l'Océan Ethiopique. Ce Royaume peut avoir cent vingt lieues de long, & cinquante-quatre de large. Ses principales Provinces sont Lovangiri, Levangomongo, Cylongo & Piri.

Les ardeurs brûlantes n'empêchent point la fertilité du Terroir : il est vrai qu'on ne dit point qu'il produise de grains : mais en recompense, il abonde en Fruits, en Plantes en Legumes, en Sucre, en Tabac &c. Quantite de bestiaux, de volailles ; & sur tout tant de gibier, qu'il y revient à très-peu de chose.

On tire de là, par le Trafic, de l'Ivoire, tous les métaux, hors l'Or & l'Argent, fâcheuse exception pourtant ! du Coton, & plusieurs espèces d'animaux, y compris le soi disant raisonnable ; car on y vend beaucoup d'Esclaves.

Les *Loangiens*, comme tous les autres Habitans de la Terre, ont leur bon & leur mauvais : on leur attribue, en partage, la force, la belle taille, la penetration, l'activité, la vigilance ; mais beaucoup de jalousie, de defiance envers les Etrangers, & on les dit fort volup-

tueux. Ils se foucient peu de nos boissons ; & ils aiment mieux leurs breuvages composez. Les Hommes sont Maîtres absolus chez eux ; & le beau sexe, s'il y en a, est si éloigné de dominer, que les pauvres femmes se mettent à genoux pour parler à leurs maris. Hors la boisson, dont le mâle se charge, c'est la malheureuse femelle qui fait en franche Esclave, tout le service de la maison. Il seroit curieux de savoir si la langue d'une telle femme est aussi dans cette étrange servitude ; car tant que l'Épouse a ce petit morceau-là libre, la paix du menage n'est guère assurée.

Ces Peuples, aussi bien qu'une infinité de Nations, ont une plaisante idée de la mort : quand elle arrive à quelcun, ils se fâchent, ils crient, ils hurlent ; & mettant le corps dans la rue, tout le voisinage & les passans attroupez lui demandent raison de son depart : Qu'est-ce qui t'a obligé à mourir, disent-ils à ce Cadavre ? Te manquoit-il quelque chose dans la vie ? Puis, sans aucun retour sur la pourriture, & comme si le defunt ne faisoit que démenager, on enterre avec lui tout ce qu'il possédoit de meilleur & de plus précieux. Il ne faut pas demander si les Dédupes en profitent. Mais comment pouvons-nous rire de cette grossiereté, puisque nous en sommes les imitateurs : car enfin comparons avec cela nos morts, proprement & souvent magnifiquement agencez dans un double cercueil, n'est-ce pas là le même travers d'esprit ? Au reste, & soit dit par occasion, je ne voi rien de plus sensé que ce certain Peuple qui, à la naissance d'un mortel donne des marques d'affliction, de douleur ; & qui, regardant la mort comme une delivrance, fait des rejouissances publiques dans les funeraillies.

Les *Loangiens* & plusieurs de leurs voisins sont plongez dans l'Idolatrie : leur Religion consiste dans des Superstitions dont on ne donne point le détail. Je trouve seulement qu'ils n'ont qu'une connoissance fort confuse de la Divinité ; & qu'ils ont une grande devotion aux Diabes domestiques & campagnards.

Dans ce qu'on raconte de ce Pais-là touchant les usages & le Gouvernement du Prince, voici les particularitez les plus curieuses : ce Monarque a jusqu'à sept mille Maîtresses qui travaillent dans un Serrail ; & parmi ce grand nombre de beautez il prend celles pour qui il se sent du goût & de l'appetit : apparemment il y a peu d'heureuses ; & la Virginité occupe toujours ce Palais, ou pour mieux dire, ce Camp d'Amour. Quand une de ces Nymphes noires est suspecte de galanterie, on fait boire quelcun dans une coupe nommée des bondes ou d'épreuves ; & si l'homme tombe, l'Amante & l'Amant, ou cru tel, sont brûlez vifs.

Le Conseil d'Etat a droit de donner à la Princesse la plus âgée de la maison Royale le titre de Macunda, mot qui enferme les qualitez de Mere du Roi, & de Regente du Royaume ; & dans cette élévation-là, le Monarque, étant dans une espèce de tutele, est obligé de lui obéir. Il a beaucoup moins d'égards pour sa propre Mere ; ne devant rien entreprendre sans l'agrément de cette Regente ; & ne pouvant rien lui refuser sans mettre sa personne en risque. Cette Princesse aussi bien que la Mere & les Sœurs du Roi, jouissent d'un Privilege bien singulier, & que je ne
croi

croi pas avoir d'exemple: mariées ou non, elles introduisent dans le lit autant de Champions que bon leur semble; cette debauche ne cause point de scandale; & le cocuage des Epoux ne les deshonne point. A votre avis, combien de femmes humaines, voire de Sang Royal, pousseroient des soupirs d'envie, en aprenant cette agreable coutume?

Suivant la Loi de ce Gouvernement, les Freres du Prince sont appelez successivement à la Couronne, au prejudice de ses Enfans. Ce Roi est vêtu des étofes qu'on fabrique en Europe: ses Gentilshommes se distinguent en portant sur le bras gauche la peau de chat sauvage; au lieu que les autres la portent à la ceinture. Sa Majesté *Loangienne* vit d'un Regime fort curieux: sa dignité ne lui permet de manger que deux fois par jour; & il faut qu'il prenne chaque repas dans deux maisons differentes & destinées à cet usage-là: il mange dans l'une & boit dans l'autre, ceremoniel aussi bizarre & aussi ridicule qu'il se puisse: trouveroit-on dans le reste du Monde, & sur-tout en Europe beaucoup de Gens qui accepteroient un Trône à ce prix-là? Defense sous peine de la vie de voir manger ce Monarque Africain; c'est apparemment qu'il craint que ses Sujets, le contemplant dans cette fonction animale, & s'apercevant qu'il est un homme comme eux, n'en aient moins de veneration pour sa personne; car les Dieux mortels ont grande raison de prendre toute la précaution possible pour fomenter certaines preventions populaires qui leur sont extrêmement favorables. On annonce, par le son d'une cloche, qu'on couvre la table du Roi; & je conjecture que cela se fait ou pour avertir les sujets de ne point aprocher; ou peut-être pour les exciter à souhaiter bon appetit à leur bon Maître. Cette Divinité terrestre ne se montre que certains jours solempnels, ou que quand quelque raison de la dernière importance l'oblige à fortir de son Palais.

DU ROYAUME D'ANSICO.

Sans m'arrêter à sa situation, à ses bornes, à son terroir, ni aux productions du Pais qui sont à peu près les mêmes que celles des Royaumes précédens, je viens de plein saut aux Naturels: on les nomme Ansicains & Jagos; & voici la peinture qu'on nous en fait; il y a quelques traits si affreux, qu'on ne prendoit point ces Gens-là pour la posterité d'Adam.

Les Ansicains, dit-on, sont fort agiles; & la peine de grimper sur des montagnes escarpées, & sur des Rochers, ne leur coute rien. Ils ont de la bonne foi; mais leurs manières sont des plus brutales: braves, intrepides; & d'autant plus qu'ils ont par instinct machinal ce que les plus grands Philosophes ont bien de la peine à attraper par la force du raisonnement, savoir, que la mort est moins que rien; & que c'est une folie de la craindre. Jusques ici cela ne va point trop mal, & le bon emporte le mauvais. Mais voici un point qui soulève étrangement la Nature; & qui, si je ne me trompe, est tout-à-fait inoui. Ces Peuples vivent de chair humaine; & ils en tiennent des marchez: les vivans se nourrissent des morts; & la proximité du sang ne leur cause pas le moindre degout: sur ce pié-là le Pere mange le

Fils; le Fils le Pere, & ainsi de toute la parenté; & le tout d'aussi bon appetit que nous donnerions sur un morceau de la viande la plus succulente. Je m'imagine que le motif de ces Antrophages est que l'estomac du mortel soit le sépulcre du defunt, auquel cas la faim & le plaisir devoient redoubler entre les proches. Cette coutume-là, toute dénaturée, toute horrible qu'elle nous paroît, est pourtant fondée en humanité: mais je n'entreprendrai pas ici de soutenir ma thèse, ni d'éclaircir un si grand Paradoxe: je ferai mieux de continuer.

Les Ansicains ne sont pas dégoûtantes, à leur teint près. Les petites Gens ne sont vêtus que depuis la ceinture en bas, & ne portent point de fouliers: les aîsez s'habillent tout-à-fait & se parent d'un bonnet de velours. La Polygamie est chez eux sans restriction, aiant le le champ libre pour le nombre des femmes; mais la nourriture des Enfans ne les embarasse point; trouvant sans scrupule les moyens de s'en decharger. On dit même qu'il y a des femmes assez barbares pour renvoyer leurs enfans d'où ils viennent, les mangeant dès qu'ils sont nez; il y a bien de l'apparence que l'habitude de manger de la chair humaine ne contribue pas peu à étouffer la tendresse maternelle.

Ces Peuples ne se fixent dans aucun endroit; ils ne connoissent la propriété que de ce qu'ils tiennent pour l'usage de la vie; & rodant de côté & d'autre, ils ne subsistent que de brigandage. Leur monnoye est une espèce de coquille nommée *Symbos*: ils vont la chercher sur la Rivière de Lovando où on pêche ce coquillage; & ils l'échangent, aussi bien que du Sel, des Verres, des Couteaux, de la Soye, & autres marchandises, pour des Esclaves.

Les grands objets de leur culte sont le Soleil & la Lune: je ne sai s'ils les croient mariez, ou plutôt Frere & Sœur; mais ils leur donnent la figure d'Homme & de Femme, & les adorent sous ces representations. Les fausses Divinitez fourmillent chez ces Idolatres: il n'y a point, dit-on, de particulier qui n'ait son Dieu à part, & il s'adresse religieusement à lui pour la réussite de ses desseins; on ne doit donc pas s'étonner s'ils font de si belles choses. Ils n'ont point d'autres Armes que la flèche: & ils passent pour très-habiles à la tirer. On dit qu'ils n'ont ni Villes, ni Champs, ni Heritages: ils ne laissent pourtant pas d'avoir un Roi; & ce puissant Monarque a treize Roiaumes sous sa Domination: s'ils sont tous comme celui que nous venons de voir, voilà treize Etats tous composez de vagabons, de bandits & de voleurs; cela ne fait-ils pas bien de l'honneur au Genre Humain?

DU ROYAUME DE CONGO.

On le borne à l'Est par des Montagnes pleines de mines d'argent, de Cristal & de Salpêtre; par le fleuve de Verbele, & par le Pais des Gioguas; au Nord par le Loango & l'Ansico: à l'Ouest par l'Océan Ethiopique, & au Midi par l'Angola & le Malemba.

L'air y est d'une chaleur accablante; & sur tout le jour depuis dix heures jusqu'à trois: mais les vents de Nord-Ouest & les pluyes temperent beaucoup l'ardeur excessive du climat. Ces pluyes

tombent ordinairement dans la saison de l'Hiver qui dure depuis la moitié de Mars jusqu'à la fin d'Août; & quel Hiver, puisque pendant ce tems-là il y fait aussi chaud sur tout avant midi, qu'au plus fort de notre Été! On presume que ce sont ces pluyes qui, causant les inondations de plusieurs Fleuves, rendent le Pais fertile généralement en toute sorte de Grains, de Fruits, de Plantes; enfin en tout ce qui est nécessaire & agreable pour la subsistance.

En faveur de ceux qui aiment le détail, voici une description de cette fertilité. Le Congo, principalement dans une certaine Province, abonde en prairies, en vergers, en une espèce de grain nommé en la langue du Pais, Laco: ce grain est gros comme celui de moutarde, & les Habitans en font du pain: le Millet, le Ris & le Blé de Turquie entrent aussi dans la recolte. Les Fruits sont Oranges, Citrons, Limons, Bananes, Dates; & à propos de ce dernier, il vient là trois sortes de Palmiers dont une fournit du pain, du vin & de l'huile. Il y a un arbre qu'ils appellent Cola, qui est odoriférant, & que les Habitans ont perpetuellement entre les dents: quantité d'Ozagues, espèce de prunes d'un suc délicieux.

La Rivière de Lecunde est toute bordée de Cedres; & on s'en fert tant pour la construction des Canots, que pour brûler. Les Hollandois raportent du Congo, de la Cassé & des Tamarins. Dans les Habitations de Bamba près de la Mer, on trouve des fèves & des poulets. Le long de la Rivière d'Onza, des Cannes de Sucre, du gros & menu bétail, principalement des Bœufs, des Vaches, des Cochons, des Brebis, des Chevres, & ces dernières portent trois ou quatre fois en un an. Les Coqs-d'Indes, les Poules, les Canards & les Oyes y multiplient beaucoup.

Les Elephans y font d'une grosseur prodigieuse, & leurs dents, d'un poids extraordinaire. Il y a aussi des Tigres, des Busles, & une espèce de Cheval sauvage, dont la peau est bigarée de blanc, de noir, de rouge & de bleu: d'autres Bêtes qui nous sont inconnues, comme le Zebra qui ressemble à un Mulet; le Dant & l'Empalariga ou Empalanga, qui auroient assez la figure d'un petit bœuf, si leurs cornes n'étoient comme celles du Cerf: des Macoco, où la Grande Bête, par excellence: cet animal a les jambes longues & menues, aussi bien que le cou: la peau grise & rayée de blanc; & deux cornes aussi longues que pointues; sa fiente sent le Musc & la Civette.

Ce Pais-là nourrit sur terre toutes sortes de nos animaux & de nos volatiles; des Loups, ou Quem-bego, plus gros que les nôtres; des Renards, des Cerfs, des Chevreuils, des Lapins, force Lièvres, des Sangliers dont les defenses quand on en prend la limure, guerissent la fièvre, & sont un antidote contre le venin: une espèce de Daims, nommé Colongo: des Ecurcuils, des Serpens d'une grandeur énorme, & des viperes très-venimeuses; des Pans, des Perdrix privées & sauvages, des Faisans, des Pigeons, des Tourterelles, des Faucons, des Vautours, des Eperviers, des Hiboux, des Abeilles; quatre sortes de fourmis, & des nuées de mouches. L'Europe donne l'être à tous ces vivans-là; mais elle n'a pas pour habitans naturels, comme le Congo, des Singes, des Marmots, des Chats sauvages, des Aigles, des Perroquets &c. Les Congois peuvent encore se vanter de posséder un cer-

tain oiseau, unique en son espèce, & qui est trop curieux pour n'en rien dire; on le nomme Entiengie: ce rare & admirable volatile se tient toujours au dessus de son ennemie irreconciliable, je veux dire la Terre; car cette Mere commune ne peut pas souffrir cet enfant-là; & dès qu'il la touche, sa mort est infaillible. Ainsi il faut nécessairement qu'il vole ou qu'il perche, il n'y a point de milieu. L'Entiengie a le plumage si bien diversifié, qu'il ne se peut rien voir de plus beau. Comme s'il étoit le Roi de l'Air, plus glorieux en cela que l'Aigle, il a une Cour, étant toujours entouré de certains oiseaux noirs, dont le nom est Embas. Quand ce petit Prince est en marche ou plutôt en vol, ses Courtisans devenant sa Garde, se partagent en sorte qu'une partie le précède, & l'autre le suit: son Armée, à la verité, n'est pas des plus nombreuses; elle consiste ordinairement en seize Guerriers: six composent l'Avant-garde, les dix autres l'Arriere-garde; & le Monarque fait le Corps de Bataille. Mais si la première Troupe a le malheur d'être abattue par les Chasseurs, ou si elle donne aveuglément dans les filets, alors l'Arriere-garde quitte lâchement la partie; & on vient aisément à bout du Corps de Bataille. Au reste la dépouille ou la peau de l'Entiengie est dans une telle estime, que les Rois de Congo se sont réservé à eux seuls le droit d'en porter; & c'est une faveur considerable qu'ils font aux Princes & aux Grands, lorsqu'ils leur permettent de se parer d'un ornement si précieux.

Nous venons de voir les productions de la Terre: quant à celles de l'Eau, le Fleuve du Zaire est fécond en Crocodiles, en Hippopotames ou Chevaux marins, en Cochons de Rivières; & en plusieurs autres espèces de poisson que nous ne connoissons point. A propos de l'Hippopotame, fera-ce un écart si cet animal vous est nouveau, de vous le faire connoître; & cela sur le temoignage de deux temoins oculaires? Supposant que cela fera plaisir, laissons parler deux habiles Voyageurs.

„ A l'égard de la tête, des oreilles & des na-
 „ seaux, dit l'un, l'Hippopotame, c'est-à-dire le Che-
 „ val marin ressemble assez à nos chevaux: mais il
 „ a la queue & les jambes courtes. Ses traces sur
 „ le sable approchent aussi beaucoup de celles de
 „ nos chevaux ordinaires, & il fiente de même
 „ qu'eux, mais il a le corps deux fois plus gros. Il
 „ pait sur le rivage; son poil est d'un brun obscur,
 „ mais qui reluit beaucoup dans l'eau. Il marche
 „ assez lentement sur le bord des Rivières, mais il
 „ va plus vite dans l'eau. Il y vit de petits pois-
 „ sons & de tout ce qu'il peut attraper: il descend
 „ jusqu'au fond à trois brasses d'eau, car je l'y ai
 „ observé moi-même, & je l'ai vu demeurer plus
 „ de demi-heure, avant de revenir au dessus. D'ail-
 „ leurs, cet Afriquain est grand ennemi des Blancs.
 „ Une fois je lui ai vu ouvrir la gueule, planter une
 „ dent sur le bord d'un batcau, & une autre au se-
 „ cond bordage depuis la quille, c'est-à-dire à qua-
 „ tre piez de distance l'une de l'autre, percer la
 „ planche d'outré en outré, faire ainsi couler le ba-
 „ teau à fond, & se retirer ensuite en secouant les
 „ oreilles. Il a une force de reins incroyable: j'en
 „ ai vu du moins un le long du rivage de la Mer,
 „ sur qui les vagues poufferent une Chaloupe Hol-
 „ landoise chargée de 14. muids d'eau, qui demeura
 „ sur son dos à sec; un autre coup de Mer vint qui l'en
 „ retira, sans qu'il parût avoir senti le moindre mal.
 „ Il

„ Il me fut impossible d'observer la disposition ou
 „ l'arangement de ses dents : tout ce que je pus re-
 „ marquer, c'est qu'elles ont la courbure d'un Arc ;
 „ qu'elles ont environ 16. pouces de longueur , &
 „ plus de six en circonférence à l'endroit le plus
 „ gros. Nous lui tirâmes plusieurs coups de fusil,
 „ mais c'étoit tirer en l'air ; car les balles ne fai-
 „ soient qu'effleurer la peau , & entroient moins
 „ que dans une muraille. Les Naturels du Pais l'ap-
 „ pellent Kittimpungo , & disent qu'il est Fetisso,
 „ c'est-à-dire une espèce de Divinité ; rien au
 „ Monde, ajoutent ils, ne sauroit le tuer ; & s'ils en
 „ usoient envers lui, comme les Européens , il ne
 „ manqueroit pas de renverser leurs Canots, & de
 „ détruire leurs filets. Ainsi quand il approche
 „ d'un Canot , on lui jette du poisson , & alors il
 „ passe son chemin, sans troubler davantage les pê-
 „ cheurs. Un jour que notre Chaloupe étoit auprès
 „ du rivage, je le vis se mettre dessous, la lever avec
 „ son dos au dessus de l'eau, & la renverser avec six
 „ hommes qu'il y avoit dedans ; mais par bonheur
 „ il ne leur fit aucun mal. Pendant que nous de-
 „ meurâmes à la Rade , nous en eumes qui infes-
 „ toient cette Baye à chaque renouvellement de
 „ Lune, & lorsqu'elle étoit en son plein. Les Gens
 „ du Pais disent que cela est ordinaire ; & que deux
 „ ou trois jours après ils vont ensemble, deux Mâles
 „ & une Femelle. Leur cri approche beaucoup du
 „ meuglement d'un gros veau.

Voilà la première Description ; & voici l'autre
 qui n'est pas moins curieuse.

„ L'Hippopotame ou Cheval marin vit aussi bien
 „ à terre que dans la Mer ou dans les Rivières. Il
 „ ressemble beaucoup à un Bœuf ; mais il est plus
 „ gros & pèse jusqu'à quinze ou seize cens livres.
 „ Cet animal a le corps bien ramassé , & couvert
 „ d'un poil couleur de Souris, qui est épais, court,
 „ & fort agreable à la vûe quand il sort de l'eau.
 „ Sa tête est plate sur le sommet : il n'a point de cor-
 „ nes, mais il a de grosses babines, la gueule lar-
 „ ge, & des dents bien fortes, dont il y en a quatre plus
 „ longues que les autres, savoir, deux à la machoi-
 „ re supérieure, une de chaque côté ; & deux à la
 „ machoire d'en bas. Les dernières ont quatre ou
 „ cinq pouces de long , mais les deux autres sont
 „ plus courtes. Il a de grandes oreilles larges, de
 „ gros yeux de bœuf, la vûe très-perçante , le cou
 „ épais, les jambes fortes, mais le paturon foible. Il
 „ a le pié fourchu ; & au dessus du paturon, deux
 „ petites cornes qui plient quand il marche ; si bien
 „ qu'il laisse sur le sable une empreinte qu'on pren-
 „ droit pour une impression de quatre grifes. Il a
 „ la queue courte & qui va en diminuant comme
 „ celle d'un cochon ; mais sans houpe au bout. Cet
 „ Amphibie ordinairement est gras & un fort bon
 „ manger. Il pâit sur le bord des Etangs ou des Ri-
 „ vières, dans les endroits humides & marecageux ;
 „ & quand on le poursuit , il se jette dans l'eau :
 „ lorsqu'il y est, il plonge jusqu'au fond, & là il mar-
 „ che comme sur un terrain sec. Il court presque
 „ aussi vite qu'un homme : mais si on le presse à la
 „ course, il se retourne ; & , comme le Sanglier,
 „ il lance des regards furieux, tout prêt à se defend-
 „ dre si on l'attaque. Les Naturels du Pais n'ont
 „ jamais guerre avec ces animaux ; mais nous avons
 „ été souvent aux prises avec eux , soit le long des
 „ Rivières, ou dans l'eau même. Et quoique nous
 „ eussions presque toujours le dessus ; qu'il restât
 „ ordinairement quelque Hippopotame sur la pla-

Tom. VI.

„ ce ; & que nous missions les autres en fuite ; ce-
 „ pendant nous n'osions pas les irriter dans l'eau, de-
 „ puis une aventure qui pensa être funeste à trois
 „ hommes. Ils s'étoient embarquez dans un petit
 „ Canot , pour tuer un de ces Chevaux marins ,
 „ dans une Rivière de huit ou dix piez d'eau : l'aïant
 „ découvert au fond où il se promenoit gravement
 „ selon sa coutume , ils le blessèrent avec une lon-
 „ gue lance, ce qui le mit dans une si grande furie,
 „ qu'il remonta d'abord sur l'eau, les regarda d'un
 „ air terrible, ouvrit la gueule, emporta d'un coup
 „ de dent une grosse pièce du rebord du Canot ;
 „ & peu s'en falut qu'il ne le renversât ; mais il re-
 „ plongea presque aussi-tôt : ces hommes-là en fu-
 „ rent si épouvantez qu'ils se retirèrent au plus vite,
 „ de peur que ce redoutable Ennemi ne revint à
 „ la charge.

Par ce Cheval marin qui fait si bien se defendre
 contre des Hommes, & les faire trembler, on peut
 voir que quand Dieu donna à nos premiers parens
 le Droit de Souveraineté sur tous les animaux, il
 n'imprima pas à ceux-ci la crainte & la soumission
 qu'ils doivent à leurs Monarques. Mais rentrons
 dans le Pais de Congo.

Il ne fournit pas abondamment au luxe & à l'ava-
 rice : le Roi des métaux, cet Or qui met notre in-
 fatiable Espèce dans une si grande agitation ; cette
 Idole brillante à laquelle tant de fous sacrifient le re-
 pos, la santé, le plaisir, l'honneur & la vie, cet
 Or, dis-je, ne s'y trouve point. Il y a seulement
 quelques mines d'Argent, de Cuivre & de Fer : des
 Carrieres de Marbre, de Jaspe, de Porphire, & un
 peu de Pierreries.

Communément les Congrois sont noirs ; & les
 bruns, aussi bien que les basanez y sont assez rares.
 Suivant la peinture qu'on nous en fait, ils sont de
 moyenne taille, mais bien tournez, & les mieux
 faits de toute la *Negerie* : spirituels, une grande
 vivacité d'esprit, pensant & s'exprimant heureuse-
 ment : agissant de hauteur avec leurs voisins ; mais
 civils & honnêtes aux Etrangers. Cependant, avec
 toute leur fierté, fort mauvais Soldats ; car on dit
 que vingt Européens feront courir deux mille Con-
 grois, ce qui marque dans leur fait, plus de fanfa-
 ronnade que de bravoure. Ils aiment la milice Ba-
 chique, étant fort sujets à s'enivrer, sur tout de vin
 d'Espagne & d'eau de vie. Ce n'est rien moins que
 la foiblesse du Corps qui produit chez eux une lâche
 timidité. Ils sont ordinairement d'une force *Sam-
 sonnique* ou Gigantesque : il s'en trouve qui d'un
 coup de hache separent un Esclave en deux moitez ;
 qui décapitent un taureau : & qui d'une main lè-
 vent un muid de liqueur, du poids de trois cens
 vingt-cinq livres, tenant en l'air ce tonneau jusqu'à
 ce qu'on l'ait vuïdé ; fait qui me semble prodigieux,
 & fort difficile à croire sans une grande Foi Hu-
 maine & Historique. La plupart des Congrois ne
 se font point un scrupule de s'accommoder du bien
 des autres ; & outre le penchant naturel, ce qui
 donne plus de cours à cette mechante Morale, c'est
 que le vol n'est point parmi eux un cas dependant
 de la balance & de l'épée de Dame Themis, vul-
 gairement Justice. Cette indulgence ne vaut rien
 pour le Droit de propriété ni pour la sureté publi-
 que : mais elle est admirable pour obliger chaque
 particulier à se tenir sur ses gardes, & à bien con-
 server sa possession. Le plus mauvais effet d'une
 telle impunité en ce Pais-là, c'est qu'on n'y voyage
 point sans peril, les grandes routes y étant infes-
 tées

R

tées de Voleurs, qui apparemment ne valent pas mieux que les nôtres.

De tems immemorial le Paganisme regnoit chez cette petite portion du Genre Humain. Ils se forgeoient des Divinitez, chacun selon son imagination superstitieuse: car c'est là la vraie source de cette horrible bigarure de Religion qui couvre la Terre. Sur ce pié-là nos Congrois adoroient des Dragons, des Serpens, des Tigres, des Arbres, des Herbes, &c. Et comme ils étoient d'une devotion fervente, c'eût été un plaisir pour quelque Dédupé de voir son Compatriote prosterné devant un chou.

Vers la fin du quinzième siècle, les Portugais, attirés par l'Aimant des Richesses, aiant decouvert ces Contrées-là, y formerent des établissemens qui donnerent lieu au travail des Ouvriers de la Vigne du Seigneur: mais on prétend que le Saint Esprit n'a guère eu de part au *Profelitisme*, ou conversion des Congrois: ils ont, à ce qu'on dit, le cœur tou-

jours idolâtre, & on ne craint point la menace de l'Évangile touchant le Jugement temeraire, en disant que *ce sont de vrais Hypocrites*.

Le Gouvernement de Congo consiste tout entier dans la volonté du Prince; il porte tout son Conseil dans sa tête; & son pouvoir est absolument arbitraire. Ce Monarque ne connoit pourtant point les Edits Burfaux; les Expediens pecuniaires n'ont point de cours sous sa Domination; & loin de multiplier presque à l'infini, il se contente d'un tribut annuel que ses Vassaux & ses Sujets, chacun suivant sa portée, lui payent en grain, en monnoye, ou en bestiaux. Aussi ne voit-on point en ce Pais-là du vivant du Maître, & après sa mort, les Peuples épuisez, les Domaines engagez, les Finances abimées, & tout l'État dans un desordre affreux.

Le Royaume de Congo se partage ordinairement en six Provinces: Damba, Songo ou Sontio, Sundo, Pango, Bata; & Pembo ou Condo d'Ecando.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

VUE & DESCRIPTION DE LA VILLE DE LOVANGO DAN PARTICULARITEZ CURIEUSES TOUCHANT LES MŒURS

Du Roi de Congo.
Ce Prince porte ordinairement un bonnet blanc, & en donne un de même façon à ses favoris, comme une grande marque d'honneur. Il épouse une femme qui porte le nom de *Mama-Moza* ban da c'est à dire la Dame des jennes. Elle demeure dans un Appartement du Palais avec ses filles d'honneur, qui couchent presque toutes les nuits dehors, bas sent tour à tour quelques-unes d'entre elles pour la garde de leur Maîtresse, qui a pour elles beaucoup d'indulgence.



Manière dont ceux de Congo le font porter.



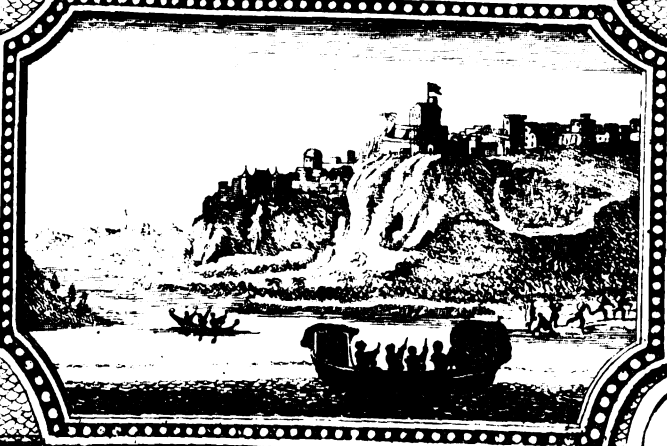
Autre manière de se faire porter dans le Royaume de Congo



Guerriers du Royaume de Congo



BANSA ou S.SALVADOR Capitale de Congo.



Coutumes de Royaume du Congo.

La plupart des Habitans de Congo sont noirs: on en trouve peu de bruns ou de blancs. Les uns ont les cheveux noirs & frisés & les autres blonds. Ils sont de taille médiocre & bien faits de corps. Ils ont les yeux noirs & n'ont point les lèvres si grosses que les autres Nègres. Les personnes de qualité de ce pays là, portent des manteaux de drap ou de serge fort grans & fort larges, une chemise blanche sur le corps & une espèce de jupe de satin ou de Damas, qu'ils attachent à la ceinture & qui est bordée par le bas. Ils se servent aussi d'étofes du pays faites d'écorce de Matombe ou de feuilles de palmier, & teintes en rouge ou en noir. Ils ont des bottes aux jambes, des bonnets de coton blanc sur la tête des ceintures d'or ou d'argent & ces couleurs de Coton rouge. Les femmes se couvrent le Sein, contre la coutume des autres peuples des environs. Lors qu'ils veulent faire un voyage, ils se font porter dans des paniers par leurs Esclaves & ces paniers sont de diverses sortes comme on les peut voir dans ces figures. Les mariages se célèbrent parmi eux selon les cérémonies de l'église Romaine, cependant ces peuples priviligiez ont permission de prendre autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir & habiller. Sans doute qu'ils n'ont voulu consentir au Bâtême qu'à cette condition-là, & que les convertis ont pu gagner qu'à ce prix. Lors que les jeunes filles de Congo sont lassées de leur virginité, elles se parfument d'huile, se frottent de bois rouge, & s'en vont demeurer dans une petite maison obscure, où après un séjour d'un mois elles choisissent pour Mari le Galant qui les a le mieux servies. Leur Equipage militaire est assez singulier. Les Capitaines portent des bonnets quarrés ornés de plumes. Ils ont le dessus du corps nu, si ce n'est qu'ils portent sur les épaules & au dessous des aisselles des chaînes de fer passées. Leurs armes sont de grandes haches larges, des poignards qui ont un manche comme nos coutivaux, des arcs, des fleches avec un fer à crochet & des piques pour les rendre plus legeres. Ils ont aussi des mousquets, des fusils & des couteaux d'acier d'arbre, garnis d'une peau de balle. Ils sont tous fantasstins, n'ayant point de chevaux parmi-eux. Leur marche se fait au son du tambour & du corne, mais avec très peu d'ordre. Ils sont assez adroits à faire l'exercice. L'attaque commence par quelques jeunes gens qui portent de petites cloches à la ceinture pour s'animer. Et quand le general est tué, toutes les troupes prennent la fuite.

De la Ville de Lovango

Cette ville Capitale du Royaume est située dans la basse Ethiopie, à quatre cent lieues d'Australe & à une lieue de la mer. Elle est grande, & c'est le lieu où la Cour du Roi se tient. Les rues en sont si étroites qu'on ne se peut pas y tenir nettes. Les maisons ont grand soin de les tenir nettes. Elles sont entourées d'une palissade de palmiers, & de Bañanas. Il y en a aussi par intervalles, & sont environnées. Au milieu de la ville est un tour d'une palissade de palmiers, & de Bañanas large d'une lieue & demie. On y voit un grand nombre de femmes, qui demeurent dans des maisons qui ne sont point permis de sortir de la ville sans une permission du Roi. Les maisons de la ville sont de telle manière que le milieu du toit est ouvert pour la vente. Le toit en est apuré sur des poutres, dont ceux qui soutiennent le haut sont au-dessus de ceux qui sont à côté. Ils sont toutes de colonnes hautes à proportion. Chaque maison a des bres séparées à peu près de même que les branches de palmier qui en fait le tour. Les maisons sont faites de joncs ou de cannes. Les meubles consistent en Calabasses, paniers, Nattes & cordons de diverses couleurs qu'on resserre les harces. Les femmes ont des huières dans une rivière qui est au milieu du village de Majumba, & les ouvrent & les ferment plusieurs fois. Le Terroir de Lovango porte diverses sortes de fruits: du gros millet & du petit du Gingembre, des Anjames &c. beaucoup d'autres légumes, de courges & des Cannes de Sucre. On en trouve même dans les champs. Il y a aussi des arbres qui se laissent meurir & sécher pour en faire des charbons. On trouve aussi de la Casse & sans la Casse on n'auroit des Oranges, des Limons, &c. On ne voit point de d'Inde. Le poivre de Brésil y croît en quantité, & que le Coton. Il y a ce trois sortes de poivre: le blanc, le noir & le rouge. Les deux premiers sont secs, & ressemblent à nos petites herbes, & l'autre est mou. L'arbre nommé Matomba produit un fruit qui n'est pas si bon, ce qui fait qu'on ne l'estime pas. Les branches servent à faire des lits & des lits de bois des maisons & ses feuilles à faire des toits. Presque toutes les campagnes de ce pays sont cultivées, & les rendent trois récoltes par an: le premier de pois & des fèves. Comme ils ne savent pas l'art de labourer la terre d'un instrument de fer, ils se servent comme la truelle d'un haillon, mais un peu plus creux: on attache au bout une corde de cuir enchassée dans un manche de bois.

S. Salvador, Capitale du Royaume est située dans la Province de Pembo sur une rive fertile de Palmiers, de Tamarins &c. Le bonnet en est de telle sorte qu'il n'est borné par aucune muraille, & formée de murailles que d'un côté vers le milieu du cours d'eau, & une maison qui est le Palais du Roi, aussi ornée que les autres. Il y a de belles maisons habitées par des gens de qualité, & du commun sont rangées de file en des rues, mais les murailles n'en sont que de terre, & que les Portugais ont fait bâtir de terre &c.

DANS LE ROYAUME DE CONGO AVEC PLUSIEURS MEURS & LES HABILLEMENS DES INDIENS DU PAIS.



A. Palais. B. Serrail. C. La Tour des crieurs.
D. Maison du Vin. E. Maison où le Roy mange.
F. Salle de l'audience. G. Le jardin du Roy. H. Le
jardin des Femmes. I. K. deux Fétichs. L. Le grand
chemin où l'on traîne les criminels, qui ont été
reconnus à l'epreuve des boules.

Le Lovango.
qui porte son nom, est
quatre degrés & demi de la
demie de la Côte. Elle est assés
réside ordinairement. Les mai-
sont grandes, & les habitans
ce sont comme autant d'alleés
sions des Palmiers des Bakores
derrière, & quelque fois elles en
Ville est le Palais du Roi en:
Ce Palais forme un quarré long
un grand nombre d'appartemens
jusqu'à huit ensemble. Il ne leur
pur sans une permission expres:
sont longues, & couvertes de
plât & les deux cotés vont en
mats fort longs & fort épais,
sont dix ou douze piés au dessus
soutenus eux-mêmes par des
ue Maison a deux ou trois cham-
en Europe: & une haie de bran-
autres sont enfermées d'un bis-
les consistent en quelques pots,
elles grandes ou petites dans les
femmes de ce pais nechent
fournit beaucoup proche
avec beaucoup d'a dresse.
elles se peuvent garder

diverses sortes de plantes
petit, du Gingembre des Bac,
herbes potageres quantité:
L'imanás y croit de lui-
aussi des Callebasses qui
en faire des bouteilles. Il y
ne d'ignozte des habitans, il y
des noix de Cocos en abon-
ait sans culture aussi bien
es de poix. Les premiers sont
autres poussent des tiges & des
foyes & aux poix de Turquie.
du vin comme le Palmier:
qui on ne l'estime pas. Les
des perches qu'on met sur le
guérir & à garantir de la pluie,
e pais sont extrêmement fer-
varandu petit millet, des
sont pas l'art de labourer, ils
bras: ils se servent pour ou-
fer triangulaire & recourbe
mais un peu plus larve &
né pointe de fer, qui est
ois.
yaume de Congo est située
ne roche fort haute, ombragée
Sommet en est si haut, que
montagne. Cette Ville n'est
te, vers le midi. Il y a dix
de Jesuites Portugais. On v
d'une vilig ordinaire, & quanti-
pens ce qualité. Celles des person-
on diverses rués assez grandes
e parille, excepté quelques unes
de briques avec des tois de chaume.

Coutumes du Royaume de Lovango.

Lorsque le Roi meurt, ce ne sont pas ses
enfants, mais ses freres qui lui succèdent du
cun dans son rang. Ils demeurent dans des
bourgades séparées dont ils sont seigneurs
& éloignées de la Ville de Lovango à proportion
de l'éloignement où ils sont de la Couronne.
Mais pour y avoir part, il faut que leur Mere
soit d'extraction noble. Ce Roi s'habille d'é-
toses d'Europe, & ses gentils hommes, pour
s'acquiter d'un vœu qu'ils ont fait portent
une peau de chat sauvage sur le bras gauche.
Il ne fait que deux repas, dans deux maisons
destinées pour cela; il mange dans l'une &
doit dans l'autre. Il dîne à dix heures du
matin: on sert les viandes dans des corbeil-
les. Un homme passe devant les porteurs son-
nant une cloche pour avorter qu'on va cou-
vrir la table du Roi. Personne ne veut le
voir manger sur peine de la vie. Ce Prince a
tant de femmes, que le nombre en monte
quelque fois jusqu'à sept mille, si l'on en
croit les Neores. Ce qui peut le faire croire,
c'est que le Successeur d'un Roi garde toutes
les femmes de son Prédécesseur, aux-quelles
il en ajoute un grand nombre d'autres.

Tous les habits des habitans de ce pais
sont tissus de feuilles de palmiers dont on
coupe les premiers rejettons qu'on laisse sé-
cher; puis on les ramolli & on les rend souples avec
du vin de palmier. Les hommes portent des robes
longues, depuis la ceintura jusqu'aux piés & le
reste du corps est nu. Il y a quatre sortes de ces
robes, les plus fines & les meilleures sont à
diverses figures, & il n'y a que le Roi qui en puis-
se porter. La seconde espèce n'est pas si fine &
les deux autres, encore plus grossieres, sont pour
les gens du commun; tous les hommes & garçons
sont tonus par une certaine loi de porter sur les
parties naturelles une peau de chat sauvage.
Ils portent au cou des tours de Corail blanc & noir,
des chaînes de laiton triangulaires, & des colliers
de dents d'Elephant. Les gens du commun ont
les jambes nues. Les riches y portent des boucles
de cuivre ou de fer ou des grains de corail
noir & blanc. Derrière les epaules il leur
pend un sac, fait à l'équille dans
lequel ils mettent leur
Callebasse. Ils ne vont guere
sans leurs armes, qui sont un
coutelas d'une aulue de long
un arc & des fleches. Les fem-
mes portent des robes courtes
qui ne passent pas le genou.
de la même étoffe que celles
des hommes, quelquefois el-
les mettent par dessus des
étoses d'Europe sans aucune
Ceinture. Elles ont la tête & le
haut du corps nu. Si ce n'est
qu'elles portent quelques
tours de corail au cou, aux
bras, & aux jambes.

Du Roi de Lovango.
Ce Prince a plusieurs Ministres d'Etat, qui sont en même
tous Gouverneurs de Provinces. Comme il est fort puissant
& que son pais s'étend aussi avant du côté de l'Est
sur la terre ferme que sur la Côte, & que par cette raison
il peut mettre une nombreuse armée sur pied, il est fort
redouté de ses voisins. Il ne vunit point de mort les Sar-
rons, se contentant de leur faire rendre ce qu'ils ont pris
à ceux qu'ils ont volé ou à leurs parens.



Ambassade des Hollandois vers
le Roy de Congo



Election du Roy de Congo



Habillemens de ceux de Congo



CONGO.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
1955

DISSERTATION

SUR LA

CAFRIERIE

ET LE CAP DE

BONNE ESPERANCE.

DE LA CAFRIERIE.

Pour finir nos Dissertations sur l'Afrique par le Cap de Bonne Esperance, je croi devoir auparavant donner une idée de la Cafrierie dans laquelle il est situé. On appelle ainsi l'Ethiopie inférieure, ou l'Afrique Australe qui s'étend de la Ligne vers le Sud jusques au Cap de Bonne Esperance à la hauteur de trente-cinq degrez. Ou plutôt la Cafrierie occupe la meilleure partie de ce que nous appellons l'Ethiopie inferieure, qui est environnée de l'Ocean au Levant, & qui confine au Midi, au Couchant & au côté du Nord à cette vaste étendue que l'on nomme Afrique Septentrionale ou Ethiopie superieure. La Cafrierie est ainsi nommée pour être habitée par des *Cafres*, mot Arabe qui signifie hommes sans loi; quoique ce nom convienne plus particulièrement aux Nations qui se trouvent sur la Côte Orientale, depuis le Cap Delgado, qui est à 10. degrez, 20. m. de Latitude Meridionale, jusqu'au Cap de Bonne Esperance; parce que les Arabes qui donnèrent le nom de *Cafres* à ces Barbares, n'ont jamais passé à la Côte Occidentale; & que les Portugais de l'Europe, ni ceux du Bresil n'appellent point *Cafres*, les habitans d'*Angola*, de *Bengola*, & les autres Nations des Nègres Occidentaux, qui sont sous leur domination.

Il y a dans cette partie Orientale de l'Afrique Australe, beaucoup de Seigneuries, de Républiques libres & de Roiaumes, dont les plus considerables, & les plus connus sont les deux Empires du *Monomotapa* & des *Bororos*: l'un & l'autre sont separez par la Rivière de Zambeze, le premier à l'Occident, & le dernier à l'Orient. Cette Rivière arrose presque toute la Cafrierie; sa source est si éloignée ou si cachée, qu'on n'est pas encore parvenu jusques à present à la decouvrir; parce que toute l'attention des Portugais dans cette Conquête, ne

tend qu'à la traite de l'or & de l'argent, sans être curieux d'aucune autre recherche. En attendant cette decouverte, nous pouvons toujours assurer que la Rivière de Zambeze, après avoir parcouru une grande partie de l'Afrique, & avoir reçu dans son sein plusieurs autres fleuves, vient se jeter dans la Mer Orientale par deux bouches éloignées l'une de l'autre de 30. lieues. La première embouchure qui est la plus proche de Moçambique, est la Barre de *Quilimane* dont l'ouverture est à l'Est. La seconde qui est plus proche du Cap de Bonne Esperance est celle de *Luabo*. Entre ces deux Barres, il y a trois Iles, dont celle du milieu est la plus grande, & peut avoir 30. lieues d'étendue jusques à la gorge de la Rivière, qui serpentant de là en avant, remonte vers le Nord, & fait une bonne route par où l'on va parer au Lac de *Zembre*: *Chingoma* est le nom de cette Ile. Il y a eu autrefois une habitation nommée *Cuama*, qui a donné lieu aux Portugais d'appeller tout ce Pais, Rivières de *Cuama*: je dis Rivières, & non pas Rivière; car, quoi que ce n'en soit qu'une seule, elle paroît se diviser en beaucoup d'autres, partageant le terrain en diverses Iles par la quantité de bras qu'elle fait.

La deuxième Ile est celle de *Linde*, qui a sept lieues de long; elle est vis avis la terre ferme de *Quilimane*, & en forme la Barre.

La troisième qui est la plus petite, est du côté de *Luabo*. Les deux barres de *Quilimane* & de *Luabo* peuvent contenir des Vaisseaux de cent tonneaux; cependant les Portugais ne fréquentent que celle de *Quilimane*, comme étant la plus sûre.

Mais avant que de quitter la Côte Orientale, il est à propos de faire un peu connoître les Peuples qui l'habitent. La plupart de ces Barbares, sur tout ceux qui tirent vers le Cap de Bonne Esperance, sont beaucoup moins noirs que les autres Nations de l'Afrique. Leur couleur livide & balannée approche fort de celle des Mulâtres. Dans tout le reste, ils sont très-ressemblants pour les cheveux,

le nez, les levres, aux autres Nègres, mais beaucoup plus alertes : ce qui fait qu'ils sont si légers à la course & en même tems si vigoureux, qu'ils arrêtent un Taureau. Ils ornent leurs cheveux de petites plaques, comme des deniers, de coquilles & de grains de Corail. Plusieurs se font des incisions sur la peau, & les remplissent de graisse & de suif ; ce qui exhale une odeur si dégoûtante, qu'il n'est pas possible à un Européen d'oser approcher d'eux. Les plus riches en troupeaux ont le côté extérieur de leurs habits tout reluisant de graisse ; & ceux qui en ont peu ne sont vêtus que de peaux séchées. Ainsi parmi les Gorin-Huiconas qui ont peu de Bétail, il n'y a que leurs Chefs qui en portent de grasses : leurs pendants d'oreilles sont des faisceaux de Corail, de neuf ou dix branches, chacune du poids d'un quarteron ; d'autres se font un collier des entrailles d'une bête fraîchement tuée ; & l'habitude qu'ils ont à souffrir cette puanteur, fait qu'ils ne l'ôtent pas même quand ils se couchent. Ils prennent aussi de ces boyaux secs, s'en entortillent les jambes, tant pour se garantir des épines, que pour faire plus de bruit en dansant. Il y en a même qui se font une poche d'intestins à leur col, où ils mettent leur tabac, leur pipe, & de certaines racines qu'il mâchent. Quand ils sortent, ils prennent une plume d'autruche & une queue de chat sauvage, pour chasser les mouches dont ce País est rempli : l'arc, les fleches, & les sagayes sont leurs armes ordinaires ; on pourroit y ajouter leurs ongles qui sont si longs, qu'on les prendroit pour des griffes d'Aigle. Ils sont si fort abrutis, que la plupart n'ont pas l'adresse de préparer leur viande, ils se jettent sur les charognes qu'ils trouvent, & le plus souvent ils les mangent toutes crues. Faute de chair, ils vont chercher du poisson mort sur le rivage. Malgré une vie si malheureuse, ils atteignent à une extrême vieillesse. Leurs funérailles étoient autrefois suivies d'une cérémonie très-fâcheuse ; tous les parens du défunt étant obligés de se faire couper le petit doigt de la main gauche, pour le mettre auprès du mort ; & les enfans à la mamelle n'étoient pas exempts de cette cruelle Loi.

Lorsqu'un Pere accorde sa fille à un jeune homme qui la demande, elle est obligée d'obéir sans murmurer. La chaîne nuptiale que l'Époux lui donne, est un boyau de Bœuf, qu'il faut qu'elle porte au col jusqu'à ce qu'étant usé il tombe par pièces. Les femmes mariées ont le sein si pendant, qu'elles le renversent par dessus leurs épaules pour donner à tetter plus facilement à leurs Enfans.

On condamne au fouet les adultères, & on fait souffrir un supplice horrible aux incestueux. On jette les criminels, les pieds & poings liés, dans une fosse ; le jour suivant, on retire l'homme & on le pend par le col à une branche d'arbo, où il est déchiqueté : après l'avoir ainsi traité, ce corps mutilé & encore vivant reste là pour servir d'exemple ; ensuite on tire la femme de la fosse, on la jette sur un Bucher où elle est brûlée toute vive. Pour les Assassins, on leur perce les genoux qu'on attache à leurs épaules & on les laisse expirer dans les tourmens d'une longue mort. On voit par là que ces Peuples, quoiqu'en apparence plus bêtes qu'hommes, ont pourtant de l'amour pour la vertu & pour l'équité naturelle.

Ils vivent à la Campagne sous des tentes faites de branches d'arbres, & couvertes de Nattes de Jonc ; il y en a de si grandes qu'une famille de 20. ou 30.

personnes peut s'y retirer. Le foyer est au milieu ; ce qui fait qu'on ne peut presque pas y respirer, à cause de la fumée qui n'a point d'issue que par l'ouverture de la porte qui est fort basse.

Au reste le País est propre à porter des fruits de toute espèce, étant gras & limoneux en plusieurs endroits, fort pierreux & fort sablonneux en d'autres, sur tout au delà du Tropique du Capricorne. Les pâturages y sont bons, le froment, le seigle, l'orge viennent fort bien dans les vallées où on les sème. On y a beaucoup de Bétail gros & menu : les Bœufs sont d'un demi-pied plus hauts que nos plus grands Bœufs d'Europe. Pour les Brebis elles sont fort hautes de jambes, trainant une queue qui pèse 20. livres & quelquefois davantage. Les forêts, les plaines, & les vallées nourrissent quantité de gros & menu gibier, comme Cerfs, Chevreuils, Buffles, ou Chamois, Lièvres, Lapins ; & des Bêtes féroces, comme Sangliers, Loups, Tigres, Leopards Lions, Elephans. Ordinairement le Lion est accompagné d'un animal nommé *Jak-Hals* par les Hollandois, fort ressemblant à un Renard ; lequel aiant l'odorat extrêmement fin, découvre la proye de fort loin ; le Lion s'en étant saisi, ne manque jamais de lui en faire part. On y trouve une espèce de Rhinocéros qui a deux cornes sur le nez ; il est de la grosseur d'un Elephant, & a le poil d'un gris cendré, avec un flocon noir sur la nuque. Il y a quantité de Tortues de terre & d'eau ; la Mer près de cette Côte est très-feconde en monstres Amphibies ; on y voit des Chiens, & des Chats de Mer, des Loups, des Ours marins ; ce dernier animal est d'une vitesse extraordinaire ; il est fort hideux, & sa morsure est presque mortelle : les Bœufs marins s'y trouvent à foison, on les nomme Demons de Mer ; ils vont souvent paître dans les prairies comme le Bétail : en Été tous ces monstres nagent & s'éloignent de la Côte. En Hiver le froid les fait retirer près du Rivage & demeurer entre les écueils. Il est tems à présent d'avancer dans le País : nous le ferons par le moyen d'une Relation fort curieuse envoyée depuis peu de *Goa* : elle contient diverses découvertes & plusieurs détails qu'on chercheroit inutilement dans les autres Relations.

DESCRIPTION DES HABITATIONS DES PORTUGAIS ET DE LEURS FOIRES.

Pour décrire par ordre la situation & la disposition des habitations Portugaises, & donner une idée des Foires ou Marchés d'or ; supposons que nous entrons par la Barre de *Luabo* jusques à l'Habitation de *Sena*, il y a 60. lieues. Toutes les terres qui sont au bord de la Rivière, appartiennent à la Couronne de Portugal. Les Jésuites ont deux Paroisses à *Luabo*, & une autre à *Gombe* qui n'est pas éloignée de *Sena*. Cette Habitation de *Sena*, située dans le Royaume d'*Inhamoy*, a son Eglise Cathédrale, la Miséricorde, le Couvent de St. Dominique, & la résidence de la Compagnie de JESUS, fondée dans le même lieu où l'on dépeçoit & l'on vendoit autrefois la chair humaine. Il peut y avoir 30. Familles Portugaises & un grand nombre de Chrétiens du País de *Sena* jusques à *Tété*, qui est la seconde Habitation des Portugais. Il y a aussi soixante lieues de País dans ce district : les Jésuites en ont une située dans le País de la *Chemba*, & une autre dans le *Marangué*. Il y peut avoir dans *Tété*

15. ou 20. Familles Portugaises, une Eglise Paroissiale de Religieux Dominicains, une résidence de la Compagnie de JESUS, & un bon nombre de Naturels batifez.

Nous entrerons ensuite dans le vaste Roiaume de Mumhay, Patrimoine du Monomotapa, dont les Pais qui sont les plus avancez dans les terres s'appellent Mocranga; & ceux qui sont près de la Rivière, Botonga. En navigant donc de Tété, 30. lieuës en remontant la Rivière, on rencontre un rocher qui occupe & traverse toute cette Rivière, & qui empêche le passage des Vaisseaux. On peut néanmoins voier le long de ce fleuve, par un grand chemin Roial par lequel, du tems de François Barreto, premier Conquerant des Mines, dix Portugais allerent pour en découvrir la source, dont ils ne purent rien apprendre.

Entre les Foires où se faisoit la traite d'or, la premiere, qui ne subsiste plus, étoit un lieu appelé *Luanze*, éloigné de Tété de 35. lieuës du côté du Sud, entre deux petites Rivières qui se joignent en une, laquelle prend le nom de *Manzoro*, & se jette dans le *Zambese*. Il y avoit dans cette Foire, une Eglise de Religieuses de St. Dominique. Elle abondoit en Vaches, Poules, Beure, & Ris. Il y a quantité de bonnes fontaines qui arrosent cette Contrée & la rendent fort saine, comme sont toutes les Terres de Mocranga.

La seconde Foire étoit celle de *Bocuto* à treize lieuës de *Luanze* en ligne droite: sa situation étoit entre deux petites Rivières qui se déchargent dans le *Manzoro*, à demi-lieuë de l'habitation. On portoit beaucoup d'or à cette Foire, où l'on trouvoit aussi quantité de rafraichissemens, d'herbages & de fruits, & où il y avoit une Eglise de Religieux Dominicains.

A 50. lieuës de Tété, à dix lieuës de *Bocuto* & demi-journée de la Rivière de *Manforo*, est le bourg de *Massapa*, qui étoit anciennement la principale Foire; c'est encore aujourd'hui la résidence d'un Capitaine Portugais qu'on nomme le Capitaine des Portes, à cause que de là en avant dans le Pais, on trouve les mines d'Or. Les Dominicains y ont une Eglise de Notre Dame du Rosaire. Tous les Portugais dans cet Empire, ont le Privilège de prendre la qualité de Femmes de l'Empereur; & même ce Prince appelle le Capitaine des Portes, sa grande Femme. Cet Officier est honoré de ce Titre par les Cafres: jusques à present il ne s'est trouvé personne qui ait pu expliquer ce que c'est que ce Privilège.

Auprès de ce lieu est la grande montagne de *Fura*, très-riche en or; & il y en a qui prétendent que ce nom de *Fura* vient par corruption du mot *Ofir*. On voit encore aujourd'hui dans cette montagne, des enceintes de pierres de taille, de la hauteur d'un homme, enchassées les unes dans les autres, avec un artifice admirable, sans y avoir de chaux, & sans être travaillées au pic. C'étoit apparemment dans ces enceintes où demeuroient les Juifs de la Flote de Salomon. Depuis ce tems-là les Maures durant plusieurs siècles, ont été les maitres de ce commerce. C'est entre cette montagne que passe la Rivière de *Dambarari* vers le Nord. Ces deux Foires ont été détruites par le Général *Gamira*, Cafre, qui se souleva au mois de Novembre 1693. avec cette différence que les Habitans de *Longé*, tant Portugais que Canarins, eurent le tems de se sauver & échaperent; mais ceux de *Dambarari*, qui voulurent se

Tom. VI.

montrer plus courageux, périrent tous en se defendant. C'est ainsi que toutes ces Foires à l'or, que les Portugais avoient établies dans la Mocranga, durant un si long espace d'années, ont été ruinées tout d'un coup; pour venger le tort & les injustices qu'ils avoient faites aux Empereurs de Monomotapa, qui les avoient toujours reçus & traités comme leurs enfans; ou bien, suivant qu'ils s'en expliquent eux-mêmes, à cause que leurs Femmes marquoient un peu trop d'amitié aux Etrangers.

DES AUTRES ROYAUMES DE LA CAFRERIE.

Après avoir passé les Mines d'or qui sont toutes à main gauche, en entrant par l'embouchure du *Zambeze*, on trouve le Roiaume de *Chiroco*, suffisamment fourni de provisions de vivres; mais qui manque de bois; parce que ce n'est par-tout que des champs & des campagnes de Ris, & des paturages de gros & de menu Bétail. Mais au Couchant il y a *Arupandi*, *Xangra* & le vaste Roiaume de *Burva*, si connu par la racine medecinale qu'on en tire. Il abonde en or, que les Portugais de la Forteresse de *Sofala*, aussi bien que ceux de *Sena*, vont trafiquer. Il y a dans ce Roiaume un grand Fleuve par lequel les Cafres Occidentaux descendent jusques à un certain parage, & suivant les indices qu'ils donnerent anciennement, on jugea qu'ils étoient naturels d'*Angola* ou de *Benguela*; car ils disoient, selon le témoignage de plusieurs Voyageurs, qu'à vingt journées de chemin, il y avoit un Pais de Gens blancs qui alloient à cheval & portoient des Croix. Il y a apparence qu'ils vouloient parler de quelcune des Armées Portugaises, qui se trouvoit en ce tems-là dans le cœur du Pais. Ce qui peut confirmer dans cette pensée, c'est ce qu'on trouve dans une Relation manuscrite, que le Conquerant de *Benguela* avoit pénétré si avant dans les terres, qu'en deux journées il auroit pu arriver aux Rivières de *Cuama*.

Il résulte de là qu'on pourroit aisément venir à bout du dessein que plusieurs ont formé, de s'ouvrir un chemin de communication de l'un à l'autre côté de l'Afrique: ce qui seroit d'une utilité incomparable pour le commerce des Portugais, & qui assureroit bien davantage l'une & l'autre conquête; par la mutuelle correspondance des secours & par la surprise des Cafres qui seroient bien étonnez de se voir enfermez & coupez des deux côtes.

Le Roiaume de la *Manica* est un des plus célèbres qui soient dans l'intérieur de la Cafrerie; & les Portugais y ont deux Foires, où les Marchands de *Sena* & de *Sofala* vont trafiquer, ou prendre l'or.

Il y a dans ce Roiaume une montagne, où croit la fameuse Racine de *Manique*, qui a tant de différentes vertus, particulièrement pour les blessures fraîches, étant trempée dans l'eau & appliquée sur la plaie, avec autant ou plus d'effet qu'aucun Baume. On dit que l'arbre qui produit cette racine est unique comme le Phénix, & que la racine vaut autant d'or qu'elle pèse. Cependant, après avoir consulté là-dessus, comme sur plusieurs autres choses, un homme de foi & très-sincère, qui a été dans la Cafrerie plus de vingt ans, il a assuré que tout cela n'étoit que des Gasconades & des embellissemens de ceux qui vouloient faire valoir cet arbre en le faisant passer pour unique, & sa racine pour quelque chose d'infiniment précieux.

Le Roiaume de *Manica* est éloigné de *Sena* de

S

40.

40. ou 50. lieues au Couchant; & c'est entre deux que sont les deux Royaumes de Barbé & de Macombé. Je ne marque point les degrez de Latitude sous lesquels ces Pais sont situez, parce que les Marchands des Rivières de *Cuama* portent d'une main la balance pour peser l'or, & de l'autre la verge ou aulne pour mesurer le drap; & qu'ils ne vont pas s'amuser à porter des Astrolabes pour prendre la hauteur du Soleil, & des Cartes pour la marquer dessus.

Je remarquerai seulement ici, que pour ce qui touche la situation des terres dans l'intérieur de la Cafre, il ne faut pas se fier aux Cartes modernes; dont la plupart ont été tracées sur de nouvelles Relations fort incertaines. On doit encore moins s'assurer sur les anciennes, dressées par des gens qui ne connoissoient pas la plupart de ces Pais. Outre les Habitations dont on vient de parler, les Portugais ont encore dans le Monomotapa, la Forteresse de Sofala, Port de Mer, qui est à 16. degrez de Latitude Australe, & à trentelieues de la Barre de *Luabo*: on y a decouvert une pêche d'Aljofres qu'on apporta à Goa en 1715. De ce Port on embarque pour Moçambique, & de là pour l'Inde, la plus grande quantité de Morfil, ou d'Ivoire, en quoi consiste la meilleure partie du Negoce de ce Pais.

D E S I M B A O E'.

Avant que de passer à l'Empire des *Boros*, il est à propos de dire quelque chose de l'Empereur du *Monomotapa*. On trouve deux versions de ce mot: l'une dit qu'il signifie *Empereur de l'Or*, & l'autre *Fils de la Terre*: peut-être que les Cafres donnent ce nom à leur Roi, pour faire entendre qu'il est ce grand & puissant Geant de l'Afrique, à qui la Terre, comme à son Fils aîné, a donné pour héritage les précieux tresors qu'elle renferme dans ses entrailles.

La Ville imperiale s'appelle *Simbaôé*, ce qui dans leur langue signifie la même chose que *la Cour*. Lorsqu'en 1620. le Pere Jules Cesar Jésuite y entra, après en avoir été convié par l'Empereur, cette Capitale avoit plus d'une lieue de circuit, parce que les maisons étoient éloignées les unes des autres d'un jet de pierre, en y comprenant les clayes de bois qui les environnent. Le même Pere dit, que le Roi avoit neuf enceintes de ces clayes, outre les maisons de ses femmes, lesquelles étoient au nombre de plus de 1000; & que la multitude de ses Enfants égaloit celle des essains de mouches; que ces Enfants étoient occupez à charier de la paille, pour couvrir les maisons, & que le Roi lui-même les faisoit travailler en personne, à couvrir une maison à un étage qui lui avoit été bâtie par cinq *Mocoques*, c'est-à-dire *Canarins*, qui s'étoient réfugiés en ce Pais-là. Il étoit ceint d'une étoffe de soie, & en avoit une autre par derrière qui lui tomboit sur les épaules & le couvroit tout entier. Il étoit vêtu de cette manière, quand il reçut l'Ambassadeur Gaspard Borcarro Jésuite. Son trône étoit le seuil de la porte, sur lequel il s'assit sur un degré élevé & couvert d'une *Machire*, c'est-à-dire d'un filet comme ceux du Bresil. Il n'y avoit pour tout meuble & pour toute tapisserie aux parois de son Palais, que de ces *Machires*. Tel est l'appareil avec lequel cette noire Majesté se fait servir à genoux; & quand il boit, qu'il touffe ou qu'il éternue, aussitôt on le fait dans toute la Ville; car ceux qui sont presens, le saluent à haute voix & battent en même tems des mains: dès que ceux qui sont hors de l'appartement, l'en-

tendent, ils en font de même par imitation; ce qui se continué de l'un à l'autre par tous les quartiers de la Ville.

Il porte une petite Hache pendue à sa ceinture, que plusieurs ont pris pour une Béche; de sorte que d'une arme militaire, ils en ont fait un instrument de Laboureur, qualité que ce Prince ne méprise pas: au contraire le même Pere assure qu'il expédia promptement son Ambassade, afin d'aller vaquer à son labour, parce que c'étoit le tems des semailles.

Quand il sort, il porte dans sa main son Arc & des Flèches, ou bien une Sagaye de bois noir, dont la pointe est d'or, en forme de pointe de lance. Il y a toujours un Cafre qui marche devant lui, en frappant de sa main un tambour pour avertir tout le monde que l'Empereur fuit. Tous les mois à la nouvelle Lune, il fait une fête à ses *Mozimnes*, c'est-à-dire aux morts; & ce jour-là, personne ne travaille: mais chacun se rend à la Cour, où ce Prince prend de certaines herbes qu'il mêle avec du Mil & de l'Huile: il se lave dans du vin; ensuite il le donne à boire à ses gens pour les unir à lui, comme ne faisant qu'un cœur & qu'une ame. Cette fête se célèbre au son de quantité de Flûtes, de Timbales, & de Chalumaux; après quoi tout le monde se retire, la tête baissée & les pieds tremblans.

Les choses sont encore à peu près dans le même état & ont fort peu changé. Qui croiroit que ce fut là le même Palais & les mêmes ameublemens dont certains Auteurs ont parlé, entr'autres Dapper? Le Palais impérial, selon eux, est d'une magnificence sans pareille; les poutres & les lambris sont d'une sculpture finie, & tous couverts de plaques d'or ciselées. Les tapisseries à la verité ne sont que de Coton; mais la vivacité des couleurs y dispute le prix à l'éclat de l'or. Des meubles dorez, peints & émaillés, des Chandeliers & de la Vaiselle d'or massif, avec une infinité de Porcelaine entourée de rameaux d'or qui ressemblent à des branches de Corail, font une partie des beautés de ces superbes apartemens. Les dehors du Palais, ajoutent-ils, sont fortifiés de Tours, dont la structure & la symétrie font un effet surprenant. Ce puissant Monarque employe deux livres d'or par jour en parfums. Son habit est une robe d'un drap de soie à ramage d'or, tissu dans le Pais &c. C'est par ces descriptions imaginaires, qu'on surprend la crédulité des Lecteurs; mais c'est trop s'arrêter sur le faux, revenons au véritable.

Simbaôé est situé au devant de l'Habitation de Tété: toutes les maisons sont de bois & de terre, couvertes de paille, n'y aiant point de chaux ni de brique dans ce Pais-là. Il n'y en a aucune qui ait des portes, que celles du Roi. Les Grands du Royaume sont chargés du soin de defendre le Peuple des Voleurs. En effet, si la justice étoit bien exercée dans les Villes d'Europe, on pourroit se passer de portes, de ferrures & de verrouils.

Plusieurs de ces Empereurs ont été Chrétiens de nom: & Pédro, qui régné aujourd'hui, fut baptisé, étant enfant, par un Religieux Dominicain, à l'instance du Roi son Pere.

De l'Empire des Mororos & du Lac de Maravi.

LE second Empire est celui des Mororos qui est à main droite du Fleuve Zambeze, en entrant par la Barre de Quilimane. Proche de cette Barre, les Portugais ont une Habitation limitée qui les rend

Mai-

Maitres de quantité de Terres en avant ; & les Jesuites y ont une Paroisse : tous les autres Pais, qui s'étendent jusques aux confins du Marave, qui est vis-à-vis l'habitation du Tété, appartenant à des Rois & à des Seigneurs qui du tems du Gouverneur François Barreto, faisoient hommage aux Portugais. Aujourd'hui ces Barbares n'ont ni Eglise ni Habitations de ce côté-là. La Ville de Maravi, qui a donné son nom au principal Royaume de cet Empire, peut être éloignée de Tété d'un peu plus de 60. lieues. A demi-lieue de cette Ville, on voit un Lac qui va en serpentant au Nord-Nord-Est. On ne fait pas encore aujourd'hui, jusques où il s'étend. Sa largeur est de 4. ou 5. lieues ; & on ne voit point la terre du côté de l'Orient, en quelques endroits : ni les Cafres eux-mêmes n'en ont point connoissance. Tout ce Lac est semé de quantité d'Iles desertes. Il abonde en poissons & a un fond de 80. ou 100. Braffes. Les Jesuites voulurent anciennement naviger par ce Lac jusqu'en Ethiopie, dont les Ports qui sont sur la Mer rouge, étoient déjà pour-lors sous la domination des Turcs. Ils envoyèrent demander au Pere Louis Mariana, qui demouroit à Tété, si ce Voyage seroit praticable : le Pere leur fit reponse dans une lettre que l'on conserve encore dans la Secrétaire de Goa, que cela étoit possible & praticable, parce que la rive de ce Lac abondoit en mil & en viande comme aussi en quantité d'Ivoire, joint à cela qu'il s'y trouvoit des Almadies, ou Canots, qui pouvoient naviger où l'on vouloit ; que cette decouverte dépendoit d'avoir cinq ou six charges d'étoffes qu'on nomme *Barres*, avec quantité de Verrotterie & 40. personnes tant blanc que noirs ; qu'il falloit commencer la Navigation en Avril & en Mai, à cause que c'est la saison où regnent les vents du Couchant comme sur la Côte de *Mozambique*. Cependant, il ne s'est trouvé personne jusques à present qui ait voulu se charger de cette entreprise. Cette decouverte demanderoit une puissance Royale ; il faudroit pour cela construire sur le Lac même des Vaisseaux à voile & à rames, ainsi que fit Ferdinand Cortez lorsqu'il voulut aller prendre la Ville de Mexique ; à cause qu'il est presqu'impossible de hazarder l'entreprise d'une Navigation si longue & si incertaine sur de simples petits Canots.

Le Royaume de Maravi est situé entre ce Lac & le Fleuve Zambese, & en penetrant plus avant sur la même Rivière, à 15. journées de chemin, on trouve le Royaume de Massi : puis, poursuivant encore autant de journées, plus ou moins, est le Royaume de Ruengas, presque à la hauteur de *Mombas* ; après lequel on ne fait pas qu'il s'étende plus loin.

L'air de la Cafrerie est en général pur, clair, serain, & fort temperé. Il faut néanmoins en excepter l'Hiver. Cette saison qui dure pendant nos trois plus beaux mois, Mai, Juin & Juillet, est horrible en ce Pais-là, sur tout les deux premiers ; outre qu'il y pleut à torrens, le reste du tems se passe en brouillards, en neiges, & en tourbillons furieux qui mettent la Mer dans une si grande fureur, qu'on croiroit qu'elle va submerger toute la Côte.

DU CAP DE BONNE ESPERANCE.

LE Cap de Bonne Esperance est la dernière frontiere du Continent de l'Afrique Méridionale, & le meilleur Climat de toute la Cafrerie. Ce vaste Promontoire est composé d'un Pais élevé, & fort

remarquable, qui presente une très-agréable perspective du côté de la Mer. Il ne faut point douter que cet aspect ne parût charmant aux Portugais, qui trouverent les premiers cette route-là pour les Indes Orientales, quand après avoir cotoyé la vaste étendue de cette seconde partie de l'ancien Monde vers le Pole Antarctique, ils eurent la joye de decouvrir la terre. Cette heureuse decouverte leur fit juger qu'ils pourroient continuer leur Navigation à l'Orient ; & ce fut par cette raison-là qu'ils nommerent l'endroit le Cap de Bonne Esperance.

Le lieu le plus remarquable du Pais vers la Mer est la haute montagne de la Table, dont le sommet est plat & uni. Au Nord-Ouest du Cap il y a un grand Havre, & une Ile basse & plate qui en est assez éloignée. On laisse cette Ile des deux côtes ; & le passage, soit au dehors, soit en dedans, est fort sûr. Les Vaisseaux qui s'arrêtent là font l'Ancrege proche le Continent, & laissent l'Ile assez loin à côté d'eux. Les terres près de la Mer, & à l'opposite de la Rade, sont basses, & à couvert par de grandes montagnes qui s'avancent un peu dans le Pais du côté du Midi.

Le Terroir du Cap est noirâtre, sans beaucoup de profondeur, & mediocrement fertile en pâturages & en arbres. La Contrée est plus stérile à proportion qu'on s'éloigne de la Mer ; les arbres, qui sont petits dans tout le Pais, n'étant pas-là si frequens. Le terroir de ce dernier endroit est plutôt maigre que gras : avec tout cela il est bon à cultiver ; & le laboureur y trouve les fruits de sa peine & de son industrie. Aussi les Hollandois, & ces malheureux François, qui, chassés indirectement de leur aimable Patrie, par une violente & sacrilege tyrannie, ont été contraints de chercher leur subsistance parmi les Tigres & les Leopards, réussissent-ils heureusement de ce côté-là ; & ils s'y occupent avec succès à l'Agriculture dans l'étendue d'une trentaine de lieues.

La fertilité de ce Cap consiste en froment, en orge, en pois, &c. Il y a aussi des fruits de différentes espèces, comme pommes, poires, coings, & les plus belles grenades qu'on puisse voir.

La plus utile production, après le blé, c'est la vigne : elle y vient fort bien ; & on y en a tant planté depuis le refuge des François, qu'il s'y fait quantité de Vin : les Habitans en ont pour leur usage, & pour le Commerce ; & c'est par le dernier qu'ils en vendent beaucoup aux Vaisseaux qui relâchent au Cap. Ce vin là est comme le vin blanc de France ; mais d'un jaune pâle, aiant néanmoins beaucoup de douceur & de force.

Les animaux domestiques sont des Brebis, des Chevres, des Cochons, des Vaches, des Chevaux, &c. Les Moutons sont d'une grosseur extraordinaire ; car le Pais étant sec & l'herbe courte, ces bêtes-là ne sauroient manquer d'engraïsser. Mais le gros Bétail ne profite pas si bien ; & sur tout, le Bœuf n'approche pas de la bonté du Mouton. On dit que plusieurs fortes de Bêtes Sauvages ne sont pas moins friandes des Brebis que les Loups, ce qui oblige les Habitans à se tenir sur leurs gardes contre ces Chasseurs, & leur fait prendre la precaution d'enfermer les troupeaux toutes les nuits.

N'oublions pas l'Animal aux grandes oreilles. On voit au Cap une espèce d'Anes d'un rare merite. Ils sont curieusement bigarez de bandes égales, blanches & noires, qui vont depuis la tête jusqu'à la queue, & finissent sous le ventre qui est blanc. Ces bandes

ont environ trois pouces de largeur ; elles sont parallèles, & agréablement entremêlées d'une blanche & d'une noire depuis les épaules jusqu'à la queue. On en fait fecher les peaux, & on les envoie en Europe comme une rareté : ces peaux sont quelquefois assez grandes pour renfermer le Corps d'un animal aussi gros qu'un poulain d'un an.

Le País abonde en volaille domestique, comme Poules, Canards, Coqs d'Inde, Pigeons &c. Il y a aussi, tant sur les montagnes que dans les plaines sablonneuses, quantité d'Autruches. Ce grand Oiseau pond dans le sable, ou du moins dans un lieu sec, & il y laisse ses œufs pour les faire éclore par la chaleur du Soleil. Un œuf d'Autruche suffit pour le repas d'un homme : quand les Habitans en trouvent, ils les gardent pour les vendre aux Etrangers. Ces œufs sont fort rares en Hiver, par la raison que l'Autruche ne pond que vers Noël, ce qui est au Cap la saison de l'Été.

La Mer est en ce País-là fort poissonneuse ; entre plusieurs fortes de ses Habitans, il y en a un qui n'est pas si gros qu'un Harang, & dont l'espèce est si multipliante, qu'on en fait beaucoup tous les ans pour l'Europe. Il y a aussi quantité de Veaux marins ; & c'est la principale nourriture des Habitans. Suivant la remarque d'un habile Voyageur, le poisson abonde dans tous les endroits où il y a des Veaux marins.

Les Hollandois ont un bon Fort près de la Mer, & vis-à-vis du Havre ; c'est où demeure le Gouverneur. A deux ou trois cens pas de là, & au Couchant du Port est un Bourg de Hollandois : les maisons, au nombre d'environ soixante, y sont basses ; mais bien bâties de pierre, qu'on prend dans une Carrière qui est dans le voisinage.

Derrière le Bourg, & sur le chemin des montagnes, la riche & puissante Compagnie de Hollande pour les Indes Orientales, a une belle & grande Maison, un Jardin spacieux & magnifique ; le tout entouré d'une haute muraille de pierre bien taillée.

Ce Jardin est également estimable par l'utilité & par l'agrément : il y a des herbes, des plantes, des racines & des arbres fruitiers : mais la vue & l'odorat y trouvent aussi leur compte par une diversité de fleurs bien choisies. Il est coupé par de belles & grandes allées de gravier garnies d'arbres, & arrosé par un Ruisseau qui vient des montagnes. Ce Ruisseau, partagé en plusieurs aqueducs, coule dans tous les endroits du Jardin. Les hayes qui bordent les allées sont fort épaisses ; & elles ont environ dix piez de haut. On est très-soigneux de les tailler ; & par-là elles sont toujours fort propres & fort unies. Au delà de ces grandes hayes il y en a de petites, qui separent les Fruitiers des autres arbres ; & cela sans leur faire ombre. Chaque sorte de Fruitier est à part. Les Pommes, les Poires, les Coings, les Grenades &c. y viennent parfaitement bien ; mais principalement les Grenades. Les racines & les herbes potageres sont aussi separement ; & le tout en si bon ordre, que sur le temoignage des temoins oculaires & bons connoisseurs, il ne se peut rien, dans ce genre-là, de plus agréable ni de plus beau. On amene des autres País, quantité d'Esclaves noirs qui sont employez à la culture & à l'entretien de ce charmant lieu : les uns bêchent, les autres taillent, les autres sarclent ; enfin chaque Nègre a son occupation journalière dans ce lieu de plaisance.

Ce rare Jardin est ouvert aux Etrangers : de la grace & de l'honnêteté de la Compagnie, ses Offi-

ciers trouvent bon, non seulement que les Passagers s'y promènent, mais même qu'ils touchent aux fruits, pourvu que ce soit avec l'agrément des Domestiques : j'ajoute ce *pourvu* là ; car, comme de raison, il est defendu de rien cueillir à la derobée. A une plus grande distance de la Mer, au delà du Jardin, du côté des montagnes, il y a plusieurs autres petits Jardins qui sont à des particuliers. On y voit même aussi des Vignes, comme dans un País de Vignoble : mais la proximité des montagnes empêche de multiplier autant qu'on voudroit ces endroits de plaisance & d'utilité.

Les Habitans du Bourg font bien leurs affaires avec les Vaisseaux soit de la Nation, soit Etrangers ; mais beaucoup mieux avec ceux-ci qu'avec les autres : car quand les Equipages viennent à terre pour se rafraichir, il en coute trente, quarante, jusqu'à cinquante sous par jour, les vivres, & sur tout le pain & la viande étant chers en ce País-là. De plus ces Bourgeois du Cap achètent à bas prix, des matelots qui vont & viennent, les mêmes choses que les Gens de la Campagne achètent d'eux plus cherement : car comme ils ne sont pas à portée de trafiquer de la première main, ils sont contraints d'acheter de ceux qui demeurent dans le voisinage du Havre ; les Habitations les plus proches en étant éloignées de quinze lieues.

Pour en venir à present aux Naturels du Cap de Bonne Esperance, on les appelle ordinairement Holdmudods : c'est un terme corrompu du mot Hottentot ; & ce mot est le nom que ces Peuples s'entre-donnent en agissant, en commerçant, en dansant ensemble ; enfin en toute occasion : apparemment ce nom-là doit avoir un sens dans leur langue ; mais on en ignore la signification.

S'il faloit s'en rapporter à un Géographe, qui, probablement n'a jamais voyagé que dans son Cabinet, ces Peuples seroient gens à produire des fausses couches. Les Hottentots, dit-il, sur tout ceux qui demeurent aux environs du Cap, sont maigres, laids, & de grande taille ; ils ont le teint livide & basané. Mais nous devons plutôt croire un homme de mérite & de bonne foi qui a été sur les lieux. Sur son rapport, pour avoir vu, les Hottentots sont d'une taille mediocre : ils ont les membres petits, le corps delicat : mais beaucoup de feu & d'activité. Ils ont le visage plat & ovale comme les Nègres ; de gros sourcils, mais le nez mieux fait, les levres moins grosses que les Nègres de Guinée. Ils sont plus noirs que les Indiens du commun, mais moins friez que d'autres Nègres.

Vous voyez que ce second Portrait n'est pas, à beaucoup près, si hideux que l'autre : mais en recompense voici un endroit bien desagréable ; il est dégoûtant jusqu'à soulever le cœur. Les Hottentots se barbouillent le visage, & se frotent tout le corps de graisse, soit pour se rendre les membres plus souples, soit pour boucher les pores de leur corps nud, & se préserver par-là des mauvaises impressions de l'Air. Pour rendre cette belle teinture meilleure & plus tenace, ils frotent de fuye les parties graissées, ce qui leur tient lieu de fard, s'imaginant par là donner un nouveau relief à leur bonne mine ; & se croyant aussi beaux sous ce vilain & sale barbouillage, que nos Dames se croient charmantes & conquérantes sous le blanc & le rouge. Mais leur prétendue beauté put ; & quoiqu'ils s'y delectent, l'odeur ne laisse pas d'obliger les Européens à se boucher le nez. C'est une grosse fortune pour ces bon-

nes gens, qu'un peu de graisse de cuisine, & dès qu'ils peuvent en attraper, ils s'en fardent, ils s'en embellissent avec le dernier empressement.

Au reste, le Voyageur chez qui je puise comme à une source publique, fait ici une digression qui me paroît intéressante, & qui ne peut ennuyer que des indifferens. La coutume d'une telle onction est, à ce qu'il nous apprend, fort commune en Afrique, & principalement sur la Côte de Guinée; là les Habitans communément se frotent d'huile de Palme depuis la tête jusqu'aux piez; & au défaut de cet onguent-là, car c'en est proprement un, ils ont recours à la graisse de cuisine; & ils l'achètent tout exprès des Européens qui trafiquent en ce Pais-là.

Aux Indes Orientales, & principalement sur les Côtes de Cudda & de Malacca, & en général presque dans toutes les Iles d'Asie, aussi bien qu'à Sumatra, Java &c. les Habitans se frotent jusqu'à trois fois le jour d'huile de Cacao, sur tout très-exactement le soir & le matin. Ils mettent quelquefois demi-heure à cet exercice-là, qui leur tient lieu de toilette, faisant chauffer l'huile, & s'en graissant par tout, excepté le visage, en quoi ils diffèrent des Hottentots.

Le même usage s'observe aussi en quelques endroits de l'Amérique; & s'il n'y est pas général, c'est peut-être faute d'huile ou de graisse. Cependant certains Peuples de la Mer du Sud se barbouillent souvent avec un onguent composé de feuilles, de racines, & d'herbes; ou avec une certaine terre rouge, ce qui leur rend la peau rouge ou verte, suivant la composition de la Drogue. Ces Gens-là ne s'aperçoivent point qu'ils sentent mauvais: mais il n'en est pas de même pour ceux qui ne sont point accoutumés à une telle odeur.

Pour nous remettre sur les Hottentots, ils ne portent rien sur la tête; mais ils ornent leur chevelure avec de petites coquilles, qui sans doute leur semblent aussi belles, aussi précieuses que des pierres. Leurs habits sont des peaux de mouton; ils s'en servent comme d'un manteau, mettant la laine en dedans. Outre cette espèce de fourrure qu'ils ont sur les épaules en guise de manteau, les hommes ont un morceau de peau qu'ils portent devant eux en forme de tablier. Les femmes en ont un autre, troussé autour des reins, & qui, comme un jupon, leur descend jusqu'aux genoux. Cela détruit un peu la raison de la nudité pour le barbouillage; mais passons là-dessus. Les bas de soie, & les belles jartières des Dames Hottentotises sont des boyaux de mouton, qui ont deux ou trois pouces d'épaisseur. Les unes s'en envelopent jusqu'au gras de la jambe; & les autres, depuis les piez jusqu'aux genoux; si bien que de loin on croiroit que ces femmes sont bottées. Elles se parent de cette belle chaussure dès que les boyaux sont hors du ventre de la bête, & qu'ils fument encore, car le plutôt pour un ornement de cette conséquence-là, c'est le meilleur: mais avec le tems ces intestins durcissent & roidissent. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que ces bas de tripaille ont deux propriétés singulières. Premièrement, ils ne s'usent point; & ensuite, ils sont une ressource infailible pour ne point mourir de faim. Ainsi chez nos Hottentots le beau & noir sexe change très-rarement de bas; & les conservant soigneusement pour une bonne occasion, après en avoir porté une paire, peut-être pendant toute une année, elles s'en regalent & mangent leurs bottes de grand appetit, faute de mieux.

Tom. VI.

Les Hottentots ne se deshabillent jamais que pour exterminer leur famille pediculaire; car comme ils ont jour & nuit sur le Corps leur fourrure de Brébis; il se fait sur leur peau une grande propagation de vermine: aussi chassent-ils souvent assis au Soleil; & ils y passent quelquefois des trois & quatre heures à massacrer cette graine vivante, ces cruels enfans qui ne se nourrissent que du sang de leurs Engendres.

Ces Peuples ne sont pas savans en Architecture; & leur manière de bâtir ne peut être ni plus naturelle ni plus négligée. Leurs plus beaux Palais sont environ de dix piez de haut; & autant de largeur: la forme en est ronde; & l'Editice consiste en de petits pieux fichés en terre, & qui se rassemblent tous par le haut, où ils sont attachez. Les côtes & le toit de ce superbe bâtiment sont des branches grossièrement entrelacées avec les pieux; & le tout est couvert d'herbe longue, de joncs, & de peaux. A voir ces maisons-là de quelque distance, on les prendroit pour des tas de foin. L'entrée en est magnifique: c'est une ouverture si spacieuse, & si exhaussée, qu'il faut se faire quadrupède pour y passer, les mains rendant alors le même service que les piez; jugez de la porte. Quand le vent souffle du côté de cette porte, rien n'est plus aisé que d'y remédier: on la bouche; & par un secret admirable, on fait un trou à l'endroit opposé. La cheminée est le milieu du Logis; c'est-là où on fait le feu; & la fumée va chercher le grand air par tout où elle peut sortir, ce qu'elle trouve facilement, la maison étant pleine de fentes, & trouée ou percée comme un crible. Le couchage ne les embarasse point; & au lieu de ces lits riches & somptueux, du prix desquels plusieurs pauvres & honnêtes Familles pourroient subsister grassement, nos Hottentots, Philosophes sans le savoir, dorment sur la terre; car apparemment ils ne connoissent point les tapis de Turquie; & quand le froid domine, ils s'étendent tout autour du feu.

Le luxe n'entre pas plus dans les autres meubles que nous croions fort nécessaires dans la vie, & par lesquels nos Fortunez tâchent de se distinguer à l'envi. A votre avis, qu'est-ce que c'est que les ameublemens d'un Hottentot? Un pot de terre pour cuire les alimens. Ils sont très-maigre chère; & même ils savent si bien domter la faim, qu'ils n'ont pas besoin de viatique pour un voyage de quelques jours, pouvant marcher tout ce tems-là sans rien prendre. Ne pourroit-on point dire que le Cap de Bonne Espérance est peuplé de Diogènes? Non; car ce fameux Cinique agissoit par un raisonnement fondé sur le mépris de la Vie, au lieu que ces Gens-là suivent l'impression de la machine & de l'éducation, ou pour mieux dire, de l'instinct & de la coutume.

Ils vivent ordinairement d'Herbes, de Viande, ou de Coquillage: ils vont chercher le dernier entre les rochers, ou sur le rivage lors du Reflux; car ils n'ont ni Bateaux, ni Barques, ni Canots, pour la Pêche: si bien qu'ils tirent leur principale subsistance des productions naturelles du Terroir, & de ce que les bestiaux peuvent fournir. Avant l'établissement des Hollandois dans le Cap, les Habitans originaires avoient des Moutons, des Bœufs, & d'autres bêtes à cornes; & même encore à present ceux du plat Pais ont quantité de Bétail, qu'ils vendent à leurs bons & paisibles Conquerans pour du tabac en corde. Le prix d'une Vache ou d'un

T

Mou-

Mouton est aussi long de Tabac en corde qu'il en faut pour toucher des cornes à la queue: car ces Bêtes Humaines sont avides de cette herbe à tant d'usages; & je m'imagine qu'ils s'en servent pour mâcher & pour fumer: il n'y a donc rien qu'ils ne fassent pour avoir de cette plante, regardant la Nicotiane comme une Médecine universelle.

Les Hottentots qui demeurent aux environs du Bourg, tirent leur principale subsistance des Habitans de ce lieu-là: car il n'y a point de Famille qui n'en ait quelques-uns, plus ou moins, chacun selon sa portée. Ces domestiques naturels sont toute la grosse besogne, ils gagnent leurs dépens; mais en quoi ils s'estiment les plus heureux, c'est de se trouver à même de la graisse pour pouvoir se barbouiller & se froter tout leur fou. Leurs parens participent à cette bonne fortune: il y en a toujours trois ou quatre qui attendent à la porte les restes du repas. Si les Maîtres de la maison ont besoin d'eux, ils sont alerte pour rendre service; & cela sans exiger que peu ou point de récompense: mais faut-il faire quelque message pour un Étranger? ils sont sourds & immobiles; à moins qu'on ne leur mette un sou dans la main.

Leur Religion, s'ils en ont une, est tout-à-fait inconnue, n'ayant ni Temples, ni Idoles, ni exercices de devotion, ni aucun lieu de culte. Notre Voyageur croit pourtant que les jouissances nocturnes qu'ils font à la nouvelle Lune, & quand ce flambeau de la nuit est dans son plein, ont quelque chose de superstitieux. Dans ce tems-là, il remarque un empressement extraordinaire: Hommes, Femmes, Enfans, tous dansent alors sur le gazon, hors de leurs huttes; & la biferie de cette Danse est trop remarquable pour la supprimer. Sans ordre & sans distinction, ils sont pêle mèle plusieurs mouvemens, frappant souvent des mains, & chantant à pleine voix. Ils se tournent tantôt vers l'Orient, tantôt vers le Couchant. Mais laissons parler notre Auteur; car il assistoit, comme Spectateur, à la cérémonie.

Je n'aperçus pas, nous conte-t-il, qu'ils fissent plus de mouvemens ou de postures, quand ils avoient le visage tourné vers la Lune, que quand ils lui tournoient le dos. Après les avoir observé quelque tems, je regagnai mon Logis qui n'étoit qu'à deux

ou trois cens pas de leurs huttes; & j'entendis toute la nuit le hurlement de leur Musique. Dès la pointe du jour je retournai sur le lieu; & je trouvai encore beaucoup de Gens des deux sexes qui continuoient la jouissance, & qui ne se retirèrent qu'avec la Lune, ou du moins que lorsqu'elle cessa de paroître.

Si c'est-la toute la Religion des Hottentots, on doit convenir que leur culte est bien agréable; exempt de ces frayeurs qui tourmentent pour cette vie-ci, & encore plus terriblement pour l'éternité, ils adorent une Déesse cornue qui ne leur inspire que de la joie: mais ces pauvres aveugles auront bien à dechanter dans l'autre Monde. Finissons le récit curieux du Voyageur.

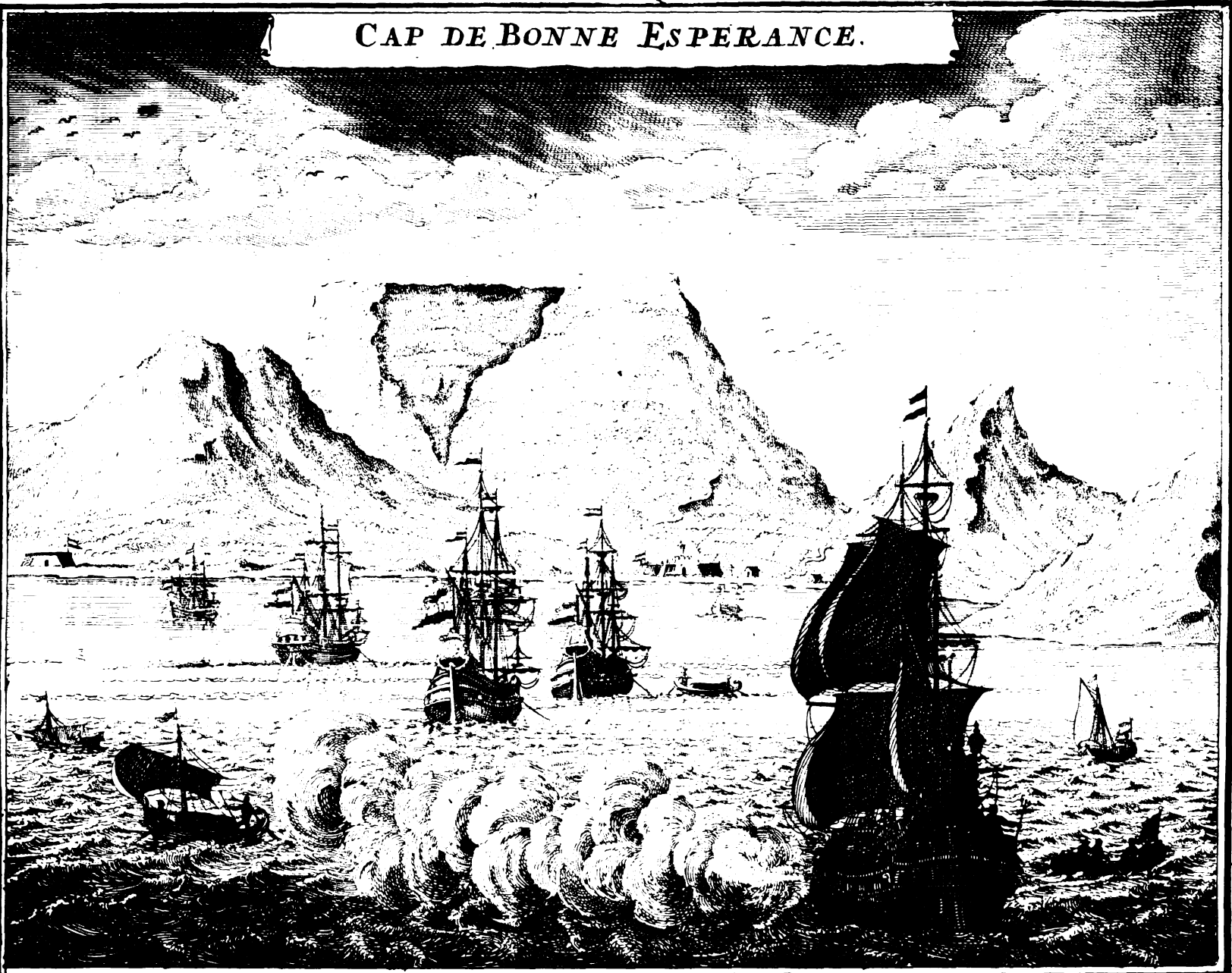
Les autres Nègres, continue-t-il, sont moins circonspects dans leurs Danses de nuit, & ne regardent pas si précisément au tems de la nouvelle Lune. Leurs jouissances nocturnes ne sont pas si générales; mais en récompense elles reviennent plus souvent. Dans les Indes d'Orient & d'Occident plusieurs Peuples en usent de même. Cependant ces Fêtes Lunaires varient à proportion que les Climats sont plus ou moins chauds. Comme les Pays Méridionaux sont ordinairement fertiles en productions succulentes, délicieuses, & que les Habitans sont naturellement sobres, ils donnent à la joie & au plaisir la meilleure partie de leur tems, à leur manière & à leur mode, s'entend. Mais les Indiens Septentrionaux, étant obligés, pour vivre, de chasser, de pêcher, enfin d'employer l'industrie & le travail, leur tems se trouve rempli; & il leur en reste moins qu'aux autres pour le divertissement.

Quant aux Hottentots, ils sont grands partisans de la Paresse; leur plus agréable occupation est de ne rien faire; &, sans connoître la plaisante maxime d'une certaine Nation de l'Europe, qui croit l'Agriculture au dessous de sa Noblesse & de sa réputation, les Hottentots imitent assez bien cette Nation-là. Car enfin, comme nous avons vu, le Cap de Bonne Esperance est un bon Pays; le Terrain n'est ni trop borné, ni mal propre à la culture; cependant ces Naturels, par un principe de fainéantise, aiment mieux, à l'exemple de leurs Peres, vivre misérablement, que d'acheter l'abondance par la peine du travail.



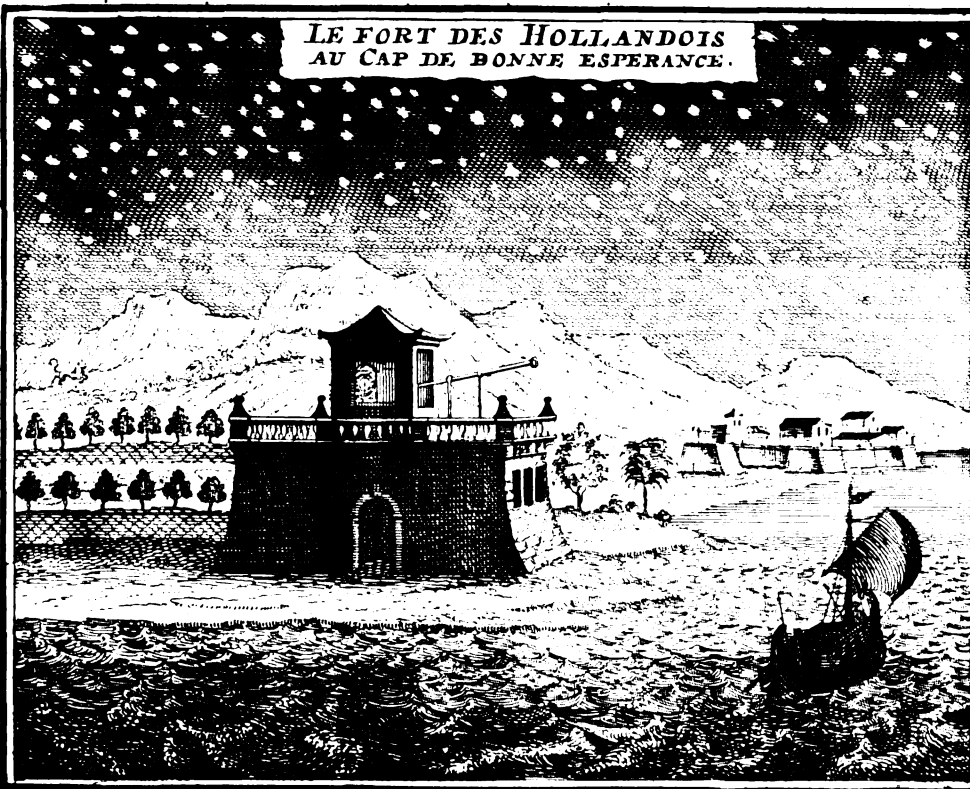
VUE ET DESCRIPTION DU CAP DE BONNE ESPERANCE.

CAP DE BONNE ESPERANCE.



Tout le monde sait assez ce que c'est que ce fameux Cap, & à qui il appartient maintenant; mais peu de gens sont instruits des particularitez de ce lieu, dont la vue est représentée en gros dans la Planché ci-dessus, & le Château en particulier dans celle qui est ci-dessous. Une des choses qui y surprennent le plus les Etrangers, est d'y trouver un des plus beaux jardins & des plus curieux qui se puisse voir & cela dans un pays qui paroit le plus stérile & le plus affreux du monde. Il est placé au dessus de l'Habitation, entre le bourg & la montagne de la table, & à côté du fort, dont il n'est éloigné que de 200. pas ou environ. Ce Jardin a 40. pas communs de longueur & 235. de largeur. Sa beauté ne consiste pas, comme en France, dans des Compartimens & des parterres de fleurs, ni en des eaux jaillissantes; non qu'il ne pût y en avoir: aussi si la compagnie de Hollande vouloit faire la dépense nécessaire pour cela; mais on y voit des allées à perte de vue de Citroniers, de Grenadiers, d'Orangers plantés en plein sol, & qui sont à couvert du vent par de hautes & épaisses Palissades d'une espèce de laurier toujours verd & assez semblable au filaria. Ce Jardin est partagé par la disposition des Allées en plusieurs quarrés médiocres; les uns sont remplis d'arbres fruitiers, les autres sont semés de racines, de Légumes & d'herbes & quelques uns des fleurs les plus estimées en Europe, & d'autres particulières à ce pays. C'est là que la Compagnie des Indes a toujours un Magazin de toute sorte de rafraichissemens pour leurs vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent. A l'entrée de ce Jardin est un Corps de logis où demeurent les Esclaves de la Compagnie, qui sont, à ce qu'on dit au nombre de 500. dont une partie est

employée à cultiver le jardin, & le reste aux autres travaux nécessaires. Vers le milieu de la Muraille du côté qui regarde la forteresse est un petit Pavillon que personne n'habite. Le bas contient un vestibule percé du côté du jardin & du fort accompagné de deux Salons de chaque côté. Au dessus il y a un Cabinet ouvert de toutes parts entre deux terrasses pavées de briques & entourées de balustrades. Ce fut dans ce Pavillon que les Jesuites qui alloient à Siam en 1685. firent

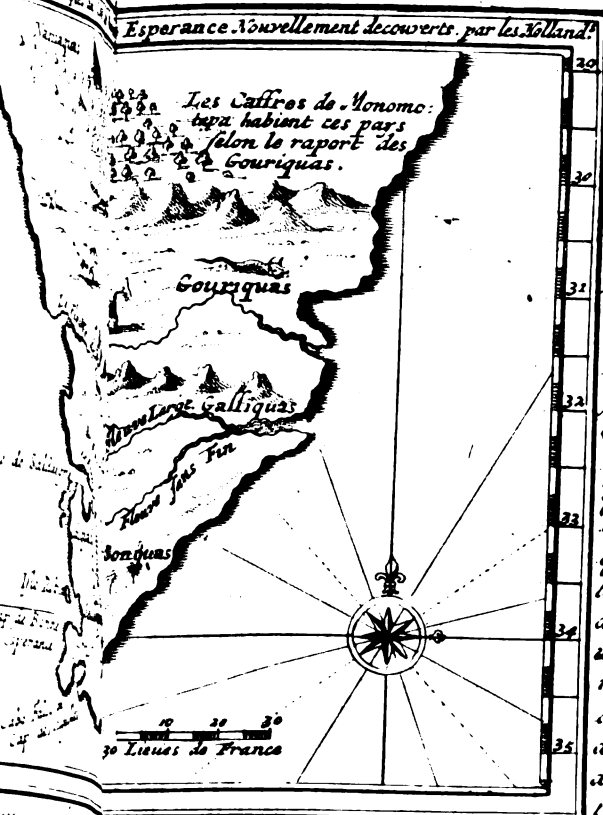


LE FORT DES HOLLANDOIS AU CAP DE BONNE ESPERANCE.

firent au mois de Juin des observations très curieuses, dont on a tiré ceux avantages considérables. L'un est la variation de l'aimant, qu'ils trouvoient avec l'anneau Astronomique d'onze degrés & demi Nord-ouest. Et l'autre la longitude véritable du Cap, qu'ils reglerent sur l'immersion du premier Satellite de Jupiter, qui devant paroître à 8. h. 26. m. sur l'horizon de Paris, & aiant été observé au Cap à 9. h. 37. m. 40. s. du soir, donna une h. 12. m. 40. s. de différence entre les deux méridiens des deux lieux, qui convertis en degrés en font 18. variant les Cartes maritimes le Cap de près de 3. de plus Oriental qu'il n'est en effet.

1771-11-11
1771-11-11
1771-11-11

**HABITENT AUX ENVIRONS DU CAP DE BONNE ESPERANCE
REPTILES QUI SE TROUVENT DANS CE PAÏS.**



Description des Environs du Cap de bonne Esperance.

Chacune des Nations qui habitent aux environs du Cap a son Chef ou Capitaine auquel elle obéit. Cette charge est héréditaire, & passe des pères aux enfans. C'est aux aînez qu'appartient le droit de Succession, & pour leur conserver l'autorité & le respect, ils sont les seuls héritiers de leurs pères. Les Caets n'ayant point d'autre héritage que l'obligation de servir leurs aînez. Leurs habits ne sont que de simples peaux de moutons avec la laine, préparées avec de l'excrément de vaches & une certaine oraisse qui les rend insupportables à la vue & à l'odorat. Ils en frottent aussi leurs cheveux, qui se redressent parce moien en petites boucles auxquelles ils



Des Namaquas.

La 1^{re} de ces Nations est celle des Namaquas, découverte en 1682. Ils sont tous de grande taille & robustes. Ils rient rarement & parlent fort peu. La 3^e Nation est celle des Ubiquas, qui sont grands chasseurs de profession. Les Gouriquas sont la 4^e qui n'est pas fort étendue. Les Namaquas la 5^e & les Voffiquas la 6^e. La 7^e est celle des Sousiquas & les Odiquas sont leurs alliés. Les Namaquas sont en grande réputation parmi ces peuples, étant estimés braves, guerriers & puissans; quoi que leurs plus grandes forces ne passent pas deux mille hommes portant les armes. Leurs femmes sont artificieuses & beaucoup moins graves que les hommes. Les Ubiquas sont les plus puissans après eux, & quoi qu'ils ne puissent pas mettre plus de 500 hommes sur pied, il n'est pas aisé de les détruire, parce qu'ils habitent des montagnes.

attachent des pièces de cuir ou de verre. Les atours ordinaires des femmes sont plusieurs bracelets d'or de différentes couleurs dont elles se font des ceintures & des ceintures & quelques gros anneaux de cuir qui leur portent aux bras. Ces peuplées ont jaloux de leur liberté jusqu'à l'excès. Ils se regardent comme les Maîtres de la terre & disent que les autres Nations en ont les esclaves, qu'ils restent sans pais & sans se prétendent qu'ils sont bons astrologues.

seros.



Du Lezard.

Le grand Lezard du Cap a de plus remarquable, c'est que quand on le frappe, il se plaint comme un enfant qui pleure, & que se mettant en colère, il dressé les écailles dont il est tout hérissé. Sa Lanoue est bicuatre & fort longue, & lors qu'on s'en approche, on l'entend souffler avec beaucoup de violence.

On trouve aussi au Cap un autre Lezard, marqué de trois croix blanches, dont la morsure n'est pas si dangereuse que celle du premier. Le serpent appelle ceraste, dont on voit la figure ci-dessous, a un venin extraordinairement dangereux.

Grand Lezard du Cap.



marine.

Animal monstrueux qui se trouve dans les rivières & qui est en grandeur. Le cerf est bon à manger & agréable. Les cerfs sont plus communs qu'on les voit dans les montagnes & l'on les trouve ensemble.

Cerf.



Coutumes des Peuples Barbares du Cap.

Quand une femme a perdu son mari, elle doit dans la suite se couper autant de jointures de doigts, qu'elle se remarque de fois. Les hommes se font demi-Eunuques de jeunesse prétendant que cela sert beaucoup à conserver & à augmenter l'Agilité. Ils sont tous ou chasseurs ou bergers. Ceux là habitent dans des Cavernes & vivent de leur chasse, ceux-ci se nourrissent de leurs troupeaux & de leurs laitases. Ils logent dans des Cabanes faites de branches d'arbres couvertes de peaux & de nattes en forme de tentes dont la porte est si basse qu'on n'y peut entrer sans se baisser & la couverture si peu élevée, qu'on ne peut s'y tenir debout.

Bonne Esperance.



Bonnes qualitez des Hottentots.

La Barbarie n'apas tellement effacé dans ces peuples tous les traits de l'humanité qu'il n'y reste quelque vestige de vertu. Ils sont fideles, & les Hollandois les laissent entrer librement dans leurs Maisons sans crainte d'en être volés. On dit néanmoins qu'ils n'ont pas cette retenue envers les étrangers, au reste ils sont bienfaisans & reconnoissans, & n'ont presque rien à eux. Quand on leur donne quelque chose, si elle se peut diviser, ils en font part à leurs compagnons.

Petit Lezard du Cap de Bonne Esperance.



DIVISION GENERALE DE L'AMERIQUE DANS SES PRINCIPALES PARTIES

l'Amérique se div

Septentrionale

et

I. Mexique ou Nouvelle Espagne en III. Parties.	II. Virginie en IV. Prov.	IV. Canada ou Nouvelle France en II.	I. Le Perou. en III. Audiences.	II. Le Paraguay. en VI. Prov.
<p>1. Mexico.</p> <ul style="list-style-type: none"> Mexico. Archevêché. Chiampala. Catalutla. Pr. de Mechoacan. Mechoacan Evêché. Colima. S^t. Phelipe. Pr. de Panuco. Pr. de Trascala. Los Angeles Ev. Xalappa. La Vera Cruz. Pr. de Guaxaca. Antequera. S^t. Jago. Spiritu Santo. Pr. de Tabasco. N. S. de la Vittoria. Pr. de Jucatan. Merida Ev. Valladolid. S. Fr. de Campesche. 	<p>1. Pr. de Vera Paz.</p> <ul style="list-style-type: none"> Vera Paz. Ev. Coban. <p>2. Pr. de Nicaragua</p> <ul style="list-style-type: none"> Leon. Ev. Granada. Segovia la Nueva. Nicoya. Jaen. Realejo. <p>3. Pr. de Costa Rica.</p> <ul style="list-style-type: none"> Carthago. Aranjuez. Castro d'Austria. <p>4. Pr. de Veragua.</p> <ul style="list-style-type: none"> Conception. Santa Fe. 	<p>Laborador ou Nouvelle Bretagne.</p> <p>Terre des Esquimaux ou Terre de Cortereal.</p> <p>Estotiland que quelques-uns confondent avec le premier.</p> <p>Nouveau Pais de Galles divisé en New-South-Walles et New-North-Walles.</p>	<p>1. Audience de los Reyes.</p> <ul style="list-style-type: none"> Lima. Cusco. Guamanga. Guanuco. Trugillo. Araguipa. Valverde. S^t. Miguel de Païta. Callao. Arica. Castel Vireina. Mira flores. <p>2. Audience de los Charcas.</p> <ul style="list-style-type: none"> La Plata. la Paz. S^t. Cruz de la Sierra. Potosi. Tominas. Chucuito. Oropesa. Porco. <p>3. Audience de Quito.</p> <ul style="list-style-type: none"> S^t. François. Porto Viejo. Guayaquel. Pr. de los Quixos. Baeza. Avila. Archidona. Sevilla de loro. Pr. de Pacamores et de Canele. Valladolid. S^t. Juan de Salinas. Zamora. Loyola. Zurnaco. Partie du Gouvernement de Popayan, Ev. Madrigal. Pasto. Cali. Agreda. 	<p>1. Rio de la Plata.</p> <ul style="list-style-type: none"> l'Assomption Ev. Buenos Ayres. Santa Fe. Corrientes. <p>2. Pr. de Chucuito.</p> <ul style="list-style-type: none"> Sant Ignatio. S^t. M. de Iguazu. <p>3. Pr. d'Uruguay.</p> <ul style="list-style-type: none"> S^t. Salvador. S^t. Xavier. S^t. Anna. <p>4. Pr. de Paraguay.</p> <ul style="list-style-type: none"> Villa Rica. Maracaju. N. Sio^r de la Fe. <p>5. Pr. de Chaco.</p> <ul style="list-style-type: none"> La Conception. <p>6. Pr. de Guayra.</p>
<p>2. Guadajajara ou Nouvelle Galice.</p> <ul style="list-style-type: none"> Guadajajara. Ev. Zaporaco. Chitiquipaque. Quaxacatlan. Pr. de Zacatecas. S^t. Luis. Ellerena. Pr. de Nueva Biscaya. Durango Ev. Santa Barbara. Endebe. S^t. Juan. Pr. de Cinaloa. S^t. Felipe. S^t. Jago. Pr. de Culiacan. S^t. Miguel. Pr. de Chiametlan. S^t. Sebastian. Aguacara. Pr. de Calisco. Purification. Compostella. 	<p>III. Floride.</p> <ul style="list-style-type: none"> S^t. Matheo. Melilot. Coca. Tascaluca. Golima. Nagatexa. S^t. Agostino. Hirriga. La Caroline. 	<p>1. Pr. de Saguenay.</p> <ul style="list-style-type: none"> Quebec Ev. Champlain. Sillery. Baie S^t. Paul. S^t. Anne. Repentigny. Chigoutimy. Iadouslac. Port-Neuf. Chichequedec. P. S^t. Nicolas. P. Cartier. <p>2. Pr. de Canada.</p> <ul style="list-style-type: none"> Mont-Real, I. Les 3. Rivières. F. des Abitibes. Gaspé. S^t. Jean. Miscou. F. Richelieu. F. de Frontenac. F. de Conty. S^t. François. N. D. des Anges. S^t. Louis. <p>3. Pr. d'Acadie.</p> <ul style="list-style-type: none"> P. Royale. Iouquechet. P. Rosignol. <p>4. Norumbegue.</p> <ul style="list-style-type: none"> Pentagoët. Chambly. S^t. Saurer. <p>5. Nouv. Angleterre.</p> <ul style="list-style-type: none"> London. Boston. Pleymouth. 6. Nouv. York. Manhate. Ambois. Delorbee. 7. Nouv. Suede. Christina. Gottemborg. Elsimborg. 	<p>III. Le Tucuman.</p> <ul style="list-style-type: none"> S^t. Jago del Estero. S^t. Miguel. Nueva Cordoua. <p>IV. Le Chili.</p> <ul style="list-style-type: none"> S^t. Jago. Ev. Val Pariso. Rupel. Quillata. La Serena. Longotoma. Pr. de Cuyo. S^t. Juan de la Frontera. Mendoza. Oromante. Pr. del Imperiale. Imperiale Ev. La Conception. Valdivia. Angol. Chillan. Villa-Rica. Osorno. Coquimbo. Calbuco. Chilue, Ile. 	
<p>3. Guatimala.</p> <ul style="list-style-type: none"> Guatimala Ev. La Trinidad. S^t. Salvador. S^t. Miguel. Xerez. Pr. de Soconusco. Guevetlan. Pr. de Chiapa. Ciudad Real. Ev. Chiapa. Pr. de Honduras. Valladolid Ev. Gratias a Dios. S^t. Pedro. Truxillo. <p>Le Nouveau Mexique.</p> <ul style="list-style-type: none"> Santa Fe, Ev. Sevilletta. Socorro. Rei Coromedo. Zaguata. Acama. 	<p>Rivieres.</p> <p>Les plus considerables de la Virginie sont celles de Tappahanoch, et de Pouhatan. Mais la Baie de Chesapeack est plus considerable encor étant longue de 75 lieues, large de 7. et de 10. ou 12. à son entrée.</p>	<p>2. Canada Meridional en 7. Pr.</p>	<p>Rivieres.</p> <p>Entre les Rivieres et les Lacs de ce Pais, il y en a dont le fond est tout de Sel, quoi-que l'eau en soit douce On y trouve aussi quelques Sources d'eau chaude.</p>	<p>V. Terre Magellanique.</p> <ul style="list-style-type: none"> S^t. Felipe, ruinee. Nombre de Jesus, ruinee.

se divise en

Meridionale.

VI. La Terre Ferme. en X. Gouvernemens.	VII. Le Bresil. en XIV. Capitainies.	IX. Iles de l'Amerique. en Cinq Classes.
1. Nueva Granada { S ^{te} Fe de Bogota. Merida. Fonja. S ^{te} Christoval. Trinidad. S ^{te} Juan de Lanos. Pampelona. Toca Malbague.	1. Bahia. { S ^{te} Salvador. Pirango. Real.	1. Ile de Terre Neuve { Plaisance Capitale. habitee par les Francois.
2. Partie de Popayan. { S ^{te} Fe d'Antequera. S ^{te} An. d'Anzierma. Amaguera. Caramanta. Arma. Antiochia.	2. Ilheos. { Ilheos. Camama.	2. Les Antilles. { Cuba. Esp. La Havana. P. del Principe. S ^{te} Jago, Ev. Manzanilla. Spanuola. Esp. et Fr. S ^{te} Domingo. Archer. S ^{te} Jago. Yaquimo. La Jamaique. Angl. Sevilla de l'Oro. Oristan. Boriquen. Esp. Porto Rico. Ev. Arrecibo.
3. Gouverne- ment de Carthage- na. { Carthage- na. Ev. S ^{te} Sebastian.	3. Porto Seguro. { Porto Seguro. Santa Cruz.	3. Les Caribes. { S ^{te} Croix. Fr. Las Virgines. Anguilla. Fr. S ^{te} Martin. Fr. S ^{te} Barthelemy. Fr. Barbade. Angl. S ^{te} Christophe. Fr. Angl. Antigoa. Angl. Guadaloupe. Fr. Marie-Galande. Fr. S ^{te} Lucie. Fr. S ^{te} Vincent. Grenade. Fr. Tabago. Holl.
4. Gouverne- ment de S ^{te} Mar- tha. { S ^{te} Martha. Ev. Tamalamequa. Ocanna.	4. Spiritu Santo. { Spiritu Santo. Parayba.	4. Les Lucayes. { Lucayoneque. Bahama. Abacoa. Ciguatao. Guanahami. Cotonicre. Samana. Yumeta. Majaguana.
5. Audie- nce de Panama. { Panama. Ev. Porto Belo. Nombre de Dios. Nata.	5. Rio Janeiro. { S ^{te} Sebastien. Ev. Angra de los Reies.	5. Sotavento. { La Trinidad. Esp. Margarita. Esp. Bianco. Tortuga. Urchilla. Rocca. Bon-Ayre. Curacao. Holl. Oruba.
6. Gouverne- ment de Rio de la Hacha. { Rio de la Hacha. La Rencheria.	6. S ^{te} Vincente. { S ^{te} Paulo. Litauchi. Santos. Reinarvilla.	Terres Polaires. Terres Arctiques. Terres Antarctiques.
7. Gouverne- ment de Venezuela. { Venezuela. Ev. Coro. Maracaibo. Newa Valentia.	7. Seregippe.	
8. Nueva Andalusia. { Comana. Caraco.	8. Pernambuco. { Olinda. S ^{te} Miguel.	
9. Guayana. { Manoa. Comalaha. I. Cayenne. F. Corrou. F. Synamary. Surynam.	9. Tamaraca.	
10. Paria. { Macureguary.	10. Paraiba.	
Lacs. { Lac ou Mer de Parime qu'on croit fabuleux. Guyane. Cassipa. Macaraibo.	11. Rio Grande. { Natal. Prandibe.	
Rivieres Principales. { Narien. de S ^{te} Marthe. Paria ou Orinoque. Essekebe. Maron. Picos. Manipos etc.	12. Siara. { S ^{te} Jago. Cap-Cors. Camucipi.	
	13. Maragnan. { Maragnan. Junipara.	
	14. Para. { Para. Commota.	
	VIII. Le Pais des Amazones. Contenant toute l'etendue de terre qui est aux environs du Grand Fleuve des Amazones, entre le 300. et le 328. Degré de Longitude. et qui s'etend depuis le 2. de Latitude Septentrionale, jusqu'au 26. de Latitude Meridionale. de sorte qu'il apres de 360 lieues de longueur, et pres de 300. de largeur. Le fleuve des Amazones traverse tout ce vaste pais d'Oc- cident en Orient, durant plus de 700. lieues, formant plusieurs Iles dans son Cours et à son embouchure qui a plus de 50. ou 60. lieues. Il reçoit plusieurs grandes rivieres du côté du Midi dont la moindre a plus de 200. lieues de long.	

Entre la Nouvelle France et l'Ile de Terre Neuve on en trouve trois assez grandes qui sont au pouvoir des Francois savoir Anticosti ou l'Ile de l'Assomption l'Ile du Cap Breton et l'Ile S^{te} Jean

S^{te} Croix. Fr.
Las Virgines.
Anguilla. Fr.
S^{te} Martin. Fr.
S^{te} Barthelemy. Fr.
Barbade. Angl.
S^{te} Christophe. Fr. Angl.
Antigoa. Angl.
Guadaloupe. Fr.
Marie-Galande. Fr.
S^{te} Lucie. Fr.
S^{te} Vincent.
Grenade. Fr.
Tabago. Holl.

Lucayoneque.
Bahama.
Abacoa.
Ciguatao.
Guanahami.
Cotonicre.
Samana.
Yumeta.
Majaguana.

La Trinidad. Esp.
Margarita. Esp.
Bianco. Tortuga.
Urchilla. Rocca.
Bon-Ayre.
Curacao. Holl.
Oruba.

Terres Polaires.
Terres Arctiques.
Terres Antarctiques.

DISSERTATION GENERALE

SUR

L'AMERIQUE.

Nous voici au grand, au riche, & au puissant Aïman des Européens. L'Europe est la moindre Partie de la Terre dans le partage qu'il a plu aux Hommes d'en faire : mais il semble qu'elle vise à se dedommager de son peu d'étendue, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusé ; & dont cette Mere commune, qui, sans doute, est bien éloignée d'aimer également ses Enfans, a été prodigue à certains Païs. En effet, regne-t-il au Monde une émulation plus vive, plus empreffée pour les fruits des Voyages de long cours, des nouvelles decouvertes, & du Commerce avec les Peuples les plus reculez ? La fatigue & le peril, les incommoditez & les souffrances ne sont point capables de rebuter nos Gens ; & si dans une tempête qui ne presente que la mort, dans une disette afreuse, dans la privation de l'agréable & du nécessaire, le repentir les prend, regretant dans ces momens terribles la sûreté de la vie & la douceur du repos, à peine ont-ils recouvré cet aimable trésor, à peine sont ils retournez chez eux, qu'emportez par l'espoir de la Fortune, ils ne pensent qu'à courir à de nouveaux dangers.

Mais quoi que l'avarice & l'avidité du gain ayent fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'étoit rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on a connu ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on point tâché d'en profiter ? On peut dire sans exageration, qu'il est venu de là des richesses immenses. Il ne pouvoit peut-être pas arriver aux Naturels du Païs un plus grand malheur que cette découverte : on leur a ôté, en les mettant sous le joug, le plus precieux de tous les biens, je veux dire la liberté : pillez, dépouillez, on a exercé contre eux des cruautez horribles : enfin ces pauvres Mortels dont tout le crime étoit d'être nez, sans le savoir, les Depositaires des Trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus funestes, les plus criants, de l'Injustice, de la Violence ; & pendant qu'on faisoit sonner bien haut le zèle Evangelique pour travailler au salut éternel de ces Nations, on les traitoit d'une manière anti-chrétienne, & tout opposée à la Morale de l'Évangile ; & cela pourquoi ? Parce qu'ils employoient les moyens legitimes pour défendre leurs droits naturels. Mais venons au fait.

Avant que de donner une idée générale de l'Amérique, ferai-je mal de rapporter ici l'Histoire de sa découverte ? A tout hazard, voici ce curieux

Tom. VI.

morceau. Au quinzième siècle, Christophe Colomb de Cugures, en Latin *Columbus de Terra-Nigra*, petit village sur la Rivière de Genes, & conséquemment sujet de cette fameuse République, s'éleva dans l'Europe, & lui rendit un service important. Cet homme nouveau avoit fait de bonnes études : mais son application principale, son genie dominant étoit la Cosmographie ; il faisoit même des Cartes marines, & il en trafiquoit. Sa réussite dans une telle occupation lui inspira le desir de connoître le Globe Terrestre ; & il s'avisa de vouloir pénétrer jusqu'aux Antipodes ; pouvoit-il pousser la curiosité plus loin ?

Colomb, pour suivre son panchant naturel, se jette donc dans la Navigation : il voyage souvent en Portugal ; & en homme qui veut se perfectionner dans son Art, sur tout aiant les Antipodes dans la tête, il navige de toute son attention. Observant que du côté Occidental, il souffloit, en certaines saisons, des vents qui continuoient avec la même égalité, il tira de là une conséquence qui jusques alors avoit échappé à la pénétration des Navigateurs : il faut, concluoit cet habile Marin, il faut nécessairement que ces vents règlez viennent d'un endroit qui soit au delà de la Mer, & que cette terre-là ne soit pas connue en Europe.

Fortement persuadé par la justesse & par la solidité de ce raisonnement, il se resolut à en faire valoir l'importance ; & un simple particulier ne pouvant pas executer un tel projet sans le secours de quelque Puissance, notre Cosmographe s'adressa successivement à trois Souverains, les Genoïses les Maîtres naturels, Henri VIII. Roi d'Angleterre, & Dom Jean Deuxième, Roi de Portugal. Colomb demandoit, par sa Requête, qu'on voulût bien fournir quelques Vaisseaux & se charger des frais de l'entreprise. Le *Decouvreur* fut rejeté, tant de sa République, que dans les deux Cours ; & par tout on le traita de Visionnaire & de Chimerique : tant il est vrai qu'un Prince qui veut remplir ses engagements, & procurer le bien de ses sujets, doit écouter tout, & ne rien refuser qu'après un mûr & profond examen, sans s'arrêter aux apparences d'impossibilité.

Colomb, ne se decourageant point d'un si mauvais debut, encore moins de l'air dur & brutal dont un certain Evêque de Portugal, qui peut-être n'entendoit pas mieux ces matieres-là que l'administration de son Diocèse & la pâture de ses Ouailles, avoit reçu son avis, alla faire une autre tentative en Espagne. Là voyant son dessein fort

V

ap.

approuvé par deux Maîtres, Alonse Pinson fameux Pilote, & Jean Perez Moine Cordelier qui excelloit dans la Cosmographie, il s'adresse à deux Grands d'Espagne qui ne voulurent jamais accorder de Vaisseaux à notre *Antipodaire*, quoiqu'ils en eussent beaucoup chacun dans sa Duché. Enfin par le conseil du Franciscain Cosmographe, le Genoïs prit le parti de se présenter devant le Monarque : c'étoit alors ce Ferdinand d'Arragon, sous le Regne de qui, par son mariage avec Isabelle de Castille, l'Espagne Chrétienne fut réunie sous un même Maître. Colomb se met donc en chemin pour la Cour, muni, de la part de Jean Perez, d'une lettre de recommandation pour Ferdinand Talavere, autre Cordelier & Confesseur de la Reine.

Ainsi en 1481. notre Villageois fut introduit ; & il eut l'honneur de présenter sa Requête au Roi. Ce Prince, qui faisoit son occupation dominante de la Guerre contre les Maures, ne donna pas à Colomb une audience fort attentive ; & d'ailleurs sa seule proposition lui parut un beau rêve fait en veillant. Notre Homme, encore une fois exclus, sollicite son affaire auprès des Courtisans : il y en avoit assez qui auroient pu lui rendre service ; mais tous, regardant un homme en pauvre équipage, qui promettoit de faire passer dans le Royaume les richesses d'un País, selon eux, imaginaire, & qui ne subsistoit que dans la tête du Suppliant, ils le prennent pour un hypocondriaque & pour un fou.

Alonse de Quintavilla, Tresorier Général des Finances, fut le seul qui jugea plus sagement de Christophe Colomb : ce Seigneur l'écoute, trouve sa conjecture bien fondée ; il goûte même beaucoup la conversation de ce prétendu *pié poudreux* ; enfin il lui trouve tant de mérite, qu'il le juge digne d'être présenté à Pierre Gonzalez de Mendoza, Archevêque de Tolède ; & en effet il le mena chez lui. Colomb de *Terre-noire* fit au Prelat une pleine deduction de son projet ; il apuia sur des raisons convaincantes ; & sur-tout il montra, par de bonnes citations, que la connoissance d'un Nouveau Monde n'avoit pas été tout-à-fait inconnue à la venerable Antiquité. Sa Grandeur, ainsi persuadée, conduisit lui-même le *Requerant* à la Cour ; il le presenta au Roi & à la Reine ; & ce puissant Avocat plaida si fortement, qu'il obtint qu'on examineroit l'affaire : on la mit donc sur le tapis dans le Conseil ; on en delibera ; on convint de sa possibilité ; mais le résultat de la Seance fut que la conjoncture presente ne permettant pas de nouvelles entreprises, la chose seroit renvoyée jusqu'après la Guerre de Grenade. Ce fut un delai de dix années ; & alors l'Épargne se trouvant épuisée, tout ce que Colomb put obtenir, ce fut un petit Vaisseau & deux Brigantins. Louis de Saint Ange Secretaire de Leurs Majestez, car Ferdinand & Isabelle avoient chacun leur Couronne, donna seize mille écus pour les frais de l'Expédition, petite & très-petite semence, en comparaison de la recolte qu'elle produisit.

Tout étant prêt pour l'embarquement, le *Découvreur* partit le troisième d'Aôut, mil quatre cens quatre-vingt douze, ou plutôt quatre-vingt seize, s'il est vrai qu'il y avoit dix ans que l'Archevêque de Tolède avoit agi. Notre Voyageur mit donc à la voile au Port de Palospalos de Moguer en Andalousie, aiant avec lui Barthelemi son Frere, & les trois Pinsons, dont deux étoient Capitaines des Brigantins.

Cette petite Flote cinglant vers les Canaries, ancra à Gomere pour prendre des rafraichissemens. De là tournant à main droite, & prenant sa route vers le Couchant, après huit jours de Navigation, Colomb vit toute l'eau couverte d'herbes, ce qui mit ses Gens dans une telle consternation qu'il eut besoin de Rhetorique pour les rassurer. Comme il suivoit la même route, & qu'il n'y avoit aucune apparence de decouverte, les murmures, les plaintes, & les cris redoubloient ; on en vint même aux reproches & aux menaces. La fermeté du Pilote Amiral ne fut point ébranlée ; il opposoit à ce furieux orage toutes les belles paroles que son esprit naturellement éloquent pouvoit fournir : il prie, il conjure, il fait de grandes promesses ; & au bout du compte, il va toujours son train.

Le pis de l'affaire, c'est qu'on commençoit à sentir les premières pointes de la Famine ; ou du moins ils craignoient, & non sans fondement, que les provisions venant à leur manquer, ils ne perissent de faim sur un Element qu'on peut nommer le grand *Vehicule* de l'Abondance. Sur cette appréhension-là, il se fit entre les Soldats & les Matelots un complot de jeter dans la Mer le Général sans titre, si dans un certain tems, il n'arrivoit pas quelque heureux changement.

Colomb, voyant qu'il n'y avoit qu'un seul moyen pour contenir ces mutins, s'en servit en homme prudent. Il leur promit que si dans trois jours, on ne decouvroit point terre, il leur donneroit contentement, en faisant revirer proue vers l'Espagne, ce qu'ils demandoient avec tant d'instance, & en quelque maniere, le poignard à la gorge. Cet engagement calma la tempête. Le *Découvreur* étoit, dit-on, presque sûr de son fait : la fraîcheur de l'air ; des nuées petites, basses, & sur l'Horison quand le Soleil se lève ; le fond qu'on trouva par la sonde ; le sable qu'on en tira ; les vents inégaux & inconstans, qui chassant le vent de Mer, devoient venir nécessairement de terre, tous ces indices persuadoient à ce Docteur en Marine qu'il gagneroit bientôt son procès, & qu'il ne risquoit pas beaucoup de demander un répit de trois jours.

En effet dès le lendemain, on vit voler des Oiseaux, & on les regarda comme les Messagers de la bonne nouvelle ; & le jour suivant il parut de loin du feu & de la fumée. Ces objets qui sembloient une apparition, & qu'on aperçut l'onzième d'Octobre, rendirent le cœur & la joye à des gens qui n'osoient même se promettre de pouvoir retourner d'où ils venoient. Ce fut un épanchement général : cette fortune imprévue causoit de l'étonnement & de l'admiration. Quels transports envers l'Amiral ! Il étoit alors le Pere commun ; c'étoit à qui lui baiseroit les mains avec une tendresse respectueuse ; & les plus emportez dans la mutinerie lui demandoient grace les larmes aux yeux. Ce que c'est pourtant que la moindre lueur d'esperance, dans la frayeur d'une mort presque certaine ! Car enfin ces Navigateurs ignoroient si le lieu de la decouverte ne leur seroit point funeste. Heureusement, le presage se trouva vrai ; & l'événement répondit à l'attente.

S'agissant de voir où le hazard avoit conduit nos Avanturiers sur la conjecture de leur Chef, celui-ci se mit dans une Barque pour aller reconnoître le País : c'étoit une des Iles Lucayes qui sont entre la Floride & Cuba, environ à dix lieues de la Gardeloupe du côté du Nord-Est. Le nom de cette Ile

Ile étoit Guanahani : mais Colomb l'appella la *Desirée*, ou, selon d'autres, *San Salvador*. Aiant remercié le Ciel, il fit faire une Croix d'un arbre abattu tout exprès ; & la plantant en cérémonie sur le rivage, il prit possession de ce Nouveau Monde au nom & au profit des Rois d'Espagne & de leurs Successeurs. Quoi ! prétendoit-il déjà dépouiller les Habitans, & les dépouiller du Droit de propriété que Dieu leur avoit donné sur cette Partie de la Terre ? L'Homme-Dieu a expiré sur la Croix pour le rachat du Genre Humain, & pour sceller de son sang & par sa mort la Morale de Justice & d'Équité qu'il avoit prêché dans sa mission ; n'étoit-ce donc pas un symbole bien édifiant que l'Instrument du Salut, pour commettre une violence en usurpant le bien des autres ? Mais le Saint Pere de Rome, ce Lieutenant-Général du Ciel sur la Terre, fera bien par sa puissance illimitée lever ce scrupule-là.

Après cette devote & plaisante prise de possession, la Flotte alla jeter l'ancre à Baraco Port de Cuba : d'abord Colomb, qui étoit un grand *Parvain*, l'appella Jeanne, en l'honneur de cette fameuse Princesse à qui la jalousie demonta la cervelle : mais on nomma depuis cet endroit-là l'Ile Fernandine ou Ferdinandine ; & craignant pour ses Vaisseaux, parce que la Mer devenoit orageuse, il remit à la voile. On ne marque point vers où il dirigeoit sa Navigation : l'Historien se contente de dire que sans qu'il y pensât, le vent, auquel apparemment la tempête l'avoit contraint de s'abandonner, le poussa devant une grande Ile nommée Haiti, en langue du País, & qu'il apella l'Ile Espagnole. Voulant ancrer où il avoit mouillé la première fois, au lieu qu'il avoit honoré du noble titre de Port Roial ; la Gallega, Vaisseau qu'il montoit, & conséquemment l'Amiral des deux Brigantins, se brisa contre un écueil, & par un bonheur assez rare, tout l'Equipage échapa. S'il en faut croire un Auteur Espagnol, le Seigneur Amiral, aiant envie de laisser une partie de son monde, en Colonie, dans ce País-là qu'il regardoit comme sa Conquête, ne trouva pas de meilleur expedient pour parvenir à ses fins, que de perdre son principal Vaisseau. Mais cette conjecture est si peu apparente, qu'elle ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

Pendant tous ces mouvemens-là, les Insulaires, avertis de l'arrivée de ces Etrangers, venoient de toutes parts sur le rivage pour les voir ; & ils les contemploient avec le même étonnement dont nous serions saisis, si, ce que je ne croi pas qui arrive si tôt, il arrivoit devant nos yeux une Flote du Monde de la Lune. Habits, Moustaches, Armes, Vaisseaux, tout étoit nouveau pour ces mortels interdits & consternez. Mais les Espagnols aiant fait une descente, cette foule de Spectateurs s'évanouit en un moment ; & la curiosité se tournant, tout d'un coup, en fraieur, la fuite les dispersa, & les fit disparaître.

Une femme ne pouvant courir assez vite, est arrêtée par les *poursuivans*, & menée sur le Vaisseau. Colomb pratiqua dans cette occasion-là une hospitalité peut-être plus politique qu'humaine : on fait bonne chère à la Prisonnière ; on l'habille proprement à l'Espagnole : Hé ! où avoit-on pris un vêtement femelle ? Que fais-je moi. Je m'imagine qu'on fit de cette femme une figure d'Amazone : Enfin, par le langage des signes, vraie langue de

la Nature, on lui fait entendre que, si elle veut rentrer dans l'Ile, elle peut assurer, de la part du Commandant & de la Flote, ses Compatriotes, qu'il n'y a rien à craindre ; qu'ils n'ont qu'à venir en toute assurance ; & même que le Général se fera un grand plaisir de les voir & de les bien traiter. Qu'on a pris avec un tel apas de ces pauvres Habitans, soit du Nouveau Monde, soit de l'Ancien ! L'hameçon est caché sous cette faulx & trompeuse douceur.

Les Sauvages ne furent pas peu surpris quand ils virent la Prisonnière de retour, en si bon état ; & aprenant les bonnes intentions de ces Etrangers, ils ne balancerent point à les reconnoître pour de bons hôtes, & à leur rendre visite. Les Espagnols les reçurent fort agréablement ; & d'autant plus qu'ils ne s'attendoient à rien moins qu'à trouver des gens ornés de colliers & de bracelets d'or. A l'éclat de ces objets attirans, les *Decouvreurs* redoublèrent de caresses, de signes de bienveillance & d'amitié. On fit bientôt connoissance par le bon endroit, je veux dire par l'intérêt ; hélas ! c'est le grand, c'est le seul lien des Societes Humaines.

On debute donc par la proposition du Commerce ; & les prétendus Sauvages l'acceptent avec plaisir : je dis *prétendus*, car je ne sai s'il n'y avoit pas chez eux plus de bonne Nature & de bon-sens que chez nos Avanturiers. Il est vrai que les Indiens changerent leur Or pour des bagatelles : mais dès que ces petits ouvrages leur étoient plus utiles qu'une matière en laquelle ils abondoient, n'avoient-ils pas raison ?

Après cette première entrevue, Colomb, escorté de quelques Soldats, alla rendre ses devoirs au Cacique, c'étoit le Chef du País : ce Seigneur lui souhaite la bien-venue, le *graciefant* à sa manière. Il se fit là un gros negoce : le Monarque, car pourquoi ne pas lui donner ce nom-là, s'il étoit revêtu de l'autorité suprême & arbitraire ? n'est-ce pas là l'essentiel du Monarchisme ! Le Monarque donc fit une grande emplette, & la fit d'une manière digne de son auguste rang : à la vérité les marchandises qu'il acheta n'étoient pas Roiales : c'étoient des chemises, des bonnets, des couteaux, des miroirs, de petites cloches & des sonnettes : mais le tout fut païé avec une magnificence vraiment Roiale, & par une grande quantité d'or : il peut fort bien être néanmoins que le Paieur n'avoit pas des intentions si relevées, & qu'il agissoit plus par ignorance que par générosité.

Ensuite l'Amiral demanda au Cacique permission de bâtir une Tour, & l'obtint. Oh le pauvre Souverain ! qu'il avoit le nez court & la vue basse ! Il ne savoit guère ce qu'il accordoit. Quant au Bâtisseur, il prenoit bien mieux possession par la Tour, qu'il n'avoit fait par la sainte & benite Croix. Colomb mit dans sa Forteresse naissante une Garnison de trente-huit Espagnols : aiant si bien réussi dans ce point capital, il ne pense plus qu'à aller porter lui-même en Espagne, la nouvelle de sa réussite. Ainsi s'étant pourvu de ce qu'il y avoit de plus singulier dans la Contrée, il monta probablement sur un des deux Brigantins ; & par une heureuse & rapide Navigation, après cinquante jours, il entra dans le Port de Lisbonne.

Colomb, arrivé en Espagne, eut besoin de se justifier : les Pinsons, ces Freres dont on a parlé, avoient tâché de decrier sa conduite, & de le noircir à la Cour : mais l'accusé conjura la tempête ;

& d'ailleurs on étoit si prévenu en sa faveur, qu'il lui fut aisé de s'innocenter. Ferdinand & Isabelle, cette Reine qui pourtant aimoit si fort la Justice *punitiva*, qu'elle faluoit, par respect, les potences & les roues, eurent moins d'égard aux imputations des Accusateurs de Colomb, qu'à sa nouvelle découverte, qu'au plaisir qu'ils trouvoient dans le récit de son Voyage; & sur tout qu'à l'esperance des trésors dont il flatoit agréablement Leurs Majestez.

Ferdinand & Isabelle, pleins de reconnoissance, pour recompenser & encourager le Genois, le nommerent Amiral. On lui assigna le dixième du revenu de ses découvertes; son Frere Barthelemi fut pourvu du Gouvernement de l'île Espagnole; on leur donna des Lettres de Noblesse qui portoient aussi sur leurs descendans; on leur accorda cet honorable Titre de Don, qui est d'un si grand prix chez la Nation Espagnole: enfin, pour comble de douce & precieuse fumée, ces Villageois *Seigneurisez* eurent le Privilege d'ajouter à leurs Armes de fraîche date, les Armes des Couronnes de Leon & de Castille. Sur cette permission Royale, les Colomb portèrent l'Écu en manteau: le premier de gueule au château d'or, & l'autre d'argent avec un Lion rampant de gueule, en pointe d'argent ondé d'azur à cinq Iles d'or, à un Monde de même: & pour devise à l'entour, *Ils ont donné à Leon & à la Castille un nouveau Monde*. Un Monde qui ne consistoit encore qu'en cinq Iles, & qui n'étoient nullement assujeties? N'étoit-ce pas là donner le plus grand des noms à presque rien? Cela est vrai: mais c'étoit un Monde en esperance; & cette esperance avoit un fondement très-solide, vous allez voir; continuons l'histoire.

Alexandre VI. fils de Geofroi Borgia Gentilhomme de Valence, & consequemment Espagnol, occupoit alors le Trône de la *Vice-Déité* Romaine, & ce fut un aussi méchant Saint Pere qu'il y ait jamais eu, quoique la toute-puissante & sacrée Tiare en ait fourni un bon nombre de cette tournure-là. Ferdinand & Isabelle étoient d'une Catholicité trop ardente, pour ne pas informer ce Pontife de leur bonne fortune. A cette merveille imprevue & presque incroyable, Sa Sainteté est transportée de joye, & saisissant l'occasion de faire valoir, en faveur de sa Patrie, toute l'étendue de son autorité, savez-vous comment elle s'y prit? L'Écrivain que je tourne, va le conter agréablement.

Ce Pape, aiant séparé la Terre par la moitié en tirant une ligne droite d'un Pole à l'autre, fit, *de sa pure & franche liberalité*, dit notre Auteur, fit présent aux Rois d'Espagne, de tous les Pais, soit Iles, soit Continent, qu'on decouvriroit au Couchant & au Midi, à cent lieues au delà des Açores, & à cent lieues au delà des Iles du Cap-Verd. Par sa Bulle datée du mois de Mai, de l'année mil quatre cens quatre-vingt treize, & la première de son Pontificat, il en confirma la possession aux Rois de Castille & de Leon, à leurs Heritiers & Successeurs; defendant à tous, de quelque ordre, ou de quelque dignité que ce pût être, soit Royale, soit Imperiale, d'aller ou d'envoyer à ces Iles ou Terres fermes découvertes ou à decouvrir, vers l'Occident & le Midi, sans une permission expresse de Leurs Majestez Catholiques. Il y avoit pourtant un Article pour excepter les Princes Chrétiens qui auroient possédé les Iles & les Terres fermes avant la Fête de Noël de l'année courante. Mais quelque re-

formation qu'on pût faire à la Bulle l'année suivante, il est toujours certain que Dom Jean Deuxième Roi de Portugal fut trompé, puisque les Molucques ne se trouverent point dans son lot. Alexandre fils de Philippe Roi de Macedoine, qui distribuoit des Provinces & des Royaumes, n'entendoit rien à faire des liberalitez en comparaison d'Alexandre VI. Depuis que Dieu eut donné la Terre à l'Homme, il n'appartenoit plus qu'au Pape de donner aux Espagnols la quatrième partie du Monde.

Ce savant homme dit mieux qu'il ne pense; & s'il parle ironiquement, il n'a pas l'honneur de connoître l'immensité de la puissance Papale. Hors le don des miracles, le Chef visible ne s'arroge-t-il pas tout le pouvoir du Chef invisible qu'il represente sous la triple Couronne? Or l'Homme-Dieu a déclaré qu'il avoit tout pouvoir sur la Terre: donc son Vicaire, son Lieutenant peut disposer absolument de notre Globe. Les Princes de l'*Obedience filiale*, loin d'admettre ce droit-là dans le soi-disant Successeur de Jesus-Christ, touchant la possession actuelle de leurs Couronnes & de leurs États, ils s'y opposent de toutes leurs forces; & ils ont grande raison; autrement on verroit beau jeu dans la Catholicité. Mais, ce qui est plaisant, c'est que ces mêmes Princes reconnoissent ce droit de la Papauté, non seulement sur leurs voisins, mais aussi sur les Societez les plus éloignées; voire pour le partage & la distribution de toute la Terre. Ce ne peut être que par ce principe-là que le Saint Pere Alexandre fit aux Rois d'Espagne une donation *Bullaire* & autentique d'un autre Monde, où on n'avoit fait que mettre le pié; & ce fut sur le même fondement que les Espagnols, se croiant bien & dûment autorisez, firent valoir, par la violence & par la cruauté, leur abominable pretention.

Pour renouër le fil de la Narration, la Cour d'Espagne ne voulant pas laisser infructueuse une découverte dont on pouvoit raisonnablement se promettre de grandes choses, resolut de renvoyer Colomb avec dix-sept Vaisseaux & une milice de douze cens hommes. L'Amiral n'étoit pas homme à refuser un parti si honorable, & d'ailleurs si conforme à son inclination. Aiant donc reçu l'ordre de faire lui-même ses preparatifs, & cela aux dépens de Leurs Majestez, il se pourvut de chevaux, de plusieurs sortes de Bêtes, mâles & femelles, pour la propagation de chaque espèce, à peu près comme dans l'Arche de Noé, notre second Pere & premier Sauveur. Colomb se munit aussi de ce qu'on sème & de ce qu'on plante en Europe; il fit provision d'armes; il choisit de bons ouvriers pour la mécanique; & même quelques Nobles se firent honneur & plaisir de voyager sous sa conduite.

Enfin tout étant prêt, l'Amiral partit de Cadis le vingt-cinquième de Septembre, mil quatre cens quatre-vingt quatorze, d'autres disent quatre-vingt treize. Aiant passé les Canaries, il prit plus à gauche qu'il n'avoit fait l'autre fois; & l'île *Desirée* fut la première terre qui parut à la Flote. On se contenta de la regarder, & aiant cinglé jusqu'à l'île Espagnole, on s'y arrêta. Là le Seigneur Colomb trouve bien du changement: ce ne sont plus ces Habitans amis & de bon commerce: les Espagnols qu'on avoit laissé dans la Tour, voulant faire les Maitres, avoient été tous massacrez. Le *Decouvreur*, Italien de naissance, & Espagnol de service,

ce, je vous laisse à penser si le desir de vengeance le pressoit : mais s'accommodant sagement au tems, il prit le parti de dissimuler. Peut-être aussi qu'étant forcé de convenir que les Espagnols s'étant attiré le massacre par leurs violences, & par leur mauvaise conduite, la Raison & l'Équité ne lui permettoient pas de s'en ressentir. Cette conjecture me paroît d'autant plus vraisemblable, que Colomb, avec douze cens hommes, étoit, ce semble, en état de tout entreprendre contre de tels Ennemis.

Jugeant donc plus à propos de s'établir paisiblement & de gré à gré dans le País, son premier soin fut de fonder une Colonie ; choisissant la Côte du Nord de l'Île, il y forma le Plan d'une Ville ; il y fit bâtir quelques maisons en attendant mieux ; il y mit des Habitans, & en l'honneur & à la memoire de la Reine d'Espagne, il lui donna le nom d'Isabelle. Ce Général, qui alloit au solide & à l'essenciel, fit aussi construire un Fort près des Mines de Cibao, qui sont les plus riches de l'Île Espagnole.

Ensuite détachant trois Vaisseaux de sa Flote, & montant sur l'un, il courut à la decouverte : ce ne fut pas sans succès ; car il trouva l'Île de Cuba au Sud, la Jamaïque & quelques autres Îles. Revenu à l'Espagnole, & se trouvant mal, il se fit porter à Isabelle où il recouvra sa santé ; mais il ne guerit pas si-tôt du chagrin qu'il devoit avoir. La plupart des nouveau *Isabellois* étoient morts de faim par une paresse Espagnole ; & les Naturels, à qui la barbarie & les vexations de ces Usurpateurs avoient fait perdre patience, étoient en armes pour s'en delivrer. Colomb fit justice à ces Originaires, & les plus coupables de ses gens furent exécutez à mort ; procéda équitable qui desarma les Indiens, & qui disposa tous les Chefs de la Nation à l'alliance & à l'amitié. Pendant ce tems-là on radouba quatre Vaisseaux qu'un tourbillon avoit mis en mauvais état. Les choses étant sur ce pié-là, Colomb se rembarque pour l'Espagne, où il rendit compte de cette seconde Expedition à ses Maîtres. Ils en furent si contents, qu'on lui ordonna un troisieme voyage ; & on lui donna cette fois-là douze Caravelles : ce sont certains Vaisseaux ronds, mais équipez comme une Galere.

Le vingt-huit Mai, on ne marque point l'année, l'Amiral étant arrivé à San Lucar de Barameda, envoya de là par avance quelques Caravelles à son Frere Barthelemi qu'il avoit laissé pour son Lieutenant dans l'Île Espagnole ; & lui, continuant sa Navigation vers le Cap-verd, parce que c'étoit la route la plus sûre, à cause de la guerre, & des Vaisseaux François, il entra dans le Golfe Paria, & ancrâ devant Cubaqua qu'il nomma l'Île des Perles. Suivant un Historien, dans ce mouillage-là un Matelot troqua avec une Indienne trois tours de perles contre un pot cassé ; & Colomb fit à peu près le même marché avec un Cacique : savoir si la Conscience n'étoit point blessée dans un tel commerce, c'est de quoi les Espagnols s'inquiétoient le moins.

Avec ces richesses mal-acquises, l'Amiral fit route à l'Île Espagnole ; & comme si c'eût été pour lui une fatalité de n'y rentrer qu'avec desagrément, il y trouva tout en desordre. Un Espagnol, nommé Roldan Ximenes, étoit la cause & l'auteur du trouble. Colomb, de qui il étoit la Créature, l'ayant tiré de la poussiere, l'avoit distingué jusqu'à l'établir son Grand-Prevôt. En l'absence de son Bien-

fauteur, cet ingrat, qui aparemment se sentoît toujours de sa première crasse, refusa d'obéir : il débaucha plusieurs Soldats, il forma un Parti ; enfin il se révolta si ouvertement contre Barthelemi Colomb, Lieutenant de la Colonie, que le Général aiant écrit à ce Rebelle pour l'exhorter à se reconnoître, il se moqua de sa Lettre & de ses remontrances. Il poussa même sa méconnoissance si loin, qu'il écrivit en Cour contre le Gouvernement établi dans ce Nouveau Monde ; mandant à Leurs Majestez Catholiques que les Colomb exerçoient une tyrannie dure, insupportable ; & qu'il paroïssoit visiblement, par leur conduite, qu'ils tendoient à l'indépendance, & au pouvoir arbitraire dans tous les País de leurs decouvertes.

Le Général, au lieu d'employer la force pour reduire les revoltez, & pour les mettre à la raison ; au lieu de gagner les Naturels par douceur & par complaisance, prit un chemin tout opposé ; mollissant devant les Rebelles, ce qui étoit le vrai moyen d'attiser indirectement le feu de la sedition, il s'attacha uniquement à domter les Caciques, c'est-à-dire à subjuguier une Terre, où, selon la justice & la probité, il ne pouvoit vivre qu'en hôte & en bon ami.

D'un autre côté, les avis, vrais ou faux, de Ximenes à la Cour, aiant aparemment porté coup, on y prit une résolution très-defavantageuse à l'Amiral. La dernière année du quinziesme siècle, les Rois conjoints nommèrent pour Gouverneur de l'Île Espagnole François Bouadilla, Chevalier de l'Ordre de Calatrava. Revêtu de cette nouvelle dignité, il s'embarque & fait une heureuse Navigation. Avant de mettre pié à terre le Chevalier se fait annoncer au *Decouvreur*, & lui signifie le sujet de sa venue ; quelle mortification ! quel coup de foudre ! Colomb ne consulta néanmoins que son devoir : sans balancer il se determine à bien recevoir son *Supplanteur*, ou *Successeur* ; & pour mieux lui rendre ce qui lui étoit dû, il va au devant du nouveau-venu. Mais le pauvre homme ne prévoyoit pas tout son malheur.

En effet, la première démarche du Sur-Intendant de la Justice, car c'étoit-là son Titre, & celle par où il s'installa, ce fut d'ordonner qu'on mît les deux Colomb dans les fers ; & que les aiant jetté separément dans deux Vaisseaux, on les transportât en Espagne. Cependant, n'en déplaise au Seigneur Chevalier, il avoit outrepassé ses ordres : car les Prisonniers, étant arrivez à Cadix ; & les Rois, aprenant qu'on avoit agi, à leur égard, avec tant d'indignité, ils en parurent très-mécontents. Il est donc bien à presumer que Bouadilla, craignant que son Prédecesseur ne fit obstacle à son établissement, l'avoit de son chef, traité d'une manière si rigoureuse. Patience ! On lui prepare une verge au Ciel ; & nous le verrons bientôt châtié au centuple.

Leurs Majestez Catholiques donc, compatissant au triste sort des deux *Enchainez*, envoyerent promptement ordre, non seulement de les mettre en liberté ; mais de leur donner, pour venir à la Cour, un équipage convenable à leur rang & à leurs grands services. Les prévenus comparurent devant le Conseil, & prouverent clairement leur innocence.

Je ne saurois dire si ce fut en consequence de leur justification ; mais il passé pour certain qu'après cela, il fut resolu de rapeller le Chevalier, & de lui envoyer un Successeur. Le choix tomba sur

Nicolas d'Ovando, grand Commandeur de Larez. Il partit en mil cinq cens deux; & étant arrivé à l'Île Espagnole, il y gouverna sous le titre de Viceroy. Probablement, Bouadilla ne céda pas son poste sans repugnance & sans chagrin: mais il emportoit avec soi la plus réelle & la plus solide des consolations. De quelque manière que ce Gouverneur se fût enrichi, à droit ou à gauche, il n'avoit assurément point perdu de tems. En moins de trois ans Bouadilla s'étoit fait un Capital de cent mille livres de poids en or fondu, outre les grains de la même matière, parmi lesquels il y en avoit un qui pesoit trente-sept livres. Ximenès s'embarque avec cette riche toison: mais la Mer seule en profita: une tempête s'étant élevée, l'Ex-Gouverneur perit avec toute sa fortune dorée; & le naufrage fut si complet, que de trente Vaisseaux qui composoient la Flote, il n'en échapa que quatre ou cinq.

Quant à Christophe Colomb, ce seroit dommage de le laisser là. On ne particularise point les suites de sa justification. Voici seulement ce que l'Historien nous dit; mais pour le trait qui va suivre, vous y ferez telle reflexion qu'il vous plaira, n'ayant pas le tems de le critiquer.

Ce fut, dit l'Écrivain, au retour du troisième voyage de Colomb, l'an mil quatre cens quatre-vingt seize, que les Espagnols qui avoient donné aux femmes du Nouveau Monde leurs écrouelles, eurent d'elles en échange la vilaine maladie qu'ils portèrent dans le Royaume de Naples; où les Dames qui en avoient été infectées la communiquèrent aux François dans l'expédition téméraire de leur jeune Monarque Charles VIII. Si ce fait-là est aussi constant qu'il paroît peu vrai-semblable, tant par la Physique, que pour l'anacronisme, jamais il ne se fit un plus méchant négoce. Sortons promptement de cette pouriture, de cette infection; & reprenons le grand air avec Colomb.

Il fit un quatrième voyage; & cette Navigation ne fut pas moins utile que les précédentes. Sa première découverte fut l'Île de Guanaxo, pas loin d'une Province en Terre ferme, nommée par les Naturels Hiquera, & que les Espagnols apellerent le Cap de Honduras. Faisant voile de cet endroit-là, & aiant couru le long de la Côte, à l'Orient, il trouva le País de Veragua, riche en mines d'Or; vogua jusqu'au Golfe d'Uraba, & eut quelque connoissance de la Mer Australe. Après avoir navigé dans la Jamaïque, défait ses gens qui se revoltèrent, il passa dans l'Île Espagnole; & enfin lui & son Frere revinrent en Espagne, où Christophe, dont la vie n'avoit été qu'une agitation continuelle, entra dans le repos éternel. Il mourut le quatrième de Mai, mil cinq cens six.

N'est-il pas juste de donner le portrait d'un homme si rare? Le voici. Ce grand *Decouvreur* étoit d'une taille bien prise, la physionomie revenante, le poil roux, l'œil vif, le nez aquilin, & la bouche grande. Pour l'esprit, il possédoit de belles & bonnes qualitez. Ce pauvre Génois illustra sa Posterité par son mérite & par des Alliances. Il laissa deux Fils, Dom Diegue Colomb, qui de Marie de Toledé, son Epouse, & Fille de Ferdinand de Toledé, Grand Commandeur de Leon, eut un Fils, nommé Dom Louis, qui fut le troisième Amiral des Indes Occidentales. Le second Fils de Christophe fut Dom Fernand Colomb: celui-là voulut accompagner son Pere dans le troisi-

me voyage; la chaine du septième Sacrement lui faisant apparemment peur, il ne s'y engagea point. Il étoit savant, ou du moins il aimoit les Livres; car en mourant il legua par son Testament à la Métropolitaine de Seville, une Bibliothèque de vingt mille volumes; plus ou moins.

La Posterité de Colomb a toujours augmenté en splendeur: c'est de ce sang, qui étoit si peu de chose dans sa source, que sont descendus les Ducs de Veragua, Marquis de Jamaïque, Amiraux des Indes. Ainsi, on peut dire de ce célèbre Marin, que par son genie; par son courage & par ses travaux, il fut l'Artisan de sa fortune, & l'Auteur d'une Noblesse incomparablement mieux fondée que celle qui vient d'une robe, ou d'une somme d'argent.

Au reste, les quatre voyages de Colomb valurent aux Rois Ferdinand & Isabelle plus de soixante millions d'Or; & suivant les Regîtres de Seville, depuis mil quatre cens quatre-vingt douze; jusqu'à mil six cens quarante-cinq, il en entra en Espagne quarante-cinq mille millions. Je n'examine point si ces premières acquisitions sur les propriétaires & les possesseurs du Nouveau Monde, n'étoient pas plutôt un brigandage qu'un profit légitime: mais j'ose bien avancer que ces richesses, par les guerres; par le luxe; par les profusions, ont été plus nuisibles qu'avantageuses; je ne dis pas seulement à la Monarchie Espagnole que nous avons vu dans une décadence pitoyable; mais je dis même à toute l'Europe; qui, par la jouissance de ces Trésors, est tombée dans des excès qu'on ne connoissoit point. L'ancienne République de Rome éprouva le même malheur. Après la mort de Colomb, le dessein de pénétrer dans le Nouveau Monde ne tomba pas; le premier *Decouvreur* eut en divers tems plusieurs Successeurs; & hors l'honneur de la première découverte, ils ne réussirent pas moins que lui dans l'un & l'autre bord de ce País des richesses & des Trésors; qu'on pourroit appeler le vaste Cabinet des raretez & des productions précieuses de la Nature.

Parmi ces braves *Rechercheurs* des alimens de l'avarice, du luxe & de la vanité; ceux dont on a conservé les noms, sont Vincent & Arias Pinson, Oregliane, Magellan, Cortez, les Pizarres, les Almagres, les Niqueza, Valbea, Solis, Ponce de Leon, Vasquez, Carage & Nugno. Mais l'an mil cinq cens un, Americ ou Aimeri Vespuce, Florentin, sous l'autorité & par commission de Dom Emanuel Roi de Portugal, & Successeur de Jean II. fut le premier, au moins connu, qui entra dans les terres; & cela lorsqu'il cherchoit un passage aux Moluques par delà l'Équateur; ce fameux Marin alla jusqu'à Paria, & au Bresil, sans pénétrer plus avant. C'est cet Americ qui a donné son nom au Nouveau Monde; & dont par là la mémoire a eu un sort plus glorieux que tous les Princes & que tous les Conquerans qui ont fait bâtir des Villes pour s'éterniser chez les Races futures. Au reste, l'Italie a sujet de prendre la meilleure part à l'honneur de cette grande découverte, puisque cette belle contrée donna la naissance à Colomb & à Americ Vespuce.

D'autres ont aussi nommé l'Amérique l'Inde Occidentale, ou parce que ce País-là est situé au Couchant, ou à cause que, dans le même tems, les Portugais s'appliquoient beaucoup dans la Navigation, à trouver les Indes Orientales.

Quant

Quant au titre de Nouveau Monde, on ne doit pas croire, dit l'Historien, qu'on n'en eût jamais eu aucune connoissance de ces Pais-là. Les Anciens en avoient une idée confuse, & même les Peuples de ce grand Continent n'ignoroient pas tout-à-fait notre Monde. Dans les dernières découvertes les *Californiens* confesserent avoir oui dire à leurs Ancêtres, que dans un autre Monde que le leur, il y avoit des hommes barbus & habillez. Les Mexiquois instruits, par tradition, que leurs Peres avoient été transplantés dans cette Region-là, demanderent aux Espagnols s'ils ne venoient pas de l'Orient; & cette question étoit fondée sur une prétendue Prophétie qui avoit cours parmi ces Habitans; & qui portoit que certains Peuples de l'Orient devoient un jour entrer dans le Pais.

On prétend que ce Continent séparé du nôtre n'a point échappé à la connoissance des Anciens; & on cite en preuve un morceau de la vieille Histoire, intitulé, *Dialogue entre un Prêtre Egyptien & Solon, sur l'île Atlantique*. Savoir si ce fut un tremblement de Terre qui causa cette separation, c'est ce qu'on ne veut point approfondir. Platon rapportant cette aventure dans ses *Critias & Timée*, fait dire au premier, que cette île-là est aussi grande que l'Afrique tout ensemble; qu'il y avoit un Temple long de mille pas, large de cinq cens; que le dehors de ses murailles étoit revêtu d'argent; & qu'au dedans tout brilloit d'Or; de Perles & d'Ivoire. Il y a plusieurs choses suspectes dans cette Narration Platonique: mais le fond n'en est ni fabuleux, ni bâti sur l'Allegorie: car ce Philosophe, surnommé, bien ou mal, le Divin, dit affirmativement, qu'il ne fait pas un conte, mais qu'il recite une vraie Histoire; or Platon le Divin est, ce me semble, un Auteur assez grave pour le croire sur sa parole. Je finis ici l'histoire de la découverte; & je viens à la notion générale.

L'Amerique a sa longueur du Midi au Septentrion; & cette étendue fait environ deux mille trois cens quarante-sept lieues: mais pour sa largeur, elle differe si fort en quantité d'endroits, qu'il n'est pas possible d'en fixer la distance. Les bornes de ce Continent, dans ce qui est connu s'entend, sont à l'Orient, la Mer Atlantique ou Mer du Nord; qui le separe de l'ancien Monde par un espace de mille ou douze cens lieues, plus ou moins selon les Pais: au Septentrion, le Groenland; le Detroit de Hudson, & la Mer Christiane: à l'Occident, la Mer du Sud; & au Midi, le Detroit de Magellan.

La situation de l'Amerique dans trois Zones différentes y cause une grande diversité de Climats. Suivant les Contrées, l'Air y est chaud ou froid; & le Terroir stérile ou plus fécond. On peut pourtant dire en général que ce Nouveau Monde est extrêmement fertile; il a tout ce que nous avons: mais il abonde en une infinité de belles & bonnes choses que l'Europe ne connoit pas, & dont elle ne fait usage que parce qu'on les transporte de ces Pais-là.

Il y coule; comme chez nous, un grand nombre de Rivières: mais on n'y connoit que trois grands Fleuves: deux au Midi, qui sont les Amazones, & la Plata ou le Paraguay; & un au Nord, savoir la Rivière de Saint Laurent qui traverse le Canada.

Communément, les Originaires de ces Régions-là sont farouches, fourbes, vindicatifs; & quoiqu'ils ne manquent ni de genie, ni de force, ni d'agilité, la paresse, la fainéantise & la lâcheté n'en dominent pas moins chez eux. J'ai dit communément; car il y a des Contrées où le bon prévaut sur le mauvais chez les Habitans. La chair humaine est trouvée excellente en plusieurs endroits de ce Continent; & on y mange son ennemi de grand appetit. Il s'y voit des Géans & des Nains: les premiers sont les Patagons, qui, à ce qu'on dit, ont l'estomac assez chaud pour manger un veau en un repas, & l'haleine assez bonne pour avaler d'un seul trait un seau de vin. Les Nains sont les Guayazis, gens d'une taille fort au dessous de la mediocre, & qui habitent le long de la Rivière des Amazones.

On partage en quatre Classes les Habitans de l'Amerique: les Naturels, qui vivent de chasse & de Maïs, ou Blé d'Inde; & qui n'ont ni Villes, ni Police, ni Loix, ni Religion: savoir comment on peut accorder cette definition des Originaires, avec tant de belles choses qu'on publie des Americains avant qu'on les eût découverts & conquis, c'est ce qui ne me paroît guère faisable. La seconde classe d'Habitans, sont les Européens qui, renonçant au vieux Monde, se sont établis dans le Nouveau. Le troisième ordre tient le milieu entre les Naturels & les Etrangers; ce sont ceux qui naissent des Européens, ou plutôt des Gens de l'ancien Monde, & des Americaines; ou des Americains Originaires & des Etrangères; on les appelle Metis ou Crioles. Enfin les derniers sont les malheureux Nègres, dont la plupart, si je ne me trompe, transportés d'Afrique, par achat, par un Trafic honteux à notre Espèce, mènent, hors de leur Patrie, une vie misérable: leurs Maîtres, ou pour mieux dire, leurs barbares & terribles Tirans, traitant ces pauvres Esclaves, quoique leurs *Co-individus*, plus durement que les chevaux & que les chiens.

Avant la découverte, le Diable regnoit paisiblement sur ce vaste Pais que nous nommons aujourd'hui l'Amerique. Comme c'est la même chose pour le Prince des ténèbres, que les Hommes n'ayent point de Religion, ou qu'ils en professent une mauvaise, Satan dominoit sur ce Monde-là, comme lui appartenant de droit; & il le regardoit, sans doute, comme le plus beau fleuron de sa Couronne. En effet, ces Peuples étoient ou Athées, ou Gentils. Là, aussi bien qu'autrefois sur presque toute la Terre, & encore à présent en quantité d'endroits du vieux Monde, le faux culte étoit bigaré. Les Habitans s'y étoient fait des Dieux à leur guise; chaque Nation avoit les siens; & ils choisissoient parmi les Ouvrages de la Nature tout ce qu'ils s'imaginoient avoir un caractère de Divinité. Ceux dont la Religion étoit la plus exécrationnable adoroient *l'Anti-Dieu*; je veux dire l'Ange révolté & précipité dans les Enfers. Au fond, ces gens-là ne raisonnoient pas trop mal dans leur aveuglement: concevant, aussi bien que nous, cet Être que nous appelons Diable, comme un mauvais principe, comme une cause naturellement malfaisante, ils tâchoient de se le rendre favorable à force de Sacrifices, d'Offrandes & de Supplications: n'étoit-ce pas agir conséquemment? Les Conquistans de l'Amerique y ont introduit le Christianisme: mais je ne sai si Messire Satan a beau-

beaucoup perdu à une telle Revolution. Outre que la Foi Evangelique qu'on a prêché à ces ignorans, est corrompue, & le service tout defiguré, tout *paganisé*, ils n'ont, disent les Géographes, reçu le Myſtere de la Redemption, que par grimace; *On en trouve très-peu, pour ne pas dire point du tout, qui puissent rendre raison de leur*

croyance. Il est vrai qu'on s'en prend en partie, aux *Convertisseurs*: appliquez uniquement à l'avidité & infatiable recherche des richesses & des Trésors du País, les affaires de l'autre Monde leur sont fort indifferentes; ils ne considerent, dit un Ecrivain; ni la gloire de Dieu; ni le salut du Prochain.



CARTE DU CANADA OU DE LA NOUVELLE FRANCE

dressée sur les observations les plus Nouvelles, & Suivant

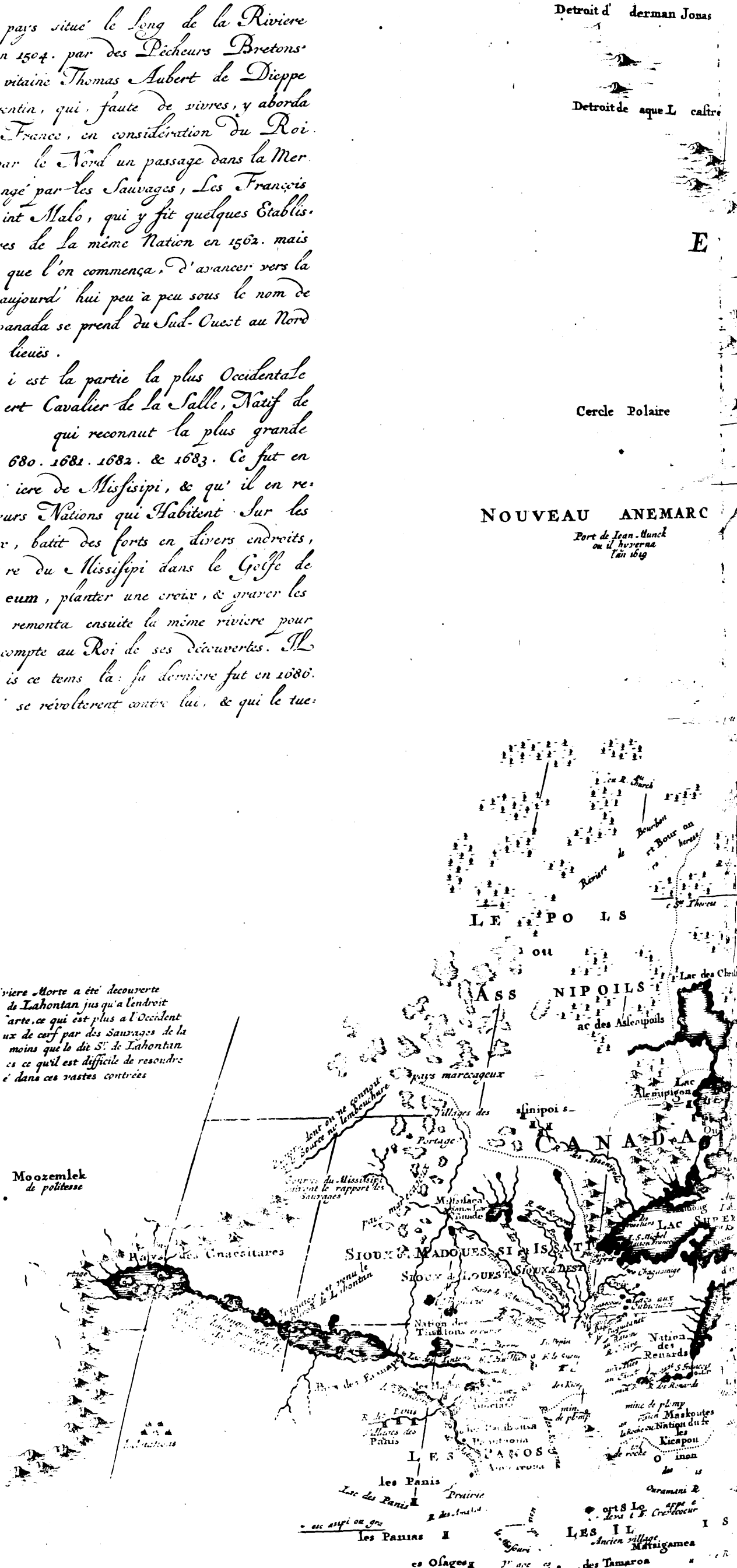
RETOURIQUE.

75 Le Canada tire son nom de son pays situé le long de la Rivière de Saint Laurent. Il fut découvert en 1504. par des Pêcheurs Bretons qui y furent jettés par la tempeste par le capitaine Thomas Aubert de Dieppe le reconnut en 1508. Jean Cabot, qui faisoit de vivres, y aborda en 1525. lui donna le nom France, en considération du Roi François I. qui l'avoit en vue le Nord un passage dans la Mer du Sud. Verrazzan ayant été reçu par les Sauvages, Les Français y envoyèrent Jacques Cartier en 1534. qui y fit quelques établissements en 1539. Il s'en vint de la même Nation en 1562. mais elle ne s'y établit solidement que l'on commença, d'avancer vers la 70 Partie Occidentale, qui se trouve aujourd'hui peu à peu sous le nom de Louisiane. La plus grande partie du Canada se prend du Sud-Ouest au Nord Est, & renferme une distance de 1000 lieues.

65 Pour ce qui est de la partie la plus Occidentale du Canada, elle fut découverte par le Cavalier de la Salle, Nain de Rouen, & Gouverneur du Canada qui reconnut la plus grande partie de ce pays dans les années 1680. 1681. 1682. & 1683. Ce fut en cette dernière année qu'il se rendit à l'embouchure de Missisipi, & qu'il en reconnut tous les environs. Les Nations qui habitent sur les bords de cette rivière, fit à l'embouchure, bâtit des forts en divers endroits, & arriva au mois d'Avril de l'année 1682 dans le Golfe de Mexique. Là il fit chaquer un, planter une croix, & graver les armes de France sur un rocher. Il remonta ensuite la même rivière pour se rendre à Québec, d'où il rapporta au Roi de ses découvertes. Il retourna plusieurs fois à l'embouchure de ce fleuve, la dernière fut en 1686. qu'il y alla accompagné de plusieurs Nations qui se révoltèrent contre lui, & qui le tuèrent d'un coup de fusil dans

La Rivière Morte a été découverte de la source de la Rivière de la Montagne qui est plus à l'Occident que celle de la Rivière de la Montagne par des Sauvages de la Nation des Hurons, mais ce qu'il est difficile de résoudre est de savoir si elle se jette dans ces vastes contrées

Lac d'eau salée de 30 lieues de large et 30 de tour suivant le rapport des Sauvages qui disent encore que son Embouchure qui est bien loin du côté du Sud ne passe pas de 2 lieues de large, qu'il y a environ 100 villes autour de cet espace de Mer sur lesquelles ils navigent avec de grands bateaux



55

50

45

40

260

270

275

280

285

290

DISSERTATION

SUR LE

CANADA,

OU LA

NOUVELLE FRANCE.

Depuis l'année 1504. que les François découvrirent ce grand Pais, ils lui ont donné le nom de Nouvelle France. Les Espagnols en avoient fait la découverte les premiers; mais comme ils n'y trouverent rien de considérable après y avoir mis pié à terre, ils n'eurent pas de peine à l'abandonner, & le nommerent *Capo di nada*, c'est-à-dire le *Cap de rien*, d'où est venu par corruption le nom de Canada qu'on lui donne communément dans les Cartes. On renferme sous ce nom toute cette vaste Region de l'Amerique Septentrionale qui a le Nouveau Mexique au Couchant, la Floride au Midi, & qui est bornée au Levant par la Mer du Nord, laquelle jointe au Détroit de Hudson & la Mer Christiana la sépare vers le Nord des Terres Arctiques. *Jean Veraslan* fut le premier qui découvrit ce Pais; mais il paya sa curiosité de sa vie. *Jaques Cartier* y alla ensuite, qui, quoi que plus heureux dans sa Navigation, revint en France fort dégouté de ce Pais-là. Enfin on y envoya d'autres Navigateurs qui reconnurent mieux le Fleuve St. Laurent, & vers le commencement du dernier siècle une Colonie partie de Rouen tenta de s'y établir malgré les Sauvages. Elle s'arrêta sur les Côtes voisines de Quebec, ville Capitale du Pais, située sur les bords de ce fleuve; sur quoi il faut remarquer que l'on n'entend pas ici par le mot de Côtes, les Montagnes, Dunes, ou toute autre sorte de terrain qui retient la Mer dans ses bornes, mais certaines Seigneuries, écartées les unes des autres de deux ou trois cens pas, qu'on appelleroit en France Bourgs ou Villages. Mais ces noms sont inconnus en ce Pais, où ce seroit faire tort aux Habitans, que de les nommer Paisans ou Villageois, puisqu'ils sont riches, qu'ils ne payent ni sel ni taille, qu'ils chassent & pêchent librement, & qu'en un mot ils vivent plus à leur aise que quantité de Noblesse délabrée de France. Comme tout ce terrain n'étoit

Tom. VI.

qu'un Bois de haute futaye, les nouveaux venus ne furent point embarrassés de trouver du fonds, on les mit à même, & on leur en donna tant qu'ils en voulurent défricher. Les plus pauvres eurent jusqu'à quatre arpens de terre de front, en prenant l'arpent pour un espace de cent perches en carré, chacune de 18. piés de long. Ils furent obligés de couper les arbres & d'en tirer les fouches, avant que d'y pouvoir mettre la charrue. Ce fut à la vérité un embarras & une grande dépense dans les commencemens, mais ils en furent bien dédommages dans la suite, ces terres vierges rapportant au centuple dès qu'on les peut semer. C'est au mois de Mai que le blé se sème, & la recolte s'en fait à la mi-Septembre. On n'y bat point les gerbes sur le champ, mais on les ferre dans la grange, & l'on ne prend le fleau qu'en Hiver, parce qu'alors le grain se sépare plus facilement de l'épi. On y sème aussi de ces petits pois dont on fait tant de cas sur les tables délicates, & dont les amateurs de la bonne chère achètent si chèrement la nouveauté. Tous les grains y sont fort communs, aussi bien que la viande & la volaille, le bois n'y coûte que le transport, en un mot on vit fort commodément & à bon marché dans ce Pais-là.

Il fut habité dans les commencemens par deux fortes de gens; les uns vinrent de France avec quelque argent pour s'y établir: les autres étoient des Officiers & des Soldats du Régiment de Carignan, qui se voyant cassés vers le milieu du dernier siècle, vinrent en ce Pais changer l'épée en bêche, & quitterent le métier de la guerre pour l'agriculture. Les Gouverneurs Généraux leur donnèrent d'abord des concessions pour trois ou quatre lieues de front, & aux Soldats autant de terrain qu'ils souhaiterent, moyennant un Ecu de fief par arpent. Tous se mirent à défricher la terre. Les arbres aussi vieux que le fonds qui les portoit, tomberent sous les coups redoublés. Les profondes racines firent place aux sillons; & bientôt ces campagnes herissées

Y

fées

fées de bois, devinrent unies & propres au labourage. Ce n'étoit plus la même terre, c'étoit une terre nouvelle, qui ouvroit libéralement son sein à ses nouveaux habitans; les épics succéderent à ces troncs inutiles qui ne faisoient qu'embarrasser sa surface, en sorte qu'on peut dire aujourd'hui de ce País:

Jam seges est ubi Sylva fuit.

C'étoit peu d'y envoyer des hommes, capables de le rendre fertile & abondant; eux-mêmes avoient besoin de s'y perpétuer, & il leur falloit pour cela des aides semblables à eux. La nourriture & le vêtement ne suffisoient pas aux hommes en certains tems: ils ont encore d'autres besoins; que le travail ne fait quelquefois qu'irriter, & que l'impossibilité de les satisfaire ne sert qu'à rendre plus vifs & plus pressans. On en a même vu abandonner les entreprises les plus hardies, & les habitations les plus délicieuses, faute de ce secours qui fait aimer la vie, par le plaisir de la donner à d'autres soi-même, & de renaître dans des rejettons semblables à soi. En un mot il falloit planter des hommes nouveaux dans ce País jusqu'alors dénué d'habitans, & la terre qui ne demandoit qu'à les nourrir, demandoit aussi une génération nouvelle. Mais où trouver des femmes qui voulussent ainsi se transplanter, & sur tout des vierges pour peupler une terre vierge? La France, autant ou plus qu'aucun autre País, abonde en filles soigneuses de la conservation du Genre Humain, qui, sans avoir été mariées, ne laissent pas de devenir mères, & qui, semblables aux filles de Lot, plutôt que de laisser périr leur race, coucheroient avec leur Père dans un besoin. On prit donc un es-fain nombreux de ces charitables Heroïnes que l'on transporta dans ce Monde nouveau, où par le moyen d'un Batême, non moins nécessaire parmi les gens de Mer que celui qui régénère les nouveaux nez, elles furent purifiées des souillures de leur vie passée, & se donnerent en arrivant pour aussi vierges qu'elles étoient sorties de France. Coutume bizarre & profane, où l'on joue sans scrupule, un des plus grans mystères de la Religion. Mais quelque abus qu'il y ait dans cette pratique, elle s'observe de tradition immémoriale sous la Ligne, sous les Tropiques, sous les Cercles Polaires, sur le Banc de Terre-neuve, & aux Détroits de Gibraltar, du Sond, & des Dardanelles. Là on fait mettre à genoux les novices Voyageurs, on les force de jurer sur un Livre de Cartes Hydrographiques qu'en pareil cas ils feront religieusement observer aux autres ce qu'on leur va faire à eux-mêmes; & après ce serment les plus anciens Matelots, le visage noirci, & le corps envelopé de cordes & de guenilles, faisant la fonction de Baptistes, versent plusieurs seaux d'eau sur le corps de ces Cathécumenes nouveaux, sans avoir aucun égard au tems ni à la saison. Il est vrai qu'on peut s'affranchir de cette longue & laborieuse asper-sion en donnant à l'Equipage de quoi se batiser intérieurement d'eau de vie; mais ce n'est qu'à ce prix qu'on peut éviter le tribut.

La Troupe d'Amazones ainsi purifiée, & conduite par de vieilles routières, aguerries de longue main dans le métier, fut mise à terre au grand contentement des pauvres transplantés, qui, plus heureux que les premiers habitans de Rome dans l'artifice dont ils usèrent pour enlever les Sabines, se virent en état d'avoir chacun une femme sans effusion de sang. Il est vrai qu'il falût, sans beaucoup choi-

fir, les prendre telles qu'elles leur tomboient sous la main; mais tout est bon pour des gens affamez, & d'ailleurs un long trajet & le batême dont j'ai parlé, suffisoient pour faire oublier les vieux péchez de ces Magdeleïnes qui venoient en ce País à bonne intention. On les partagea en trois bandes, qu'on fit entrer dans autant de sales différentes, où les plus preffez vinrent brusquement à l'emplette de celles qui étoient le plus à leur gré. Ils s'adressoient aux Directrices, auxquelles ils étoient obligez de déclarer leurs biens & leurs facultez, avant que de choisir dans aucune de ces bandes. Il n'étoit pas permis d'examiner tout, encore moins d'en venir à l'essai, il falloit acheter la pièce sur l'échantillon. Les Parties étant d'accord, le Notaire écrivoit le contrat, le Prêtre en faisoit la cérémonie, & elles commençoient à se connoître par le Mariage. Le lendemain le Gouverneur Général leur faisoit distribuer assez de provisions pour les encourager à prévenir le repentir qui suit de près ces sortes d'engagemens. Les conjoints entroient en ménage, à peu près comme Noë dans l'Arche, avec un Bœuf, une Vache, un Cochon, une Truie, un Coq, une Poule, deux barils de chair salée & une pièce d'argent. Les Officiers plus délicats que leurs Soldats s'allioient dans les Familles des anciens Gentilshommes du País, ou dans celles des plus riches Habitans; car il y avoit alors près de cent ans que les François possédoient le Canada. Tout le monde y fut bientôt logé commodément. Les maisons sont de bois, à deux étages, & les cheminées extrêmement grandes, parce qu'on y fait bon feu pendant quatre mois, c'est-à-dire depuis Decembre jusqu'en Avril, que les hautes montagnes de ce Continent rendent le froid fort piquant.

La Ville de Quebec, située, comme j'ai dit, près de la Riviere de S. Laurent, est à peu près d'une lieue d'étendue, à 47. degrez 12. min. de Latitude Septentrionale. Elle est partagée en haute & basse, celle-ci habitée par les Marchands à cause de la commodité du Port, le long duquel ils ont fait bâtir de très-belles maisons à trois étages, d'une pierre aussi dure que le marbre; celle-là, non moins belle ni moins peuplée, habitée par les Artisans, & par les gens de distinction. Le Château, bâti sur le terrain le plus élevé, commande la Ville de tous côtez: c'est-là que les Gouverneurs Généraux font leur séjour ordinaire, jouissant de la plus belle vue & la plus étendue qui soit au monde. Cette Ville est environnée de plusieurs sources de très-bonne eau vive, d'où il seroit aisé de tirer des fontaines pour la commodité des habitans. Ceux qui demeurent au bord du fleuve & dans la basse Ville ne ressentent pas la moitié tant de froid que les habitans de celle d'en haut, outre qu'ils ont la commodité de faire transporter en bateau jusques devant leurs maisons, le blé, le bois & les autres provisions nécessaires. Mais si l'Hiver est plus rude dans la haute Ville, l'Été n'y est pas si chaud qu'en bas; il s'y élève un vent frais qui tempère l'ardeur du Soleil & qui y fait une compensation de bien & de mal. On va de l'une à l'autre Ville par un chemin assez large, un peu escarpé, & bordé de maisons des deux côtez: ce qui fait voir que le terrain de Quebec est inégal, & la symétrie mal observée dans la construction des maisons. L'Intendant demeure dans un fond un peu éloigné sur le bord d'une petite Riviere, qui se joignant au Fleuve de S. Laurent renferme la Ville dans un angle droit. Il est logé dans le Palais où le Conseil Sou-

Souverain s'assemble quatre fois la semaine. On voit à côté de cet Edifice de grands magasins de munitions de guerre & de bouche. Il y a six Eglises dans la haute Ville : la Cathédrale est composée d'un Evêque & de douze Chanoines, qui, quoi que Prêtres Seculiers, vivent néanmoins en communauté comme des Religieux. Le premier de ces Evêques s'appelloit François de Laval. La maison où demeurent ces Chanoines est fort grande & appartient au Chapitre; c'est un chef-d'œuvre d'Architecture, pour la belle ordonnance & le bon goût du Bâtiment. Mais ce qui rend ces Prêtres plus recommandables, c'est que, contre l'ordinaire des gens de leur profession, ils ne se mêlent que des affaires de leur Eglise. Leur service est tout-à-fait semblable à celui des Eglises Cathedrales de France. La seconde est celle des Jesuites, située au centre de la Ville. Elle est belle, grande & bien éclairée. Le grand Autel est orné de 4. grandes colonnes cilindriques & massives d'un seul bloc, de certain Porphire de Canada, noir comme du Jais, sans filets & sans taches. Leur maison est très-commode en toutes manières & a beaucoup de logement, avec de beaux jardins & plusieurs allées d'arbres si touffus que les rayons du Soleil n'y peuvent pénétrer. Ce n'est pas la seule chose que ces bons Pères ayent pour se procurer du plaisir en Été : ils y ajoutent celui de boire frais, ayant pour cet effet de bonnes glacières qu'ils ont soin de bien remplir : c'est pour se consoler du peu d'Ecoliers qu'ils ont dans leur Collège, où il n'en est guères vu plus de cinquante à la fois. La troisième Eglise ou Chapelle est celle des Recolets, qui firent si bien leur cour à Mr. De Frontenac, alors Gouverneur Général du Canada, qu'ils obtinrent par son crédit la permission d'y avoir un Couvent. Les Jesuites, gens artificieux & adroits, qui craignirent que ceux-ci ne leur enlevassent leurs devotes, voulurent d'abord s'opposer à cet établissement. Ils gagnèrent l'Evêque, qui non moins dévoué à la Société que les Constitutionnaires d'aujourd'hui, voulut aussi empêcher l'avancement des Recolets, quoi que ses créatures. Mais le Gouverneur, qui n'étoit pas animé de l'esprit Jesuitique de Louis XIV. fit si bien, que les Religieux de S. François gardèrent l'Hospice qu'ils avoient, en dépit des Disciples de Loiola, & acquirent de plus une maison. La quatrième est celle des Ursulines, qui a été brûlée & rebâtie deux ou trois fois de mieux en mieux. La cinquième est celle des Hospitalières, qui ont un soin très-particulier des malades, quoi que ces Religieuses soient pauvres & mal logées.

Le Conseil Souverain, qui se tient, comme j'ai dit, chez l'Intendant, est composé de 12. Conseillers d'épée outre l'Intendant & le Gouverneur Général. Il juge toute sorte de procès sans appel & en dernier ressort. L'Intendant s'arroge le droit de Présidence, mais le Gouverneur le lui dispute, & en effet quand il vient à la sale de Justice, il se place à l'opposite de l'Intendant, si bien qu'ayant un égal nombre de Juges à leurs côtes, on ne distingue point quel est le siège du Président. Si la Justice n'est point là plus chaste & plus désintéressée qu'en France, du moins s'y vend-elle à meilleur marché : on n'y passe point par les ferres des Avocats, par les ongles des Procureurs, ni par les griffes des Greffiers; vermine importune qui n'avoit point encore infecté le Canada en 1684. qui est le tems auquel ont été faits les Mémoires que je suis ici. Chacun y plaidoit sa cause : la Justice y étoit brieve & sommaire, &

l'on n'y connoissoit, ni fraix, ni épices, ni dépens. Outre ce Tribunal, il y a encore un Lieutenant Général, Civil, & Criminel, un Procureur du Roi, un Grand Prévôt, & un Grand Maître des eaux & forêts.

A une lieue & demi de Quebec au Nord-Est, est l'île d'Orléans, qui a 7. lieues de long & trois de large : elle est toute entourée d'habitations où le terroir rapporte toute sorte de grains. En remontant la Rivière de S. Laurent, dans laquelle est située cette île, on trouve celle de Montreal, qui peut avoir 14. lieues de longueur & cinq de largeur, appartenant en propre à Messieurs de S. Sulpice de Paris. Dans cette île est une Ville de même nom, toute ouverte & sans aucune fortification de pieux ni de pierres. Il seroit pourtant aisé d'en faire un poste imprenable par l'avantage de sa situation, quoi que son terrain soit égal & sablonneux. Les courans obligent les petits Vaisseaux de s'arrêter au pié des maisons d'une des faces de la Ville, & à un demi-quart de lieue de là on ne voit sur le fleuve que cascades, bouillons, cataractes &c., où il faut débarquer & porter les Canots par terre jusqu'à ce qu'on ait passé ces sauts. On entre ensuite dans le Lac S. François, auquel on donne 20. lieues de circonférence, & de là au Fort de Frontenac, situé à l'entrée d'un Lac de même nom. Cette Place est quarrée & a de grandes courtines flanquées de 4. petits Bastions; mais ces flancs n'avoient que deux creneaux, & les murailles en étoient si basses, qu'on y pouvoit facilement grimper sans échelle. Mr. le Chevalier de Callières a travaillé depuis à la faire fortifier. Elle est très-avantageusement située pour trafiquer avec les cinq Nations Iroquoises qui habitent aux environs; car leurs villages n'étant pas éloignés du Lac, il leur est facile d'y transporter leurs Pelleteries en Canot. Mais en tems de guerre, elle seroit de peu d'importance à cause des cataractes & des grands courans qui sont sur le fleuve, où 50. Iroquois arrêteroient à coups de pierres 500. François bien armés; puisqu'en l'espace de 20. lieues le long du fleuve, l'eau est si rapide, qu'on n'oseroit éloigner le Canot du rivage de plus de quatre pas. Il ne seroit pas moins dangereux de chercher l'ennemi par terre, tout le Canada n'étant qu'une vaste forêt, où les Sauvages sont naturalisez à sauter de rocher en rocher, à percer les ronces & les broussailles, & à courir à travers les épines & les buissons, comme en rase campagne.

Les Marchands établis à Montreal ne travaillent que pour ceux de Quebec dont ils sont commissionnaires : ils y viennent faire leurs emplettes deux fois l'an. Les Sauvages d'alentour, établis ou vagabonds, y portent des peaux de Castor, d'Élan, de Caribou, de Renard & de Martre, en échange de fusils, de poudre, de plomb &c. Tout le monde y trafique avec liberté, & c'est la meilleure profession du monde pour s'enrichir en très-peu de tems. Tous les Marchands s'entendent pour vendre leurs marchandises au même prix; mais les habitans de leur côté haussent le prix des denrées & des vivres, à proportion de celui des marchandises qu'on leur vend. Quant à la manière de vivre du Pais, le faste & le luxe ne régnent pas moins dans la Nouvelle France que dans l'ancienne, & la seule parure des filles suffiroit pour ruiner les meilleures maisons, si elles ne se soutenoient d'ailleurs par une grande économie.

La source du Fleuve S. Laurent a été inconnue jus-

jusqu'à présent; car quoi qu'on l'ait remonté jusqu'à sept ou huit cens lieues, on n'en a pu encore découvrir l'origine. Le plus loin que les Coureurs de bois aient été, est au Lac de Lenemipigon qui se décharge dans le Lac Superieur, le Lac Superieur dans celui des Hurons, le Lac des Hurons dans le Lac d'Errié ou de Conti, le Lac d'Errié dans le Lac de Frontenac, & celui-ci forme ce grand fleuve qui coule vingt lieues assez paisiblement, & ensuite 30. autres avec beaucoup de rapidité jusqu'à la Ville de Monreal, d'où il continue son cours avec modestie jusqu'à Quebec, s'élargissant de là peu à peu jusqu'à son embouchure qui en est à plus de cent lieues. Ce fleuve a 20. ou 22. lieues de largeur à son embouchure, au milieu de laquelle on voit l'île d'Anticostie qui en a 20. de longueur. Vis à vis de cette île, on trouve l'île percée à la Côte du Sud: c'est un gros rocher percé à jour, sous lequel il ne passe que des chaloupes seulement. La pêche des moruës y est très-abondante, & ces poissons y sont plus grands & plus propres à faire sécher que ceux de Terre-neuve; mais il y a deux grandes incommoditez: l'une que les Vaisseaux y courent du risque, s'ils ne sont amarrez à de bons cables, & arrêtez par de fortes ancres: l'autre qu'il n'y a ni gravier ni cailloux pour étendre ces poissons au Soleil, & qu'on est obligé de se servir de vignaux, qui sont des espèces de claies.

De l'autre côté du fleuve on voit la grande terre de Labrador ou des Eskimaux, qui sont des Peuples si ferores, qu'on n'a jamais pu les humaniser. Les Danois sont les premiers qui l'ont découverte. Elle est remplie de Ports, de Havres & de Baies, où les Barques de Quebec ont accoutumé d'aller troquer les peaux de Loups marins durant l'Été avec ces Sauvages. Leur País est grand, & s'étend depuis la Côte qui est vis à vis des îles de Mingan, jusqu'au Détroit de Hudson. Mais quoi qu'ils soient plus de 30. mille combattans, ils sont si poltrons que cinq cens *Clistinos* de la Baie de Hudson ont accoutumé d'en battre cinq ou six mille.

Cette Baie de Hudson s'étend depuis le 52. degré, jusqu'au 63. Elle porte mal à propos le nom du Capitaine *Henri Hudson*, Anglois de Nation, qui n'y aborda que 20. ou 30. ans après *Frederic Anshild*, Danois, lequel fit le premier la découverte de ce Détroit. Hudson s'étant engagé témérairement dans les glaces qui couvrent ces mers durant l'Hiver, fut obligé d'entrer dans un Port où plusieurs Sauvages fournirent à son Equipage des vivres & des pelleteries; & ce fut ensuite sur les mémoires de ce Hudson, que les Anglois firent des tentatives pour établir un commerce avec les Americains. Ils fournirent pour cet effet quelques Bâtimens au Capitaine Nelson, qui, après en avoir perdu quelques-uns dans les glaces, entra dans la Baie, & se plaça à l'embouchure d'une grande Rivière, où il fit construire une Redoute défendue par quelques Canons. Au bout de trois ou quatre ans les Anglois firent d'autres petits Forts aux environs de cette Rivière, ce qui apporta un préjudice au commerce des François, qui ne trouvoient plus au Nord du Lac Superieur les Sauvages avec lesquels ils avoient accoutumé de trafiquer. On estime que ce Lac a cinq cens lieues de circuit, en y comprenant le tour des anses & des petits golfes. Le côté du Sud est le plus assuré pour la navigation des Canots. Je ne trouve pas qu'il y ait aucune Nation sauvage établie sur les bords de ce Lac, mais plusieurs Peuples

du Nord y viennent seulement durant l'Été chasser & pêcher en certains endroits, où ils apportent en même tems les Castors qu'ils ont pris durant l'Hiver, pour les troquer avec les coureurs de bois qui ne manquent point de les y joindre tous les ans. On trouve sur ce Lac des mines de cuivre, dont le métal est si abondant & si pur, qu'il n'y a pas un septième de dechet. On y voit quelques îles assez grandes remplies d'Elans & de Caribous, mais où l'on ne peut guère aller chasser à cause du risque de la traverse. Ce Lac est aussi abondant en Esturgeons, Truites & poissons blancs; mais le froid y est excessif durant six mois de l'année.

Le Lac des Hurons qui vient ensuite, peut avoir 400. lieues de circonference. Il est situé dans un très-beau Climat. Le côté du Nord est le plus navigable pour les Canots, à cause de la quantité d'îles sous lesquelles on peut se mettre à l'abri du mauvais tems. Celui du Sud est le plus beau & le plus commode pour la chasse des Bêtes fauves, qui y sont en assez grande quantité. Entre ses îles, celle de Manitoulin est la plus considérable: on trouve à son extrémité Orientale la Rivière des François, qui est aussi large que la Seine à Paris. A trente lieues de là vers le Sud, on trouve le País de Theonontate, que les Iroquois ont tout-à-fait dépeuplé de Hurons.

Le Lac Errié, qui a deux cens trente lieues de tour, est situé dans un très-beau Climat: ses bords sont plantez par-tout de Chênes, d'Ormeaux, de Chataigniers, de Noiers, de Pommiers, de Pruniers & de Treilles, qui portent leurs grappes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrain agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poulets d'Inde. Les bœufs sauvages se trouvent au fond de ce Lac sur les bords de deux belles Rivières qui s'y déchargent: il est aussi abondant en Esturgeons & en poissons blancs. Ses bords ne sont ordinairement fréquentez que par les Iroquois, les Illinois, & les Oumanis, ce qui fait qu'il y a trop de risque à s'y arrêter pour la chasse. Mais si la navigation pouvoit être libre depuis Quebec jusqu'à ce Lac, on en feroit le plus riche & le plus fertile Roiaume du monde, parce qu'outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des mines d'argent à 20. lieues dans les terres, le long d'un certain côteau d'où les Sauvages ont apporté de grosses pierres qui ont rendu de ce métal avec peu de dechet. Passons maintenant à la description de l'Acadie & de l'île de Terre-Neuve.

La première, qui s'étend depuis Kenebeki qui en est la Place frontière, jusqu'à l'île percée à l'embouchure du Fleuve St. Laurent, contient près de 300. lieues de Côtes maritimes, le long desquelles on trouve deux grandes Baies navigables, savoir la Baie Française & celle des Chaleurs. Il y a aussi plusieurs Rivières, dont les entrées sont profondes & sûres pour les plus grands Vaisseaux, entr'autres la Rivière de S. Jean, où des Marchands de Quebec ont un établissement pour le commerce des Castors. Entre la pointe de l'Acadie & l'île du Cap Breton, il y a un Canal ou Détroit d'environ deux lieues de largeur, assez profond pour porter les plus grands Vaisseaux de France. Presque toutes les terres de cette Contrée sont fertiles en blé, pois, fruits & legumes. On tire de plusieurs endroits des mûres aussi fortes que celles de Norvège & l'on y pourroit construire toute sorte de bâtimens, les chênes y étant encore meilleurs qu'en Europe. Enfin ce País est très-

très-beau, le Climat assez temperé, l'air pur & sain, les eaux claires & legères, & le poisson de même que le gibier fort abondant. Les Castors, les Lougres, & les Loups marins sont les animaux qui y sont les plus communs. Les Anglois enleverent autrefois cette Presqu'île aux François, mais elle leur fut rendue par la paix de Breda.

L'île de Terre-Neuve, qui a trois cens lieuës de circonference, est éloignée de 40. ou 50. du grand Banc de même nom. La Côte Méridionale appartient aux François, qui y ont plusieurs établissemens pour la pêche des Moruës. L'Orientale est habitée par les Anglois, qui y occupent plusieurs postes considérables. Cette île, dont la figure est triangulaire, est remplie de montagnes & de bois impraticables. On y trouve de grandes landes couvertes de mousse plutôt que d'herbes, & les terres y sont très-mauvaises, étant mêlées de gravier, de sable, & de pierres, de sorte que ce n'est qu'à cause de l'utilité qu'on retire de la pêche de la Moruë que les François & les Anglois s'y sont établis. La chasse des oiseaux de Rivières, des Perdrix & des Lièvres y est assez abondante; mais pour les Cerfs, il est presque impossible de les surprendre à cause de la hauteur des montagnes & l'épaisseur des bois. On trouve en cette île, comme en celle du Cap Breton, du Porphyre de diverses couleurs. On tire aussi de l'île du Cap Breton un marbre noir veiné de gris, qui est dur & reçoit mal le poli. Il n'y a point de Sauvages sedentaires dans l'île de Terre-neuve. Les Eskimaux seulement y traversent quelquefois par le détroit de Belle-île avec de grandes chaloupes, pour surprendre les Equipages des Vaisseaux pêcheurs au petit Nord. Les établissemens des François dans cette île, sont à Plaisance, à l'île S. Pierre, & dans la Baie des Trépassés. Du Cap de Raze jusqu'au Chapeau rouge la Côte est fort saine; mais du Chapeau rouge au Cap de Raze les Rochers la rendent assez dangereuse en plusieurs endroits. Deux obstacles assez grands empêchent l'abord de cette île: l'un, que les brouillars y sont si épais jusqu'à 20. lieuës au large durant l'Été, qu'il n'y a point de Navigateur assez hardi pour porter le Cap à terre pendant qu'ils durent. Ainsi l'on est obligé d'attendre des jours serens pour atterrir. L'autre, ce sont les courans qui portent de côté & d'autre sans qu'on s'en aperçoive, ce qui fait que les Vaisseaux donnent à la Côte dans le tems qu'on se croit à 10. lieuës au large.

Plaisance est le poste le plus utile aux François, de toute l'Amérique Septentrionale, par rapport à l'asyle qu'y trouvent les Vaisseaux obligés de relâcher quand ils vont au Canada, ou quand ils en retournent; même pour ceux qui reviennent de l'Amérique Méridionale, soit qu'ils fassent de l'eau, ou qu'ils manquent de vivres, ou qu'enfin ils aient été démâtés ou incommodés par quelque coup de vent. Cette Place est située au 47. degré & quelques minutes de Latitude presque au fond de la Baie du même nom. Le Fort est placé sur le bord d'un goulet de soixante pas de largeur & de six brasses de profondeur. Il faut que les Vaisseaux rasent, pour ainsi dire, l'angle des Bastions pour entrer dans le Port, qui peut avoir une lieuë de longueur & un demi-quart de largeur. Ce Port est précédé d'une grande & belle Rade d'une lieuë & demi d'étendue, mais tellement exposée aux vents de Nord-Ouest, & de Nord-Nord-Ouest, qui sont les plus terribles de tous, qu'il n'y a ni cables ni ancres qui y puissent résister.

Tom. VI.

Le Terrain des habitations s'appelle la *grande Gravelle*, parce qu'en effet ce n'est que du gravier où l'on étend les Moruës salées pour les faire sécher au Soleil. Les Habitans & les Vaisseaux pêcheurs envoient tous les jours leurs chaloupes à la pêche à deux lieuës du Port, & quelquefois elles reviennent si chargées qu'elles paroissent comme ensevelies dans la Mer. Cette pêche commence à l'entrée de Juin & finit à la mi-Août. Voici en peu de mots en quoi consiste le commerce du Canada.

Les Normans sont les premiers qui l'aient entrepris, & les embarquemens s'en faisoient au Havre de Grace & à Dieppe; mais les Rochelois leur ont succédé, & ce sont les Vaisseaux de la Rochelle qui fournissent les marchandises nécessaires aux Habitans de ce Continent. Il y en a cependant quelques-uns de Bourdeaux & de Bayonne, qui y portent des Vins, des Eaux de vie, du Tabac & du Fer. Les Vaisseaux qui partent de France pour ce Pais-là ne paient aucun droit de sortie non plus que d'entrée lorsqu'ils arrivent à Quebec, à la réserve du Tabac de Bresil, qui paie cinq sols par livre. La plupart de ceux qui vont charger en Canada s'en retournent à vuide à la Rochelle ou ailleurs. Quelques-uns chargent seulement des pois lorsqu'ils sont à bon marché dans la Colonie, d'autres prennent des planches & des madriers. Il y en a qui vont charger du charbon de terre à l'île du Cap Breton, pour le porter ensuite aux îles de la Martinique & de Guadeloupe, où les raffineries des sucres en consomment beaucoup: mais ceux qui sont recommandés aux principaux Marchands du Pais, trouvent un bon fret de Pelleteries. Quelques navires, après avoir déchargé leurs marchandises à Quebec, vont à Plaisance acheter des Moruës; mais il y a plus souvent à perdre qu'à gagner. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Marchands assez riches pour équiper en leur propre des Vaisseaux qui vont & viennent de Canada en France; ceux-ci ont leurs correspondans à la Rochelle, qui envoient & reçoivent tous les ans les cargaisons de ces Navires.

Les Vaisseaux partent ordinairement de France, à la fin d'Avril ou au commencement de Mai: mais ceux qui connoissent ces mers croient qu'ils feroient des traverses une fois plus courtes s'ils partoient à la mi-Mars, & s'ils rangeoient les îles des Açores du côté du Nord, parce que les vents de Sud & de Sud-Est règnent ordinairement en ces parages depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Mai. Dès qu'ils sont arrivés à Quebec, des Marchands de cette Ville qui ont leurs Commis dans les autres Places, font charger leurs Barques de marchandises pour les y transporter. Ceux qui sont pour leur propre compte aux trois Rivières ou à Montreal descendent eux-mêmes à Quebec pour y faire leurs emplettes. ensuite ils frettent des barques pour transporter ces effets chez eux. S'ils sont les paiemens en pelleteries, ils ont meilleur marché de ce qu'ils achètent que s'ils paioient en argent ou en Lettres de change, parce que le vendeur fait un profit considérable sur les peaux à son retour en France. Ces peaux se tirent des Habitans ou des Sauvages, sur lesquels on gagne considérablement, tant parce qu'on ne paie ces peaux que la moitié de ce qu'on les vend ensuite en gros aux Commis des Marchands de la Rochelle, qu'à cause de l'évaluation exorbitante des marchandises que l'on donne en paiement à ces Sauvages ou à ces habitans. Ainsi il n'y a pas lieu d'être surpris que la profession des Négocians soit la meilleure.

Z

leu-

leure qu'il y ait au monde. Il n'y a guère d'autre différence entre les Corfaires qui vont en Mer & les Marchands de Canada, si ce n'est que les premiers s'enrichissent quelquefois tout d'un coup par une bonne prise, & que les derniers ne font leur fortune qu'en 5. ou 6. ans de commerce, sans exposer leur vie. Disons maintenant quelque chose de ce qui regarde les Sauvages de ce Pais-là.

Des Mœurs, Habits, Costumes, & Logemens des Sauvages de Canada.

Ceux qui ont dépeint les Sauvages velus comme des Ours, n'en avoient jamais vûs, dit le Baron de la Hontan. Il ne leur paroît ni poil, ni barbe en aucun endroit du corps, non plus qu'aux femmes, à ce que disent les gens qui les ont fréquentés de près. Ils sont généralement droits, bien faits, de belle taille, & mieux proportionnés pour les Américaines que pour les Européennes. Les *Iroquois* sont plus grands, plus vaillans, & plus rufes que les autres Peuples, mais moins agiles & moins adroits, tant à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les *Illinois*, les *Oumanis*, les *Outagamis*, & quelques autres, sont d'une taille médiocre, courant comme des Levriers. Les *Outaonias* & la plupart des autres Sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Clifinots, sont tous poltrons, laids & mal faits. Les *Hurons* sont braves, entreprenans & spirituels, & ressemblent aux *Iroquois* de taille & de visage.

Ils sont tous en général de couleur olivâtre, ont le visage assez beau, les yeux gros & noirs de même que les cheveux, les dents blanches comme l'ivoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur que celui qu'ils respirent, quoi qu'ils ne mangent presque jamais de pain; ce qui prouve qu'on se trompe en Europe, lorsqu'on croit que la viande sans pain rend l'haleine forte. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que la plupart des François, en ce qui regarde la force du corps pour porter de grosses charges, ni celle des bras pour lever un fardeau & le charger sur le dos; mais en récompense ils sont infatigables, endurcis au travail, bravant le froid & le chaud sans en être incommodés.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer, mais si mal faites, si grasses & si pesantes, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Elles portent les cheveux roulés derrière le dos avec une espèce de Ruban, & ce rouleau leur pend jusqu'à la ceinture. Elles sont couvertes depuis le cou jusqu'au dessous du genou, croisant leurs jambes lorsqu'elles s'asseient. Les vieillards & les hommes mariés ont une pièce d'étoffe qui leur couvre le derrière & la moitié des cuisses par devant, au lieu que les jeunes gens sont nus comme la main. Ils disent que la nudité ne choque la bienséance que par l'usage, & par l'idée que les Européens ont attachée à cet état. Cependant les uns & les autres portent négligemment une couverture de peau ou d'écarlate sur leur dos, lorsqu'ils sortent de leurs cabanes pour se promener dans le village ou faire des visites.

S'ils sont heureux en quelque chose, c'est dans l'ignorance où ils vivent du *tien* & du *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions & les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt du moins ne cause point de procès parmi eux; tout ce qui est

à l'un est à l'autre, & le secours mutuel qu'ils se prêtent en toute occasion, fait voir que si leurs mœurs manquent de culture & de politesse, les principes naturels d'humanité sont du moins plus entiers parmi eux, que parmi les Peuples plus civilisés qui les méprisent. Si un Sauvage n'a pas réussi à la chasse des Castors, ses confrères le secourent sans en être priés. Si son fusil se casse ou se crève, chacun s'empresse à lui en offrir un autre; & si ses enfans sont pris ou tués par les ennemis, on lui donne autant d'Esclaves qu'il en a besoin pour vivre. Ils ne connoissent pas même l'or & l'argent monnoyé, ils ne veulent ni le voir ni le toucher, & ils sont si persuadés que ce métal est une peste dans la Société civile, qu'ils l'appellent *le serpent des François*. Plus sages en cela que nous, qui, connoissant l'inutilité des richesses au delà du nécessaire qu'elles nous procurent, ne laissons pas de les recueillir avec soin, sans penser que ce sont en effet des serpens qui nous percent le sein, quand nous y mettons notre cœur. Il n'y a que les Sauvages devenus Chrétiens, & qui demeurent aux portes des Villes, chez qui l'argent soit en usage; en quoi on ne peut trop plaindre leur sort, de quitter, en embrassant le Christianisme, leur première simplicité & leur désintéressement. Quels reproches aussi ces Sauvages idiots en apparence ne font-ils pas aux Européens, des detordres que cause parmi eux l'avarice? Ils disent, & ils ont raison, qu'on se tue, qu'on se pille, qu'on se diffame, qu'on se vend, qu'on se trahit parmi nous pour de l'argent, que les maris vendent leurs femmes, & les mères leurs filles pour en avoir. Ils trouvent étrange que les uns aient plus de bien que les autres, & que ceux qui en ont plus soient estimés davantage que ceux qui en ont moins. Enfin ils disent que le titre de Sauvages, dont nous les qualifions, nous conviendrait mieux que celui d'hommes, puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devrait accompagner des hommes qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux. Belle leçon sans doute, dictée par la plus pure lumière de la raison, plus saine encore dans ces Habitans des vastes forêts, que dans l'enceinte tumultueuse des Villes, où les passions obscurcissent la raison, & où la Société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois. Au moins ces Sauvages ne se querellent ni ne se battent jamais; ils ne se pillent ni ne se volent, & ne savent ce que c'est que de médire de leur prochain. Ils se moquent de la subordination qu'ils remarquent parmi nous, disant que nous nous dégradons de notre condition, en nous réduisant à la servitude d'un seul homme qui peut tout & qui n'a d'autre loi que sa volonté. Ils s'estiment infiniment d'être aussi grands Maîtres les uns que les autres, étant tous pétris du même limon. Ils prétendent, & c'est avec justice, que leur contentement d'esprit vaut mieux de beaucoup que nos richesses; que toutes nos sciences n'approchent pas de celle de savoir passer sa vie dans la tranquillité, & que nos besoins se multipliant dans notre abondance même, cette abondance ne sert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

Qu'on ne s'imagine pas que ceci soit un jeu d'esprit, ni l'effet d'une imagination échauffée: ce sont les propres raisonnemens de ces Sauvages rapportés par un célèbre Voyageur qui a demeuré longtems parmi eux; ce qui fait voir que c'est à tort que nous les méprisons, sous prétexte de leur grossièreté & de leur ignorance. Plus leurs mœurs sont éloignées des

des nôtres, & plus elles sont conformes à la Loi primitive qui est gravée dans le cœur d'un chacun. Nous ne faisons pas réflexion, que ce sont les fausses idées de notre raison corrompue que nous substituons à la place de cette Loi, & que la Société, telle qu'elle est établie aujourd'hui, bien loin de se régler par elle, veut au contraire faire passer ses caprices pour autant de règles & de loix. L'homme est né pour la Société, me dira quelcun, & l'Univers n'est sorti, pour ainsi parler, du Cahos, que depuis qu'on s'est réuni dans les Villes, pour convenir des moyens de cultiver la terre & de remplir le Monde d'habitans. J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la Société. Mais cela même combat directement la manière dont cette Société est aujourd'hui gouvernée. Est-ce pour être maîtrisés par d'autres hommes que les habitans de la Terre se sont mis en société? Leur première intention en s'unissant a-t-elle été de laisser tout usurper aux uns, & de laisser manquer de tout les autres? S'ils ont commis à leurs semblables le soin de veiller à leur sûreté, a-ce été pour laisser prendre à ces Usurpateurs une domination arbitraire & tyrannique, & pour servir dans la suite en esclaves à ceux qui n'étoient que les premiers entre leurs égaux? Les Sauvages dont nous parlons ne vivent point seuls, ennemis de leur Nation, & de tout ce qui s'appelle hommes. Mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avec ceux qui regardent les autres hommes comme inférieurs à eux. Prompts à se prêter mutuellement tous les secours que leurs besoins demandent, ils refusent de vivre avec ceux qui croient ne devoir rien aux autres; ils sont indignes de la lâcheté avec laquelle des créatures raisonnables sacrifient leur raison & leur liberté; & dans leur profonde ignorance des coutumes qui ont établi une domination injuste, ils sont heureux d'ignorer en même tems les suites fâcheuses de cette domination. Qu'importe après tout qu'il y ait des Royaumes si florissans & si riches, si leurs richesses ne servent qu'à exciter l'envie des voisins & qu'à attirer des guerres cruelles dans le sein de ces Etats? Si ces richesses sont parmi les Peuples mêmes une pomme de discorde, qui ne cause entr'eux que des querelles & des divisions? Ne vaudroit-il pas mieux que l'or & l'argent fussent encore dans les entrailles de la terre, que d'en avoir été tirez pour corrompre ceux qu'ils ont éblouis par leur éclat? A quels besoins réels ce métal peut-il subvenir par lui-même? Et n'étoit-ce pas assez de dépouiller la terre des fruits que son sein nous donne libéralement, sans aller encore fouiller dans ses entrailles, pour y chercher à grands frais la source de tous nos maux.

Voilà ce que ces Sauvages ignorent; aussi ignorent-ils avec ces Arts pernicieux, les inquiétudes & les peines que la richesse entraîne inmanquablement. Leur esprit sain & tranquille rend leurs corps vigoureux & robustes, ils vivent de peu & vivent longtems. Comme ils ne connoissent point d'excès, ils ne connoissent presque point les maladies qui en sont les suites; & endurcis de bonne heure au froid & au chaud, ils ne sont incommodés ni par les injures de l'air ni par le changement des saisons. Cette vigueur dans le temperament qui leur est commune à tous, est accompagnée d'une constance & d'une fermeté à l'épreuve de tout ce qui leur arrive. Incapables de s'élever dans la prospérité, com-

me de s'abattre dans les disgrâces, ils reçoivent tous les événemens avec une égale tranquillité. Qu'on vienne dire à un Père de Famille que ses enfans se sont signalés contre les ennemis, il répondra simplement, *voilà qui est bien*, sans s'informer du reste. Qu'on lui annonce au contraire que ses enfans ont été tuez: *cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée. Ils répondent de même aux exhortations qu'on leur peut faire sur la Religion, & à ce qu'on leur découvre des vérités de la Religion Chrétienne. Qu'on leur parle des Propheties, des miracles du Fils de Dieu, des préceptes merveilleux de sa Loi: *cela est admirable*, disent-ils, & rien de plus. C'est que celui qui connoit les tems & les momens n'a pas encore amené l'instant favorable qui doit leur ouvrir le cœur. Pleins de la droiture que la lumière naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, & ce qui frappe leur esprit; mais ils ne laissent pas toujours ce qu'on tâche de leur faire entendre, soit parce qu'on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens dont il n'est pas aisé de se dépouiller. Quoi qu'il en soit, il est surprenant que sans aucune étude & avec toute la rusticité qu'on peut s'imaginer, ils soient capables de fournir à des conversations qui durent plus de trois heures, qui roulent sur toute sorte de matières, & dont ils se tirent si bien qu'on ne regrette jamais le tems qu'on a passé avec eux.

Le Baron de la Hontan leur prête sur l'existence de Dieu des raisonnemens si justes & si abstraits, qu'on a peine à croire qu'ils en soient capables. Mais après tout, la lumière naturelle, qui suffit pour reconnoître un premier Etre, paroît si saine dans ces hommes grossiers, qu'on peut bien supposer qu'ils ont du moins de la Divinité l'idée que tout homme raisonnable en doit avoir. Ils disent donc qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puisqu'on ne voit rien parmi les choses matérielles qui subsiste nécessairement & par sa propre nature. Ils prouvent son existence par la composition de l'Univers, qui fait remonter à un Etre supérieur & tout-puissant; d'où il s'ensuit, disent-ils, que l'homme n'a pas été fait par hasard, & qu'il est l'ouvrage d'un Principe supérieur en sagesse, & en connoissance, qu'ils appellent le GRAND ESPRIT, ou le Maître de la vie, & qu'ils adorent de la manière du monde la plus abstraite. L'existence de Dieu, ajoutent-ils, étant inséparablement unie avec son essence, il contient tout, il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choses. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoit est ce Dieu qui subsistant sans bornes, sans limites, & sans corps, ne doit point être représenté sous la figure d'un vieillard, ni sous aucune autre que ce puisse être; ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît. Sur tout s'ils voient quelque chose de merveilleux & de surprenant, comme le Soleil & les autres Astres, ils s'écrient aussitôt, *O Grand Esprit, nous te voyons par-tout*. Avoir ces idées de Dieu, reconnoître par-tout sa grandeur & sa puissance, sentir en même tems la dépendance de toute créature à l'égard de cet Etre supérieur & tout-puissant, & joindre à ces connoissances l'observation de la justice envers ses égaux, telle que la Loi naturelle nous l'ordonne, est-ce être bien éloigné du Royaume des Cieux, & n'est-ce pas au contraire adorer Dieu en esprit & en vérité, comme il le commande? Qu'il y a lieu de craindre que ces Sauvages ne s'élèvent contre nous au Jugement,

& qu'ils ne reprochent aux Chrétiens le mauvais usage qu'ils font de leurs lumières! car enfin il est à préférer que si ces Barbares étoient instruits des vérités de notre Religion, ils nous surpasseroient en pureté de mœurs & en innocence de vie. Car quoi que le Myftère de l'Incarnation leur fasse beaucoup de peine, & que ce soit l'article capital sur lequel on ne peut vaincre leur incredulité, ils font aux Chrétiens dans la Morale des reproches si justes & si bien fondés, que s'ils avoient le bonheur d'embrasser une fois l'Évangile, il y a lieu de croire qu'ils en observeroient les préceptes avec beaucoup plus de régularité que nous. C'est se moquer, disent-ils, des commandemens de celui que vous appelez Fils de Dieu, que d'y contrevenir fans cesse, que de rendre l'adoration qui lui est dûë, à l'argent, aux Castors & à l'intérêt: que de murmurer contre le Ciel & contre lui, dès que les affaires vont mal, & que l'on a fait quelque perte: que de travailler les jours consacrez à son service, & de manquer à soulager ses proches dans leurs plus pressans besoins. C'est ainsi que la vie même des Chrétiens est souvent un sujet de scandale à ceux qui sont encore hors de l'Église, & que la contradiction dans la pratique d'une Religion toute sainte est un obstacle à la conversion de ceux qu'on s'efforce d'y attirer.

Une autre chose dans laquelle ces Sauvages sont plus raisonnables que la plupart des Européens, c'est dans le sentiment qu'ils ont de la jalousie pour leurs Femmes, qu'ils regardent comme une véritable folie. Non seulement ils ne sont point susceptibles de cette passion, mais ils la regardent comme une injustice de la part de celui qui en est atteint. L'impossibilité prétendue où ils supposent que sont les femmes de pouvoir garder la foi à leurs maris, leur fait excuser une fragilité inséparable de leur nature. Ils prétendent que la contrainte & la continuité qui se trouve dans nos mariages, jointe à l'appas de l'or & de l'argent est une raison suffisante pour obliger une femme dégoûtée du même mari à se ragoûter quelquefois avec un autre homme. Cependant ils sont si éloignés d'attenter à la couche d'autrui, que c'est une chose inconnue parmi eux, & qu'il n'y a rien qu'ils détestent davantage. Il n'en est pas de même des François qui se trouvent en ce Pais-là; mais le refus constant de celles qui sont mariées, est encore pour eux une leçon qu'ils ne s'attendent pas de recevoir de ces Sauvages Américains.

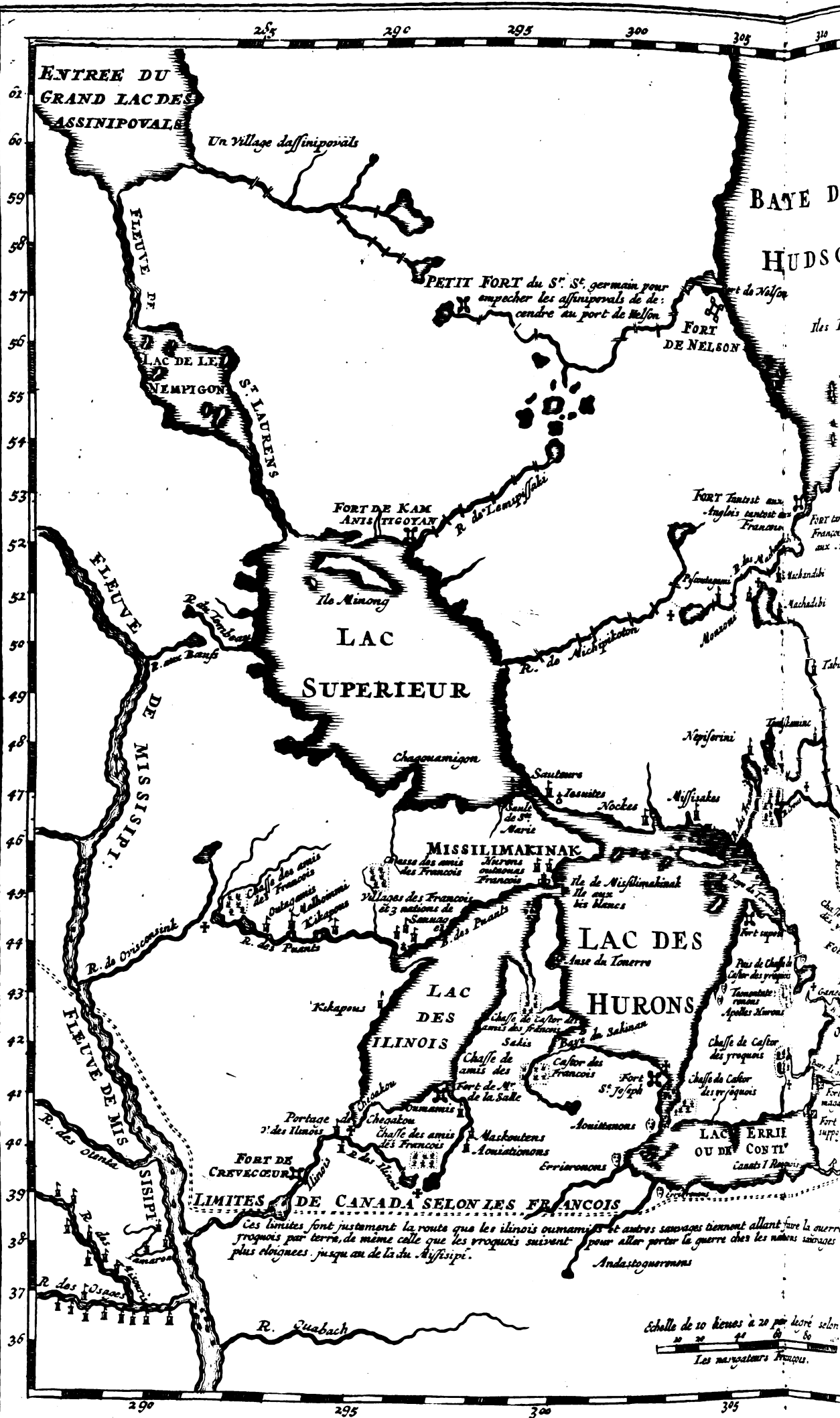
Quoi qu'ils n'ayent aucune connoissance de la Géographie non plus que des autres Sciences, ils font néanmoins les Cartes les plus correctes des Pais qu'ils connoissent, auxquelles il ne manque que les Longitudes & les Latitudes des lieux. Ils y marquent le vrai Nord selon l'Étoile Polaire, les Ports, les Havres, les Rivières, les Anses & les Côtes des Lacs, les Chemins, les Montagnes, les Bois, les Marais, les Prairies &c. en comptant les distances par journées, demi-journées &c. chaque journée de cinq

lieues ou environ. Ils font ces Cartes sur des écorces de Bouleau, & toutes les fois que les Anciens tiennent des conseils de guerre & de chasse, ils ne manquent pas de les consulter. L'année de la plupart de ces Sauvages est composée de douze mois Lunaires Synodiques, avec cette différence, qu'au bout de 30. Lunes ils en laissent toujours passer une surnuméraire, qu'ils appellent Lune perdue, ensuite de quoi ils continuent leur compte à l'ordinaire. Tous ces mois ont des noms qui leur conviennent par rapport aux propriétés naturelles de chacun. Le mois de Mars, par exemple, s'appelle *la Lune aux vers*, parce que ces animaux ont coutume de sortir dans ce tems-là du creux des arbres où ils se retirent pendant l'Hiver. Celui d'Avril, *la Lune aux plantes*; celui de Mai, *la Lune aux Hirondelles* &c. Comme ils n'ont point de semaines, ils sont obligés de compter depuis le premier jusqu'au 26. de ces sortes de mois, ce qui contient justement l'espace de tems qui court depuis que la Lune commence à faire voir son croissant sur le soir, jusqu'à ce qu'après avoir fini son période elle devient presque imperceptible au matin, ce qu'on appelle *Mois d'illumination*. Ils ont aussi peu d'usage des heures que des semaines, n'ayant jamais eu l'industrie de faire ni horloges ni sabliers pour diviser le jour naturel en parties égales; de sorte qu'ils ne le règlent, de même que la nuit, que par quart, demi-quart, moitié, trois quarts, Soleil levant & couchant, Aurore & Vêpre. Mais ils ne laissent pas de connoître exactement l'heure du jour & de la nuit, quoi que le Soleil & les autres Astres soient cachez par des nuages, par l'habitude qu'une longue expérience leur a acquise de ces sortes de choses.

Enfin malgré l'ignorance où ces Peuples sont encore ensevelis, on ne peut nier qu'ils n'ayent beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement les intérêts de leur Nation. Ils ont la mémoire tout-à-fait heureuse, & au défaut des écrits dont ils ne connoissent point l'usage, ils se ressouviennent si bien des choses passées, qu'il seroit impossible de leur en faire accroire sur rien. Leur plus grande passion est la haine implacable qu'ils portent à leurs ennemis, c'est-à-dire à toutes les Nations avec lesquelles ils sont en guerre ouverte. Ils se piquent aussi beaucoup de valeur; mais à cela près ils sont gens sans souci, & témoignent une grande indifférence pour tout le reste. Ils n'ont ni Loix, ni Juges, ni Prêtres, ni cérémonies de Religion. Graves par temperament, leur société est toute machinale, ce qui les rend fort circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions. Cependant ils gardent un milieu entre la gayeté & la mélancolie. Ils ne peuvent souffrir l'air évaporé des François qu'ils taxent de folie & d'extravagance; en un mot, plus hommes que nous dans toutes leurs manières dignes de la simplicité primitive du vieux tems, ils ne sont Sauvages que de nom & dans l'imagination d'un Peuple adonné à l'inconstance & à la mollesse.

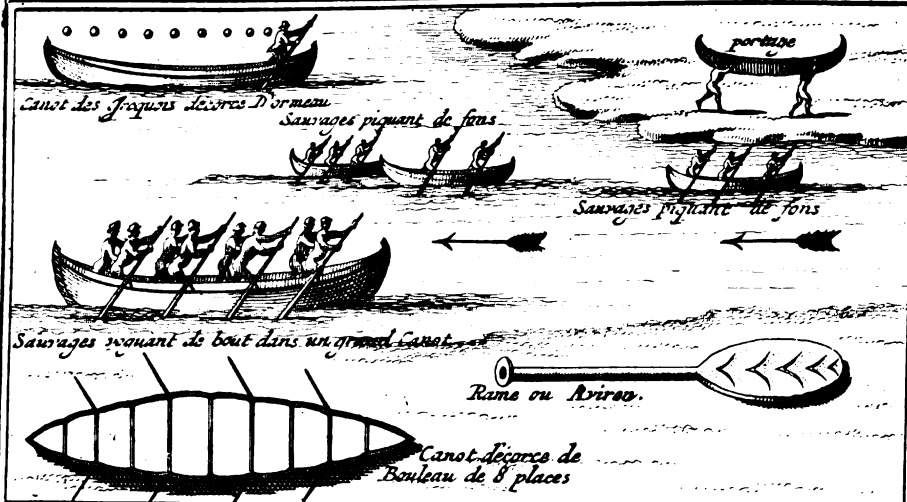
CARTE PARTICULIERE DU FLEUVE SAINT LOUIS DRESSE DES MARCHANDISES QU'ON Y PORTE & QU'ON EN REÇOIT & DES ANIMAUX, INSECTES POISSONS

- NATIONS SAUVAGES DU CANADA**
- SAUVAGES DE L'ACADIE.**
- Les Abenakis
 - Les Mikemacis
 - Les Canibas
 - Les Mahingans
 - Les Openangos
 - Les Soccokis
 - Les Etechemins
- (Les Peuples sont bons guerriers, plus alertes & moins cruels que les iroquois. Leur langage differe peu de la langue Algonkine)*
- SAUVAGES DU FLEUVE S^t LAURENT DEPUIS LA MER JUSQUES A MONREAL**
- Les Papinachois
 - Les Montagnois
 - Les Gaspesiens
 - Les Hurons de Loreto
 - Les Abenakis de Seiller
 - Les Algonkins
 - Les Agniez du Saut S^t Louis
 - Les iroquois de la Montagne de Monreal
- (Langue Algonkine, Langue Iroquoise, Langue Algonkine, Braves & bons guerriers. Langue Iroquoise, Bons guerriers. Langue Iroquoise)*
- SAUVAGES DU LAC DES HURONS**
- Les Hurons
 - Les Outaouas
 - Les Nockes
 - Les Missisagues
 - Les Attikaniak
- (Langue Iroquoise, Langue Algonkine)*
- Les Outchipoues appelez sauteurs, bons guerriers.
- SAUVAGES DU LAC DES ILINOIS & DES ENVIRONS**
- Les Illinois de Chegakou
 - Les Oumanis bons guerriers
 - Les Maskoutens
 - Les Kikapons bons guerriers
 - Les Outagamis bons guerriers
 - Les Malomimis
 - Les Pouteouatamis
 - Les Ojatinons bons guerriers
 - Les Sakis
- (Peuples alertes qui parlent la langue Algonkine)*
- SAUVAGES DES ENVIRONS DU LAC DE FRONTENAC**
- Les Tonontauans
 - Les Boyoguans
 - Les Onnotagnes
 - Les Onnoyoutes & Agniez
- (Langue particulière & ferente de l'Algonkine)*
- SAUVAGES DE LA RIVIERE DES OUTAOUAS**
- Les Tabitibi
 - Les Monzoni
 - Les Machakandibi
 - Les Nopemen D'achirini
 - Les Nepisirini
 - Les Temiskamink
- (Peuples volentiers qui parlent la langue Algonkine)*
- SAUVAGES DU NORD DE MISSISSIPPI DES ENVIRONS DU LAC SUPERIEUR & DE LA BAIE DE HUDSON**
- Les Assimpouals
 - Les Sonkaskitons
 - Les Ouadbatons
 - Les Arintons
 - Les Clistinos, braves guerriers
 - Les Eskimaux
- (Langue Algonkine)*



ANIMAUX DES PAIS SEPTENTRIONAUX.	ANIMAUX DES PAIS MERIDIONAUX.	OISEAUX.	POISSONS DU FLEUVE S.
Originaux ou Elans, Caribous, Renards noirs, Renards argentez, chats Sauvages ou enfans du Diable, Carcajeux, Porcs Epics, Foutereaux, Martres, Fouines, Ours noirs & blancs, Siffleurs, Ecureuils volans, Lievres blancs, Castors, Loutres, Rats musquez, Ecureuils Suisses, grands Cerfs, Loups marins	Braus Sauvages, Petits Cerfs, Chevreuils de 3. especes, Loups comme en Europe, Loups cerviers, Tigres poltrons, Furets, Belettes, Ecureuils cendres, Lievres, Lapins, Taissons, Castors blancs, Ours rougeatres, Rats musquez, Renards rougeatre, Crocodiles, Ossa.	MERIDIONAUX. Vautours, Huards, Cignes, Oies noirs, Canards noirs, Plongeurs, Poules d'eau, Rualles, Coqs d'Inde, Perdrix rousses, Faillans, Aigles, Crues, Marles, Grives, Pigeons Ramiers, Perroquets, Corbeaux, Hirondelles, Plusieurs sortes d'oiseaux de proie inconnus en Europe. Pelicans. Rossignols inconnus en Europe.	Balenots, Souffleurs, Marsouins blancs, Saumons comme en Europe, Auguilles, maquereaux, Harangs, Gasparots, Bar, Aloses, Morues, Plies, Eperlans, Turbots, Brochets, Poissons d'eau, Rougets, Merlans, Raies, Congres, Vaches marines.
INSECTES Couleuvres, Aspics, Serpens à Sonnettes, Grenouilles meuglantes, Maringouins, Taons, Brulots,		SEPTENTRIONAUX. Outardes, oies blanches, Canards de 10 ou 12 Sortes, Sarcelles, Margots, Grefans, Herlets, Perroquets de mer. Moiaques, Cormorans, Becasses, Becassines, Plongeurs, Pluviers, Vaneaux, Herons, Courbejoux, Chevaliers, Bateurs de faux, Perdrix blanches, noires, rouilles, Gelinotes, Tourterelles, Ortolans, Etourneaux, Vautours, Eperviers, Emerillons, Hirondelles, Bec de seie.	

DESCRIPTION DES CASTORS & DE LEUR INDUSTRIE MANIERE DE VIVRE DES SAUVAGES DU CANADA AVEC LA DONT ILS SE SERVENT POUR DECRIRE LEURS EXPL



Des Canots

Les Canots sont les voitures ordinaires de ce pays. Leur grandeur est différente selon l'usage auquel ils sont destinés c'est à dire depuis 10 jusqu'à 26 pieds de long. Les plus petits ne contiennent que deux personnes. On y est fort peu commodément, puisqu'il faut demeurer assis sur les talons, & qu'ils renversent pour peu qu'on se vance plus d'un côté que de l'autre. Les grands peuvent contenir aisément 14 personnes, ils sont faits d'écorce de bouleau & ne tournent jamais. Cette écorce se lève ordinairement en hiver avec de l'eau chaude.

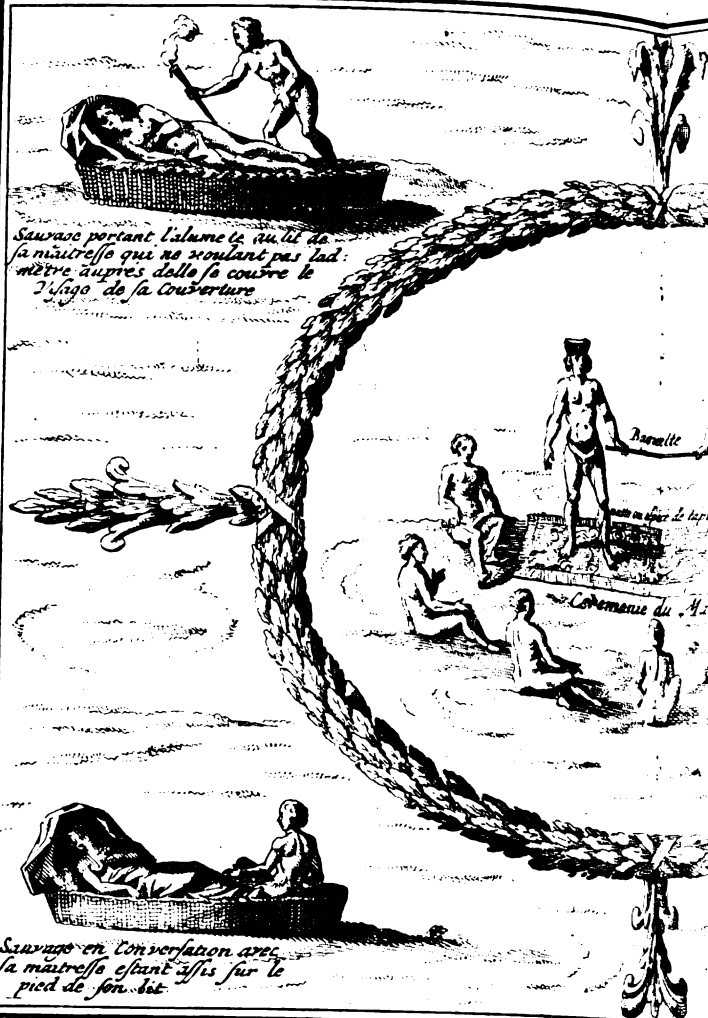
Castor de 26 pouces de longueur entre teste et queue.



Des Castors

Un grand Castor, tel que celui qui est représenté ici a 26. pouces de longueur depuis la tête jusqu'à la queue & trois ou quatre huit pouces de circonférence. Sa tête a sept pouces de long & six de large. Sa queue en a environ 12. de long sur six de large, & au milieu elle est épaissie d'un pouce & ceux lignes. Cette queue est nerveuse, couverte d'une espèce d'écaillé, & sert au castor à voicurer le limon, la terre, le caillou & tous les autres matériaux qu'il emploie avec une adresse merveilleuse à la construction de ses écluses & de ses cabanes. Les jambes de celui-ci ont cinq pouces, ses pattes trois & demi, depuis le talon jusqu'au bout du grand doigt, & ses pieds ont en tout six pouces & huit lignes de long. Sa patte est faite à peu près comme la main d'un homme, excepté que les cinq doigts sont joints, comme ceux du canard, par une membrane de couleur d'ardoise. il se sert de ses pattes pour manger à la façon des singes. Ses mâchoires sont armées de deux dents meurtrières qui ont un grand pouce de long & un quart de pouce de large, elles tranchent comme un sabre de Damas, & ils s'en servent pour couper des arbres assez gros. sa fourrure est bizarre, formée de deux sortes de poils différents, l'un est long, noirâtre, luisant & oros comme du crin; l'autre est court, uni, & le plus fin duvet qui soit, au monde. C'est celle seconde espèce de poil que l'on recherche avec tant d'empressement. La peau du Castor de la grande dent de celui qui est représenté ici, pèse environ deux livres, mais comme elles ne sont pas toutes également bonnes, le prix en est différent. La chair en est délicate la moitié de l'année c'est à dire en automne & en hiver, pourvu qu'elle soit rôtie. Rien n'est comparable à l'adresse de cet animal amphibie on peut dire qu'il a le don d'architecture en partage. Ses ouvrages sont de la plus fine structure & d'un travail exquis; l'art avec toute son étude ne peut rien produire de plus beau. On peut voir au haut de la grande Carte de la Mer du Sud, qui est à la tête de l'Amérique, une partie du manège & de l'industrie de ces animaux.

Les Hurons & les autres Sauvages s'adonnent beaucoup à la pêche, mangent quantité de poisson rôt & bouilli & en font aussi du bouillon. Ils ne peuvent souffrir le goût du sel ni des épices. Ils dînent ordinairement plusieurs de compagnie, & le prélude est une danse de deux heures avant le repas. Ils sont graves, de bon sens, ennemis de la rivaillerie française, & raisonnent fort juste dans le particulier, quoi que la raison chez eux ne soit cultivée d'aucune manière.



Amours & mariages des Sauvages

Les jeunes gens, parmi les Sauvages du Canada ne se marient qu'à l'âge de 30. ans non qu'ils gardent pour cela leur chasteté jusqu'à cet âge, car ils vont courir l'allumette, comme ils parlent, au moins une fois la semaine, mais parce qu'ils ont peur de s'émouvoir par le commerce trop fréquent avec une femme. Aussi les Hommes sont-ils aussi indifférents, que les filles le sont peu. Celles-ci sont maîtresses de leurs corps, sans que les Pères ou les Mères les frères ou les Sœurs, y puissent rien trouver à redire. Les femmes au contraire sont sages, aiant la liberté de quitter leurs maris quand il leur plaît. On ne parle jamais de coquetterie aux filles que de nuit. Quand un jeune homme soupçonne que sa maîtresse l'a regardé de bon œil, il entre de nuit dans la cabane de la fille qui ne ferme jamais, allume au feu une espèce d'allumette puis s'approche doucement de son lit. Si elle souffle ou éteint l'allumette, il se couche auprès d'elle; mais si elle s'en fonce dans sa couverture, il s'en retourne comme il est venu. Au reste elles boivent le jus de certaines racines qui les empêche de concevoir. Quand deux personnes veulent se marier, elles font part de leur dessein à leurs parents qui y consentent & conviennent. Ils s'assemblent pour être témoins de la cérémonie dans une cabane où l'on prépare un grand festin. après le repas la future épouse se présente à une des portes de la cabane, accompagnée de ses quatre plus vieilles parentes; aussi tôt le plus vieux des parents la conduit en un lieu où l'attend son futur époux, ils sont tous deux sur une belle natte tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les vieillards qui sont là présents font chacun une courte harangue. Dans ces postures les mariés charanquent aussi tour à tour, & dansent ensemble en chantant & tenant toujours la baguette qu'ils rompent ensuite en autant de morceaux qu'il se trouve de témoins pour la leur distribuer. Cela étant fait on reconduit la mariée hors de la cabane où les jeunes filles l'attendent pour la ramener en cérémonie à celle de son Père, ou le marié est obligé de l'aller trouver jusqu'à ce qu'elle ait un enfant, alors elle va habiter avec son époux.



RIE, DES CANOTS, HABITATIONS, HABILLEMENTS, LA MANIERE DONT ILS SE MARIENT LES HIEROGLYPHES LOITS & LA FORME DE LEURS ENTERREMENTS.



Sauvages portant l'almode au lit de la malade qui s'en vont de l'almode en s'occupant cette alimode



Village des Sauvages de Canada

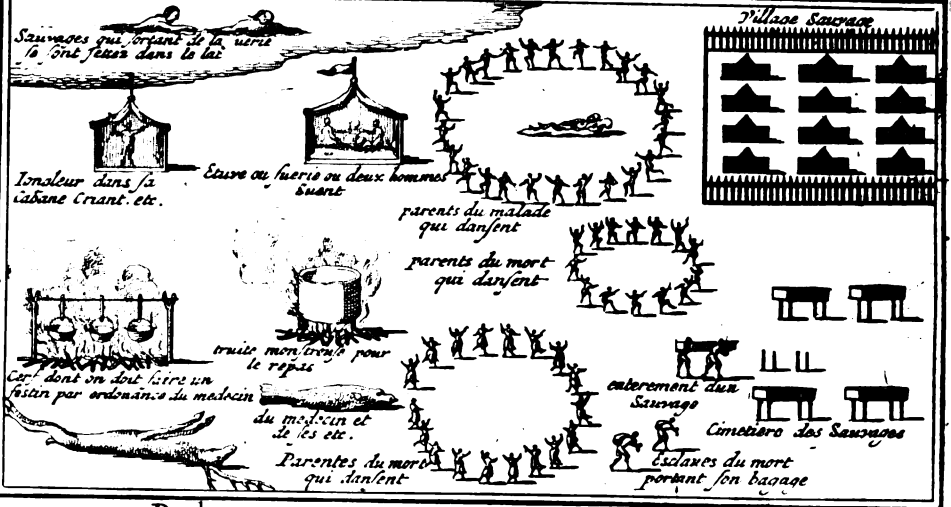
Un Sauvage apporté à un brandy, l'arbre Sauvage marié ou riglard se promenant dans le village. Femme Sauvage portant son panier sur sa tête. Sauvage allant à la chasse. Jeune Sauvage se promenant dans le village.

Habits & Logemens.

Quoi-que les Sauvages aillent nus ordinairement, ils portent nean moins des Capotes ou couvertures de peaux selon les saisons, avec certains bonnets comme la forme d'un chapeau. Leurs Villages sont fortifiés de doubles palissades d'un bois très dur, grosses comme la cuisse de 15. piés de haut. Leur Cabanes ont ordinairement 80. piés de longueur 25. ou 30. de largeur & 20. de hauteur on y voit deux estrades, l'une à droit & l'autre à gauche, de 9 piés de large & d'un pié d'élevation, trois ou quatre familles de meurent dans une même Cabane. Elles sont ordinairement couvertes d'écorce d'ormeau, ou de bois blanc

Hieroglyphes des Sauvages

Lors qu'un Parti de Sauvages a fait quelque coup sur les ennemis, les vainqueurs ont soin de peeler les arbres jus qu'à cinq ou six piés de haut à tous les endroits où ils s'arrêtent, & y peignent avec du charbon pûlé & de la graisse certaines images qui expriment leurs victoires, telles sont les figures marquées ici à côté. A sont les armes de France surmontées d'une hache, comme la hache est parmi eux le symbole de la guerre, ce la signifie que les François ont levé la hache & qu'ils ont été à la guerre au nombre d'autant de dixaines d'hommes qu'il y a de marques aux environs, les B. sont des montagnes qui signifie la Ville de Montreal & l'oiseau volant du sommet signifie le départ. La lune sur le dos du cerf marque le tiers du quartier, ce celle de Juillet appelée la lune su Corf. C est un canot qui signifie qu'on a voyagé autant de journées qu'il y a de Cabanes c'est à dire 21. D est un pié qui marque aussi qu'on a marché, autant de jours qu'il y a de Cabanes. E est une main & trois cadavres qui signifie qu'on s'est approché jusqu'à 3. journées du Village des Troquois Tsonontouans dont les armes sont la Cabane avec les deux arbres panchez, ce soleil marque qu'on a été à l'orient de ce Village, F sont douze marques qui signifient 12. dixaines d'hommes des Troquois Tsonontouans qui ont été surpris, ce qui est signifié par l'homme couché. G est une massue & onze têtes qui signifie qu'on a tué onze de ces Troquois. Les hommes debout sur cinq marques, signifient autant de dixaines de prisonniers. H. sont neuf têtes dans un arc, c'est à dire que neuf des agresseurs ont été tués. Les onze marques de dessous signifient un pareil nombre de blessés. I sont des flèches décochées en l'air les unes écra les autres de là, qui signifient une bonne défense & une résistance vigoureuse de part & d'autre. K sont des flèches tirées toutes en même côté, supposant que les vaincus ont été défaits en fuyant ou en se battant en retraite. Tout cela réduit en 4. mots signifie que 180. François étant partis de Montreal au 1. quart, ce la lune de Juillet, navigerent 21. jours, ensuite après avoir fait 85. lieues à pié, ils survinrent 120. Tsonontouans à l'orient de leur Village, entre les quels onze furent tués & 50. faits prisonniers avec perte de 9. hommes & de 11. blessés de la part des François.



Sauvages qui sortent de la terre le corps d'un mort. Tonneur dans sa Cabane traitant. Eau de sauer ou deux hommes suant. parents du malade qui dansent. parents du mort qui dansent. traitement des Sauvages. Cimetiére des Sauvages. Esclaves du mort portant son bagage.

De leurs enterremens & autres Usages.

Comme les Sauvages sont rarement malades, ils craignent beaucoup moins la mort que la longueur du mal. Ils ne se servent point de Médecins ni de Chirurgiens, mais ils sont visités par des songeurs, espèce de charlatans qui les divertissent au moins par leurs contes & leurs bouffonneries. Ils sont grand cas des sueurs soit qu'ils soient sains ou malades, & ne passent jamais huit jours sans se faire suer, avec cette précaution que quand ils se portent bien, ils vont se jeter dans la rivière étant encore tout humectés de sueur. Desqu'un Sauvage est mort on l'habille le plus proprement qu'il est possible, & les Esclaves de ses parents viennent pleurer. Ensuite on l'assied sur une natte de la même manière qu'il étoit vivant & ses parents s'assient aussi autour de lui, lui font chacun une harangue sur ses exploits & ceux de ses ancêtres. Puis les parents sortent pour faire place aux parentes qui lui font aussi les mêmes complimens après quoi on l'enferme 20. heures dans la Cabane des morts, & durant ce temps là on fait des danses & des festins pour se rejouir de ce qu'il est, disent ils, délivré de tous les maux. Les 20. heures étant expirées, ses Esclaves le portent sur leur dos au lieu où on le met sur des piquets de 20. piés de haut en forme dans un double cercueil d'écorce dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du tabac & du blé d'Inde. Pendant que ces Esclaves portent le cadavre, les Parents & les parentes dansent en l'accompagnant & d'autres Esclaves, se chargent du bagage dont les parents sont présent, au mort & le transportent sur son Cercueil. Les Sauvages de la rivière longue brûlent les Corps, ou les consorvent dans des Canaux jusqu'à ce qu'il y en ait un assez grand nombre pour les brûler.



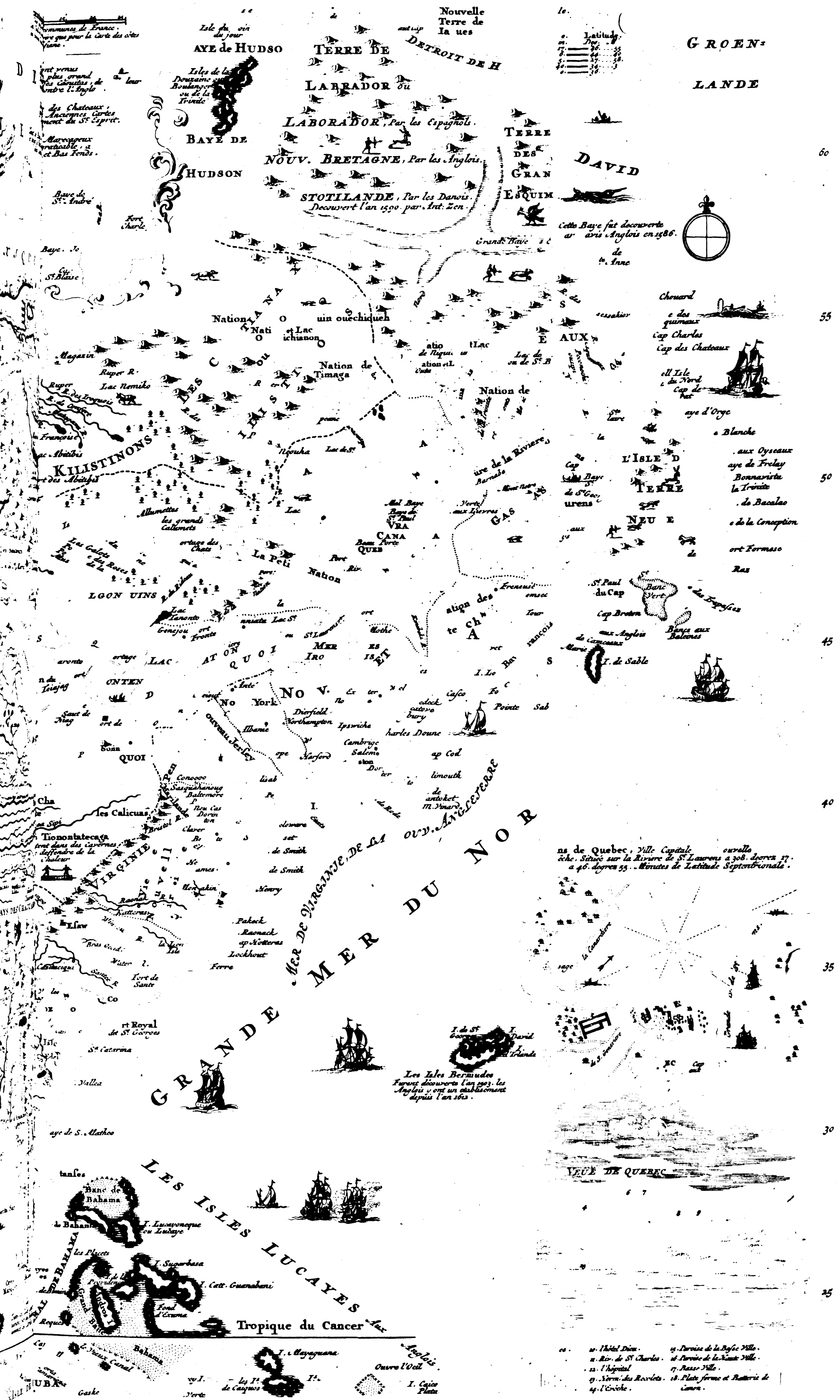
Les présens que se font les Sauvages ne consistent qu'en quelques piéces de Gibior qu'ils ont pris à la chasse & dont ils regalent leurs parens ou parentes. Ils préfèrent sur tout les animaux dont les fourures peuvent être utiles, & l'on voit par l'habillement de cette femme Hurone d'usage qu'elles en font durant l'hiver. Ce n'est point par modestie qu'elles portent des habits, mais par la seule nécessité de se défendre des rigueurs du froid. Elles se moquent des Européens qui ont attaché de la honte à la nudité.

des Rivieres de S. LAURENS & de MIS
 RIDE, de la LOUISIANE, de la VIRGINIE, de la
 du CANADA, des ESQUIMAUX, des HURONS, des
 pour L'ETABLISSEMENT de la COMPAG

Aujourd'hui S. LOUIS,
 NDE, de la PENSILVANIE,
 des ILINOIS &c. Et de la
 NÇOISE OCCIDENT

Tom. VI. N. 23. Pa. 94.

302



Latitude	Longitude
55	60
54	61
53	62
52	63
51	64
50	65
49	66
48	67
47	68
46	69
45	70
44	71
43	72
42	73
41	74
40	75
39	76
38	77
37	78
36	79
35	80

Cette Baye fut decouverte
 par les Anglois en 1586.

ville de Quebec, Ville Capitale
 située sur la Riviere de St. Laurent à 308. degrés 37.
 à 46. degrés 55. Minutes de Latitude Septentrionale.

VEUE DE QUEBEC

- 1. Hôtel Dieu.
- 2. Riv. de St. Charles.
- 3. L'Hôpital.
- 4. Riv. des Roches.
- 5. L'Église.
- 6. Terrasse de la Baye Ville.
- 7. Riv. de la Sainte Ville.
- 8. Place Ville.
- 9. Place de la Batterie de Canon.

320

325

330

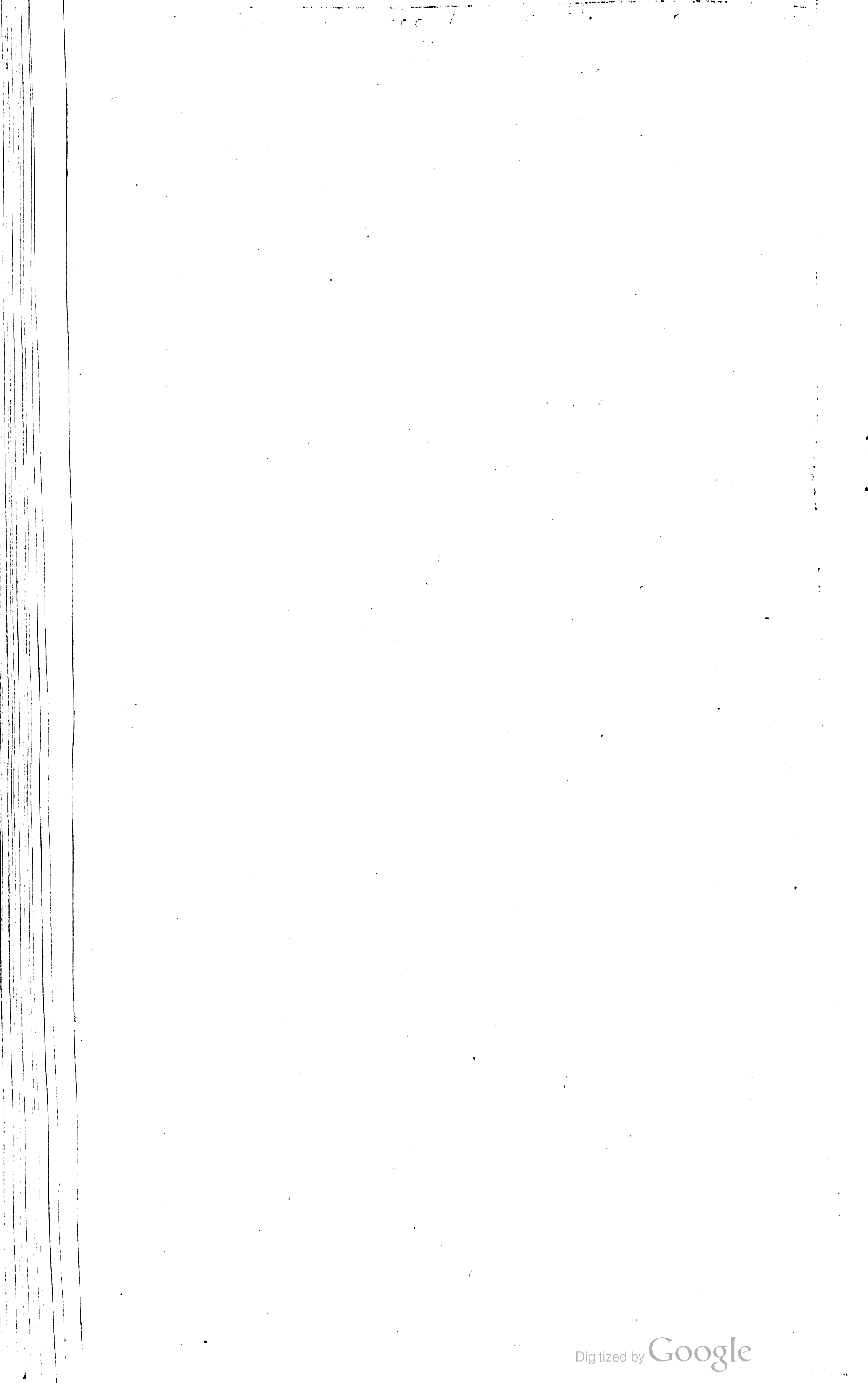
335

340

350

355

360



DISSERTATION PARTICULIERE
 SUR LA
 LOUISIANE
 OU LE
 MISSISSIPPI,
 OÙ L'ON TROUVE

*Une Description exacte de ce Fleuve, & des avantages qui peuvent s'y trouver pour
 l'Etablissement de la Compagnie Française d'Occident.*

Après la Description générale du Canada ou *Nouvelle France*, que nous avons donnée dans la Dissertation précédente, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'y joindre celle de la *Louisiane* ou *Mississipi*. L'Intérêt public a tant de liaison avec ce grand Pais, par rapport à l'Etablissement de la Compagnie Française d'Occident, que c'est contribuer à son avantage, que de lui donner une Relation exacte de ce vaste Continent. Il seroit difficile d'en trouver une plus nouvelle, puisqu'elle fut écrite du Port-Dauphin au Fort-Louis à la fin de Mai de l'année dernière 1717.

Le *Mississipi* ou *Meschassipi*, qui signifie la *grande Rivière*, & qui est maintenant *le Fleuve St. Louis*, fut découvert en 1682. par le Sieur de la Salle, qui eut le malheur d'être assassiné par ses gens même en 1687, dans le tems qu'il étoit le plus animé à chercher l'embouchure de ce grand Fleuve. Elle ne fut trouvée sûrement qu'en 1698, par Mr. d'Hiberville Gentilhomme Canadien, Capitaine des Vaisseaux du Roi, fameux par ses entreprises & ses succès sur les Anglois dans la Baye d'Hudson & dans les Iles de l'Amérique Meridionale. Ce Fleuve avoit donné son nom à ce grand Continent qui en est arrosé, jusqu'en 1682, que le Sieur de la Salle lui imposa celui de la *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV. Ce Pais est borné à l'Est par la Floride & la Caroline, où les Anglois ont un établissement très-considérable; à l'Ouest par le Nouveau Mexique, dont les Espagnols sont en possession, & par le Fleuve Missourri qui traverse un vaste Pais, dont on ne connoit

point les bornes; & qui peut-être tient au Japon, s'il est vrai que ce dernier Empire ne soit qu'une Presqu'île. Les terres les plus occidentales de la Nouvelle France ou du Canada, en font les limites au Nord, comme le Golphe du Mexique les termine au Sud. La *Louisiane* va du Nord au Sud depuis le 29. degré de Latitude jusqu'au 45; & de l'Est à l'Ouest, son étendue est tout-à-fait inconnue.

On a seulement appris par des Sauvages, que cette dernière partie étoit habitée par-tout, & que la chasse y étoit très-abondante. Selon le rapport de ces mêmes Sauvages, les Fleuves ont toujours leur cours à l'Occident; & le Climat y est très-temperé & très-fertile, étant situé depuis le 38. degré jusqu'au 45. Ils font entendre qu'il y a des mines d'or & d'argent, & qu'il s'y trouve une Roche fort précieuse, de laquelle ils ont emporté à coup de Flèches certaines Pierres vertes, fort dures & fort belles, semblables à l'Émeraude, dont ils ornent leur lévre supérieure qu'ils percent à cet effet. Il y a apparence que les François qui s'établiront chez les Sauvages Illinois feront toutes ces riches decouvertes, lorsque la Colonie fera plus nombreuse.

Les Illinois, nommez aussi les *Catz*, occupent les bords d'une Rivière qui tombe dans le *Mississipi*: elle tire ses eaux des Lacs qui forment la source du Fleuve *St. Laurent*. Ce Pais, outre la beauté de son Climat, est d'un excellent rapport. Tout y croît en abondance, comme Prunes, Pêches, Abricotiers, Noyers &c. Legumes, Herbes, Bled d'Inde, Bled de France &c. Ces Peuples ont, dit-on, l'obligation de cette abondance aux Jésuites du Canada qui sont

venus habiter parmi eux ; car en même tems que ces Peres leur enseignoient la Religion Chrétienne, ils leur apprennent à cultiver la terre. De sorte qu'ils recueillent à présent plus de grains qu'ils n'en peuvent consumer. La terre y produit naturellement des vignes sauvages dont le raisin est de très-bon goût, & il y a lieu de croire que si ces vignes étoient transplantées, le vin en seroit fort bon & fort commun. Il s'y élève par-tout une espèce de chanvre dont on peut faire du linge & des cordages.

On y a bâti un Fort sur la cime d'un Rocher élevé de plus de 200. piés, au bas duquel coule la Rivière des Illinois. Il y a de plus deux grands villages habitez par les Sauvages, dans l'un desquels sont les Jesuites, & dans l'autre les Missionnaires : il y demeure aussi une trentaine de François qui font le commerce des Pelleteries avec les Sauvages. On fait par expérience que ce Canton renferme des mines d'or & d'argent, de cuivre & de plomb ; on en tire actuellement beaucoup de ce dernier, sans presque aucun travail. Les Meuriers y sont très-communs, comme dans tout le reste du Pais, & l'on fit avec succès l'année 1716. l'épreuve des vers à soye. Cette Contrée est à 450. lieues de l'endroit où les François ont le Fort St. Louis, placé à la tête de la Rivière de la Mobile. Elle est à 40. lieues à l'Est du Fleuve Saint Louis ; à 14. lieues à l'Ouest d'un Fort Espagnol appelé Panfacola. Le Gouverneur de la Louisiane y fait sa résidence avec quatre Compagnies de 50. hommes de Garnison, outre plus de 2000. Habitans. A cinq lieues en Mer est l'Île Dauphine, autrefois l'Île Massacre, nommée ainsi à cause d'une bataille très-sanglante qui s'y donna entre deux Nations Sauvages. Les François y ont établi un Fort pour la défense du Port qui est à couvert des vents de Mer par l'Île Espagnolette, & de ceux de terre par les grands bois de l'Île Dauphine. Il pouvoit recevoir 25. ou 30. gros bâtimens ; mais par un accident imprévu, l'entrée de ce Port, où il y avoit encore 14. à 15. piés d'eau les derniers jours d'Avril de l'année 1717, se trouva tout à coup bouchée le 3. du mois suivant, par une digue de sable, large de 14. toises, & égale en hauteur à l'Île, à laquelle elle est jointe. Le Paon, l'un des deux Vaisseaux du Roi qui étoit alors à la Louisiane, & un Vaisseau Marchand, furent interceptez dans ce Port : ils eurent cependant le bonheur de déboucher, en prenant de très-grandes précautions, par un autre petit passage qui n'avoit que 10. à 11. piés d'eau. Au défaut de ce Port, qui ne peut plus servir que pour des Brigantins, les Bâtimens auront toujours pour azile, l'Île aux Vaisseaux qui est à 14. lieues à l'Ouest de l'Île Dauphine vers le Mississipi, où il sera facile aux plus gros Vaisseaux d'entrer & d'être à l'abri des vents les plus orageux. Il pourroit même arriver par la fuite qu'on pourroit nettoyer un banc qui est à l'embouchure du Fleuve St. Louis, sur lequel il y a encore 11. à 12. piés d'eau. Cet obstacle surmonté, le Fleuve qui a un très-bon fond par-tout & qui est fort droit durant 25. lieues, forme une anse, au bout de cette distance, fort propre à construire un très-beau Port.

Celui de *Panfacola*, après celui de la Havane, peut passer pour le plus grand & le meilleur de l'Amérique. Les Espagnols qui s'en sont emparez, l'appellent *Presidio de Santa Maria de Galva, ou de Santo Carolo de Austria*. Il est sur la Côte, à quatre lieues à l'Est de la Rivière *Perdide*. C'est un grand Fort de pieux qui a présentement 500. hom-

mes de Garnison. On y envoie du Mexique tous ceux qui ont mérité châtement, & c'est, pour ainsi dire, les Galeres par terre de la Nouvelle Espagne. Ces gens, avec la Garnison & les tristes restes des *Apalaches* qui furent détruits il y a 9. ans par les *Alibamous*, composent le nombre d'environ 800. personnes, en y comprenant les Officiers & les Femmes. L'air est très-sain le long de la Côte. Environ à 100. lieues de la Mer le Pais est d'une température charmante ; c'est parmi la Nation des *Oumas* que commencent les bonnes terres ; ce ne sont que plaines à perte de vue ; il n'y a qu'à y mettre la charrue & ensuite semer.

Il y a apparence que la Mer a couvert autrefois les terres jusques à 150. lieues avant dans le Pais ; car on a trouvé vers les *Akancas* des montagnes d'écaillés d'Huitre. On a appris par des Sauvages du haut du Mississipi, qu'il y a en ces quartiers-là un Peuple d'Indiens, chez qui tous les ans, des hommes blancs viennent traiter & enlever sur des chevaux, du Fer jaune ; c'est ainsi que ces Peuples appellent l'or ; & ces hommes blancs sont sans doute les Espagnols. De plus la même chaîne de montagnes où se trouve l'or & l'argent dans le Pérou & dans le Mexique, passe par le haut de la Louisiane.

La coutume d'aplatir la tête des enfans par une planche qu'on leur met sur le front, n'est commune qu'aux Nations voisines de la Mer. Les principales de celles qui se trouvent voisines des François sont ou sur la Rivière de la Mobile, ou sur celle du Mississipi, ou entre ces deux Rivières. Sur la Mobile, sont les *Appalaches*, de 20. Familles ; les *Chattaux* ou *Chattas*, de 10. Familles ; les *Tasuchas* de 8. à 9. Familles ; les *Mobilien*, de 30. Familles ; les *Thomez* joints avec quelques *Chattas*, de 40. Familles à quelque 100. lieues du Fort Louis & de la Mobile. Entre la Mobile & le Mississipi, vers le Nord-Ouest du Fort Louis, sont les *Chattas* divisez en plusieurs villages ; cette Nation est composée de plus de 600. hommes.

A 50. lieues plus haut, vers le même Rhombe de vent, sont les *Chicachas* en deux villages, qui font 6. à 700. hommes. A l'Est de la Rivière de la Mobile, à quelques 70. lieues du Fort Louis, sont les *Alibamous*, sur le compte desquels on a coutume de mettre presque toutes les expéditions de Guerre qui se font sur *Panfacola* & sur les allées de la France. Les *Albikas* & *Conchaques* leurs voisins, se servent d'eux pour Guides, toutes les fois qu'ils marchent contre les *Mobilien* & les *Thomez*. Les *Albikas* & *Conchaques* sont deux puissantes Nations qui peuvent faire ensemble quelque 8000. hommes, Les François les auroient pour amis, sans les Anglois de la Caroline qui les fréquentent & qui les ont alienez d'eux. Il y a entre les *Chattas* & les *Chicachas*, un reste de la Nation des *Sacchoumas* dont les premiers se servent utilement, pour découvrir tout ce que leurs ennemis trament contre eux. Il faut remarquer que dans 20. lieues d'étendue sur la Mobile, il y a quatre langues différentes.

La première Nation qui se rencontre à l'embouchure du Mississipi, sont les *Bilocci*, dont il ne reste plus que 5. ou 6. Familles. A quelque soixante lieues plus haut, sont les *Oumas* qui ont eu autrefois un Jesuite pour Missionnaire. Ils composent environ cent Familles. En remontant environ 40. lieues sont les *Tonikas*, dont il y en a un bon nombre de Chrétiens. Entre les *Tonikas* & les *Oumas* de l'un & de l'autre bord du Mississipi, sont les *Siti-*

timachas qui s'étendoient autrefois jusques sur les rivages de la Mer; mais depuis la guerre cruelle qui leur fut faite par les Alliez des François pour venger la mort d'un de leurs Missionnaires, elle n'a plus de terrain certain & elle erre vagabonde, tantôt sur les bords du Mississipi, & tantôt sur les côtes de la Mer. Il y avoit une autre Nation alliée ci-devant à celle-ci, laquelle, pour n'être pas enveloppée dans la guerre qu'on faisoit aux Sitimachas, s'est séparée d'eux pour ne faire qu'un village avec les Oumas.

A quelque 200. lieues de l'embouchure du Mississipi sont les *Natchez*, d'environ 6. à 700. Familles, issues d'une femme qu'ils disent descendre du Soleil. C'est le Peuple le plus civilisé du Mississipi, & le seul où l'on remarque quelque vestige de Religion. On y voit un Temple de tems immemorial, où l'on conserve un feu perpétuel, à peu près, comme dans le Temple de Vesta chez les Romains. Environ à 100. lieues des Natchez en remontant, on trouve les *Akanas*, Peuple autrefois très-puissant, qui ne fait guère à présent que trois à quatre cens hommes.

Après avoir donné une idée générale des Nations Sauvages qui environnent les François, je reviens aux productions du Pais. On voit dans le haut des terres une quantité prodigieuse de Bœufs sauvages, qui, au lieu de poil, sont couverts d'une laine très-fine, de laquelle on pourroit faire des draps & des chapeaux de service. Ces animaux ont une bosse élevée sur le dos, comme le Chameau. On n'a pu encore jusques à présent les accoutumer au joug. Les Voyageurs en estiment fort la chair. Les forêts sont pleines de Poulets d'Inde sauvages, d'Outardes, de Perdrix d'une espèce particulière, de Canards & de Chevreuils, de Cochons, de Lièvres & de toute sorte de gibier. Il y a entr'autres, des Rats gros comme des Chats, qui ont sous la gorge un sac où ils enferment leurs petits. Ils vivent de noix & de glands, & sont fort gras: leur chair a le goût de celle d'un Cochon de lait. Les Perroquets y sont dans une extrême veneration. Les Sauvages n'en tuent ni n'en élèvent aucun: ayant la superstition de croire que s'ils les denichoient, ils perdroient la vue.

On sçait par experience, que tous les grains d'Europe viendront à merveille dans ces Terres vierges, excepté sur les bords de la Mer, lesquels étant presque tous sablonneux, doivent moins rapporter que les autres; quoiqu'il soit vrai cependant, que dans les Jardins dont on a eu soin, tous les legumes de France, les Pêchers, les Abricotiers, les Poiriers, les Pommiers, les Muscats, &c. y ont fort bien réussi.

L'Indigo sauvage, qui croît par-tout comme la vigne, ne demanderoit que les soins de la culture, pour y venir aussi bon que dans l'île de St. Domingue; il en seroit de même du Tabac.

Outre les mâts pour les Vaisseaux dont on pourroit tirer telle quantité qu'on voudroit; le bois y est fort propre pour la construction des navires. Tout est rempli de Chênes d'une hauteur & d'une grosseur étonnante, à peu près semblables à ceux de France; les Hêtres, les Cedres rouges & blancs, & plusieurs autres espèces d'arbres n'attendent que des Ouvriers pour être employez à toutes fortes d'usages.

Le Cèdre entr'autres y est si commun, que les François établis dans la Louisiane y ont élevé des maisons assez commodes, toutes construites de planches de ce bois de senteur. Mais un des plus grands avanta-

ges qui puisse revenir à l'Etat de cette Colonie, doit provenir sans doute des meuriers. Cet arbre y est en très-grand nombre, particulièrement sur les bords du Fleuve St. Louis où on en voit des forêts entières; dont la feuille est le double plus grande que celles des meuriers de France. Les vers à soye le devorent, & la soye qui en a été tirée paroît plus fine que celle d'Italie.

Les Peaux de Castors, de Chevreuils & de Bœufs sont, comme je l'ai déjà dit, le commerce principal & ordinaire des Sauvages avec les François. Ils leur donnent en troc des balles de fusil, de la poudre à tirer, de grosses couvertures de laine, des fusils, de la rassade, de gros draps rouges & bleus dont ils se couvrent.

On peut assurer que parmi une infinité de Nations Sauvages qui sont dans la Louisiane, il n'y en a point qui ne s'accordent très-bien avec les Voyageurs François, en leur faisant quelque présent. Le Gouverneur du Pais en fera toujours le maître. Dans toutes les Ambassades qu'ils lui envoient, ils lui promettent sincèrement beaucoup de devouement & de fidélité, & d'être toujours prêts à porter la guerre où il jugera à propos. On ne peut même leur faire plus de plaisir que de leur donner ordre de courir sur des Nations voisines.

Il n'y a qu'une seule Nation dans toute la Louisiane qui soit opposée à la Nation Française; il est vrai qu'elle est très-considérable. On la nomme *Charachis*: elle est alliée des Anglois de la Caroline, & habite à la source de la Rivière d'Ouahaché, qui, grossie de plusieurs autres, se décharge dans le Fleuve Saint Louis à 40. lieues des Illinois.

Les Charachis descendent par là dans ce grand Fleuve pour surprendre, ou attaquer les Voyageurs François qui viennent du Canada à la Mobile, qui est un voyage de plus de 800. lieues. Il y a deux ans qu'ils tuèrent dix à douze François qui tombèrent entre leurs mains, parmi lesquels étoient deux Officiers du Canada. Le Gouverneur général envoya au commencement de 1717, 300. Iroquois & quelques Canadiens à leur tête pour venger la mort de ces François. On aprit à la Mobile au mois d'Avril que ces Iroquois en avoient déjà mangé trois Villages, cette Nation étant toujours Antropophage: le Gouverneur de la Louisiane se préparoit de son côté à faire attaquer ces Sauvages ennemis.

Quelque mélange de bien & de mal qui se trouve dans ce Pais, il paroît que la Cour de France s'étoit proposé d'en tirer de grands avantages par l'établissement qu'elle y avoit fait d'une Compagnie de Commerce sous le nom de Compagnie d'Occident. Les privilèges que le Roi accordoit à cette Compagnie, étoient très-considérables, Sa Majesté ne se réservant d'autres droits ni devoirs que la seule Foi & Hommage lige, comme on en peut juger par les Lettres Patentes en forme d'Édit, données pour ce sujet, dont nous allons rapporter les principaux articles.

Le Roi accorde à cette Compagnie le commerce de la Louisiane ou Mississipi, exclusivement à tous Commerçans, pendant l'espace de 25. ans, avec le Privilège de recevoir, à l'exclusion de tous autres, dans la Colonie de Canada, tous les Castors gras & secs dont les Habitans de ladite Colonie auront traité.

Elle aura la propriété des mines & minières, qu'elle fera ouvrir par son privilège: Elle pourra traiter & faire alliance au nom du Roi, avec toutes les Nations du Pais, vendre & aliéner les terres

de sa concession à tels cens & rentes qu'elle jugera à propos, même les accorder en franc aleu, sans Justice ni Seigneurie. Elle pourra faire construire tels Forts, Châteaux & Places qu'elle jugera nécessaires pour la défense du País. Les Officiers François militaires qui y sont présentement pourront y demeurer. Ceux qui sont actuellement en France pourront y passer sous le bon-plaisir du Roi, pour y servir sur les Commissions de la Compagnie, sans que pour raison de ce service, ils perdent les rangs & grades qu'ils peuvent avoir actuellement en France. Le Roi promet à ladite Compagnie de la protéger & défendre, & d'employer la force de ses armes, s'il est besoin, pour la maintenir dans la liberté entière de son Commerce. Ceux des sujets du Roi qui passeront dans les País concedes, jouiront des mêmes libertez & franchises s'ils étoient demeurans en France; & ceux qui naîtront d'habitans François dudit País, & même des Etrangers Européens faisant profession de la Religion Catholique Romaine, qui pourront s'y établir, seront censés & réputés Regnicoles. Les denrées & marchandises que la Compagnie aura destinées pour les País de sa concession, & celles dont elle aura besoin pour la construction, armement & ravitaillement de ses Vaisseaux, seront exemptes des Droits appartenant au Roi & aux Villes de sa dépendance. Les marchandises que ladite Compagnie fera apporter dans les Ports de France pour son compte, des País de sa concession, ne payeront pendant les dix premières années de son Privilège que la moitié des Droits que de pareilles marchandises venant des Isles & Colonies Françaises de l'Amérique doivent payer. Le Roi fera délivrer de ses Magazins à ladite Compagnie tous les ans pendant le tems de son Privilège, qui est, comme on a dit, de vingt-cinq années, quarante milliers de poudre à fusil qu'elle payera au Roi sur le pié de ce qu'elle lui aura coûté.

Les fonds de cette Compagnie seront partagez en Actions de cinq cens livres chacune, dont la valeur sera fournie en Billets d'Etat, desquels les intérêts seront dûs depuis le premier du mois de Janvier de l'année 1718. Les Billets desdites Actions seront payables au porteur, signez par le Caissier de la Compagnie & visez par un des Directeurs.

Tous les Etrangers pourront acquerir tel nombre d'Actions qu'ils jugeront à propos, & les Actions appartenantes aux Etrangers ne seront sujettes ni au droit d'aubaine, ni à aucune confiscation, pour cause de guerre ou autrement.

Toutes lesdites Actions pourront être vendues ou commercées. Tout Actionnaire porteur de 50. Actions, aura voix deliberative aux Assemblées, & s'il est porteur de 100. Actions, il aura deux voix, & ainsi par augmentation. Les Billets de l'Etat reçus pour le fonds des Actions, seront convertis en rentes au denier 15, dont les intérêts courront, à commencer du premier Janvier 1718. sur la Ferme

du Contrôle des Actes des Notaires du petit sceau & insinuations des Layes, lesquelles Rentes seront Héritaires. Les Directeurs employeront au Commerce de la Compagnie les arrérages dûs de ladite année 1718. des Contrats qui seront expediez au profit de la Compagnie, & il leur est tres-expresément défendu d'y employer aucune partie des intérêts des années suivantes.

Les Directeurs arrêteront tous les ans à la fin du mois de Décembre le Bilan général des affaires de la Compagnie; après quoi ils convoqueront par affiche publique l'Assemblée générale de toute la Compagnie, dans laquelle les Repartitions des profits de ladite Compagnie seront résolues & arrêtées. Les Rentes desdites Actions, ensemble les Repartitions des profits provenans du commerce, seront payez suivant les numeros desdites Actions; en commençant par la première, sans qu'il puisse y être fait aucun changement. Les Actions de la Compagnie, ni les effets d'icelle ne pourront être saisis sous quelque prétexte que ce puisse être.

Cette Compagnie a pris dans la suite une nouvelle forme, sous le nom de Compagnie des Indes.

L'établissement des *Actions* dont nous venons de parler, & celui des *Primes*, ont donné lieu à un Commerce, ou plutôt à un Jeu, dont l'extravagance fera l'étonnement de la Posterité. Les artifices de quelques Particuliers, soutenus du penchant que les hommes ont naturellement à se laisser séduire par l'idée d'une fortune brillante & rapide, tirent la Compagnie de l'obscurité où elle languissoit. La France fut saisie tout à coup d'un esprit de vertige, qui lui fit attacher à ces Actions une valeur chimérique, & les lui fit pousser vingt fois au-delà de leur prix. Cette funeste Contagion pénétra bien-tôt en Angleterre & en Hollande; & ces trois Etats ressentent encore les déplorables effets d'un Commerce qui, pour enrichir un petit nombre de Particuliers, a fait la ruine d'une infinité de Familles.

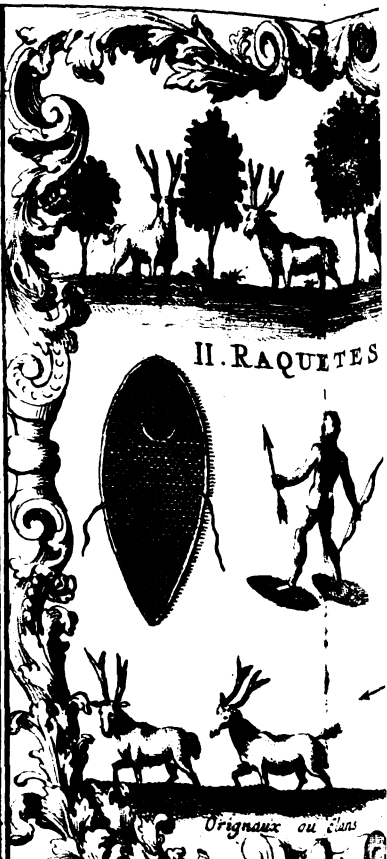
La Compagnie n'a, vraisemblablement, pas tiré du Commerce de la Louisiane tout le fruit qu'elle en attendoit, puis qu'elle vient d'en céder la propriété au Roi. Ce Prince, par un Arrêt de son Conseil d'Etat rendu au commencement de l'année 1731, déclare: „ Qu'il accepte la restitution que les „ Directeurs de la Compagnie des Indes lui ont faite „ au nom de ladite Compagnie, de la propriété „ de la Province de Louisiane avec toutes ses dépendances, & du País des Sauvages Illinois, „ pour incorporer de nouveau cette Province à ses „ Domaines, de même que toutes les Places, Forts, „ Bâtimens, Artillerie, Munitions de guerre, & „ Troupes, qui s'y trouvent actuellement: Qu'il „ accepte pareillement leur renonciation à l'Octroi „ du Commerce exclusif que la Compagnie y faisoit; voulant S. M. que ce Commerce soit libre „ désormais pour tous les sujets, sans que la Compagnie en puisse être chargée à l'avenir, sous quelque prétexte que ce soit.

Digitized by Google

CARTE QUI CONTIENT LA MANIERE DONT SE FAIT LA CHASSE DE LA RIVIERE DE NIAGARA, LA DANSE DU CALUMET AVEC SA DESCRIPTION, ET L'EX

Ces animaux changent de Contrées selon le changement des Saisons, et la diversité des Climats. quand ils sont dans les Pais du Nord et qu'ils commencent à sentir les approches de l'hiver, ils passent aux Terres du Sud. Ils se suivent ordinairement les uns les autres, et l'on en voit un long troupeau quelque fois durant une lieue de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, et la place où ils ont couché est souvent remplie de pourpier sauvage. Les chemins par où ils ont passé sont aussi fréquentés que les chemins les plus fréquentés.

BŒUFS SAUVAGES DU CANADA.



ARMOIRES DES SAUVAGES.

Les Outagamis portent à la Prairie de Sinople traversée d'une rivière serpentant en pal à deux Renards de Gueule, aux deux extrémités de la Rivière, chef et pointe.

ARMES DES OUTAGAMIS APPELLES RENARDS



ARMES DES POUTEOUATAMIS APPELLES PUANTS



PUANTS

Les Pouteouatamis appelez Puants portent au Chien d'argent dormant sur une Natte d'or. Ceux-ci suivent moins les règles du Blason que les autres.

ARMES DES OUTCHIPOVES APPELES SAUTEURS



OUTCHIPOVES

Les Outchipoves appelez Sauteurs portent à l'aigle de Sable, perché sur le sommet d'un Rocher d'argent et devant un Hibou de gueule.

ARMES DES NADOVESSIS APPELES SCIOUX



NADOVESSIS

Les Nadovessiss ou Scioux portent à l'Écureuil de gueule mordant une Citrouille d'or. Les uns ont une forme d'Écu, et les autres font servir d'Écu la principale pièce de leurs armes.

LES BŒUFS ou TAUREAUX SAUVAGES,

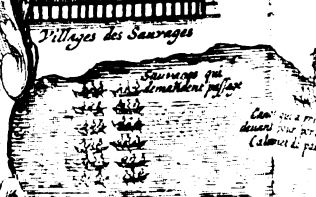
que l'on voit ici représenter, ont de la laine fort fine au lieu de poil: Les femelles l'ont plus longue que les mâles. Leurs cornes sont presq. toutes noires, beaucoup plus grosses, mais un peu moins longues que celles des Taureaux qu'on voit en Europe. Leur tête est d'une grosseur énorme: ils ont le cou fort court mais fort gros, et quelque fois de six pans de largeur, avec une bosse entre les deux Épaules. Leur jambes sont grosses et courtes, aussi couvertes d'une laine fort longue. Ils ont sur la tête et entre les cornes des crins noirs qui leur tombent sur les yeux et qui les rendent affreux. Lors que les sauvages voient un Troupeau de ces Bœufs, ils s'assemblent en grand nombre et mettent le feu de toutes parts aux herbes sèches alentour de ces bêtes, à la réserve de quelques passages, où ils se tiennent postés avec leurs arcs et leurs flèches. Alors ces animaux qui veulent éviter le feu, sont contraints de passer près des Sauvages, qui en tuent quel que fois plus de cent en un jour.

DU CALUMET.

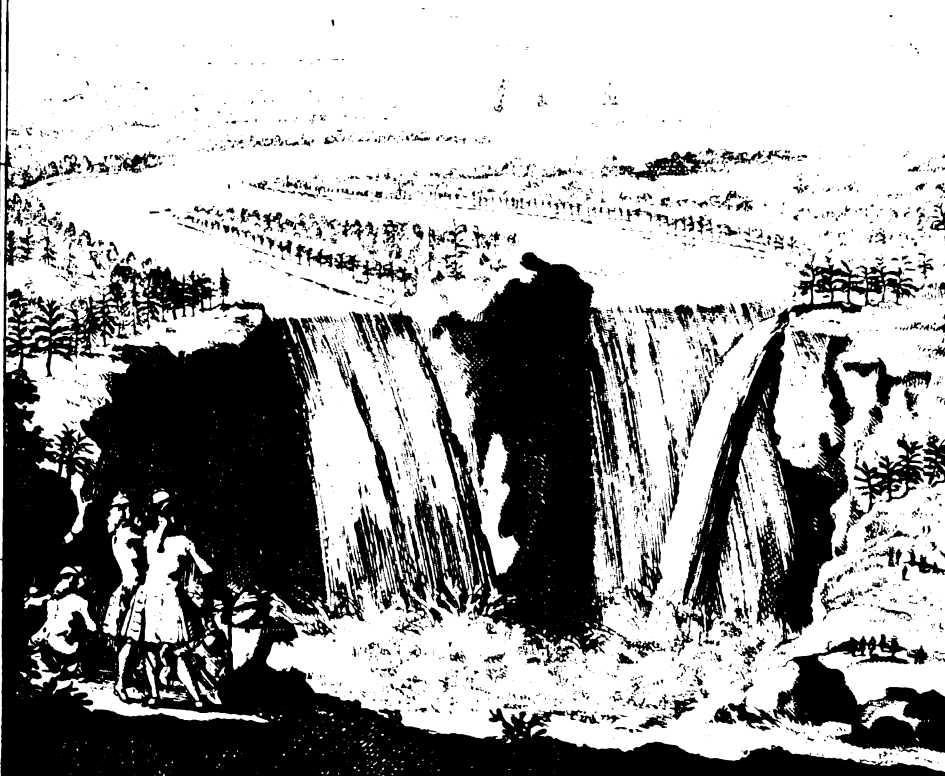
Rien n'est plus misterieux parmi les Sauvages, ni plus recommandable que le Calumet. C'est une pierre rouge, polie comme du marbre, et percée de manière qu'un bout sert à recevoir le tabac, et l'autre s'enclave dans le Manche qui est un bâton de deux piés de long, aussi percé par le milieu. Il est ordinairement embelli de la tête et du cou de divers Oiseaux, et l'on y ajoute de grandes plumes rouges, vertes et d'autres couleurs dont il est tout empanaché. Cet instrument Semble être le Dieu de la paix ou de la guerre, l'arbitre de la vie ou de la mort, et l'on ne rend pas plus d'honneur aux Sceptres de Rois. C'est assez de le porter sur soi et de le faire voir, pour marcher en assurance au milieu des Ennemis, qui dans le fort du Combat mettent bas les armes quand on le montre. Il y a un Calumet pour la Paix et un autre pour la guerre. Les Sauvages s'en servent encore pour terminer leurs différens, pour affermir leurs alliances ou pour parler aux étrangers.

CHASSE DES DRIG

La chasse des Elans ou Ariana neige avec des Raquettes telles, dessus. Elles ont deux piés et et 12. pouces de largeur; on s'encher sur la neige, et l'on y plus chaussure qui s'attache aux piés fait en souliers sur un chemin. L'Original est grand comme un gne et de figure semblable. long et brun, la peau forte et assez bonne à manger. Quand sur les lieux à travers la neige fleuve St Laurent, on ne voit la commence à chercher la Bête à quand on l'a trouvée, il faut t parce qu' autrement elle revient le tireur.



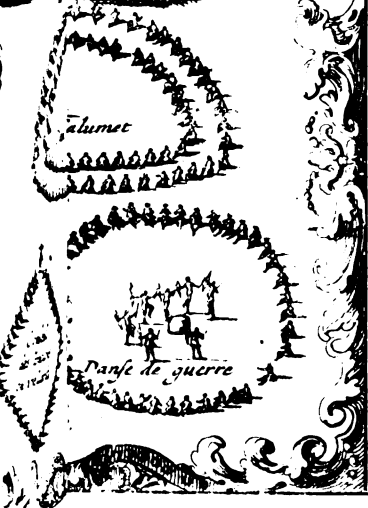
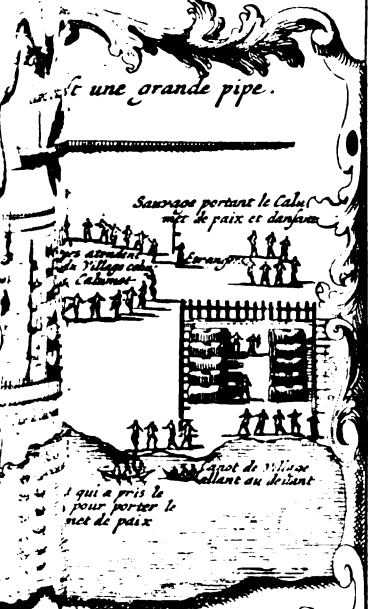
SAUT OU CHUTE D'EAU DE NIAGARA.



à deux lieues de ce grand saut est un gros Rocher détaché de la terre par la Rivière de Niagara, et jusques là elle est si rapide, qu'on est obligé de porter les Canots et les marchandises par terre. Sans quoi l'on pourroit aller avec de grandes Barques durant plus de 450 lieues en traversant le Lac des Hurons, jusqu' au bout de celui des Illinois. Mais ce Rocher et le grand Saut que l'on voit ici représenté, interrompent cette belle Navigation, d'une manière irremédiable. les François vouloient bâtir un fort à l'embouchure de cette Rivière pour brider les Iroquois.



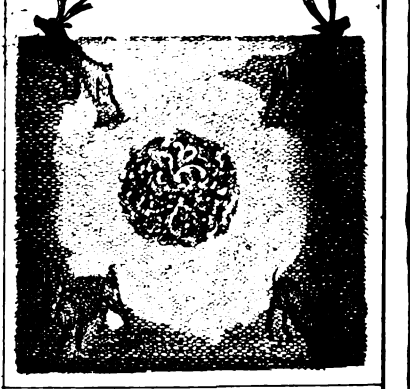
ORIGNAUX
 Orignaux se fait sur la...
 telles qu'on les voit ci...
 siés et demi de longueur...
 on s'en sert pour mar...
 plus vite avec cette...
 six piés, que l'on ne...
 chemin battu.
 comme un Mulet d'auber...
 ble. Il a le poil...
 arde et dure, et la chair...
 Quand on est arrivé...
 neige au Nord du...
 la place, et l'on...
 sète à l'aide des chiens...
 faut tirer fort juste...
 revient furieuse sur



ENTRE LE LAC ONTARIO ET LE LAC ERRIE,
 il y a un grand et prodigieux saut dont la chute d'eau est tout à fait surprenante. Elle est composée de deux grandes nappes d'eau et de deux Cascades avec une île entalut au milieu. Les eaux qui tombent de cette hauteur ecument et bouillonnent d'une manière épouvantable, avec un bruit affreux, qui s'entend de plus de quinze lieues par le vent du Sud. Au pie de ce Saut, est la Rivière de Niagara, qui n'a guère qu'un demi quart de lieue de largeur. Mais elle est fort profonde en certains endroits. Elle est même si rapide au dessus du grand Saut, qu'elle entraîne toutes les bêtes Sauvages, qui la veulent passer à la nage pour aller pâturer de l'autre côté. De puis ce Saut, la Rivière roule ses eaux avec une rapidité extraordinaire sur tout pendant deux lieues, jusqu' au Lac Ontario ou de frontenac, où commence à se ralentir l'impetuositè de ce Courant.

DANSE DU CALUMET.
 La Danse du Calumet ne se fait que pour des sujets considérables, comme pour affermir la paix, ou se réunir dans quelque grande entreprise. L'Hiver la Cérémonie se fait dans une Cabane, et l'été c'est en rase Compagne. La place étant choisie entre plusieurs arbres, on y étend une grande natte de joncs peinte de diverses couleurs. Là se place avec honneur le Dieu de celui qui fait la danse, qui est ou un Serpent ou quelque autre chose, et à sa droite le Calumet en l'honneur duquel se fait la fête. On choisit ensuite les voix qui doivent chanter, et chacun de ceux qui arrivent doit saluer le Dieu en jetant et en lâchant contre lui la fumée de sa pipe, comme s'ils lui offroient de l'encens. Chacun va aussi prendre le Calumet, et le soutenant des deux mains, le fait danser en cadence à l'air des chansons en lui faisant faire plusieurs figures différentes. Celui qui doit commencer la Danse paroît ensuite au milieu de l'assemblée où il en fait autant. Il y a une autre danse qui se fait au son du tambour au lieu de chansons. Le Danseur fait signe à quelque guerrier de venir prendre des armes qui sont sur la natte, et il se fait alors une espèce de Combat

ARMES DES OUTAOUAS V. NATIONS



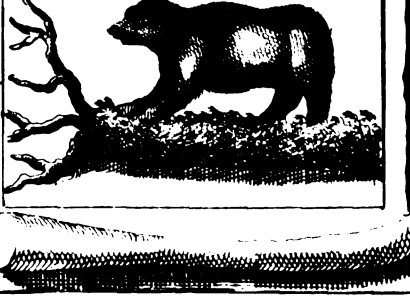
ARMES DES HURONS



ARMES DES ILLINOIS



ARMES DES OUMAMIS



ARMOIRIES DES SAUVAGES

Les Cinq Nations Outaouises portent de Sinople à quatre Elans de Sable cantonnez et regardant les quatre angles de l'Écu, au monceau de gravier en cœur.

HURONS

Les Hurons portent au Castor de Sable accroupi sur une Cabane d'argent au milieu d'un étang; leur Ecu est rond au lieu que celui des Cinq Nations Outaouises est quarré. Il est ordinairement d'écorce de Bouleau ou de quelqu' autre arbre que ce soit.

ILLINOIS

Les Illinois portent à la feuille de Nêtre au papillon d'argent. L'usage de ces armes est de distinguer ces différentes Nations les unes des autres lors qu'elles vont à la guerre.

OUMAMIS

Les Oumamis portent à l'ours de Sable, déchirant de ses deux pattes un arbre de Sinople moussu et couché en face.

DISSERTATION

SUR LA

VIRGINIE.



El fut, comme tout le monde fait, sous le règne de la Reine Elizabeth que les Anglois s'établirent en ce País. Ceux qui avoient été à la découverte en firent à cette Princesse un raport non moins avantageux, que les Espions qui avoient été envoyez pour reconnoître la Terre promise. Ils lui assurèrent que le Terroir étoit si fertile & si bon, le Climat si doux & si temperé, la Campagne si riante, que si cette Terre ne faisoit pas couler des ruisseaux de lait & de miel, du moins produisoit-elle quantité d'excellens fruits, & diverses espèces qu'ils n'avoient jamais vûs ailleurs. Ils dirent qu'on y voyoit plus de raisins qu'en aucune autre part du monde connu, de gros Chênes & d'autres arbres de haute futaye, des Cédres rouges, des Ciprés, des Pins, & plusieurs arbres toujours verts, qui faisoient de ce País un séjour délicieux; qu'on y trouvoit des oiseaux sauvages, du Poisson, des Bêtes fauves & autre gibier en si grande abondance, que les Anglois les plus délicats y trouveroient de quoi satisfaire leur goût. Ils raportèrent, non que les Indiens fussent des géans qui dévoreroient les hommes; mais qu'ils étoient si affables & d'un si bon naturel, si peu instruits des Arts & des Sciences, si éloignez de toute forte de Politique & de ruses, & si avides de la compagnie des Anglois, que bien loin de s'oposer à leur établissement, ils le favoriseroient de toute leur puissance. C'en fut assez pour faire approuver à la Reine Elizabeth un dessein dont le succès paroissoit sans difficulté, & qui lui ouvroit un si beau champ pour planter l'Évangile & étendre sa domination dans ce beau País. Elle étoit alors en guerre avec l'Espagne, & elle concourut à l'exécution du projet proposé autant que la conjoncture des affaires le lui put permettre. Elle consentit même qu'on donnât à ce País le nom de Virginie, soit parce qu'il avoit été découvert sous son règne & qu'elle n'étoit pas mariée; soit parce que le País même & ses habitans sembloient retenir encore la pureté, l'abondance, & la simplicité de la première création.

La première découverte en avoit été faite par le Chevalier Walter Raleigh, en 1584. en conséquence des Lettres Patentes de la Reine, par lesquelles lui & sa Compagnie devoient tirer tout le profit de ce voyage. A leur retour d'autres suivirent leur exemple, & partirent en 1585. pour pousser plus loin les découvertes des premiers. Ceux-là furent

Tom. VI.

encore suivis de quelques autres, & enfin après plusieurs voyages, le premier établissement des Anglois se fit en la Baye de Chesapeak en vertu des Lettres Patentes que le Roi Jaques I. leur accorda en date du 10. Avril 1606. par lesquelles il les formoit en deux Compagnies distinctes. La première Colonie fut établie par Jean Smith, sur une Peninsule qui est près du Cap Meridional de cette Baye, à 50. milles ou environ de la première Rivière qu'ils reconnurent, & à laquelle ils donnèrent le nom du Roi. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que les Anglois vinrent à bout de fixer leur habitation dans ce nouveau Monde. Les Naturels du País n'étoient pas à beaucoup près si patiens qu'on les avoit représentés; ils firent éprouver plus d'une fois aux Anglois qu'il ne falloit pas entreprendre témérairement de les chasser d'une terre où ils avoient pris naissance; & ce ne fut qu'après plusieurs coups donnez, & à force de secours envoyez plusieurs fois d'Europe, que la Loi du plus fort l'emporta sur les efforts de ceux qui combattoient pour leurs foyers & pour leur patrie. Mais à quoi le desir du gain ne portet-il pas les hommes? L'exemple des Espagnols qui tiroient des profits immenses de deux petites Colonies qu'ils avoient déjà établies en ce País-là fut un motif puissant pour les Anglois non moins avides de richesses, & ils poussèrent si bien leurs conquêtes, qu'ils possèdent aujourd'hui paisiblement toute cette partie du Canada.

La moindre étendue qu'on lui donne est de deux cens milles vers le Nord depuis la pointe *Comfort*, & de deux cens milles au Sud. Elle est bornée par la Côte à l'Est, & renferme tout le País Ouest & Nord-Ouest d'une Mer à l'autre, avec les Iles adjacentes à cent milles du Continent. Les Vaisseaux y abordent par l'embouchure de la Baye de Chesapeak, qui ressemble moins à une Baye qu'à une Rivière, puisqu'elle court entre deux terres deux cens milles ou environ. Elle est d'ailleurs presque par-tout aussi large qu'à l'embouchure qui peut avoir sept lieues de large, & tous les Vaisseaux qui vont à Maryland doivent passer par là. La Côte en est saine & unie, le fond égal, & l'on y peut aborder tout le long de l'année. L'ancrage y est merveilleux d'un bout à l'autre, & il y a si peu de risque d'y échouer, que plusieurs Maîtres de Navires se hazardent jusqu'au fond de la Baye sans y avoir jamais été auparavant. Le País contient trois sortes de terroir, dont l'un est aux endroits les plus bas, l'autre au milieu, & le troisième vers la source des Rivières. Vers leur embouchure le terroir est par-tout

B b

gras

gras & humide, & propre pour les grains les plus grossiers, tels que sont le Ris, le Chanvre, le Maiz &c. L'on y trouve pourtant des veines d'une terre froide & sablonneuse qui est souvent couverte d'eau. Mais elle ne laisse pas d'être fertile. Ces endroits les plus bas sont presque par-tout garnis de Chênes, de Peupliers, de Pins, de Cèdres, de Cypres, & autres arbres aromatiques, dont les tiges ont jusqu'à 70. piés de haut sans aucune branche. Il y a aussi quantité d'arbrisseaux toujours verts, comme le Houx, le Mirthe & autres dont les noms me sont inconnus. Vers le milieu du Pais, le terroir est uni presque par-tout, quoi qu'il y ait quelques petites montagnes, & des vallées agréables où l'on voit couler plusieurs ruisseaux. La terre en quelques lieux est grasse, noire & forte; en d'autres elle est maigre & légère. Le milieu des Langues qui sont entre les Rivières est un terroir d'argile blanche ou rouge, où l'on trouve des Chataigniers, & en Été une espèce de petites cannes fort bonnes pour la nourriture du Bétail. Les endroits les plus fertiles sont le long des Rivières & de leurs bras, qui sont couverts de Chênes, de Noyers, de Frênes, de Hêtres, de Peupliers & autres arbres d'une grosseur prodigieuse. Vers les sources des Rivières, il y a un mélange de montagnes, de vallées & de plaines, plus ou moins fertiles, & où l'on trouve une grande variété de fruits & d'arbres de haute futaye. L'on y voit un terrain bas & fertile, tantôt garni de gros arbres, tantôt couvert de vastes prairies, où l'on ne découvre autre chose que des cannes & de l'herbe d'une hauteur extraordinaire. On y trouve aussi plusieurs sortes de terre, dont les unes sont médicinales, les autres propres à nettoier, & à faire des ouvrages de poterie. Il y a, par exemple, de l'antimoine, du talc, de l'ocre jaune & rouge, de la terre à dégraisser, de la marne, de la glaize dont on fait les pipes, &c. On y voit aussi du charbon, des ardoises, des pierres propres à bâtir, du pavé plat en quantité, & beaucoup de caillous. A l'égard des minéraux, la Latitude même du Pais, & quelques autres circonstances font croire qu'il doit y en avoir beaucoup. On y a déjà trouvé quelques mines de fer & de plomb, & une mine d'or, ou du moins qu'on croyoit telle, mais qui doit être quelqu'autre bon métal. Les pierres transparentes qu'on y trouve au dessous de la surface de la terre ne laissent pas d'être de quelque prix: elles approchent du diamant, & n'ont d'autre défaut que celui d'être molles; mais elles durcissent après avoir été quelque tems à l'air.

Ce Pais produit aussi quantité de fruits, de diverses espèces selon la nature du terroir. A l'égard des fruits à noyau, on y voit des Cerises, des Prunes, & des Persimmons. Les Cerises viennent dans les bois & sont de trois espèces: les unes noires au dehors & rouges en dedans, qui viennent par grappes ou par bouquets, & qui ne sont pas amères; les autres blanchâtres au dedans & d'un goût fade; & la troisième forte, qu'on nomme Cerise des Indes, est la plus agréable du monde. Elle est d'une couleur de pourpre enfoncé, & n'a qu'une seule queue comme les nôtres. Il y a deux sortes de prunes sauvages, petites l'une & l'autre, & du goût à peu près de la prune de Damas. Les Persimmons sont de différente grosseur: ils tiennent le milieu entre la prune de Damas & la poire Bergamote: leur goût est très-agréable quand ils sont mûrs. On y voit des meures de trois sortes, deux de noires, & une de blanches: deux fortes de groseilles, l'une rouge &

l'autre noire, & des framboises sauvages qui sont fort bonnes. Les fraizes qu'on y trouve sont aussi très-délicieuses, & croissent presque par-tout dans les champs. On y voit quantité de noix & de noisettes, sans parler des fruits particuliers du Pais, dont la simple description ne donneroit pas une idée suffisante. Il y croit une variété surprenante de raisins, dont quelques-uns sont fort doux & agréables au goût: mais les autres sont âpres, & seroient peut-être meilleurs à faire du vin ou de l'eau de vie. On en voit de petits qui croissent sur des ceps fort bas, dont les uns sont blancs & les autres de couleur de pourpre: ils ne sont pas plus gros que nos groseilles. D'autres sont de la grosseur de nos prunes sauvages. On en fait des Tartes merveilleuses quand ils sont murs, & il y a apparence qu'on les rendroit propres à faire de bon vin, s'ils étoient cultivés avec soin. L'arbre qui porte le miel & celui qui produit le sucre, viennent dans ce Pais vers les sources des Rivières. Le miel est contenu dans des gouffes épaisses & enflées, qui paroissent de loin comme la cosse des fèves ou des pois. Le sucre n'est autre chose que le suc qui découle d'un arbre dont on a percé le tronc, & qu'on fait bouillir ensuite. De huit livres de cette liqueur, les Indiens en font une livre de sucre. Il est brillant & humide, a le grain beau, & sa douceur approche de celle de la Cassonade. Le Mirthe croit vers l'embouchure des Rivières, le long de la Mer & de la Baie, & dans le voisinage de plusieurs marais: il porte une baie dont on fait de la cire d'un très-beau verd, dure, qui casse facilement, & qui devient presque transparente à force d'être raffinée. On en fait des chandelles qui ne salissent point les doigts, & qui ne se fondent point au milieu des plus grandes chaleurs. Elles répandent de plus une odeur si agréable, que plusieurs les laissent fumer, quand elles sont éteintes, pour la respirer.

Cette Terre est semée par-tout de diverses plantes curieuses, & de très-belles fleurs. Il y a aussi plusieurs sortes de bois & de terres qui sont propres à teindre en diverses couleurs fort belles. La Serpentine, qui passe en Angleterre pour un des meilleurs cordiaux, & un antidote excellent contre les maladies pestilentiennes, est une racine qui croit encore dans ce Pais. On y voit aussi la racine du serpent à sonnette, qui guérit de la morsure de ce reptile, dont le venin tué quelquefois en deux minutes. Le Sassafras, dont l'écorce tient beaucoup de la vertu du Quinquina, est un arbre fort renommé; aussi bien qu'une certaine racine, qui croit dans les marais, & qui guérit à coup sûr toute sorte de fièvres. Les Indiens plantent dans leurs jardins & dans leurs champs quantité de Melons musqués, de Melons d'eau, de Citrouilles & d'autres fruits, qu'il seroit trop long de rapporter. Ils ont aussi du Blé des Indes, des Pois, des Fèves, & du Tabac.

Pour ce qui est du poisson, il n'y a point de Pais au monde où il y en ait de meilleur, soit d'eau douce ou d'eau salée. Au Printems les Harangs montent dans les ruisseaux & dans les guezes des Rivières, où il s'en trouve en si grande abondance, qu'il est impossible d'y passer à cheval sans leur marcher dessus. On y voit outre cela une infinité d'Alofes, de Rougets, d'Esturgeons, & quelques Lamproies, qui passent de la Mer dans les Rivières. Avant que les Anglois s'établissent à la Virginie, il y en avoit une si grande quantité, que les petits garçons & les petites filles, armez d'un bâton pointu, en dardoient

des

des plus petits qui nageoient sur les bas-fonds ; mais les Indiens avoient plus de peine à prendre les gros poissons, qui n'aprochent pas tant du rivage. Pour y réussir, ils faisoient une espèce de clayes avec de petits bâtons refendus, ou des cannes de la grosseur du doigt, qu'ils joignoient ensemble avec de jeunes branches de chêne verd, ou de quelqu'autre bois souple, & qu'ils mettoient si près les unes des autres, que les petits poissons ne pouvoient passer dans les intervalles. Vers l'un des bouts de cette claye, il y avoit une ouverture, & l'ouvrage, qui étoit continué de part & d'autre, formoit trois ou quatre enclos tout de suite, disposez de telle manière, que le poisson y pouvoit entrer facilement, & non en fortir de même. Lorsque la marée étoit haute, ils plantoient l'un des bouts de cette claye sur le bord de la Rivière, ils étendoient l'autre dans l'eau à huit ou dix piés de profondeur, & l'affermissoient avec des pieux. Vers les sources des Rivières, où l'eau est basse & le courant rapide ; les Indiens pêchent d'une autre manière. Ils font une digue de pierres sèches, à travers le lit de la Rivière, & y laissent quelques ouvertures pour donner passage à l'eau. Là ils mettent une espèce de Panier fait de cannes & de figure conique, dont la longueur est de 10. piés & la base de trois : la rapidité du courant y entraîne le poisson, & l'y retient avec tant de force qu'il ne peut plus en fortir. On y pêche aussi de nuit à la faveur du feu, de la manière qu'il est représenté dans la Carte suivante.

Mais si les Rivières de ce País sont pleines de poissons en Été, elles ne sont pas moins couvertes d'oiseaux en Hiver. La quantité qui s'y voit de Cignes, d'Oies, de Canards, de Sarcelles, de Macreuses, & d'autres oiseaux aquatiques est si grande, qu'on en tue quelquefois jusqu'à vingt d'un seul coup. Les Étangs & les Ruisseaux sont aussi couverts de ce gibier en certaines saisons de l'année. On trouve aussi ailleurs des Grues, des Herons, des Becasses, des Becassines, des Pluviers, des Alouettes, & quantité d'autres oiseaux bons à manger, sans parler des Loutres, des Civettes & autres animaux sauvages que les Anglois y virent avec étonnement. Les Indiens n'avoient aucun autre instrument que l'arc & la flèche pour tuer les oiseaux, non plus que pour le gros gibier, qu'ils prennent de cette manière. En Hiver quand les feuilles des arbres sont tombées, & si sèches qu'elles peuvent brûler facilement, ils environnent une étendue de bois de cinq ou six milles de circonference, & y mettent le feu ; ils poussent ensuite plus avant en se tenant toujours à une distance raisonnable les uns des autres, & pour hâter leur chasse qui doit être finie à la pointe du jour, ils mettent de nouveau le feu à l'herbe & aux feuilles : réitérant ce manège, jusqu'à ce qu'ils aient enfermé les Bêtes dans un petit cercle où elles s'attroupent, haletant & presque étouffées par la chaleur & la fumée qui les enveloppe de tous côtez. Alors les Indiens les percent à coups de flèches ; & quoi qu'ils soient vis-à-vis les uns des autres, & que la fumée les empêche de se voir, il arrive rarement qu'il y en ait aucun de blessé dans ces sortes de chasse. Ils ne font tout ce carnage, que pour avoir la peau de ces animaux, dont ils laissent périr les cadavres dans les bois. Quand ces Peuples vont à la chasse dans un País écarté, c'est d'ordinaire pour toute la saison. Ils prennent avec eux leurs femmes & leurs enfans, s'arrêtent à l'endroit où ils trouvent le plus de gibier, & employent deux ou trois jours

à y construire de petites cabanes pour leur usage. La saison n'est pas plutôt finie, qu'ils les abandonnent sans se mettre en peine de les démolir.

C'est ainsi que les Indiens de Virginie vivoient au jour la journée de ce que la Nature leur fournissoit, & que sans le secours d'une pénible industrie, leur divertissement suppléoit à leurs besoins. Les femmes & les enfans mettoient seulement en réserve quelque peu de noix & d'autres fruits de la terre, pour leur servir dans l'occasion. Ce peuple heureux n'étoit point exposé aux fatigues de l'agriculture, & après avoir employé quelques jours de l'Été à semer du grain & des melons, il donnoit le reste au plaisir & à la joye. Content de peu, il ignoroit les soins & les inquiétudes que causent le luxe & l'ambition ; & leurs besoins se bornant au simple nécessaire, ne leur donnoient ni peine ni travail pour y subvenir. Mais cette douce tranquillité a bien-tôt été troublée par l'arrivée des Anglois, qui s'exposant aux périls d'une longue Navigation par le desir du gain ; ont appris à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité sur les hommes. Nous verrons dans la suite les changemens qu'ils ont causez dans ce País, où la simplicité des premiers tems s'étoit conservée jusqu'à leur arrivée ; & quelle est aujourd'hui la situation de ces Peuples assujettis à une domination qui leur avoit été inconnue jusqu'alors. Mais parlons premièrement de l'état où les Anglois les trouvèrent, & de ce qui regarde en particulier cette partie du Nouveau Monde & ses Habitans.

Ils sont de moyenne taille ; droits & bien proportionnez ; leurs bras & leurs jambes sont d'une tournure merveilleuse ; ils n'ont pas la moindre imperfection sur le corps, & à peine s'en trouve-t-il aucun parmi eux qui soit nain, bossu, tortu, ou contrefait. Leur couleur, quand ils sont devenus un peu grands, est d'un châtain brun, mais qui est beaucoup plus clair dans leur enfance. A mesure qu'ils avancent en âge leur cuir s'endurcit & devient plus noir par la graisse dont ils s'oignent, & par les rayons du Soleil auxquels ils s'exposent. Leurs cheveux sont ordinairement d'un noir de charbon ; ils ont aussi les yeux fort noirs, & le regard un peu louche, tel qu'on l'observe dans la plupart des Juifs. Presque toutes leurs Femmes sont d'une grande beauté : elles ont la taille fine, les traits délicats, & ne manquent d'autres charmes que de ceux d'un beau teint. On peut voir dans la planche suivante la manière de leurs habillemens. Ces Peuples regardent le mariage comme une action fort solennelle, & les vœux qu'ils font alors passent pour inviolables & pour sacrez. Quoi qu'ils permettent au mari & à la femme de se quitter, s'ils ne vivent pas de bonne intelligence, le divorce néanmoins est de si mauvaise odeur parmi eux, que rarement les conjoints poussent leurs démêlez jusqu'à la separation, pour n'être pas taxez d'inconstance & de legereté. Cependant lorsqu'ils en viennent à cette démarche, ils comptent que tous les liens du mariage sont rompus, & chacune des parties a la liberté de se remarier à qui elle veut. Mais pendant que le contrat dure, l'infidélité soit de la part du Mari, soit de la part de la Femme est regardée comme un crime impardonnable. En cas de rupture, chacun prend les enfans qu'il aime le plus ; car bien loin de leur être à charge, ils les regardent comme leur plus grande richesse, de même que les Juifs autrefois ; & si les parties intéressées ne sont pas d'accord là-dessus, on sépare les enfans en nombre égal, & le Mari est

le premier qui choisit. Quelques Voyageurs disent que les jeunes Indiennes se prostituent pour un petit présent qu'on leur fait ; mais outre que les Indiens défavouent cette coutume, un Anglois, né dans le Pais, & qui en a soigneusement observé les usages, assure qu'il n'a trouvé aucun fondement à cette accusation, & que c'est une calomnie dont on les noircit injustement. Il est vrai que les filles en ce Pais-là sont Maîtresses d'elles-mêmes, & qu'elles peuvent disposer de leurs personnes comme il leur plaît ; mais s'il arrive à quelqu'une d'avoir un enfant, elle est perdue de réputation pour toute sa vie, & elle ne peut plus trouver un Mari. Les Indiennes sont pleines d'esprit, toujours gayer & de bonne humeur. Elles aiment beaucoup à rire, & leur ris est, dit-on, accompagné de beaucoup d'agrément. Elles ont tant de feu & de vivacité, qu'elles ne cherchent qu'à badiner & à se divertir : ce qui a peut-être suffi à ceux qui ne savent pas distinguer le crime d'avec une liberté honnête, pour les taxer de libertinage ; quoi qu'avec aussi peu de raison, que les Espagnols jaloux condamnent la liberté des Françaises qui sont au fond beaucoup plus chastes que leurs Femmes, malgré l'espèce d'emprisonnement où on les tient.

Parmi la grande variété de viandes & de fruits dont ces Peuples se nourrissent, la Nature ne leur a appris l'usage d'aucune autre liqueur que de l'eau ; & quoi qu'ils ayent par-tout d'agréables fontaines, ils aiment beaucoup mieux l'eau dormante, échauffée par les rayons du Soleil. Le Baron de la Hontan parle d'un jus agréable de Maple qui est mêlé avec de l'eau ; mais je trouve que les Indiens de Virginie n'en usent point, & qu'ils n'ont d'autre liqueur forte que celle que les Anglois leur donnent. Aussi en sont-ils si avides, qu'ils ne manquent jamais de s'en enivrer, quand ils en trouvent l'occasion. Ils n'ont aucune sorte de Lettres pour exprimer leurs paroles ; mais quand ils ont quelque chose à communiquer, qu'ils ne peuvent dire de vive voix, ils y emploient une espèce d'Hieroglyphe ou de représentation d'oiseaux, de bêtes ou d'autres choses, qui désignent leurs pensées. Leur langage n'est pas le même par-tout ; & deux Nations qui ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre, ne s'entendent presque point. Ils ont pourtant une espèce de Langue générale qui est entendue des principaux de plusieurs Nations, comme la Langue Latine en Europe, & la *Lingua Franca* dans tout le Levant. Quand ils voyagent, ils peignent diverses marques sur leurs épaules, pour se distinguer & faire voir de quelle Nation ils sont. Leur marque ordinaire est une ou plusieurs flèches, qu'une Nation peint la pointe en bas, l'autre en haut, ou en travers, comme on le peut voir dans la Planche suivante. C'est peut-être ce que le Baron de la Hontan appelle les Armoiries des Indiens, dont on n'a pas d'ailleurs d'autre connoissance que celle-là. Quoi qu'il en soit, c'est ce qui donna occasion à la Compagnie de la Virginie, de faire des plaques d'argent, de cuivre, ou de bronze, dont elle distribua quelque nombre à chaque Nation qui étoit en amitié avec les Anglois ; & de faire ensuite une Loi, qui défendoit aux Indiens de voyager dans les Plantations Angloises, sans que quelqu'un de leur Compagnie fût muni d'une de ces plaques, pour montrer qu'ils étoient amis.

A l'égard de leur Religion, quelques Auteurs assurent que les Indiens ne reconnoissent aucune Divinité, qu'ils n'ont pas même de terme pour exprimer le nom de Dieu, & qu'ils sont incapables des

raisonnemens communs là-dessus à tout le reste des hommes. On ajoute qu'ils n'ont aucune cérémonie extérieure qui montre qu'ils rendent quelque culte à la Divinité, & qu'on ne voit parmi eux ni Sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune autre marque de Religion. Le Baron de la Hontan, au contraire, leur attribue des notions si fines, & des argumens si subtils, qu'on ne peut s'empêcher de trouver de la contradiction entre son opinion là-dessus & celle du Père Hennepin qui est du sentiment des premiers. Je préfère donc le sentiment unanime de presque tous ceux qui ont écrit des Indiens de l'Amérique, & suivant le rapport d'un Voyageur qui me paroît aussi sincère que bien instruit, je ne craindrai pas d'avancer que tous les Indiens de ces quartiers-là sont idolâtres & superstitieux. Pour ce qui est de leur Temple, appelé parmi eux Quioccosan, c'est une maison bâtie à la manière de leurs autres cabanes, de 18. piés de large sur 30. de long, où il n'y a que les murailles toutes nues, un foyer au milieu, & un trou au toit pour donner passage à la fumée. En dehors & à quelque distance du bâtiment, il est environné de pieux, dont les sommets sont peints & représentent des visages d'hommes en relief. Ce Temple n'a d'autre ouverture par où la lumière y puisse entrer, que la porte & le trou de la cheminée. Mais à l'extrémité opposée à la porte, il y a une séparation de nattes fort serrées qui renferme un espace d'environ 10. piés de long & où l'on ne voit pas la moindre lumière : c'est là qu'est exposée l'Idole des Indiens dans une niche que l'obscurité du lieu rend encore plus vénérable ; car le jour n'y entre qu'à la faveur d'une des nattes de la cloison que l'on relève, & de cette lumière sombre qui vient de la porte & du trou qui est au haut du toit. Ces ténèbres ne servent pas peu à exciter la dévotion du Peuple ignorant ; mais ce qui contribue davantage à maintenir l'imposture, c'est que d'un côté le principal des Magiciens entre seul dans cette enceinte, & qu'il peut remuer l'image sans que personne s'en aperçoive, pendant que de l'autre un Prêtre se tient avec le Peuple pour l'empêcher de pousser trop loin sa curiosité, sous peine d'encourir les censures & l'indignation du Dieu. C'est ainsi que les Prêtres, abusant de la crédulité des Peuples superstitieux, s'en servent en tout Pais à affermir une autorité usurpée sur les consciences, particulièrement dans les lieux où les dévotions extérieures ont pris la place du vrai culte Religieux. Ils font d'un Règne tout spirituel, tel que devoit être celui du Dieu qu'ils servent, un Règne purement temporel, qui est le leur, substituant leurs propres Loix & leurs propres Ordonnances à celles du véritable Législateur, dont ils anéantissent l'autorité en la partageant. Plus la simplicité est grande dans les Peuples, plus les Ecclesiastiques en tirent avantage pour étendre aussi leur pouvoir. Persez qu'ils ne peuvent l'augmenter qu'à la faveur de l'ignorance, ils consacrent cette ignorance en la faisant passer pour la mère de la dévotion. Il ne seroit pas nécessaire d'aller jusques dans le Nouveau Monde pour en chercher des exemples. Les Indiens ne sont pas plus zélés dans leur culte Idolâtre, que les Catholiques Romains les plus bigots dans celui qu'ils rendent à leurs Saints ; & je trouve dans les uns & dans les autres une égale soumission à pratiquer les austérités & les penitences que leurs Prêtres leur imposent. Conformité odieuse ! qu'on ne peut trop s'étonner que les Missionnaires ne remarquent pas dans tous les lieux où les por-

te leur zèle prétendu, & qui sera toujours un obstacle invincible à la conversion de ces pauvres Idolâtres! Le moyen d'élever leur esprit à un culte tout spirituel, tant qu'ils verront à peu près les mêmes cérémonies & les mêmes usages dans la Religion qu'on leur proposera d'embrasser? Ne s'agit-il donc que de changer l'objet de la superstition, pour la rendre religieuse & sainte? Que gagneroient-ils à changer de domination, si celle du Pontife Romain leur impose un joug aussi dur que celui de leurs Prêtres? Heureux les Indiens de la Virginie, d'être si près du Royaume des Cieux, par l'avantage qu'ils ont de recevoir le Christianisme épuré de tout ce que Rome y a mêlé d'étranger & de corrompu! Heureuses les Plantations faites sous l'autorité des Puissances Protestantes, si le zèle pour le salut des âmes y étoit aussi grand que l'avidité pour le gain! Quelle abondante moisson n'y auroit-il pas à recueillir! Mais ce qu'a si heureusement commencé la pieuse Reine qui a jetté les premiers fondemens de cette Colonie de l'Amérique, le sage Roi qui remplit aujourd'hui le Trône de la Grande Bretagne l'achevera plus heureusement encore. On peut tout se promettre du zèle & des lumières de ce Prince, non moins attentif à affermir la Religion, qu'à maintenir la paix en Europe. Le soin qu'il prend de réfréner l'autorité de ceux qui veulent régner sur les consciences, est le plus sûr moyen de ramener les Peuples à JESUS-CHRIST, dont le *Regne n'est pas de ce Monde.*

Les Indiens, comme les Catholiques Romains, élèvent des autels par-tout où il leur arrive quelque chose de remarquable; & ils leur rendent un profond respect, parce que toute leur dévotion ne consiste qu'en Sacrifices. Ils en font pour la moindre occasion: s'ils entreprennent un long voyage, ils brûlent du Tabac au lieu d'encens à l'honneur du Soleil, pour lui demander du beau tems, & un heureux retour. S'ils traversent quelque Lac ou quelque Rivière enflée par le débordement des eaux, ils y jettent du Tabac, du Peak, ou ce qu'ils ont de plus précieux, pour obtenir un heureux passage de l'Esprit qu'ils croient présider en ces endroits. De même lorsqu'ils reviennent de la guerre, de la chasse, d'un long voyage, ils offrent une partie de leurs dépouilles au Dieu de qui ils croient avoir été protégés. Ils ont un autel particulier qu'ils honorent plus que les autres; & lorsqu'ils voyagent & qu'ils en rencontrent quelqu'un, ils ne manquent jamais d'instruire leurs enfans de l'occasion qui l'a fait élever, & du tems auquel on l'a bâti. De sorte que cette tradition répandue avec soin, conserve la mémoire de ces antiquitez, aussi bien qu'aucun Ecrit pourroit faire, sur tout pendant que la même Nation habite sur les lieux où se trouvent ces autels.

Ils comptent comme nous par unités, par dizaines, par centaines &c; mais ils comptent le nombre des années par celui des Hivers, qu'ils appellent *Cobonks*, du cri des Oyes qui ne viennent qu'en Hiver dans leur Pais. Ils distinguent l'année en cinq différentes saisons. La 1. est lorsque les arbres bourgeonnent & fleurissent au Printems: la 2. lorsque les épis sont formés & bons à rôtir: la 3. est l'Été: la 4. la Moisson, ou la chute des feuilles: & la 5. l'Hiver ou *Cobonk*. Ils comptent les mois par les Lunaisons, sans avoir aucun égard au nombre qu'il y en a dans l'année; mais à leur retour ils les appellent du même nom, comme la Lune des cerfs, la Lune du grain, la première & la seconde Lune de *Cobonk* &c. Ils ne partagent point le jour en heures; mais ils en

Tom. VI.

font trois portions; qu'ils nomment le lever; le montant, & la descente du Soleil. Enfin ils tiennent leurs comptes par le moyen des nœuds qu'ils font à un cordon, ou des coches qu'ils taillent à un morceau de bois.

Nous avons déjà remarqué que les Indiens n'ont point de caractères pour exprimer leurs pensées; de sorte qu'ils ne peuvent avoir de Loix écrites. Aussi l'état où les trouverent les Anglois n'en demandoit-il pas beaucoup. La Nature & l'intérêt leur avoient appris à obéir à un seul; qui est chez eux l'Arbitre & le Souverain de tout. Ils n'ont aucune terre en propre, mais la Nation jouit en commun de toutes celles qu'ils cultivent. Ils chassent, ils pêchent, & ils cueillent des fruits par-tout sans aucune distinction. Le soin qu'ils prennent pour élever leur grain, leurs courges, leurs melons &c. est si peu de chose; d'ailleurs le Pais est si fertile, & il y a tant de terres incultes, que ce n'est pas la peine de se disputer pour en avoir. Ils n'amassoient rien de tout ce que l'on peut appeler richesses; ils estimoient les peaux & les fourrures pour l'usage; & le *Peak* & le *Roenoke* pour l'ornement. Les titres d'honneur qui leur sont particuliers se réduisent à ceux de *Cockaroufe* & de *Werowance*, le premier, qui signifie membre du Conseil du Roi, & le second un Officier militaire: l'un qui a grand' part au gouvernement, & l'autre qui commande tous les Partis qui vont à la chasse, en voyage, ou à la guerre. Les Prêtres & les Devins, comme on l'a déjà dit, ont aussi une grande autorité; c'est à eux que le Peuple s'adresse en toute occasion pour avoir leurs avis, ce qui joint aux prémices & aux offrandes continuelles qu'on leur donne, les met en état de vivre de la graille du Pais, & de s'enrichir des dépouilles de leurs compatriotes ignorans.

Pour ce qui est maintenant de l'état présent de la Virginie, les Naturels du Pais sont presque tous éteints, quoi qu'il y ait encore plusieurs Bourgs qui retiennent leur ancien nom; mais ils ne pourroient pas lever tous ensemble cinq cens hommes propres à porter les armes. La Compagnie des Marchands de Londres, qui y fit le premier établissement de la manière que nous l'avons dit, en donna d'abord le Gouvernement à un Président qui étoit choisi toutes les années par la Colonie, & à un Conseil dont elle nommoit elle-même les membres. Les choses demeurèrent en cet état, jusqu'en 1610. que la Compagnie obtint un nouvel Octroi du Roi, par lequel elle avoit droit de nommer le Gouverneur, qui ne devoit agir qu'avec l'approbation & l'avis du Conseil. Dix ans après on convoqua pour la première fois une Assemblée générale de membres députés de tous les endroits du Pais où les Anglois avoient des plantations, pour régler conjointement avec le Gouverneur & le Conseil toutes les affaires publiques de la Colonie, ce qui servit à perfectionner la forme du Gouvernement. La Compagnie étant ensuite venue à se dissoudre, le Roi laissa l'administration des affaires au Gouverneur, au Conseil & aux Députés, & l'on donna le titre d'Assemblée générale à ce Corps. Cette Assemblée traitoit de toutes les affaires importantes de la Colonie, & faisoit des Loix que le Gouverneur & le Conseil étoient chargés de faire exécuter. C'étoit le Roi qui nommoit ce Gouverneur & les membres de ce Conseil, & le Peuple élevoit ses Députés à l'Assemblée générale. Mais le Gouverneur obtint ensuite un pouvoir si étendu, que son approbation devint absolument nécessaire dans toutes les affaires qui se traitoient, quoi que d'ailleurs il fût obligé

C c

gé de prendre l'avis du Conseil. Tel fut l'état de la Colonie, jusqu'à la Rebellion qui éclata en 1676. & qui fut si funeste aux Anglois. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire l'histoire, qui nous meneroit trop loin. Je dirai seulement qu'on l'attribue à quatre causes, que je rapporterai en peu de mots. 1. L'excessive médiocrité de la valeur du Tabac, & le préjudice qu'on faisoit aux propriétaires dans leurs échanges, sans que tous les efforts de l'Assemblée y pussent remédier. 2. Le partage de la Colonie en diverses donations que le Roi Charles II. avoit faites à quelques Seigneurs de sa Cour, contre la teneur des Chartes originales, & les charges exorbitantes que la Colonie étoit obligée de payer pour les amortir. 3. Les Restrictions que le Parlement d'Angleterre mit sur tout le Commerce de ce Pais-là; & 4. Les troubles excitez par les Indiens, qui habitoient vers la tête de la Baye, & par ceux des frontières.

Les premiers avoient un Trafic réglé avec les Hollandois établis à *Monadas*, aujourd'hui la Nouvelle Yorck, & dans le voyage qu'ils y faisoient tous les ans, ils avoient coûtume de passer par les frontières de la Virginie pour acheter des peaux & des fourrures des Indiens qui demeuroient au Sud. Ils en vendoient même une partie aux Anglois, & portoient le reste à Monadas. Ce Trafic continua sans interruption, tant que les Hollandois occuperent cette place. Mais lorsque les Anglois en furent devenus les Maîtres, & qu'ils eurent appris les avantages que les Naturels de la Virginie tiroient de leur Commerce avec les Indiens de la Baye, les premiers inspirerent à ceux-ci une telle haine pour les Anglois, qu'au-lieu de continuer paisiblement leur négoce, comme ils avoient fait plusieurs années de suite, ces Indiens ne retournerent plus que pour commettre des brigandages & des massacres. Ceux des frontières n'étoient pas mieux intentionnez : ils appréhenderent que les découvertes que le Chevalier Berkeley méditoit avec l'approbation de la Compagnie, ne servissent à leur enlever le reste de leurs profits. Ces soupçons les rendirent fort incommodés à leurs voisins, qui, surpris de leur côté de l'émotion extraordinaire qu'ils voyoient parmi les Anglois, s'imaginèrent qu'on machinoit quelque chose contr'eux, & s'enfuirent à leurs Habitations les plus éloignées. Leur retraite confirma les Anglois dans la pensée que ces Indiens étoient les auteurs des brigandages dont on a parlé, & il n'en falut pas davantage pour engager le Peuple dans une guerre ouverte contr'eux. Le Commerce étant d'ailleurs devenu à charge par les raisons que nous avons dites, dégoutoit quantité d'ouvriers, qui ne demanderent pas mieux que de servir comme volontaires contre les Indiens. Il ne manquoit qu'un Chef à ces troupes mutinées. Nathanael Bacon, jeune Gentilhomme actif & hardi, se mit à leur tête, & les commanda en qualité de Général. Il se revolta même contre le Gouverneur qui ne vouloit pas favoriser ses desseins factieux; & cette guerre intestine auroit eu des suites plus fâcheuses encore, si la mort de ce Chef n'eût mis fin à ses ambitieux desseins. Les Mécontents desunis par la perte de leur Général, sur la bravoure duquel ils comptoient, commencerent à se quereller, & alors chacun ne pensa plus qu'à faire sa paix.

Jusques-là le Gouverneur n'avoit pas le pouvoir de suspendre ni de casser aucun des membres du Conseil, mais il l'obtint alors, avec cette clause, qu'il donneroit de bonnes raisons de sa conduite à cet égard, & qu'il répondroit au Roi de la validité des accusations. Cependant la Colonie obtint aussi une

Charte, par laquelle Sa Majesté lui confirmoit, qu'elle seroit toujours gouvernée par l'Assemblée générale, avec cette clause de plus, que si le Gouverneur venoit à mourir ou à être démis de sa charge, sans qu'il y eût dans le Pais une autre personne nommée pour lui succéder, alors le Président ou le plus ancien des Conseillers, assisté de cinq autres membres du Conseil, se chargeroit de l'administration des affaires. Avant l'année 1680. le Conseil s'assembloit dans la même chambre avec les Députés du Peuple; ce qui aprochoit beaucoup de la forme du Parlement d'Ecosse. Mais quelques démêlez qui s'éleverent entr'eux engagerent le Conseil à ne se joindre plus avec les Députés; en sorte qu'ils se séparèrent en deux Chambres distinctes, à l'exemple du Parlement d'Angleterre; & cette séparation a continué jusqu'à présent. C'est le Roi qui nomme le Gouverneur, & qui lui donne la commission sous le Sceau privé & durant son bon-plaisir. Il y a outre cela deux autres Officiers principaux, qui reçoivent leur commission du Roi immédiatement, savoir l'Auditeur des Comptes des revenus publics, & le Secrétaire d'Etat. Les revenus publics sont de cinq sortes. 1. Une rente que S. M. se réserve sur toutes les terres données par Lettres Patentes. 2. Un revenu accordé à S. M. par Acte de l'Assemblée pour l'entretien du Gouvernement. 3. Un fonds établi par l'Assemblée & dont elle dispose pour des occasions extraordinaires. 4. Un autre fonds qu'elle a donné au Collège établi à Williamsbourg. 5. Un revenu qui se lève par Acte du Parlement d'Angleterre sur le Commerce de la Virginie.

Les Chrétiens de toutes les Nations jouissent en Virginie d'une entière liberté, & à leur arrivée ils ont droit *ipso facto* à tous les Privilèges du Pais, pourvu qu'ils prêtent serment de fidélité à la Couronne & au Gouvernement. Tous les François réfugiés que le Roi Guillaume y envoya à ses frais & dépens sont naturalisez; les autres qui le veulent être n'ont qu'à s'adresser au Gouverneur, qui leur en donne d'abord un certificat sous le Sceau de la Colonie. On ne jouit des terres en ce Pais-là qu'à titre de roture, & on les acquiert par des Lettres Patentes sous le sceau de la Colonie, & l'attestation du Gouverneur avec le consentement du Conseil. Il y a trois différentes voies pour en obtenir: 1. Par une juste prétention & par arpentage. 2. En présentant requête pour demander les terres d'une personne déchuë de son droit. 3. En demandant aussi par Requête des terres confisquées. Par la Charte Royale, toute personne qui se transporte dans ce Pais a droit à 50. Acres de terre, c'est-à-dire qu'un homme qui y amène sa Famille peut en avoir la même quantité pour sa femme & pour chacun de ses Enfants. On les obtient à titre de fief absolu, à condition de paier une rente foncière de 12. sols pour chaque cinquante Acres, & d'y planter ou de s'y établir dans l'espace de trois ans, selon la Loi du Pais: c'est-à-dire de défricher un Acre de terre, d'y semer du grain, ou d'y bâtir une maison & d'y tenir du bétail une année de suite; après quoi l'on ne doute point que le Possesseur ne s'y habitue tout-à-fait, parce qu'il ne voudroit pas perdre son bétail, qui, après avoir goûté le pâturage de ces nouvelles Plantations, ne s'accoutume qu'avec beaucoup de peine à celui des autres. C'est ainsi que ce beau Pais déjà si cultivé par l'industrie des Anglois & des François qu'ils y ont reçus avec eux, deviendra encore plus florissant par le soin qu'on prendra de profiter de sa fertilité naturelle; & que ce nouveau Monde, enrichi des arts & des découvertes de celui-ci, récompensera libéralement de ses trésors la peine qu'on aura prise de l'aller chercher si loin.

DES-

DESCRIPTION DE LA PÊCHE, HABILLEMENTS, HABITATIONS, MANIÈRE
DES INDIENS DE LA VIRGINIE; LE TOUT FIDELLEMENT EXTRAIT DES MÉMOIRES



la Fig. 1. représente la Pêche des Indiens. Ils sont deux dans un Canot, au milieu duquel il y a un feu avec un garçon & une fille qui s'entretiennent. Ce feu sert à éblouir les yeux des poissons qui s'arrêtent pour le regarder fixement & à découvrir le fond de l'eau ce que la clarté du jour ne fait pas : car cette sorte de pêche ne se fait que la nuit : à l'un des bouts du Canot il y a un filet en forme de Capuchon qui est fait d'herbe de Soie, & qui leur sert à retirer leurs claies de l'eau. la figure de ces claies est représentée au dessus, & la manière dont ils les placent à travers l'embouchure d'une Crigue. Pour retirer ces claies ils tournent le Côté du Canot & non la pointe vers les enclos ou les cages afin de les pêcher plus facilement. Ils sont armés d'une espèce de lance dont les gros bout plongé dans l'eau leur sert à faire avancer le Canot, à petit bruit, pour surprendre le poisson, qu'ils dardent avec beaucoup d'adresse. On voit au dessus un faucon pêcheur dans les airs, qui tient un poisson dans ses Serres & un Aigle chauve qui le poursuit pour le lui ôter.



La manière dont les Indiens traitent leurs Enfants est bien différente de la notre, bien loin de les emmailloter quand ils sont venus au monde ils les plongent d'abord dans l'eau froide, & les attachent ensuite tout nus sur une planche couverte de laine, de coton, ou de fourrure, afin que l'enfant y repose à son aise. on y fait seulement un trou à une hauteur convenable pour donner passage aux excréments. Pendant que cet enfant est sur cette planche qu'ils la mettent à terre sur le dos, ou ils l'appuient contre quelque chose, on le suspend avec un cordon qui est au haut, comme on le voit à la Fig. 2. Ils demeurent en cet état plusieurs mois, jusqu'à ce que leurs os commencent à se durcir, les jointures à se noier, & les membres à se fortifier. Alors ils le détachent de cet aise, & l'enfant se traîne tout le jour de côté & d'autre, à moins qu'on ne le relève pour le faire manger. Quelquefois les mères les portent sur le dos en prenant une jambe de l'enfant sous le bras & lui tenant le bras opposé pendant que l'autre jambe brandille, cela se fait aussi en été. Mais en hiver l'enfant est mis sous l'enveloppe de l'habit de Cérémonie & il ne montre que la tête, comme on le peut voir dans les deux Fig. de cette planche.



la Fig. 3. représente un Indien en habit d'été. Ses cheveux sont coupez fort courts sur le sommet de la tête, & forment une espèce de crête de Coq. le reste est rasé ou noué derrière l'oreille. les trois plumes dont il est orné peuvent être d'un Coq d'Inde sauvage, d'un jacon ou autre Oiseau. Il porte à l'oreille une Nacre avec de petites perles au bout. Il a sur la poitrine une Coquille aussi unie que du marbre poli, sur laquelle il y a quelque gravure. Il porte aussi des Coliers & des bracelets faits de grains de Peak ou de Roenoke. l'espèce de Tablier qu'il a devant lui est faite de peau de Daim découpée tout autour en forme d'Aiguillettes au dessus de laquelle il y a une bordure de Peak pour le rendre plus magnifique. Son Carquois est d'une écorce mince, mais quelquefois ils le font d'une peau de Renard ou de Loup ou ils laissent pendre la tête, pour inspirer de la terreur à leurs ennemis. Les lignes marquées de points sur ses épaules, sa poitrine & ses jambes représentent les figures qu'ils ont coutume d'y peindre pour se distinguer les uns des autres, & qui sont exprimées au dessus par les lettres A B C D. c'est peut-être ce que le Baron de la Montan appelle les armes & le Blason des Indiens.



la Fig. 4. représente les habits en hiver. le 1. est en habit de cérémonie, de peaux préparées avec une sorte qui laisse en dedans & dont le bord est en guise de frange. Il est orné de plumes & on voit tout auprès que les cabanes des Indiens sont construites sur le bord de l'eau. Elles portent un habit de Cérémonie & de toile de field que les Indiens appellent Anolou. une Couronne de Peak sur la tête, & des jambes faits de la même toile. Ils ont d'autre fait de l'enfermeur, & qui se va depuis la Cherille du pied jusqu'à la tête, qui est assez large pour couvrir la tête, & couvent ensuite ce morceau de toile dont ils sent les bords par derrière, & un peu de la delà de la couture. Quand ils ont fait cela ils mettent la jarretière & le bas, & l'inférieur du bas entre les cuisses. Ils ont aussi d'autres habits que les Indiens portent des manteaux d'hiver, qui sont envoyés des étoffes d'Europe, & qui sont pliés par l'entr'eux & sont très chauds.



Les Indiens ont deux manières de rôtir ou griller la viande: ils la mettent sur des charbons vifs ou sur des bâtons soutenus par des fourchettes à quelque distance du feu, & c'est ce qu'on appelle boucaner comme on le voit dans la Fig. 8. Ils écorchent & éventrent toutes sortes de Quadrupèdes. Ils plument & rôtissent la volaille; mais ils aprentent le poisson avec les écailles sans l'éventrer, quoi qu'ils ne mangent ni les boyaux ni les arrêtes. Ils ne servent jamais du bouilli & du roti, de la chair & du poisson dans un même plat, mais ils mettent chaque chose à part. Ils font des gateaux qu'ils cuisent devant le feu, ou des pains qu'ils couvrent d'abord de feuilles, ensuite de cendres chaudes, & enfin de charbons allumés. Ce qu'il y a de meilleur dans leur cuisine, c'est qu'elle donne fort peu d'embarras; ils n'ont pour toute sauce qu'un bon appetit, qui ne leur manque guere. Ils mettent avec la viande ou le poisson du homony ou Maiz écosse & broie avec une certaine quantité d'eau qui ressemble à un bouillon, d'orge mondé.



Fig. 9. Les Indiens bâtissent leurs maisons à peu de frais; ils coupent de jeunes arbres dont ils fichent le gros bout en terre, & dont ils plient le sommet, qu'ils attachent l'un avec l'autre avec les fibres de certaines racines ou des bandes faites avec l'écorce de quelques arbres. les plus petites de ces cabanes sont de figure conique, à peu près comme les Ruches des Abeilles, mais les plus grandes sont oblongues, & ils couvrent les unes & les autres avec l'écorce de certains arbres d'où on la détache facilement par lambeaux. On y laisse de petits trous en guise de fenêtres & lors qu'il fait mauvais temps & que le vent souffle trop fort d'un côté, on en ferme les trous avec des morceaux de la même écorce pendant qu'on ouvre les autres qui sont à l'abri. le foyer est toujours au milieu de la Cabane avec un petit trou au sommet pour toute cheminée. leurs fortifications ne consistent qu'en une seule Palissade de dix ou douze piés de haut, dont ils triplent les pieux quand ils veulent se mettre tout à fait en sûreté. Ils n'ont pour tout Siege que la terre, & couchent le long des côtes de leurs Cabanes sur quelques nattes ou peaux selon la saison.

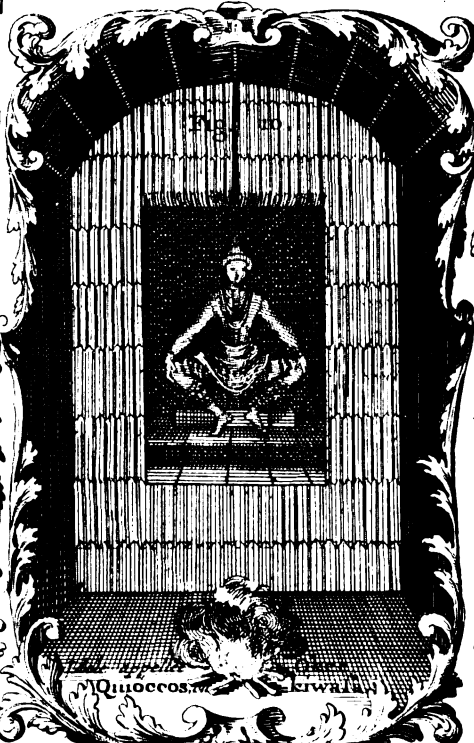


Fig. 10. Tous les Indiens ne dorment pas le même nom à leur Idole: les uns l'appellent Okee, d'autres Quoccos, ou Kirasa. Aussi croient-ils que ce n'est pas un seul Etre, mais qu'il y en a plusieurs, de la même nature, outre les Dieux Tutélaires qu'ils attribuent à chaque Ville. La bordure de ce Tabernacle représente les côtes du Temple qui sont faits de jeunes Arbres & le Toit couvert d'écorce. la bordure pale représente les Nattes qui séparent un Enclos de six piés au fond du Temple, ou l'on garde l'Idole. Elle est assise sur son Siege de Nattes au dessus de la tête de ses Adorateurs & cette partie de la Cloison qui est vis à vis est roulée en haut, les Prêtres & les Devins ont beaucoup de pouvoir sur toutes les Nations Indiennes; tout ce qu'ils disent passe pour des Oracles. Ils enseignent que les ames des hommes survivent à leurs corps & que ceux qui ont bien fait ici bas iront dans les champs élixés.

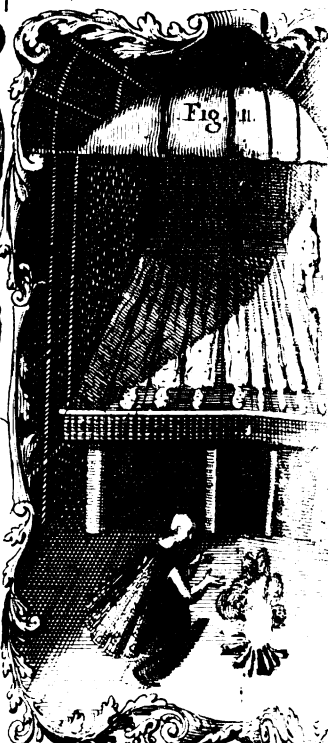


Fig. 11. Pour conserver le corps de leurs Rois ou Gouverneurs, les Indiens fendent d'abord la peau tout le long du dos, & rattachent toute entière s'il est possible. Ils charnont ensuite les os, & les jointures peuvent se remuer comme d'habitude. Après avoir fait ce qui précède, on le sèche au soleil, & les remette dans la peau qu'ils ont eu soin de bien sécher avec l'huile ou de la graisse. Les os sont ainsi placés dans la peau, & on remplace adroitement les vides avec du bois de sapin, & la recousent, en sorte que les parois soient entières, & qu'ils n'en pas été la chair. Ils portent le Cadavre si préparé dans un lieu destiné pour cela, & l'y étendent sur une grande pierre, puis le couvrent d'une natte pour le garantir de la poussière. On ne va pas à ce lieu qu'ils placent l'Idole, & il faut qu'il y ait un Prêtre pour en avoir la garde.

MANIÈRES DE VIVRE, SUPERSTITIONS ET AUTRES USAGÉS
DONT DES MÉMOIRES ET DES DESSEINS QUI EN ONT ÉTÉ TIREZ SUR LES LIEUX



Fig. 4. représente deux Indiens en habit de cérémonie, fait de la peau de cerf, fait de la fourrure qu'on a préparée avec les bords découpés en dedans & dont les bords sont découpez en dedans de frange. Il a des mocassins aux pieds & un petit sac de cuir à la ceinture. Le 2. est un habit de cérémonie fait de toile de Duff que les Indiens achètent des Anglois, avec une couronne de Peak sur la tête & des bas aux pieds faits de la même toile. Ils ne font point de chaussures, mais ils en prennent une longueur qui va de la cheville à la pié jusqu'au genou, & qu'ils passent par dessous la jambe. Ils ont ensuite ce morceau de toile dont ils laissent les bords par derrière sortir un pouce au dehors. Quand ils les ont chaussés, ils ont la jambe sur le genou, & le bout du bas entre dans le mocassin. Il n'y a que les vieillards qui portent ces habits, & ceux d'Europe, mais aujourd'hui on ne les met plus.

Fig. 5. L'habit des Prêtres Indiens est tel qu'on le voit dans cette Fig. 5. C'est une espèce de Jupe plissée qu'ils mettent autour du cou & qu'ils attachent sur l'épaule droite, mais ils tiennent toujours un bras dehors pour s'en servir en cas de besoin. Ce manteau est arrondi par le bas & ne va que jusqu'au milieu de la cuisse. Il est fait de peaux molles & bien préparées, avec la fourrure au dehors; mais quand il a été porté quelque tems, le poil en tombe & il devient fort laid. Ils ont la tête rasée de près excepté sur le sommet où ils laissent une crête déliée qui va depuis le haut du front jusqu'à la nuque du cou, & sur le haut du front ils y laissent aussi une bordure. Les Magiciens coupent de même leurs cheveux ras & n'en laissent qu'une crête. Ils portent sur l'oreille la peau d'un oiseau dont le plumage est obscur, & se barbouillent aussi bien que les Prêtres avec de la Suie. Ils pendent à leur ceinture une peau de Loutrou dont ils font passer la queue entre leurs jambes & y attachent une poche qui repose sur leur cuisse. La fig. 6. représente une espèce de Cage ou d'enclos, où l'on enferme ceux qui doivent être huscanawez. C'est une épreuve par laquelle on fait passer les jeunes gens pour leur faire oublier les faiblesses de l'enfance.

Fig. 6. représente les ajustemens des femmes qui ne diffèrent guère de ceux des hommes que par la manière de nouer leurs cheveux. Les Dames de distinction portent de grands colliers, des pendants & des bracelets faits d'une espèce de langue appelée Peak. Elles se tiennent la peau nette, & au lieu que les hommes se peignent ordinairement tout le corps, elles se frottent avec de l'huile. Elles ont les tétons petits, ronds & si fermes qu'on ne les voit presque jamais pendans, non pas même aux vieilles femmes. Elles vont d'ordinaire nues depuis la tête jusqu'au nombril, & depuis les pieds jusqu'au milieu de la cuisse. Ici sont représentées deux filles, dont la première porte une couronne, un Colier, & un bracelet de Peak, la seconde a un cercle de fourrure autour de la tête, & les cheveux noués avec un filet de Peak & de grains. Ce qui les couvre depuis la ceinture jusqu'au milieu des cuisses est une peau préparée & découpée en haut & en bas en manière de frange. On voit entr'elles une femme sous un arbre, qui fait un panier de Soie à la manière du Pais.

Fig. 7. Figure représente entr'autres choses une femme & un jeune garçon qui court après elle. La femme repose une de ses mains sur son Collier de Peak & tient de l'autre une Calebasse ou Cruche où l'on met de l'eau &c. le jeune garçon porte un Collier de Ranties, avec un jouet à la façon du pais, & un épi de Maïs bon à rôtir dans la gauche. Il a un petit cordon autour des reins, où l'on en voit un autre attaché, qui tombe sur le devant & au bout duquel on met une petite peau souple pour la bienfaisance. Le reste du Paysage représente une Rivière où l'on fait la pêche de la manière que l'on l'a vue dans la Fig. 1. On y voit aussi un Canot fait d'une écorce de bouleau.

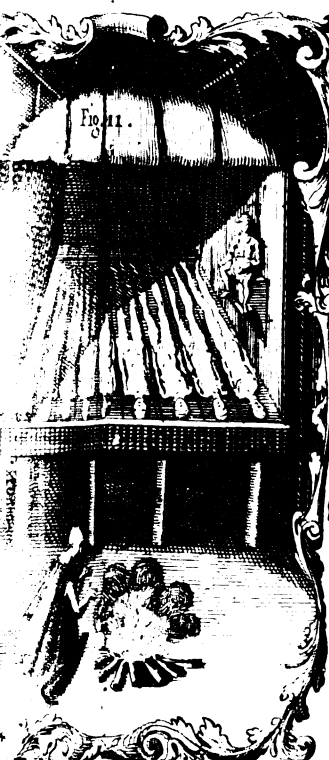


Fig. 11. Pour conserver les Corps de leurs Gouverneurs les Indiens fendent la peau tout à long du dos & l'arrentent de telle sorte qu'il est possible de la dérouler sans l'offenser les nerfs & les jointures puissent demeurer en bon état. Après avoir un peu séché les peaux, ils les mettent dans la peau d'un animal, & les couvrent de leur humidité avec de la graisse. Lorsque les os sont séchés, ils en remplissent les peaux, & les remplissent avec du sable très fin, & les recouvrent de sorte que les corps restent en bon état. Ils portent le Cadavre autour d'un grand cercle de terre, & l'élevation de terre est à quelque distance de la fosse. C'est aussi dans la fosse que l'on garde les corps, & qu'il y a jour & nuit quelque chose en dessous.

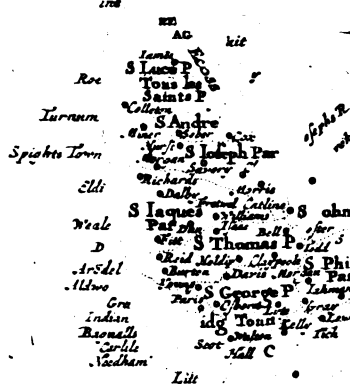
Fig. 12. Les Divertissemens des Indiens consistent à danser, sauter, chanter & jouer de quelques instrumens. leur Musique n'est pas la plus charmante du monde, & n'est que le bruit de quelques pipes, & de quelques tambours. Ils dansent sur plusieurs endroits, & les premiers de ces DanSES il n'y a que deux pipes ou deux tambours, & les autres qui sont assis en cercle sur le pavé chantent à toute ouïe & se jouent leurs Sonnettes. L'autre Danse, où il y a grand nombre d'acteurs, se fait en rond autour d'un cercle planté de pieux, où l'on voit quelque sculpture, ou autour d'un feu qu'ils allument dans une place commode de la Ville; chacun y paroît avec une sonnette à la main, ou avec son arc & ses flèches. Quelquefois ils mettent trois jeunes femmes au milieu du cercle, comme on le voit ici. Ceux qui sautoient autour appuient sur leurs jarrets, cherchent l'occasion de se fourrer dans le cercle, ce qu'ils ne manquent pas de faire dès qu'ils y voient du jour.

Fig. 13. L'arrivée des Anglois à la Nouvelle France n'avoient aucun Instrumens de fer ni d'acier; leurs couteaux étoient faits de Canas afilees, & leurs haches de pierre aigües. Malgré l'imperfection de ces outils, ils trouvoient moyen d'abatre les plus gros arbres, & de défricher les terres dont ils avoient besoin. Pour renverser un gros arbre, ils allumoient un petit feu au pied, & empêchoient que la flamme ne s'évaporât, jusqu'à ce que sa baze fût brûlée à un tel point que la moindre bouffée de vent suffisoit pour l'abatre, lors qu'il étoit couché par terre, ils en brûloient une partie, suivant la longueur dont ils le vouloient; ensuite ils l'élevoient à une certaine hauteur pour le creuser commodément, ils emploient pour cela un feu modéré & raclent les endroits brûlés, jusqu'à ce que le creux d'un bout à l'autre fût assez profond, & qu'ils en eussent fait un Canot. Celui que l'on voit représenté ici d'après le naturel avoit treize piés de long.

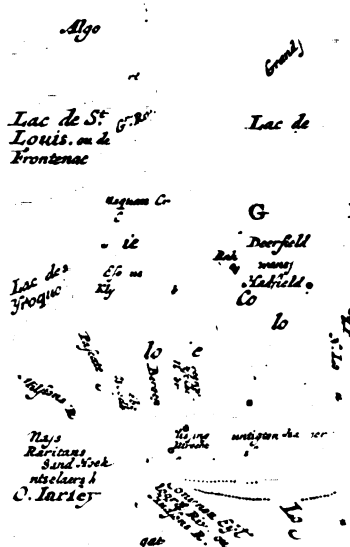
Fig. 14. Quand les Indiens prennent leurs repas, ils s'assoient à terre sur une natte, & mettent le plat entre leurs jambes. Les Cuilliers dont ils se servent tiennent ordinairement demie pinte, & ils se moquent de la petitesse de celles des Anglois, qui sont obligés, disent-ils, de les porter si souvent à la bouche, que leurs bras doivent être las, avant que leur ventre soit plein. Ils ne sont ordinairement que deux à manger, l'homme & la femme, comme on les voit ici. N.º 1. C'est leur Pot, ou ils font bouillir du poisson avec du Homony. 2. C'est un plat de Maïs, qu'ils prennent avec les doigts pour en manger. 3. La Hache ou Tomahawk, que l'homme pose auprès de lui en dinant. 4. Sa poche, qu'il met aussi à quartier, pour n'avoir rien qui l'embarasse. 5. Un poisson accommodé pour être cuit. 6. Quatre épis de Maïs, bons à rôtir. 7. La Calebasse où l'on met de l'eau. 8. Une Coquille de Petoncle qui leur sert quelquefois de Cuillier. 9. La natte sur laquelle ils sont assis.

**CARTE QUI CO
DES ILES BARBADES,**

L'île Barbade est la plus
colonie que les Anglois possèdent
dans les Caraïbes. Elle est située à 13
de Nord, & à 8. lieues de l'océan, &
est peuplée pour sa petitesse, de
de 30 mille habitants, outre les
qui y sont en grand nombre. Elle
sous le règne de Jacques I. par le che



Cette île est très abondante en
fruits, comme datte, oranges, dou-
ces de Grenade, Citrons, Amans,
Cannelle, Cerises, raisins, figues, ma-
pommes de pins, & autres fruits ra-
les. Les principales sont St. Jean
St. James, & Charles Town, avec d'au-
moins conséquence. La île est située
à l'occident de l'île qui a une Baie
de 500. La île est longue & fo-
rmeur ou ses Deputés y résident
Elle a deux Forts opposés l'un à l'autre
& à l'extrémité des vaisseaux, avec
au milieu qui commande aussi
mes, aussi bien que le petit Bris
une bonne Rade, & sont commodes



La Nouvelle Angleterre, dont
le nom est au Nord de Ma-
rillac, & au Sud de la Virginie
océane. On y trouve de bons
cinq cens Villages, dont on
en Cabot, & en 1484 Philippe A.
Caribéens qui en prirent possession
suivant le Chevalier Richard
sous le gouvernement du
de la Nouvelle Angleterre, & de
à l'année 1600 d'y établir
la plus Septentrionale,
de la Nouvelle Angleterre, & de
pour occuper toute cette partie
de la Nouvelle Angleterre. De nouveaux
à peu de temps s'est vu peuplé



Les insulaires, & si on ne les déco-
te l'agriculture possible, ils détrui-
sont piller. Ces peuples aia
sont contraints de se retirer
coutumes fort différentes. Le
disent qu'étant venus tout n
seur des corps que la nature
néanmoins la couleur nature
faite exprès. Pour se rendre
autour de leurs yeux avec du
couronne de fleurs sur la tête.

**UNE DESCRIPTION DES ILES & TERRES QUE LES ANGLAIS POSSEDENT EN
ANGLETERRE, DES BARMUDES, de la CAROLINE, de la PENNSILVANIE, Et du NEW-FOUNDLAND, AVEC UN ETAT DE CHAQUE**

L'île de la Jamaïque est située entre
les Tropiques à six ou dix-huit degrés
de latitude Septentrionale, sur la Mer
du Nord à cent lieues ou environ du
continent du Nord de l'Amérique
à 15. lieues au Sud de la grande île
de Cuba; sa figure est presque ovale
C'est un sommet continu de hautes Mon-
agnes courant de l'Est à l'Ouest, qui sont
remplies de sources fraîches d'où se for-
ment plusieurs belles rivières

Son étendue est d'environ 70. milles de
longueur & autant de largeur conte-
nant 4 ou 5 millions d'acres de terre,
dont plus de neuf cens mille furent
plantés en 1675. Elle est entremêlée
de bois & de Montagnes, de Savanes ou
de Prairies, que l'on suppose avoir été
des champs de Maïs; mais lors que
les Espagnols se rendirent maîtres de
l'île, & qu'ils eurent détruit tous les
habitans naturels, au nombre d'envi-
ron 60. mille, ils changèrent ces champs
en pâturages pour les chevaux, les
bœufs, les porcs & autre Bétail
qu'ils avoient amené avec eux.

Le Terroir est d'une admirable
fertilité, la terre étant presque par-
tout grasse, noire & mêlée d'argile,
quoique vers le Sud-Ouest elle
soit généralement plus rouge &
plus stérile. L'air y est serain &
clair, & le climat plus tempéré qu'en
aucune autre île de ce pays. La chaleur
y est modérée, à cause des vents frais qui
soufflent ordinairement du côté du Nord.



Il n'y a point d'hiver sensible à la Jamaïque, mais seulement un peu plus
de pluie & de tonnerre dans les mois d'hiver que dans les autres temps. La
longueur des jours & des nuits n'y change pas beaucoup, mais elle est
à peu près égale toute l'année, savoir telle des jours de 14. heures ou
environ. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces mois, ayant été moins ob-
servés qu'ailleurs pour le fait qui ne monte que d'un pied, il n'y a
point de piété capable de donner une estime juste des Courans
de ces mers, qui sont changeans & incertains; ni personne qui puis-
se rendre raison pourquoi les Ouragans & les tremblemens de terre
n'atteignent point la Jamaïque, vu que les îles adjacentes en sont
si horriblement tourmentées.

La principale habitation des Anglois dans cette île, dont ils sont
les maîtres depuis l'an 1657 est Port Royal; Des qu'ils l'eurent conquis
sur les Espagnols elle prit le nom de Cagway; mais lors que la ville eut
commencé de s'accroître & qu'elle approcha de sa perfection, elle fut nommée
Port Royal à cause de la bonté de son havre. Elle est située au Sud au bout
de cette longue pointe de terre qui forme ce havre, lequel est si sûr &
si commode pour naviguer, qu'on y est à l'abri de toutes les tempêtes, &
à couvert de toutes les entreprises des ennemis par le moyen du château
dont il est commandé. Le château est le plus fort & le plus considérable
que les Anglois aient dans toute l'Amérique, muni d'une bonne garnison,
& de 60. pièces de canons montés. Ce havre a environ 3 lieues de large en
plusieurs endroits & il est si profond qu'un Navire de 1000. tonneaux
y peut entrer & y charger & décharger commodément, outre qu'on peut
anchorer par tout. La Ville de Port Royal est environ à douze milles
de St. Jago, ville Métropolitaine de l'île.

La pointe de terre qui est autour de la Ville, est un excellent cimetière
quoiqu'il n'y ait que du sable, & qu'on n'y trouve ni eau, ni pierre
ni herbe, ni bois, ni aucune autre chose qui puisse contribuer à y bâtir
une Ville, excepté la bonté de ce havre. Cependant elle est maintenant
si fort habitée, qu'il s'y trouve plus de quinze cens maisons; occupées
par des Marchands, artisans, gardes-Magazins & autres, & si fréquenté
par les étrangers, que les vêtements y sont aussi chers qu'en aucune
ville marchande de Londres.

St. Jago de la Vega est située six milles avant dans les terres du côté
du Nord-Ouest dans une Prairie très agréable; c'étoit autre fois une grande
ville, contenant plus de deux mille maisons, deux églises, quatre cha-
pelles & une Abbaye qui furent toutes détruites par les Anglois; mais
depuis qu'ils eurent commencé de s'y établir elle a repris une face
nouvelle, & a recouvré en peu de temps sa première beauté. Ce qui la
rend plus considérable, c'est qu'elle est le séjour du Gouverneur,
& du Chef des Cours de judicature. La situation en est fort belle,
les maisons y sont grandes & commodes, & les habitans y ont en
abondance tout ce qu'ils peuvent désirer.

La seconde Ville remarquable après Port Royal s'appelle Passage.
Elle est à l'embouchure de la rivière, à six milles de distance de St. Jago
& environ à deux lieues de Port Royal par mer. Il y en avoit en-
core plusieurs autres autres que les Espagnols possédoient ce pays,
entre lesquelles étoit Servia au Nord de St. Jago, Melicé, Crista, etc.
Mais il n'y a en récompense plusieurs autres Villages ou Paroisses, aussi abun-
dantes qu'en Angleterre, où se trouvent des Plantations bien situées &
fournies de toutes les choses nécessaires, particulièrement du côté
du Sud depuis la pointe Molant à l'Est jusqu'à la pointe Negrillo
à l'Ouest, & de même sur le sommet des montagnes, qui courent
par le milieu de l'île, mais le côté du Nord sur tout dans le voisinage
de la mer, quoiqu'il ne soit pas despourvu d'habitans, n'est pas non
plus si peuplé que le Sud, où le nombre des personnes & des Pla-
ntations s'est fort augmenté.

ans celle
une grande
avec l'évêque,
sont à venir
Il y a aussi
aires de terre
cembre vient
Caribéens, de
les Indes de
Jamaïque, ou
euse & le même
autres Erics.
reuses, celles-ci
que celle île
la Saltpêtre
Entre les
& Benjoin, le
courus Laurag
nuement à l'oc
Les Indes a
que chaque
pour jurer les
quoiqu'il n'y
il résolut de
au monde. Le
rent de la mer
aux Barbares
au Roi d'Espa
l'île si elle
ait par la dé
vante le tems
rent à fruit de
Frustrer ce
de St. Jago, où
d'environ trois
moins qu'à la
les avait rencu
de l'ennemi & se
carriemens des
carriemens des
d'écouter l'île
d'écouter l'île
A habiter l'île
traisirent avec
ne manquera
ne manquera
sont des dan
tueux, & qui
renchérit peu à
l'état de puis
le cas des Ter
raisons y sent
qui leur donne
cagner la s'au

C CONTENANT LE ROYAUME

Dressez sur les meilleures observations & s

255

260 65

270

275

280

285

290

25	30	40	50	60	70	80	90	100	110	120	130	140	150	160	170	180	190	200
Lignes Co																		
25	30	40	50	60	70	80	90	100	110	120	130	140	150	160	170	180	190	200
Lignes Mer																		
25	30	40	50	60	70	80	90	100	110	120	130	140	150	160	170	180	190	200
Lignes																		
0	00	350	400	450														
Mi																		

40

35

30

25

20

15

10



Le Mexique, qui est le plus fertile de toute l'Amérique porte le nom de sa plus grande étendue est du Nord-Ouest au Sud-Est, & comence lieues. L'air y est fort temperé & assez sain, quoique tout sous le Tropique du Cancer & dans la Zone tropicale est tres fertile en fruits & nourrit quantité de bestiaux, particulièrement en bœufs & chevaux.

La Floride découverte les Portugais en 1497. & ensuite par les François en 1562. aux Anglois, qui y ont de riches habitations. L'intérieur habité par des Sauvages blancs, qui ont la taille fort avantageuse & du visage assez bien proportionné; mais ils sont dispendieux. La Floride est fertile particulièrement en cannes à sucre & en coton. On y a fait la récolte deux fois l'année & nourrit quantité de bêtes qui se vendent en Espagne.

205

275

280

285

290

ATLANTIQUE DU MEXIQUE ET LORIDE,

Observations & sur les Mémoires les plus Nouveaux.

Tom. VI. N. 27. Page 101.



M E R U O R

ISLES LUCAYES ou DE BAHAMA aux Anglois

ISLES VIERGES

ISLES ANTILLES

PREMIERE DISSERTATION

SUR LE

MEXIQUE,

OU LA

NOUVELLE ESPAGNE.

CE Royaume, qui porte le nom de sa Capitale, & que les Conquerans ont appelé Nouvelle Espagne, est situé entre la Mer de Mexique & celle du Sud. Il s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest plus de six cens lieues : mais sa largeur, qui est très-inégale, ne répond point à sa longueur. Ses bornes sont à l'Est, la Mer & le Golfe de Mexique; au Nord, la Floride & le Nouveau Mexique; au Midi & au Couchant, la Mer du Sud.

Quoique ce Pais-là soit placé dans la Zone brûlante, il ne laisse pas d'être fort temperé; l'Air y est très-bon; & pour peu, dit un Géographe, qu'on se mette à l'ombre, on s'y trouve aussi fraîchement qu'en France. Il est vrai que le vent & la pluie, qui regnent là souvent, & même quelquefois d'une grande force, contribuent beaucoup à cette douce & saine temperature. Le Mexique abonde en Froment, en Maïs, en pâturages, & en productions délicieuses. L'Arbre nommé Maquei, ou Muguei, n'a pas son semblable; & si on ne nous en impose point, il vaut lui seul une petite metairie : imaginez-vous que cet admirable végétatif fournit à la fois, de son fonds, du Vin, du Vinaigre, du Miel, du Fil, des Eguilles, des Etofes, & du Bois, voire propre à bâtir : n'en est-ce pas assez pour nourrir & entretenir son homme? Il n'y manque que le pain.

Cette fertilité Mexiquaine s'étend sur bien d'autres choses : le Coton, la Laine, la Soye, le Baume, le Sucre, le Sel, & le Cacao, espèce d'amande dont on fait le Chocolat. Il y a des Chevaux, de façon, & tous d'engeance Espagnole. Les Vaches, les Brebis, les Truies, si je ne me trompe, & les Chevres y multiplient deux fois l'an; & les quadrupedes, ou bestiaux y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer uniquement pour le Commerce des cuirs; & on laisse ces animaux écorchez aux Bêtes & aux Oiseaux de proye. Entre les volatiles le Cincon est

d'une espèce toute singulière : moins gros qu'un hanneton : son plumage est d'une beauté surprenante. Cette petite merveille de la Nature vit de rosée & de l'odeur des fleurs; & s'attachant à une branche au mois d'Octobre, il y dort tranquillement; & ne se reveille qu'au mois d'Avril. Ce Pais-là est des plus riches : l'or & l'argent y sont fort communs : on en tire des mines, qui sont nombreuses; on en pêche dans les Rivières; & néanmoins, quoi que ces métaux abondent, le Cacao y sert ordinairement de monnoye courante : tant il est vrai que la valeur de la matière consiste dans l'opinion; & que les choses n'ont de prix, que ce qui plait aux Hommes de leur en donner.

En général, les Mexicains ont leurs bons & leurs mauvais endroits. Ils sont, dit-on; honnêtes & de bon commerce; ils sont civils & traitables avec les Etranges; ils ont beaucoup de franchise, d'amitié & de generosité. Mais on les taxe de paresse, & d'un trop grand penchant à la vengeance. Assez bien partagez du côté de l'esprit, ils ont du genie pour la Musique Instrumentale & pour la Peinture; faisant aussi des tableaux avec les plumes de leur admirable Cincon. Ils excellent en ciselure d'Orfèvrerie; & ils sont dans ce genre-là des Ouvrages où l'or se trouve si bien raporté sur l'argent, ou l'argent sur l'or, que les Connoisseurs trouvent cela dans la dernière perfection. Passons à l'Histoire.

Il n'y avoit en Amerique, quand on la decouvrit, que deux Etats auxquels on pût donner le Titre de Royaume, le Mexique & le Perou; le premier Electif, & l'autre Hereditaire. Les Incas, moins magnifiques & moins superbes, mais plus riches & plus anciens que la Monarchie Mexiquaine, montoient sur le Trône par droit de Naissance & de Succession; & au lieu de Couronne, ils avoient sur la tête un bourelet rouge de laine fine qui leur pendoit au milieu du front. Au contraire les Mexicains se choifissoient un Maître;

tre; & chez eux la marque du pouvoir suprême, c'étoit une espèce de Couronne qui, coupée par derrière, & haute par devant, s'élevoit en pointe comme uné mitre d'Evêque.

Cette Nation aimoit la guerre: les Postes de la milice étoient les plus confiderez; & la Noblesse ne s'aqueroit que par la bravoure. Les armes ordinaires de ces Peuples aguerris, étoient anciennement des rasoirs ou de certains caillous tranchans & pointus, dont ils garnissoient un bâton; de grosses & pesantes massues; des piques & certains javelots qu'ils lançoient avec une adresse inimitable: mais ils se servoient ordinairement de pierres. L'armure défensive consistoit en petits boucliers, & en figures de casques emplumés. Leur harnois étoit une peau de Lion, de Tigre, ou de quelque autre bête sauvage.

Lorsqu'ils marchoient à l'ennemi, on portoit à la queue de l'Armée, l'Étendart; & avant le combat on avoit soin de le placer sur une éminence d'où on pouvoit le voir de tous côtes, ce qui se pratiquoit apparemment pour animer le Soldat. Le Porte-Étendart étoit toujours un vieux & vaillant Capitaine: on y attachoit deux fleches; & c'étoit pour éprouver superstitieusement la Fortune; car sur le point d'en venir aux prises, on tiroit une de ces fleches contre l'ennemi qui osoit avancer le plus: s'il étoit tué, c'étoit un présage infallible pour la Victoire, & on la chantoit d'avance: mais quand l'instrument meurtrier n'attrapoit que de l'air, on ne comptoit presque plus sur la réussite. Cet Augure ne valoit-il pas bien celui des poulets, des oiseaux, & de toutes les anciennes fofises des Aruspices?

Motezuma, ce fameux Monarque qui, tout belliqueux, tout puissant qu'il étoit, succomba honteusement sous les efforts d'une poignée d'étrangers, & dont la chute fut si glorieuse à un Heros, ou plutôt à un Paladin Espagnol, c'est le célèbre Hernand Cortez: Motezuma, dis-je, avoit perfectionné sa Cavalerie: pour mieux inspirer l'émulation, il avoit institué des Ordres Militaires qui étoient comme des Commanderies; les distinguant par des marques d'honneur. La plus considérable étoit celle que portoient quelques Chevaliers, d'une Couronne de leurs cheveux, attachée avec une petite bande rouge, & un beau bouquet de plumes, d'où sortoient d'autres branches, & des bourelets de plumes qui leur pendoient sur les épaules. Chaque Chevalier avoit autant de ces glorieuses Pendeloques qu'il avoit fait de prouesses connues au Prince; le Prince lui-même étoit membre & confrere de l'Ordre. La seconde Chevalerie s'appelloit des Lions & des Tigres; & on y enrôloit les plus hardis & les déterminez, à peu près comme les Enfants perdus. La troisième étoit les Chevaliers Gris; & tous ces Ordres avoient des apartemens dans le Palais Royal.

Si vous êtes curieux d'apprendre l'origine de cette Monarchie, il y a moyen de vous contenter, & voici comment. Les anciens Naturels du Pais en question vivoient d'une manière tout-à-fait sauvage, & beaucoup plus en bêtes qu'en hommes. Méprisant le travail & les fruits de l'Agriculture, toute leur occupation étoit de faire la chasse aux Bêtes fauves, aux Oiseaux, aux Serpens, aux Lézards; & même à prendre des Vers, tout

cela leur servant de nourriture en y joignant des herbes & des racines, telles que la Nature les donne: ils dormoient dans les buissons, dans les cavernes; ou pour mieux dire, ils se couchaient pour dormir, où le sommeil les prenoit. Les Femmes ne vivoient pas autrement que les Hommes; & pour accompagner leurs maris à la chasse, elles mettoient leurs enfans dans de petits paniers de jonc, & les laissoient ainsi pendus à des branches, pour les reprendre au retour. Cette Nation, qui d'ailleurs n'avoit ni Foi ni Loi, & qui ne tenoit à rien, s'étant avisée de se transplanter ailleurs, ce bon Pais fut habité quelque tems après par d'autres Peuples, venus des endroits les plus reculez du Nord, & nommez Navatlacas, c'est-à-dire, *Gens qui parlent bien*. Là sont les Provinces d'Atzlan, ou *Lieu des Herons*; & de Tukulbeacan, qui signifie *Pais des divins Ancêtres*.

Ces Peuples étoient separez en sept différentes Nations. Les Navatlacas ont par tradition, qu'ils sortirent de sept Cavernes, l'an neuf cens deux, selon notre compte, pour venir s'établir dans ce qu'on nomme à présent le Mexique. Les Suchimilcas, ou *Gens de semence de fleurs*, s'étant habituez sur les bords du grand Lac du Midi; bâtirent une Ville de leur nom, & plusieurs Villages. Ceux de la dixième Caverne, nommez Chalcas, ou *Gens de bouche*, y firent aussi une Peuplade; & on leur marqua des bornes. Les Tapanicas ou *Gens de Pont*, eurent le rivage Occidental du Lac, & bâtirent une Ville qu'ils nommerent Azcapuzalco, c'est-à-dire *Fourmillere*. Les Culbuas, ou les *Courbez*, peuplerent Texeuco. Ainsi tous ces Peuples occuperent le grand Lac, les uns à l'Orient, & les autres au Septentrion.

Les Tlallucas, ou *Gens de la Montagne*, se transporterent à l'opposite; & ils y trouverent un grand Pais où la chaleur du Climat n'empêchoit point la fertilité. Les Tlascaltecas, c'est-à-dire *Hommes de pain*, passerent de la Montagne vers l'Est, par une autre Montagne qui jette du feu, entre les Villes de Mexique, & des Anges; & en bâtirent une qu'ils apellerent Tlaxcallan, ou Tixcallan, qui signifie *une vallée entre deux Montagnes*; & Tlaxcallan, *un Pais bien fait*, par la raison que le Couli, ou Grain, abonde là plus que dans tous les autres endroits. Cette dernière Nation trouva des obstacles à son établissement: car les anciens Habitans, que l'Histoire fait d'une taille énorme, ne voulant pas souffrir ces nouveaux venus, leur déclarerent la guerre. Mais les Tlascaltecas usant de mauvaise finesse contre la force, inviterent leurs Hôtes à un grand repas; & aiant trouvé le moyen, peut-être dans l'ivresse, de les desarmer, ils massacrerent tous ceux qui ne purent fuir, & demeurerent Maîtres du Pais.

Ces Peuples donc, nouvellement transplantés, résolurent de vivre en bons voisins; & puis mêlant leur sang par le mariage de leurs Enfants, ils contracterent une union intime; ils convinrent d'une certaine Police; enfin ils tracerent le plan d'une Republique. Trois cens deux ans après la sortie de ces Peuples, les Atzlanois & les Tukulhuacanois étant, après de grandes difficultés, parvenus jusques dans cette Region-là, passerent à Mechvacap, à Malinalco & à Chapultepec, à une lieue du Mexique: comme les premiers occupants

païs ne manquèrent pas de les attaquer, on en vint bientôt aux prises : mais les derniers venus l'emportèrent ; & faisant un grand carnage de leurs agresseurs, ils poussèrent la barbarie jusqu'à leur arracher le cœur ; & , par une plaisante imagination, source féconde de toutes les Traditions fabuleuses & ridicules, leur Posterité s'est mis en tête, que de cet arrachement de cœurs, naquit une certaine plante qu'ils appellent Tuna. Enfin ces vainqueurs fondèrent le Royaume dont il s'agit ; puisque ce furent eux qui mirent en être Tenoxitla, ou Mexique, du nom de Mexi leur Général.

Quelque tems après, ces Conquerans, qui avoient subjugué les Chalcas, eurent envie d'obéir à une femme : ils avoient donc déjà choisi pour Princesse, la fille du Roi de Culhuacan : mais leur Dieu Vitziloputhli, qui apparemment en étoit épris, voulant l'immortaliser, pour la rendre digne de son divin lit, leur conseilla de l'écorcher toute vive, ce qui fut exécuté ponctuellement. Ayant fait un si beau sacrifice, ils s'appliquèrent à faire de Mexique une Place forte, ou du moins à la mettre hors d'insulte ; & ce n'étoit pas peu de chose : ils se separerent en Cantons comme les Suisses, & se mirent en reputation de bravoure. Ces Usurpateurs n'étoient pourtant pas sans inquiétude : ils nourrissoient dans le sein de leur République naissante quantité de rebelles & de mécontents ; leurs voisins étoient en état de les attaquer ; & d'ailleurs il étoit à craindre que le Roi de Culhuacan ne leur demandât raison de l'écorchure : ils prirent donc des précautions pour se garantir de tous ces dangers.

Dans cette vue-là, sur une longue & mûre délibération il fut conclu, à la pluralité des voix, de changer le Gouvernement Republicain en Monarchique, & de prendre un Prince du sang Mexicain ; qu'on choisiroit pour Roi le nommé Acamapixtli, c'est-à-dire fagot, ou poignée de roieaux ; & qu'on feroit prier, par une belle Ambassade, le Monarque de Culhuacan, d'accorder une de ses filles pour épouse au nouveau Roi. Acamapixtli remplit parfaitement les esperances qu'il avoit données : ce premier, ou second Roi de Mexique, car la chose n'est pas tout-à-fait sûre, & quelques-uns lui donnent un Prédécesseur : ce Roi, dis-je, anéantit les efforts des voisins ; il affermit son Etat ; il rendit ses Peuples heureux ; & après un Règne de quarante années, il nomma, pour son Successeur, celui qu'il jugea le plus digne de la Couronne.

Un choix si beau & si desintéressé n'eut néanmoins point de lieu. Les Sujets, par reconnaissance pour le défunt, mirent sur le Trône Vitzilovitli, ou *Plume riche*, son fils, se promettant que ce Prince, aiant hérité du mérite Royal de son Pere, gouverneroit avec la même sagesse & la même équité. Le premier soin fut de marier le jeune Monarque par une Alliance également honorable & importante. Vous saurez que leur Couronne étoit *feudataire* de celle des Tapanecas, qui exigeoient de leurs voisins des tributs si considérables, que les Mexicains n'y pouvoient fournir : ceux-ci demanderent donc la Fille de leur Seigneur Souverain, & l'obtinrent. On amena la Princesse, & Vitzilovitli l'épouse, c'est-à-dire qu'on noua le bout du manteau de l'un avec le bout du voile de l'autre ; car c'étoit-là tout le

Tom. VI.

mistère des *Eponsailles*, comme nous le dirons dans la suite. Cette Reine s'appelloit Ayamichiquel : la Couche Royale produisit un Prince ; & comme ces Peuples s'arrêtent beaucoup à l'Augure des noms, on nomma le nouveau-né Chimalpopoca ; c'est-à-dire *Bouclier qui jette fumée*.

En faveur de cette naissance le Roi des Tapanecas déchargea les Mexicains de la *Relevance* & du Tribut : mais la joye fut courte ; car la Reine ne survécut guère à son heureux accouchement. Vitzilovitli régna treize ans ; & sa mort fut une perte pour ses Sujets : c'étoit un Prince pacifique, grand & rare trésor ! Il vivoit en alliance avec ses voisins ; s'attachant à remplir les engagements de sa dignité : la Ville de Mexique lui fut redevable de son opulence & de son agrandissement.

Chimalpopoca fut couronné à dix ans ; & probablement son Conseil se chargea de l'Administration publique. Cependant l'augmentation de puissance produisit l'ingratitude chez les Mexicains ; & ils en agirent mal avec les Tapanecas leurs Bienfaiteurs : ils allerent même jusqu'à vouloir les traiter en Esclaves ou du moins en Vassaux : car ayant résolu de faire un Canal depuis Chalpul-tepec jusqu'à Mexique, & cela pour pouvoir se passer de la mauvaise eau du Lac, ils prétendoient forcer leurs voisins à ce pénible travail.

Les Tapanecas, indignez d'un si mauvais procédé, chercherent l'occasion de faire éclater leur ressentiment, & ne la trouverent que trop tôt. En effet se vengeant d'un défaut de reconnaissance, par une sceleratesse des plus noires, ayant trouvé le moyen d'entrer la nuit dans le Palais Royal de Mexique, ils pénétrèrent jusques à l'Appartement du Monarque ; & le voyant endormi, & très-mal gardé, ils l'immolerent à leur fureur. Telle fut la triste & cruelle destinée du petit Chimalpopoca.

Le forfait fut bientôt suivi d'une vengeance affreuse. Les Mexicains, après avoir couronné Icoati autre fils d'Acamopixtli, marchent contre les meurtriers de leur Roi ; ils forcent la Capitale ; & par ordre du Général Tlacaellec, ils la pillent, ils égorgent, ils massacrent tout sans épargner ni âge ni sexe. Ceux qui s'étoient sauvés dans les Montagnes, contraints de se rendre à discretion, racheterent leurs vies par la perte du bien & de la liberté, tous étant tombez dans les chaînes du Vainqueur.

Les Villes de Tacuba & de Cuyoacan n'eurent pas un meilleur sort : elles furent ruinées ; un grand Temple réduit en cendres ; & outre un nombre innombrable de Prisonniers, ou plutôt d'Esclaves, ces Destructeurs revinrent chargez d'un butin prodigieux, consistant en habits, en armes, en plumes, en vaisseaux d'or & d'argent, & en pierreries. Ces heureuses & ferores Expéditions ne faisant qu'irriter l'appetit conquerant de ces Barbares, ils entreprirent d'affujettir encore d'autres Nations ; & ils en vinrent à bout. On juge bien que par là, les Mexicains repandoient de toutes parts la terreur & l'effroi : mais le tonnerre gronde déjà sur eux ; & ils auront bientôt leur tour.

Pendant tous ces Exploits qui meritent mieux le nom de Brigandage que de Victoire, le Roi Icoali descend chez les morts ; & Motezuma, neveu de Tlacaellec monte sur la Scène où il va jouer

Dd

uu

un grand rôle. Il avoit l'ame guerriere ; & en effet dès qu'on l'a placé sur le Trône , il trouble le repos de ses voisins. Dans la guerre qu'il fit aux Chalcas il arriva un fait extraordinaire. Ces Peuples ayant fait prisonnier le Frere du Monarque, vouloient en faire leur Roi , soit pour l'opposer aux Mexiquains, soit pour se faire un merite auprès de Motezuma , & l'engager par reconnoissance à leur accorder la paix.

Ce jeune Prince refuse genereusement une offre si *chatouillante* : mais voyant qu'on l'on le pressoit, jusqu'à l'importunité, d'accepter la Couronne, & que, ni par raison, ni par priere, il ne pouvoit détourner le coup ; alors agissant comme si effectivement il avoit été revêtu de l'Autorité Royale, il commande qu'on dresse un arbre au milieu de la grande Place de *Chalco*, & de menager sur la cime de l'Arbre une espèce de petit Théâtre sur lequel il pût monter. Le Peuple, s'imaginant d'abord que cela se pratiquoit au Couronnement des Rois de Mexique, exécuta, sans delai, l'ordre du noble & important Prisonnier. Mais qu'ils devinoient mal, les bonnes gens ! Le jeune Seigneur, tenant une guirlande, étant monté legerement comme sur un échafaut, faisant approcher quelques Mexicains mêlez parmi la foule des Spectateurs, fit cette harangue, courte à la verité, mais d'une Morale heroïque : *Nos Ennemis nous doivent être toujours suspects. Il y a plus de gloire à mourir, qu'à les assister. La Couronne est toujours honteuse, quand elle est le prix d'une trahison.* En tems même il se precipite ; & tout le monde apparemment se reculant, on le laissa perir par le poids de sa chute. Les Chalcas, surpris du courage invincible de ce Prince ; mais d'un autre côté chagrins d'avoir été dupes, & d'avoir manqué leur coup, se jetterent, comme des enragez, sur les pauvres Mexicains, qui ne pouvoient *mais* de l'Heroïsme de leur Prince, qui, par parenthese, dans cette occasion-là avoit agi avec plus d'élevation d'ame que de prudence. Mais ce massacre ne demeura pas long-tems impuni.

Motezuma I. jeune Roi qui avoit trop de cœur pour dissimuler une barbarie si injurieuse à sa Couronne, & à la Nation, secouru des Conseils & de l'experience de Tlacaellec, son Oncle, marcha contre les meurtriers, & les battit si bien qu'il se rendit Maître de leur Etat. Ce Monarque, emporté par l'attrait de la Victoire, porta ses Armes jusqu'aux Mers du Sud & du Nord ; & , par des Conquêtes importantes, il étendit beaucoup son Empire, de l'un & de l'autre côté. Ce Motezuma regna vingt-huit ans ; & , outre ses Expeditions militaires, il se distingua dans son Administration, en créant des Officiers de Guerre, des Magistrats de Police ; mais sur tout en faisant bâtir le somptueux & magnifique Temple du Soleil dont nous parlerons ci-après.

Après la mort de ce Prince, on offrit le Sceptre à Tlacaellec : mais ce grand Général, qui d'ailleurs devoit être fort âgé, content d'être jugé digne du Trône, refusa modestement d'y monter. Il proposa Ticocic, Fils de Motezuma, consequemment son arriere-Neveu ; & son choix fut unanimement accepté. Ticocic ne fit honneur ni à son Sang, ni à sa Dignité ; & soit qu'il abusât du Pouvoir Souverain ; soit qu'il y eût de l'indolence & de l'inhabileté dans son fait, on s'en défit par le boucon.

Le Peuple nomma pour Successeur *Ayaxaca*, Frere du Monarque empoisonné. Or suivant la coutume, qui néanmoins ne pouvoit pas être fort ancienne, un Roi élu étoit obligé avant le Couronnement, de se signaler par quelque action d'éclat. Cet usage-là étoit apparemment une injustice criante : & il faloit peut-être sur le simple droit de l'épée, aller troubler des gens qui ne pensoient qu'à vivre en repos. Ne croyez pas que *Ayaxaca* s'amusât à ses voisins : voulant faire bien loin son Chef-d'œuvre de Conquerant & de Perturbateur, il attaqua le Royaume de *Tequantebec*, à deux cens lieues du Mexique ; & comme la Fortune ne favorise que trop souvent la violence & l'oppression, il vint à bout de son entreprise.

En effet, quoi que les *Attaquez*, qui aux approches de la tempête s'étoient mis sur la defensiva, fissent une vigoureuse résistance, les Mexicains, aiant pris la Capitale, la detruisirent rez pie rez terre ; & sans respecter la Religion des vaincus, ils raserent aussi leur Temple. Le pis de l'affaire, c'est qu'outre les riches depouilles dont les Destructeurs revinrent chargez, ils amenerent un nombre prodigieux de Prisonniers : c'étoient autant de victimes destinées au Soleil : on les égorgea tous devant l'Idole de ce Dieu prétendu, & l'horrible Sacrifice s'étant fait lors de l'exaltation du nouveau Monarque, cette copieuse effusion du Sang Humain donna un relief abominable, un exécration lustré à la cérémonie du Couronnement. Les suites d'un présage si funeste furent pourtant heureuses : *Ayaxaca* fut chéri de ses Sujets : mais la mort le leur enleva trop tôt ; car il ne régna qu'onze ans.

Autzol, non de la Maison regnante, mais un des premiers du Royaume, lui succéda du consentement & aux acclamations de tout le Peuple. A son avènement sur le Trône, il débuta par mettre à la raison certains Rebelles, qui, non contents de refuser les Tributs, voloient les bons Sujets qui se mettoient en chemin pour les payer. Ce Monarque eut des guerres à soutenir, & s'en tira toujours avec avantage. Il eut même le bonheur d'étendre sa Frontière jusqu'au *Guatemala*, Royaume à trois cens lieues du sien. Sans marquer la durée de son Regne, on le termine en disant que *Autzol* fut Pere de Motezuma ; que celui-ci, qui remplit sa place, fut revêtu des ornemens Royaux ; & qu'entr'autres choses on lui perça le bout du nez pour y attacher une émeraude, suivant l'usage. Ce fut sous ce Prince, à qui on donne assez mal à propos le surnom de Grand, que se fit la Revolution : ainsi nous sommes au plus curieux endroit de la matière présente.

On ne convient pas que Motezuma fut fils du Roi *Autzol* ; & l'Auteur Espagnol, qui a écrit avec beaucoup d'art & de finesse l'Histoire de la Conquête du Mexique, nous insinue tout le contraire. Voici ce que cet Ecrivain, que je croirois encore plus judicieux, s'il avoit moins donné dans la superstition, debite sur ce grand sujet.

Motezuma, l'onzième Roi, & le second du nom, étoit du Sang Royal : dès qu'il fut en âge d'entrer dans le service, il s'y distingua par des exploits éclatans ; & montant par degrez jusqu'aux premiers postes, ils s'y soutint avec un applaudissement universel. Cette haute réputation s'accou-

mo-

modoit parfaitement avec son penchant ambitieux, il s'appliqua de son mieux à la bien ménager. Revenu donc à la Cour, & s'y voyant regardé comme le Heros du Temps, il crut qu'on ne pouvoit, avec justice, lui preferer aucun Competiteur quand la Couronne seroit vacante.

Ce jeune Seigneur, pour seconder la Fortune & pour travailler lui-même à son chemin, employa tout ce qu'il avoit d'adresse à se faire des amis, les regardant alors comme le plus grand bonheur de la vie : il suivoit en cela les maximes de la Politique, qui, quoi qu'un grand Art, ne laisse pas de se fourrer quelquefois chez les Barbares ; ou plutôt qui dégenere elle-même en ferocité, quand ce qu'ils nomment Raison d'Etat, l'emporte sur la saine & droite raison. Motezuma affectoit dans toutes les occasions autant d'obéissance que de vénération pour son Roi. Sa conduite étoit sage & modeste ; ses actions & ses paroles composées ; ses manières graves, & sa conduite toujours uniforme. On disoit de lui que son nom lui convenoit ; Motezuma signifie *le Prince severe*. Mais il favoit adoucir, par de grandes largesses, cette rigidité de naturel ou d'affectation.

Il employoit encore un autre ressort dans sa machine, & ce n'étoit pas le moins efficace, j'entens le dehors & le masque de la Religion. Notre ambitieux, n'ignorant pas que c'est-là le moyen le plus sûr & le plus puissant pour s'emparer des esprits superficiels, & pour avoir l'ascendant sur le sot & credule Vulgaire, n'omettoit rien pour aquerir la reputation de zélé, d'homme attaché au maintien du Culte, enfin, pour s'attirer le bruit & l'admirable manteau de devot. Dans cette vue-là, *le bon Apôtre*, car l'Hypocrisie est de tout País, choisissant *l'Eglise* la plus en vogue, & où apparemment il *s'operoit* plus de miracles, il y fit pratiquer un appartement, en forme de Tribune : là exposé à la vue de la foule, il employoit, dit ingénieusement l'Historien, plusieurs heures à recevoir les vrais, les sincères applaudissemens qu'on donnoit à sa fausse piété, & à consacrer entre ses Dieux l'Idole de son ambition. Que ce *Tartuffe* Payen a dans le Christianisme d'imitateurs de tout rang, & de toute condition !

Des manières si concertées lui attirerent la vénération publique ; & après la mort du Roi, qu'on ne dit nullement son Pere, il fut choisi tout d'une voix par les Electeurs ; & le Peuple en fit paroître tout l'épanchement dont cette bête de somme est capable en pareil cas. Dans cette importante occasion l'Imposteur joua, en habile Comedien, son rôle d'Hypocrisie : il se cacha longtems, tremblant de n'être pas trouvé ; & il ne se rendit qu'après toutes les grimaces nécessaires pour se faire souhaiter plus ardemment. Ne vous semble-t-il pas voir un Abbé de Cour, qui, nommé à un gros & gras Evêché, ne craint point, avant qu'on procède à sa consecration, de protester devant Dieu & les hommes, qu'il ne veut point *Episcopiser* ? Quelle mommerie !

A peine Motezuma fut-il revêtu de l'Autorité suprême, que s'abandonnant à soi-même, & se montrant dans tout son naturel, on connut bientôt que jusqu'alors l'artifice & le déguisement avoient fait le principal de ce rare & sublime merite qu'on lui attribuoit. Sous prétexte de reformer les abus de l'Etat, il découvrit un fonds extraordinaire d'orgueil & de vanité. Voici comment. Ses Pré-

décesseurs avoient toujours admis dans leur maison, des Domestiques d'une naissance commune ; la première action du nouveau Monarque, ce fut de casser, de congédier tous ces Officiers ; ordonnant que dans la suite, la seule Noblesse pourroit prétendre au service du Palais ; & que depuis le plus haut emploi jusqu'au plus bas, fût-ce l'office de *Marmiton*, & encore au dessous, tout ne pourroit être exercé que par des Gentilshommes ; apparemment de plusieurs races : il alleguoit pour raison, que la bienveillance ne permettoit point à un grand Prince de se livrer à un sang vil & roturier. De plus, pour se rendre plus respectable, il n'étoit visible pour ses Sujets que très-rarement ; & il ne se prêtoit à ses Ministres ou à ses Domestiques que dans la pure nécessité. Ce fier Barbare inventa de nouvelles reverences & des cérémonies inutiles pour ceux qui l'approchoient ; défense sous peine de la vie au Peuple de le regarder en face : enfin il se faisoit adorer comme une Divinité, & se figurant, ce qui n'est pas rare chez les Dieux mortels, que tout l'Être & tout l'Avoir de ses Sujets dépendoient souverainement de son bon-plaisir, il exerça contre quelques-uns des cruautés horribles, & cela par le seul motif de bien établir son pouvoir absolu.

Il crea de nouveaux impôts, sans que la nécessité des affaires de l'Etat l'y obligeât. Ces exactions tyranniques se levoient par tête sur cette prodigieuse multitude de Peuple ; & on les exigeoit avec tant de rigueur, qu'on forçoit jusqu'aux pauvres mendians à reconnoître leur dépendance, par le miserable tribut de quelques haillons, ou d'autres choses semblables, qu'ils venoient jeter à ses piez, & qu'on portoit au Trésor Royal.

Ces violences avoient jetté une grande frayeur dans l'esprit des Sujets de Motezuma : mais comme la crainte & la haine ne se separent guère, il se fit des soulevemens dans quelques Provinces. Le Monarque étoit trop jaloux de son autorité pour confier ses Armes à un autre ; & d'ailleurs, personne ne le surpassoit en habileté dans le Commandement militaire. Motezuma donc, à la tête de ses Troupes, marcha contre les mécontents ; mais il ne put éteindre qu'une partie du feu ; & trois Provinces, plus fortes, ou plus braves que les autres, tinrent ferme contre le Tiran. Pour lui, il disoit dans le stile de la fanfaronnade, & à peu près comme le Renard qui trouvoit les raisins trop verds, *J'ai differé de soumettre ces autres Rebelles, par la raison que j'ai besoin d'Ennemis qui me fournissent des Esclaves pour être immolez dans mes Sacrifices.*

Voilà une description monstrueuse de ce Prince & de son Administration : mais d'autres Historiens n'en parlent pas tout-à-fait de même. Ils le peignent d'une superbe la plus outrée, d'un orgueil inouï, j'en conviens : mais du moins ils lui attribuent de la grandeur d'ame, & l'amour de la Justice, deux qualitez essentielles dans un Monarque. Vous pouvez en juger, aussi bien que de sa puissance, par ce fragment historique.

Il avoit trois mille hommes pour sa Garde ; il en pouvoit mettre en Campagne plus de trois cens mille ; il en sacrifioit tous les ans plus de vingt mille à ses Idoles ; & il pouvoit compter entre ses Vassaux jusqu'à trente Rois, dont chacun avoit cent mille sujets. Il étoit porté sur les épaules des grands Seigneurs, &, à la descente, il ne marchoit que

sur des tapis. Il ne portoit jamais deux fois un habit, & ne se feroit jamais deux fois d'un plat ni d'un vase. Les choses destinées à son usage étoient toujours neuves; & comme il n'avoit point de plus grande joye que de faire du bien à ses Domestiques, il étoit ravi qu'ils profitassent de ses dépouilles. Mais outre que sa magnificence donnoit de l'admiration, & que sa libéralité le faisoit aimer, il étoit severe sans être cruel; & si grand zéléteur de la Justice, qu'il n'eût pas épargné son Frere, s'il avoit osé violer les Loix établies.

Quelle que fût la tournure personnelle de Motezuma, il avoit atteint la quatorzième année de son Règne, lorsque, vers le commencement du seizième siècle, un Aventurier, à la tête de ses Compagnons de voyage, entreprit de briser ce Colosse de Puissance, & eut la gloire de le reduire en poudre. Les Mexiquains, apparemment pour couvrir la honte & la lâcheté de leur Nation, voulant faire de la chute de leur Empire un événement surnaturel, débitèrent sur ce sujet-là de belles fables à leurs Conquerans; & ceux-ci, comme *gens de grande foi*, prirent ces contes-là pour des prodiges & pour des miracles. Cette crédulité est divertissante; il est juste de vous en faire part. Écoutez donc sur cet endroit-là le grave Écrivain de la Conquête du Mexique; cet Espagnol est fortement & très-devotement persuadé, que le Ciel & l'Enfer, Dieu & le Diable ont agi extraordinairement dans cette fameuse conjoncture; venons aux preuves.

Une effroyable Comète, dit-il, pendant plusieurs jours, répandit la terreur sur le País. N'étant rien moins que paresseuse, elle se levoit dès minuit; & montant toujours dans sa route, elle ne se retiroit qu'au lever du Soleil. Sa forme étoit pyramidale. Quand ce terrible Epouvantail des Ignorans eut cessé de paroître, il en vint un autre qui causa bien d'autres allarmes. C'étoit une nuée claire, en figure d'un serpent de feu à trois têtes, qui se levait en plein jour à l'Occident, couroit avec une vitesse inconcevable, jusqu'à l'Horison opposé; & après avoir marqué par des étincelles passageres, toute la trace de son chemin, elle disparoissoit à l'Orient.

Le grand Lac forçant sa barrière, rompant furieusement ses digues, causa une inondation sans exemple. Quelques maisons furent renversées, & même emportées; on voyoit fortir de ce torrent comme des bouillons à plusieurs reprises; & tout cela sans orage, & sans qu'on pût pénétrer la cause de ce grand desordre.

Le feu aiant pris, de soi-même, à un Temple de la Ville, quelques efforts qu'on pût faire pour l'éteindre, il n'y eut pas moyen; & l'embrasement fut si complet, que les pierres même de l'édifice sacré furent réduites en cendres. Ce n'étoit pas là, sans doute, l'ouvrage de Satan; il y alloit trop du sien; & il est à présumer que cet incendie lui fit passer de mauvais quart-d'heures.

On entendit dans l'Air, en plusieurs endroits, une Musique lugubre, & des concerts funestes: c'étoient des voix plaintives qui annonçoient la chute de la Monarchie Mexicaine; car, voyez-vous, elle étoit bien d'une autre importance, que tant d'autres Puissances qui sont tombées sans prodiges: & toutes les réponses des Idoles repétoient ce funeste Pronostic; le Diable s'érigeant en Prophète, découvroit par leurs bouches muettes, ce qu'il prévoyoit dans l'avenir, soit par la connoissance des

causes secondes qui se remuoient alors surnaturellement, soit par la revelation de l'Auteur même de la Nature, qui, tout exprès pour le faire enragé, le rend l'Organe & l'Instrument de la vérité.

On fit voir à l'Empereur plusieurs monstres de différentes espèces; & ne pouvant les regarder sans horreur, il ne douta point que ce ne fussent autant d'Augures malencontreux qui présageoient une desolation prochaine. En effet, & c'est ce que mon Auteur dit de plus sensé, si ces signes ont été nommez monstres par les Anciens, à cause qu'ils montrent ou designent quelque chose, on ne doit pas s'étonner qu'ils passassent pour présages chez des Barbares dont l'ignorance n'étoit pas moindre que la superstition.

Deux prodiges fort remarquables entre les autres firent le plus d'impression sur l'esprit du Prince, & le rendant comme certain de son malheur, le jetterent dans la dernière consternation. Je le croi bien vraiment! on s'épouvanteroit à moins; vous allez voir.

Des Pêcheurs, trouvant sur le bord du grand Lac un Oiseau monstrueux, tant pour la figure, que pour la grandeur, le prirent; & comme la bête étoit plus curieuse qu'aucune capture qu'ils pussent faire à la pêche, ils la jugerent digne d'être présentée au Roi. Sûrement ces bonnes gens ne se trompoient point; l'animal n'eut jamais son semblable, il fut l'unique Individu de son Espèce; & si la Nature en étoit l'Auteur, elle ne l'avoit pas fait selon le cours naturel des Loix du mouvement. Ce prodigieux Oiseau, outre que la vue en étoit hideuse, portoit sur la tête une lame luisante en façon de miroir, où la reverberation des rayons du Soleil produisoit une lueur également sombre & affreuse. L'Empereur jeta d'abord les yeux sur la glace; & s'approchant pour l'examiner il y aperçut comme une nuit, & des étoiles qui brilloient çà & là, & d'espace en espace à travers l'obscurité; le tout si au naturel, que tout machinalement il se retourna vers le Soleil, comme s'il eût douté du jour. Mais revenant ensuite au miroir, ce fut bien autre chose: par une nouvelle découverte, il vit, ce qui s'appelle voir, des gens inconnus & armés, qui, venant de l'Est, faisoient main-basse sur les pauvres Mexiquains. Aussi-tôt on apelle les Sacrificateurs, & les Devins: Motezuma leur ordonne de faire leur métier, en interpretant ce grand mystère: mais on a supprimé leur explication; & c'est dommage. On dit seulement que l'Oiseau demeura immobile, jusqu'à ce que ces Docteurs en *Futur* eussent eu le tems de s'éclaircir par eux-mêmes, & de bien averer le fait, après quoi il reprit rapidement son essor; ce qui fut un nouveau sujet de terreur. Mais laissons le Monarque & tout le Sacré College du Diable, ouvrir de grands yeux, lever les épaules, donner, sans oser ouvrir la bouche, toutes les marques d'un étonnement le plus profond; & venons au plus beau de tous ces miracles.

Peu de jours après l'apparition, & le Message Celeste ou Infernal du merveilleux Oiseau à miroir, un Laboureur, homme simple & grossier, vint au Palais, & demanda, d'une manière si empressée, à parler au Prince, qu'on jugea bien qu'il y avoit-là du mystère. On tint Conseil; & il fut resolu que Monsieur le Païsan, je le comparerois volontiers au Maréchal de Salon, seroit honoré d'une Audience Imperiale. Le mystérieux Rustique est donc introduit devant Sa Majesté Barbare: il entre en hom-

me de Cour ; il fait ses révérences de très-bonne grace ; point étonné , point embarrassé. Après les devoirs du Cérémonial , il prononce sa harangue , qui à la vérité , pour le stile , sentoît son manant ; mais il la prononça avec une éloquence libre , hardie , qu'on auroit pris plutôt pour un transport naturel , que pour un Discours prémédité ; enfin il avoit tout l'air d'un inspiré ; & on voyoit bien qu'il ne faisoit que prêter sa langue. Mais encore , que dit-il ? *Or sus !* oyez & entendez le bon ou le malin Esprit ; car il ne s'est pas perdu une parole , pas une syllabe de cette Avanture prophétique.

Seigneur , j'étois hier au soir occupé à cultiver mon heritage , lorsque je vis fondre sur moi avec impetuosité une Aigle d'une grosseur extraordinaire. Elle me prit entre ses serres ; & m'enlevant durant un assez long espace , elle me mit enfin à l'entrée d'une grotte , où un homme étoit en habit royal , dormant entre des fleurs & d'autres parfums , & tenant en sa main une pastille allumée. Je pris la hardiesse de m'approcher , & je vis ou votre figure , ou votre propre personne : sur quoi je n'oserois rien assurer , sinon qu'il me paroît encore que j'étois alors d'un sens rassé & fort libre. La crainte & le respect me pouvoient à me retirer promptement , lorsque je fus arrêté par le commandement d'une voix , qui me parlant avec beaucoup d'autorité , ne me causa pas moins de frayeur , en m'ordonnant de prendre la pastille de votre main , & de l'appliquer à un endroit de votre cuisse qui étoit à découvert. Je me défendis , autant que je le pus , de commettre une action qui me paroît si insolente : mais la même voix , d'un ton effroyable , me força d'obéir. Moi-même , Seigneur , sans pouvoir résister à cet ordre , la frayeur me rendant hardi , j'appliquai la pastille brillante à votre cuisse ; & vous souffrites la brûlure sans vous éveiller , ni sans faire aucun mouvement. J'aurois cru que vous étiez mort ; si au milieu de la tranquillité de votre sommeil , qui vous étoit le sentiment , le mouvement de la respiration ne m'eût assuré de votre vie. Alors la voix , qui paroît se former dans le vent , me dit : C'est ainsi que ton Roi s'endort , en s'abandonnant aux delices & aux vanitez , lorsque le courroux des Dieux gronde sur sa tête ; & que tant d'ennemis viennent d'un autre Monde , pour détruire son Empire & sa Religion. Di lui qu'il s'éveille , pour apporter , s'il se peut , du remède aux malheurs qui le menacent. A peine la voix eut-elle fini ce discours , qui a fait une si forte impression dans mon esprit , que l'Aigle me reprit dans ses serres , & me rapporta dans mon champ sans me faire aucun mal. C'est l'avertissement que je vous donne , suivant l'ordre des Dieux : Réveillez-vous , Seigneur ; votre orgueil & votre cruauté les irritent. Réveillez-vous , encore une fois ; & regardez combien votre assoupissement est dangereux , puisque ce feu que votre conscience y applique , en manière de cautère , n'a pas la force de vous en faire revenir. Cependant , vous ne pouvez plus ignorer que les cris de vos Peuples ne soient parvenus jusqu'au Ciel , avant que d'arriver à vos oreilles.

L'Ange , le Missionnaire , le Messager de Belzebut , ayant fini le récit du miracle ; & sa Remontrance pathétique , n'eut pas assez de foi pour attendre la réponse : l'Esprit qui animoit ce Païsan , lui inspira de s'enfuir au plus vite ; & il obéit si promptement , que la foule des Officiers lui fit place au lieu de s'opposer à son passage. L'Empereur , revenu com-

Tom. VI.

me d'un coup de massue , crie qu'on arrête cet insolent , & qu'on le hache par morceaux ; mais il lui survient une affaire pressée , & qui suspend le sentiment de sa colere & de sa vengeance. *Ah ! grands Dieux , la cuisse !* s'écria-t-il tout d'un coup ; *j'y sens une douleur violente & insupportable ;* car il ne faut point douter que le Diable , lui qui se connoit si bien en brûlure , ne fit celle-là très-cuisante. On regarde donc à la cuisse royale ; & on la trouve comme si un charbon de feu venoit de l'entamer. Motezuma s'effraye ; il fait de grandes & serieuses réflexions : mais il ne quite pourtant pas pour cela le dessein de punir le Prophète : tant s'en faut , il se promet bien d'en faire une victime , & d'offrir son sang aux Dieux pour les apaiser. Que croyez-vous que notre Espagnol infere de cette disposition vindicative du Monarque ? *D'où l'on voit ,* conclut-il , *ces avertissemens qui venoient du Demon , marquez du vice de leur origine ; puisqu'ils portoient plutôt à la colere & à l'obstination , qu'à la correction , & à la connoissance de sa faute.*

N'en déplaise à ce pieux Historien , sa conséquence est fort douteuse : suivant son principe , tous les avis salutaires que Pharaon recevoit par les miracles de Moïse , émanoient de la malignité du Prince de ténèbres. On pourroit penser la même chose de tous les pécheurs , Princes ou autres , qui s'endurcissent aux menaces & aux avertissemens du Ciel ; & d'ailleurs , comment est-il concevable que l'Empereur Satan , qui trouvoit si bien son compte dans la conduite de Motezuma , s'efforçât par des monstres & par des merveilles , à lui faire changer de train , & à l'amener à une meilleure vie ? Le Royaume du Diable est moins divisé. Mais cette Morale-là pourroit nous mener trop loin ; il vaut mieux renouer le fil de l'Histoire & la finir.

Hernan Cortez , ayant mis pié à terre au Mexique , sa première vûe fut de paroître à la Cour & de déclarer sincèrement , ou par prétexte , le sujet de son débarquement. On lui fit de grandes honnêtetes ; mais le Monarque , soit par crainte des prétendus miracles , soit pour des raisons d'une bonne & solide Politique , ne voulant point entendre parler de le voir , & le faisant toujours prier fort civilement de se retirer , l'Espagnol , sans s'inquiéter des suites , & sans égard à sa prodigieuse infériorité , résolut de tenir bon , & n'eut pas sujet de s'en repentir.

En effet Motezuma , voyant cette fermeté inébranlable , au lieu d'accabler ce petit nombre d'Avanturiers sous le poids immense de sa grandeur , prend honteusement le parti de les laisser venir ; & porté sur les épaules de quatre Seigneurs , sous un poile d'or garni de plumes , il poussa même la bassesse jusqu'à aller au devant du Découvreur. L'entrevûe se fit avec beaucoup de complimens réciproques ; & deux Interpretes , nommez Aguilar & Marine , repetoient fidelement , de part & d'autre , toute la conversation.

Ensuite , ce puissant Empereur conduisit dans sa Capitale ces mêmes hôtes qui devoient causer sa perte , & s'emparer de son Etat. Il les loge dans un quartier de son Palais , car c'étoit une petite Ville que ce Château ; il leur montre ses richesses & ses beautés ; il honore de ses visites le Général Espagnol ; ce Heros devient une espèce de favori ; enfin tout , en apparence , va le mieux du monde dans les commencemens.

Ce n'étoit pas-là le but du *Découvreur* , encore moins

E e

moins de ses *Consorts*: ils vivoient à remplir à la fois l'ambition & l'hydropisie de l'Or; & il s'en présenta une occasion qu'ils saisirent avidement. Motezuma fut soupçonné de n'agir point de bonne foi; & sur cela seul, il fut résolu qu'on s'assureroit de sa Personne. Il faut convenir, dit l'Historien & l'Apologiste de Cortez, qu'on n'avoit point d'exemple d'une audace pareille à cette résolution. Arrêter prisonnier un si grand Monarque au milieu de sa Cour, & de sa Capitale! Le récit de cette action, toute véritable qu'elle est, semble blesser la sincérité de l'Histoire; & même il paroîtroit outré entre les exagérations & les licences de la Fable. Voyons comment on s'y prit pour exécuter cette violence inouïe.

Pour ne point donner d'alarme mal à propos, on choisit l'heure à laquelle les Espagnols alloient rendre visite à l'Empereur. Cortez ordonna qu'on prit les armes, qu'on sellât les chevaux, & que tout le monde se tint prêt jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper les avenues des rues jusqu'au Palais; & il y alla à la tête de cinq Capitaines & de trente Soldats choisis.

On ne fut point surpris de les voir avec leurs armes, parce que c'étoit leur coutume, & que les Mexicains prenoient cela pour un ornement militaire. Motezuma, bien éloigné, comme vous pouvez croire, de se défier, sortit à son ordinaire, au devant du *Découvreur*. Alors celui-ci exposa son grief: c'étoit qu'un des Généraux de l'Empire s'étant ouvertement déclaré contre la Colonie de Vera-Cruz, on ne pouvoit pas s'imaginer qu'il eût osé le faire de son chef. Que pour lui il n'en croyoit rien, la trahison, la perfidie, la duplicité lui paroissant indignes d'un grand Monarque, (*il ne connoissoit donc guère le sien*) & que Sa Majesté devoit lui favoriser bon gré d'un tel sentiment.

L'Empereur parut interdit; il changea de couleur, & protesta de son innocence. N'en étoit-ce pas plus qu'il n'en falloit pour rompre l'abominable dessein? Mais l'innocence du Roi n'étoit rien moins que ce qu'on demandoit. Notez que tous les Officiers de la Cour s'étant retirés par respect, ce pauvre Roi se trouvoit seul à la merci de ces loups affamés. Cortez donc le voyant embarrassé vint à son secours: *Sire*, dit-il, *je suis persuadé que Votre Majesté n'a nulle part à cette noirceur: mais les Espagnols ne seront jamais contents; & vos Sujets même ne cessent de vous accuser, jusqu'à ce que, par un témoignage éclatant & tout extraordinaire, vous ayez effacé l'impression commune. Ainsi, je viens vous demander, compliment terrible & presque incroyable que sans faire de bruit, & comme de votre propre mouvement, vous veniez chez nous, pour n'en sortir qu'après une pleine & entière justification.*

Motezuma, frappé & indigné de cette horrible proposition, & ne pouvant admirer assez cette insolence toute neuve, *Les Princes de mon rang*, répondit-il avec chaleur, *ne sont point faits pour la prison; & quand j'oublierois assez ce que je suis, & ce que je me dois, pour me réduire à une bassesse de cette nature-là, mes Sujets le permettroient-ils?* Alors le Tiran: *Si vous prenez le parti de venir de bonne grace à mon quartier, je me soucie fort peu de vos Sujets; & sans sortir du respect qui vous est dû, ni blesser l'amitié que j'ai pour vous, je saurai bien contenir vos Peuples par la bravoure invincible de mes Soldats.* Quoi! quelques centaines d'Etrangers, contre des millions de Naturels? Oui; &

cependant la suite montra qu'il n'y avoit point de rodomontade dans cette fière menace.

La contestation fut assez longue, l'Empereur tenant ferme sur la défensive, & l'Oppresseur tâchant de s'en assurer par douceur, & sans en venir aux extrémités. Enfin Motezuma, ouvrant les yeux, & découvrant l'abîme où son imprudence l'avoit jetté, entama une Capitulation. Il offrit d'envoyer sur le champ, Qualpopoca, son Général, tous les Officiers qui avoient servi sous lui dans l'action que les Espagnols traitoient de sceleratesse; & de les lui livrer pour en faire tel châtiment qu'il jugeroit à propos. Il vouloit même donner ses deux fils en otage, pour demeurer prisonniers en sa place, jusqu'à l'exécution de sa parole; *car enfin*, ajoutoit-il en Prince foible, *je ne suis pas homme à me cacher, ni à fuir dans les montagnes.*

Ces offres n'étoient point du goût de Cortez; il vouloit absolument la personne du Monarque; & c'est à quoi Motezuma ne pouvoit se résoudre. Pendant la dispute, les Capitaines de Cortez, réfléchissant sur les mauvaises suites que ce grand retardement pouvoit avoir, s'impacienterent jusqu'à la mutinerie: ils vouloient qu'on décidât par la voye de fait; & l'un d'eux s'écria, *point tant de discours; il faut le prendre, ou le poignarder.* Alternative qui fait horreur!

L'Empereur, ayant remarqué l'emportement de cet Espagnol, & curieux d'en apprendre le sujet, demanda ce qu'il avoit dit. Sur cela, Marine, Interprète née Mexicaine, marquant, ou affectant le zèle de bonne sujette; déclara, comme en confiance, au Monarque le peril qui le menaçoit, & lui fit une exhortation que la rusée femelle finit par ces paroles: *Si vous allez avec eux; Seigneur, vous serez traité avec tout le respect dû à votre personne: mais si vous continuez à leur résister, je ne réponds pas de votre vie.* Alors le Roi, vraiment effrayé, se levant brusquement: *Je me confie à vous*, dit-il à Cortez, *allons à votre logement: les Dieux le veulent ainsi, puisque vous l'emportez, & que j'y suis résolu.* Il appella aussitôt ses Domestiques, & leur commanda de faire préparer sa litière: il en avoit donc une autre que les épaules des Grands. Faisant aussi venir ses Officiers & ses Ministres, *Pour le bien de mon Empire*, leur dit-il, *& de concert avec les Dieux, j'ai arrêté d'aller passer quelques jours chez les Espagnols; & je veux bien vous faire part de cette résolution, afin que vous en avertissiez mes Sujets. Au reste, soyez persuadés que je vais là de ma pure & franche volonté, & que j'y vais pour mon avantage.*

Cela dit, Sa Majesté prisonnière donna ses ordres pour saisir le Général avec les Hauts Officiers de l'Armée; & sans un plus long délai il se mit pompeusement en marche pour sa prison. Il étoit accompagné de sa suite ordinaire, c'est-à-dire de trois mille hommes. Les Espagnols, étant à pié autour de la litière, faisoient à rebours, l'escorte & les Gardes du Corps.

D'abord le bruit s'étant répandu que les Etrangers enlevoient l'Empereur, car le quartier des Espagnols étoit un autre Palais Royal que la demeure actuelle du Monarque, le Peuple accourt en foule dans les rues; & on crut que toute la Ville se soulevoit. Les uns pouffoient de grands cris, se jettoient par terre comme des desespérés; les autres se contentoient de verser des larmes de tendresse & de compassion: mais on ne marque point que ces bons & af-

affectionnez sujets fissent le moindre mouvement pour arracher la proie aux Ravisseurs, & pour délivrer leur Empereur. Il est vrai que ce Prince y mit bon ordre, & qu'il fit précisément tout ce qu'il falloit pour empêcher le recouvrement de sa liberté: car au lieu d'exciter ses Sujets à leur devoir, qui étoit, au risque de la vie, de fondre sur les Tyrans & de les mettre en pièces; il dit à cette multitude allarmée, & qui, au signe de sa main, avoit fait un profond silence: *No craignez rien, mes Enfants, je ne suis point prisonnier: je vais librement passer quelques jours avec ces Etrangers qui sont mes amis; & je n'y vais que pour mon plaisir.*

Ainsi le Monarque entra, sans obstacle & bien content, au moins de visage, dans sa retraite forcée. Fut-il jamais, & verra-t-on dans les siècles à venir, un événement de cette bizarrerie? Un des plus puissans Princes du Nouveau Monde règne dans le sein de la captivité, de l'esclavage; & il y règne, pour les dehors, aussi glorieusement que s'il étoit libre. En effet, Motezuma vit & gouverne dans sa prison comme au milieu de sa Cour: ses ameublemens aussi somptueux; sa table aussi & même plus royale: il tient Conseil, & sa volonté est la Loi suprême & absolue; c'est l'ame & le mobile de l'Administration publique. Ses Maîtres lui rendent des honneurs, des soumissions; & si quelqu'un d'eux s'émancipe sur ce point-là, il fait les remettre dans le devoir.

Il passoit quelquefois les soirées à jouer au Totoloque avec Cortez son Geolier: c'est un jeu où avec de petites boules d'or; on vise à toucher ou à abattre; d'une distance proportionnée, de petites quilles du même métal. Ils jouoient en cinq points, ou marques, des bijoux ou d'autres curiositez. Motezuma distribuoit son gain aux Soldats Espagnols, & Cortez donnoit le sien aux petits Officiers du Roi son prisonnier. Comme le Marqueur favorisoit quelquefois son Général; l'Empereur le railloit joliment sur ses meprises volontaires; le priant honnêtement de rendre plus de justice à la vérité. Ainsi ce Monarque conservoit dans le jeu même les sentimens d'un Prince; regardant la perte comme l'effet du hazard, & le gain comme le prix de la Victoire. Cette reflexion, qui est de l'Historien, est une de ses plus courtes; mais elle ne me paroît pas une des plus judicieuses. Faut-il donc être Prince pour jouer en Motezuma? Hors les Joueurs de profession & de trafic, tous les sensez ont-ils un autre but; outre celui de passer le tems; que déprouver si le fort leur sera favorable ou contraire; s'ils seront victorieux ou vaincus? C'est-là; ce me semble, le vrai point de vûe de cet amusement. Mais le bel-esprit raffine sur tout; & trop souvent aux dépens du bon-sens.

Cette Souveraineté captive étoit donc assez agréable; & pendant vingt jours l'Empereur détenu n'eut point d'autre chagrin que celui de savoir qu'il n'étoit pas son Maître. Mais voici un furieux redoublement de mortification. Quand on eut amené prisonniers Qualpopoca & les autres Chefs de l'Armée, on les conduisit droit au Roi; & Cortez, par une Politique obligeante, ne s'y opposa point, parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligeât à cacher l'ordre qu'ils avoient reçu de sa part; & que d'ailleurs, il vouloit l'éblouir par ces démonstrations de confiance. L'Empereur parle à ces malheureuses victimes, les encourage à tout ce qui peut arriver; & les envoie à Cortez, comme à l'Arbitre de leur destinée.

L'Espagnol, qu'on pourroit nommer le Souverain du Souverain, au lieu de faire une action de clemence & de generosité, qui lui auroit fait honneur, & d'autant plus qu'il étoit fort persuadé de leur innocence, se promet bien d'en faire un exemple. La cause fut jugée militairement, & les prévenus condamnés à mort, avec cette circonstance que leurs corps seroient brûlés devant le Palais Imperial comme criminels de leze-Majesté: c'est qu'ils avoient déclaré n'avoir fait que suivre le commandement secret du Monarque; & le cruel, le barbare Espagnol, contre sa propre conscience, traitoit cela d'une imposture, suggérée par la crainte naturelle de la mort.

Cependant, avant l'exécution des Condamnez, Cortez qui craignoit que Motezuma ne s'aigrît, & ne s'efforçât de sauver de braves Guerriers qu'on ne faisoit mourir que pour avoir obéi à ses ordres, conçut un dessein feroce, & tout-à-fait digne de sa brutale ambition. Se faisant apporter des fers dont on se servoit au Mexique pour les Criminels, il va trouver l'Empereur; un Soldat portoit les menottes à découvert; & le Général étoit accompagné de sa Marine & de ses Officiers, gens aussi peu raisonnables & aussi peu humains que leur Chef. Alors le Fourbe, après toutes ses reverences ordinaires, élevant sa voix & le prenant sur le ton de fierté, fit à l'Empereur ce compliment de Geolier: *Seigneur, on va supplicier vos Généraux; parce qu'ils ont mérité la mort: mais comme ils soutiennent fortement qu'ils n'ont agi que par obéissance, c'est vous, oui c'est vous qui êtes le premier Auteur de la perfidie. Il faut donc nécessairement que Votre Majesté se purge, par quelque mortification personnelle, de ces indices si violens. Je n'ignore pas que les Souverains ne sont point soumis aux peines de la Justice humaine: mais je sais aussi qu'ils sont sujets à une Puissance supérieure, qui a aroit & inspection sur leur Couronne & sur leur Administration. Ainsi ils doivent imiter, en quelque façon, les Criminels, quand ils se trouvent eux-mêmes convaincus, & lorsqu'ils veulent donner quelque satisfaction à la Justice du Ciel.*

Quel travers de raisonnement! Cortez avoue qu'un Souverain n'est responsable de ses actions qu'au Conducteur de l'Univers; & lui, qui n'est au Mexique qu'un simple Etranger, se fait justice soi-même d'un Empereur; n'étoit-ce pas prononcer sa condamnation? Quoi qu'il en soit, ayant prononcé, d'un ton ferme & absolu; cette insolente & barbare Morale, il ordonna qu'on mit les fers au Roi; & sans lui donner le tems de se reconnoître, il se hâta de sortir.

Motezuma fut tellement étouffé de ce cruel traitement, qu'il n'eut ni la force de résister, ni, ce qui est presque incroyable, la force de s'en plaindre. Pour le Tiran, il fit conduire les innocens au supplice, après avoir pris toutes les précautions requises pour pouvoir soutenir sans risque une exécution aussi téméraire & aussi criante que celle-là. Elle se passa, dit l'Historien, en présence d'une multitude innombrable de Peuple, sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit qu'il fût tombé sur ces Indiens un esprit de frayeur, qui tenoit en partie de l'admiration & en partie du respect. Peut-être bêtise & stupidité seroient-ils des termes plus convenables. Mais voyons la fin du malheureux Motezuma.

Les Mexicains, revenus enfin de leur assoupissement

ment prodigieux, se revolterent; & déjà les Espagnols ne sachant plus où ils en étoient, se voyoient sur le point de payer chèrement leur insolence. L'Empereur, aprenant dans sa prison, l'embaras de son Geolier, lui fit dire que s'il paroissoit sur la muraille, le Peuple pourroit s'apaiser à la vûe de son Roi. Cortez approuve l'expedient; & Motezuma, dans les habits & dans les ornemens de sa dignité, harangue l'Assemblée. D'abord il se fit un profond silence: mais le feu de la revolte se rallumant bien vite, car ils avoient déjà résolu de couronner un certain Quicuxtemex, les Rebelles, tourne tout d'un coup en fureur, crierent à Motezuma, qu'il n'étoit plus leur Empereur, & qu'il laissât le Sceptre & la Couronne pour prendre la quenouille & le fuseau; l'apellant lâche, effeminé, vil esclave de leurs Ennemis. Les cris emportoient les injures; & le Prince tâchoit, en faisant signe des yeux & de la main, de s'attirer leur attention, lorsque la quantité des traits qu'ils lancerent en ce moment-là, lui fit éprouver les dernières horreurs d'un exécration attentat de la part de ses Sujets. Deux Soldats Espagnols que Cortez lui avoit donné pour Gardes, s'efforcerent de le couvrir de leurs boucliers, & de prévenir le peril: mais tous leurs soins ne furent pas capables d'empêcher que l'Empereur ne fût blessé de plusieurs coups de flèche; & encore plus dangereusement d'une pierre, qui l'atteignit à la tête; & dont le coup offensant le cerveau, le fit tomber sans sentiment.

Cortez ressentit cet accident comme un des plus cruels contretems qui pouvoient lui arriver. Après avoir fait porter l'Empereur dans sa prison, il courut à la défense avec un terrible emportement: mais il se vit encore privé du plaisir de la vengeance, ne trouvant plus d'ennemis: car les Rebelles jugeant par la chute de Motezuma, qu'il étoit au moins blessé dangereusement, l'énormité de leur crime leur fit tant d'horreur, qu'ils s'enfuirent sans savoir qui les

pouffoit, croyant que les Dieux alloient les écraser, ils se disperfoient çà & là, cherchant de tous côtes à se dérober à la vûe du Ciel. Cortez, sans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoissance; mais avec tant d'impatience & de desespoir, qu'on eut bien de la peine à l'empêcher de se poignarder. On n'ômit rien pour guérir son corps & pour convertir son ame: mais l'un & l'autre furent inutiles; & après une agitation horrible qui dura trois jours, ce Prince rendit son esprit au Demon qui l'attendoit, & qui l'arracha aux exhortations des Convertisseurs.

D'autres Ecrivains, même Espagnols, rapportent bien différemment la triste catastrophe de ce Monarque. Selon eux, Cortez étant allé combattre Narvaez à Vera-Cruz, Alvarado, son Lieutenant, donna dans le Palais un Bal, où il fit massacrer les premiers de l'Empire. Les autres, surpris de la barbarie & de l'ingratitude de ces Etrangers qu'ils avoient reçu & traité si humainement, assiègerent le Palais, & ferrerent les Espagnols de si près, qu'ils ne pouvoient plus se défendre. Cortez revient promptement; & dans un intervalle que ces Peuples, qui dans toutes leurs guerres offensives se reposoient ordinairement quatre jours, donnoient aux Espagnols, il trouva le moyen de rentrer. L'Armistice expiré, les Assiegeans recommencent les attaques, & les poussent si heureusement, qu'ils reduisent leurs Ennemis à la nécessité de prendre secrètement la fuite. La même nuit que les Espagnols exécuterent cette resolution, ils égorgerent Motezuma, un de ses Enfans, & quelques Seigneurs qui étoient leurs prisonniers: mais ils ne purent faire leur retraite si sourdement, que les Mexicains n'en tuaient plus de trois cens, tous chargez d'or & de pierreries. Cependant quelque tems après Cortez revint, avec une puissante Armée d'Indiens ses Alliez, devant Mexique; & après trois mois de siège, il s'empara de cette Capitale.



DESCRIPTION, SITUATION & VUE DE LA VILLE DE MEXIQUE GRAND TEMPLE DE CETTE VILLE, DES SACRIFICES D'HOMMES QU'ON

SEMENS, COUTUMES, SUPERSTITIONS & AU

La Province de Mexique est bornée au levant par le Tlascalan, au Nord par le Panuco, au Couchant par le Mechoacan, & au midi elle est baignée par la mer du Sud. Ce pays étoit autrefois plein de grandes Villes; mais les Espagnols l'ont presque épuisé d'habitans.

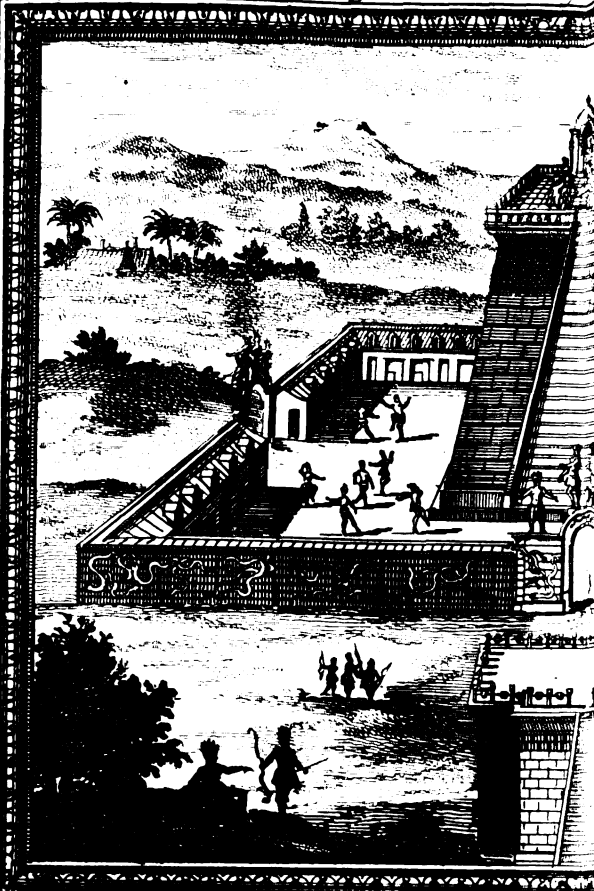
L'Audience de Mexique en particulier est une partie de cette Région, qui a au Couchant l'Audience de Guadalajara, au Levant celle de Guatimala au Nord le Golfe & la mer de Mexique & la Mer du Sud au Midi.

Dans la Nouvelle Espagne & toutes les Provinces qui sont comprises sous ce nom, il y a plus de 40000. Eglises, 85 Villes considérables, 58. petites & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêques, S. Dominique Primat des Indes dont le revenu est de dix mille patagons, Mexique qui en vaut trente mille, & Manilla Six mille. Il y a 15. Evêchez, la Puebla, de 70 mille ecus, Oaxaca de 12. Chiapa de 10 Guatimala de 13. Honduras de 5 Nicaragua de 8. Michoacan de 35. Xalisco de 15. Durango de 8. le Nouveau Mexique d'autant, la Havana dans l'Isle de Cuba, de Puerto Rico, Sibiu, Cagayan & Camarines, chacun de trois mille. Il y a de plus dans ce Royaume une Inquisition générale établie à Mexique, outre les particulières qui sont répandues dans toutes les Villes. Cinq Universités Royales, où il y a des Compagnies de toutes les facultés des Sciences & des Arts sans compter plusieurs collèges particuliers. Il y a 14 Villes où l'on a établi des Causés Royales ou Trésoreries. Savoir Mexique, Sacatecas, Metepec, Las Amulpas, Tacuba, Chucatepec, Chiapa, Tabasco, San Salvador, La Trinidad, Tequisigalpa & la Vera Cruz. Sans parler de plusieurs moindres où il y a un Trésorier particulier qui rend compte aux Trésoriers Généraux de ces 14 Villes. Ce Royaume abonde en toutes les choses nécessaires à la vie à l'exception du Vin, qui ne se fait que dans le Parral, encore est-il mauvais & en petite quantité. Il manquoit aussi d'huile mais on y a porté des oliviers d'Espagne. Il y a aussi grand nombre de mines, mais elles ne sont pas si riches que celles du Pérou.

CARTE DU MEXIQUE



Le grand Temple



Le plus célèbre Divertissement des Mexicains étoit une espèce de Bal qu'ils appelloient Mitotes. Il consistoit en un concours effroyable de diverses personnes, dont les uns venoient fort parez, les autres déguisez sous des figures extraordinaires, & les Nobles mêlez avec le Peuple sans aucune distinction. On dansoit au son de deux timbales de bois creuse, inégales en grandeur & en son, l'un bas & l'autre élevé, avec quelque consonance. Ils entroient deux à deux, & après quelques retours & quelques figures, ils formoient un rond en cadence, puis un autre lui succédoit, enfin tout se mêloit jusqu'à ce que les Santez qu'ils se portioient les uns aux autres eussent introduit la confusion ordinaire dans ces sortes de cobués. Ces Danses étoient mêlées de chansons en forme de Dialogue, avec des reprises, dont le sujet ordinaire étoient les actions des ancêtres de Motexuma ou les Victoires des autres Rois ses Prédecesseurs. D'autrefois le Peuple s'assembloit dans les Places publiques ou sur les degrez des Temples, où l'on produisoit divers spectacles ou jeux. Tantôt c'étoit des défis pour tirer au blanc ou faire d'autres preuves d'une adresse surprenante avec l'Arc & la flèche; tantôt pour courir ou lutter l'un contre l'autre, sous de certaines conditions, & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du Public. Ils avoient des hommes qui dansoient sur la corde sans contrepoids, avec beaucoup d'agilité; & d'autres qui sautoient & se retournoient plusieurs fois sur les épaules des premiers. Un de leurs jeux étoit celui de la Pelotte: c'étoit comme une grosse balle, faite d'une espèce de gomme, qui sans être ni dure, ni cassante bondissoit comme un balon. Ils s'assembloient un certain nombre dont ils faisoient deux partis & la balle étoit quelquefois longtems en l'air jusqu'à ce qu'un des deux Partis l'eût poussée à un certain point de gagné le jeu. Cette Victoire se disputoit avec tant de Solemnité, que les Pretres y assistoient par une Superstition ridicule, avec leur Dieu de la balle; & après l'avoir placé à son aise, ils conjuroient le Tripot par de certaines Ceremonies, afin de corriger les hazards du jeu, suivant leur folle imagination, & de rendre la fortune égale entre les joueurs. Il se passoit peu de jours du tems de Motexuma, où la Ville n'eût quelque Divertissement de cette nature. Ce Prince se plaisoit à féner l'esprit du Peuple ainsi égaré; non que ces jeux convinssent à son caractère mais parce qu'il jugeoit nécessaire de divertir ces esprits inquiets, dont la fidelité lui étoit toujours suspecte, & d'étouffer ainsi les réflexions qu'ils auroient pu faire sur leur misère, afin d'introduire l'Esclavage sous un masque de Liberté.

Ce grand Temple des Mexicains étoit consacré à l'Idole Vitzilquitzili c'est à dire le Dieu de la Guerre, & le Souverain de tous leurs autres Dieux. Pour y arriver on entroit d'abord dans une grande place quarrée fermée de murailles, ou plusieurs couleuvres de relief entrelassées de diverses manières imprimoient de l'horreur, sur tout au frontispice de la première porte qui en étoit chargée. On reconnoit auparavant une espèce de Chapelle qui n'étoit pas moins effroyable. Elle étoit de pierre, élevée de 30 degrez, avec une terrasse ou haut où étoient plantés sur un même rang d'espace en espace plusieurs troncs de grands arbres taillés également, qui soutenoient des perches passées d'un arbre à l'autre. A chacune de ces perches étoient enfilés par les temples les cranes des malheureux qui avoient été immolés, en nombre toujours égal. Les quatre côtés de la place avoient chacun une porte qui se répondoient & étoient ouvertes sur les 4 principaux vents. Chaque porte avoit sur son portail 4 Statues de pierre qui sembloient par leur geste montrer le chemin elles tenoient le rang de Dieux Luminaires ou Portiers, & on leur donnoit quelques réverences en entrant. Les Logemens des Sacrificateurs étoient appliqués à la partie intérieure de la Muraille de la place, avec quelques Boutiques qui en occupoient tout le circuit. Elle étoit encore si vaste, que huit mille personnes y dansoient commodément aux jours de leurs fêtes Solemnelles. Au centre de cette Place s'élevoit une tour quarrée de pierre, qui alloit toujours en diminuant comme une demie Pyramide, dont trois des côtés étoient en glacis, & le quatrième soutenoit un Escalier. Edifice somptueux qui avoit toutes les proportions de la bonne Architecture. Sa hauteur étoit de 120. degrez, & sa construction si Solide, qu'elle se terminoit en une place de 40. piés en quarré pavée de Taspé.

Dances appelées Mitotes.



Idole de Vitzilquitzili



Dans cette Chapelle, qui étoit précieuse, étoit placée un Autel élevé entouré de figure humaine, assés nu par un Globe d'Azur. Elle avoit sur la muraille en figure d'oiseau, garnis d'or. Son visage étoit sévère, & sa main droite Couleuvre foudroyante. Le Sacrificateur étoit assés nu, & les Enfants à qui les desans des parties étoient une Epine ou une Laine, puis il les lavoit avec des cérémonies comme pour le Balême.

**E DE MEXIQUE, DES DEUX LACS SUR LESQUELS ELLE EST BATIE, DU
OMMES QU'ON Y FAISOIT, DE L'IDOLE DES MEXICAINS, DE LEURS JEUX, DIVERTIS-
TIONS & AUTRES USAGES PRATIQUES PARMIS EUX.**
Tom: VI. N° 28. Page 110.

Le grand Temple de Mexico.



ENVIRONS DU LAC DE MEXIQUE.

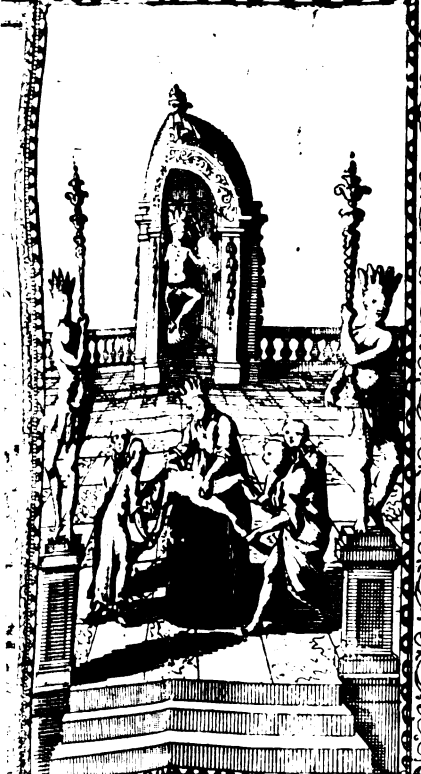


La Situation de Mexico est tres belle, mais sa structure est moins une production de la Nature qu'un chef d'oeuvre de l'Art. Cette ville flottante est comme on voit dans la Carte ci-jointe, séparée de la terre ferme, à laquelle elle ne communique que par des Diques, d'un ouvrage aussi solide que hardi. L'une de ces Diques, qui sépare le lac Salé d'avec celui d'eau douce, va du Couchant au Levant, & les autres communiquent à diverses Villes voisines. Celle du côté du Septentrion n'étoit que d'une lieue, & l'autre un peu moindre regardoit l'Occident. Entre les rues de la Ville, les uns étoient d'eau seulement avec leurs Ponts pour la communication des Habitans; les autres de terre seule avoient été faites à la main; enfin on en voyoit quelques autres de terre & d'eau ensemble. La terre des deux côtes pour le passage des gens de pied & l'eau au milieu pour le passage des Canots & des barques de diverse fabrique, qui navigoient partout dans la Ville, ou qui servoient au commerce. Le nombre de ces barques paroitroit incroyable, puisque les Mexicains assurent qu'il alloit à cinquante mille, sans compter les autres embarcations qu'ils appelloient *Acales*, faites d'un seul tronç d'arbre & capables de contenir un homme qui rameoit. Quoique l'un des deux Lacs sur lesquels étoit bâtie la Ville fut d'eau salée & l'autre d'eau douce, les torrens dont ils étoient formés n'avoient pas une qualité différente pour cela, mais la salure venoit seulement de la qualité de la terre qui renfermoit ces eaux & qui étoit grossière & nitreuse en cet endroit: ce qui produisoit le sel qu'on fussoit purifier au Soleil sur les bords de ce Lac. Ensuite on raffinoit par le feu l'écume & les autres Superfluités que le battement du flot avoit amassées.

La place qui étoit au haut de cette demie Pyramide, étoit environnée d'une espèce de Balustrade dont les piliers étoient tournés en coquilles de limaçon & revêtus de pierre noire semblable au jeais, jointe par le moyen d'un bitume rouge & blanc qui donnoit beaucoup d'agrémens à tout l'édifice. Aux deux côtés de la balustrade, à l'endroit où l'Escalier finissoit, deux Statues de marbre soutenoient deux grands Chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant une pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendoit sur le dos le misérable qui devoit servir de victime afin de lui fendre l'estomac & d'en tirer le cœur. Au dessus étoit la Chapelle où étoit placée l'Idole dont nous donnons la description particulière ci-dessous. Une autre Chapelle à gauche de la première enfermoit l'Idole appelée *Tlaloch*, qu'ils tenoient pour frère de l'autre Dieu. Le trésor de ces deux chapelles étoit d'un prix inestimable, les murailles & les autels étoient couverts de bijoux & de pierres précieuses sur des plumes de couleur. Il y avoit huit Temples dans la Ville aussi riches & bâtis à peu près de la même manière que celui-là. Les autres moins allioient au nombre de 2000, où l'on adoroit autant d'Idoles différentes en nombre, en figure, & en pouvoir. A peine y avoit-il une rue qui n'eût son Dieu tutelaire, & il n'est point de mal qui n'eût son Dieu, qui n'eût aussi son autel ou ils courroient pour y trouver le remède. Leur imagination blessée se forçoit des Dieux de sa propre crainte, sans considérer qu'ils affoiblissoient le pouvoir des uns par celui qu'ils attribuoient aux autres. Ainsi le Démon augmentoit-il son Empire par une horrible tyrannie sur des Créatures raisonnables, par lesquelles il étoit en possession de se faire rendre de puis tant de Siècles les honneurs du Sacrifice qui ne sont dus qu'à la Divinité.

Les autres embarcations qu'ils appelloient *Acales*, faites d'un seul tronç d'arbre & capables de contenir un homme qui rameoit. Quoique l'un des deux Lacs sur lesquels étoit bâtie la Ville fut d'eau salée & l'autre d'eau douce, les torrens dont ils étoient formés n'avoient pas une qualité différente pour cela, mais la salure venoit seulement de la qualité de la terre qui renfermoit ces eaux & qui étoit grossière & nitreuse en cet endroit: ce qui produisoit le sel qu'on fussoit purifier au Soleil sur les bords de ce Lac. Ensuite on raffinoit par le feu l'écume & les autres Superfluités que le battement du flot avoit amassées.

Idole de Vitzili puztli.



Dans cette Chapelle ouverte d'un bois rare & précieux étoit placée la principale Idole sur un Autel élevé entouré de rideaux. Elle étoit de figure humaine assise sur un trône soutenu par un globe d'ivoire qui représentoit le ciel. Elle avoit sur la tête un Casque de plumes en forme d'oiseau avec le bec & la tête ornés d'or. Son visage étoit affreux & ses yeux en feu. Elle étoit assise sur une chaise de bois doré qui lui servoit de balustrade. Le Sacrificateur portoit devant cette Idole les entrailles & il tiroit quelques gouttes de sang des parties de la génération avec une épine ou une pierre à friction. Il puisoit le sang dans un vase & le versoit sur la terre comme pour imiter la circoncision & le Bâton.

La Ville de Mexico.



d'une si vaste étendue que le Peuple en peut à peine remplir la 3^e partie les jours destinés pour les Courses des Taureaux & jeux de Cannes. La Grande Eglise, bâtie de pierre de taille & de brique borie le milieu d'une des faces de cette Place du côté du Nord, & à l'opposite du côté du Midi sont La Maison de Ville, celle du Juge de Police, & les Greniers publics avec la prison. Ensuite sont plusieurs grandes Boutiques & Magazins de riches Marchands de draps, du côté du couchant on voit une grande quantité de Maisons qui sont à des particuliers, les plus riches & les plus considérables: elles tiennent presque toute cette face & après sont cinq ou six grands Magazins de riches étoffes d'or travaillées en Europe. Au levant sont le Palais du Viceroy, l'audience Royale, l'Université & le Collège des Religieux de S. Dominique avec l'Inquisition, & dans un coin la Maison de la monnoie. Le Palais du Viceroy est plus beau & plus grand que celui du Roi d'Espagne à Madrid. Les cinq rues par où l'on entre dans la grande Place sont toutes larges & bien pavées. En sortant de la Place on entre dans la rue des Orfèvres qui est extrêmement longue & riche & de là dans une grande Anave dont les arbres excessivement hauts & disposer en plusieurs rangs en forme d'échiquier rendent l'air délicieux. Il y a au milieu une belle fontaine d'eau vive. On voit dans cette ville deux Amphitheatres très spacieux destinés pour les Spectacles & les Comédies. La Maison Professe des Jesuites est dans l'endroit où étoit le Palais du dernier Motezuma, où l'on conserve encore un morceau de l'ancien Edifice avec la fenêtre où cet Empereur fut tué d'un coup de pierre jetée au hazard, & qui le frapa au front dans l'instant qu'il s'y mettoit pour voir de là le combat. Il y a dans Mexico cinq Paroisses d'Espagnols, & douze d'Indiens; douze mille Bourgeois qui y sont établis avec leurs familles, sans parler d'environ vingt mille autres qui n'y sont que pour un temps, & trente mille Espagnoles qui sont toutes généralement belles & d'une magnificence surprenante. On y compte 80. mille Indiens Bourgeois, & plus de 100. mille Esclaves.

La Ville de Mexico, que l'on voit ici représentée, fut fondée par Motezuma I. Elle est bâtie sur un terrain plain situé au milieu d'un Lac, qui par sa vaste étendue forme une espèce de mer, & entoure des autres côtes de quatre autres lacs plus petits, qui ne sont séparés les uns des autres que par de larges chaussées pavées & revêtues de pierres de taille. Cette Ville a trois lieues de longueur à prendre depuis Guadalupe jus qu'à S. Antoine & presque autant de largeur depuis l'Arsenal & l'Hôpital de S. Lazare jus qu'à Tacuba. Ses rues paroissent tirées au cordeau tant elles sont droites & elles sont si larges que six Carrosses de front y peuvent passer sans embarras, quelques unes sont divisées en trois parties égales dont celle du milieu est le lit d'un des Canaux qui sortent des lacs dont on a parlé & qui arrosent cette grande Ville dans ses différents quartiers. C'est par le moyen de ces canaux que ses habitans se fournissent en abondance de tous les vivres manutentions & marchandises nécessaires pour le bien-être d'un grand commerce, les voitures & transportant dans des Canots d'un lieu à l'autre, & chaque jour de la Semaine à ses marchandises particulières. La grande Place y est

SECONDE DISSERTATION

SUR LE

MEXIQUE,

OU LA

NOUVELLE ESPAGNE.

Après ce qui a été dit dans la Dissertation précédente de la Conquête du Mexique par les Espagnols, je ne m'arrêterai pas à en faire ici un plus grand détail. Il est vrai qu'elle fut accompagnée de quelques circonstances peu favorables à la gloire du Conquerant : mais comme les Espagnols se proposoient pour but d'acquies de grandes richesses en ce Pais-là, & qu'après tant de périls & de fatigues, tout l'or de la Ville de Mexique ne fut pas capable d'assouvir leur avidité, il ne faut pas s'étonner que cette passion les ait poussés à commettre des cruautés qui leur ont été reprochées par plusieurs Auteurs de leur Nation même. Je me contenterai donc de faire ici, selon ma coutume, la Description de ce grand Pais, & de rapporter ce que les Relations les plus exactes nous apprennent de plus curieux touchant les mœurs & les usages de ses habitans.

Je commencerai par la Ville Capitale, qui a donné son nom à tout le Pais. Elle étoit connue au tems de sa fondation sous le nom de *Tenuchtitlan*, ou sous quelqu'autre semblable, sur lequel il seroit inutile de se fatiguer ; son étendue étoit alors de 60. milles en deux quartiers séparés, dont l'un se nommoit *Tlateluco*, qui n'étoit rempli que de menu Peuple, & l'autre *Mexico*, où la Cour & toute la Noblesse faisoit son séjour. Elle étoit située au milieu d'une vaste plaine, environnée de tous côtés par de hautes montagnes, d'où les torrens & les ruisseaux alloient former dans la vallée divers Étangs & deux grands Lacs, séparés par une digue de pierre, où étoient pratiquées diverses ouvertures que l'on passoit sur des Ponts. Le plus haut de ces Lacs étoit d'une eau douce & claire, & l'autre d'une eau épaisse & salée, semblable à celle de la Mer. Ce fut presque au milieu de ce Lac salé, que l'on fonda la Ville de Mexique, à 19. degrés 13 minutes au Nord de la Ligne Equinoxiale, sous un Climat agréable & sain. Car quoi qu'elle soit située dans la Zone torride, crûe inhabitable par les An-

Tom. VI.

ciens, l'expérience nous a appris que cette Région a aussi sa température, qui en fait un séjour non seulement supportable, mais aussi délicieux qu'aucun autre en quelques endroits. Les Edifices publics & les Maisons des Nobles, qui composoient la plus grande partie de la Ville, étoient de pierre & bien bâties ; celles du Peuple, basses & inégales, mais les unes & les autres disposées de manière, qu'elles laissoient différentes places vuides où les Mexicains tenoient leurs marchez. Outre plusieurs Temples très-riches & trois beaux Palais où l'Empereur de Mexique faisoit sa résidence, on y comptoit environ quatre-vingt mille maisons, avant le siège que Cortez fit de cette Ville ; mais l'ayant presque entièrement ruinée, à cause de la résistance vigoureuse des Mexicains qui se défendirent de rue en rue durant 3. mois, celle que l'on voit aujourd'hui a été bâtie par les Espagnols, dont le nombre s'y est augmenté depuis de jour en jour. Il ne s'y trouve maintenant que 30. à 40. mille maisons bâties de pierre ou de brique ; parce que les Espagnols aiant acquis toutes celles des Américains, en ont abatu plusieurs petites pour en faire de plus grandes. Elles forment des rues fort droites & fort larges, où se voyent plusieurs Palais, Eglises, Couvents &c. Le Viceroy de la Nouvelle Espagne y fait sa résidence ordinaire. Cette Ville est très-riche par le grand Commerce que ses habitans font en Europe par St. Jean de Ulva, & en Asie par Acapulco.

Le Palais de Motezuma marquoit bien la magnificence de ceux qui l'avoient bâti. On y entroit par 30. portes qui répondoient à autant de rues différentes, & la principale face, qui regardoit sur une place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de pierres de Jaspe noir, rouge, & blanc, fort polies, & placées avec beaucoup d'ordre & de proportion. Trois vestibules magnifiques conduisoient à l'appartement du Prince, dont les salons étoient également admirables par leur grandeur & par leurs ornemens. Les planchers en étoient couverts de nattes, d'un travail délicat & diversifié,

F f

fié,

fié ; & les murailles tapissées de pièces tissues de Coton, mêlé avec du poil de lapin, sur un fond de plumes, le tout relevé par l'éclat de diverses couleurs, & par la beauté des figures. Les Lambris, faits d'un assemblage de bois de Cypres, de Cédres, & d'autres bois de fenteur, avoient divers feuillages & festons de relief, & formoient de grands Plafonds, d'autant plus remarquables, que sans aucun clou ni cheville, dont on n'avoit point l'usage en ce Pais-là, ils ne se soutenoient que par la liaison des pièces jointes ensemble avec un artifice admirable.

Outre ce Palais où cet Empereur faisoit son principal séjour, il avoit encore plusieurs maisons de plaisir, qui contribuoient à l'ornement de la Ville aussi bien qu'à son ostentation & à sa grandeur. L'une de ces maisons, où l'on voyoit de grands Coridors sur des Colonnes de Jaspe, étoit le lieu qui renfermoit toutes les espèces d'oiseaux que la Nouvelle Espagne produit, & qui sont estimez soit pour la beauté de leur chant, soit pour celle de leur plumage. Les Marins se nourrissoient dans un Etang d'eau salée, & les oiseaux de Rivière en avoient un d'eau douce. On dit qu'il s'en trouvoit de cinq ou six couleurs, que l'on plumoit en certaines saisons sans les faire mourir, afin de multiplier le profit que leur Maître tiroit de leurs plumes, marchandise très-précieuse parmi les Mexicains. Le nombre & la diversité de ces oiseaux étoient si grands, & les soins qu'on leur donnoit si extraordinaires, qu'ils occupoient plus de 300. hommes, habiles en la connoissance de leurs maladies, & obligez de leur fournir la nourriture dont ils se repaïssoient lorsqu'ils étoient en liberté.

Près de cette maison, Motezuma en avoit une autre plus grande, avec des apartemens capables de loger sa personne & toute sa maison. Là il tenoit son Equipage de chasse, & nourrissoit ses oiseaux de proie, les uns dans des cages fort propres, pour le plaisir de la vûe seulement ; les autres sur la perche, accoutumés à porter la longe, & dressez pour le plaisir de la Fauconnerie. Les Mexicains étoient très-favans en cet exercice, parce qu'ils avoient des oiseaux d'une race excellente, fort dociles à revenir au leur, & d'une grande vigueur à fondre sur la proie. Entre ceux qui étoient en cage, il y en avoit d'une grandeur & d'une fierté extraordinaire, sur tout des Aigles d'une taille surprenante, & d'une prodigieuse voracité. En une seconde Cour de cette maison on voyoit toutes les bêtes sauvages dont on faisoit présent à Motezuma, ou qui étoient prises par ses Chasseurs ; on gardoit les féroces, comme les Lions, les Tigres, les Ours, &c. dans de fortes cages de bois rangées en bon ordre sous un lieu couvert. Mais rien ne surprenoit tant que la vûe du Taureau de Mexique, monstre singulier, composé de divers animaux, tenant du Chameau la bosse sur les épaules ; du Lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue, & le cou armé de longs crins ; & du Taureau les cornes & le pié fendu, outre qu'il avoit la ferocité du dernier, avec beaucoup plus de vigueur & d'agilité à attaquer. Quelques Ecrivains prétendent qu'en un lieu secret de ce Palais on nourrissoit de viandes choisies une grande quantité d'animaux venimeux, comme Vipères, Scorpions, Crocodiles &c. Mais comme les Espagnols n'en ont rien vu en arrivant au Mexique, il y a bien de l'apparence que c'est une fable inventée par ces Peuples timides, pour exagérer la terreur de leur Roi. A ce premier étage de cette Cour, occupée par les ani-

maux, étoit un grand appartement pour les Bouffons, Bateleurs, & autres, qui servoient aux divertissemens du Prince. Ils mettoient en ce rang jusqu'aux monstres, comme les nains, les bossus, & autres imperfections de la nature. Chaque espèce avoit son quartier séparé, & ses Maîtres à part qui leur monstroient toute sorte de tours d'adresse, avec des Officiers qui avoient soin de les régaler. Ce qui se faisoit en si bon ordre & en si grande abondance, que parmi les pauvres il se trouvoit des pères qui défiguroient leurs enfans, afin de leur procurer les commoditez de la vie dans cette retraite. chose remarquable néanmoins, soit que le hazard en ait ainsi décidé ou non, que ces espèces de fous fussent avec raison logez au même lieu que les animaux ; puisque c'est en effet ravalier la condition de l'homme, que de le faire servir de jouet à des hommes semblables à lui. Comme si la condition des Princes les élevoit au dessus de la nature.

La grandeur de Motezuma ne se reconnoissoit pas moins en deux autres maisons où l'on conservoit toute sorte d'armes. L'une servoit comme d'Arсенal où on les fabriquoit, & l'autre comme de Magasin. Tous les ouvriers excellens en cet Art vivoient & travailloient en la première de ces maisons. Ils étoient distribuez en différentes boutiques suivant leur emploi. En l'un on planoit les baguettes destinées à servir de flèches : en l'autre on tailloit les pierres à fuzil qui devoient en faire la pointe. Ainsi chaque espèce d'armes offensives ou défensives avoit son Ouvrier & ses Officiers séparés, outre certains Surintendans qui tenoient registre à leur manière de la quantité & du prix de tout ce qui se faisoit. L'autre maison, dont le bâtiment avoit plus d'apparence, servoit, comme on a dit, de Magasin à servir ces armes lorsqu'elles étoient achevées : & de là on les distribuoit aux Armées & aux Places frontières suivant la nécessité. Les armes destinées à la personne de l'Empereur étoient à l'appartement le plus élevé, suspendues en bon ordre le long des murailles. D'un côté on voyoit les arcs, les flèches, & les carquois enrichis d'or & de pierres précieuses. De l'autre étoient les épées & les massues d'un bois extraordinaire, armées de pierres à fuzil, qui en faisoient le trenchant. D'autre part on avoit rangé les dards & les armes de jet, le tout si luisant & si propre, jusqu'aux frondes & aux pierres, qu'il y avoit lieu d'admirer cette exactitude. On voyoit encore différentes façons de cuirasses ou de salades faites de lames ou de feuilles d'or, plusieurs casques de Coton piqué, qui résistoient aux flèches, & des boucliers ou rondaches de peaux impénétrables, qui couvroient tout le corps, & qui jusqu'au tems de combattre se portoient roulez sur l'épaule. Meubles vraiment dignes d'un Prince, & d'un Prince guerrier, qui surprirent également les Espagnols, & faisoient voir au même tems l'opulence & l'inclination martiale de Motezuma.

Toutes ces maisons étoient accompagnées de grands jardins très-bien cultivez. Motezuma ne se plaçoit pas à y voir des arbres fruitiers ou des légumes : il disoit au contraire que les Potagers ne convenoient qu'aux personnes de basse condition, & que les Princes ne devoient s'attacher qu'au plaisir en cette sorte de dépense, & non pas rechercher le profit. Il n'avoit donc dans ses jardins que des fleurs d'une très-agréable diversité & d'une odeur charmante, avec des plantes médicinales disposées en compartimens, & même dans les salles à manger. Il pre-

prenoit un soin particulier de faire transplanter dans ses parterres les Simples rares que la terre produit en abondance dans ce Pais-là, où les Médecins n'avoient point d'autre étude que de connoître leurs noms & leurs propriétés. Ils en avoient pour toutes les maladies, qu'ils chassoient par les sucs & les sirops, ou par l'application de ces herbes, dont ils composoient leurs remèdes avec des effets surprenans. On prenoit gratuitement au jardin du Roi toutes les herbes dont les Médecins composoient leurs Recettes, & Motezuma ne s'informoit de leur effet que pour en tirer une sorte de vanité, en faisant consister la gloire d'un Souverain dans le devoir de rendre la santé à ses sujets infirmes. Dans tous ces jardins & dans toutes ces maisons on voyoit plusieurs fontaines d'eau douce, qu'ils tiroient des montagnes voisines par divers conduits jusques aux chauffées, d'où elles alloient par des canaux couverts dans la Ville de Mexique. On y en avoit dressé quelques-unes pour la commodité publique; & l'on permettoit, moyennant un Tribut considérable, que les Indiens vendissent par les rues l'eau qu'ils pouvoient tirer par leur industrie de quelques réservoirs particuliers.

Entre tous les Ouvrages de Motezuma, celui qui surprit le plus les Espagnols fut le Palais que les Mexicains appelloient *la Maison de tristesse*. C'est où il se retiroit quand il avoit perdu quelque'un de ses parens, & aux autres occasions de calamité publique ou de quelque mauvais succès, qui demandoit une démonstration publique d'affliction. L'architecture de ce Palais imprimoit une certaine horreur: les murailles, le toit, & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres en étoient petites & fermées par une espèce de jaloussies qui sembloient ne donner qu'à regret un étroit passage à la lumière, & qui ne la recevoient que pour mieux faire remarquer l'obscurité. Il demouroit dans cet effroyable séjour, jusq'à ce qu'il eût épuisé ses regrets & ses plaintes. L'Empereur avoit encore hors de la Ville des maisons de Campagne, ornées de fontaines, qui fournissoient abondamment de l'eau pour les Bains & pour les Etangs où il prenoit le plaisir de la pêche. Ces maisons étoient proche des forêts, où il s'exerçoit à la chasse, qu'il aimoit & qu'il entendoit fort bien, personne n'étant plus adroit que lui à manier l'arc & la flèche. Son plus grand divertissement étoit cette espèce de chasse qu'on appelle Battue: il se faisoit accompagner de tous les Nobles de sa Cour, dans un Parc d'une très-grande étendue, entouré par tout d'un fossé plein d'eau, bordé de forts épais, & non loin des montagnes voisines qui servoient de retraites aux Lions & aux Tigres. Il y avoit à Mexique & ailleurs des gens destinez pour cette chasse, qui faisoient une grande enceinte, qu'ils retrecissoient insensiblement, afin de pousser les bêtes dans le lieu marqué par l'Empereur, à peu près de la manière dont nos chasseurs en usent. Ces Indiens avoient une adresse & une agilité surprenante, à poursuivre & à prendre les animaux les plus farouches: & Motezuma se faisoit un grand plaisir de les voir combattre contre ces Bêtes, & de les tirer lors qu'elles venoient à portée. Il ne descendoit point pour cela de sa litière, si ce n'est lorsqu'il trouvoit quelque hauteur commode, qu'on fortifioit toujours de quelques palissades, avec bonne provision de flèches pour la sûreté de sa personne. Ce n'est pas qu'il manquât de courage, ou qu'il cédât en force & en adresse à aucun de ses sujets: mais il regardoit comme indignes

de la Majesté Royale ces périls auxquels on s'expose de gayeté de cœur; étant persuadé, par une juste attention sur sa dignité, qu'il n'y a que ceux de la guerre qui fussent dignes d'un Roi.

Les richesses de cet Empereur étoient si grandes, qu'elles ne suffisoient pas seulement à soutenir la dépense & les delices de sa Cour, mais encore à entretenir sur pié deux ou trois Armées en Campagne, ou pour dompter les Rebelles, ou pour couvrir ses frontières, outre un fonds considérable qu'il mettoit en reserve dans son Epargne. Les mines d'or & d'argent apportoient un grand profit à la Couronne. Les salines & autres droits établis de toute ancienneté n'en produisoient pas moins; mais le capital de ses revenus venoit des contributions de ses sujets, que Motezuma avoit poussées jusq'à des sommes excessives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir; les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures; les pauvres apportoient à la Cour, sans aucun salaire, tout ce que les autres devoient contribuer, ou ils reconnoissoient leur dépendance par quelque autre service personnel. Le Tribut des Nobles étoit d'assister à la garde de la personne du Prince, ou de servir dans ses Armées avec un certain nombre de leurs Vassaux. Ils lui faisoient outre cela de continuel présens, qu'il recevoit comme des dons nécessaires, sans oublier de leur faire sentir qu'ils y étoient obligés. Il y avoit plusieurs Trésoriers différens, suivant les diverses espèces de choses qui entroient dans son Epargne. Le premier Tribunal déliroit tout ce qui étoit nécessaire à la dépense de la maison de l'Empereur, & à la subsistance des Armées. Les mêmes Ministres avoient soin de mettre à part ce qui restoit, afin de le porter au Trésor Royal. Ils le réduisoient en espèces qui pussent être conservées longtems, particulièrement en pièces d'or, dont ils connoissoient & estimoient la valeur, sans que l'abondance fit rabattre rien de leur prix.

La manière dont les Mexicains se gouvernoient étoit remarquable, par le juste raport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes avec les autres. Outre le Conseil des Finances, qui s'appliquoit, comme on l'a dit, à la dispensation des revenus de la Couronne, & du Domaine de l'Empereur, il y avoit un Conseil de Justice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inférieurs; Un Conseil de guerre, dont les Officiers avoient soin de la levée & de la subsistance des troupes: & un Conseil d'Etat, qui se tenoit ordinairement en présence du Prince, & où l'on déliberoit sur les affaires les plus importantes. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre plusieurs autres Ministres, comme des Prevôts de Cour, qui faisoient la ronde par la Ville & qui poursuivoient les malfaiteurs. Ils tenoient en main des bâtons qui marquoient leur charge, & ils étoient accompagnez de quelques Sergens. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'assembloient pour juger les procès en première instance. Tous les jugemens étoient sommaires & sans écritures: le Demandeur & le Défendeur paroissoient chacun avec ses raisons & ses témoins, & la contestation étoit décidée sur le champ. On l'examinait un peu plus longtems, s'il y avoit lieu d'appeller au Tribunal suprême. Ils n'avoient point de Loix écrites; mais ils se gouvernoient selon l'usage établi par leurs ancêtres: la coutume leur tenant lieu de Loi, lorsque la volonté du Prince

n'alteroit point la coutume. Tous ces Conseils étoient composez de personnes d'une experience consommée dans les charges de la guerre & de la paix; mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empereur qui eussent séance au Conseil d'Etat. Les plus anciens Princes du sang montoient successivement à cette dignité d'Electeur, & quand il se présentoit quelque matière de grande consideration, on appelloit au Conseil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prérogative qu'ils tiroient du droit de succession. Les quatre premiers Conseillers étoient logez & nourris dans le Palais, afin d'être toujours auprès de la personne du Roi & de lui donner leurs avis sur les affaires, qu'il ne prenoit le plus souvent que pour autoriser ses decrets dans l'esprit du Peuple.

Les crimes capitaux étoient parmi eux l'homicide, le vol, l'adultère, & les moindres irreverences contre la personne du Prince & contre la Religion. Les autres fautes se pardonnoient aisément, parce que la Religion même desarmoit la justice en permettant les vices. On punissoit aussi de mort le défaut d'intégrité dans les Ministres, & il n'y avoit point de péché veniel pour ceux qui exerçoient des offices publics. Severité digne d'un Prince moins barbare & d'un Etat Chrétien ! Les Mexicains avoient aussi quelques vertus morales, particulièrement celle de conserver une exacte droiture dans l'administration de cette Justice naturelle dont ils avoient quelque notion, qui consiste à reparer les injures & à maintenir la Société entre les Citoyens. Un des soins de leur Police qu'on ne peut trop estimer, est celui qu'ils donnoient à l'Éducation des Enfants, & l'industrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations après les avoir examinées. Ils avoient des Ecoles publiques où on enseignoit aux Enfants du Peuple ce qu'ils devoient savoir, & d'autres Collèges ou Academies bien plus considérables où on élevoit les Enfants des Nobles depuis leur plus tendre jeunesse jusqu'à ce qu'ils fussent capables de quelque Emploi. On commençoit par apprendre aux Enfants à déchiffrer les caractères & les figures dont ils composoient leurs écrits, & on exerçoit leur mémoire en leur faisant retenir toutes les Chansons historiques qui contenoient les grandes actions de leurs ancêtres, & les louanges de leurs Dieux. Ils passaient de là à une autre classe, où on leur enseignoit la modestie, la civilité, & selon quelques Auteurs, jusques à une manière réglée de marcher & d'agir. A mesure que leur esprit s'éclaircit & que leur corps se fortifioit, ils passaient en une troisième classe, où ils se rendoient adroits aux exercices les plus violens: là ils s'éprouvoient à lever des fardeaux ou à lutter; ou ils se faisoient des défis au faut ou à la course; apprenoient à manier les armes, à s'escrimer de l'épée ou de la massue, à lancer le dard, ou à tirer de l'arc avec force & avec justesse. On leur faisoit souffrir la faim & la soif, pour les endurcir; ils avoient des tems destinez à résister aux injures de l'air, jusqu'à ce qu'accoutumés à une vie dure, ils retournaient dans la maison de leurs pères pour être appliquez selon la connoissance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations & de leurs talents. Les Emplois de la paix, de la Religion ou de la guerre étoient ceux que la Noblesse pouvoit choisir: mais la guerre étoit la profession la plus considérée, parce qu'on y faisoit sa fortune plus aisément.

Outre les Collèges dont nous venons de parler, il y en avoit encore d'autres de matrones, dévouées

au service des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les leur mettoit entre les mains dès leur tendre jeunesse, & elles demeuroient dans une étroite clôture, jusqu'à ce que leurs parens les en fissent sortir pour les établir avec la permission de l'Empereur, étant très-adroites dans tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

Pour ce qui est des autres coutumes de cette Nation, nous toucherons seulement les principales. Quoi que leur aveuglement par rapport à la Religion fût tel, qu'ils avoient une grande multitude de Dieux, ils ne laissoient pas de reconnoître une Divinité Supérieure, à qui ils attribuoient la création du Ciel & de la Terre; & ce Principe de toutes choses étoit un Dieu sans nom parmi les Mexicains, parce qu'ils n'avoient point de terme pour l'exprimer en leur langue. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils le connoissoient, en regardant le Ciel avec vénération, & en lui donnant à leur manière l'attribut d'Ineffable, avec cette espèce de doute religieux dont les Atheniens revèroient le *Dieu Inconnu*. Néanmoins cette notion de la première Cause, qui paroissoit devoir contribuer à les désabuser avec plus de facilité, fut dans la suite de très-peu d'usage, parce qu'il n'y eut pas moyen de les réduire à croire que cette Divinité pût gouverner le Monde sans avoir besoin de secours, quoique, de leur aveu, elle eût eu assez de pouvoir pour le créer. Ils étoient prévenus de cette folle opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux dans les autres endroits du Ciel, jusqu'à ce que les hommes fussent devenus misérables à mesure qu'ils se multiplioient. Car ils regardoient leurs Dieux comme des Genies favorables, & qui se produisoient lorsque les mortels avoient besoin de leur secours, sans qu'il leur parût absurde que les misères & les nécessitez de la vie humaine donnassent l'être & la divinité à ce qu'ils adoroient.

Ils croyoient l'immortalité de l'ame, & ils reconnoissoient des récompenses & des peines; mais ils expliquoient mal le mérite & le péché, & cette vérité étoit encore obscurcie par d'autres erreurs. Sur cette supposition, ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les fraix du voyage qu'ils croyoient long & fâcheux, & faisoient mourir quelqu'un de leurs Domestiques afin qu'il leur tint compagnie. C'étoit une marque d'amour, ordinaire aux femmes légitimes, de célébrer par leur mort les funérailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaste étendue, parce qu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richesses & de leurs Domestiques, l'un & l'autre à proportion de leur dignité. Il falloit que le nombre de tous les Officiers fût rempli. On les envoioit ainsi escorter le Prince en l'autre monde avec quelques-uns de leurs flatteurs, qui payoient alors assez cher les impostures de leur profession. On portoit aux Temples les Corps des grands Seigneurs avec pompe, & en grand cortège; les Prêtres venoient au devant avec des Brasiers de Copal, chantant d'un ton mélancolique des hymnes funèbres, accompagnées du son enroué & lugubre de quelques flûtes. Ils élevoient à diverses fois le cercueil en haut, durant qu'on sacrifioit ces misérables victimes, qui avoient dévoué jusqu'à leur ame à l'esclavage.

Les Mariages des Mexicains avoient quelque forme de Contrat & quelques Cérémonies de Religion. Après qu'on s'étoit accordé sur les Articles, les deux parties se rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté par des ques-
tions

tions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme & la mante du mari, & il les nouoit ensemble par un coin, pour signifier le lien intérieur de leurs volontés. Avec cette espèce d'engagement ils retournoient à leur maison, accompagnés du Sacrificateur. Là par une imitation de ce que pratiquoient les Romains à l'égard des Dieux Lares, ils alloient visiter le foier, qui selon leur imagination étoit le médiateur des différens entre les mariez. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, précédés par le Sacrificateur, & cette cérémonie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu, ce qui donnoit la dernière perfection au mariage. On exprimoit dans un Acte public les biens que la femme apportoit en dot, & le mari étoit obligé de les restituer en cas de séparation, ce qui arrivoit très-souvent. Il suffisoit pour le divorce que le consentement fût réciproque, & ce procès n'alloit point jusqu'aux Juges: ceux qui connoissoient les conjoints le décidoient sur le champ. La femme retenoit les filles, & le mari les garçons. Mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se réunir, sur peine de la vie, & le péril de la rechûte étoit l'unique remède que les Loix eussent imaginé contre le divorce, auquel l'inconstance naturelle de ces Peuples les portoit facilement. Ils se faisoient un point-d'honneur de la chasteté de leurs femmes; & malgré le débordement qui les entraînoit dans le vice de la sensualité, on châtoit un adultère du dernier supplice, en quoi ils avoient moins d'égard à la difformité du crime qu'à ses inconveniens. Ils portoient au Temple avec cérémonie les enfans nouveau-nez, & les Sacrificateurs, en les recevant, leur faisoient certaines exhortations sur les misères & les peines où l'on se trouve exposé en naissant. Si les enfans étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & à la gauche un bouclier que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils venoient d'Artisans, on faisoit la même cérémonie avec quelques outils ou instrumens mécaniques. Les filles de l'une & l'autre qualité n'avoient que la quenouille & le fuseau.

Leurs Empereurs, comme on l'a dit, étoient électifs; mais ils ne recevoient la Couronne que sous des conditions très-singulières. Après l'élection, le nouveau Prince se trouvoit obligé de sortir en Campagne à la tête des troupes, & de remporter quelque victoire, ou de conquérir quelque Province sur les ennemis avant que d'être couronné & de monter sur le Trône. Ce fut par une obligation si considérable, que cet Empire s'étendit en si peu de tems. Dès que le mérite des Exploits du nouveau Roi l'avoit fait paroître digne de régner, il revenoit triomphant dans la Ville Capitale où on lui avoit préparé une Entrée avec toute la pompe & l'appareil ordinaire en semblables occasions. Tous les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient jusqu'au Temple du Dieu de la guerre, où il descendoit de sa litière; & après les sacrifices propres à cette cérémonie, les Princes & Electeurs mettoient sur lui l'habit & le manteau Imperial. Ils lui armoient la main droite d'une épée d'or garnie de pierres à fusil, qui étoit la marque de la Justice. Il recevoit de la main gauche un arc & des flèches qui désignoient le souverain commandement sur leurs Armées, & alors le Roi de Tezeuco lui mettoit la Couronne sur la tête, ce qui étoit la fonction privilégiée du premier Electeur. Un des principaux

Tom. VI.

Magistrats faisoit ensuite un long discours pour congratuler le Prince, au nom de tout l'Empire, de sa nouvelle dignité; & le discours fini, le Chef des Sacrificateurs s'aprochoit avec un profond respect pour recevoir le serment que l'Empereur faisoit entre ses mains. Les circonstances en sont très-remarquables. I. Il juroit de maintenir la Religion de ses Ancêtres, d'observer les Loix & les Coûtumes de l'Empire, & de traiter ses Sujets avec douceur & bonté. II. Il juroit encore que tant qu'il régneroit, les pluies tomberoient à propos; que les Rivières ne feroient point de ravages par leurs débordemens, que les Campagnes ne seroient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences du Soleil. Paroles mystérieuses à mon sens, qui exprimoient en termes énigmatiques, que le Prince régneroit avec tant de modération, qu'il n'attireroit point la colère du Ciel sur ses États, n'ignorant pas que les châtimens & les calamitez publiques tombent souvent sur les Peuples pour les crimes & les injustices des Rois.

Les Mexicains ont la taille belle, & le visage agréable. Ils sont presque tous riches, parce qu'ils s'appliquent extrêmement au Négoce. Il y en a plusieurs parmi eux pour qui l'on a les mêmes considérations, que pour les Espagnols naturels. De tous les Princes du sang de Motezuma, il ne restoit plus personne à Mexique après sa Conquête, qu'un Chevalier de l'Ordre de St. Jaques, nommé Don Diego Cano Motezuma, Don Juan son fils, & deux de ses Neveux. Ils jouissoient tous de pensions assignées sur la Caisse Roiale; & quoique ces pensions fussent modiques par rapport au sang illustre dont ils étoient sortis, elles ne laissoient pas de les faire subsister avec honneur.

Il n'y a point en ce Pais de Rivières célèbres par rapport à la Navigation, mais il y en a plusieurs qui sont considérables, parce qu'on y trouve de l'or & de l'argent, des perles & des pierres précieuses: elles nourrissent aussi quantité de Crocodiles: qui sont moins gros que ceux de l'Egypte. Les Mexicains les mangent comme une viande délicate, de même que les serpens que l'on vend dans les marchez, après en avoir coupé la queue & la tête. Le terroir y est extrêmement fertile, & tous les fruits de l'Europe que les Espagnols ont pris soin d'y transporter, y ont très-bien réussi; à la réserve des Vignes & des Oliviers, dont les fruits n'y peuvent pas mûrir, à cause des pluies continuelles qu'il y fait pendant l'Été. Pour le Blé & le Maïs, ils y viennent si bien qu'on en sème & on en recueille deux fois l'année. On y cultive aussi quantité de Coton, de Tabac, d'Indigo, de Sucre & de *Cochenille*. Tout le monde ne fait peut-être pas que la *Cochenille* est une sorte de petite araignée blanchâtre, qui naît sur certains figuiers d'une espèce particulière. Ces figuiers sont de petits arbres, fort bas de tige, mais dont les feuilles sont en grand nombre & d'une prodigieuse grandeur. Personne n'ignore l'estime & l'usage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Pais de l'Europe; cependant c'est de cette petite araignée seulement qu'on la tire. Ce Pais produit encore sans culture plusieurs fruits, comme l'*Agnil* ou *Pastel*, le bois de *Campêche*, le *Mollé*, & le *Cacao*. Le *Pastel* se fait d'une herbe semblable à du chanvre, qui est excellente pour les belles teintures bleues, & les Peintres, non plus que les Teinturiers, ne peuvent s'en passer. Le Bois de *Campêche* est une des principales marchandises dont se chargent les Navires qui reviennent en Europe, &

G g

que

que l'industrie des hommes a trouvé propre à teindre de 22. différentes couleurs. Le Mollé est un grand arbre feuillu, dont la feuille verte teint en jaune; ses petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, passent, selon la commune opinion, pour un refrigeratif, & préservent des ardeurs du Soleil. La gomme blanche qui en coule est un baume qui guérit toute sorte d'ulcères & de blessures. Son tronc sert pour le charonnage, & son fruit, qui sont de petites grapes approchant de nos groseilles rouges, pour la grosseur, la forme, & la couleur, est de bon goût & d'une odeur agréable, quoi qu'un peu forte: on en tire une espèce de vin qui enivre quoi qu'il soit fort doux.

Pour le *Cacao*, c'est un arbre de moyenne hauteur, qui ne se trouve guère qu'à l'ombre, & se couvre presque toujours de quelque autre arbre plus élevé, pour se garantir des ardeurs du Soleil. Il produit depuis la surface de la terre jusqu'à ses plus hautes branches une espèce de *Coco* grenu, de la forme d'un grand concombre, d'un gris brun, lequel étant ouvert laisse voir au dedans environ 100. grains, plus ou moins, couverts chacun d'une petite écorce cotoneuse, de très-bon goût & pleine de suc. Lorsqu'on a mangé cette écorce, on trouve dedans un grain roux, couvert d'une autre écorce plus mince, & presque noire, & ce grain qu'elle renferme est ce qu'on appelle le *Cacao*. L'usage en est à présent commun dans toute l'Europe, quoi que depuis quelques années celui du Caffé l'ait emporté sur lui, sur tout en France, en Angleterre, & en Hollande. Ce grain sert de monnoie dans le commerce; on en donne 70. pour 7. sols. Dans les marchez publics on en achète les menus ustenciles de Cuisine & de ménage, & l'on s'en sert aussi à faire l'aumône aux mendiants. Lorsqu'on l'a moulu & qu'il est réduit en pâte, il s'en tire une espèce de pommade blanche, qu'on appelle *pommade de Cacao*. Elle est d'une odeur fort agréable: elle sert utilement en plusieurs sortes de maladies, & quelques-uns l'appliquent avec succès sur des blessures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moien, & de gros; mais sa bonté ne consiste ni en sa grosseur ni en sa couleur, mais en l'excellence de son goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous est celui de Nicaragua & de Guatimala; ensuite celui de St. Domingue, qui est menu & excellent pour son suc. Celui de Caracas, qui est le plus gros, est le moins estimé de toutes les Indes. C'est de quoi l'on fait le Chocolat.

Entre les choses les plus remarquables de la Nouvelle Espagne, sont les deux Volcans de Guatimala. Le premier, qui ne jette que de l'eau, est une montagne appelée *Almolonea*, qui a quatre lieues de hauteur, & dixhuit de tour. L'autre vomit sans cesse des tourbillons de flammes jusqu'à la hauteur d'une pique. On les aperçoit de fort loin, & la fumée qui les surmonte, semble avoir de la continuité avec

les nuës, tant elle s'élève dans les airs. De quart d'heure en quart d'heure il part de cette montagne un bruit semblable à celui d'une Couleuvre, ce qui cause de l'étonnement & même de l'épouvante à ceux qui n'y sont pas accoutumés. On voit à Mexicalcingo un Etang d'une vaste étendue, sur lequel il y a un grand nombre de maisons & de Jardins flottans. Voici de quelle manière les Indiens les fabriquent. Ils étendent sur trois ou quatre grosses cordes une infinité d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de 60. piez en quarré & d'un demi pié de hauteur. Ils attachent ensuite les bouts de ces cordes aux Aulnes, Saules & autres arbres qui sont sur les bords de l'Etang, pour assurer davantage le fondement de la machine. Ensuite ils couvrent ces osiers de gazons sur lesquels ils répandent de la terre & du fumier par dessus pour l'engraisser, & y sèment toute sorte de fleurs & de legumes. De toutes ces différentes matières jointes ensemble, il se fait un composé, qui devient avec le tems une masse épaisse & solide, sur laquelle ils bâtissent de petites maisons qui suffisent pour les loger eux & leurs familles. Il arrive quelquefois que le Maître de ces petites Iles flottantes allant à la Ville dans son Canot pour y vendre ses denrées, ne retrouve plus à son retour son habitation au même lieu où il l'avoit laissée, parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'user avec le tems & à se pourrir par l'humidité, se rompent enfin & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le Jardinier demande à ses voisins s'ils n'ont point vu par hazard passer son Ile de leur côté, & sur leur rapport, l'ayant suivie comme à la piste, ils la remorquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie.

Le Roi d'Espagne gouverne ce vaste Pais par un Viceroy qui a un très-grand pouvoir. Son regne est ordinairement de cinq ans; mais la faveur fait assez souvent prolonger ce terme. Au reste c'est un usage établi dans ce Pais, que tous les Gouverneurs & les Juges, tant grands que petits, tant Souverains que subalternes, sont obligés de résider dans les lieux de leur Jurisdiction un certain tems après que celui de leur emploi est fini, pour répondre aux accusations de tous ceux qui voudront se plaindre de leur administration. Il s'en dresse des informations qui sont faites par devant des Juges nommez spécialement pour cet effet. Ces Juges, qu'on appelle *Juges de résidence*, envoient ces informations à la Cour, qui statue des peines ou des récompenses suivant la nature du rapport. Loi prudemment établie! qui produiroit des biens infinis, si elle étoit observée aussi exactement qu'elle a été judicieusement prescrite. Mais les abus presque infinis qui se sont glissés dans l'exécution, par la facilité que les Juges commis à cet examen ont à se laisser corrompre, en rendent l'effet entièrement inutile pour le bien des Peuples & pour l'honneur du Gouvernement.

DESCRIPTION DE L'ISTHME DE DARIEN, DES PROPRIETEZ DU PAIS ET DE LA
DES DIVERSES PLANTES, OISEAUX, POISSONS LES PLUS RARES



La 1 Figure qui est au bas de cette planche, est la fleur de Cotton qui se trouve à Baya dans le Bresil. Cette fleur est composée de quantité de petits filamens presque aussi deliez que des cheveux d'un rouge obscur, et de 3. ou 4. poulces de long: leur sommité est de couleur cendrée au bas de latige, il y a cinq feuilles étroites et roides de six poulces de long.
La 2. fleur s'appelle l'Aluminum Brasiliannum luteum, Mali limoniae folio nervoso, petalis Crasbis.
La 3. Crista pavonis Brasilianna, Bardanae foliis. les feuilles en sont fort tendres et ressemblent pour la forme et la texture aux feuilles qu'on voit au sommet du Bardana Major.
Fig. 4. filix Brasilianna, osmundae minori serrato folio.

L'Isthme de Darien est proprement la partie la plus étroite de l'Isthme de l'Amérique, du nom de la rivière qui borne la Côte Septentrionale à l'Est. Il est presque tout renfermé entre le 8. et le 10. degré de Lat. Septentr.
La Baie de Panama se forme par la Courbure de l'Isthme et il n'y en a pas une au monde plus agreable ni plus commode. Le terrain de ce pais est presque partout entremêlé de montagnes et de vallées, on y voit quantité de ruisseaux de Rivières et de fontaines qui ne tarissent jamais.
La plu part de ces Rivières prennent leurs sources de cette chaîne de montagnes qui courent à travers la longueur de l'Isthme, et qui sont presque parallèles au rivage.
Depuis la Baie de Carel, qui est le seul Havre qu'on trouve dans la riv. de Darien jusqu'au Promontoire voisin de l'île d'or, le rivage de l'Isthme est assez fertile, à l'ouest du Cap à l'entrée de la même rivière. Il y a une autre jolie Baie sablonneuse, qui renferme dans son bassin une petite île basse, entourée de bancs, où le fond est si vaseux, qu'on n'y sauroit mouiller mais à l'entrée de la baie il y a beaucoup d'eau, le fond y est d'un sable dur et l'on y ancre sûrement.
La Ville de Panama a une Rade aussi bonne qu'un Havre pour de petits vaisseaux. Elle est bâtie sur un terrain uni, et revêtue de hautes murailles du côté de la mer. Cette ville est le rendez vous general de tout ce quartier de la mer du Sud, et l'on y reçoit les trésors qui viennent de Lima et des autres endroits du Perou. Elle fait aussi quelque Négoce vers le Mexique, mais il ne s'étend guère au de là du Golfe de Nicaragua. Le Roi d'Espagne y tient un Président qui agit de concert avec son Conseil, et le Gouverneur de Portobel est sous lui. Cette Place, quoi-que située dans un bon pais, ne laisse pas d'être fort mal saine.



C'est une espèce de fougère qui porte les vaisseaux de sa semence, tout le long de l'extrémité de sa feuille.
LA II. PLANCHE ci-dessous représente fig. 1. Rapuntium Novae Hollandiae flore magno coccineo. Le Per anthium composé de cinq parties longues et pointues, la forme du vaisseau de la semence, et la petite tresse de ses feuilles prouvent que cette plante est un Rapuntium.
La fig. 2 se nomme fucus foliis Capilaceis brevissimis, vesiculis minimis donatus. Ce beau fucus est une espèce d'Erica Marina, ou de Sargazo, mais ses parties sont beaucoup plus délicies: il a été cueilli, aussi bien que la première plante dans la Nouvelle Hollande.
La fig. 3. s'appelle Ricinoides N. Holland. anguloso Crasso folio, ses feuilles sont épaisses et cotonnées, son fruit velouté au dehors avec le godet divisé en cinq parties.

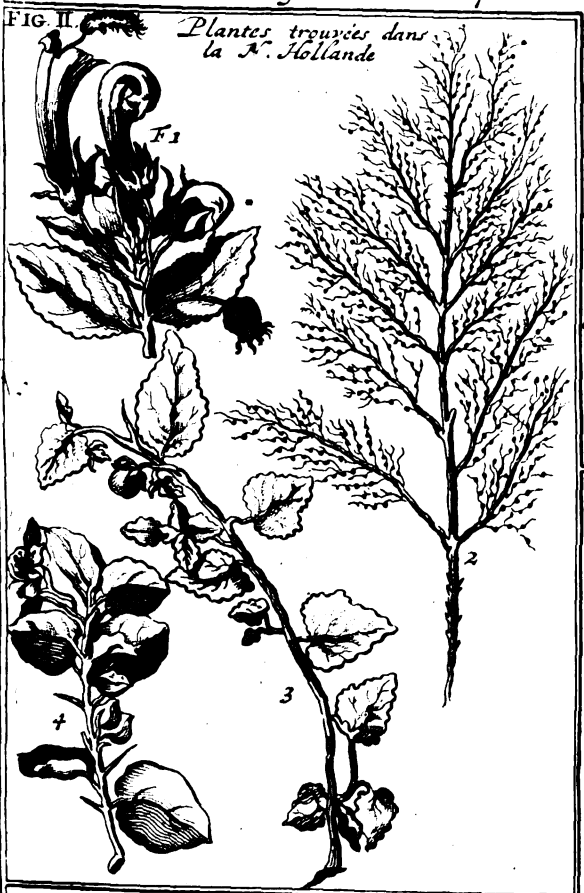
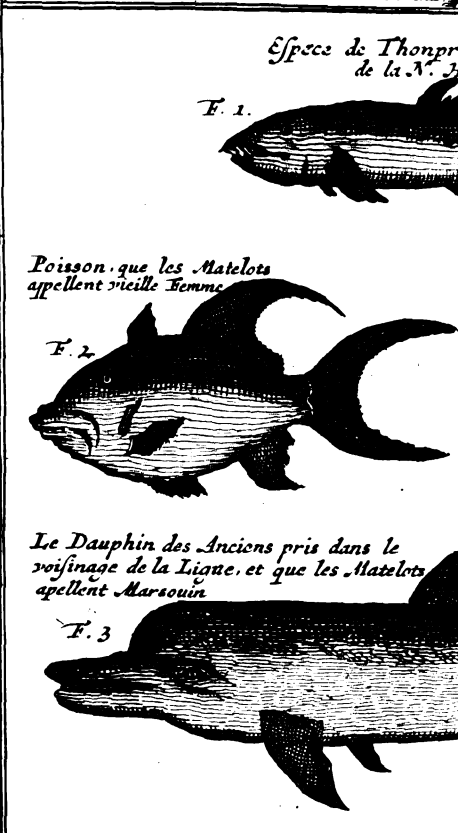


Fig. 4. Solanum Spinosum N. Holl. Philli foliis Subrotundis. Il porte une fleur blenatre, ses feuilles sont blanchâtres épaisses et cotonnées dessus et dessous, longues d'un poulce et presque aussi larges. Les piquans en sont fort aigus, bien serrez et de couleur d'orange obscur, sur tout vers la pointe.

Le Pintado représenté N.º 1. dans cette dernière planche est un Oiseau du Pais Meridional, aussi gros qu'un Canard: il a la queue courte et les ailes fort longues comme la plupart des Oiseaux de Mer.
Il y a de trois sortes de ces Oiseaux tous de la même grosseur, qui ne différent que par le plumage. Les uns sont noirs par tout, Les autres ont le manteau gris, avec le Jabot et le ventre blancs, comme celui qu'on voit ici, Si l'on en excepte ses mouchetures; et les troisièmes



sont admirablement bien mouchetées de blanc et de noir.
Tous les autres Oiseaux représentés dans la même Planche sont des Oiseaux de terre, dont les plus gros n'excèdent pas la grosseur des Aloüettes, quelques-uns ne sont pas plus gros que des Roitelets; mais ils ont tous un chant fort aigu et plein de mélodie. On peut voir ici la figure de 4. Sortes de ces Oiseaux.
Parmi ceux de Mer, il y en a un, nommé Petrel, qui ne diffère pas trop de l'Hirondelle, il est seulement plus petit et a la queue plus courte. Il est noir partout excepté sur le Croupion où il a une tache blanche. Il frise l'eau en volant comme l'Hirondelle, et l'on n'en voit guère lors qu'il fait beau temps. Mais lors qu'ils volent autour des Navires, on a sujet de craindre quelque orage. Ils voltigent jusques sous la Poupe, s'il y a tempête, et à mesure qu'ils suivent la trace d'un vaisseau, ils se mouillent les piez à différentes reprises

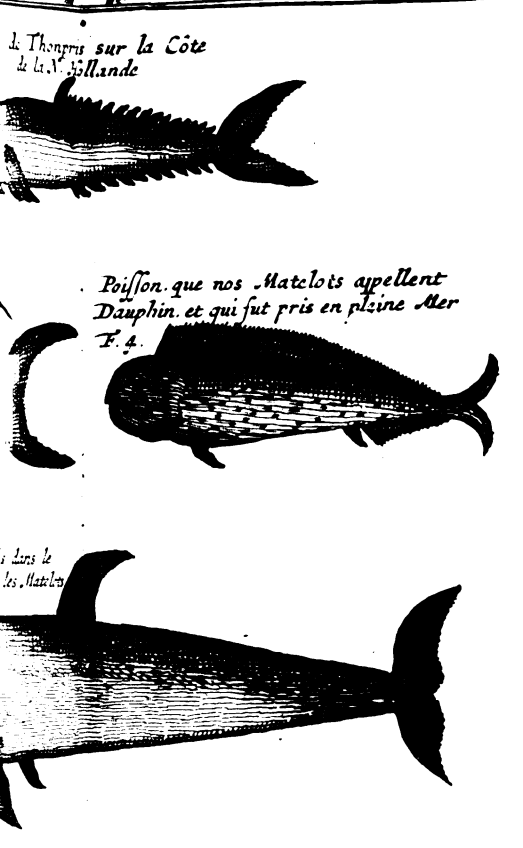
Cet Oiseau a la tête rousse, de même que la plus grande partie du cou et c'est en coqueuil d'après de l'Arrosetta d'Italie.





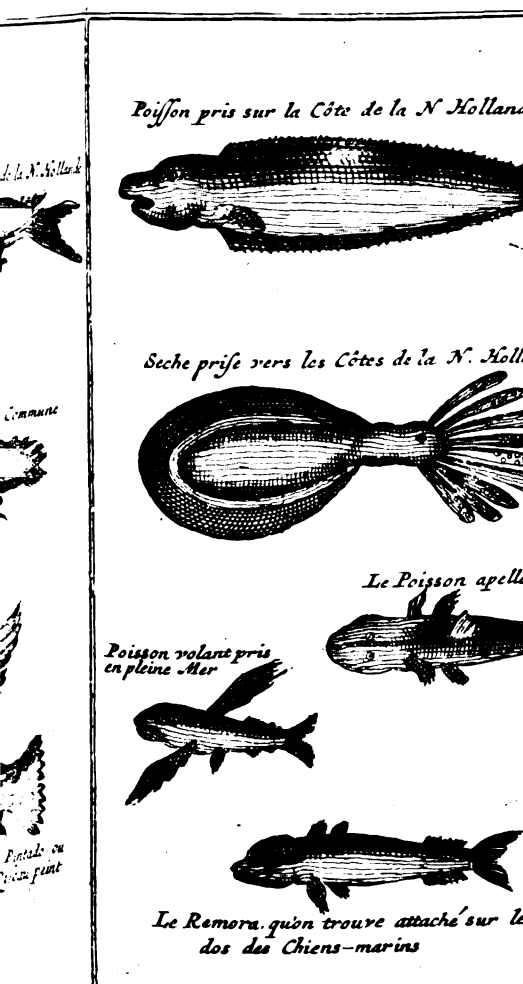
Il croit dans l'Isthme de Darien une infinité d'arbres inconnus en Europe. Le Cottonnier est le plus gros de tous; il porte un fruit de la grosseur d'une noix muscade, plein d'une laine courte, qui en sort quand il est mûr et dont on ne fait pas grand cas. Les Cèdres y sont d'une hauteur et d'une grosseur considérable sur le continent. Le bois en est fort rouge et très odoriférant. Les Indiens ne s'en servent que pour des canots et des pirogues. Il y a aussi plusieurs sortes de Palmiers, entre lesquels on peut ranger le Macaw. On trouve des Canes de sucre dans l'Isthme, mais tout l'usage qu'en font les Indiens est de les macher et d'en sucer la moelle. Il n'y a que trop de bambous ou de Canes en ce pays; Il semble que ce soient autant de bruyères, et de bois taillis impraticables. Il en sort jusqu'à 20. et 30. tiges d'une seule racine. On y trouve aussi deux sortes de poivre en grande quantité. L'une s'appelle poivre en cloche, et l'autre poivre des oiseaux. Ils viennent tous deux sur un Arbrisseau qui peut avoir une verge de long. Les Indiens de ce pays sont droits et bien faits, légers à la course, et fort actifs. Les femmes sont petites et ramassées et n'ont pas la vivacité des hommes. Les jeunes néanmoins ont de l'Embon-point la taille jolie et l'œil vif. Les uns et les autres ont le visage rond. Le nez gros, et court. Les yeux grands, et pour la plupart gris. Ils ont les cheveux noirs, longs, plats minces et rudes. Il n'y a que les femmes qui les relèvent avec un cordon. Tous ont le teint bazané, de couleur de Cuivre jaune, ou d'Orange, et les Soucils noirs comme du jayet. Ils se les frottent avec de l'huile, pour se les rendre plus luisants.

La 1. Fig. de cette III. Pl. se nomme Scabiola N. Holl. Statices folius subitus ar. genteis. La fleur qui croît sur un pied de quatre pouces de long, est enfermée dans un Godet fort rude et jaunâtre. Les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long, elles sont fort étroites, vertes au dessus, blanches et cotonnées au dessous, et croissent en touffes, ce pourroit aussi être l'Helichrysum. Fig. 2. Alcea N. Holl. folius angustis utrinque villosis. Les feuilles et la tige de cette plante sont toutes Cottonnées, de même que le dessous du Godet. La fleur a cinq feuilles fort tendres, au milieu desquelles il y a une petite Colonne toute garnie de pointes émoussées. Fig. 3. Cet Arbrisseau dont on ne connoit ni le nom ni l'espèce, a une fleur rouge très belle, composée de cinq feuilles cotonnées de part et d'autre. Le milieu est rempli de filamens cotonnés au bas et couronnés chacun de son apex. Les feuilles de la plante approchent de celles de l'Amelanchier Lob, mais elles ne terminent pas en pointe. Fig. 4. Dammara N. Holl. Sanamandæ Secundæ Chylis foliis. Ses fleurs remplies de filamens paroissent de couleur d'herbe et viennent entre les feuilles qui sont courtes, pres que rondes, garnies de côtes, d'un verd obscur au dessus et pâle au dessous. ses feuilles ont un goût fort Aromatique. PLANCHE IV. fig. Equisetum N. Holl: frutescens folius longissimis. Les plus longues de ses feuilles ont à peu près neuf pouces de long. Fig. 2. Colutea N. Holl: floribus amplis coccineis umbellatim dispositis, macula purpurea notatis. Ses fleurs sont écarlate faites en manière de parasol. Fig. 3. Corysa N. Holl: angustis rorismarini foliis. Elle est d'un goût bien amer quand elle est sèche. Fig. 4. Mohoh Insulæ Timor. Cette plante est fort singulière, sa feuille est pres que ronde, verte au dessus et blanchâtre au dessous, elle a plusieurs fibres qui courent du milieu vers la circonférence. Ses fleurs sont blanches, soutenues chacune par un seul pied, et de la figure du Stramonium.



Poisson pris sur la Côte de la N. Hollande. Seche prise vers les Côtes de la N. Hollande. Le Poisson appelé Moine. Poisson volant pris en pleine Mer. Le Remora, qu'on trouve attaché sur le dos des Chiens-marins.

La Planche du Milieu représente quelques poissons pris dans les Mers de l'Amérique. fig. 1. est une espèce de Thon qui ne ressemble pas mal à celui qui est appelé Gurabuca dans l'appendice à l'Histoire des Poissons de M. Willoughby, et dont on y voit la figure Pl. III. Cependant il diffère un peu, sur tout à l'égard des Nageoires, du Guarapuen dont Piso a donné la fig. Fig. 2. Celui-ci approche du Guapervia maxima caudata de Willoughby, et du Guapervia de Piso, mais ils ne sont pas semblables à tous égards. Fig. 3. Il y a deux sortes de Marsouins, l'un, qui a le museau long, est le Dauphin des Grecs, et l'autre, qui l'a rond en forme de bouteille, est le Phæcæa d'Aristote, à ce que plusieurs croient. Fig. 4. C'est le Guaracapema de Piso et de Maregrave, et le même que d'autres appellent Dorade. On en trouve la figure dans l'Ichthyologie de Willoughby Pl. O. 2. sous le nom de Delphin Belgis. Les Poissons de cette dernière Planche sont de ceux que l'on prend à la ligne quand la mer est calme: ce sont des Snappers, des Bremes, des Seches, des Vieilles, des Moines et des Remora qu'on trouve attachés sur le dos des Chiens marins. Lors qu'on voit de ces derniers, il n'en paroît guère d'autres, soit qu'ils leur donnent la chasse, ou qu'ils soient plus goulus pour mordre à l'hameçon. Il y a aussi une sorte de poissons volant que l'on peut prendre en pleine mer. Tous ceux que l'on voit ici ont été dessinez d'après le Naturel.



La Planche du Milieu représente quelques poissons pris dans les Mers de l'Amérique. fig. 1. est une espèce de Thon qui ne ressemble pas mal à celui qui est appelé Gurabuca dans l'appendice à l'Histoire des Poissons de M. Willoughby, et dont on y voit la figure Pl. III. Cependant il diffère un peu, sur tout à l'égard des Nageoires, du Guarapuen dont Piso a donné la fig. Fig. 2. Celui-ci approche du Guapervia maxima caudata de Willoughby, et du Guapervia de Piso, mais ils ne sont pas semblables à tous égards. Fig. 3. Il y a deux sortes de Marsouins, l'un, qui a le museau long, est le Dauphin des Grecs, et l'autre, qui l'a rond en forme de bouteille, est le Phæcæa d'Aristote, à ce que plusieurs croient. Fig. 4. C'est le Guaracapema de Piso et de Maregrave, et le même que d'autres appellent Dorade. On en trouve la figure dans l'Ichthyologie de Willoughby Pl. O. 2. sous le nom de Delphin Belgis. Les Poissons de cette dernière Planche sont de ceux que l'on prend à la ligne quand la mer est calme: ce sont des Snappers, des Bremes, des Seches, des Vieilles, des Moines et des Remora qu'on trouve attachés sur le dos des Chiens marins. Lors qu'on voit de ces derniers, il n'en paroît guère d'autres, soit qu'ils leur donnent la chasse, ou qu'ils soient plus goulus pour mordre à l'hameçon. Il y a aussi une sorte de poissons volant que l'on peut prendre en pleine mer. Tous ceux que l'on voit ici ont été dessinez d'après le Naturel.



CARTE TRES E LA MER OUVRE

sur les principaux P s & la R



Cette Muraille fut Bâtie autrefois par les Roys de la Chine contre les courses des Tartares mais Inutilement.

Terre de la Compagnie

Aujourd'hui Possédé par les TARTARES

521. et les nomina des Terrons Dom Miguel prit Possession au nom du Roy d'Espagne le mois de Juin. 1668.

elle est peuplée de 17.

MAGELLAN
Découvert le 21
le 20 Nov. ce
Mer du Sud
Bahayus

COUES 27 H
Soudain par le
le 20 Nov. dans
qu'il traversa

1577
découvert le
Poyagos
l'île et
en 1723.

ces Contrées ont des
une espèce de Sables
des Plantes de Bonif
de Bois et leurs
de Cuir.

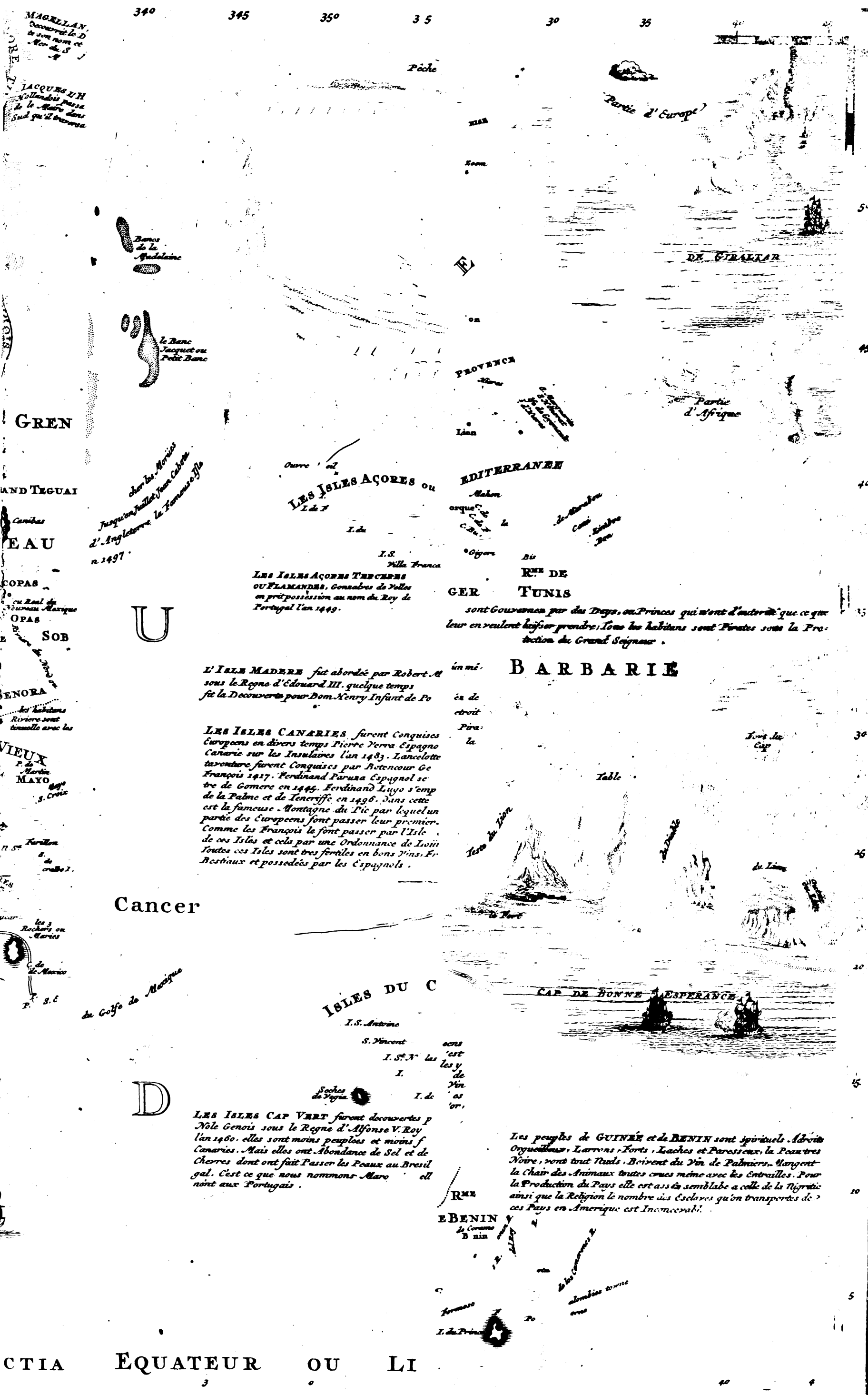
les Habitans de
Bière ont dans
simile avec les

de Corrientes
de Marco
Chonelle
S. Cyprien
Soudain

LES PO CETTE MER.

la R 'igence Des Disserta

340 345 350 355 360 365 370



MARCELLAN
Decouvert le D
de son nom et
Mer du S

LACOMBE
Néerlandais passa
de le Mer dans
Sud qu'il traversa

Bancs de la
Madeline

Le Banc
Jaquet ou
Petit Banc

GREN

AND TEGUAI

Canibas

EAU

COPAS

ou Real de
Nouveau Mexique

OPAS

SOB

ENORA

les habitants
Riviere sont
tenuelle avec les

VIEUX

P. de
Martin

MAYO

de la Croix

7. 5°

de
craillon.

les 3
Rochers ou
Marais

de
de Marais

P. S. E

du Golfe de Mexique

U

Cancer

D

LES ISLES AÇORES ou
I. de

LES ISLES AÇORES TERÇEIRAS
OU FLAMANDES, Gonsabres de Vellos
en prépossession au nom du Roy de
Portugal l'an 1499.

L'ISLE MADERE fut abordé par Robert Al
sous le Regne d'Edouard III. quelque temps
fit la Decouverte pour Dom Henry Infant de Po

LES ISLES CANARIES furent Conquises
Européens en divers temps Pierre Verra Espagno
Canarie sur les Insulaires l'an 1483. Lancelotte
aventure furent Conquises par Botencour Ge
François 1417. Ferdinand Purusa Espagnol se
tre de Gomere en 1495. Ferdinand Luys s'emp
de la Palme et de Teneriffe en 1496. Dans cette
est la fameuse Montagne du Pic par lequel un
partie des Européens sont passer leur premier.
Comme les François le font passer par l'Isle
de ces Isles et cela par une Ordonnance de Louis
Toutes ces Isles sont tres fertiles en bons Vins. Et
Bestiaux et possédés par les Espagnols.

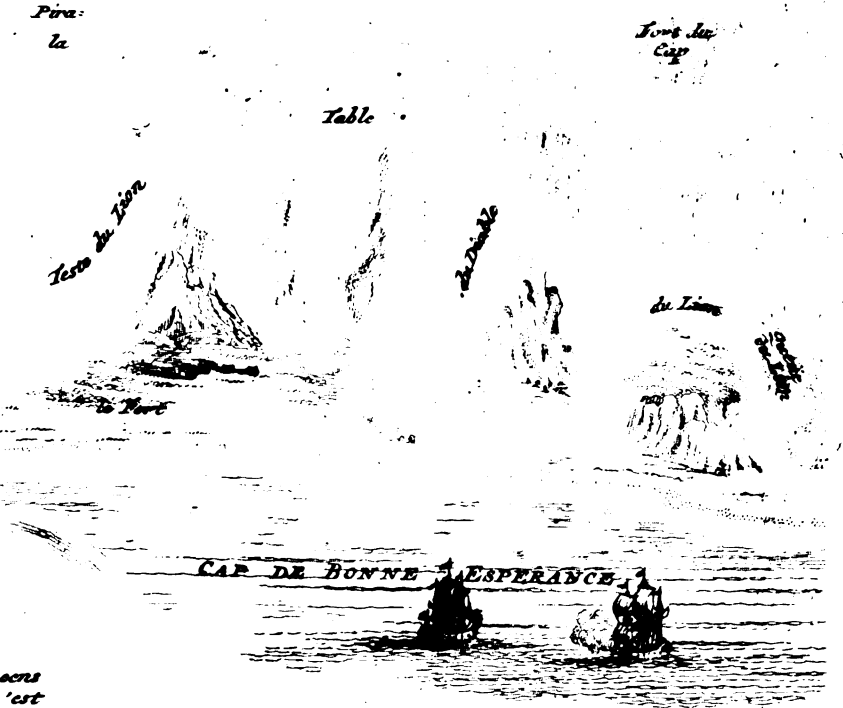
ISLES DU C

I. S. Antinoe
S. Vincent
I. S. N. les
I.
Sèches
de Végie

LES ISLES CAP VERT furent découvertes p
Nole Genois sous le Regne d'Alfonse V. Roy
l'an 1460. elles sont moins peuplées et moins f
Canaries. Mais elles ont Abondance de Sel et de
Cherres dont ont fait Passer les Peaux au Bresil
gal. C'est ce que nous nommons Maro ell
nont aux Portugais.

BARBARIE

sont Gouvernez par des Deyz, ou Princes qui n'ont d'autorité que ce que
leur en veulent laisser prendre, Tous les habitants sont Pirates sous la Pro
tection du Grand Seigneur.



Les peuples de GUINÉE et de BENIN sont spirituels. Adroits
Oryctes, Larrons, Forts, Laches et Parasseux, la Peaux
Noire, sont tout Rudes, Boivent du Vin de Palmiers. Mangent
la Chair des Animaux toutes crues même avec les Entrailles. Pour
la Production du Pays elle est assés semblable a celle de la Nigritie
ainsi que la Religion le nombre des Esclaves qu'on transporte de
ces Pays en Amerique est Incalculable.

BENIN
de Corom
B. nin

EQUATEUR OU LI

DISSERTATION

SUR

L'AMERIQUE

MERIDIONALE,

ET EN PARTICULIER

SUR LE PEROU.

Cette partie du Nouveau Monde est jointe à l'autre partie par une langue de terre, qui peut avoir vingt lieues d'Allemagne. Sa longueur du Midi au Septentrion est selon les uns de treize cens trente lieues, & sa largeur d'Occident en Orient de plus de quatorze cens. D'autres n'en mettent qu'onze cens quarante. Voilà, comme vous voyez, des Guides assez éloignés les uns des autres, c'est à eux à se rapprocher comme ils pourront, & à nous de nous en rapporter à ce qui en est. On suppose le circuit de cette presqu'île à environ sept mille lieues.

Ses bornes sont au Septentrion & à l'Orient la Mer du Nord; au Midi la Magellanique & les Terres Australes; & à l'Occident la Mer du Sud. Comme sa figure est triangulaire, l'une de ses pointes regarde l'Amérique Septentrionale, l'autre l'Afrique, & la troisième le Détroit de Magellan. On la divise en plusieurs parties principales, savoir la Castille d'or, le Bagota, ou nouveau Royaume de Grenade, le Pérou, le Chili, le Chica, le Brésil, la Caribane, la Guiane: le Biguire, &c. De toutes ces Provinces je choisirai les plus considérables.

D U P E R O U.

Nous voici à l'endroit particulier des Trésors; le Pérou est si fameux par rapport aux entrailles métalliques de la Terre, que pour exprimer une opulence extraordinaire, on cite proverbialement les richesses du Pérou. Avant que d'entrer en cet heureux País je veux regaler ici votre louable curiosité de la Relation savante d'un illustre Voyageur: aiant

fait cette docte remarque au sujet du Pérou qu'il a étudié pratiquement, & où il a été; elle se présente trop naturellement pour ne pas l'insérer. Voici ce que c'est.

Les anciens Philosophes & quelques modernes ont attribué au Soleil la formation des métaux; mais outre qu'il est inconcevable que sa chaleur puisse pénétrer jusques à des profondeurs infinies, il est facile de secouer ce préjugé, si on veut se donner la peine de réfléchir sur ce qui suit. Il y a environ trente ans que la foudre tomba sur la montagne d'Ilimani qui est au dessus de *la Paz*, autrement Chuquiago, Ville du Pérou à quatre-vingt lieues d'Arica. Le Tonnerre donc abbatit de cette montagne un morceau dont les éclats, qu'on trouva répandus dans la Ville & aux environs, étoient pleins d'or. Cependant de tems immémorial cette montagne a toujours été couverte de neige: donc le Soleil n'aient pas eu la force de fondre ce météore, n'a pas eu assez de chaleur pour former l'or qui étoit dessous, & que la neige a couvert sans interruption.

Il est visible par ce fait-là, que nos Européens sont mal instruits du País des mines. Par exemple, un célèbre Physicien dit dans sa *Philosophie occulte*, qu'on connoît les minières quand il y a de la gelée blanche sur la terre, & qu'il n'y en a point sur les veines des métaux; parce qu'il s'en exhale des vapeurs sèches & chaudes qui empêchent qu'il n'y gèle, & que par la même raison la neige s'y fond bien vite. Si cela est vrai de quelques endroits, il ne l'est pas des mines d'or du Pérou, ni de celles d'argent du Chili, qui sont couvertes de neiges huit mois de l'année.

Après que cet habile homme a ainsi réfuté l'opinion commune, il propose son sentiment. Pour moi, dit-il, qui n'admets de conjectures que celles

qui sont fondées sur l'expérience, j'attribuerois plutôt la formation des métaux aux feux souterrains ; & sans m'embarasser du feu central de certains Philosophes, je ne manquerois pas de preuves pour faire voir que toute cette partie de l'Amérique est pleine de ces feux cachez. C'est ce qui paroît par ces Volcans qu'on y voit crever, & s'embraser de tems en tems. Tels sont ceux d'Ariquipo, de Quito, & du Chili, qui sont dans le País des minières. Il n'est pas même impossible que ceux du Méxique y aient quelque part, quoiqu'en apparence un peu éloignez : ou rien n'empêche qu'on ne compare la Terre à un four à charbon où un trou suffit pour donner de l'air, & conserver le feu dans la partie opposée.

Cette chaleur étant bien établie, elle doit mettre en mouvement les sels, les sulphres, & les autres principes que la Terre renferme & qui peuvent entrer dans la composition des métaux, lesquels étant poussés & rarefiés comme une vapeur, s'insinuent dans les pores de la pierre & principalement dans ces bancs de rochers qui sont comme une planche ou un corps étranger, enfermez dans une masse heterogene, ou de differente nature. Là cette exhalation se fige & se condense comme la Glu par la disposition des pores où elle est poussée. Nous en avons une expérience sensible dans le mercure qui se volatilise en fumée, & se condense de nouveau quand il rencontre de l'eau. Si ce metal peut prendre la consistance des autres, comme le prétendent les Alchimistes ; la conjecture n'est pas mal appuyée.

Je ne donnerai point ici, continué notre Naturaliste, dans les visions des Chercheurs de Pierre Philosophale ; je veux même croire malgré tout ce qu'on nous dit de plus apparent, sur l'expérience qu'on en a faite, que ce sont des tours de fourberies qui ont mis cette vaine occupation en credit. Mais quoiqu'ils n'aient pas atteint toute la perfection de l'or, toujours est-il vrai, & on ne peut raisonnablement le contester, qu'ils l'ont très bien imité avec le mercure. C'en est assez pour forder mon sentiment sur la formation des métaux. Ne peut-on pas inferer de là, que la mécanique de la Nature dans ses productions ne differe de la Chymie que parce qu'elle est plus parfaite ?

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il sort continuellement de fortes exhalaisons des mines. Les Espagnols qui vivent au dessus sont obligez de boire très-souvent de l'herbe du Parquai, ou Maté, pour s'humecter la poitrine, sans quoi ils souffrent une espece de suffocation. Les mules même qui passent dans ces endroits-là, quoique beaucoup moins rudes & moins montueux que d'autres où elles vont en courant, sont obligées de se reposer presque à tout moment pour reprendre haleine. Mais ces exhalaisons sont bien plus sensibles au dedans ; elles font un tel effet sur les corps qui n'y sont pas accoutumez, qu'un homme qui y entre pour un moment, en sort comme perclus ; sentant dans tous les membres une douleur à ne pouvoir se remuer : elle dure même souvent plus d'un jour, & alors le remède est de rapporter le malade dans la mine. Les Espagnols appellent ce mal *Quebrantabueffos*, c'est-à-dire *qui brise les os*. Les Indiens même qui y sont accoutumez sont obligez de se relever alternativement presque tous les jours.

Il est aussi arrivé quelquefois qu'en travaillant à certaines parties des minières, il en est sorti des exhalaisons empestées qui ont tué les Ouvriers sur le champ : si bien qu'on étoit obligé d'abandonner ces

endroits-là. Pour preservatif contre le mauvais air qu'on respire dans les mines, les Indiens y mâchent continuellement de la Coqua, espece de Bétel, & ils prétendent qu'ils ne pourroient jamais travailler sans cela. Cette Coqua est une plante unique en son espece, & dont on ne peut assez admirer la vertu. On dit que la feuille mise dans la bouche nourrit & preserve de la faim & de la soif. Ainsi avec une telle plante on n'a pas besoin d'autres alimens, & l'on peut vivre presque pour rien, & même sans avoir la peine de mâcher, ni d'avalier : cette merveilleuse propriété n'accommoderoit pas mal les pauvres & les vrais Philosophes.

Après avoir vu par ce curieux morceau de Physique la manière la plus probable dont l'or & l'argent se forment, & qui nous montrent qu'on fait trop d'honneur au Soleil quand on le nomme le Pere des métaux, venons maintenant à la description & à l'histoire de cette contrée, où les meilleures minières sont si fréquentes & si fertiles.

Le Pérou, selon quelques Ecrivains, prend son nom d'une Rivière qui le traverse : mais dans la langue du País on l'appelle *Tabantisuio*, mot qui signifie les quatre parties du Monde. On parle, à l'ordinaire, differemment de son étendue. L'un dit, *sa longueur est de sept cens lieues du Nord au Sud ; sa largeur de cent du Couchant à l'Est*. L'autre fixe sa longueur à six cens soixante lieues, & sa largeur à deux cens quatre-vingt. Enfin survient un troisieme qui dit six cens soixante lieues de Côtes ; deux cens soixante en sa plus grande largeur d'Orient en Occident, & pour l'ordinaire cent quarante. Dans cette diversité-là, il vous plaira de choisir, ou de calculer mieux. Les bornes de cette precieuse pepinière des métaux, comme parle un de nos meilleurs Géographes, sont à l'Orient ; une chaîne de montagnes ; au Midi le Chili ; à l'Occident, la Mer du Sud ; & au Septentrion, le Bogora.

Cette partie du nouveau Monde se partage en haut & en bas Perou. Le haut est un País qui consiste en montagnes dont les vallées sont très-fertiles, & qui s'étend fort loin à l'Est. Le bas est un País plat, uni & qui borde la Mer. Les Villes des Côtes sont Vieux Port, Thamé, Camba, & Saint Michel, Truxillo, Araquipa, Tambes, Cumana, & Lima, Capitale du Perou, qui prend son nom de la vallée où elle est bâtie. Dans la partie montagneuse est placé Cusco, & c'est où les anciens Rois du Perou, si connus sous le nom d'*Incas*, faisoient leur résidence.

Si jamais Histoire fut plus obscuree par le mélange des fables, on peut dire que c'est celle de ces Rois, qui sont remonter si haut la source dont ils se croient descendus, qu'on la perd de vue à force de la vouloir chercher. Ce n'est pas qu'ils ne se donnent une Tige des plus éclatantes, puisqu'ils prétendent tous être issus du Soleil ; mais la lumière même de cet Astre brillant qu'ils veulent avoir pour Pere, bien loin de répandre quelque clarté sur la naissance de ses Enfants prétendus, ne sert qu'à éblouir & ceux qui se disent sortis d'une source si pure, & ceux qui voudroient l'envisager de trop près pour en savoir la verité. Je ne rapporterai point ce que les Indiens du Perou racontent de l'origine de leurs plus anciens Rois, qu'ils placent immédiatement après le Déluge ; du partage qu'un certain homme, preservé comme miraculeusement, fit du Monde en quatre parties qu'il donna à autant d'hommes, qu'il honora du titre de Rois ; ni des Descendans de ces

ces Rois fabuleux jusqu'à *Manco Capac* qui est certainement le premier Roi connu, & celui qui fit bâtir la Ville du *Cuzco*. Mais pour faire voir quelle est la tradition de ces Peuples sur la prétendue origine de leurs Rois issus du Soleil en droite ligne, voici ce qu'un de leurs *Yncas* en dit lui-même à un de ses parens, qui l'interrogeoit sur le principe de son extraction. „ Vous saurez, dit-il, qu'anciennement „ dans toute l'étendue de ce Pais, il n'y avoit que „ montagnes & précipices couverts de brouillards „ & de buissons. Les Hommes tels que des bêtes „ étoient sans Religion & sans Police. On ne parloit „ parmi eux, ni de Villes ni de Maisons, & comme „ ils n'avoient aucun esprit, ils ne savoient ni „ cultiver la terre, ni filer la laine, ou le coton, „ pour en faire des habits propres à couvrir leur nudité. Leur vie étoit toute sauvage. Ils la passaient „ deux à deux, ou trois à trois, selon qu'ils se rencontroient, & se retiroient dans des cavernes, „ & dans des lieux souterrains. Les herbes des „ champs, les racines des plantes & les fruits sauvages étoient leurs alimens ordinaires. Les uns „ alloient nus, exposez à toutes les incommoditez de l'air; les autres se couvroient de peaux d'animaux, d'écorce d'arbres, ou même de leurs feuilles. Enfin ils menaient une vie tout-à-fait brutale, s'accouplant avec la première femme qu'ils rencontroient, sans en avoir aucune en propre. „ Comme donc le Soleil notre Pere vit les hommes en cet état, il en fut touché de compassion, & leur envoya du Ciel deux de ses Enfans, un Fils „ & une Fille, pour les instruire dans la connoissance du Soleil notre Pere, afin qu'ils l'adorassent à l'avenir, & le reconnussent pour leur Dieu. Ces deux Divins Enfans leur furent aussi envoyez pour leur imposer des loix & leur donner des préceptes, par le moyen desquels ils pussent vivre en hommes raisonnables, apprendre la civilité, demeurer dans des maisons, peupler les Villes, labourer la terre, cultiver les plantes, faire la moisson, nourrir des troupeaux, jouir des commoditez de la vie, en un mot rendre la société agréable par la culture des arts & des mœurs. Avec cet ordre, continua l'*Ynca*, qu'il plut au Soleil notre Pere de donner à ses deux Enfans, il les mit près du marécage de *Tiscaca* qui est à huit cens lieues de *Cuzco*, & leur dit qu'ils allassent où bon leur sembleroit, & que lorsqu'ils voudroient manger ou dormir en quelque lieu, ils essayassent de ficher en terre une vergé d'or, qui avoit deux doigts de grosseur & demi-aune de long, qu'il leur donna tout exprès pour un signal infallible de sa volonté, qui étoit que là où cette vergé enfonceroit dans la terre d'un seul coup; là même le Soleil notre Pere vouloit que ses deux Enfans s'arrêtassent pour y établir & y tenir leur Cour. „ Ensuite il leur donna des préceptes sur la manière de gouverner leurs Peuples, selon les loix de la raison, de la piété, de l'équité, & de la clemence, leur ordonnant de faire pour eux tout ce qu'un bon Pere a coutume de faire pour ses enfans qu'il aime tendrement; en quoi, leur dit-il, vous suivrez mon exemple; puisque, comme vous savez, je ne cesse de faire du bien à tous les mortels. Car c'est moi qui les éclaire de ma lumière, pour leur donner moyen de voir & de vaquer à leurs affaires; c'est moi qui les chauffe quand ils ont froid, qui rends fertiles leurs champs & leurs pâturages, qui fais fructifier leurs arbres,

Tom. VI.

„ qui multiplie leurs troupeaux, & qui leur envoie „ la pluye & le beau tems quand la nécessité le demande, c'est moi encore qui prends le soin de faire le tour du Monde une fois le jour, pour voir de quelle chose la terre peut avoir besoin, afin d'y mettre ordre au soulagement de ceux qui l'habitent. Je veux donc que vous fassiez, à mon exemple, comme mes Enfans bien-aimez, que j'envoie au Monde pour le bien & l'instruction de ces pauvres gens qui vivent en bêtes. C'est pourquoi je vous donne à present le titre de Rois, & je veux que votre Empire s'étende sur tous les Peuples que vous instruirez par de fortes raisons, & de bonnes actions, mais sur tout par votre exemple & par votre bon gouvernement.

Sans m'amuser à refuter cette Fable qui se détruit d'elle-même, il est aisé de reconnoître qu'elle fut inventée par ce *Manco Capac*, le premier des *Yncas*, qui, pour se donner une illustre origine, & prendre par ce moyen plus d'ascendant sur l'esprit de ces Peuples grossiers, leur persuada qu'il étoit issu du Soleil. Je n'entreprendrai point de deviner quel étoit ce *Manco Capac*, ni d'où il pouvoit être venu; mais soit qu'il eût été jetté sur les côtes du Pérou par quelque naufrage, soit qu'il y eût été transporté autrement; il y a bien de l'apparence que se trouvant seul avec sa femme dans cette Terre inconnue, habitée par des sauvages qui n'avoient que la figure humaine, il entreprit de les apriover peu à peu, de les réunir & de s'en faire Roi. Il reconnut d'abord que ces Peuples adonnez à une Idolatrie grossière, ne pourroient jamais s'élever jusques à adorer un Dieu invisible & spirituel. Il commença peu à peu à les détromper des fausses Divinités qu'ils s'étoient forgées; & pour les amener par degrés à la connoissance du seul Dieu véritable qu'ils ne pouvoient voir, il leur proposa au moins le plus beau de ses ouvrages. Il ne pouvoit guère autrement gagner leur confiance, pour leur donner des Loix & les assujettir à sa domination; qu'en leur persuadant qu'il étoit fils de ce bel astre, & qu'il venoit de sa part les instruire de tout ce qu'ils devoient faire pour être heureux. Ils eurent d'autant moins de peine à ajouter foi à ses discours, qu'ils ne voyoient rien de plus digne de leurs hommages que ce Pere commun de la vie & de la clarté. D'ailleurs ils ne remarquoient dans cet Homme extraordinaire qui entreprenoit de les réunir dans une douce société, que des dispositions tendres & favorables à leur égard. Il leur parloit en Pere qui ne vouloit que le bien & l'avantage de ses enfans. Ils n'étoient point effrayez par la tetreur des armes: ils ne voyoient point d'Armées prêtes à les subjuguier. Un seul homme bienfaisant & charitable leur proposoit de suivre ses conseils pour leur propre conservation, & s'appuyoit d'une autorité respectable: le moyen qu'il ne les amenât pas, sans peine, au but qu'il s'étoit proposé?

Ce n'est pas, comme nous le dirons dans la suite, que ce premier Fondateur des Peruviens n'eût quelque connoissance du vrai Dieu; il le connoissoit sans doute, & il aprit à ces Idolâtres à le connoître: mais dans l'ignorance profonde où il les trouva, accoutumés à se faire des Dieux des choses les plus viles, il ne put les desabuser si promptement de leurs grossières erreurs; & il eut besoin d'avoir recours à l'artifice dont nous parlons, pour donner plus de poids à son entreprise. Car il faut distinguer deux tems fort différens dans l'Idolatrie de ces Barbares

Hh

In

Indiens. Le premier avant l'établissement des Yncas, où, dispersez, comme j'ai dit, dans les montagnes, ils étoient aussi sauvages que les bêtes qui habitoient comme eux ces vastes déserts. En cet état ils avoient autant de Dieux que leur imagination pouvoit leur en forger, & tous différens les uns des autres, parce qu'ils se persuadoient, qu'il n'y avoit que le Dieu auquel ils se devoient particulièrement, qui pût les secourir dans leurs besoins. Dans cette intention vague d'avoir des Dieux qui différoient les uns des autres, sans se mettre autrement en peine de leur nature ni de leur dignité, ils adoroient indifféremment des herbes, des plantes, des fleurs, des montagnes, des cavernes, des précipices profonds, d'affreux rochers, & des cailloux diversément colorez. D'autres adoroient divers animaux, les uns pour la crainte qu'ils leur inspiroient, comme le Tigre, le Lion, & l'Ours, qu'ils ne rencontroient jamais qu'ils ne se prosternassent contre terre jusques à se laisser tuer misérablement plutôt que de se mettre en défense contre ces brutales Divinités; les autres pour leur ruse, comme les Singes & les Renards; les autres pour leur fidélité, ou pour leur vitesse, comme le Chien & le Loup-Cervier. Ils adoroient aussi des oiseaux, des reptiles: en un mot tout étoit bon pour être leur Dieu, sans aucun choix ni discernement. Leurs mœurs répondoient à la grossièreté de leur culte, & ils ne différoient des Brutes devant lesquelles ils se prosternoient, que par la figure humaine, & le sentiment naturel qui les portoit à se choisir des Divinités.

Ils professoient une Religion si barbare, qu'une copieuse effusion de sang humain passoit chez eux pour le seul moyen de remettre leurs Idoles en bonne humeur, quand elles étoient en colère. Ainsi leurs meilleures victimes dans les sacrifices, c'étoient des Hommes. Avant que ces Peuples naturellement féroces se soumissent à une espèce de gouvernement, le bon & le mauvais, l'aimable & le haïssable entroient également dans leur Religion. La manière dont ils immoloient leurs semblables, leurs Co-Individus, leurs Freres en nature, ne peut se lire sans horreur. Avoit-on fait des Prisonniers de guerre, Vieillards, Enfants, Hommes, ou Femmes: on leur ouvroit la poitrine; on arrachoit le cœur & les poumons, & ils versoit sur l'Idole le sang encore chaud & fumant. Ensuite on brûloit ces muscles arrachez, & le reste du corps servoit au repas le plus exquis que ces monstres pussent faire.

La circonstance la plus affreuse de cet horrible tableau, la voici: ces habitans étoient si dénaturés, que dans cette exécrationnable cérémonie, ils n'épargnoient pas même leur propre sang; car par un transport de zèle & de dévotion, ils traitoient quelquefois leurs enfans comme leurs ennemis. En certains endroits les Femmes, dont le sexe est naturellement moins dur que le nôtre, rafinoient néanmoins sur la barbarie de leurs sanguinaires & abominables Époux. Elles se frotoient le bout des mamelles du sang de ces malheureuses victimes; & cela pour le faire sucer à leurs enfans avec le lait. Elles déchiroient la chair de ces pauvres Prisonniers encore vivans; ces Tigresses à figure humaine la mangeoient toute crue, comme un mets délicieux; & si le patient avoit assez de force & de courage pour souffrir ce cruel supplice sans donner aucune marque de douleur, alors on crioit miracle, on faisoit son *Apothéose*, & il étoit adoré comme un Dieu. Preuve que ces Peu-

ples grossiers, tout brutaux qu'ils étoient, & chez qui on pouvoit aquerir le droit d'immortel & d'adorable par la mort la plus tragique, avoient pourtant une idée confuse, quoique fautive, d'une autre vie.

Les Peruvians n'avoient pas la moindre ombre de société humaine. Les uns demeuroient sur le haut des montagnes, parce qu'ils s'y croyoient plus en sûreté contre leurs ennemis; d'autres choissoient pour domicile le creux d'un arbre pourri; & il y en avoit qui erroient par la campagne comme des Bêtes. S'ils se donnoient un Chef, c'étoit toujours le plus féroce, le plus furieux; & ils se livroient en esclaves à tous ses caprices. Ils ne vivoient que de brigandage & de meurtre: ils étoient avides de chair humaine: on l'étoit même publiquement; mais plus vers le Sud que du côté du Nord. Ne connoissant ni pudeur ni bienséance, ils n'étoient vêtus que de leur peau. La Nature les habilloit comme elle habille chaque vivant selon son espèce; & si les Peruvians couvroient quelque partie du Corps, ce n'étoit que pour se garantir du froid. Tout cela paroît presque incompatible avec le nœud du mariage. Ne semble-t-il pas que des Peuples, qui n'avoient pour Maîtresse que la Nature, devoient vivre aussi sur cet article-là comme les Bêtes, & ne suivre que l'instinct amoureux? L'Histoire dit pourtant que l'union conjugale étoit en usage dans le Pérou. Il est vrai qu'en certains endroits la consanguinité ne faisoit point d'obstacle au lien matrimonial: le Frère pouvoit épouser la Sœur; & la Mere devenoit la Femme de son Fils.

Ce fut dans cet état déplorable que Manco Capac trouva ces malheureux Indiens, & dont il entreprit de les tirer. L'établissement de son Empire, & le culte du Soleil qu'il institua parmi eux, est le second tems de leur Idolatrie, mêlée de quelque connoissance du vrai Dieu, qu'il ne faut pas confondre avec le premier. Voici comme il s'y prit pour leur persuader qu'il ne faisoit rien que par l'ordre du Soleil, selon la tradition fabuleuse qui en est demeurée dans le Pais. „ Après que les enfans de cet As-
„ tre eurent appris la volonté de leur Pere; dit en-
„ core l'Ynca dont nous avons parlé, ils sortirent
„ de Titicaca, & marcherent du côté du Septen-
„ trion, sans oublier dans tous les lieux où ils s'ar-
„ rêterent, d'éprouver leur verge d'or, selon l'or-
„ dre qu'ils avoient reçu. Mais ils trouvoient tou-
„ jours qu'elle ne s'enfonçoit point dans la terre.
„ Enfin après avoir marché longtems, ils arrive-
„ rent en un petit lieu vers le Midi, dans un Vallon
„ où est aujourd'hui la Ville de Cuzco. Là ils firent
„ la même épreuve de leur verge d'or, qu'ils avoient
„ faite dans tous les lieux de leur passage, & au
„ premier coup qu'ils en donnerent, elle s'enfon-
„ ça si avant dans la terre, qu'ils ne la virent jamais
„ plus depuis. Alors l'Ynca, ou le Fils du Soleil,
„ s'adressant à la Reine qui étoit sa Sœur & sa Fem-
„ me, lui dit que c'étoit dans ce Vallon, que le So-
„ leil leur Pere leur ordonnoit de s'établir. Après
„ quoi ils s'en allerent l'un d'un côté, l'autre d'un
„ autre, pour faire assembler les Peuples & leur
„ donner les loix que le Soleil leur avoit dictées.
„ Ainsi furent rassemblez ces Hommes épars dans
„ les forêts & dans les montagnes; dociles à la voix
„ de ces Enfants du Soleil, ils se réunirent dans une
„ douce société. Les Campagnes incultes s'aplani-
„ rent, les Bois firent place aux Villes & aux mai-
„ sons, tout se peupla en peu de tems, & la Ville
„ Im-

„ Impériale de Cuzco fut bâtie par les soins de ce
 „ nouveau Roi, & sur le modèle que lui-même en
 „ donna. A mesure qu'il remplissoit la Ville d'ha-
 „ bitans, il leur aprenoit à rendre la terre fertile,
 „ à semer les légumes & les grains, à faire des cha-
 „ rues pour ouvrir le sein de cette terre, jusques
 „ alors hérissée d'épines; enfin il leur enseigna les
 „ commoditez qu'ils pouvoient tirer des ruisseaux,
 „ l'usage qu'ils pouvoient faire des peaux de Bêtes,
 „ & de tout ce que la Nature leur mettoit libérale-
 „ ment entre les mains. La Reine de son côté n'é-
 „ toit pas oisive. Elle dressoit les Indiennes aux
 „ exercices propres aux Femmes, à filer la laine &
 „ le coton, à en faire des habits pour elles, pour
 „ leurs maris & pour leurs enfans, en un mot à se
 „ donner tout ce qui pouvoit rendre la vie agréa-
 „ ble & commode”.

Quoi qu'on puisse dire de cette fable & de l'origi-
 ne de ce premier Ynca, il est certain qu'on ne con-
 noit rien de plus ancien que lui dans le Perou, &
 que sans savoir qui lui a donné la naissance, il est le
 premier des treize Rois qui régnerent successive-
 ment dans ce Pais. Cet Ynca ou Roi, car ces deux
 noms signifient la même chose, se nommoit, com-
 me j'ai dit, *Manco Capac*, & la Reine sa femme *Coya*:
 & ce fut vers l'an du Monde 1125. quatre cens ans
 ou environ avant que les Espagnols entraissent dans
 le Perou, que se fit ce premier établissement, dont
 je viens de parler. Ce qui fait qu'on donne cette ori-
 gine fabuleuse à la fondation de Cuzco, & qu'on ne
 fait rien d'assuré touchant ses premiers Habitans,
 c'est que ces Peuples n'ont point de livres pour con-
 server la mémoire des choses passées, pour marquer
 le commencement & la durée de leurs Rois, & pour
 transmettre à la posterité les autres choses memora-
 bles qui servent à l'histoire d'un Pais. Ce que nous
 en savons jusques à la Conquête qu'en firent les Es-
 pagnols en 1525. ne nous a été appris que par la Rela-
 tion d'un Indien, qui ne l'a su lui-même que par une
 tradition verbale de ses ancêtres; & c'est sur cette
 Relation, que je dresserai le recit que je vais don-
 ner ici des mœurs & des coutumes de ce Pais.

Le Roi faisoit assembler chaque année ou tous les
 deux ans, tout ce qu'il y avoit de Filles & de Gar-
 çons à marier dans la Ville de Cuzco. Les Filles de-
 voient être âgées de 18. à 20. ans & les Garçons de
 24. afin qu'ils eussent l'âge & le jugement requis pour
 bien gouverner leur maison. Quand il étoit question
 de les marier, l'Ynca se mettoit au milieu d'eux, &
 les appelloit par leur nom; puis les prenant par la
 main, il leur faisoit donner la foi mutuelle, & les
 remettait entre les mains de leurs parens. Alors les
 nouveaux-mariés s'en alloient dans la maison du Pe-
 re de l'Époux, & la noce se faisoit pendant trois ou
 quatre jours entre les plus proches. Ces Filles ainsi
 mariées s'appelloient *les Femmes légitimes ou livrées*
de la main de l'Ynca, qui étoit un grand titre d'hon-
 neur parmi eux. Ensuite les Parens donnoient aux
 nouveaux-mariés tous les ustenciles du ménage, cha-
 cun apportant sa pièce fort exactement, & ils n'y
 pratiquoient ni sacrifices, ni autres cérémonies. A
 l'égard des Provinces, les Gouverneurs & les Cu-
 racas étoient obligés par le devoir de leur charge,
 de pourvoir de la même manière les Garçons & les
 Filles de leur département. Ils assistoient en person-
 ne à ces mariages, en qualité de Seigneurs & de
 Peres communs, & jamais l'Ynca ne les troublait
 dans leurs Privilèges. Ceux d'une Province ou d'u-
 ne Ville ne pouvoient se marier dans une autre; mais

il falloit qu'ils s'alliasent dans leur Ville, & parmi
 les personnes de leur parenté, comme anciennement
 les Tribus d'Israël. La raison de cette coutume étoit
 pour ne pas confondre les Nations, ni les Familles,
 dont ils exceptoient néanmoins les Sœurs. Les
 Communautés de chaque Ville étoient obligées de
 faire la maison des nouveaux-mariés parmi les bour-
 geois, & les plus proches parens de fournir les meu-
 bles du ménage. Ainsi tous les Habitans d'une Pro-
 vince se disoient parens, & parloient tous le même
 langage, ce qui ne contribuoit pas peu à entretenir
 entr'eux la paix & l'union. Il leur étoit défendu
 d'aller vivre d'une Province ou d'un quartier d'une
 Ville dans un autre, pour ne pas confondre les Dé-
 curies qui partageoient la Ville, à peu près comme
 autrefois parmi les Romains.

Les Veuves ne sortoient point, la première année
 de leur veuvage. Si elles n'avoient point d'enfans,
 on les voyoit rarement se remarier; & si elles en
 avoient, elles passoient leur vie dans une continen-
 ce perpétuelle, & ne s'engageoient plus dans le ma-
 riage. Aussi étoient-elles si estimées à cause de leur
 vertu, qu'elles avoient divers privilèges particuliers,
 & des loix expressees en leur faveur, qui ordonnoient
 que les terres des Veuves fussent labourées avant cel-
 les des Curacas, & de l'Ynca même. Malgré tout
 cela les Indiens épousoient rarement des Veuves, à
 moins qu'ils ne fussent Veufs aussi, estimant, que
 c'étoit dégénérer de leur condition, que d'épouser,
 étant garçon; une Femme qui avoit déjà été mariée.

Au reste, toutes les filles ne se marioient pas: il y
 en avoit qui faisoient profession d'une virginité per-
 pétuelle, & qui se consacroient au service du So-
 leil: il ne falloit pas le deshonoré par aucun mélan-
 ge de sang étranger. Elles logeoient toutes dans
 une grande maison, où il n'entroit jamais aucun
 Homme, de même qu'aucune autre Femme n'en-
 troit dans le Temple du Soleil. Les vieilles faisoient
 l'office d'Abbeses, & gouvernoient les plus jeunes
 qui étoient comme les Novices, pour les instruire
 dans le culte du Dieu & aux ouvrages de la main.
 Les unes gardoient la porte, & les autres vaquoient
 aux affaires du dedans, chacune aiant son Emploi
 particulier selon les besoins de la maison. Ces Reli-
 gieuses demeuroient toujours renfermées, ne voyant
 ni Hommes ni Femmes, pour ne pas se corrompre
 par le commerce qu'elles auroient pu avoir au de-
 hors. Il n'y avoit que la Reine & ses Filles qui eus-
 sent le privilège de les aller visiter, & l'Ynca mê-
 me s'en abstenoit pour donner l'exemple aux autres.
 Les principaux-exercices de ces Vierges cloitrées,
 étoient de filer, de coudre & de faire tous les ha-
 bits que portoient l'Ynca & la Reine sa Femme, aussi
 bien que les autres qu'on offroit en sacrifice au So-
 leil. Le Roi portoit ordinairement sur sa tête un
 cordon en forme de Diadème, d'un pouce de large,
 qui faisoit trois ou quatre tours, avec une bordure
 de couleur, & qui joignoit d'une temple à l'autre.
 Son habit étoit une Camisole d'une laine très-fine,
 qui alloit jusques aux genoux, & une espèce de ca-
 saque sur les épaules. Les Religieuses faisoient aussi
 pour l'Ynca une espèce de bourse quarrée qu'il por-
 toit comme en écharpe, attachée à un cordon fort
 bien travaillé de la largeur de deux doigts. Ces
 bourses ne servoient qu'à mettre d'une herbe ap-
 pellée *Cuca* que les Indiens ont coutume de macher,
 comme je l'ai dit, & qui n'étoit alors réservée que
 pour l'Ynca. Tous les Ouvrages qui sortoient des
 mains de ces Vierges choisies, non moins délicats que

ceux des Religieuses de France, ou d'Italie, étoient regardez avec une singulière vénération. Ce n'étoient ni des *Agnus*, ni des Reliquaires, ni des chapelets, ni des bouquets de foie, ni des scapulaires, mais des ornemens destinez au Temple du Soleil, ou des habillemens consacrez à cet Astre leur cher époux, ni plus ni moins que les devants d'Autel ou les voiles que nos filles grillées font pour orner leurs Chapelles & les Images de leurs Saints. Outre cela elles faisoient encore le pain destiné au sacrifice du Soleil, comme nos Religieuses font pour la plupart les oublies, ou *le pain à chanter* dont on se sert à la Messe, aussi bien qu'une certaine liqueur que les Yncas & ses Parens boivent dans les grandes solemnitez. Tout cela étoit exquis, comme tout ce qui sort des mains de nos Beguines; aussi ne le prodiguoit-on pas aux gens du commun. L'Ynca seul & ceux de sa Famille Royale avoient le privilège de participer à ces saintes douceurs; & ces Religieuses, plus réservées que les nôtres, n'avoient garde d'en faire part aux profanes du dehors. Elles n'avoient ni Directeurs, ni Confesseurs qu'elles regalassent pieusement au Parloir, de confitures seches ou liquides: uniquement destinées au service de leur Dieu, elles ne se dissipent point par des conversations devotes en aparence; mais où la plus fine galanterie se debite sous prétexte de spiritualité.

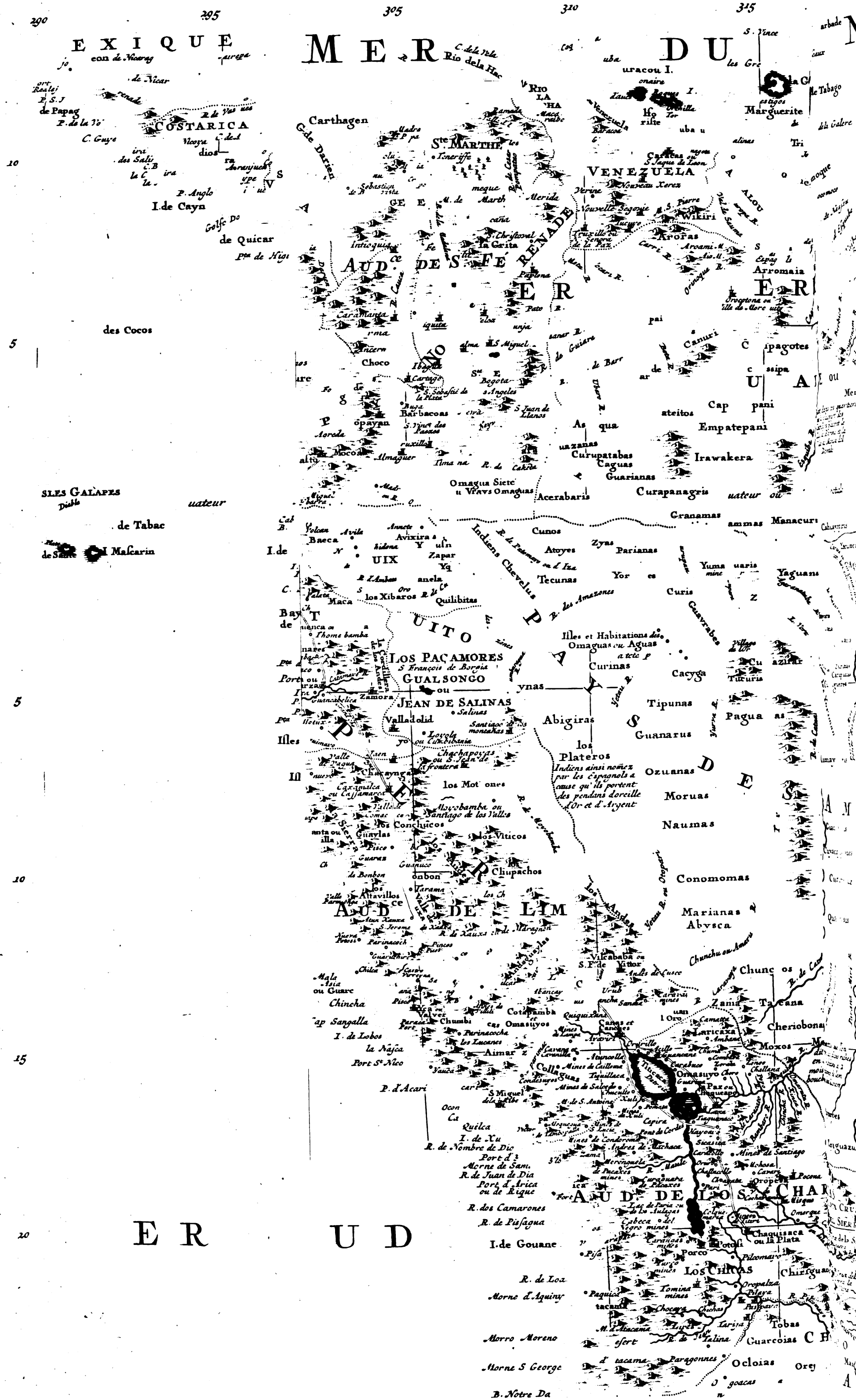
Toute la vaisselle de cette maison, jusques aux chaudrons & aux vases, étoit d'or & d'argent; comme celle de la maison du Soleil. Il y avoit aussi un jardin, dont les arbres, les plantes, les herbes, les fleurs, étoient d'or & d'argent, faits au naturel, comme ceux qu'on voyoit dans le Temple du Dieu dont on trouve la description ci-après. Foible amusement pour ces Vierges volontaires, qui ne laissoient pas quelquefois, comme les nôtres, d'oublier leur vœu de virginité. Cela étoit beaucoup plus rare néanmoins, & la peine portée contre celles qui faisoient quelque faute contre leur honneur étoit aussi beaucoup plus rigoureuse que parmi nous. Elles étoient enterrées toutes vives, & le Galant pendu sans remission. C'étoit peu de punir seulement le coupable qui avoit osé violer une fille consacrée au service du Soleil leur Dieu; la même Loi ordonnoit que la Femme & les Enfants, les Parens, les Serviteurs & la Ville même de celui qui avoit

commis le crime, en portassent tous ensemble le châtiment. Pour cela on ruinoit la Ville, on y feroit de la pierre pulverisée, & toute son enceinte demuroit deserte, désolée & excommuniée, en signe éternel d'exécration, pour le malheur qu'elle avoit eu de porter un si détestable habitant. Effet surprenant du zèle & de la jalousie de ces Peuples pour la pureté du service de leur Dieu, digne d'être à jamais imité par celles qui se consacrent parmi nous au Dieu de toute pureté, dont le culte néanmoins, tout extérieur & tout Pharisaïque, ne consilte la plupart du tems que dans une fausse apparence.

Outre cette maison de Vierges consacrées au service du Temple de Cuzco, il y en avoit encore plusieurs autres dans les principales Provinces du Royaume. Là toutes fortes de filles étoient reçues, soit qu'elles fussent du sang Royal & legitimes, soit qu'elles fussent bâtardes, & nées d'un sang étranger. On y admettoit par faveur les filles des Seigneurs qui avoient des vassaux, & celles des moindres Bourgeois, pourvu qu'elles fussent belles. On les gardoit avec le même soin que les premières. Elles étoient entretenues aux dépens du Roi, & s'occupoient comme les autres, à filer, à coudre, & à faire quantité de robes pour la Famille de l'Ynca. Toute la différence qu'il y avoit entr'elles & celles du Temple de Cuzco, c'est que celles-ci étoient les Femmes du Soleil, & consacrées à lui seul; au lieu que les autres étoient les Femmes de l'Ynca, & qu'il choissoit les plus belles pour ses Maîtresses. Dans toutes les maisons des Filles choisies pour le plaisir de l'Ynca, la vaisselle & les autres ustenciles étoient d'or & d'argent, comme celle de la maison de Cuzco: toutes les richesses de ce grand Empire n'étant alors destinées qu'à l'ornement & au service des Temples, ou à la magnificence du Palais du Roi. Ces Filles néanmoins n'étoient pas tellement destinées pour le seul Ynca, qu'il ne lui fût permis d'en donner pour Femmes aux Officiers dont il vouloit récompenser le mérite. C'étoient pour l'ordinaire des Filles d'autres grands Seigneurs, qui ne s'en estimoient pas moins honnrez, parce qu'elles étoient placées de la main du Roi. Il marioit encore, mais rarement, les Bâtardes du sang Royal, aux Curacas Seigneurs des Provinces.



CARTE DE LA FERME, DU PEROU, dressée sur les Mémoires les plus Nouveaux



SECONDE DISSERTATION

S U R L E

P E R O U.

Quoique par tout ce qu'on a vu jusques à présent, il paroisse que le Soleil a été la principale Divinité visible à laquelle les Indiens sacrifioient, il est pourtant certain que les Yncas ont connu le Dieu invisible que nous adorons, & qu'ils lui rendoient, dans leur ame, une vénération particulière. Ils le nommoient *Bachacamac*, qui signifie Créateur de l'Univers; & avoient un si grand respect pour ce nom sacré, qu'ils n'osoient pas même le prononcer. La conformité de cette pratique avec celle des anciens Israélites, qui avoient la même vénération pour le nom de *Jéhova*, jointe à la Loi qui défendoit aux Peruviens de se marier dans des Familles étrangères, & à plusieurs autres usages qui se pratiquent parmi eux, me feroit presque soupçonner que leur premier Ynca étoit Juif, & que sans renoncer dans le cœur à la Religion de ses Peres, il donna quelque chose au penchant de ces Peuples pour l'Idolatrie, en leur permettant d'adorer le Soleil. Mais cet Astre n'étoit chez eux qu'une Divinité subalterne. *Bachacamac* tenoit sans contredit le premier rang. Lui seul, comme ils disoient, donnoit la vie à l'Univers & le faisoit subsister. Comme ils ne l'avoient jamais vu, ils ne lui bâtissoient point de Temples, & ne leur offroient point de Sacrifices; mais ils l'adoroient dans le fond de leur ame, & le regardoient comme le Dieu inconnu. Le culte qu'ils rendoient au Soleil, comme le plus bel ouvrage de ce Dieu invisible qui l'avoit formé, étoit un effet de leur reconnaissance, pour tant de biens qu'ils recevoient sans cesse de cet Astre lumineux; & la même reconnaissance leur inspiroit un respect égal pour ses enfans qu'il leur avoit envoyez par une faveur particulière, & dont ils ne pouvoient assez exalter les bienfaits. De là cette vénération profonde qu'ils avoient pour leurs Yncas, qu'ils ne nommoient jamais qu'avec un respect extrême, & dont la mémoire leur est encore très-précieuse aujourd'hui. Ils se soumirent, sans beaucoup de peine, à une Domination qui leur étoit si avantageuse, outre qu'ils la croyoient descendue du Ciel; puisque rien n'est si beau que la manière dont ces Yncas gouvernoient leurs Peuples, qui devenoient tous les jours plus nombreux.

Entre les Loix qui faisoient fleurir ce grand Empire, c'en étoit une très-remarquable, de ne jamais condamner personne à l'amende; parce, disoient les Indiens, que de s'en prendre aux biens

Tom. VI.

des coupables, ce n'est pas le moyen de bannir les crimes d'un Etat, si l'on leur laissoit en même tems la vie. Mais quand on l'avoit ôtée à quelque traître, ou à quelque rebelle contre le Roi, son Fils, si c'étoit un homme en place, ne perdoit pas son emploi pour cela. Au contraire on le lui donnoit, pour l'engager par là à éviter la faute de son Pere. Lorsqu'un Juge rendoit une sentence, il ne devoit jamais déroger à la peine portée par la Loi; mais il l'exécutoit ponctuellement, sous peine d'être mis à mort lui-même. La raison de cette pratique étoit, que c'est ravaler la majesté de la Loi, que de permettre au Juge d'y retrancher, ou d'y ajouter: d'autant plus que c'étoit le Roi lui-même qui l'avoit faite, de l'avis de son Conseil. Ainsi les Juges n'étoient point Législateurs, mais simplement exécuteurs de la Justice. Elle ne varioit point, comme parmi nous, selon les différentes Provinces ou Jurisdiccions de ce vaste Pais; mais tout ce grand Royaume, qui avoit près de 1300. lieues d'étendue, étoit gouverné par-tout par les mêmes Loix. Et parce qu'on croyoit que ces Loix étoient divines, étant émanées de l'Ynca, qui étoit de la Race Divine du Soleil, elles n'en étoient que plus religieusement observées; on en regardoit la violation, comme un sacrilège; & les Criminels, accusez par le témoignage de leur propre conscience, alloient eux-mêmes se déferer en jugement. On n'appelloit jamais d'une Chambre à l'autre dans les procès; parce que les Juges ne pouvant contrevenir à la Loi, ne pouvoient aussi donner lieu à l'appel. Pour vider un procès sans délai, il y avoit un Juge dans chaque Ville, qui, parties ouïes, ordonnoit l'exécution de la sentence en cinq jours. Mais s'il se passoit quelque action qui, pour être plus atroce, méritoit d'être renvoyée au Juge Provincial, on alloit droit à lui, & il jugeoit définitivement. Il ne se donnoit point de sentences par les Juges ordinaires, dont ils ne fussent obligez de rendre compte, chaque Lune, à leurs Supérieurs, qui le rendoient eux-mêmes à d'autres, dont ils n'étoient que les subalternes. Quand on vouloit apprendre à l'Ynca les fautes de ces divers Officiers, on le faisoit par le moyen de certains cordons de diverses couleurs, où il y avoit plusieurs noeuds, par lesquels, comme par des chiffres, ils comprennoient tout ce qu'on vouloit dire.

Cette manière de s'exprimer & de compter leur tenoit lieu de l'usage des Lettres qui étoit inconnu parmi eux. Ils n'entendoient aussi que très-

I i

peu

peu de Géométrie, qu'ils ne pratiquoient point par la hauteur des degrez, ni par une supputation spéculative, mais seulement par le moyen des Niveaux, des noeuds, & de certains petits cailloux dont ils se servoient pour compter. Quant à la Géographie, ils en avoient assez de connoissance pour lever des plans de leurs Villes & de leurs Provinces. Ils faisoient aussi des modeles très-exacts des Places qu'ils vouloient représenter en petit. Cet ouvrage étoit fait de terre, de cailloux, & de petits bâtons. Les maisons, les carrefours, les rues, jusques aux ruisseaux qui traversoient ces Villes, y étoient représentés d'une manière fort juste, aussi bien que les Paisages des environs. Pour ce qui est de l'Arithmétique, ils n'y employoient que les noeuds dont j'ai parlé, avec des ficelles de diverses couleurs: avec ces noeuds ils sommoient, divisoient, & multiplioient leurs comptes avec toute l'exactitude que l'on peut desirer. Ils exprimoient par ce moyen tout ce qu'il y avoit d'impôts & de contributions dans le Royaume de l'Ynca; & afin de savoir au juste ce que chaque Ville devoit fournir, ils en faisoient la division avec des cailloux & des grains de Mais, sans se tromper jamais dans leur calcul.

A l'égard de l'Astrologie, le Soleil, la Lune, & les autres Planetes frapant leurs yeux excitoient aussi leur curiosité. Ils remarquerent que le Soleil tantôt s'éloignoit d'eux, & tantôt s'en approchoit: que parmi les jours, les uns étoient plus longs & les autres plus courts: que la Lune étoit tantôt pleine, tantôt en son croissant, tantôt en diminution; toutes ces Phases différentes les porteroient à faire quelques observations, mais elles n'étoient guère plus étendues que leur vûe. Ils reconnurent aussi que le Cours du Soleil s'achevoit dans un an. Le même Peuple comptoit les années par les recoltes, & tous en général connoissoient les Solstices d'Été & d'Hiver d'une manière fort extraordinaire. Il y avoit seize Tours à Cuzco, huit à l'Est, autant à l'Ouest, qui étoient rangées quatre à quatre. Les deux du milieu étoient plus petites que les autres, & avoient trois étages de hauteur. L'espace qu'il y avoit entre ces petites Tours par où le Soleil passoit à son lever & à son coucher, étoit le point des Solstices. Ils faisoient leur année de 12. Lunes, mais ils ne faisoient pas l'ajuster avec l'année solaire qui étoit plus longue d'onze jours. Ils remarquoient de même les Equinoxes, & faisoient en ce tems-là de grandes solemnitez. Pour mieux observer le tems de l'Equinoxe ils avoient élevé de riches Colonnes vis-à-vis le Temple du Soleil, où leurs Prêtres s'assembloient tous les jours pour reconnoître l'ombre de ces Colonnes. La place, où elles étoient situées, formoit un Cercle, & ils tiroient une ligne de l'Est à l'Ouest, qui passoit par son centre. Une longue experience leur avoit appris en quel endroit ils devoient chercher leur point, & par l'ombre que la Colonne faisoit sur la ligne, ils jugeoient de l'éloignement ou de l'approche de l'Equinoxe. Si depuis le lever du Soleil jusques au coucher, l'ombre tournoit autour de la Colonne, & qu'il n'y en eût point du tout à Midi, ils prenoient ce jour-là pour l'Equinoxial. Aussi-tôt ils paroient ces Colonnes de fleurs & d'herbes odoriférantes, & puis ils mettoient dessus, la Chaire ou le Trône du Soleil, disant qu'il venoit s'y asseoir ce jour-là avec toute sa lumière. Ces cérémonies

étoient accompagnées d'adorations & de réjouissances extraordinaires, aussi bien que de divers présens qu'ils faisoient à ce Dieu, d'or, d'argent, de pierreries, & d'autres choses de prix.

La manière dont les terres étoient cultivées sous le règne des Yncas est d'autant plus remarquable, que celle des pauvres étoient toujours labourées les premières. Après qu'on avoit mis ces terres en état d'être semées, chacun labouroit les siennes à son tour, puis celles du Curaca ou Gouverneur, qu'on gardoit pour les dernières. Les terres des Soldats, qui étoient à la guerre, étoient aussi cultivées, comme celles des Veuves, des Orphelins, & des Pauvres. Chacun y portoit sa provision à ses frais & dépens: & pendant que les maris servoient dans les Armées, leurs femmes étoient mises sur le rôle des Veuves, & leurs Enfants étoient entretenus & mariés aux dépens du public, s'il arrivoit qu'ils fussent tuez à l'Armée. Les terres du Roi & du Domaine du Soleil n'étoient labourées qu'après toutes les autres. Chacun s'y portoit avec joye, & prenoit pour cela ses plus beaux habits. Le soc de leur charrue étoit un morceau de bois de la longueur du bras, plat par devant & rond par derrière, large de quatre doigts, & pointu par le bas, afin qu'il pût entrer dans la terre. Il étoit étançonné par le milieu avec deux pieux; un Indien mettoit le pié sur le soc, & l'enfonçoit si avant, qu'étant tiré par sept ou huit personnes, il jettât à côté du sillon de très-grosses mottes de terre. Les femmes aidoient presque toujours les hommes dans ce travail, & servoient sur tout à déraciner les méchantes herbes. Le labourage se faisoit en conséquence d'un partage de toutes les terres entre chaque Famille d'Indiens. Chaque homme marié en avoit un Tupu, c'est-à-dire environ l'espace d'une lieue, & s'il avoit des enfans on en donnoit autant à chaque garçon, & la moitié à chaque fille. Elle ne la portoit point en dot en se mariant; mais le mari en aiant suffisamment pour lui, & pour sa femme, la portion des filles demouroit à ses parens quand la fille étoit pourvue. Pour ce qui est des Curacas & de la Noblesse; les Seigneurs de plusieurs Vassaux recevoient des terres plus ou moins, selon le nombre qu'ils avoient d'enfans, de femmes, de maitresses, de valets & de servantes. La même proportion étoit observée à l'égard des Yncas ou Princes du sang Royal, avec cette différence qu'on leur donnoit les meilleures terres, & que leur portion étoit plus considérable. Ce partage des terres étoit accompagné du partage de l'eau nécessaire pour les arroser. Comme l'experience leur avoit appris combien il en faloit pour chaque portion, on permettoit à chacun d'arroser la sienne pendant un certain nombre d'heures, & chacun le faisoit à son tour, sans preference ni distinction. Si quelqu'un négligeoit de le faire dans le tems qui lui étoit prescrit, il étoit puni exemplairement, & on lui donnoit quelques coups de pierre ou de fouet sur les épaules.

Il étoit bien juste que les Sujets reconnussent en quelque manière ces gratifications de l'Ynca. Le principal tribut auquel ils étoient obligés, étoit de labourer, comme j'ai dit, ses terres & celles du Soleil, de faire la recolte des grains, de les ferrer dans les greniers ou dans les magasins du Roi, dont il y en avoit un exprès dans chaque Ville. Les Indiens qu'on y faisoit travailler étoient en-

tretenus aux depens du Tresor public, & ils ne donnoient que leur peine & leur salaire. Outre ce tribut ils étoient encore obligez de faire les habits, les armes, & la chaussure des Soldats & des pauvres que la vieillesse ou la maladie rendoient incapables de travailler. Ces habits étoient ou de laine dans les Pais Septentrionaux, où on les pouvoit porter; ou de coton dans les autres où la chaleur étoit plus grande. Ces habits de laine étoient de trois sortes, selon les conditions. La première, de laine grossière, ne seroit qu'aux gens du commun. La seconde, de laine fine teinte de diverses couleurs, étoit réservée pour les Gentilshommes; & la troisième de la plus fine qu'il y eût, étoit pour la Maison Royale, & ceux de la Famille de l'Ynca. La chaussure se faisoit dans les Provinces où croissoit le chanvre, qu'on tiroit de la tige & des racines d'un arbre appelé *Magney*. A l'égard des armes, on les fabriquoit dans le Pais, où il y avoit des matériaux propres pour les travailler. Certaines contrées fournissoient des arcs & des flèches; d'autres des lances, des javelots & des haches d'armes; d'autres des frondes, & d'autres des rondaches; qui étoit toute l'armure des premiers Indiens. C'étoit une Loi générale dans tout l'Empire du Perou, qu'aucun Indien ne sortit de la Province pour aller chercher ailleurs le tribut qu'il devoit paier. Et cela pour empêcher les sujets de faire les vagabonds de Province en Province, & de couvrir leur fainéantise du prétexte spécieux d'aller chercher le tribut. La Province qui en fournissoit d'une sorte, n'en fournissoit pas une autre. On observoit de ne fouler jamais ni le public ni les particuliers; aussi la douceur de ces sages Loix gaignoit-elle si bien le cœur des Vassaux, qu'ils seroient tous leurs Yncas avec un zèle & une fidélité incroyable. Belle leçon pour la plupart de nos Rois, qui, ignorant ce que c'est que le tresor qu'on possède quand on est sûr du cœur des Peuples, font confister leur puissance dans l'épuisement & la servitude de leurs sujets.

On ne peut assez s'étonner que les Yncas, qui n'avoient aucune connoissance des coutumes des Grecs & des Romains; qui ignoroient les sciences & les arts qui polissent les mœurs, & qui enfin n'avoient d'autres lumières que celles que la raison naturelle peut fournir à l'homme, aient fait néanmoins des Loix si justes & si raisonnables, qu'elles se trouvent conformes aux plus belles ordonnances des Nations les plus policées. Leur Loi *Municipale* regardoit les intérêts particuliers de chaque Ville, ou de chaque Peuple dans sa propre juridiction. Ils en avoient une semblable à celle que les Romains appelloient la Loi *Agraria*; qui leur seroit à mesurer les terres, & à les partager entre les habitans. Ils nommoient la Loi *Commune* celle qui ordonnoit de travailler aux Ouvrages publics; comme à la construction des Temples, ou des Palais des Rois, au labourage des terres; à l'entretien des ponts & des chemins. Par la Loi qu'ils appelloient *Fraternelle*; ils entendoient celle qui enjoignoit aux habitans des Villes de se donner mutuellement toute sorte de secours selon les occasions. Ils en avoient une autre, qui rendoit le travail alternatif entre chaque Province, chaque Ville, chaque Famille, chaque Personne, afin que chacun fit la tâche qui lui étoit imposée & que tous eussent le tems de se délasser

tout à tour. Une autre qui régloit leurs depenses ordinaires, qui leur defendoit de profaner l'or, l'argent & les pierreries sur leurs habits. Cette même Loi retranchoit les superfluités des festins, la somptuosité des meubles, & vouloit que les habitans s'assemblassent deux ou trois fois le mois, pour manger ensemble devant leurs Curacas, & qu'outre cela ils s'exerçassent à des jeux militaires & autres divertissemens propres à leur former le corps.

La Loi établie en faveur des pauvres ordonnoit que les aveugles, les muets, les boiteux, les estropiez, les vieillards & les malades, fussent entretenus des provisions qu'on tiroit des magasins publics. Suivant une autre ordonnance on prenoit de ces magasins de quoi assister les nouveaux hôtes qui leur survenoient, soit qu'ils fussent étrangers, ou compatriotes. Il y avoit pour les recevoir, des Maisons publiques ou Hôpitaux, où on leur fournissoit abondamment tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils avoient encore une autre Loi sur le ménage; par laquelle deux choses leur étoient soigneusement recommandées. La première, qu'aucun d'eux ne fût oisif; ce qui alloit si loin, que jusques aux enfans de cinq ans étoient occupez selon leur âge. L'autre, que chacun laissât sa porte ouverte aux heures des repas, afin que les Officiers de la Justice eussent l'entrée libre chez eux; toutes les fois qu'ils voudroient les visiter. Ces Juges visitoient les Temples, les Maisons publiques & particulières, examinoient si chacun avoit soin d'instruire ses enfans, & s'ils entretenoient chez eux la netteté & l'ordre nécessaire. Ils louoient à haute voix ceux qu'ils trouvoient les plus sages & les plus réglés, & châtioient au contraire à coups de verges les négligés & les lâches. Jamais Licurgue ni Solon, avec le secours des Belles-Lettres & des Sciences humaines, ont-ils rien établi de si sage & de si judicieux; & le Législateur de la République moderne, qui donne par la bouche de Mentor de si belles règles de Gouvernement, a-t-il rien inventé de plus sensé & de plus utile, que ces Loix établies parmi des Barbares qui n'avoient que l'humanité pour guide, & pour flambeau que le sens-commun? Aussi cette police admirable entretenoit-elle chez eux une si grande abondance des choses nécessaires à la vie, qu'on y donnoit presque pour rien celles qui sont les plus estimées aujourd'hui. Mais la plupart de ces Loix si sages & si dignes d'être imitées parmi nous, s'étoient presque tout-à-fait abolies par les revolutions arrivées dans cet Empire, & les Indiens d'aujourd'hui se sont replongez dans une barbarie encore plus affreuse que la première dont les Yncas les avoient tirez.

Manco Capac, auteur de la Famille de ces Yncas, c'est-à-dire Seigneurs, titre dont il honora aussi les Grands de la Nation, agrandit beaucoup son Etat, & mourut après un règne de quarante ans. Plusieurs de ses Descendans lui succéderent; qui tous firent de nouvelles conquêtes. Ce fut sous un de ces Monarques nommé *Atapalpa*, que trois Espagnols qui demeuroient à Panama dans la Terre-ferme entreprirent la dépouille du Perou. Ils s'appelloient François Pizarre, Jaques d'Almagre, & Ferdinand de Lucques, Prêtre & Maître d'Ecole. Ces trois Personnages, qui bien ou mal avoient aquis déjà beaucoup de bien, brûlant de la

passion insatiable des richesses, s'unirent, par un Contrat en bonne forme, pour enlever les trésors qu'ils trouveroient sur les côtes de la Mer du Sud. Comme le projet paroissoit téméraire, on nomma leur Société la Compagnie des trois Fous. Pendant quelque tems, ces affamez de fortune réussirent fort mal: mais enfin le sort leur fut favorable, & voici une Relation de leur progrès dans le Perou.

Atapalipa, Concurrent de Guascar son Frere, vient à l'improviste fondre sur lui avec une Armée de trente mille hommes, gagne la victoire & se rend Maître de son Compétiteur. Ravi de la capture, il convoque les États du Royaume. Le prétexte étoit de trouver dans cette Assemblée générale les moïens de faire entrer les deux Frères en un accommodement solide & durable; mais dans le fond, le vainqueur, qui ne vouloit ni partage ni compagnon dans l'autorité suprême, ne visoit qu'à suborner les Députez, & qu'à les mettre dans ses intérêts.

Ce Monarque, informé que Pizarre étoit entré dans le País & qu'il s'avançoit avec quelques Espagnols vers Cuxamalca, la première Ville après Cuzco, lui envoya signifier par un Exprès qu'il eût à sortir au plutôt du Royaume. Je ne demanderois pas mieux, répondit honnêtement le *Chercheur* de trésors, que d'obéir à Sa Majesté: mais la chose n'est pas en mon pouvoir: je viens de la part du Roi mon Maître; m'ayant commandé de négocier une Alliance avec Atapalipa & de lui communiquer des affaires de la dernière importance, il y iroit de ma tête si je ne m'aquitois pas de ma commission.

Le Perouan pénétrant bien le vrai sens de cette civilité, & ne doutant point que ces Etrangers ne vinssent avec des intentions de force & de violence; sans égard au grand nombre d'hommes qu'il pouvoit mettre sur pié, & comme s'il eût eu affaire à un ennemi supérieur & formidable, il prend le parti de la ruse & de la dissimulation. Atapalipa fait aux Espagnols une seconde deputation, chargée d'un riche présent qui consistoit en plusieurs ouvrages d'or; & pour pouvoir distinguer Pizarre lorsqu'il arriveroit, il y avoit pour lui une espèce d'Escarpins dorez. Quel pouvoit être le motif de cette largesse-là? on n'en marque rien: mais si on disoit que le Monarque vouloit jouer un mauvais tour à Pizarre, la conjecture seroit-elle fautive? Que le présent fût un apas ou une vraie générosité, le *Thesauriseur* continua sa route. Quand le foible & lâche Atapalipa fut qu'il approchoit de la Ville, il lui fit défendre de se loger sans permission. Où se loger? Etoit-ce dedans? Etoit-ce dehors? Où étoit le Prince? L'Historien laisse à deviner tout cela, ce qu'il fait souvent; & je n'ai pas de quoi l'éclaircir.

Pizarre, continue le Narrateur ordinairement assez peu exact, se moquant du nouvel ordre, choisit l'endroit le plus avantageux, s'y retranche, & détache Fernand Soto, escorté de quelques Cavaliers, pour aller vers le Roi qui étoit je ne sai où. Les Espagnols poussent leurs chevaux à toute bride; & les Peruviens à qui ces grosses Bêtes de service étoient nouvelles, craignant d'en être écrasés, se debandent & prennent la fuite. Le Monarque fait voir plus d'intrepidité; il tient ferme, & il dedaigne même de donner audience à Soto. Mais, plaisante bravoure:

car au même tems qu'il faisoit le fier, il envoioit prier humblement Pizarre de ne point le presser si vivement.

Sur cela l'Espagnol fait partir pour la Cour, Ferdinand un de ses Freres. On n'osa refuser ce second Ambassadeur; & suivant son instruction, il dit au Roi que ces Etrangers venoient de la part de leur Empereur, un des plus puissans Princes du Monde, & que le sujet de leur venue n'étoit que l'Alliance & la Paix entre les deux Monarques.

A cette declaration-là Atapalipa recommence à se souvenir qu'il est chez soi, & à parler en Maître. Hé bien! répond ce Prince avec une hauteur convenable à son auguste Rang, que votre Conducuteur debute par restituer toutes ses usurpations, & à sortir au plus vite de mes États; à ces deux conditions-là, qu'il vienne, ou qu'il députe, j'écouterai les propositions dans mon Palais.

Quand Pizarre aprit le mauvais succès de son Frere, & qu'il fut les grandes richesses qui éclatoient autour du Monarque, il resolut de faire une tentative pour s'emparer d'une si noble & si riche proie. Dans cette vue-là notre Vautour Espagnol prend secretement, & la nuit, toutes les mesures dont la faim insatiable de l'Or & la passion ingenieuse de l'Avarice peuvent rendre capable. Atapalipa donna lui-même occasion à son malheur: ce Prince, se flatant qu'il n'y avoit rien à craindre par la force, se met en marche pour entrer dans Caxamalca: sa suite étoit de mille hommes; & rien de plus superbe que son Equipage: entr'autres choses, les premiers & les plus Grands du Royaume portoient sur leurs épaules le Monarque assis dans une espèce de Trône d'or.

Dans cette allure pompeuse un Moine Dominiquain, nommé Vincent Valverde, la Croix d'une main, & son Breviaire de l'autre, perce si brusquement la foule, qu'il arrive auprès du Roi. Là le zélé Missionnaire, par un Interprete qui se trouvoit à propos je ne sai comment, notifie au Prince, qu'il vient de la part du Pape de Rome, le *Vice-Dieu* sur Terre, pour lui desillier les yeux & pour le tirer de son aveuglement. Ensuite il catéchise dans les formes, faisant un détail des mystères inconcevables de la Religion Chrétienne. Sur tout il apuie sur l'Autorité divine & toute-puissante du Saint Pere, qui avoit donné au Roi d'Espagne, le plus grand Prince de la Terre, tous les País qu'on pourroit découvrir. Conclusion, le Moine déclare net au Monarque, qu'il faut absolument qu'il se catholicise au plutôt; & que s'il ne le fait de gré à gré, on saura bien le convertir de force.

Atapalipa eut la patience de ne point interrompre le *Prêcheur*; & par un exemple très-rare, au lieu de s'emporter, comme tout autre eût fait en sa place, principalement sur la conclusion, car elle étoit de la dernière insolence, il répondit froidement: *J'accorderai volontiers mon amitié au plus grand Roi de la Terre, si le Roi d'Espagne est tel: mais je ne juge pas à propos de renoncer à ma Souveraineté, pour me mettre sous la dependance d'un Inconnu. Si les Chrétiens adorent Jesus-Christ mort sur une Croix, j'adore le Soleil qui est immortel. Quant à votre Pape, il n'a nul droit de disposer du bien des autres; & pour le ref-*

reste, ma Couronne me garantira de toute violence. Après cette réponse aussi judicieuse que juste, le Roi demande au Moine, où il avoit puisé toute cette belle Theologie qu'il venoit de lui étaler. Tous ces Dogmes Sacrez sont dans ce Livre-là, replique-t-il en presentant son Breviaire. Le Prince le prend; & aiant tourné quelques feuillets pour la forme, Comment! s'écrie-t-il en raillant, je ne trouve pas un mot de ce que tu m'as dit! Puis faisant le fâché, il jette le Saint Breviaire par terre. Alors le vehement Apôtre entre en fureur; & ramassant brusquement le volume inspiré, il crie de toute sa force, *Vengeance, mes Amis, vengeance, Chrétiens! N'avez-vous pas vu avec quel mépris il a profané les Evangiles? Vous avez épargné trop long-tems tous ces chiens. Main-basse sur ces Infideles qui foulent aux piez la Loi de Dieu!* O le Convertisseur monstrueux! En bonne foi, ce fougueux *Sermonneur* ne faisoit-il pas un bel usage de cette Croix & de ce Livre dont il s'étoit armé? Mais apparemment le Catéchiste sanguinaire n'avoit fendu la presse que pour favoriser l'embuscade Espagnole, & pour être la cruelle trompette du meurtre des pauvres Indiens.

En effet, sur l'exhortation diabolique du Moine, Pizarre donnant le signal, ses Freres sortent avec ce qu'ils avoient de Cavalerie. Les Perouans aussi effraiez que l'autre fois, par la vue & le hennissement des chevaux; mais beaucoup plus par le brillant des épées nues, & sans parler du fracas des tambours & des trompettes, par le bruit tonnant de l'Artillerie; les Perouans, dis-je, épouvantés de tout cela, couraient de tous côtes, ne cherchant qu'à échapper à une mort qu'ils croient inévitable. Les Mousquetaires tuoient les plus avancés; la Cavalerie, partagée en trois Corps, poursuivoit les fuyards & en faisoit un grand carnage; le Canon éclaircissoit les Bataillons ferrez; & ceux qui étoient autour du Roi culbutaient les uns sur les autres. Enfin Pizarre, quoique sa cause ne valut rien, la gagna; & sa victoire fut si complete, que, sans perdre un seul homme, il ne lui en coûta qu'une légère blessure à la main; encore la reçut-il d'un de ses Gens qui vouloit porter un coup d'épée à un Indien.

Ce Vainqueur, également brutal & avare, regardoit comme l'essenciel de la capture, la Personne du Monarque, & ce Trône d'or massif sur lequel on le portoit. Voiant les nobles Porteurs ou morts ou bleffés, il s'approche d'Atapalipa; & le prenant par le bras, il le tire si rudement qu'il le fait tomber. Alors les Peruviens, voiant le Roi entre les mains de leurs barbares ennemis, quittent la partie: ils ne pensent plus qu'à se sauver: mais les cruels Espagnols s'opposant à leur fuite, arrêterent tout ce qu'ils purent, & firent de ces tristes victimes de l'inhumanité un massacre effroyable.

Pour le malheureux & innocent Prince, je dis innocent par rapport aux Espagnols; car d'ailleurs il avoit répandu son propre sang, & en prodigieuse quantité; comme un Criminel, comme un Scelerat, on le jeta, chargé de fers, dans le fond d'une prison. Dans ce revers affreux, Atapalipa, perdant cette grandeur d'ame qui sied si bien à un Prince dans la mauvaise fortune, ne fut plus attentif qu'à sa delivrance. Son Tiran étant venu le voir, peut-être pour le braver, Sa Majeste en-

Tom. VI.

chainée lui parlant d'un ton de sujet, le pria humblement de ne point oublier ce qui étoit dû à sa dignité. Ce Monarque, prisonnier au milieu de ses Etats, & prisonnier par la barbarie d'un Oppresseur, offrit une rançon proportionnée à son rang. C'étoit de lui donner autant de vaisseaux d'or & d'argent qu'il en faudroit pour remplir une grande salle; ou, suivant quelques Ecrivains, la Cour quarrée du Palais de Caxamalca, jusqu'à la hauteur du bras.

Atapalipa prenoit adroitement son Tiran par l'endroit sensible. La promesse porta coup: car Pizarre, ravi de posséder ce trésor immense, & plus avare que bon Politique; consentit, pour un tel prix, à la liberté de son Prisonnier. Le marché conclu, le Prince, pour degager sa parole, envoie ses ordres par tout le Royaume, & principalement à Cuzco, qui, comme Capitale, étoit la Ville la plus abondante en ces riches & précieux ouvrages dont on devoit fournir un nombre si prodigieux. En un mois il ne s'en trouva qu'un peu plus de la moitié. Cette lenteur causoit de l'impatience aux Espagnols: Ne voyez-vous pas, disoient-ils à leur Chef, qu'Atapalipa vous amuse? Pourquoi, à votre avis, suspend-il l'exécution entière de sa promesse? C'est qu'il gagne du tems pour chercher le moyen de s'évader; & nous savons même qu'il lève sourdement une puissante Armée.

Pizarre rapportant au Roi le murmure & les plaintes des Espagnols, pour l'exciter à la diligence, Qu'avez-vous à craindre? répondit le Captif couronné; vous avez en Otages mes Femmes & toute ma Famille. D'ailleurs, arrêté par une chaîne de fer, & garde à vue, comment pourrois-je m'enfuir; ou avoir intelligence avec mes Sujets? De plus, ajoutoit ce Monarque infortuné, vous devez considerer que ce que vous attendez avec tant d'impatience, venant de loin & de plusieurs endroits, on ne peut ni l'assembler, ni l'apporter si-tôt. Mais enfin, voulez-vous agir surement? Envoyez vous même à Cuzco: vous trouverez-là de quoi vous contenter; & en même tems vous ferez convaincu de ma droiture & de ma bonne foi.

Le Conquerant, n'ayant rien à repliquer à une justification si solide, accepte la proposition. Il fait partir incessamment pour la Capitale Fernand Soto & Pierre Berco; & Fernand Pizarre son Frere reçoit ordre d'aller, pour la même raison, en differens lieux. Ces Brigands n'eurent pas la peine d'aller bien loin: rencontraient en chemin grand nombre d'Indiens, qui accouroient de toutes parts, chargés de vases d'or & d'argent; ils revinrent à Caxamalca; & en peu de jours la rançon du Roi se trouva complete. Jaques d'Almagre, un des membres de ce detestable *Triumvirat* que nous avons vu, arriva justement dans cette conjoncture-là. On se seroit apparemment bien passé de lui: mais il falut sauver les dehors; & après qu'on eut mis à part le droit de Charles-Quint; & la chose étoit trop juste, puisque le pillage, & l'effusion du sang innocent se faisoient en son nom, & sous son autorité; après, dis-je, qu'on eut pris sur le total du Trésor, un cinquième pour cet Empereur foi disant *très-juste & très-religieux*, tout le reste du butin fut partagé.

Vous jureriez ici que voilà le Roi du Pérou

Kk

hors

hors de prison; & pour peu que vous aimiez l'équité naturelle, vous vous félicitez déjà de sa délivrance. N'allons pas si vite. A peine nos oiseaux de proie sont-ils en possession du bien de ce Prince, & de celui de ses Sujets; que par une perfidie des plus criantes, on prend dans le Conseil des Scelerats, la noire & cruelle résolution de se défaire du Prisonnier: qu'elle horreur! On condamne donc à la mort le déplorable Atapalipa; & on lui signifie sa Sentence. Ce Monarque n'étoit rien moins que Philosophe; & se livrant tout entier à l'impression naturelle, il demande la vie en homme du Vulgaire & du plus bas étage. Atapalipa supplie; conjure; pleure; & pour dernière ressource, il fait instance qu'on l'envoie en Espagne. Comment osoit-on rejeter un Appel à l'Empereur? N'étoit-ce pas violer manifestement la Justice & la subordination? Mais ces Juges iniques sacrifient tout à ce qu'un illustre Ancien appelle *l'exécrable faim de l'Or*; & le Monarque fut étranglé.

Après cette horrible exécution; Pizarre, ne pensant plus qu'à s'emparer de tout le Royaume, se met en marche pour la Capitale: trouvant en chemin le Général du dernier Roi, qui venoit avec des Troupes; mais trop tard; au secours de son Maître, il le met aisément en déroute. Ensuite, il envoie promptement d'Almagre à Cuzco pour s'en saisir; & afin que la trouvant ouverte à son arrivée, il pût y entrer triomphant: mais les Habitans firent une résistance si vigoureuse, que les Assiégeans se retirèrent honteusement: on les poursuit, & on les met en fuite.

Pendant ce grand desordre, le Conquerant survient; il reconnoit l'ennemi; il rassemble les fuyards dispersés; & fondant impetueusement sur les Indiens, il les bat & les écarte. La nuit aiant séparé les combatans; & d'ailleurs Pizarre craignant une embuscade, il campe devant Cuzco. Alors les Habitans, ne pouvant, ou n'osant plus tenir, prirent ce tems-là pour se sauver; & enlevant ce qu'ils purent de provisions, ils se retirèrent sur les montagnes. Le jour suivant, Pizarre, n'ayant plus d'obstacle, fit son entrée au bruit des tambours & des trompettes. Ne vous imaginez pas qu'il s'amusât à célébrer son triomphe par des actions de grâces au Ciel; & par le *Te Deum*; son Moine Valverde pratiquoit tout une autre Morale. Le barbare vainqueur donna ses premiers soins à faire égorger la Garnison, qui aparemment par devoir étoit restée dans la Ville. Après cette belle & glorieuse prouesse, les Espagnols s'attachèrent ardemment au pillage; & ils firent un si gros butin principalement dans le Temple éclatant du Soleil, que la prétendue rançon du Monarque supplicié, & la dépouille de Caxamalca, n'étoient rien en comparaison des richesses de Cuzco.

A propos de ces Trésors, le zèle & la somptuosité des Perouans pour le Culte du Soleil, dont les Yncas se disoient descendus, est quelque chose de curieux. Les Temples de cet Astre avoient des murailles couvertes de plaques d'or, où on avoit enchassé différentes espèces de pierres précieuses. La statue du Soleil étoit d'or massif, & toute brillante de pierreries. La Lune, le Tonnerre, & l'Arc-en Ciel, comme trois Divinités subalternes, avoient leurs Chapelles dans l'Eglise *Solaire*; & ces objets du Culte inférieur étoient formés de

la même matière; ils étoient enrichis des mêmes ornemens.

Ces édifices sacrez avoient une enceinte faite d'or & d'argent. Les Jardins des Maisons Royales répondoient à cette magnificence. On y voioit, de ces deux métaux, une infinité de plantes; d'arbres, de fleurs, d'herbes; de reptiles, d'oiseaux; d'animaux de toutes les espèces; le tout en figure naturelle, le tout admirablement travaillé.

Il y avoit au Perou des champs semés de grains d'or, en forme de légumes; des buchers d'or & d'argent; arrangez les uns sur les autres; des statues, en grand, d'hommes; de femmes & d'enfans; il y avoit même des greniers remplis de grains d'or. Les instrumens de l'Agriculture étoient de la même matière. Les Palais des Grands approchoient des Temples pour la richesse & pour l'éclat: jusques aux pierres de leurs maisons, elles étoient cimentées avec un mortier composé d'or; d'argent, & de plomb fondu.

S'il n'y a rien là d'hyperbolique, il est certain que le Soleil, en l'honneur de qui cette profusion se faisoit; étoit servi, à l'extérieur, en ce Pais-là; plus richement; plus superbement que le vrai Dieu ne l'est sur toute la Terre. Dans le fond, ces Gentils faisoient honte aux Chrétiens; ceux-là, persuadez que le Soleil étoit l'auteur de leurs Trésors, les lui consacroient, en les employant principalement à sa gloire: les Chrétiens, au contraire, font ordinairement un très-mauvais usage des largesses du Créateur; & quoique lui-même ait déclaré que les infortunés étoient, en quelque manière, d'autres lui-même; combien a-t-on de peine à les secourir; & combien leur fait-on paier, en mépris; & en hauteur; le moindre soulagement? Mais renouons le fil de la narration; elle est trop intéressante pour la laisser imparfaite.

Les Espagnols, qui avoient tant pillé sur les Originaires du Pais, ne furent pas longtems sans se diviser: tout occupez à accumuler richesses sur richesses, chacun d'eux ne pensa plus qu'à l'intérêt personnel; & l'ambition se joignant à l'avarice; la Sceleratesse leur parut Justice dès qu'il s'agiroit de l'agrandissement particulier. Ils avoient fait périr honteusement un Monarque, qui n'étoit coupable à leur égard que de posséder légitimement de grands trésors. Ils avoient massacré des Sujets à qui on ne pouvoit reprocher que la fidélité envers le Prince; & que l'usage du Droit Naturel pour se défendre contre des *Oppresseurs* qui pilloient leurs biens, qui forçoient leurs Femmes & leurs Filles, qui brûloient leurs maisons; enfin; qui les regardant comme des chiens, exerçoient sur eux tout ce que la fureur peut inspirer de plus violent. Pouvoit-il après cela ne point arriver que ces Barbares, soi-disant humains & polices; brouillez entr'eux pour l'augmentation de la fortune, rompiissent les liens du devoir & de la société? C'est ce que vous allez voir.

En récompense de tous ces beaux exploits que nous avons vu, d'Almagre, par des Patentes envoyées d'Espagne, fut nommé par Charles-Quint Grand-Maréchal du Perou, & Gouverneur d'environ quatre-vingt lieues de découverte, au delà du ressort de Pizarre, qui, contre la foi de l'Association, s'étoit fait pourvoir seul par le même Empereur, de la direction des premières Conquêtes. Comme Cuzco n'étoit point du district de

Pizarre, d'Almagre en distribue les fiefs & les fonds à ses Créatures. Au premier avis que Pizarre en reçoit, il dépêche promptement un de ses Frères pour défendre à son Collegue de rien innover sans son consentement. D'Almagre s'en moque : l'Associé vient lui-même : d'abord sa partie tient ferme : mais ne se sentant pas assez fort, il mollit, & s'accommode avec son Concurrent.

Les deux Gouverneurs gardoient assez bien le dehors d'une bonne intelligence, lorsqu'il se presenta une occasion de se separer. Les Indiens, pour affoiblir la puissance Espagnole en la partageant, apprirent aux Chefs, que le Chili, à deux cens lieues de Cuzco, surpassoit en richesses & en bonté tous les autres endroits de la Terre. Sur une si bonne nouvelle, l'appetit insatiable de ces affamez s'irritant, Pizarre propose l'entreprise à son Competiteur, & le tourne si finement, que l'autre consent de faire le voyage. La condition fut, que si la tentative réussissoit, il seroit libre à d'Almagre de solliciter à la Cour, en son propre & privé nom, le Gouvernement du Chili; ou de revenir pour partager ensemble cette nouvelle Conquête. La convention faite, & confirmée par des sermens reciproques, & par toutes les marques d'une sincère amitié, d'Almagre part avec un grand nombre de Naturels, qui vouloient bien être les guides & les complices de leurs voleurs. Son Armée, tant en Cavalerie qu'en Infanterie, consistoit en cinq cens Espagnols. A peine la Troupe Conquerante étoit en marche, qu'on reçoit à Lima des Lettres de l'Empereur, par lesquelles il donnoit à Pizarre le titre de Marquis, & confirmoit le Gouvernement d'Almagre: mais le Ciel ne ratifia pas ces honneurs-là; l'Historien va nous dire comment.

Après le supplice d'Atápalipa, Pizarre, qui, quoique venu de rien, se méloit de faire des Rois, avoit donné la Couronne à Puchuti Yupan, Frère du Monarque étranglé. L'insolent Espagnol faisant ce qui étoit infiniment au-dessus de lui, avoit mis le Prince en possession du Trône; & il le fit autant par politique que par orgueil, quand ce n'eût été que pour prévenir une révolte générale dans le Royaume.

Le nouveau Roi gemissoit sous le dehors éclatant de sa dignité. Il tenoit le Sceptre de la main du meurtrier de ses Freres, car Pizarre en avoit fait étrangler deux: n'étoit-ce pas là déjà pour Puchuti Yupan un endroit bien mortifiant? D'ailleurs il n'avoit que le nom de Monarque, il n'étoit qu'un Phantôme Royal; l'Espagnol étoit son Maître & son Tiran. Resolu donc à secouer le joug, & à faire valoir son droit de naissance, il travaille sous main à se mettre en état d'employer la force: mais malheureusement, découvert par son Argus, on l'arrête, on lui met les fers aux piez; & on lui donne pour prison la Citadelle de Cuzco. Moyennant beaucoup d'or & d'argent, & sur le serment d'une fidélité inviolable dans la fuite, Jean Pizarre relâche le Prisonnier. On ne dit point si ce fut du consentement de son Frere: mais si la chose se fit de concert, pour le coup notre Conquerant fut bien la dupe de son avarice.

En effet Puchuti Yupan, qui probablement n'ignoroit pas cette maxime de Morale, *la force majeure dispense du serment*, ne fut pas plutôt en liberté, qu'il trouve le moyen de se mettre à la tête d'une puissante Armée; ou pour ne pas trop

dire, il tient campagne avec ses Troupes. Le Monarque, informé que ses Ennemis s'étoient dispersez pour courir à la proye, saisissant l'occasion, va droit aux Mines, fait égorger tous les Espagnols qui s'y rencontrent; & regardant ses Sujets qui travailloient au service de l'Etranger *Oppresseur*, comme criminels de Lèze-Majesté, comme traitres à la patrie, il les fait tous tailler en pièces. Après cet essai de vengeance, il envoie un Général à Cuzco; & celui-ci prenant la Ville par surprise, fit massacrer tous les Espagnols qui eurent le malheur de s'y rencontrer; & se rendit Maître du Château. Il est vrai que, quelque tems après, les usurpateurs recouvrèrent cette Capitale: mais les Indiens la reprirent, la brulerent; & de tous les Espagnols qui s'y trouverent, pas un seul n'échapa.

Cependant le Seigneur Marquis, à la première nouvelle que le Roi avoit levé le masque & l'étendart, sans s'informer si le Monarque avoit peu ou beaucoup de Troupes, il envoie sous le commandement de son Frere Jaques un gros Corps de soixante quinze Espagnols, dont il ne resta pas un seul. Ceux que le nommé Margovio mena au secours de Cuzco, eurent la même destinée. Gonzale de Tapia qui commandoit quatre-vingt chevaux fut aussi battu, & ne sauva que très-peu de son détachement; & Gaëtte, Capitaine de cinquante hommes, ne fut pas plus heureux.

Le Conquerant, n'apprenant rien de tous ces pelotons, detache encore quarante Maîtres qui furent chargez dans un défilé. Le Commandant, qui eut de la peine à s'en tirer, annonça, à son retour, au Marquis toutes ses pertes, tous ses malheurs, & lui apprend de plus qu'une Armée d'Indiens marchoit à Lima. Alors la Fortune fit un tour de roue. Pizarre, ayant fait prendre les devants à Pierre de Lerme, avec cinquante Cavaliers, & beaucoup d'Indiens amis, part le lendemain, & se mettant à la tête de sa petite Armée il va fierement à l'ennemi; il le défait, & oblige les Indiens à se retirer sur une éminence. Il ne lui en couta que deux hommes: de Lerme eut les dents cassées d'un coup de pierre.

Cet avantage ne tiroit pas le vainqueur d'inquiétude ni d'embaras: il se trouvoit serré près de Lima; ses forces étoient diminuées de quatre cens Espagnols & de deux cens chevaux: du côté de Cuzco, il n'apprenoit rien ni de ses Freres ni de ses amis; & ne lui restant pas assez de troupes pour soutenir sa méchante cause, il commençoit à désespérer, ou du moins il craignoit, & non sans fondement, une fâcheuse revolution.

Dans cette extrémité, Pizarre, qui croyoit d'Almagre & son monde peris au Chili, mande Alvarado qui faisoit la guerre en Chachapoja, tire tous les Espagnols de Truxillo, & reçoit du secours de Nicaragua. Alvarado, venu, & fait Capitaine Général, battit avec moins de trois cens chevaux, l'Armée Indienne forte de cinquante mille hommes, & commandée par le Général Tizoia. Cet heureux succès redonnant l'esperance au *Decouvreur*, il envoie encore deux cens chevaux; & avec ce renfort Alvarado remporte une seconde victoire sur le même Général, qui néanmoins s'étoit défendu avec une valeur distinguée.

Lors de cette conjoncture, d'Almagre revient du

du Chili : son expedition avoit été fort malheureuse ; & , outre des fatigues incroyables , la plupart de ses gens étoient morts de faim en passant les montagnes : trainant donc après soi les tristes débris de son naufrage , il marche vers Cuzco , dans l'intention de s'y délasser & de s'y refaire. Puchuti Yupan ; car je croi que c'est lui qu'on nomme ici l'Ynca Manco , assiegeoit actuellement la Capitale : mais aprenant l'arrivée de d'Almagre , qu'il croyoit peut-être dans une meilleure situation , & craignant de s'enfermer entre les Espagnols , il se retira dans des montagnes , où , faute de vivres , la plupart de ses Gens l'abandonnerent.

Almagre vint donc sans obstacle , jusques aux portes de Cuzco : mais un des Pizarres qui y commandoit , lui en refusa l'entrée , alléguant qu'il ne pouvoit le recevoir sans l'agrément de son Frere. C'étoit une infraction aux ordres de l'Empereur. Aussi d'Almagre , loin de se rebuter , s'intrigue sourdement avec les partisans qu'il avoit dans la Ville ; & ceux-ci menagerent si adroitement l'affaire , que d'Almagre fut introduit pendant la nuit. Par où il debuta , ce fut d'arrêter l'ernand & Gonzale Pizarres , de les enfermer séparément , après quoi il est reconnu pour Gouverneur. Alvarado , instruit du fait , accourt dans le dessein de forcer la Place : mais d'Almagre va lui presenter le combat ; il a le bonheur de le prendre , & il le met dans la même prison où étoit Gonzale Pizarre : tous deux gagnent leurs Gardes , & s'évadent heureusement.

Par là les deux Gouverneurs étant en rupture ouverte , ils tâchent de se fortifier ; chacun de son côté. On alloit voir une guerre civile , sanglante ; & qui , au grand bonheur des Naturels , auroit apparemment détruit l'usurpation : mais Jean de Guzman Trésorier de l'Empereur , escorté de quelques Moines , intervint , & bâtit un accommodement. Les conditions de la Paix furent 1. que les deux Competiteurs écrivoient en Espagne pour savoir les intentions de Charles-Quint sur le partage de leurs Gouvernemens : 2. qu'ils congédieroient leurs Soldats : 3. que Fernand Pizarre seroit élargi : 4. & enfin , que les deux Concurrents , chacun avec une escorte de dix Cavaliers , se rendroient à Mala , pour y confirmer , par cette entrevue , une solide & durable reconciliation.

Almagre exécute de bonne foi la dernière clause : mais averti secretement qu'on en vouloit à sa vie , il sort au plutôt de Mala , suivi de ses dix Cavaliers ; & aiant découvert des Arquebusiers en embuscade , il change de route & court jusqu'à Cuzco. La chose ayant éclaté , le Marquis , alarmé pour son Frere Fernand , députe Alvarado au Grand-Maréchal , pour lui protester de son innocence , le conjurant de revenir , & de lui rendre la justice de le croire incapable d'une perfidie si noire. Alvarado , qui ne connoissoit pas le fond du personnage , accepte volontiers la mediation : il part , il arrive ; il s'emploie en honnête homme pour un bon & sincère raccommodement. Les amis de d'Almagre lui conseilloyent fort de ne point s'y fier : mais ayant de la droiture , il jugeoit des autres par soi-même ; & d'ailleurs , ne voulant pas faire obstacle à la Paix , il accorde tout au Médiateur.

Alors le Marquis , parvenu à son but , se demasque , & se fait voir dans son naturel. Dès qu'il

eut son Frere Fernand , de son autorité particulière il le crée Grand-Prevôt ; il nomme Gonzale Lieutenant Général ; & les ayant revêtus de ces deux charges , il les envoie avec une Armée contre le Grand-Maréchal. Ce dernier , qui avoit la justice de son côté , se met sur la défensive : il y eut combat ; mais d'Almagre , battu & pris , fut condamné par le Grand-Prevôt à avoir la tête coupée. L'indigne Marquis pense à se justifier auprès de son Maître ; & pour se rendre son Juge favorable , n'ignorant pas que , comme dit un Ancien , les Dieux & les Hommes s'apaisent à la vue de l'or , il envoie en Espagne son Frere Fernand , pour porter à l'Empereur le cinquième du Brigandage , & pour lui presenter en même tems le procès du Grand-Maréchal. Mais le Monarque , ou son Conseil , ne se laissa point éblouir : le prétendu Grand-Prevôt fut arrêté. Il est vrai qu'on ne voulut point faire un exemple de ce Scelerat révolté ; la Politique & l'intérêt d'Etat demandent qu'on ménageât le Marquis : mais apparemment on fit une justice secreta du meurtrier ; car , suivant un Historien , depuis la détention de ce Pizarre , on n'en entendit jamais parler.

Pour le Marquis , il n'échapa point au Juge suprême , à la vengeance Divine ; & voici comment : Almagre avoit eu d'une Indienne , un fils qui portoit le nom de son Pere : ce Jaques , soutenu d'un certain Jean de Rada , qui l'exhortoit vivement à se venger , vint à Lima , n'ayant que quinze Soldats & quelques amis. Rada , Chef & Conducteur de l'entreprise , traverse avec sa petite troupe , la grande Place , criant , *Vive le Roi ! Meure le Tyrann !* & entre dans le Palais du Marquis. Pizarre , étonné du bruit , commande qu'on ferme la salle , & court aux armes. Son Capitaine des Gardes , ou comme il vous plaira le nommer , se flatant que les conjurez respecteroient sa personne ; ne laisse pas d'ouvrir la porte : mais un coup de sabre lui mit la tête en deux moities. Un autre Frere de Pizarre , & son aîné , qui portoit le nom d'Acantara , se joignit à lui en criant , *Courage , mon Frere ! Je jure Dieu que nous viendrons à bout de ces traîtres :* mais il ne porta pas loin la juste punition de son serment temeraire : car un coup mortel le mit hors d'état de jurer ; & le Marquis même reçut à la gorge une blessure dont il tomba mort. Telle fut la fin de ce *Decouvreur* , qui , dans ses vastes projets d'avarice & d'ambition , avoit , comme presque tous les autres mortels , négligé la plus importante des decouvertes , savoir , que la vie ne tenant à rien , la plus grande folie est de bâtir sur elle comme sur une immortalité.

Au reste , Pizarre & d'Almagre avoient entr'eux quelques rapports de convenance ; tous deux étoient nez dans la poussière ; tous deux parfaitement ignorans ; ne sachant pas même ni lire ni écrire : mais le premier étoit un Scelerat orgueilleux ; & l'autre , dans les regles de la prudence du siècle , pouvoit passer pour honnête-homme.

Après la mort de ces deux Chefs , le Fils du Grand-Maréchal decapité faisant er er *Vive le Roi & d'Almagre* , s'empare de tout le Gouvernement. Mais Charles-Quint , ayant appris ces violences , crut , comme de raison , devoir remedier au desordre : ce Monarque envoie donc Vacca de Castro avec le titre d'Administrateur Général du Perou. Ce nouveau Viceroy arrive : d'Almagre se

se révolte; Guerre Civile: mais le meilleur Parti aiant triomphé dans une Bataille, d'Almagre est pris; & on lui coupe la tête comme à un Rebelle.

Vacca, paisible Possesseur du Gouvernement; distribue les terres aux Espagnols, travaille à de nouvelles découvertes; mais le pillage & l'oppression continuent toujours sur l'ancien pié. Ces déplorable Peuples aiant trouvé moien de faire porter leurs justes plaintes à la Cour d'Espagne; le Conseil des Indes fit partir, en qualité de Viceroy, Blasio Nuñez Vela, homme de grand cœur, mais fier & severe. Ce Gouverneur débute par faire publier les Ordonnances de l'Empereur, en vertu desquelles les Indiens étoient déclarez une Nation libre: grande faveur; comme si la Nature ne lui avoit pas accordé ce Privilege-là aussi bien qu'à toutes les autres Societez Humaines. Un Moine; parlant avec un zèle emporté contre cet Acte de Justice; le rigide Vela le traitant selon son merite, eut le courage de le faire étrangler. Castro qui s'opposoit à la volonté Imperiale devoit subir le même sort: mais on prit le parti de l'arrêter & de l'envoyer en Espagne.

Le nouveau Viceroy, se rendant par la rigueur de son Administration, insupportable à des gens accoutumés à la licence & au brigandage; les Espagnols de Lima s'adressent à Gonzale Pizarre; qui étoit actuellement occupé à faire travailler aux riches minés du Potosi; & l'appellent au secours de ce qu'ils nommoient liberté. Pizarre, prévoyant bien le risque de l'entreprise, s'en défendit longtems: mais enfin après avoir fait ses réflexions, & d'ailleurs la chose étant apparemment conforme à son panchant ambitieux, il se rendit aux sollicitations des mécontents, & leva l'étendard de la revolte.

A la première nouvelle de sa marche, plusieurs quittent le Viceroy, & vont grossir le parti des Rebelles. Cette desertion, quoiqu'assez nombreuse, n'étonne point l'Homme de l'Empereur; & loin de moderer sa séverité naturelle; il fait mourir un des principaux de ses Gens dont il se desioit. Cependant Pizarre arrive; & entre dans Lima: on assiége le Viceroy dans son Palais; & étant pris, on le met dans une espèce d'honnête prison. Mais que faire de ce Chef? C'étoit-là l'embaras; les plus violens opinoient à la mort: mais à la pluralité des voix il fut résolu qu'on embarqueroit le Prisonnier pour l'Espagne, & que Pizarre, mettant les armes bas, seroit reconnu pour Gouverneur. Mais un certain Alvarez aiant trouvé un expedient pour mettre le Viceroy en liberté; on ne put disposer de sa personne.

Pizarre ne laissa pas de se mettre en possession du Gouvernement; & ses premières fonctions ce fut de casser le Conseil, parce qu'il pouvoit s'opposer à son pouvoir arbitraire; & ce fut aussi de prendre l'argent du Roi pour paier ses Soldats qui avoient combattu, aussi bien que lui, contre l'autorité du Souverain. Vela Nunez, qui levoit du monde pour le Viceroy son Frere, & qui par cette raison-là, étoit bien muni d'or, aiant eu le malheur de tomber dans un parti des Gens du nouveau Gouverneur, on le conduisit à Lima où il finit par la main du Boureau, aiant été condamné à perdre la tête. Ce Rebelle eut d'autres avantages encore plus considérables. Un Carvajal, qui ne respiroit que vengeance, car il étoit Frere de

Tom. VI.

ce Seigneur que le Viceroy avoit fait tuer; & de plus il étoit Mettre de Camp de Pizarre; ce Carvajal donc battit un des Commandans de la bonne cause, nommé Centeno, & l'obligea de s'enfuir sur les montagnes.

Vela, de son côté, ne s'endormoit pas: aiant assemblé une petite Armée, il cherchoit son ennemi: mais lorsqu'il le croioit fort éloigné, Pizarre parut tout d'un coup, & il falut se défendre. Le Viceroy fit dans cette surprise, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave homme: mais, tombé de cheval, & le poids de ses armes l'empêchant de pouvoir se relever, il prie un Prêtre de le secourir: mais ce mauvais l'évite, au lieu de remplir le devoir de son caractere, en agit en Barbare, & court avertir Carvajal: celui-ci, transporté de joie, envoie promptement un Esclave, avec ordre d'égorger Vela, & de lui en apporter la tête, ce qui fut exécuté. La fuite & la conclusion de ces troubles ne font pas moins curieuses; c'est l'Historien qui va nous le conter.

„ Pierre de la Gasca qui, l'an mille cinq cens quarante-six, fut envoyé d'Espagne avec la charge „ de President, arriva en cinquante jours au Nombre de Dios; & l'Amiral de Pizarre se joignit à „ lui avec ses Vaisseaux. D'autres Officiers abandonnerent aussi le Rebelle; & pour signaler „ leur fidelité, chacun faisoit gloire de trahir & „ de pendre même son Compagnon. Pizarre, de „ son côté, ne faisoit point de quartier à ses prisonniers. La Gasca étoit encore plus cruel: les „ Indiens qu'il forçoit à porter ses provisions, marchoient à la chaîne comme des Esclaves; & s'ils „ se couchoient pour se delasser de leur fardeau, „ ou pour prendre haleine, on leur coupoit les „ jarets, les bras, les oreilles ou la gorge; on leur „ passoit l'épée au travers du corps.

Toutes ces horreurs finirent par un combat: Pizarre eut le dessous; il fut pris, & le vainqueur lui fit voler la tête. Pour Carvajal, l'associé du dernier, sa fin fut plus tragique & plus honteuse; après avoir été trainé plus d'un bon quart d'heure à la queue d'un Cheval, il fut pendu avec treize Capitaines prisonniers comme lui. Ce Carvajal étoit un plaisant de profession; & il avoit quelquefois d'assez bonnes faillies.

Lorsqu'il fut fait prisonnier, voyant que celui à qui on avoit confié sa garde, le traitoit fort humainement, il lui dit: *Puisque vous en usez avec tant d'honnêteté, obligez moi de me dire votre nom.* Je suis Diego Centeno, répondit le Gardien, pouvez-vous ne me pas connoître? He! Comment voulez-vous que je connoisse votre visage, reprit Carvajal avec plus d'esprit que de reconnoissance, vous que j'ai si bien accoutumé à tourner le dos dans tous mes combats? Voiant qu'on le mettoit dans un tombeau pour le mener à la potence, *Quoi,* s'écria-t-il; *veut-on donc encore me mettre dans le berceau?* La raillerie portoit d'autant mieux qu'il avoit soixante & quinze ans; & qu'il marquoit par là un genereux mépris la vie.

Ainsi, conclut notre Narrateur par une reflexion judicieuse, les Conquerans du Perou, les effroyables meurtriers de ses Habitans, perirent tous de mort violente. Pendant ce tems-là les autres Espagnols emploioient ailleurs le fer & le feu; & ces mêmes Peuples dont ils disoient chercher la conversion, les avoient en telle horreur, qu'ils ne vouloient absolument point entendre parler du Christia-

L I

ti-

tianisme: des Gens, disoient-ils, qui poussent l'avarice & la barbarie jusqu'au dernier excès, peuvent-ils professer une Religion qui ne soit detestable? Quelques Sauvages même, condamnés au supplice, demandèrent aux Moines qui les confessoient, où les Espagnols alloient demeurer en partant de ce Monde-ci: *Les Bons vont en Paradis*, répondoient les Convertisseurs. *Oh! dès que ces Barbares peuvent entrer dans le Ciel*, repliquoient les Indiens, *nous cédonz notre part de vos belles promesses; & crainte de nous trouver en si mauvaise compagnie, nous renonçons de bon cœur à notre Batême.*

Quant au nombre des Naturels que les Usurpateurs firent perir, il n'est pas facile d'en faire un calcul exact. Las Casas, Moine Dominiquain, Evêque de Chiapa dans le Mexique, & conséquemment Historien irréprochable, dit qu'en quarante ans ces Massacreurs, cette *Gent* sanguinaire, détruisit quinze millions d'Indiens. On peut juger à proportion de ce qu'ils ont fait dans le Nouveau Monde, depuis le Regne de Charles-Quint. Un Anglois de la même *Moinerie* que Las Casas assure qu'ils ont fait perir, en dix-sept ans, plus de trois millions d'Originaires dans l'Espagnole; & à les voir repandre le sang, ils en paroissent beaucoup plus avides que les Américains les plus sauvages qui ne vivoient que de chair humaine.

DES VILLES DE CUSCO ET DE LIMA.

VENONS maintenant à la description particulière de la Ville Impériale de Cuzco, que les Espagnols appellent la Grande, & qu'ils honorent de plusieurs autres titres pompeux. S'il faut s'en rapporter à un des Conquerans du Perou, Cuzco étoit une Ville également puissante & peuplée. Elle contenoit plus de cent mille maisons. Les rues, qu'on avoit disposées en croix, étoient droites, larges, & pavées. Il y avoit un Marché carré, une Citadelle fortifiée de trois murailles, une quantité incroyable de pierres massives, & non cimentées. On auroit dit que le Diable étoit l'Architecte d'une telle maçonnerie. Les rochers qu'on avoit assemblés, & mis les uns sur les autres pour élever & construire cette rare Ville, surpassoient, dit-on, toutes les merveilles de l'Antiquité. Plusieurs Ecrivains marquent qu'au milieu de Cuzco, il y avoit une grande Place qui aboutissoit à quatre rues qu'on nommoit Royales. Il y avoit de plus un Château construit de matériaux si prodigieusement grands & épais, que vingt bœufs avoient de la peine à tirer une pierre. Il faut avoir la foi historique pour croire cette circonstance. La Ville est située dans une vaste campagne environnée de hautes montagnes de tous côtes, & où coulent quatre ruisseaux qui arrosent toute la vallée, sans compter une fort belle fontaine dont on tire du sel abondamment. Le Climat en est également temperé toute l'année, ce qui fait que les habitans ne sont pas plus vêtus en Hiver qu'en Été. Les premières maisons qui la composent furent bâties au bas d'une Colline qui est entre l'Orient & le Septentrion; ainsi la Ville est divisée en haute & basse. Les Yncas en avoient partagé les quartiers selon les quatre parties de leur Empire. Les Sauvages soumis par Manco Capac devoient s'y loger, conformément aux lieux d'où ils étoient fortis; de sorte que ceux de l'Orient demeuroient à l'Orient, ceux de l'Occident à l'Occident, & ainsi des

autres. A mesure que l'on conquéroit de nouveaux Peuples, ils se logeoient selon la situation des Provinces d'où ils étoient venus. Ce qui se faisoit avec tant d'ordre, & en gardant si bien les proportions, qu'en considérant les quartiers, les avenues & les maisons de tant de Nations différentes, l'on voyoit tout l'état de ce grand Empire, comme dans une Carte particulière, en racourci. Chacun y observoit la manière de vivre de ses ancêtres, & chaque Nation y étoit distinguée par une espèce de Toque qu'elle portoit sur la tête, chacune à la mode de son País. Tout ce vaste Enclos, habité par les divers sujets de l'Empire, n'étoit, pour ainsi dire, que les fauxbourgs de la Ville, où les Yncas privilégiés, ni ceux du sang Royal ne demeuroient pas. Leur quartier, situé vers le Sud, étoit séparé de l'autre par un ruisseau; & chaque branche de cette illustre & nombreuse Famille avoit son canton particulier. On appelloit *Yncas* ou *Princes du sang*, tous ceux de la Race Royale indifféremment; & les Femmes s'appelloient *Pallas* ou *Princesses Royales*. Je ne dirai rien des anciens Edifices qu'on y voyoit, non plus que du Palais des Yncas; parce qu'ils furent presque tous détruits par les Espagnols, & qu'il n'en restoit plus que les mazes. Cette Ville est pourtant encore aujourd'hui assez grande, puis qu'on y compte plus de 30000. Communians, dont les trois quarts sont Indiens. On y fait de toutes sortes d'ouvrages de cuir, tant pour l'usage des hommes que pour les harnois des chevaux & des mules; & les Manufactures de toile de coton sont tort à celles de l'Europe. Cette Ville est encore renommée à présent par la grande quantité de tableaux & de peintures que les Indiens y font; & dont ils remplissent tout le Royaume, quelque mauvaises qu'elles soient. Elle avoit pour bornes à l'Orient & au Septentrion les Provinces d'Andesvia & de Cinciasuyo; au Midi & à l'Occident, celles de Collasuyo & de Condé-suyo. Cette Capitale est partagée en Havan Cuzco & Harim Cuzco, c'est-à-dire haut & bas Cuzco.

La Ville qui prime à présent dans le Perou, est Lima: elle est située dans une belle plaine au bas d'une vallée qu'on nommoit autrefois Rimal, du nom d'une fameuse Idole des Indiens qui rendoit de grands Oracles, d'où par corruption & par la difficulté que ces Peuples avoient de prononcer l'R aussi rudement que les Espagnols; est venu le mot Lima. Ce nom-là diffère de celui que son Fondateur lui imposa dans son établissement: car François Pizarre qui, en mille cinq cents trente-cinq, sous le Regne de Charles-Quint; jeta les premiers fondemens de cette Ville-là, l'avoit nommée la Ville des Rois; & cela en l'honneur de Don Carlos, & de Dona Juanna sa Mere, tous deux regnant conjointement en Castille. Peut-être aussi le Bâtisseur lui donna-t-il le nom de Los Reyes, parce que les Espagnols conquièrent cette belle & fertile vallée le jour des Rois. L'Escuillon des Armes de la Ville semble favoriser ces deux sentimens. Il porte trois couronnes d'or, deux & une, en champ d'azur, surmontées en chef d'un étoile rayonnante. Quelques-uns font entrer dans l'Escuillon les deux Colonnes d'Hercule; mais en plusieurs endroits elles ne paroissent que comme suport, avec ces deux mots, *Plus ultra*, plus outre, & les deux lettres I & K. pour exprimer les noms de *Juanna* & de *Karlos* dont elles sont initiales.

Les Espagnols, qui par une louable émulation font

font toujours fort attentifs à tous les dehors du culte, avant que de penser à aucun autre édifice, débuterent par tracer le plan de la maison du Seigneur, jettant à peu près au milieu de la Ville les fondemens d'une Eglise. Ensuite Pizarre le Fondateur traça les rues, distribua les Iles des maisons par quartiers de soixante-quatre toises en quarre. Douze Espagnols, qui en furent les premiers bourgeois sous la Régence, commencerent à s'y loger; après quoi trente hommes de Sar Gallaa, & quelques autres qui étoient à Xuuxca vinrent se joindre à eux, & formerent en tout le nombre de soixante & dix Habitans. Cette petite Pepinière a reçu avec le tems une copieuse benediction; car Lima est aujourd'hui la plus grande Ville de l'Amérique Méridionale.

La distribution du plan en est très-belle. Les rues sont parfaitement bien alignées, & de largeur commode. Au milieu de la Ville est la Place Royale; où tous les besoins publics se trouvent rassemblez. A l'Orient sont la Cathédrale & l'Archevêché: au Septentrion le Palais du Viceroy: à l'Occident la Justice; la Salle d'Armes & une suite de Porches uniformes. Enfin le côté du Midi est comme le précédent orné de Porches, & c'est où sont les boutiques des Marchands. Au milieu de la Place est une fontaine de bronze, ornée d'une belle statue de la Déesse à cent bouches, cette Renommée qui dit tout ce qu'elle fait & tout ce qu'elle ne fait point. Il y a de plus à cette fontaine huit Lions aussi de bronze, qui jettent de l'eau tout autour. Et de plus elle est cantonnée de quatre autres petits bassins fort riches, & d'un très-beau travail.

Dans le quartier près de la Place Royale, du côté du Nord, coule la Rivière de Lima, qui est presque toujours guéable, excepté en Été au tems des pluies de la montagne; & de la fonte des neiges. On la saigne en plusieurs endroits; pour arroser les campagnes, les rues, les jardins; & on la conduit dans la Ville par des aqueducs souterrains & couverts.

La partie que cette Rivière sépare du côté du Nord a communication avec le gros de la Ville par un pont de pierre, composé de cinq arcades d'assez bonne construction. Cet ouvrage fut construit sous la Vicéroyauté de *Montes Claros*: la rue qu'il enfile conduit directement à l'Eglise de St. Lazare, Paroisse d'un fauxbourg nommé Malambo; & se termine auprès de Lameda. Cet endroit-là est une promenade de cinq allées d'Orangers, longue environ de deux cens toises, dont la plus large est ornée de trois bassins de pierre pour les fontaines. La beauté de ces arbres toujours verts; les bonnes & agréables odeurs que les fleurs répandent presque toute l'année, & le concours des calèches qui s'y assemblent tous les jours à l'heure de la promenade, font de ce Cours un lieu de delices sur les cinq heures du soir.

Les tremblemens de terre qui arrivent fort souvent au Perou ont causé de grandes pertes à Lima, & tiennent les habitans dans une inquiétude continuelle. Le 17. de Juin 1678. il en fit un qui renversa une grande partie de la Ville, & principalement les Temples consacrez à la Vierge Mere de Dieu. Il semble, dit un Ecrivain Espagnol; que ce soit cette Reine des Cieux qui excite son Fils à faire tout ce desordre. Le 19. d'Octobre 1682. la terre trembla si violemment que Lima fut presque

tout-à-fait bouleversée. On delibera même s'il ne valoit pas mieux abandonner la place, & bâtir une nouvelle Ville dans un endroit plus sûr. On renouvelle tous les ans par des prières publiques la mémoire de ce terrible événement. Si l'on veut s'en rapporter à la credulité publique, un Moine de la Redemtion des Captifs ou de la Merci avoit prophétisé cet affreux accident. Cet Enthouaste courroit, dit-on, les rues, criant comme un autre Jonas, *Faites pénitence*. Ce tremblement fut si extraordinaire, qu'à chaque demi-quart d'heure ces horribles secousses recommençoient; si bien qu'en vingt-quatre heures on en compta plus de deux cens.

Il ne pleut jamais à Lima. C'est à cause de cette grande secheresse que les maisons ne sont couvertes que d'une simple natte posée de niveau, avec un doigt de cendre pour absorber l'humidité du brouillard; & même les demeures les plus magnifiques ne sont bâties que de briques crues; c'est-à-dire de terre paîtrie avec un peu d'herbe, & sechée simplement au Soleil; ce qui ne laisse pas de durer des centaines d'années; par la raison que l'eau n'y pénètre jamais.

Les murailles même de la Ville, qui doivent être un ouvrage éternel, ne sont pas construites d'une autre matière. Elles sont environ de vingt piés de hauteur, & neuf d'épaisseur au cordon. Ainsi dans tout le contour de la place, il n'y a pas un seul endroit assez large pour mettre une pièce de canon: d'où on presume avec fondement qu'on n'a bâti ces murailles que pour mettre la Ville hors d'insulte de la part des originaires du País.

Le nombre des Familles Espagnoles de Lima peut aller jusques à 9. mille blancs: les autres sont une bigarure de Mestices, de Mulâtres, de Nègres, & d'un peu d'Indiens. On fait monter les habitans à vingt-huit mille; & la Moinerie, engeance des plus pullulantes, tant mâle que femelle; occupe tout au moins un quart de la Ville.

Comme on compte les carrosses en Europe pour marquer la magnificence des Villes; ce sont à Lima les calèches, dont les mules sont l'attelage, qui font voir l'opulence de cette belle Ville. Il n'y a pas moins que quatre mille de ces voitures; & c'est de quoi l'on se sert ordinairement dans le País. Mais pour montrer les richesses de Lima, il ne faut que lire le détail suivant.

En mille six cens quatre-vingt-deux; à l'entrée du Duc de la Palma, qui venoit pour être installé dans son nouveau Gouvernement, les Marchands de cette Capitale firent paver les rues de la Mercad & de la Mercaderes par où le Viceroy devoit passer pour entrer dans la Place Royale où est le Palais; les Negocians, dis-je, firent paver ce chemin-là de lingots d'argent quintez, qui communiément pesent environ deux cens mars, longs de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq; & épais de deux à trois; ce qui, monnoye de France, revenoit plus ou moins à 80000000 d'écus, & à 320000000 de livres. Il est vrai que Lima est comme la depositaire des Trésors du Perou. Il y a quelque tems qu'on supputa qu'il s'y depenfoit six millions d'écus; savoir en combien de tems, mon Auteur l'a apparemment oublié. Mais il assure que ce bon tems-là n'est plus; & que depuis que le Commerce des François dans ce País-là y a fait baisser le prix des marchandises de l'Europe, on peut dire que Lima est déchuë de son ancienne opulence, & que cette Capitale est aujourd'hui pauvre en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois.

Ce changement de fortune ne laisse pourtant pas d'irriter plutôt la passion du luxe, que de l'affoiblir. La magnificence des habits domine dans les deux sexes, sur-tout chez les femmes où elle est énorme. Ces Dames ont une fureur non seulement pour les étoffes les plus riches, mais aussi pour les dentelles; pour les perles; & pour les pierreries. Il y a telle de ces Marchandes qui porte un petit Perou sur le corps; leurs bijoux & leur parure ne montant pas à moins qu'à deux

cens quarante mille livres: si bien que cette dépense exorbitante abîme les Epoux & les Amants. En général; les Femmes de Lima font d'un assez beau sang; elles ont des manières vives & engageantes, qui semblent leur être particulières: mais peut-être aussi, dit-on, doivent-elles une partie de leurs charmes à l'opposition des Mulâtresses, Noires, Indiennes & autres visages hideux, qui font le plus grand nombre dans le Pais.



11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

Carte du PARAGUAI, DU CHILI DU MERS DU SUD

Dressée sur les Mémoires les plus Nouveaux de

290

300

305

310

315

20

25

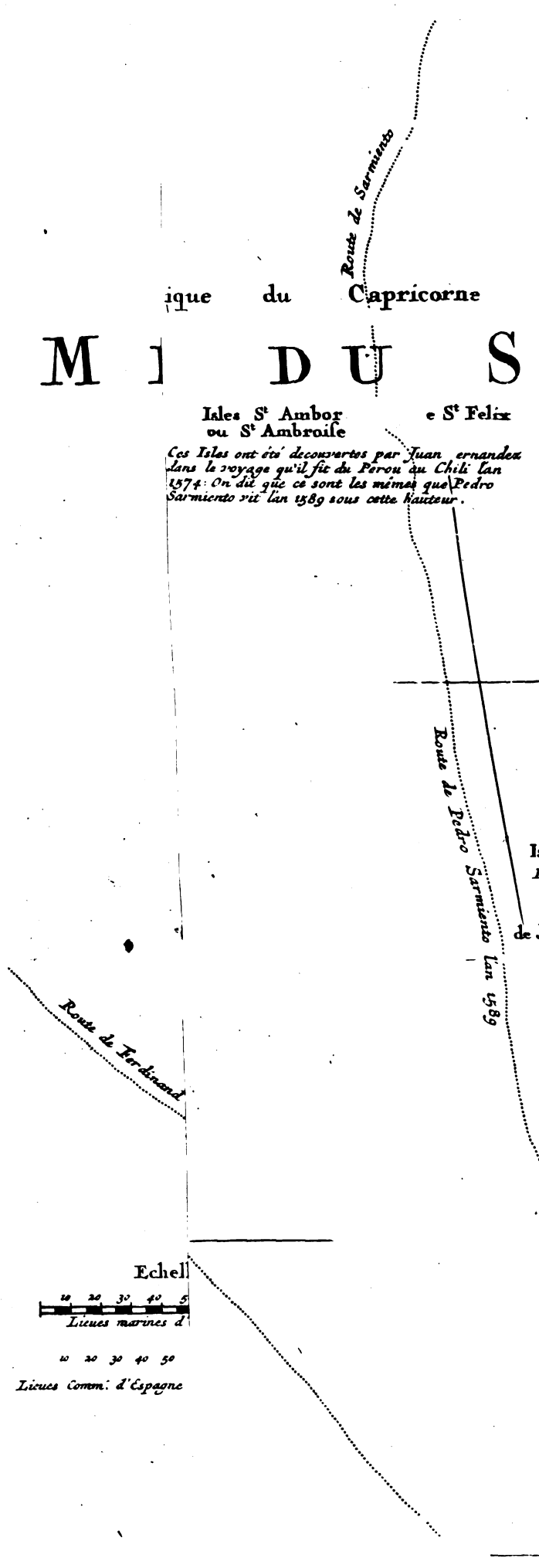
30

35

40

50

55

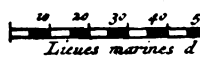


Isles S^t Ambrogio ou S^t Ambroise

Ces Isles ont été découvertes par Juan Hernandez dans le voyage qu'il fit du Perou au Chili l'an 1574. On dit que ce sont les mêmes que Pedro Sarmiento vit l'an 1589 sous cette hauteur.

Isles de Fernandez
I. de Tierra Anillaga ou Anillaga
I. de Fuera de Jean Fernandez

Echelle



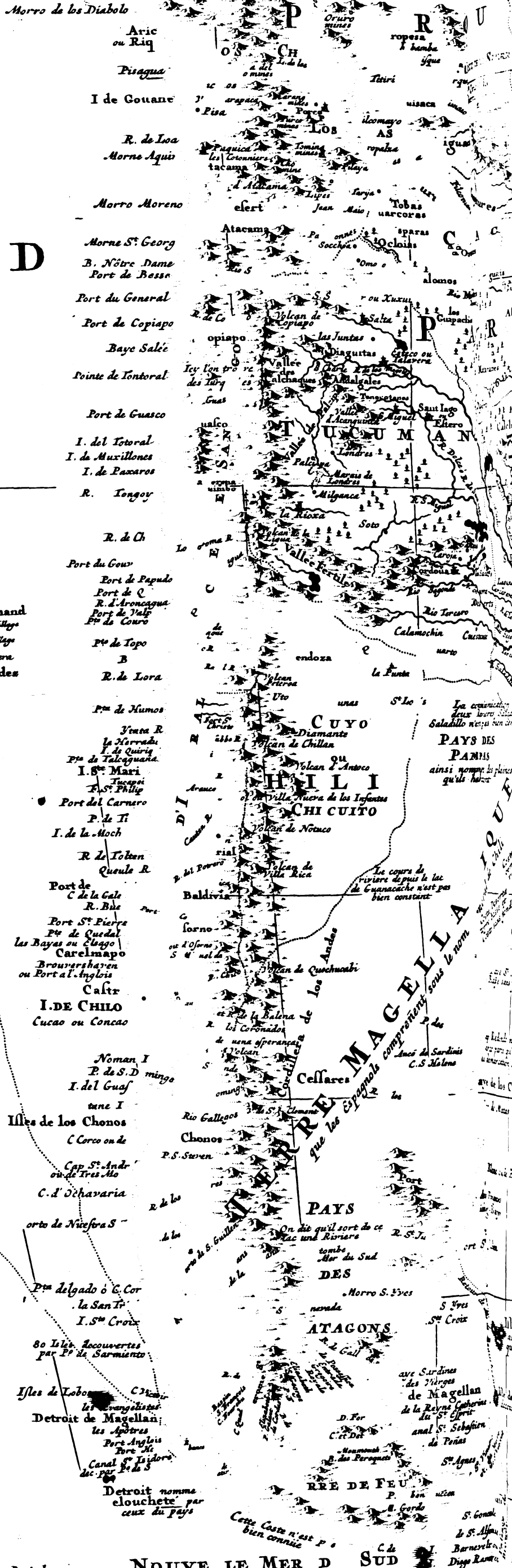
Lieues Comm. d'Espagne

PARAGUAY.

Le Paraguay est la plus Septentrionale de toutes celles de la grande Rivière de la Plata. Elle est assez fertile par le soin que ses habitants en ont de la cultiver. Ce sont les hommes qui labourent la terre qui font la moisson. Elles filent aussi le Coton, qui est en abondance, & s'en font des Vêtements. Les Espagnols habitent, & le reste est habité par des Sauvages.

Le Chili est un mot qui veut dire froid. on raconte que Don Diego d'Almagro, qui le découvrit en 1535, y perdit un bon nombre d'hommes dont la plupart demeurèrent gelés aussi bien sur la montagne des andes qui traversent tout le pays. Ces montagnes sont les plus hautes du monde, & néanmoins toujours couvertes de neiges. L'air est sur ces montagnes, chaud dans la Plaine, & froid sur la mer.

La Terre Magellanique Région presque inconnue située entre la grande Rivière de la Plata, au Septentrion, la Mer du Nord à l'Orient, le Détroit de Magellan au Midi, & la Mer du Sud à l'Occident.



Port découvert par F. Drake

NOUVEAU MER DU SUD découverte par Jacques le Maire

270

275

285

290

295

300

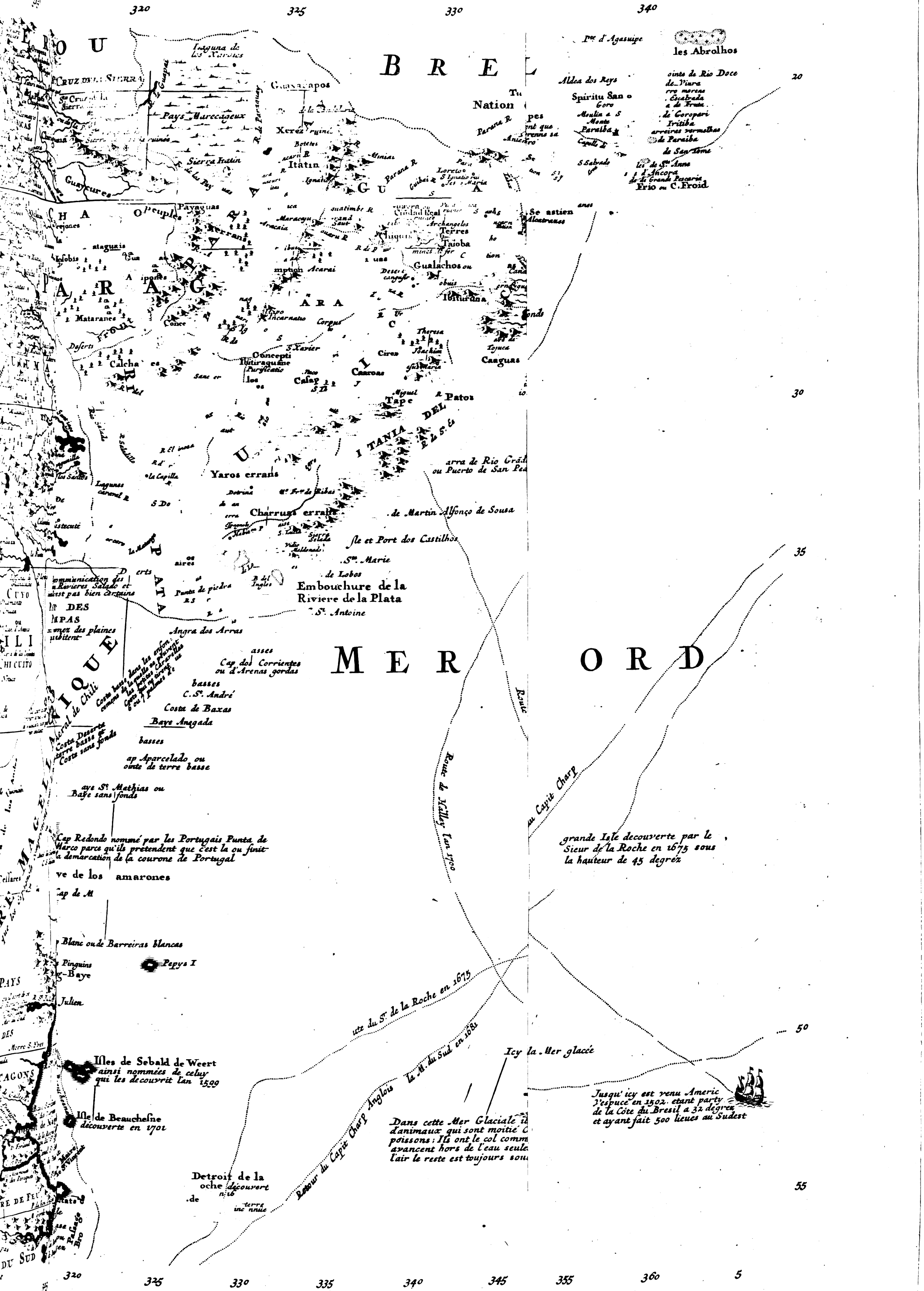
305

310

315

HILL, DU DETROIT DE LLAN & C.

Tom. VI. N. 33. Pag. 135.



320 325 330 340

B R E L

M E R O R D

grande Isle decouverte par le Sieur de la Roche en 1675 sous la hauteur de 45 degrez

Dans cette Mer Glaciale il y a plusieurs animaux qui sont moitié poissons: Ils ont le col comme les poissons: Ils avancent hors de l'eau seulement le reste est toujours sous l'eau.

Jusqu'icy est venu Americ Vespute en 1502. etant party de la Côte du Bresil a 32 degrez et ayant fait 500 lieues au Sudest



Communication des Bauxiers Salado et ainsi pas bien d'usage
 DES BIPAS
 sont des plaines subitentes
 Moral de Chili
 Cette baye dans les environs de la mer du Sud est si profonde qu'on y trouve des palmiers
 Costa basse
 Costa sans fonds
 Baye sans fonds
 Baye de los amarones
 Cap de M
 Blanc ou de Barreiras blancas
 Pinguins Baye
 Julien
 Isles de Sebald de Weert ainsi nommées de celui qui les decouvrit lan 1599
 Ile de Beauchefne decouverte en 1701
 Detroit de la Roche decouvert en 1688
 terre inc nue

320 325 330 335 340 345 355 360 5

DISSERTATION

SUR LE

CHILI

ET LE

BRÉSIL.

LE Chili s'appelle ainsi d'une vallée qui porte le même nom : les Espagnols le nomment Chilé, & les François par corruption disent Chili. On lui donne environ quatre cens vingt lieues de longueur du Nord au Sud, & de l'Est à l'Ouest cent cinquante de largeur, & pour l'ordinaire quatre-vingt dix. Ses bornes sont au Septentrion le Royaume du Perou; à l'Orient le Magellan dont il est divisé par une longue suite de montagnes, nommées en Espagnol *La Sierra Nueva-cada de los Andes*; au Midi la Terre Magellanique; & à l'Occident le País des Patagons.

Les Géographes conviennent que *Chili*, dans la langue du País, signifie *froid*; mais ils ne s'accordent pas sur la raison pour laquelle on a donné cette épithète à une contrée de la Perouane ou Amérique Méridionale. C'est, dit l'un, parce qu'il y fait un froid extraordinaire à cause de la situation, & quoique l'air y soit à peu près temperé comme en Espagne, cependant l'Hiver y est si rude qu'il tue les hommes & les bêtes. Un autre l'écrivain borne ce froid aux seules montagnes qui sont à l'Est & au Nord du Chili; & enfin on a donné, dit le troisième, le nom de *froid* à cette grande étendue de terre, parce que on n'y peut aller du Perou, que par des montagnes couvertes de neige, & par conséquent extraordinairement froides.

Jaques d'Almagre commença la decouverte du Chili; & Pierre de Baldivia la continua, en mil cinq cens trente-neuf. Le printems y commence au mois de Septembre, l'Été en Decembre, l'Automne en Mars, & l'Hiver en Juin. L'air y est temperé, & le País fertile. Il produit en abondance du froment, du vin & de l'or. Il y a entre ses limites plusieurs Provinces qu'on n'a point encore decouvert.

La première Ville du Gouvernement de Chili est Serena; ce fut Baldivia qui la fit bâtir; & on la nomme aussi Coquimbo, de la vallée ou elle est située. Drak étant entré dans le Port de cette Ville-là pour faire aiguade, trois cens Cavaliers & deux cens Fantassins parurent & l'obligerent de se retirer; le même Capitaine Anglois, aiant mouillé dans le Havre de Saint Jaques, prit un vaisseau où il trouva vingt-

Tom. VI.

cinq mille pesos qui appartenoient à Baldivia; puis ayant fait descente il brûla quelques maisons & une Chapelle. La Ville de Saint Jaques est à soixante lieues de celle de la Conception; & celle-ci à quatre lieues de Quilacoya d'où Baldivia fit tirer des mines, pendant son Gouvernement, une quantité d'or prodigieuse.

Ce Conquerant, Fondateur de l'Imperiale & de la Conception, revenu de cette dernière Ville, en 1551. fit construire trois Forts: l'un dans le Tacapel; le second dans le Puro; & l'autre dans l'Arauco, trois Provinces qui n'étoient qu'à huit lieues l'une de l'autre. Le but du Bâtisseur étoit de domter ces Peuples qui avoient toujours maintenu courageusement leur liberté contre les Peruviens. Mais le *Decouvreur* se mécomptoit du tout au tout: car ces braves Indiens ne pouvant souffrir ni l'esclavage ni les Espagnols, attaquèrent ces petites Forteresses & les détruisirent. Baldivia étant accouru à une de ces attaques pour contraindre les Assiegeans à se retirer, il y eut un rude choc; & l'Espagnol succomba. Aiant été pris dans le combat, les vainqueurs le traiterent, à la verité, cruellement & en vrais barbares; mais pourtant d'un supplice, à mon sens, bien convenable au Brigandage de ces sortes de Conquerans: on versa donc de l'or fondu dans la gorge & dans les oreilles du malheureux prisonnier: on fit de son crane un vaisseau à boire: & des trompettes des os de ses cuisses.

Outre les Villes du Chili dont on a fait mention, sont encore Baldivia que les Indiens brûlerent en 1599; los Infantes, Ville riche: Osorno, Chiloe ou Castro; Mendoza & Saint Jean de la Frontière, toutes deux bâties par Garcie de Mendoza, fils du Viceroy du Perou, Gouverneur de cette Province-là. Après la prise de Baldivia, l'Imperiale soutint le siège un an tout entier: mais enfin, la Garnison étant reduite à vingt Espagnols, les Chiliens s'emparèrent de la Place.

De treize Villes considerables, les Naturels en enleverent sept & les détruisirent. Les Habitans de ces Villes ruinées furent tous taillez en pièces. On fit pourtant grace au beau sexe; & la rançon de chaque femme étoit une paire d'étriers, ou d'épe-

M m

rons,

rons, ou une bride de Cheval ; on donnoit six femmes humaines pour une épée. Les Indiens trouvoient assez leur compte dans ce genre de trafic : ils se servirent de ces instrumens pour guerroyer contre les Espagnols ; & c'est ce qu'ils continuèrent avantageusement pendant quarante-deux ans, tems où le Gouverneur Vaidez eut l'adresse de conclure la paix avec eux.

Le Chili, aiant dans son voisinage plusieurs montagnes qui jettent du feu, ce qu'on nomme *Volcans*, on attribue à cela les horribles tremblemens de terre auxquels il est sujet. Il y en eut un si furieux qu'il renversa des Villes entières & des montagnes ; qu'il arrêta le cours des Rivières ; que la Mer sortant de ses bords, jetta les Vaisseaux à sec ; & que le bruit de cette furieuse secousse fut entendu à plus de trois cens lieues de la Côte.

Ces Peuples font grand cas de la force du corps : & si on en croit un Historien, ils prennent ordinairement pour leur Chef celui qui porte le plus longtemps un gros arbre sur les épaules.

Il n'y a point de Pais dans toute l'Amérique qui approche plus de l'Europe Meridionale, & sur tout de l'Espagne, que le Chili : situé entre la Zone Torride & le Tropique du Capricorne, on y jouit d'une agréable & féconde température de climat. Outre le Vin, le Blé, les Fruits & l'Or, productions qui, comme on a vu, viennent là en abondance, on y trouve encore beaucoup de bois de teinture, du miel & quantité d'Autruches. Depuis l'établissement des Espagnols, les Chevres y ont si bien multiplié, que, s'il faut s'en raporter aux Relations, on en tue plus de cinquante mille tous les ans, pour en avoir la peau & le suif.

Les Chiliens sont ambitieux, impatiens, hardis, braves & très-jaloux de la liberté ; de belle taille ; bien proportionnez, & d'ailleurs d'une force *athletique* ; aussi sont-ils durs & infatigables dans la peine & dans le travail. Ils exercent leurs enfans à la course, à la chasse & aux armes ; ce qui les aguerrit de bonne heure.

Comme je ne croi pas qu'on soit fâché de trouver ici le Christianisme des Chiliens, voici ce qu'un habile Voyageur nous en apprend. Aux environs de la Conception, peu d'Indiens professent serieusement l'Évangile, hors ceux qui sont sous le joug des Espagnols : encore ne sont-ils apparemment Chrétiens que de nom, n'ayant aucune connoissance de la Doctrine essentielle du Culte de l'Homme-Dieu. Ce qu'il y a de constant, c'est que ces Chrétiens mal instruits & ignorans venerent les Images jusqu'à l'Idolatrie : sans s'inquiéter de la manière relative ou absolue, ils metamorphosent les saintes figures en espèces de Divinités mortelles ; & ils font un grand mérite de leur porter de quoi faire bonne chère, superstition qui accommode trop les Officiers du Sanctuaire pour la battre en ruine. Ces bonnes gens ne peuvent s'élever au dessus du sensible ; & la distinction, la separation entre le corps & l'ame surpasse absolument leur foible portée. Comme les *Dogmatiseurs* se soucient fort peu de prêcher suivant la Foi Romaine, à ces Ouailles grossières, que dans la beatitude celeste les Saints voyent en Dieu ce qui se passe ici-bas ; que les prières & les vœux qu'on leur adresse, montant jusqu'à leurs oreilles, ils se rendent Intercesseurs ; & qu'enfin leurs Images ne sont que des signes pour retracer leurs actions ; il n'est pas étonnant qu'ils leur portent à boire & à manger, puisque les voyant magnifiquement

habiliez, & de plus encensez par les Espagnols, ils s'imaginent qu'ils ont aussi besoin d'alimens ; & que la fumée de l'encens ne suffit pas pour les repaître. Par la même raison les encensemens du prétendu Sacrifice & du Sacrement doivent produire un effet semblable chez ces Convertis, qui ont trop de bons sens pour le Catholicisme.

Les Indiens de la Frontière, sur tout le long de la Côte, seroient assez faciles à christianiser sans deux obstacles, la pluralité des femmes, & l'excès de boisson. Quelques-uns même se laissent baptemiser : mais ils ne sauroient se vaincre sur la Polygamie & sur l'ivrognerie. Houvansales Montero visitant son Diocèse en 1712. plus de quatre cens Indiens, persuadés que le motif de cette visite-là étoit de réduire leurs mariages à l'unité *feminine*, s'attrouperent ; & ils attendoient au delà du Biobio, le Prelat pour l'assassiner. Ce fut au Seigneur Evêque à éteindre bien vite le feu de son zèle Apostolique : sa Grandeur Pastorale declara à ces brebis rebelles, qu'il ne prétendoit les violenter en rien ; & cette timidité, qui n'étoit ni édifiante, ni d'un homme qui eût du goût pour le martire, le tira d'affaire.

A proprement parler, les Chiliens Originaires n'ont point de Religion. Un Jesuite de bonne foi, (c'est un oiseau bien rare !) Procureur des Missions que le Roi d'Espagne entretient en ce Pais-là, assura notre Voyageur, que ces Peuples étoient de vrais Athées ; qu'ils n'avoient nul objet d'adoration ; & qu'ils tournoient en plaisanterie le Catéchisme, & les *Prêchemens* des Apôtres *Tricornus*. Cela s'accorde bien mal avec les Lettres de ces Reverens, qui, par une pieuse imposture, écrivent en Europe, qu'ils font au Chili de grands & féconds exploits dans la milice Missionnaire.

Ce qui prouve l'irreligion des Chiliens, c'est qu'on n'a jamais trouvé chez eux ni Temple, ni Idole, ni aucun signe sensible de Culte & de Religion. Ce ne fut pas la même chose ailleurs : dans le Perou, par exemple, où on voit encore aujourd'hui les traces du Paganisme ; & sur tout le superbe & riche Temple du Soleil à Cuzco. Si les Chiliens ont quelque apparence de sortilege, ce n'est que pour le poison ; car ils sont grands Sorciers de ce côté-là. Ce qui est plaisant dans le genre contradictoire, c'est que, nonobstant l'Athéisme, & quoi qu'ils ne croient point d'ame immortelle, ils ne laissent point de croire une autre vie : autrement ils ne seroient pas si soigneux de fournir aux morts dans la sepulture tous les besoins des vivans. Les Curez Espagnols, loin de s'opposer à cet usage superstitieux, le tolerent volontiers chez leurs paroissiens originaires ; ils suppléent de bon cœur au peu d'appetit des défunts enterrez ; ils ont la charité de s'habiller pour eux ; & ce n'est pas le moindre endroit du Casuel *Curial*.

Chez les Chiliens qui ont rejeté le Batême, les femmes passent quelque tems sur le sepulchre de leurs Epoux, à leur faire la cuisine ; à les arroser, au lieu d'eau benite, d'une boisson nommée Chica ; & à préparer le bagage ; & cela dans la ferme persuasion que le mort fera très-longtems en chemin.

Il ne faut pas croire pour cela, que ces Peuples ayent la moindre idée d'un Être qui ne soit point materiel : ils regardent l'ame comme quelque chose de corporel, qui, après avoir traversé toutes les Mers, arrive en des endroits voluptueux & enchantez. Là les Hommes regorgeront de viandes & de boissons ; ils goûteront un plaisir venerien qui ne sera sujet ni à la génération, ni à l'épuisement. Leurs fem-

femmes feront toute leur occupation de servir leurs maris, & de se sacrifier pour leur contentement. En quoi donc consistera le Paradis de ces pauvres femmes? Apparemment elles partageront la bonne chère, cette volupté sans propagation, qui n'est pas un petit article, & tous les autres plaisirs de leurs conjoints: mais au bout du compte, elles travaillent comme des Esclaves, à toutes les fonctions du ménage; & dès-lors plus de Paradis.

Mais il faut tout dire: les Chiliens ne croient que confusément une sottise si grossière; & les plus raisonnables d'entr'eux la regardent comme telle; elle passe chez les Indiens pour un de ces monstres que l'imagination de l'Homme produit si souvent, & en tant d'espèces différentes. Quelques Espagnols prétendent que cette folle croyance est un reste gâté, corrompu, de la Doctrine que Saint Thomas avoit prêché au delà de la Cordillere: mais les raisons sur lesquelles ils s'appuient pour soutenir que cet Apôtre & Saint Barthelemi pénétrèrent jusques dans l'Amérique, sont si pitoiables, qu'elles ne méritent pas qu'on les raporte.

Les Indiens du Chili n'ont parmi eux ni Rois, ni Souverains qui leur prescrivent des Loix: chaque Chef de Famille est Maître chez lui; mais comme la Nation a multiplié, ces Chefs, par succession de tems, sont devenus Seigneurs d'un certain nombre de Vassaux qui vivent sous leur conduite; mais sans acheter la soumission, trop souvent l'esclavage, comme on fait par-tout, sans paier aucun tribut. Ces espèces de Princes sont nommez Caciques. Tous leurs droits, toute leur autorité consiste à commander pendant la guerre, & à tenir la balance de la Justice. Ils succèdent à cette Seigneurie par droit d'ainesse: chaque Cacique est indépendant: il est Maître absolu dans son district. On ne parle pas ici seulement des Chiliens qu'on nomme *Braves*, c'est-à-dire indomptez; mais aussi de ceux qu'on appelle de *Reduction*; car quoi que, par un Traité de Paix, ces Caciques aient bien voulu reconnoître le Roi d'Espagne pour leur Monarque, ou plutôt pour leur Oppresseur, ils ne sont engagez à rien qu'à fournir des hommes, pour aider à retablir les fortifications, & à se défendre contre les autres Indiens: c'est-à-dire pourtant, que ces Originaires sont obligez à secourir l'Usurpation contre leurs Compatriotes: si ce n'est pas toujours-là une pesante & honteuse servitude, j'avoue que je ne m'y connois point. On fait monter le nombre de ces *Reduits* à près de quinze cens Habitans.

Il n'en va pas ainsi des *Subjugez*, ou comme on les appelle dans le País, des *Tanacomas*: ceux-là doivent paier par tribut au Roi d'Espagne chacun la valeur de dix piastres par an, en espèces ou en denrées. On les emploie aussi à servir les Familles Espagnoles à qui Sa Majesté Catholique accorde, du bien d'autrui, ou par récompense, ou par vente, des Indiens qui sont obligez de servir comme valets, & non comme Esclaves: car outre la nourriture, on doit leur paier trente écus de salaire; & quand ils ont trop de cœur pour prendre un Maître, ils peuvent se dégager pour dix écus. Ces récompenses, ou achats vraiment tyranniques par rapport aux malheureux Indiens, portent à l'Espagnole, le beau & noble titre de *Commanderie*. Leur âge de service est depuis seize jusqu'à cinquante ans: au dessus & au dessous ils ont leur liberté.

Outre les Indiens de Commanderie, les Espagnols, ce n'est que dans le Chili, en ont à leur service, qu'ils

achètent, comme Esclaves, des Originaires libres: car ceux-ci sont d'un assez mauvais naturel pour vendre leurs Enfants à leurs Tirans: & cela pour du Vin, pour des Armes, pour de la Clinquaille, & autres marchandises. Comme c'est un abus toléré contre les Ordonnances du Roi d'Espagne, cet esclavage n'est pas si rude qu'en Afrique: les Maîtres ne peuvent revendre qu'en cachette, & que du consentement de l'Esclave; & celui-ci, avec une Lettre d'*Amparo*, c'est-à-dire de *Protection*, est en droit de revendiquer sa liberté. C'est pour cela que dans chaque Ville, & dans l'Audience de Saint Jacques, il y a un Protecteur des Indiens auquel il leur est permis de s'adresser.

C'est aussi par la raison de tolérance, que les enfants des Esclaves ne suivent point le sort du ventre, quand leur Pere est valet de *Commanderie*, parce que, ce dernier étant permis, les avantages lui doivent tomber préferablement à l'autre. Le mélange du sang Espagnol affranchit ceux que le Pere veut bien reconnoître, & donne droit aux *Mestices*, ou fils d'un Espagnol & d'une Indienne, de porter du linge.

Pour connoître la source de cette espèce d'esclavage, il faut remonter à la Conquête du Perou. Les particuliers qui inventerent cette sorte de servitude, devoient, par leur convention avec le Roi d'Espagne, avoir les Indiens pour Esclaves pendant toute leur vie, après laquelle ils tomberoient aux aînez des Familles, ou à leurs Femmes s'ils ne laissoient point de posterité. Il y avoit là une ombre d'équité, non seulement pour récompenser le courage & les fatigues des *Decouvreurs*; mais aussi parce que ces Conquerans avoient entrepris & poursuivi cette guerre à leurs dépens. Cependant, comme ces Maîtres en agissoient en barbares avec leurs Esclaves, quelques bonnes ames, touchées de compassion, remontrèrent fortement à la Cour, qu'on accabloit, qu'on opprimoit ces Infortunez par d'horribles exactions; qu'on exerçoit sur leurs personnes des cruautés affreuses; qu'on alloit même jusqu'à les faire expirer dans les tourmens.

On fit attention à ce desordre; & pour y remédier on envoya un nouveau Gouverneur avec ordre de décharger de toute imposition les Indiens, & de leur rendre la liberté. Mais comme la principale richesse des Colonies consiste dans le grand nombre d'Esclaves, principalement chez la Nation Espagnole qui abhorre la peine & le travail des mains; la plupart refuserent d'obéir à des ordres qui leur parurent trop severes, & dont l'exécution les auroit mis à la betace. Ces Espagnols ne voulurent donc pas reconnoître le nouveau Gouverneur, ce qui donna lieu à tous ces troubles, à tous ces meurtres que nous avons vu dans le Perou.

Enfin, pour trouver un adoucissement à l'esclavage des Indiens, & ne pas ruiner les Espagnols, le Roi s'appropriâ les Naturels dont les Maîtres mourroient, & les donna, pour récompense, aux Officiers, ou à d'autres, aux conditions que j'ai dit.

Cet Esclavage de Commanderie a donné lieu à des guerres sanglantes & ruineuses entre les Espagnols & les Chiliens. Ceux-ci vouloient bien reconnoître le Roi d'Espagne pour leur Souverain: mais, comme gens sensés, ils vouloient conserver leur liberté. Ces Peuples ne firent la paix qu'à cette condition-là, il y a vingt-cinq ou trente ans: mais ils eussent encore bien mieux fait, s'ils s'étoient conservé la maîtrise & la possession de leur País.

Quoique ces Peuples soient Sauvages, ils savent
Mm 2 très-

très-bien s'accorder sur l'Intérêt commun. Ils s'assemblent avec les plus anciens & les plus expérimentez; & s'il s'agit de guerre, ils choisissent sans brigue, sans partialité, un Général connu par son mérite, par sa valeur; & ils lui obéissent exactement. Ce fut par leur bonne conduite, & par leur courage, qu'ils repoussèrent autrefois les Monarques du Perou; & que bornant les progrès des Espagnols, ils les ont arrêtés à la Rivière de Biobio, & aux montagnes de la Cordillere.

La manière dont ils s'assemblent, la voici: ils choisissent une belle Campagne; ils s'y rendent tous bien pourvus de munition bachique; & dès que la buvette est en train, le plus ancien, ou celui qui, par quelque autre titre, a droit de haranguer, propose l'affaire en question, & dit son sentiment avec beaucoup de force; car on leur attribue une Rhetorique naturelle: la harangue finie, on délibère à la pluralité des suffrages; on publie la conclusion au bruit du tambour; il y a trois jours pour y penser; & si dans cet intervalle, il ne se trouve point d'obstacle, la résolution est confirmée; on prend toutes les mesures que la prudence peut inspirer; puis on procède vigoureusement à l'exécution du projet.

Les mesures communes ne sont guère embarrassantes: car les Caciques ne fournissent rien à leurs Vassaux pour la guerre. Les aiant une fois avertis, chaque Guerrier se munit d'un petit sac de farine d'Orge, ou de Maïs, qu'ils detrempent avec de l'eau; & ils en subsistent pendant plusieurs jours. Chacun a aussi son cheval & ses armes, toutes prêtes; si bien qu'ils forment une Armée tout d'un coup, & sans préparatifs. Pour éviter la surprise, dans chaque Cacicat & sur la plus haute éminence, il y a toujours une trompe faite de cornes de bœuf. Ainsi quand il survient quelque affaire, on sonne de cet instrument qu'on entend de deux lieues à la ronde, & comme on fait de quoi il s'agit, chacun se rend à son poste.

Les *Outils* meurtriers que nos Chiliens emploient ordinairement dans la *Tuerie* militaire, sont la pique, & la lance, au maniment de laquelle ils excellent: plusieurs ont des hallebardes qu'ils ont pris aux Espagnols; & ceux-ci leur vendent aussi des sabres: en quoi, dit l'Ecrivain, ils manquent de Politique; car il est à craindre qu'un jour ils ne soient fouettés de leurs propres verges. Les Chiliens se servent aussi dans le combat, mais plus rarement, de dards, de fleches, de massues, de frondes, de laqs de cuir, qu'ils manient si adroitement, qu'ils enlacent un cheval à la course par telle partie qu'ils veulent. Ceux qui manquent de fer pour les fleches, se servent d'un certain bois, qui, étant durci au feu, vaut presque l'acier. A force de faire la guerre aux Espagnols, ces Originaires du Pais ont gagné des cuirasses, avec l'armure complete; ceux qui n'en ont point, s'en font de cuir cru qui résiste à l'épée; & ils ont un avantage, c'est que leurs cuirasses sont plus légères & moins embarrassantes. Au reste, ils n'ont point d'armes uniformes; chacun se servant à son gré de celles dont il entend mieux l'usage.

Leur manière de combattre, c'est de former des Escadrons par files de quatre-vingt ou cent hommes: les uns Piquiers, les autres Archers entremêlez; & quand les premiers sont forcez, ils se succèdent les uns aux autres avec tant de vitesse, qu'on ne diroit pas qu'ils ont été rompus. Ils ont toujours soin de s'assurer une retraite; c'est près des Lacs & des Marais; & ils y sont plus en sûreté que dans la meilleure Forteresse. Ils marchent au combat avec

beaucoup de fierté au son de leur tambour, avec des armes peintes, la tête ornée de pennaches de plumes. Avant la Bataille, le Général fait ordinairement une harangue: ensuite, émus de ce Discours fait à l'éloquence Indienne, tous frappent des piez, & poussent tous des hurlemens effroyables; & cela pour s'animer contre l'ennemi.

Sont-ils contrains de se fortifier? ils se paliffadent; ou, retranchent derrière de gros arbres, ils creusent devant de distance en distance, des puits; il en hérissent le fond avec des pieux plantés la pointe en haut, & garnis d'épines; puis ils les couvrent de gazon, en sorte qu'il n'y paroît rien. Malheur à ceux qui y tombent! Car alors, ces Barbares, ne respirant que vengeance & que carnage, se jettent, comme des enragez, sur le pauvre prisonnier: ils le déchirent; ils lui arrachent le cœur, le coupent par morceaux; & ils en boivent le sang. Quand cette déplorable victime de la fureur est d'un rang distingué dans son parti, on en expose quelque tems la tête au bout d'une lance; ensuite, ils font du crâne une tasse dont ils se servent, & qu'ils gardent précieusement comme une marque de triomphe. Ils convertissent en flûtes les os des jambes; & ces funestes instrumens de musique sont pour leurs réjouissances, qui ne sont que d'affreuses ivrogneries; & ces joies durent autant que la boisson. Cette crapule est tellement de leur goût, que ceux qui sont Chrétiens, célèbrent, ou pour mieux dire, profanent de cette manière-là les jours consacrez dans la Catholicité prétendue.

Notre Voyageur en fut un jour témoin oculaire. Les Esclaves de Commanderie solemnisoient la Fête de Saint Pierre, Patron de deux Espagnols. Après avoir assisté à ce que l'Eglise Romaine appelle le Saint Sacrifice de la Messe, ces Domestiques amphibies montent à cheval pour courir la poule, à peu près comme on court l'oye en France. Il y a pourtant une différence, c'est qu'au Chili, tous se jettent sur celui qui emporte la tête de la volaille, pour l'arracher, & la présenter au Heros de la Fête. Comme ces Coureurs alloient à toute bride, ils se heurtoient pour enlever le morceau; & ne laissoient pas néanmoins de ramasser fort adroitement tout ce qu'ils avoient fait tomber.

La course finie, les Cavaliers descendirent pour le repas. Quel festin! Les apprêts étoient bon nombre de tasses, disposées en cercle sur la prairie, & pleines de pain trempé dans une sausse composée de Vin & de Maïs. Alors les Indiens qui traitoient, apportèrent à chaque convié une canne de Bambou, longue de dix-huit à vingt piez, garnie de pain, de viande, & de pommes attachées tout autour. Ensuite après avoir fait en cadence le circuit des mets, on présenta un petit Etendart rouge & traversé d'une croix blanche, à celui qui devoit complimenter les conviez. Ceux-ci de leur côté choisirent un des leurs pour répondre; & ces deux Messieurs se dirent tant de belles choses, que les complimens reciproques durèrent plus d'une heure. La raison de cette longueur, c'est que leur stile est si diffus, que sur le moindre sujet ils remontent à la source, & font cent écarts qui ne font rien à la chose.

Après le repas, ils monterent sur une espèce d'échafaut, fait en amphitheatre, l'étendart au milieu, & chacun sa canne auprès de soi. Là, parez de plumes d'Autruches, & d'autres oiseaux de couleur vive, bien arrangées sur le bonnet, ils entonnerent une Musique, au son de deux Instrumens faits d'un mor-

morceau de bois percé d'un seul trou ; dans lequel en soufflant plus ou moins, ils forment des sons différens.

Pendant cette symphonie, les Femmes leur donnoient à boire dans un ustensile de bois, long d'environ deux piez, fait d'une tasse emmanchée d'un côté, & d'un long bec de l'autre, creusé d'un petit canal, fait en serpentant, afin que la liqueur coule à longs traits par un petit trou. Avec cet Instrument de débauche ils s'enivrent jusqu'à perdre leur peu de raison : ils chantent continuellement, & tous ensemble ; mais d'un chant si peu modulé, que trois notes suffisoient pour l'exprimer tout entier. Ce qu'ils chantent n'a ni rime ni cadence ; & c'est ce qui leur vient dans l'esprit. Tantôt ils racontent les prouesses de leurs Peres ; tantôt ils vantent la beauté de leurs Familles ; mais sur tout ils se recrient fort dans ces concerts sur la réjouissance présente.

Tant que la source du *Bachicisme* ne tarit point, ils font cette vie-là jour & nuit ; or la boisson dure longtems ; car outre que le Heros de la Fête en fournit abondamment, chacun apporte sa provision, tant les conviez que les survenans. Ainsi ils boivent & chantent quelquefois quinze jours sans relâche. Ceux qui succombent sous le poids de l'Ivrognerie, ne sortent pas pour cela de la lice : ces braves Champions, après avoir cuvé leur crapule dans la boue & dans l'ordure, remontent vaillamment sur la Scène ; ils y remplissent les places vacantes, & recommencent sur nouveaux frais.

On les a vu se relever ainsi jour & nuit, sans qu'une grosse pluie & un grand vent pussent les détourner pendant trois fois vingt-quatre heures. Ceux qui n'ont point de place sur le Theatre, chantent en bas & dansent autour avec les Femmes : on peut nommer danse, marcher deux à deux en se courbant & se redressant un peu vite, comme pour sauter sans perdre terre. Leur danse en rond approche de la nôtre.

Les Chiliens sont si passionnez pour de telles débauches, qu'ils appellent *Cahouin Touhan*, & les Espagnols *Borrachera*, Ivrognerie : ils en font, dis-je, si passionnez, qu'elles accompagnent toujours leurs deliberations importantes. Moyen admirable pour faire presider la Sagesse à leurs Conseils ! Ils ont pourtant la précaution de destiner une partie de leurs gens à les garder, pendant que l'autre se plonge dans la boisson. Les Originaires, bien ou mal *christianisez*, ne sauroient gagner sur eux de renoncer à ce brutal & ridicule divertissement ; on a beau les moraliser là-dessus, le mauvais penchant & la force de l'habitude l'emportent toujours. Cependant ces Fêtes-là sont d'autant plus opposées à la profession de l'Evangile, qu'elles produisent occasionnellement des actions criminelles & d'autres desordres que l'ivresse. En effet, c'est pendant ces jours tumultueux que les brouilleries & les demêlez se reveillent, & que la discorde joue son jeu à découvert. On assure même qu'ils renvoyent jusqu'au Cahouin Touhan les effets de leur haine & de leur vengeance, afin que tuant leurs ennemis dans la boisson, ils paroissent plus excusables. D'autres poussent l'Ivrognerie si loin, qu'ils meurent sur le champ de bataille. Ce qui est bien remarquable, c'est que, nonobstant ces grands & frequens excès, ils ne laissent pas de vivre des cent ans, tant ils sont forts & robustes ; c'est par la même raison qu'ils s'endurcissent à toutes les injures de l'air, & qu'ils supportent longtems & sans peine la faim & la soif dans la guerre & dans les voyages.

Ils vivent ordinairement chez eux de Taupinambours ou Pommes de terre ; ils les nomment *Papas* ; de Mais en épi, simplement bouilli ou rôti ; de che-

Tom. VI.

val, de mulet ; mais fort rarement de bœuf, trouvant que cette dernière viande leur donne la colique. Ils mangent le Mais de différentes manières, bouilli à l'eau, rôti au sable dans un pot de terre, & puis mis en farine, qu'ils détrempe avec de l'eau : si on peut la boire, c'est leur *Oulipo* ; quand elle est en farine assaisonnée de piment & de sel, ils nomment cette partie *Kubult*.

Pour moudre le Mais rôti, ils ont, au lieu de moulin, des pierres ovales, longues environ de deux piez, sur lesquelles, avec une autre pierre de huit à dix pouces, ils écrasent ce grain à genoux & à force de bras ; c'est le travail du beau sexe. Cette farine-là fait toute leur provision pour la guerre. Lorsqu'ils trouvent de l'eau, ils font leur bouillie claire dans leur *Guampo*, c'est une corne qu'ils tiennent toujours pendue à l'arçon de la selle ; si bien qu'ils peuvent à la fois boire & manger sans s'arrêter.

Leur boisson ordinaire est cette Chica, dont on a parlé : ils en font de plusieurs sortes ; la plus commune est celle de Mais qu'ils font tremper jusqu'à ce que le grain crève comme pour la bière : ensuite, on le fait bouillir, & on en boit l'eau froide. La meilleure Chica se fait avec du Mais maché par de vieilles femmes dont la salive cause une fermentation, comme le levain dans la pâte. Les Chiliens en composent aussi quantité avec des pommes, en manière de cidre. Mais la plus forte & la plus estimée est celle qui se fait avec la graine d'un arbre nommé *Ovinian*, presque semblable au Genievre pour la grosseur & pour le goût ; elle donne à l'eau une couleur de vin de Bourgogne ; & cette eau-là est une liqueur forte dont l'ivresse dure longtems. Ces Peuples, quand ils prennent leur repas en famille, sont en rond, ventre à terre, & appuyez sur leurs coudes ; les femmes sont obligées de servir les maris.

Les Indiens du Chili sont grands, les membres gros, l'estomac & le visage larges, la couleur tirant sur le cuivre rouge, sans barbe, assez degoutans, les cheveux gros comme du crin, & plats. Ils s'habillent si simplement, que ce n'est pas la peine de dire qu'ils sont vêtus. Ils ont jusqu'à la moitié du corps une chemise tellement cousue, qu'il n'y a que le passage de la tête & d'un bras pour la mettre ; & pour tout autre habillement, une espèce de culote qui est ouverte le long des cuisses. Pour se garantir de la pluie, ou leur robe de cérémonie, c'est un manteau long comme un tapis de table : ce surtout est sans aucun travail, il y a seulement au milieu un trou pour passer la tête ; c'est comme une tunique. Ils n'ont pour l'ordinaire ni chaussure, ni coiffure : mais quand la nécessité ou la bienveillance exigent le contraire, ils portent un bonnet d'où pend un collet qui descend sur les épaules ; & une espèce de brodequins ou gamaches de laine : rien aux piez : mais quand ils marchent dans un chemin pierreux, ils ont des sandales de couroyes ou de jonc, qu'ils nomment *Ojoia*.

L'habit des Femmes est une robe longue sans manches : étant ouverte d'un côté, elles la croisent avec une ceinture sous la gorge & sur les épaules par deux crochets d'argent, avec des plaques du même metal de trois à quatre pouces de diamètre : ce vêtement qu'on appelle *Choui*, est toujours bleu, ou de couleur brune tirant sur le noir. Dans les Villes elles mettent par dessus une jupe, & une autre parure nommée *Revos* ; en Campagne elles se couvrent d'une petite pièce d'étoffe carrée, qu'elles nomment *Iquella* : les deux côtes tiennent sur le sein par une grande éguille d'argent qui a une tête plate de quatre à cinq pouces de diamètre, nommée *Toupos*.

N n

Les

Les Chiliennes ont les cheveux longs, souvent trefsez par derrière, coupez courts par devant, & aux oreilles des plaques d'argent de deux pouces en quarré comme des pendants d'oreilles, ce qu'ils nomment *Oupelles*. Suivant un Historien, les Dames Romaines portoient anciennement une parure à peu près semblable, & qu'elles faisoient tenir avec un crochet.

Les Chiliens & leurs voisins ne s'embarassent point des Ordres, ni des Régles d'Architecture; & la magnificence, ou la propreté des ameublemens ne les touche point. Heureusement exempts de ce luxe, de cette vanité dont les aveugles mortels s'entêtent sottement dans un passage aussi court que celui de la vie, ils ne cherchent qu'à se mettre à couvert. Leur logement n'est jamais qu'une Cabane de branches d'arbres; & pourvu qu'elle puisse contenir une famille, cela leur suffit. Cette maison rustique n'étant meublée que d'un petit coffre, & de quelques peaux de mouton pour se coucher, il ne leur faut pas beaucoup de place.

Toutes leurs maisons sont dispersées çà & là; & jamais ils ne s'approchent pour vivre en Société. Ainsi il n'y a dans tout le Chili ni Ville ni Village des Naturels du Pais. Ils tiennent même si peu à leurs *Tabernacles*, que quand l'envie leur prend de changer, ils se contentent aussi-tôt, soit en laissant-là leur Cabane, soit en la transplantant. Aussi le grand secret pour les détruire, n'est pas de les aller chercher: il ne faut que se poster avec quelques Troupes au milieu du Pais, ravager les Campagnes, faire obstacle aux semailles, & prendre leur bétail.

Cette dispersion des Originaires fait paroître le Pais destitué d'Habitans: c'est pourtant tout le contraire; le Pais est très-peuplé, & les Familles fort nombreuses. La Polygamie grossit beaucoup les Familles chez ces Peuples; & comme ils font un indigne & honteux trafic de leur sang, plus ils ont d'enfans, plus ils sont riches. Sur tout les filles les accommodent le mieux, par la raison qu'on les marie par vente comme une marchandise: cela rend leur condition pitoyable; car ces Messieurs les époux, comme acheteurs, traitent leurs moitez en Esclaves: dès qu'ils n'en veulent plus, ils les revendent sans façon; & dans le ménage on les occupe aux plus rudes travaux de la Campagne. Les Hommes bêchent seulement la terre une fois l'an pour faire les semailles, & planter des legumes: puis après ce travail, ils s'assemblent, boivent, se divertent & se reposent; les pauvres femmes étant chargées de tout le reste.

La femme qui couche avec le Maître a l'honneur ce jour-là de lui faire la cuisine: cette Favorite tâche de bien payer sa bonne nuit en faisant grand'chère à son bienfaiteur: mais aussi c'est à elle à seller & brider le cheval, ce qu'apparemment elle feroit toujours volontiers au même prix. A propos de montures, les Chiliens sont si accoutumés à ne point marcher, que n'eussent-ils que deux cens pas à faire, ils ne sont pas gens à aller à pié. Ils entendent très-bien le manege: on les voit monter & descendre par des endroits si escarpez, que les chevaux d'Europe ne pourroient pas s'y tenir sans charge. Forcez dans une défaite à fuir dans les Bois, ils se mettent sous le ventre du cheval, pour n'être pas déchirez par les branches. Leur selle est une double peau de mouton, qui leur sert de nuit à se coucher en Campagne; & les étriers sont des sabots de bois carrez, tels que les Espagnols en ont d'argent pour la parade, qui valent jusqu'à quatre & cinq cens écus.

La manière dont on negocie au Chili merite d'être rapportée. On va droit chez le Cacique; & on se pre-

sente devant sa face sans parler. Alors cette figure de Prince apostrophant l'Européen, *Te voilà donc venu?* lui dit-il. L'autre répondant affirmativement, *Que m'apportes-tu?* reprend le Seigneur. *Du Vin*, replique le Negociant; car c'est le present essentiel; c'est par cette offrande-là qu'on doit débiter & faire le salut, ce qui n'empêche pas les autres liberalitez. A ce mot de Vin, *Sois donc le très-bien venu*, dit le Phantôme de Monarque. En même tems il loge l'Etranger près de son Palais ou Cabane; & à peine y est-il que les Femmes & les Enfans de la Famille Royale entrent, souhaitent la bien-venue au nouvel hôte; & le tout pour avoir un present qu'on n'oseroit ne pas donner, quand ce ne seroit qu'une bagatelle.

Ensuite le Cacique fait rassembler, au son d'une trompe, ses sujets dispersés; & on leur donne avis, de la part du Souverain, qu'il est arrivé à la Cour un Marchand avec qui Son Altesse, car Majesté feroit trop, leur permet de trafiquer. Sur cela les *Troqueurs* accourent & visitent les marchandises. Matières tout-à-fait précieuses! Ouvrages de haute valeur! Ce sont des couteaux, des haches, des peignes, des aiguilles, des miroirs, des rubans, du fil &c. La marchandise du meilleur debit ce seroit le fuc de la grappe: mais l'usage du vin est trop dangereux chez les Chiliens: ils ont l'ivresse meurtrière; & même quelquefois la boisson les rendant furieux, ils s'immolent au Dieu de la Tonne.

Quand on est convenu des échanges, les Acheteurs emportent chez eux les marchandises sans faire la moindre mention du payement: si bien qu'il arrive par là que le Marchand a tout livré sans savoir à qui, ni où prendre ce qui lui est dû. Il ne risque rien néanmoins: car parle-t-il de s'en aller? tout aussi-tôt le Cacique fait ressonner la corne *trompetante*; & chaque Débiteur amène son Troc. Ce sont tous animaux sauvages, comme mules, chèvres: mais principalement des bœufs, des vaches &c. Et parce que ce bétail est difficile à conduire, le Seigneur nomme des gens qui accompagnent l'étranger jusques sur la Frontière. Remarquons ici que la probité est de tout Pais; & qu'il y a, sinon en tout, du moins en beaucoup de choses, autant de police & de bonne foi chez ces Peuples, que chez les Nations qui se piquent le plus d'intelligence, de politesse & de bon Gouvernement.

D U B R E S I L.

C'est la partie la plus Orientale du Nouveau Monde. Elle s'étend du Septentrion à l'Orient le long de la Mer du Nord; mais ses bornes vers le Couchant sont encore à découvrir. Nos Géographes ne laissent pas de lui donner pour limites, au Midi, le Guaira; & à l'Occident le Paraguay & le Pais des Amazones. Le Bresil est situé entre le Cap Blanc, le plus proche de la Ligne Equinoxiale, & celui de Sainte Marie sur la Rivière de la Plata. Il fut découvert la dernière année du quinzième siècle par Alvare Cabral, ou Capral, Portugais, qui suivant la route le long de la Côte d'Afrique pour aller en Calcut, par ordre d'Emanuel Roi de Portugal, essuya une tempête qui par un heureux malheur, le jeta sur les Côtes du Pais dont il s'agit. Il y dressa une Colonne avec les Armes du Monarque son Maître; & il donna le nom de Sainte Croix à sa Decouverte. Selon un Ecrivain Espagnol, cette Region-là avoit été déjà trouvée par le nommé Vincent Jannez Pinçon; & peu de tems après par Diego de Lope. Que Capral ait été ou non le premier *Decouvreur*, il passe pour certain que le même Roi Emanuel y envoya Americ Vespuce pour mieux

mieux reconnoître après Cabral. On appelle cette Contrée Brésil ou Bois rouge, parce qu'il y vient abondamment: cet arbre, que les Naturels Brasi-liens nomment Arraboutan, a, pour sa hauteur & pour sa quantité de feuilles, quelque rapport avec le Chêne. On donne au Brésil, les uns quatre cens qua-tre-vingt-dix lieues, les autres cinq cens cinquante-fix lieues d'Allemagne de longueur; & huit cens lieues de Côtes.

Quoique le climat soit plus que médiocrement chaud, on ne laisse pas d'y respirer un air doux & fort sain; le terroir n'y rapporte pas beaucoup de grains, tels que sont le Mahis & le Millet: mais en re-compense il y a d'excellens pâturages; & la terre abonde en fruits & en légumes. Les Portugais y ont planté des Oranges, des Citrons, des Limons, & ces agréables rafraichissemens y viennent très-bien. On y cueille plusieurs espèces de racines étrangères à notre Europe: des Ananas, des Acajous, des Afati-cous, des Patates qui sont de grosses racines, du Ma-nioc, ou Mandioche, & de l'Aipi; ces deux derniè-res servant à faire de la bouillie & du pain. La plus grande fertilité du País est en cannes de sucre; & il y croit aussi quantité de Tabac.

Outre les bêtes tant à poil qu'à plume, tant domes-tiques que sauvages, qui nous sont connues, il y en a de rares & de singulieres: par exemple, la Tatusie qui porte sur le dos une armure d'écaille, dont elle est si bien couverte qu'on ne lui voit que la tête: la Pi-gritie ou Paresse, bête grosse à peu près comme un Renard: cet animal est, je croi, unique dans son genre: ne faisant aucun usage de ses pattes, non pas même apparemment dans le peril, il se traîne sur le ventre; & son allure est si lente, qu'il met quinze jours à faire cent pas.

Les Serpens, les Couleuvres, les Lezards, les Crapaux naissent là sans venin; & par une dispense de Mere Nature, on en mange en toute assurance. On vante ordinairement le Brésil, en ses Montagnes pour le bois de teinture; en ses Vallées pour le Ta-bac; en ses Plaines pour le Sucre; & enfin en ses Cô-tes pour les poissons volans: ces poissons s'élèvent en grandes troupes sur la Mer, comme les étour-neaux dans l'air: ils sont de la grosseur du harang, & leurs ailes ressemblent à celles des chauvefouris. On pêche aussi sur les mêmes Côtes certains poissons d'un goût exquis, & qu'on dit l'emporter en delica-tesse & en bonté sur tous les autres sujets de Neptu-ne: entr'autres la Dorade, la Bonite, l'Albacore &c.

Les Brésiliens, ou, si vous l'aimez mieux, Brasi-liens, jouissent communément d'une vie extraordi-nairement longue, ce qu'on attribue à l'air, aux eaux, & sur tout, à une disposition naturelle qui les éloigne de toute inquiétude & de tout chagrin. Il n'est pas rare d'en voir qui finissent leur course au bout d'un siècle & demi, privilège qui seroit bien considérable dans l'Espèce Humaine, si les maux n'entroient point ici bas en compensation avec les biens. Ces Peuples étant forts & robustes, aussi sont-ils capables des plus grandes fatigues; & une absti-nence de quatre jours ne les afoiblit point. En gé-néral ils sont cruels, vindicatifs, emportez, & hardis jusqu'à la témérité. Mais on distingue entre les habi-tans des Terres & ceux des Côtes: les premiers sont de vraies bêtes ferores, toujours en guerre avec leurs voisins; & mangeant de rage leurs ennemis: on leur attribue l'Art du *Grimoire* & la *Sorcellerie*: mais apparemment comme chez les Caraïbes, autre & ra-re Nation du Nouveau Monde, elle vaut bien un pe-tit écart.

Ces Caraïbes ne sont jamais malades qu'ils ne se croient enforcelez; & pour un petit mal de tête, pour un accès de Colique, ils cherchent dans leur esprit qui a pu se joindre au Diable pour leur faire ce mau-vais tour; & leur conjecture tombe toujours sur une femme, par la raison qu'étant fort lâches, ils n'ose-roient s'adresser à un homme. Celle qui a le malheur d'être soupçonnée, est perdue sans ressource; on a commencé par conclure sa mort: mais avant que de la tuer, il faut qu'elle passe par des tourmens horribles. Les parens & les amis se saisissent de la pauvre preve-nue, on l'oblige à creuser en plusieurs endroits jus-qu'à ce qu'elle ait trouvé son sortilège prétendu; & on la traite si cruellement, que souvent, pour se deli-vrer de ses boureaux, elle confesse ce qui n'est pas, & ramasse des morceaux de certains coquillages, avouant faussement que là git le secret diabolique. Alors les *Tourmenteurs*, s'écriant que c'est justement le reste de ce qu'ils ont mangé, se jettent sur la misera-ble; ils lui font des taillades sur le Corps; leurs dents d'Agouty la mettent tout en sang, puis la pendent par les piez, lui fourent du Piment, espèce de poivre très-fort, dans la nature, lui en frottent les yeux, & la laissent plusieurs jours sans manger. Enfin un de ces boureaux vient à demi ivre, qui lui casse la tête d'un coup de massue, & la jette à la Mer. Le Voyageur que le viens de faire parler, a été témoin oculaire de cet affreux spectacle, il fait cela pour en avoir sauvé deux des mains de ces Barbares. A votre avis, est-on plus raisonnable & plus humain dans notre Chrétienté quand on y brûle les Sorciers? Je m'en raporte au bon-sens, & je rentre au Brésil.

Ceux qui habitent le long des Côtes sont devenus plus sociables par la fréquentation des Européens; & si leurs Conquerans leur ont ravi le précieux trésor de la liberté, du moins ils les ont rendu capables du commerce de la vie humaine. Comme ces Peuples sont d'un tempérament qui est actif, ils aiment tous la danse & la chasse. Ils vont tout nus, & leur peau bar-bouillée de plusieurs couleurs, leur tient lieu d'habit & d'ornement. Leurs maisons sont des Cabanes dont ils sont eux-mêmes les Architectes; & ils ont pour lits des raifeaux de coton, suspendus, qu'ils nomment Amacas.

Entre les Originaires, & ceux qui habitent le mi-lieu du País, les plus remarquables sont les Topinam-bous, les Margajas, les Ouetacatas, les Paraibas, & les Tapouies. De toutes ces Nations, les unes sont gouvernées par un Maître qu'ils se donnent eux mê-mes, choisissant toujours le plus propre; & les autres, abandonnez entièrement à l'instinct machinal, ne connoissent ni Loix ni Conducteur. Les Brasi-liens n'ont ni Temples ni forme de Religion: Quelques-uns croient pourtant un Dieu qui tonne & qui fait tant de fracas là-haut; ils craignent aussi des Intelli-gences maléfaisantes qui se plaisent à tourmenter les malheureux mortels.

Il y a déjà longtems que le Portugal s'est emparé de toutes les Côtes du Brésil, & cette Couronne possède aussi environ soixante lieues dans les Terres. Les François avoient bonne envie de partager ce riche butin. Sans respecter la plaisante donation du Saint Pere Alexandre VI. au Roi de Portugal, ils firent une tentative en ces quartiers-là, en mille cinq cens cin-quante-cinq: le Chevalier de Villegagnon présidoit à l'entreprise, & il fit bâtir le Fort de Coligni à l'em-bouchure de Rio-Janeiro, en François la Rivière de Janvier, ainsi nommée parce que Diego de Solis y étoit en ce mois-là.

Dupont y mena une autre Flote l'année suivante:
N n 2 mais

mais en mille cinq cens cinquante-huit, les Portugais commandez par Emanuel de Sa s'emparerent de tout ce que les François avoient fait bâtir; & par une infigne perfidie, ils les égorgerent après leur avoir promis de les laisser aller.

En mille cinq cens quatre-vingt-quatre, Diego de Flores, Espagnol, prit Paraiba; & en chassa encore les François, dont les Petiguaires étoient si bons amis, que les deux Nations mêloient leur sang par le mariage.

En 1624, les Hollandois envoyerent une Flotte au Brésil, pour y faire des conquêtes sur les Portugais. Ils se rendirent maîtres de S. Salvador, qu'ils reperdirent l'année d'après. Mais dans la suite ils firent des progrès si considérables dans cette partie du Nouveau Monde, qu'ils s'y virent enfin les maîtres. En 1636, le Comte *Maurice de Nassau* fut nommé Gouverneur-général du Brésil. Quoiqu'il eût toutes les qualitez nécessaires pour affermir l'Etablissement des Hollandois, il fut rappelé en 1644, par la jalousie ou l'avarice des Directeurs de la Compagnie d'Occident. Il n'est point rare de voir une Société de Marchands exécuter avec vigueur une entreprise difficile, lorsqu'il s'agit d'un Etablissement lucratif; mais on ne voit gueres qu'ils ayent assez de connoissance du Gouvernement politique, pour s'assurer la possession de ce qu'ils ont acquis. L'avidité du gain leur fait perdre la plupart du tems, par une épargne mal-entendue, ce qu'une dépense faite à propos leur auroit conservé. C'est ce qui arriva dans cette occasion. La Compagnie ayant négligé d'envoyer au Brésil les secours nécessaires, & de prendre de justes mesures pour y assurer ses Conquêtes, les Portugais la dépouillerent peu à peu, & lui enleverent enfin en 1654. tout ce qui lui restoit: & par le Traité de Paix de 1661. ce riche Pais fut cédé à la Couronne de Portugal, dont il fait aujourd'hui le plus beau fleuron.

En nommant les Topinambous, ou pour parler plus doctement Tupin-Ambaoux, j'ai oublié la remarque curieuse d'un Historien: *Ils tiroient, dit-il, des poulets blancs des plumes qu'ils teignoient ensuite, & qu'ils appliquoient avec de la gomme sur le Corps; ce qui fit croire à ceux qui les virent, qu'ils étoient naturellement couverts de plumes comme des oiseaux.*

Autres particularitez du Brésil: Il s'y trouve un volatile, nommé Gonambuch: il n'est pas plus gros qu'une mouche; ses ailes brillent: mais, ce qui est presque incroyable, c'est que ce petit oiseau, s'il merite ce nom-là, chante aussi fort, & aussi mélodieusement que le Rossignol. Quelques-uns de ces Peuples rendent le Culte Divin à une Citrouille, qu'ils appellent Tamaraca. D'autres se croient horriblement persecutez du Diable, qui, à ce que je croi, a bien d'autres affaires, dans son Roiaume & au dehors, que de s'amu-

ser à tourmenter des gens qui sont à lui; ils l'appellent Aïnan. Un Crapaud bien rôti est pour ces Messieurs un excellent ragoût. Ils ne mangeoient jamais de Canard, persuadez que cette nourriture rend le corps pesant. Par le même endroit ils s'abstenoient de tout animal qui marche lentement, & des poissons qui ne nagent point vite. Ils terminoient leurs différens entre les parties; & defesoient aux desintéressés d'intervenir. Ils observoient exactement la peine du talion, soit pour les blessures, soit pour l'homicide.

Quoiqu'on n'ait encore connu que les Côtes du Brésil, on ne laisse pas de le partager en neuf Gouvernemens: les voici. La Province de Saint Vincent a une Ville de même nom: celle de la Rivière de Canibara ou Janeiro, lieu où les François s'étoient établis, à Saint Sebastien & Angra de Reïès dans le Continent: la Province du Saint Esprit; celle de Port-für, qui a une Ville du même nom, avec celles de Sainte Marie & de Sainte Croix: le cinquième Gouvernement est celui des Iles. Le sixième, de tous les Saints, où est la Ville de San Salvador, en Espagnol la Baya de todos los Santos, Capitale du Brésil Portugais. Olinde, Maurice Ville, & le Recif, sont dans le Pernambuc: Tamarcan & Paraiva sont dans les Gouvernemens qui portent les mêmes noms.

Le Recif est la plus forte Place du Brésil; les Hollandois y tenoient autrefois leurs magasins: c'est proprement un Rocher où commence une chaîne de montagnes qui continue plus de six cens lieues le long de la Côte de l'Amérique; & qui s'ouvrant d'espace en espace, forme des Ports où les Vaisseaux se mettent ordinairement à couvert des vagues qui sont furieuses en cette côte-là. Pernambuc est un autre Rocher attaché à la Terre-ferme, assez près d'Olinde; ce mot, qui est proprement Fernambouch, signifie bouche d'enfer.

Pour rassembler ici sommairement le bon & le mauvais de l'Amérique, ce Nouveau Monde fournit dans le Commerce, des Cuirs, des Castors, des Orignacs, des Singes, des Perroquets, de l'Indigo, de la Cochenille, du Mastic, de l'Aloès, du Chocolat, d'excellent baume, du bois de teinture, de l'Ebène, du Tabac, de la Sarsépareille, de la Caffé, du Gingembre, du Gayac, de l'Ecaille de Tortue, de l'Ambre gris, du Sucre; & ce qui met beaucoup plus que tout cela en mouvement l'avarice & l'insatiabilité du gain, l'Amérique produit en abondance, ces matières, tant estimées, tant adorées, tant recherchées, qu'on nomme Perles, Or & Argent.

Dans la plupart des Terres de ce vaste Continent, les Naturels ont des travers d'esprit, d'inclinations, & de conduite qui nous paroissent étranges: mais si nous savions nous rendre justice, ne se trouveroit-il point que très-souvent nous raisonnons aussi mal & aussi peu conséquemment qu'eux?

Digitized by Google

DISSERTATION

SUR

L' I L L E D E

MADAGASCAR.

ON appelle aussi Madagascar, l'île de Lune, l'île Dauphine, l'île de St. Laurent. Les Auteurs ne s'accordent point sur la raison de ce dernier nom : les uns disent qu'elle l'a reçu des François, parce qu'ils la découvrirent le 10. d'Août jour que l'Eglise Romaine célèbre la Fête de ce Martyr. D'autres veulent que Fernand Soures & Roderic Friério, Commandans d'une Flote Portugaise qui alloit à la découverte, jettez par une tempête à Madagascar, dont on n'avoit point encore entendu parler, lui donnerent le nom de St. Laurent, pour faire honneur au Fils de François Almeyde, Général des Portugais dans les Indes, qui portoit ce nom-là.

Madagascar, que les Naturels du País nomment Madecassé, est une des plus grandes Iles du Monde. Les Portugais la découvrirent sur la fin du 15. siècle. Elle est située entre le Zanguebar & la Cafre-rie: elle tient depuis onze jusques à vingt-cinq degrez cinquante minutes de Latitude Méridionale; qui font trois cens trente-six lieues de longueur. Cependant d'autres supputent cent cinquante de l'un, & pas plus de cent pour l'autre.

L'air y est bon, excepté en quelques endroits où il se corrompt par les eaux croupissantes. Le terroir est fertile en quantité de choses nécessaires & agréables à la vie humaine. Le País abonde en bêtes terrestres & aquatiques, tant bonnes que mauvaises : il y a même des mines d'or & d'argent, mais les Originaires ont la finesse, ou plutôt la prudence de les cacher aux étrangers. La Religion la plus commune est l'Idolâtrie, & le reste un Mahometisme défiguré. Les habitans sont ou tous blancs qui se disent descendus des Arabes, ou noirs qui sont presque soumis aux autres. Ceux des Côtes sont plus sociables & de meilleur commerce, que ceux qui vivent vers le milieu de l'île. Elle est gouvernée par des Grands, appellez en langue du País Dians; & chacun de ces Seigneurs est absolu dans son département. On partage cette grande île en vingt-huit Provinces. J'oublois que sa pointe au Midi s'élargit vers le Cap de Bonne Espérance; & celle au Nord, beaucoup plus étroite, se courbe vers la Mer des Indes.

Tom. VI.

Cette île, qui a huit cens lieues de tour, & la plus grande des Mers connues, a été visitée de toutes les Nations de l'Europe; mais particulièrement des Portugais, des Anglois, des Hollandois, & des François. Ces derniers furent les seuls qui tinrent bon; & aiant commencé leur premier établissement en mil six cens quarante-deux, après quelques traverses, vingt-deux ans après, ils seroient devenus tout-puissans dans ce País-là, sans un accident causé par un zèle indiscet; en voici l'histoire.

Il y avoit dans le Fort Dauphin, le Chef de la Colonie, & le Commandant de la Place; & ces deux Officiers, Rivaux en autorité, ne s'accordoient point. La mort obligea le Chef à quitter la partie: cela affermit le pouvoir du Commandant; & pour éteindre entièrement les prétextes de desunion, il prit pour soi le Lieutenant du Defunt. Ce Gouverneur ne trouvant donc plus d'opposition à son Commandement, il fit un détachement de trente hommes de la Colonie, c'est-à-dire trente François, pour aller en course, en aventure, depuis les Matatanes jusqu'à quatre-vingt lieues vers la Baie de Saint Augustin, qui regarde le Monomotapa; & ces Coureurs eurent un succès si heureux, qu'en peu de temps ils assujettirent cette grande étendue de País.

Ensuite on envoya, sous la conduite d'un Rochelois, homme distingué pour sa valeur & pour son mérite militaire, une vingtaine de Soldats pour reconnoître l'île soixante lieues plus au Nord que les Matatanes. Enfin un parti de quarante autres François eut l'agrément du Gouverneur pour pénétrer jusques à la partie de l'île la plus voisine du Continent de l'Afrique, & plus haut qu'on n'avoit encore decouvert, d'où on se flatoit de revenir, non seulement avec quantité de bétail, mais même chargé de pierreries.

Ces expéditions, dont on attendoit tant d'avantages, & par lesquelles on se promettoit d'étendre bien loin la gloire de la *Gent* Conquerante, pour ne point dire usurpatrice; ces Expéditions, dis-je, ne devoient vraisemblablement donner aucune atteinte au centre de la Puissance Française à Madagascar: cette Puissance n'avoit plus d'ennemis; & d'ailleurs tout abondoit chez elle par les Tributs

O o

buts de deux cens mille Habitans, qui dans leur propre Patrie imploroient la clemence d'une petite troupe d'Etrangers, qui ne montoient pas à deux cens; & qui de plus étoient fort loin de leur Pais; ils venoient, dis-je, leur demander la vie. Ainsi on jouissoit au Fort Dauphin d'une pleine & glorieuse Paix. Mais la Religion, qui se fourre par tout; & qui pour un peu de bien qu'elle produit ici bas, cause des desordres innombrables chez le Genre Humain; cette Religion gâta tellement ce grand Ouvrage, que peu s'en falut qu'il ne fût tout-à-fait renversé; voici le fait.

Un Missionnaire, persuadé, dit un judicieux Historien, que Jesus-Christ aime à regner, entreprit, par un transport de zèle, & comme saisi d'un violent accès d'inspiration, de christianiser les Madagascarois; & pour avancer plus rapidement dans l'exécution de ce pieux & fervent projet, il resolut de débiter par la Conversion d'un Grand, ne doutant point que l'exemple de ce Prince n'eût des suites très-avantageuses à la Religion prétendue Catholique.

Ce Grand, ou Dian, dont le nom étoit Manangue, vivoit en bonne intelligence avec les François, & même par leur alliance & par leur protection, il se faisoit craindre à ses ennemis. Les François, de leur côté, contribuoient à l'augmentation de ses forces, croyant cela de leur intérêt, parce qu'il étoit leur Ami Tributaire. Dian Manangue étendoit sa domination le long de la Rivière de Mandanderei, sur l'étendue du Pais qui est entre la Province d'Anoffy, où les François avoient leurs principales forces; parce que de ce côté-là étoient les Dians qu'ils avoient assujettis au Sud & à l'Ouest.

Les François, quoiqu'ils ne fussent qu'une petite Compagnie, ne laissoient pas d'être d'une grande utilité à leur allié. Les Troupes de Dian Manangue regardoient avec admiration la valeur de ces Etrangers, leur habileté guerrière; & ils combattoient sous cet Etendart avec une telle confiance, que conduits par de si bons guides, ils se croyoient invincibles. En effet cette Armée ne trouvoit point de résistance; & par-tout où les Insulaires, appuyés de leurs amis, paroissent, tout plioit, tout faisoit joug.

D'ailleurs, le Prince passoit chez ses Sujets pour le premier homme de l'Isle; ils lui attribuoient toutes les qualitez d'un Heros; & quand en cela il y auroit eu de la prévention, en faisoit-il davantage pour rendre la personne de Dian Manangue d'une importance tout extraordinaire au projet du Convertisseur? Cet Apôtre, sans inspiration, & dont la langue de feu n'étoit assurément pas tombée du Ciel, ne douta point que le Batême de ce Grand n'entraînât toute sa Granderie au Christianisme; & comme Dian Manangue avoit attrapé assez heureusement le François, le Reverend Missionnaire crut qu'il n'auroit nulle peine à en faire un bon Profelyte, & à devenir lui-même, par-là, le Saint Paul de Madagascar.

Sur ce pié-là, le Commandant, ou Gouverneur François, à qui sa Reverence Apostolique avoit si bien communiqué son pieux dessein, qu'elle l'avoit mis de moitié dans l'ardeur bouillante de son zèle, envoya ordre à Dian Ma-

nanque de se rendre, en toute diligence, au Fort Dauphin: ce Prince, plutôt assujetti qu'allié, croit bonnement qu'il s'agit de quelque nouvelle entreprise; & voulant marquer toute la reconnaissance possible aux François, qu'il confesse, lui-même, être, par leur protection & par le concours de leurs armes, les Auteurs de sa puissance, il vient promptement trouver le Commandant.

Dian Manangue est reçu, on ne peut pas mieux: le Gouverneur lui fait mille amitez, & lui proteste qu'il ne tiendra qu'à lui de monter au plus haut point de grandeur & d'élévation qu'il puisse espérer. Le Madagascarien est ravi, & ne pense qu'à répondre, en honnête homme, à ces offres obligeantes; mais voici le rabat-joye. Le Missionnaire, qui étoit présent, & qui devoit être le principal Acteur de la Scène, entame son rôle: donnant au Prince une embrassade fraternelle, il le prie, il le conjure, par les entrailles de L'HOMME-DIEU, de se faire Chrétien, lui faisant, n'en doutons point, un détail circonstancié, & non hyperbolique, de cette *Beatitude* infinie qui attend les Elus dans le séjour éternel de la Gloire.

Dian Manangue fut étourdi de la proposition: il lui parut nouveau qu'on s'avifât tout d'un coup d'en vouloir à sa Conscience & à sa liberté. Sa première réponse fut, que se trouvant bien de sa Religion, il étoit absolument inutile de le *catéchiser*. Sur cela, l'Apôtre le prend sur un autre ton: il déclare que les François n'ont point de plus mortels ennemis que les Idolâtres; & que conséquemment si Son Altesse, car je ne croi pas que la chose allât jusqu'à la Majesté, que si Son Altesse donc persistoit à refuser la connoissance & le culte du vrai Dieu, on romproit tout-à-fait le nœud de l'Alliance.

Cette menace imprévue étonna notre Grand: mais il ne plut point au Saint Esprit de la mettre en œuvre, & de la faire valoir par la Grace victorieuse. Dian Manangue repliqua, qu'il vouloit bien accorder dans les Etats permission de prêcher l'Evangile; qu'il consentoit même que ses Enfans embrassassent la Foi des Chrétiens: mais il ajouta, en jurant, que pour lui, il prétendoit s'en tenir à sa Morale, lui étant impossible de renoncer à la Polygamie, & à sa manière de vivre. Sur cette ferme résolution, le Catéchiste, prenant un accent encore plus bilieux, & brusquant la controverse, dit au Prince, que puis qu'il étoit si opiniâtre, on vouloit le sauver malgré lui, & qu'on debiteroit par lui enlever ses Femmes. Ce fut un coup de foudre pour Dian Manangue; & ces paroles-là faisant chez lui plus d'impression que tous les beaux raisonnemens du Convertisseur, il demanda un délai de quinze jours, & l'obtint.

Le terme expiré, le Gouverneur mande le Dian; il lui fait savoir qu'il y a sur le tapis une entreprise importante; & pour lui mettre l'esprit en repos, il l'invite, foi d'honnête homme, à venir en toute assurance. Sur cette sureté-là, le Prince, qui aiant aparemment l'ame droite, ne pouvoit imaginer dans un autre la perfidie, la noirceur dont il se sentoit incapable, vient franchement. Après l'avoir entretenu d'une affaire, soit réelle soit prétextée, l'Offi-

l'Officier du Paradis revlent à la charge & livre un nouvel assaut : il exhorte son prétendu Catéchumene ; il le presse de se rendre docile à la Grace, & d'accepter le grand salut que Dieu lui offre préferablement à une infinité d'autres mortels, que, par le secret impénétrable de sa Justice, il laisse vivre & mourir dans le chemin de l'erreur & de la perdition. Mais c'étoit montrer de belles couleurs à un aveugle ; le Maître invisible n'operoit point dans l'Ame de Dian Manangue ; & ce Prince faisoit assez voir, par une négative inébranlable, que le tems qu'on lui avoit accordé, n'avoit servi qu'à l'affermir dans sa première résolution.

Le Gouverneur, desesperant qu'on pût gagner à Dieu cet Idolâtre endurci, l'envie lui prend de l'envoyer au Diable : tirant le Missionnaire un peu à l'écart, il l'avertit que d'un coup de pistolet, il va bruler la cervelle à l'opiniâtre. Vouloir, par une insigne trahison, commettre un homicide ; & cela de chagrin, de dépit de ne pouvoir faire un converti, cela s'appelle un zèle plutôt enragé qu'Évangélique ; & c'est pourtant-là le vrai Esprit des Persecuteurs, & de l'Apostolat *Inquisitoire*. Le Missionnaire, plus moderé, n'approuva pas ce furieux & detestable assassinat : s'opposant, de toute sa force, à la mauvaise volonté du Commandant, il le prie de remettre la chose à la disposition du Ciel ; lui representant judicieusement que peut-être au moment qu'il lui parle, Dieu a déjà fait son œuvre, & changé le cœur du Païen endurci.

Pendant ce tems-là, le Dian n'étoit pas sans inquiétude ; comme il étoit fin & pénétrant, il se defia de l'intention du Gouverneur, & résolut de se tirer, comme il pourroit, d'un pas si dangereux. Ainsi le Missionnaire étant rentré en fonction, le Madagascarois l'écoute en apparence plus attentivement qu'auparavant : il forme des objections ; il fait semblant d'en goûter les réponses ; enfin, il se traduit si bien en persuadé, que le Convertisseur, ne doutant plus de sa glorieuse Conquête, s'engage à aller le trouver un certain jour pour lui ouvrir la porte de l'Église, en le lavant de cette eau miraculeuse qui a la vertu d'effacer la souillure que le premier homme a laissée, en heritage, à toute sa malheureuse posterité.

Le Grand, aiant trouvé par cette fine dissimulation le moyen de mettre sa vie à couvert, se retira chez les Machicores à vingt-cinq lieues du Fort Dauphin. Là réfléchissant sur la convention avec le Missionnaire, & sur les fuites fâcheuses que l'inexécution de sa promesse pourroit avoir ; & d'un autre côté, n'ayant nulle envie de tenir parole, cette incertitude le plongeait dans un étrange embarras. Un de ses Fils, qui s'étoit laissé batifer, aiant compassion de son état, courut vers l'Apôtre, & le pria de suspendre le voyage, jusqu'à ce que son Pere fût dans une situation plus calme & plus tranquille.

Le Missionnaire, emporté par l'impatience de son zèle, & ne doutant point que sa devote & pieuse ardeur ne fût un mouvement du Saint Esprit, rejetta bien loin la proposition & la prière de son Profelite ; je ne sai même s'il ne le censura pas amèrement de vouloir retar-

der le Salut du Prince & l'avancement d'une Église naissante. Quoi qu'il en soit, Sa Reverence Apostolique se met en chemin, escortée d'un Frere, d'un autre François, & de six Negres chargez du sacré harnois qui devoit servir au Sacrificateur.

Le Convertisseur, arrivé chez Dian Manangue, on le reçoit avec tous les dehors de respect & d'amitié qu'il pouvoit souhaiter : mais dès qu'il veut s'expliquer sur le sujet de sa venue, on lui ferme la bouche ; & le Grand declare net, qu'il n'y a absolument rien à faire. L'Apôtre ne se rebute point : il *sermonne*, il exhorte, il prie, il conjure, il embrasse ; enfin, il emploie toute l'artillerie du *Convertissage* ; & le tout inutilement, c'est de la poudre en l'air. Cette manœuvre Apostolique dura plusieurs jours : mais enfin le fervent Missionnaire perd patience ; & au lieu, conformément à l'intention de notre divin Legislatteur, de se retirer en secouant ses fouliers, il déclare la guerre à Dian Manangue, & le menace de l'enlèvement de ses Femmes.

C'étoit l'attaquer par son endroit sensible, & ses Epouses faisoient le point essentiel de son Catéchisme. Aussi cette terrible menace l'obligeait-elle à prendre son parti. Premièrement il protesta que cette rupture avec les François lui causoit le dernier chagrin ; que leur aiant beaucoup d'obligation, il étoit plein de reconnoissance pour eux : mais que sa Conscience ne lui permettant pas d'embrasser le Christianisme, il y avoit de l'injustice & de la violence à vouloir le forcer sur cet article-là. Ensuite tâchant d'apaiser l'Écclesiastique, il le pria d'accepter encore un repas ; ajoutant avec adresse, que peut-être pendant ce tems-là, Dieu lui ouvreroit les yeux, & lui inspireroit d'autres sentimens.

A ce raion d'esperance, le bon Missionnaire se met à table : mais le repas fut funette ; car on en avoit tellement ménagé les apprêts, que le Pere, le Frere, & l'autre François furent regalez d'un mets empoisonné. Comme le poison étoit lent, les malheureux convives ne s'aperçurent pas si tôt de son effet. Ainsi le Convertisseur redoubloit ses efforts, n'omettant rien de tout ce qui pouvoit contribuer à le rendre victorieux. Le pauvre Apôtre ne se defioit guère que celui à qui il souhaitoit si ardemment la vie éternelle, lui avoit mis la mort dans le corps.

Dian Manangue garda jusqu'à la fin avec ses hôtes toutes les mesures de bienveillance & d'honnêteté. Lors de la separation, le Missionnaire, au desesper de sa mauvaise réussite, & le cœur pénétré d'une sainte fureur, vouloit partir seul avec sa Compagnie : mais le Prince scelerat, ou du moins trop vindicatif, voulut absolument le conduire, comme pour lui faire honneur ; & l'autre s'en defendant, plus par dépit que par respect, le Dian déclara qu'il ne le quitteroit qu'à un certain lieu jusqu'où il prétendoit l'escorter.

Après environ trois lieues de route, le spectacle tragique s'ouvrit : le Frere Missionnaire fut la première victime ; & la drogue *mortifere* faisant son effet, il expira dans les douleurs. Les deux autres résisterent plus longtems : mais

Dian Manangue, fâché de ce retardement, & craignant peut-être qu'on n'eût pas donné la doze assez forte, les fit assommer à coups de bâton. On ne sauroit disconvenir que l'action de ce Grand ne fût exécrable ; mais aussi doit-on avouer que le Prêtre Etienne, car c'étoit son nom, par son zèle indiscret, & par sa persécution outrée, s'étoit rendu le premier artisan de son malheur, & de celui de ses Compagnons. Mais voions les suites de cette catastrophe.

Dian Manangue s'étant si cruellement demaqué, il résolut de ne finir la pièce que par le sang de tous les François. Le premier pas qu'il fit dans l'exécution de ce barbare projet, ce fut de faire perir ce parti de quarante hommes qui couroient à la Fortune, par la découverte des pierreries dont ils s'attendoient bien de revenir chargés. Il fit donc partir promptement un de ses Fils, franc Idolâtre comme le Pere ; il le fit, dis-je, partir vers un autre Grand, nommé Lavatangue. Celui-ci étoit beau-frere du nouvel ennemi des François ; & il étoit même actuellement en rupture ouverte avec lui. Voulant se raccommoder aux dépens de la Nation Etrangere, il donne avis à Lavatangue du dessein de ce détachement. Il l'avertissoit, en même tems, & cela de la part de son Dieu, dont il se disoit inspiré, que la fortune des Armes ne favoriseroit plus les François ; que la victoire leur aiant tourné le dos, ils seroient toujours battus, par la raison qu'ils faisoient la guerre aux Divinitez, & qu'ils s'appliquoient à détruire le Culte du Pais. Dian Manangue craignoit que son beau-frere ne doutât de son inspiration : pour vous en persuader, lui écrivit-il, & pour vous ôter tout prétexte d'incrédulité, mon Fils fera le gage de la vérité de l'Oracle ; & en le mettant à la tête de vos Soldats, vous verrez s'il ne verifera pas ma Prophetie.

Lavatangue, profitant de la nouvelle, met du monde en Campagne, & prend toutes les précautions requises en pareil cas. Il n'y avoit que deux jours que son Neveu étoit venu, qu'il vit bien que l'avertissement étoit arrivé fort à propos. En effet, un Coureur vint annoncer que les François campoient à une lieue de la demeure du Dian. Lavatangue leur envoya une civile & obligeante deputation : on leur offrit de sa part du ris, du miel, & quatre bœufs ; mais on les pria honnêtement de vouloir bien declarer le motif de leur voiage. La réponse du Commandant des quarante hommes n'étant rien moins que satisfaisante, le Dian comprit aisément qu'on en vouloit à sa Souveraineté. Alors il pensa à mettre en œuvre la revelation de Dian Manangue ; mais étant homme de petite foi, une quarantaine de gens armés l'épouvanta ; & sa peur fut d'autant plus grande, que jamais la Nation Françoisise n'avoit pénétré si avant dans le Pais. On fait dans ces Contrées lointaines, des Conquêtes à grand marché ; & c'est surtout contre ces Peuples, bien ou mal aguerris, que le nombre & la valeur servent très-peu. Pour moi je me figure que dans ces Regions nouvellement découvertes, un coup de fusil faisoit fuir une Armée comme un Troupeau de moutons.

Lavatangue étant donc allarmé d'une si petite troupe d'Etrangers, n'eut point honte, nonobstant sa puissance & sa grande superiorité, de con-

sentir à se racheter, & de proposer des conditions d'accommodement. Il seroit beau voir un Prince d'Allemagne demander ainsi à composer avec une Compagnie d'Avanturiers qui le menaceroient de l'assujettir. Notre Grand offrit pourtant trente mille bêtes à cornes pour conserver sa liberté : mais les François, qui avoient bien d'autres prétentions, & qui apparemment se moquoient d'une si plaisante foiblesse, rejetant l'offre avec hauteur, demanderent quarante mille bœufs.

Le Dian, voyant bien qu'on avoit résolu de le pousser à bout, tira du courage de son desespoir, & prit le parti de la force majeure. Il envoya aux ennemis la vache rouge, usage bizarre pour déclarer la guerre, & les fit défier à combattre le lendemain. Qui ne croiroit que les François, bien & dûment avertis, se preparerent de leur mieux à une journée qui devoit décider de leur sort ; & qui, en cas de victoire, leur auroit fait recueillir le fruit de leur longue & pénible marche ? Mais nos braves présumoient trop de leur vaillance. Ne pouvant s'imaginer que les Indulaires eussent la hardiesse de les attaquer, non seulement ils dédaignerent de se tenir sous les armes ; mais même, étant entrez dans un champ de cannes de sucre, ils le moissonnoient en brigands & en voleurs. Une telle conduite est presque incroyable ; & puisque souvent Dieu punit le crime en aveuglant le criminel, n'est-il pas permis de conjecturer ici, que la Justice suprême se vangeoit par cette voie-là de la violence que ces François vouloient exercer sur des innocens ?

Lavatangue, de son côté, s'étoit préparé, de tout son pouvoir, à tenir parole ; & faisant bien voir que son Appel n'étoit pas une rodomontade, il vint, avec quelques Troupes, chercher les François : les trouvant dispersés, & dans le désordre où la présomption & l'avarice les mettoit, il ne manqua pas de saisir l'occasion : il ordonne à ses gens de faire main-basse sur ces pillards ; & on lui obéit si bien, qu'ils demeurèrent tous sur la place. Un Portugais qui, pour avoir part au butin, s'étoit fourré avec ces bandits autorisés, fut le seul qui eut le bonheur d'échapper ; & ce fut lui aussi qui porta au Fort Dauphin la nouvelle de ce funeste événement.

Le Gouverneur, déjà informé de l'empoisonnement & du meurtre commis par Dian Manangue, entreprit de venger la mort des massacrés. Pour l'encourager à cette brave & vigoureuse résolution, un autre Apôtre, & le seul qui restoit dans l'Île, deploia le drapeau, & voulut remplir lui-même le poste d'Enseigne. Comment ne prit-il pas plutôt une Croix ? Outre que cet instrument du salut convenoit mieux au caractère Apôtolique, ne devoit-il pas se souvenir de ce qui fut dit en vision à l'Empereur Constantin, *Ce Signe-là t'assure de la victoire ?*

Sous ce Prêtre *Porte-Etendart* le Commandant du Fort, à la tête d'une Armée de trente François & de quelques Nègres, marche vers l'endroit où Dian Manangue faisoit sa residence. Ce Prince, aprenant qu'ils s'avançoient à grands pas, ne fit pas plus d'attention que son beau-frere, à l'inspiration divine : quoi que fort de quatre mille hommes, il abandonne brusquement son Pa-

Palais ; & se retirant dans le voisinage , il partage ses Troupes en plusieurs corps.

Le Commandant , qui crut que l'ennemi fuyoit , s'empare , à bon compte , de la maison du Grand ; & , pour ne point s'endormir dans une sécurité dangereuse , il poste des sentinelles ; & met une Garde exacte & régulière autour du Palais ; qui apparemment étoit un Fort à la manière de ce Pais-là.

Sur le soir , & lorsqu'on ne pouvoit plus distinguer les objets , le Dian ; rassuré par les ténèbres , se raproche de chez lui. Au bruit sourd de sa marche , les sentinelles font feu du fusil : les Nègres qui avoient la même arme ; car les François les en avoient muni quand ils étoient leurs auxillaires , les Nègres , dis-je , répondent coup pour coup ; & l'attaque de Dian Manangue fut si heureuse , qu'il avança assez pour investir le Château. Le Commandant , qui ne manquoit point de bravoure , auroit bien voulu faire une sortie sur son Assiegeant : mais la Garnison n'étoit pas assez forte ; & d'ailleurs , sans parler de la supériorité de l'ennemi , l'obscurité faisoit craindre une embuscade. Ainsi ce Général , peut-être d'une centaine de Soldats , tant bons que mauvais , se contentoit d'employer sa poudre & son plomb , faisant tirer autant que sa disette de munitions pouvoit le lui permettre.

Pendant ce tems là Dian Manangue ne viftoit pas à moins qu'à brûler les Assiegez , ou les forcer de venir se livrer à la fureur de ses Nègres. Voulant absolument réduire les François à cette terrible alternative , il fit lancer des tisons allumés contre son Palais , qui , construit de bois , & couvert de feuilles déjà seches , donnoit beau jeu aux incendiaires. Par une espèce de miracle , ou par les soins actifs des assiegez , le feu ne fit point son effet : le Dian eut le chagrin de voir sa maison sauvée malgré lui ; & le jour venant à paroître , il leva le siège , sans autre succès que d'avoir fait voir beaucoup de foiblesse & de lâcheté par rapport aux quatre mille hommes qu'il commandoit.

Ce Grand ne quitoit pourtant pas la partie , son but étant d'agir sans crainte & en toute sûreté. En effet le Commandant n'osant quitter son poste ; & d'un autre côté manquant de provisions , hazarda quatre François , soutenus de quelques Insulaires , pour aller à la chasse du gros & menu bétail. Ce petit détachement ne put tromper la vigilance d'un ennemi qui voltigeoit : les Pourvoyeurs eurent le malheur de tomber entre ses mains ; & les quatre Soldats , qui devoient être les meilleurs de la Troupe , puisqu'ils avoient bien voulu , en courant un tel risque , se sacrifier pour le bien commun ; furent massacrés. Après ce digne Exploit ; le barbare , à la tête de vingt fusiliers ; & de trois cents hommes , armés d'un *outil* à tuer , qu'on nomme Saguaye , attaque , & en plein Soleil cette fois-là , attaque la Garde du Château , la fait reculer , la pousse jusqu'à la contraindre de rentrer : mais cette autre *promesse* coûte encore quatre François tués sur le champ de Bataille , & quelques bleffés.

Le Gouverneur voyant bien , sur tout après ces deux échecs , que la partie étoit trop inégale , se détermine à retourner au Fort Dauphin : mais la chose est-elle faisable ? Dian Manangue

Tom. VI.

a un corps de Troupes qu'on peut appeller une Armée ; le nombre de ses Fusiliers l'emporte sur tous les François ensemble. De plus il entend le métier de la Guerre , l'ayant appris dans l'Ecole même de ses ennemis : est-il donc croyable qu'avec tous ces obstacles , nos François puissent passer ? Comment ne seront-ils point découverts ; & s'ils le sont , peuvent-ils éviter d'être taillés en pièces ?

Cela paroît tout-à-fait de même. Mais le rusé Dian avoit formé le projet d'une Tragi-Comédie ; & au lieu de s'opposer d'abord & à découvert au retour des Etrangers , & voulant les exterminer avec une raillerie insultante , il dissimula leur départ. Voyons le fait : il est rarement singulier ; & c'est aussi par où je vais finir l'histoire.

Les François ayant à traverser le Mandanderai ; marchent le long de ce Fleuve , cherchant un endroit guéable pour passer plus commodément ; Dian Manangue , certain qu'ils n'avoient point d'autre route , traversa le premier la Rivière , & couvert d'un bois qui cachoit sa marche , il cotoyoit ses ennemis , & faisoit autant de chemin qu'eux. Les François découvrant un gué , s'arrêtent à le sonder , & n'y trouvant point de profondeur perilleuse , ils se hâtent d'entrer dans l'eau ; se promettant de gagner au plus vite le rivage opposé.

Mais voici un terrible Rémora. Tout d'un coup Dian Manangue paroît sur l'autre bord du Fleuve , devineriez-vous bien en quel équipage ? Sa cuirasse étoit le surplis du Missionnaire assommé ; son casque , le bonnet carré du même Prêtre Etienne ; & sous ce harnois Sacerdotal , il étendoit ses Troupes sur l'autre rive , invitant , par une moquerie sanglante & sacrilège , les François à passer pour entendre sa Messe , & pour recevoir sa benediction. Le Commandant n'eut point d'autre ressource que de camper dans une petite plaine ; où lui & son monde eussent infailliblement péri , si par un hazard tout extraordinaire , un Guerrier François & invincible , avec de nouvelles Troupes , ne fût accouru promptement au secours. Doutez-vous qu'on ne regardât cette heureuse delivrance comme un miracle ? Les ames à grande foi crurent bonnement que le Martyr Saint Etienne , non l'ancien & le lapidé , mais le moderne & le massacré , ne fut pas plutôt en Paradis , que , par son intercession , Dieu suscita un libérateur contre Dian Manangue ; & sur tout pour le châtier d'avoir profané la sainte & sacrée dépouille d'un Sacrificateur.

Je eroi qu'on ne sera point fâché de trouver ici , pour conclusion , un récit curieusement circonstancié des Madagascarois , & de leurs usages. L'île n'est point peuplée à proportion de son vaste circuit. Le nombre des Originaires , autant qu'un tel calcul est supputable , ne se monte pas à plus de seize cents mille. Tous les Habitans sont noirs : il faut pourtant excepter une petite Province dont on ne marque point le nom ; & la plupart des Grands qui , descendus des Arabes , conservent encore quelque chose du teint & de la couleur de cette Nation-là.

Le Madagascarois est communément de la haute taille ; il est agile , & fier dans son port & dans sa démarche. Il fait cacher , sous un visage gai & ouvert , le fond d'un grand des-

Pp

sein,

sein, d'une vive passion; & il peut dissimuler avec autant d'art que les Nations les plus raffinées.

Ces Peuples ont leurs Loix pour le civil & pour le criminel. Le vol, chez eux, n'est point un crime capital; & le coupable en est quitte pour avoir la main percée. Mais on coupe la tête au meurtrier. C'est le Grand de la Province qui preside aux procédures; & les Chefs d'Habitation sont les Conseillers & les Juges du Tribunal. Le Seigneur President n'exige rien pour sa peine dans les causes criminelles, se croyant assez bien payé d'avoir châtié un méchant, ou d'avoir purgé son País d'un Scelerat. Mais pour les causes civiles, la Justice n'est pas, à la vérité, si venale ni si chère que chez nous: mais aussi n'est-elle pas tout-à-fait gratuite; le Dian exigeant, pour son droit, plus ou moins de bétail, suivant l'importance de l'affaire; & les parties sont de moitié pour les dépens.

Les sujets sont obligés de marcher dès que le Prince juge à propos de prendre les armes: leur bravoure dépend de sa valeur: ils ne combattent qu'autant qu'ils le voyent en action; & s'il prend la fuite, ou s'il a le malheur d'être tué, tous les Soldats, perdant courage, cherchent leur salut dans la vitesse de leurs jambes.

On ne peut pourtant pas dire que ces Peuples craignent la mort: en général quand un Madagascarois la voit présente & inévitable, non seulement il la reçoit avec toute la fermeté que pourroit faire un Philosophe; mais il va même au devant; il desie, il irrite, il brave celui de qui il attend le coup mortel. C'est parmi eux un grand malheur d'avoir obligation à son ennemi. Quand le Dian a remporté la Victoire dans un combat, ne consultant que sa vengeance, il fait perir, s'il peut, celui qu'il a défait, & ordinairement il étend sa ferocité sur toute la Famille du vaincu. Mais si lui-même est battu, fait prisonnier, & que son vainqueur lui fasse grâce de la vie, cette générosité le chagrine; & quelquefois il exécute, par désespoir, sur sa personne, ce que son ennemi n'a pas voulu faire.

Ces Insulaires ont des dispositions & du naturel pour les Sciences speculatives, pour les beaux Arts, pour la Mécanique; & il y a peu de métiers en Europe dont ils n'ayent l'ébauchement, & dont ils ne fassent quelque usage. Les Femmes à Madagascar, comme par-tout ailleurs, vivent sous la domination souvent tyrannique de notre sexe: mais, aussi bien qu'en certains País, il ne laisse pas de s'y trouver des Amazones, des Heroïnes; enfin des Femelles Humaines qui font honte aux Males; & qui les surpassant en esprit, en courage, en vertu, méritent de commander aux Hommes. On fait mention d'une Princesse Rena, qui avoit conquis toute l'île, environ un siècle avant un autre grand Conquerant nommé Dian Pouffe; & l'Histoire de cette Femme guerrière & martiale est écrite dans la langue du País.

Une autre Grande, qui s'appelle Nong, doit aussi être comprise dans l'Heroïsme des Madagascaroises: c'est, ou c'étoit, l'épouse de ce vaillant Rochelois, qui, par la défaite de Dian Manangue, sauva la Colonie de sa Nation. Cette Grande accompagnoit toujours son mari dans ses expéditions; & il lui fut plus

d'une fois redevable de la vie; en voici un exemple.

Le Commandant du Fort Dauphin, jaloux du mérite & de la haute réputation de Monsieur de la Case, ainsi se nommoit le Rochelois libérateur, vouloit le sacrifier à sa noire & furieuse passion. Pour en venir à bout ce Scelerat s'adresse à des Nègres, & leur promet une grosse récompense s'ils veulent égorger le François: ces Noirs acceptent la partie; ils vont chercher le Heros; arrivés près de son Donac ou Palais, ils apprennent qu'il dort sans Garde & sans précaution: sur cela, ils ne pensent plus qu'à entrer pour faire leur coup. Mais l'Épouse soupçonnant le complot, met la Saguaye à la main, repousse les assassins, & le Mari s'étant réveillé au bruit, il appelle du secours, & les Emissaires du Commandant sont contraints de se retirer. Cette vaillante & intrepide Femme avoit déjà fait la même chose dans une autre occasion, mais avec moins de succès; car il lui en coûta une blessure dans le fort du combat.

Si le Sexe de cette grande Île se fait admirer par ses qualités héroïques, il n'est pas moins aimable par ses charmes & par ses attraits. Ces Femmes ont de la bonne mine & de la beauté: la taille bien prise, le corps fait au tour, l'œil vif & brillant, les dents d'un arrangement à faire plaisir, & la peau extrêmement douce. Il est vrai qu'elles sont fort noires; mais quand on peut se défendre assez de la prévention pour remarquer que ce noir est inalterable, & qu'il n'a point les inégalités, qu'il n'est point sujet à la pâleur des teints blancs, on est forcé de convenir qu'il forme une beauté plus solide, plus constante & beaucoup plus durable. D'ailleurs ces Dames les Nègresses ont grand soin de relever leurs agréments naturels par la propreté, & par l'ajustement.

Elles ont quelquefois des intrigues d'amour, & des amans de choix & de profession: la liaison des cœurs, & cet agréable réciproque qui fait la plus grande douceur de la tendresse amoureuse, opèrent là comme chez nos Nations: naturellement les Madagascaroises ont du penchant à la volupté vénérienne; mais elles en pratiquent toute la délicatesse, toute la sensibilité. Un Commandant François en avoit épousé une: la Dame, qui préféroit le noir au blanc, avoit un Galant de sa couleur; le mari l'épie, & trouvant ce qu'il trembloit de rencontrer, il voit sa chère moitié en plantation actuelle de cornes. Le Seigneur cocu, étant Juge & partie, condamne son rival à être attaché à un arbre, & *saguayé* jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Le Nègre, aiant reçu quatre coups, le boureau croyant l'âme partie pour l'autre Monde, laissa le corps dans la posture où il étoit. Madame la Commandante envoya secrètement visiter les reliques de son amant; & comme on lui rapporta qu'il respiroit encore, elle ordonna à son confident de mettre dans les playes du mourant des blancs de poule écorchées vives, & par ce lenitif, dont je croi que nos *Guérisseurs* de métier ne se feroient jamais avisés, la belle Noire eut la joye de redonner la vie à l'objet de ses amours; & apparemment le plaisir de lui faire payer souvent, mais très-fourdement, un si grand bienfait.

Quant aux Maris, on ne peut pas en concevoir de meilleurs; & si mon Auteur, qui me paroît, en

en fait de portraits, un Peintre habile & judicieux, ne les flate point, c'est Madagascar qu'on doit appeler *le Paradis des Femmes*. Les Maris du Pais, c'est l'Historien qui parle, sont fort complaisans; jamais en colere ni tristes en presence de leurs Femmes; leur vue les met en humeur de toujours jouer, chanter & danser. Enfin là, comme ailleurs, les Femmes sont le charme des ennuis de la vie, le soulagement des esprits fatiguez des embarras du Monde, la moitié la plus agréable & la plus douce des habitans de la Terre, & la consolation de ceux qui sont maltraitez par l'injustice de la fortune, & par la cruauté des Hommes qui sont des Tigres les uns envers les autres.

Le beau sexe est bien redevable à cet éloquent Ecrivain: je ne sai si jamais on a donné des louanges plus magnifiques aux femelles de notre espèce. Savoir s'il n'y a rien d'outré dans ce pompeux éloge, & si cette belle Rhetorique est fondée sur la verité; favoir encore si l'Apologiste parle avec autant de desintéressement que d'esprit, je m'en raporte à ceux qui ont étudié à fond le bon & le mauvais de la Femme. Qu'il me soit seulement permis d'avancer, que si effectivement les Madagascariques ont la vertu de rendre un époux si heureux, il faut que dans cette Ile Fortunée, l'union conjugale soit les Antipodes du Mariage des Européens: soit dit par l'expérience commune, & sans rejeter les exceptions. Passons à un autre sujet.

Ces Insulaires ont la superstition, si c'en est une, d'admettre les jours de bonheur & de malheur. Lors qu'une femme accouche dans le dernier cas, on abandonne l'enfant: on ne marque point ce qu'il devient, mais je conjecture que les parens le font perir; car suivant ma Relation, c'est par cette raison-là que l'Ile n'est pas habitée à proportion de son étendue. Pour l'Enfant qui vient dans un jour heureux, on le plonge incontinent après sa naissance, dans un ruisseau, ensuite on lui presente le teton. La Mere le porte sur son dos dans une toile; & si elle a les mammelles assez pendantes, elle l'allaitte par dessus l'épaule; sinon, elle suit la manière naturelle de toutes les nourrices. La propagation est fort prématurée à Madagascar: on y marie souvent les filles à neuf ans, sans qu'il soit besoin de differer la consommation des nœces; & au bout de neuf mois, la petite épouse trouve dans son sein, très-bien formé, de quoi nourrir son *poupard*. Les Grandes, ou Femmes des Grands, gardent le Palais quatre semaines depuis leur accouchement, ce qui n'est qu'une formalité de cérémonie; & deux autres mois après, en signe de leur fécondité, elles portent un petit balai de feuilles de Lata-nier.

Un jeune homme qui veut se marier n'a nulle inquiétude sur le pucelage de sa Future, une fille étant maîtresse de son corps, & pouvant en disposer à son plaisir. Que cet usage-là, fondé en nature néanmoins, accommoderoit bien de jeunes Chrétiennes; sur tout dans cette fâcheuse enflure qui ne paroît, & dont on ne guérit que par la perte de l'honneur! Un Insulaire qui souhaite de vivre avec une Compagne qui *le mette en humeur de toujours jouer, chanter & danser*, je veux dire qui vise au Mariage, s'adresse aux parens de la belle; & pour se les rendre favorables,

il leur fait present de bétail, de menilles d'or & d'argent, ou d'autre chose suivant sa portée: mais ce Prétendant ne fait ces liberalitez qu'à condition que si son épouse, peu contente de la fonction maritale, ou pour quelque autre raison, s'avise de le quitter, le tout lui sera exactement rendu. Cette Loi-là seroit admirable pour ces vilains & indignes mortels, qui, de peur de toucher au coffre-fort, laissent languir leurs filles dans les peines secrètes & dangereuses de la virginité. Au reste, la Religion n'entre point dans le Mariage chez ces Peuples. On ne dit point que la Poligamie y soit commune: je trouve bien qu'un Grand peut avoir jusqu'à quatre femmes; ce qui est encore assez modeste par rapport aux Monarques *Polygamites*: mais si cette pluralité de femelles est un droit attaché au titre de Dian, c'est sur quoi mon Auteur ne s'explique point.

On meurt enfin, dit-il, à Madagascar comme dans les autres endroits du Monde; & on y enterre avec plus ou moins d'appareil, selon le rang & le bien du défunt. On l'enveloppe de certaine espèce de couverture ou tapis qu'on nomme Pagnes; & on lui en donne autant qu'il en a laissé: enseveli si chaudement, & si bien muni contre le froid, on le pose dans un cercueil construit de deux troncs d'arbres bien joints; & on le porte, si c'est un Dian, dans une maison de bois, sous laquelle il est enterré; si c'est un autre, on le met entre des pieux; & ils font là aussi bien placez pour attendre la resurrection de la chair, que dans ces mausolées somptueux & superbes qu'on prend la peine de bâtir pour faire honneur aux vers, & pour illustrer un peu de poussiere.

Les Madagascariques, aussi bien que quantité d'autres Peuples, ont une plaisante idée de la mort: croiant apparemment que l'ame separée tient compagnie à son corps jusqu'à ce qu'il soit pourri; & prévenus que c'est cette substance spirituelle qui fait, par elle-même, les fonctions organiques & animales, ils lui fournissent de quoi vivre dans la sepulture; leur prévoiance va même jusqu'au vêtement. Sur ce beau principe d'humanité, on laisse auprès du défunt une pipe, du tabac, du feu, des pagnes & des ceintures; & on lui sert pendant quelque tems, les mêmes mets dont il usoit pendant sa vie. Mais quand l'ame sort du tombeau, que devient-elle? Je m'imagine que ce point-là n'embarasse pas tant ces trop heureux mortels, qu'il cause d'inquiétude à des Nations qui se vantent de bien connoître l'avenir.

Entre les différentes superstitions de ces Insulaires, ils adorent une espèce de Grillon qu'ils nourrissent au fond d'un grand panier bien travaillé: ils mettent dans ce Sanctuaire, ou Tabernacle, ce qu'ils ont de plus précieux; & ils appellent cela leur Oly, c'est-à-dire leur Oracle. La manière dont il s'y prennent pour le consulter n'est pas moins ridicule que la petite Divinité à corbeille. Ils dansent autour avec emportement, s'excitent comme des furieux, & leur imagination s'échauffant par la violence d'un tel mouvement, ils se persuadent que l'Oracle agit en eux; & que c'est la Majesté *Grillonique* qui leur inspire toutes leurs entreprises.

Pp 2

Quand

Quand on demande à un Ombiaffe, ou Lettré, pourquoi ils préfèrent un Grillon à une infinité de grands objets dont la Nature est composée, le Theologien Madagascarois vous répond dogmatiquement, que dans l'effet il adore la cause; qu'on doit déterminer un sujet pour fixer l'esprit; & que plus l'objet du culte paroît petit, mieux il représente l'Être parfait.



D I S S E R T A T I O N

S U R L E S

P H I L I P P I N E S

E T L E S

M O L U Q U E S.

CE grand nombre d'Iles compris sous le nom des *Philippines*, n'a été ainsi nommé, que parce qu'il a plu aux Espagnols de donner ce nom à une des premières qu'ils découvrirent, pour faire honneur à leur Roi Philippe II. & il a été si fort approprié à toutes en général, que celle dont elles l'ont reçu, l'a presque perdu & ne s'appelle plus que *Tandaye*. Mais les Portugais & les Orientaux ne se sont pas assujettis à cette Loi : les premiers les nomment *Manilles*, & les seconds les Iles de *Luçon*, d'une des plus considérables qui porte indifféremment ces deux noms. Il y a quelque différend entre ceux qui ont écrit de ces Iles, sur leur conquête, leur nombre, leur fertilité, & leur situation. On tombe bien d'accord que le célèbre *Magellan* Portugais fut le premier qui les découvrit en 1520 : mais quand on vient au tems qu'elles furent conquises par les Espagnols, on commence à se brouiller par rapport à dix-huit ans de différence, c'est-à-dire depuis 1546 jusques à 1564. Comme ceux qui prétendent que les Espagnols n'y ont été établis par *Michel Lopès de Legasque* qu'en cette dernière année, n'en disent aucune raison, pourquoi les croire sur leur parole plutôt que les autres ? Les Iles Philippines sont en si grand nombre, qu'on peut aisément n'en pas convenir : mais de douze-cens, dont plusieurs, disent les uns, sont fort petites, & quelques-unes même inhabitées, à venir jusques à dix ou douze-mille en tout, entre lesquelles, comme assurent les autres, il y en a mille ou douze-cens de quelque considération, en vérité c'est se tromper de trop. Ceux qui sont pour les douze-cens seulement, ont sans doute passé sur une infinité de petits Ilots qui se trouvent dans ces Mers & qu'ils ont retranchés des Iles Philippines. Chacun cherche à se distinguer comme il peut. La diversité & le grand nombre de ces Iles est tout-à-fait admirable, & nous savons tous que c'est l'ouvrage des mains de Dieu ; mais toute ridicule que soit l'opinion des Sauvages de l'Amérique sur le grand nombre des Iles qu'il y a dans la Mer, elle ne laisse pas de faire croire que ces Peuples ont eu autrefois quelques notions de la création du Monde. Ils prétendent qu'après que le Grand *Mabouia* eut fait l'Homme de terre, & le reste du Monde, il lui resta encore de cette Terre dans les mains, qu'il secoua dans la Mer, & que chacune des petites parties qui tomberent çà & là forma une Ile. Ce sont autant d'absurditez grossières ; mais de quoi l'homme n'est-il point capable, quand il est livré à son égarement !

Tom. VI.

Des principales Iles Philippines.

Manille ou *Luçon* est, comme j'ai dit, une des plus considérables tant à cause de sa grandeur, que parce que c'est le siège d'un Archevêché, & le lieu du Conseil Souverain que les Espagnols y ont pour leurs Iles Philippines. Elle a environ cent lieues du Nord au Sud, autant du Couchant au Levant, & quatre cens de circuit. Ce n'est plus cela, selon un autre qui l'a mesurée plus exactement, & qui lui donne quatre cens cinquante lieues de tour, cent trente de longueur, & soixante & sept de largeur. Peut-être y comprend-il la Baye de *Manille*, qui s'avance dans l'Ile jusques à vingt-cinq ou trente lieues. C'est sur son fond que la Ville de *Manille* s'est bâtie. Cette Ville a un Archevêque, qui fait les fonctions de Vice-Roi des Philippines & qui, outre cela, est Président du Conseil Souverain. Je ne dirai pas que la Ville est grande, pour m'accommoder avec celui qui veut qu'elle ne le soit que médiocrement. Ce n'est qu'un petit adoucissement qui ne fait rien au Lecteur, quoi qu'entre Auteurs on s'en pique. Elle est défendue par une bonne Citadelle, & bien peuplée d'Espagnols aussi bien que de Chinois. Les Jesuites & les Jacobins y tiennent College. L'Archevêque a pour Suffragant l'Evêque de *Cagayon*, ou la nouvelle *Ségovie*, située sur la Côte Septentrionale de la même Ile, environ à quarante lieues de la précédente & près du Cap d'*Engano*. *Caceres*, ou *Caceres de Camarinha* est une troisième Ville de l'Ile *Manille* & un autre Evêché suffragant de la Ville de ce nom ; elle est sur le détroit de *Manilha* où elle a un fort bon Port. Il n'est plus nécessaire de faire mention de la Ville de *Luçon*, depuis qu'on l'a mise au nombre des Villes supposées, ou qu'on a estimé que c'étoit la même que celle de *Manille*, à moins qu'on ne dise que la même Ville a deux noms, de *Luçon* pour ceux qui appellent l'Ile de ce nom, & de *Manille* pour les autres qui nomment ainsi cette Ile.

Tandaye chez les Espagnols est la première des Philippines, parce qu'en effet ils la découvrirent avant les autres, & qu'elle est la plus belle. Le détroit de *Manille* la sépare de l'Ile de ce nom, & elle est à son midi. On lui donne cinquante lieues de long, & quarante de large ; & une montagne qui y est vers le côté Septentrional la distingue des autres Iles, parce qu'elle tient rang entre les montagnes qui jettent feu & flames : c'est-là proprement l'Ile *Philippine* qui a donné le nom aux autres, & dont les Espagnols sont les Maîtres. *Mindanao* est aussi mise au nombre des principales *Philippines*, mais sous un seul nom il en

Q q

faut

faut compter trois qui ne sont séparées que par des détroits fort petits: la première est *Mindanao*, & les deux autres sont *Canola* & *St. Juan*. Elle sont les plus Méridionales des Philippines. Leurs habitans relèvent d'un Roi Mahométan qui fait sa résidence dans la première. Ils sont tous Idolâtres & grands ennemis des Portugais & des Espagnols. Il y a plusieurs Villes, & entr'autres on parle de *Saragos*, de *Zometan*, de *Dapito*, & de *Canola*. *Paragoya* pour sa grandeur ne cède à aucune autre; mais c'est aussi une des moins fertiles & des plus mal peuplées. Elle peut avoir cent lieues de longueur & vingt de largeur; elle tire vers l'île de *Borneo*, dont on dit que le Roi lui fait payer tribut. Sa stérilité a donné de l'industrie à ses habitans, comme il arrive à tous ceux dont le Pais est ingrat, si ce qu'on dit est vrai, qu'ils y distillent du ris dont ils font du vin plus estimé que celui de Palmier. La Nature cependant, qui leur a été si avare en d'autres productions, ne leur a pas épargné les figues, mais des figues d'une énorme grosseur, épaisses comme le bras & longues comme la moitié du bras. Comme dans les grandes & petites Indes ils sont grands amateurs de ce fruit, dont la plupart se nourrissent, ceux-là n'ont pas lieu de se plaindre. *Mindora* est une grande île des Philippines, mais on n'en dit ni bien ni mal, sinon qu'elle a une Ville du même nom avec un bon Port. Le détroit qui porte son nom la sépare de la *Manille*. On compte qu'elle a dix-huit lieues de large sur vingt-cinq de long. Elle appartient aux Espagnols, mais on ne dit pas un mot ni des naturels ni de la nature du Pais. *Cebu* tout au contraire est une petite île fort bien cultivée, & dont le nom ne peut périr qu'avec celui du fameux *Magellan* qui l'a découverte & qui y fut tué le 27. Avril 1521. Elle est entre celles de *Minao* & de *Manille*. Les Espagnols l'ont nommée *los Pindatos*. Ils y ont une petite Ville qui est le siège d'un Evêque suffragant de *Manille*. *Matan* tient encore rang entre les Philippines dont on fait quelque cas. Un Moderne lui donne la gloire d'avoir vu mourir le célèbre *Magellan*, & ne veut pas l'accorder à *Cebu*. Il doute cependant de ce qu'il avance, seulement, dit-il, pour suivre le sentiment le plus commun: & il permet de croire que *Luçon* est la véritable dépositaire des cendres de cet illustre Aventurier. Pourquoi ne pas accorder cette même liberté à l'égard de *Cebu* & en donner le démenti à un autre? Il y a plaisir à combattre contre celui qui s'est déjà fait un nom, pour faire valoir le sien. *Matana* dépendu autrefois des Espagnols, mais elle s'est mise en liberté. *Negoati* fut *Matan* comme sa voisine entre celles de *Manille* & de *Mindanao*. *Masbat* en est une autre qui est située au Midi de la *Manille* & au Couchant de la *Tandaye*; & entre celle-ci & *Masbat* se trouve *Capule*, la dernière qui est de quelque considération parmi ce grand nombre d'îles ramassées ensemble dans l'Océan Indien, où il faut chercher leur situation.

La véritable situation des îles Philippines qui font un si grand corps, varie selon les différens sentimens de ceux qui en ont traité. Ils font mouvoir ce puissant Corps d'îles pour l'avancer ou le reculer comme ils veulent. L'un prétend qu'il est situé au Nord des Moluques & au Midi de la Chine: personne ne lui dispute ce point: entre le 5. & le 50. degré de Latitude Septentrionale, & le 151. & 167. degré de Longitude. Mais un autre le fait avancer d'un degré & ne lui donne d'étendue que vingt degrés de Latitude. Une différence de 15. degrés n'est pas pardonnable à ceux qui ont été sur les lieux, & qui en ont rapporté des Journaux si pleins d'erreurs, auxquels cependant on est obligé de se conformer. Il y auroit moins lieu de

s'étonner de cette erreur à l'égard de quelque île perdue dans l'Océan, que d'une longue suite d'îles qui s'étendent dans une plage de 20. à 50. degrés. Je ne vois qu'un moyen de concilier ces deux opinions de 20. & de 50; c'est que l'Auteur qui donne aux îles Philippines jusqu'à 50. degrés de Latitude depuis cinq, en fait monter le nombre jusqu'à 12000. & que l'autre qui les place entre le quatrième & le vingtième degré de Latitude, en diminue le nombre jusqu'à douze cens: il a même retranché les degrés de Longitude qu'il ne met point, ou qu'il a oubliés. Quoiqu'il en soit le Lecteur peut, s'il le juge à propos, se régler sur l'expédient que je lui donne pour accommoder ce différend.

L'air de ces îles est fort chaud, mais plus dans un tems que dans l'autre, & le plus ou moins de chaleur dans ces Pais, aussi bien que dans la plupart de ceux qui ne s'éloignent pas de la Ligne, fait toute la différence des saisons. Au lieu d'Hiver ils ont ou une chaleur étouffante, parce qu'alors la Brise ne s'élève point à son ordinaire, ou des ouragans & des pluies continuelles. Mais l'Été est une saison parfaitement délicieuse pour les personnes qui ne vivent pas de leur travail, & qui peuvent prendre chez eux le frais qui est très-grand la nuit & fort agréable le jour. Toutes les plantes & les arbres qui ont repris la nuit leur verdure un peu mortifiée le jour, paroissent tous les matins d'un verd charmant, & l'herbe couverte d'une rosée abondante & cristalline, semble pendant quelque tems avoir au bout de chaque brin, des perles enfilées & luisantes, lorsque le soleil commence à répandre dessus ses rayons. On dit qu'il pleut plus de 4 mois de suite aux Philippines, c'est assez la règle des Pais chauds. Mais comment un habile homme peut-il dire qu'il s'en faut bien que le terroir y soit aussi fertile que plusieurs Auteurs se sont imaginé, parce qu'il n'y a ni bled, ni vin, ni olives, ni même aucuns fruits de l'Europe, si ce n'est des oranges? On pourroit raisonner de même de quantité d'îles dans la même Zone, & dire que ce sont des Pais ingrats, parce qu'il n'y a ni bled, ni vin, ni olives &c. & cependant ce sont les meilleurs Pais du monde & les plus fertiles. C'est comme si quelque habitant des Philippines assuroit que la France ou l'Angleterre sont des terres maudites, parce qu'il n'y a ni vin de Ris, ni de Palmier, ni Figues &c. Ils auroient autant de raison que celui qui prétend que les Philippines ne sont pas une terre féconde par la raison qu'il apporte. Si on les considère ne formant toutes qu'une grande & vaste Terre, on verra que c'est comme dans les Royaumes d'une grande étendue, où il y a des Provinces plus ou moins fertiles. Il est difficile de croire que dans une si grande multitude d'îles qui contiennent tant de Pais, il n'y en ait pas de fort abondantes, non en vin, ni en bled ni en olives, mais en coton, en cire, en miel & en sucre qui y est, de l'aveu du même Auteur, à si bon marché, que depuis que les Espagnols y ont bâti des moulins pour en faire, on en a vingt-cinq livres pour vingt sols. Cette commodité n'est-elle à compter pour rien? & en ajoutant qu'il n'y a presque point d'arbres dans ces Pais qui ne soient propres à confire, n'a-t-on pas de quoi faire le régal des palais les plus délicats? S'il n'y croît pas du Champagne ni du Bourgogne, vous y avez en récompense d'excellens vins de Ris & de Palmiers, j'entens pour ceux qui n'en connoissent point d'autres. Mais de plus, les Espagnols y ont transporté du Froment, de l'Orge, du Millet, & des Vignes qui y viennent, dit-on, fort bien. On assure qu'il y a un grand nombre d'animaux domestiques & sauvages, & que les vivres y sont à un plus bas prix que dans beaucoup d'autres îles. Elles ont aussi du Poivre, du Gingembre, de la Cannelle, & du

du Safran. Il ne faut point douter qu'il n'y ait dans les forêts des Perdrix, des Ortolans, des Ramiers sauvage, & quantité d'autre gibier qui foisonne ordinairement dans ces sortes de Pais, avec d'excellent Cochon sauvage provenu des Cochons dont les Espagnols ont pourvu les Iles qui ont été à eux. On parle beaucoup des Crocodiles, & des Serpens des Philippines, aussi bien que d'une sorte de poisson qu'on voit sur la Côte, que les Orientaux nomment *Poisson-femme*, & que nous apellons Sirenes. Les Habitens des Philippines sont idolâtres, à la reserve de quelques-uns qui ont été convertis; d'ailleurs ils sont assez spirituels, & bien faits de corps: mais tout l'avantage qu'ils ont du côté de l'Esprit & du Corps est employé à la ruse & à la fainéantise dont ils sont grands amateurs.

Des Iles Moluques.

Les Moluques sont un autre grand Corps d'Iles situées dans l'Océan Oriental. Il est bien certain qu'elles sont sous la Ligne, au Midi des Philippines & au Levant de celles de la *Sonde*: mais pour leur situation, on ne voit pas qu'on en ait encore pris ni en général ni en particulier la Latitude, non plus que la Longitude qu'on passe sous silence & que j'omettrai aussi par cette raison. Il ne fait sans doute pas froid dans ce Pais-là, mais fort chaud; à quoi cependant la Providence a pourvu par la fraîcheur des vents, de la rosée, & des montagnes, communes à toutes les Iles de cette Zone & dont les *Moluques* ont leur portion. Ce seroit aussi parler improprement, que de dire qu'elles ne sont pas fertiles; car une terre qui produit du Girofle, de la Muscade & du Ris en abondance, sans compter les fruits, les animaux, le gibier & le poisson dont elle est pourvue comme les autres des Indes, ne peut pas être apellée ingrate, à moins d'être insensible à tous ces biens dont Dieu l'a favorisée. Les Hollandois, qui en tirent des revenus immenses, ne traiteront pas les Moluques d'un Pais stérile. C'est ce qu'on peut dire de ces Iles prises en gros. Pour en juger comme il faut, il est nécessaire de les distinguer en petites & grandes, & diviser les grandes en pelotons, parce qu'il y en a plus des dernières que des autres.

Des petites ou vraies Moluques.

Les petites Moluques, qui donnent le même nom aux plus grandes, sont fort peu éloignées les unes des autres, & d'une très-petite étendue. A la reserve d'une seule, elles sont sujettes au Roi de *Ternate*, mais on peut dire que les Hollandois en sont les Maitres. Ils laissent aux autres les honneurs de la Roiauté, pourvu qu'ils restent dans leur indépendance, & qu'ils fassent eux seuls le commerce de tout ce qu'il y a de meilleur dans le Pais. Ces Iles sont cinq en nombre. La première s'appelle *Ternate* & n'a que dix ou douze lieues de circuit, mais elle est d'une grande richesse; puisqu'elle abonde en épiceries, & sur tout en Girofle. Elle fait aussi partie du Roiaume de *Ternate*, dont le Roi a son séjour à Malayo. Quelques-uns disent que ce Roi a plus de soixante Iles sous sa domination: entr'autres, les Iles de *Ternate*, de *Motir*, de *Machian*, une partie de *Gilolo* lui obéissent. Cependant tout grand Roi qu'il est, les Hollandois en font ce qu'ils veulent. Ils sont les Maitres de sa residence, & le Roi a été obligé de leur céder *Ternate* dont il porte le nom, & où ils ont quelques Forts.

Tidor est une autre Ile des petites Moluques, entre celles de *Ternate* & de *Motir*. Elle possède encore le riche trésor des épiceries. Les Hollandois y ont la forteresse de *Marsico*, mais l'Ile demeure sous l'obéissance d'un Roi particulier. Elle a une Ville de même nom que les Européens ont donné à l'Ile, quoique les Intuaires l'appellent *Tadura*. *Motir* fait la troi-

sième: sa situation est entre *Tidor* & *Machian*. Son circuit n'est que de cinq ou six lieues. Elle n'est considérable que par le Fort de *Nassau* que les Hollandois y ont fait bâtir, après s'en être rendus Maitres en la place d'un Roi qui la possédoit. Il ne faut pas douter que l'agréable odeur du Girofle ne les y ait attirés, & que cette Ile n'en soit aussi bien pourvue que les autres. *Machian* est une quatrième petite Moluque, qui en est aussi très-bien partagée. On la place sur la Côte Occidentale de l'Ile de *Gilolo*, fort près de l'Equateur. Douze lieues de circuit est tout ce qu'elle peut avoir. Les richesses qu'elle contient dans une si petite étendue sont gardées par les Forts de *Mauritio*, de *Tabillola* & de *Nabacao* que les Hollandois y ont fait faire. *Bachian* fait la cinquième, semblable aux autres pour sa petitesse & sa fertilité en épiceries. Elle comprend sous elle plusieurs autres Iles voisines qui portent toutes son nom. Elle a cela de particulier, que plusieurs canaux la traversent, & forment autant de petites Iles. Elle a aussi une ville capitale de son nom, avec le Fort *Barnevelt* que les Hollandois occupent. D'autres mépriseroient ces petites Iles & ne daigneroient pas d'en parler: mais outre que le dessein de ces Dissertations est de suppléer, autant qu'il est possible, aux ouvrages de cette nature, j'ai cru que ces Iles, toutes petites qu'elles sont, méritoient bien d'être remarquées en particulier. Ce n'est pas le grand terrain qui fait la richesse de celui qui en est le maitre, mais le fonds, & la nature des choses qu'il produit. Quatre cens pas en carré, semez en bled ou plantez en vignes ou autrement, ne rendent pas le Propriétaire bien riche. Mais autant de terre plantée en cannes de Sucre, avec de bons Nègres & plusieurs moulins, suffit pour donner à un homme un revenu de dix ou douze mille florins. Si c'est de l'Indigo qui est semé dans cette terre, elle produira davantage. Sur ce pié, la Muscade & le Girofle qui croit dans ces petites Iles doivent rapporter des richesses immenses. Ces terres sont préférables à des mines d'or, où l'on emploie beaucoup de travail & de monde avec de grands frais pour en tirer du profit; au lieu que ces plantes viennent plus qu'on ne veut, & qu'il faut les éclaircir pour qu'elles ne soient pas étouffées ou qu'elles ne fassent pas de tout le Pais une forêt. Les Hollandois, qui ont le goût aussi fin qu'il y ait Peuple dans le monde, ont fait il y a longtems cette reflexion, & ils s'en sont bien trouvez. Ils n'ont pas négligé ces petits endroits reculez; & quoiqu'ils n'en aient pas fait les premiers la découverte, ils en ont mieux connu la valeur qu'aucun de ceux qui les y avoient précédés. Ils ont profité de la négligence des autres, qui ne méritoient pas de retenir des Trésors dont ils connoissoient si peu le prix.

Des grandes Iles Moluques.

Maintenant pour ce qui est des grandes Iles Moluques, elles sont en si grand nombre, que nous sommes obligés de partager ce grand Corps d'Iles en plusieurs petits, mettant à la tête la plus considérable avec quelques autres dont elle est environnée. *Célebes* est la principale de toutes celles qui sont apellées Iles *Célebes* ou de *Macassar*, faisant partie de l'Archipel des Moluques avec lesquelles on les joint. Elle mérite le premier rang pour sa grandeur qui contient 150 ou 200. lieues du Septentrion au Midi, & 68. ou 80. du Couchant au Levant. On ne la divise plus en 6. Royaumes comme on faisoit autrefois, car les Auteurs modernes ont jugé à propos de n'en faire que deux des six, sans nous dire ce que sont devenus les quatre Rois qui régnoient, ou quels ont été les Conquérens de leurs Royaumes. Je croi qu'il vaut mieux avouer qu'on n'a connoissance que de ces deux, qui sont le

Royaume de *Célebes* & celui de *Macassar*. Dans celui de *Célebes* on y trouve la Ville de ce nom, Capitale, avec *Mandar*, *Madona*, *Totoli* & *Munada*, dont on ne dit que le nom: ce qui feroit croire que toutes ces Villes sont supposées. Pour ce qui est de *Célebes* on la met sur la Côte Occidentale de l'île.

Le Royaume de *Macassar* paroît un peu plus connu. On parle de son Roi comme d'un Prince assez puissant, de la Religion Mahométane. La Ville capitale a le même nom de *Macassar*: elle est accompagnée de plusieurs autres, comme *Cion*, *Tabuco* & *Bantachia*, mais il est bien difficile d'en trouver quelque chose dans les Auteurs: si ce n'est que *Bantachia* est située sur le bord Occidental du Golfe de *Macassar*, & que *Jompandanqui* avec sa Forteresse est aux Hollandois. Eux & les Anglois fréquentent beaucoup les Côtes Méridionales de cette île, dont ils tirent de l'Or, de l'Ivoire, du bois de Sandal & du Coton. Ce Pais est très-fertile en Ris, Palmiers, Cocos, Fignes & autres fruits. Les habitans suivent la Loi de *Mahomet* avec tant d'exactitude, qu'ils n'osent pas même boire du vin de Palmier. On dit qu'ils ne portent point d'habits, & qu'ils cachent seulement par pudeur ce qui leur a donné la vie; mais je ne croi pas qu'on parle de ceux qui habitent dans les Villes; car quoi qu'on en voie quelquefois passer par les Villes des Chrétiens de ce Pais, je n'ai point encore vu qu'il y eût de Ville habitée par des hommes nus. Cette île a pour voisines celles de *Salaye*, *Cabona*, *Bouton*; mais elles ne méritent pas qu'on en parle.

Gilolo tient la seconde place entre les grandes îles *Moluques*. On lui donne 250. lieues de tour & 100. du Septentrion au Midi, de même que du Couchant au Levant. Elle est formée de 4. Presqu'îles, dont l'une est tournée vers le Nord & les trois autres vers le Levant. La plus grande partie appartient au Roi de *Gilolo*: les Rois de *Ternate* & de *Loloda* ont aussi chacun la leur: & les Sauvages habitent le reste, à la réserve de quelques Places qui appartiennent aux Hollandois & aux Espagnols. Les habitans de ce Pais ont une fort grande commodité, qui est de tirer leur pain, leur vin & des étoffes d'un arbre qu'ils appellent *Sagous*. La Ville Capitale du même nom est située sur la Côte Occidentale de cette île. Quelques-uns l'honorent de trois autres Villes, savoir *Cuma*, *Maro* & *Tolo*. C'est à ceux qui les ont découvertes, à nous apprendre quelle est leur situation. D'ailleurs *Gilolo* se trouve toute seule, faute de quelqu'une qui l'accompagne. *Amboine* n'est pas si grande que la précédente; puisqu'elle n'a que 16. ou 24. lieues de tour, mais elle a de quoi la rendre considérable. Elle donne son nom à plusieurs petites îles voisines, qu'on appelle les *Amboines*. *Antonio Abro* Portugais la découvrit l'an 1515. & ceux de sa Nation l'ont conservée jusqu'à 1603. Ce fut *Etienne Verhagen* Hollandois qui les en chassa: les Espagnols les traitèrent de même en 1620. mais les Hollandois la reprirent & s'y établirent en 1655. Ils la tiennent à présent bien gardée de trois Forts: l'un, qui sert de Citadelle à la Ville d'*Amboine* Capitale de l'île, se nomme *Victoria*. C'est le plus considérable des trois, & passe pour le meilleur établissement que les Hollandois aient dans les Indes après *Batavia*. Il est toujours muni de soixante pièces de Canon avec une Garnison de six cens hommes: les deux autres portent le nom de *Hiten* & de *Low*. On trouve dans les îles voisines nommées les *Amboines* une grande abondance de Cloux de Girofle. *Ceram* peut aussi passer pour une des grandes îles *Moluques*. Elle est au Midi de celle de *Gilolo* & au Couchant de la Terre des *Papous*. Sa richesse consiste en épiceries, dont elle est assez bien pourvue. Il y a dans cette île un Roi particulier qui est Allié ou Tributaire des Hollandois. Ceux-ci ont un Fort dans la principale Place nommée *Cambello*, & que le Fort commande aussi bien que le Port de la Ville qu'on dit être bien peuplée de même que le reste de l'île. Je

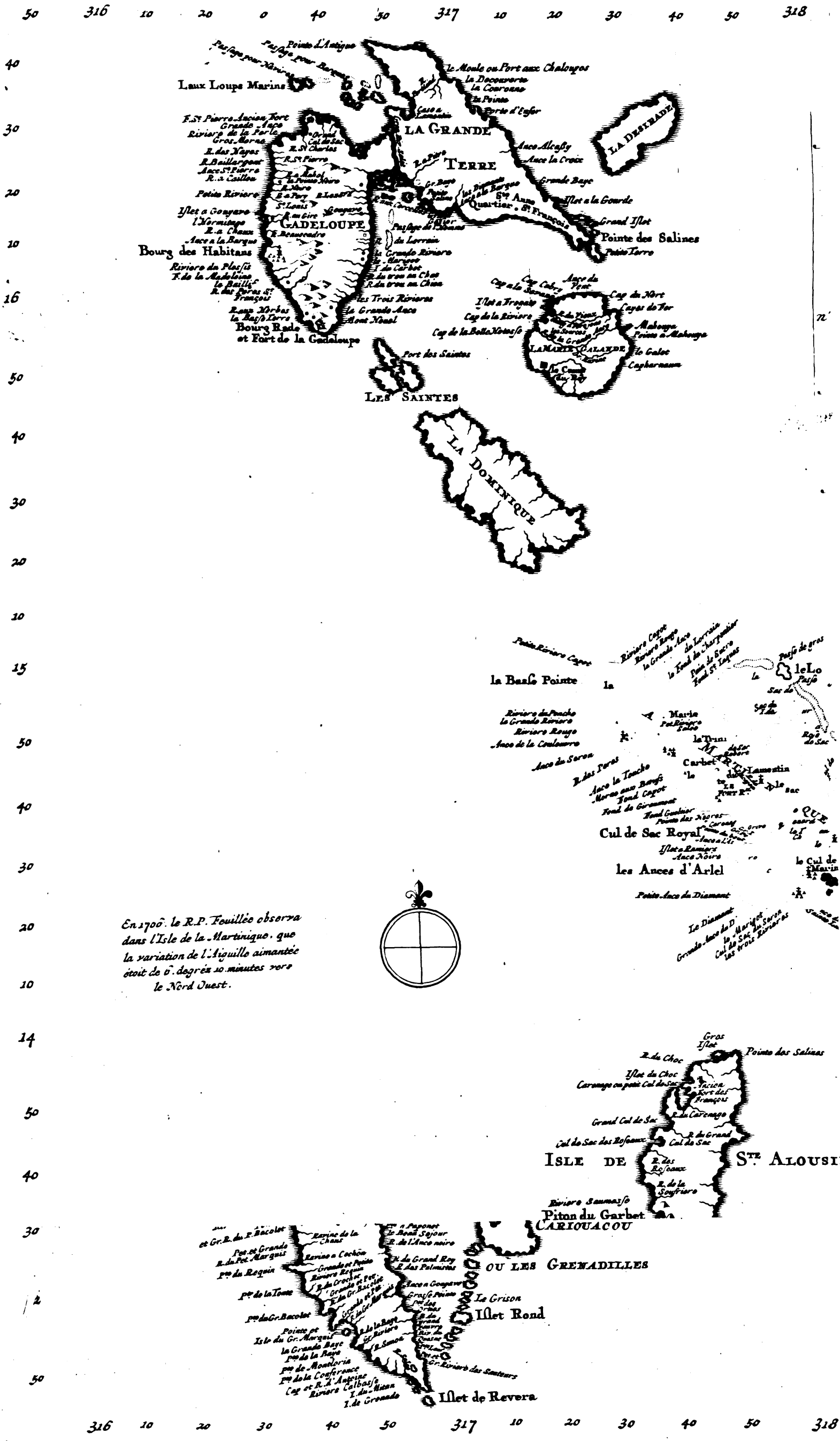
joindrai à cette île la Terre des *Papous*. Elle n'est appelée Terre que parce que plusieurs croient qu'elle est jointe à la Nouvelle Guinée: mais si elle en est séparée, comme d'autres l'assurent, par un petit détroit, on la peut bien ranger entre les *Moluques* & la faire aller de compagnie avec sa voisine la précédente, jusqu'à ce qu'on en soit mieux informé.

On ne parle que de la fidélité & de la valeur des Habitans de ce Pais. Ce n'est pas la dernière qualité qui les distingue des autres Peuples, dont il y en a sans doute d'aussi vaillans que les *Papous*. Les Anglois seroient les premiers à leur disputer la gloire d'être les plus braves gens de l'Univers, & ils ne manquent pas d'Auteurs qui les confirment dans cette bonne opinion. Mais pour la fidélité, la Terre des *Papous* est bien heureuse que cette qualité se trouve parmi ses habitans. Ils peuvent se vanter d'un mérite qui est bien rare par-tout ailleurs: il seroit à souhaiter que cet heureux Pais ne fût pas si éloigné, afin que par la communication de ses habitans, la fidélité se répandît un peu plus sur tout le reste de la Terre.

Il se présente encore dans la Mer des Indes & parmi les *Moluques* un autre petit Corps d'îles, qui portent toutes le nom de *Banda* qui en est la plus renommée. Elle n'a pourtant que trois lieues de long & une de large: mais on peut dire qu'il n'y a pas un arpent de terre qui ne soit d'un prix fort considérable; puisque cette île est toute couverte de Muscadiers, qui croissent aisément, & qui sont en tout tems chargez de fleurs & de fruits verts & mûrs. Un verger planté de ces arbres a de quoi satisfaire l'homme tout entier, non seulement par la richesse du fruit qui seul peut fournir aux autres besoins de la vie, mais encore par son odeur & sa beauté. Il n'y a, dit-on, que l'île de *Banda* qui possède dans le monde ces sortes de richesses, avec ses voisines qui jouissent de l'avantage d'être fécondes en un fruit aussi précieux. Ces îles en ont quatre autres au Nord: l'une se nomme *Puloway*, dont les Hollandois sont les Maîtres: ils y ont le Fort *Revenge*. Une autre s'appelle *Puloron* ou *Pulorin*, qui est au Couchant de celle de *Gumanapi*, & dépendante des Anglois. *Néra* fait la troisième au Nord de celle de *Banda*. Elle a les Villes de *Néra* & de *Labstack*, où les Hollandois ont le Fort *Nassau* & le *Belgique*. *Gumanapi* est la dernière remarquable, non par les biens qu'elle rapporte, mais par une montagne aux pieds de laquelle elle est située, & qui empêche sa fécondité par les flammes qu'elle vomit. Les habitans de ces riches îles sont Mahométans, & jouissent longtems d'une parfaite santé. S'ils sont redevables de cet avantage à l'air embaumé de l'odeur des Noix Muscades, c'est du moins le seul qu'ils en tirent; car ce fruit seul ne pouvant fournir à tous leurs besoins, ils sont obligez de le troquer souvent pour des choses de peu de valeur: semblables en cela au Coq de la Fable, qui donne son rubis pour un grain de blé. Ils cherchent l'utile, & n'ont pas tort: mais les autres en profitent, & parmi ceux-ci, les Hollandois sont ceux qui y gagnent le plus.

Timor est le dernier peloton d'îles dont il nous reste à parler: on y joint *Flores* & *Terralta*. L'île de *Timor* est placée sous le dixième degré de Latitude Méridionale. Sa longueur est à peu près de soixante lieues, sur quinze de large. Quoique ses productions ne soient pas si estimables que celles des îles de *Banda*, elle ne laisse pas d'avoir abondance de choses fort nécessaires. Outre les Grains & les Fruits qu'elle donne à ses Habitans, elle remplit encore tout le Monde de son Sandal blanc, aussi bien que du jaune. Elle n'est pas la seule qui en produise, mais il en croit une si grande quantité en ce Pais-là, qu'il y en a des forêts entières. Le bois de Sandal est d'une vertu qui ne peut pas être connue à ceux de cette île. Il en est de cette production comme de toutes les autres de quelque valeur dans ces sortes de Pais. Les habitans sont ceux qui en tirent le moins de service, & il semble que ce ne soit pas pour eux que la Nature l'y ait produit. Ils ignorent même diverses autres choses plus communes, puisqu'on assure que ceux de cette île n'ont l'usage du feu que depuis quelque tems. Sans trop approfondir dans les secrets de la Providence qui ne fait rien par hazard, ne peut-on pas dire qu'elle fait naître de si riches productions parmi des Peuples ignorans, ou des Peuples ignorans au milieu des biens qu'ils ne connoissent point, pour y attirer les plus éclairés & s'en servir pour instruire & humaniser les autres? Si néanmoins le Commerce des derniers avec les premiers n'a pas encore eu grand succès, depuis qu'on a trouvé le chemin de pénétrer jusques chez ces Peuples Barbares, c'est qu'il faut plusieurs siècles pour faire changer des Nations: outre que c'est le moindre soin de ceux qui y vont, qui n'ont en cela d'autre vue que de faire valoir leur Commerce.

CARTE DES ANTILLES FRANÇOISES ET DRESSÉE SUR DES MEMOIRES MA



En 1700. le R.P. Feuillée observa dans l'Isle de la Martinique. que la variation de l'aiguille aimantée étoit de 6. degrés 30. minutes vers le Nord Ouest.

DISSERTATION GENERALE

SUR LES

ANTILLES,

ET PREMIEREMENT,

DE L'ILE

St. CHRISTOPHE.

CHacun fait que les *Antilles* sont ainsi nommées, parce qu'elles sont les premières que l'on rencontre quand on fait le voyage de l'Amérique, & que, composant avec les autres, parmi lesquelles elles sont mêlées, comme une barrière oblique, elles ferment en quelque façon le Golfe du Mexique dont elles couvrent toute l'étendue.

L'île St. Christophe est la Capitale de toutes les Antilles, & la demeure du Lieutenant Général du Roi de France, pendant qu'elle étoit en son pouvoir. Elle est située sous le dix-septième degré trente minutes de Latitude Septentrionale, ce qui fait qu'étant plus proche du Nord que la Martinique & la Guadeloupe, elle se ressent moins aussi des ardeurs brûlantes qui regnent dans les Pays voisins de l'Équateur. Mais si l'air y est si temperé que quelques-uns l'ont nommée l'île douce, elle est d'ailleurs beaucoup plus tourmentée de ces furieux ouragans qui ne sont que trop frequens en ce Pays-là. La commune opinion est que Christophe Colomb lui a donné son nom, quoique les simples se persuadent qu'on lui a imposé le nom de St. Christophe à cause que du milieu de cette île on aperçoit une petite montagne sur la croupe d'une autre beaucoup plus élevée qui semble la porter sur son dos, comme les Peintres représentent JESUS-CHRIST sur les épaules gigantesques de St. Christophe: mais chacun voit le ridicule de cette opinion, qui ne laisse pas d'avoir ses Sectateurs.

Cette île a tout au plus vingt lieues de circuit. On en croit le milieu inhabitable à cause des rochers & des hautes montagnes, qui sont séparées les unes des autres par des précipices affreux. Presque tout le reste du Pays s'étend doucement vers la Mer, découvrant un assez beau paysage, coupé en quelques endroits de ravines, qui n'empêchent pourtant pas qu'on ne fasse le tour de l'île à cheval. On y recueilloit autrefois beaucoup de Tabac & de Gingembre; mais depuis longtems le Roi T. C. avoit défendu de faire du Tabac à St. Christophe, on a interrompu d'y planter du Gingembre, parce qu'il n'avoit plus de prix, & l'on n'y plantoit depuis que des Manjocs, des Patates & des Canes,

Tom. VI.

le reste du Pays étant mis en Savannes pour nourrir le bétail. De sorte que quand on a coupé les cannes & qu'on y a mis le feu, toute l'île ressemble à un désert.

Elle est arrosée de plusieurs Rivières qui descendent des montagnes, & qui fournissent de très-bonnes eaux. Les François n'en sont pas si bien pourvus que les Anglois, qui ont les plus grandes Rivières dans leur partage: & c'est une des plus grandes peines des François, particulièrement dans le quartier de la basse terre, où presque tout le bétail mourroit dans la grande sécheresse, sans la fontaine du Château qui est intarissable, & où l'on vient de tous les côtez abreuver les chevaux & les bœufs.

Cette île, comme on vient de l'insinuer, étoit occupée par les François & par les Anglois, chaque Nation ayant deux quartiers principaux, où l'on avoit élevé des Forts & des Corps-de-garde, environnez seulement de quelques palissades & terrasses. Quelques-uns ont des folies, mais la plupart n'en ont point, & il n'y avoit du canon que dans ceux qui commandent les Rades. Quoiqu'on ait été longtems sans y avoir de Bourg ni de Ville close, non plus que dans les autres îles, il y avoit néanmoins en 1667. un petit Canton proche du Fort, appelé les Magasins, où l'on trouvoit plusieurs cases, les unes faites de briques, les autres de charpente, & couvertes de tuiles, & les autres couvertes de feuilles, de cannes & de branches de palmier. C'est là que les Marchands vendent leurs denrées. La grande Case, ou le Magasin du Général étoit fort propre: elle servoit de salle du Conseil, & c'est-là que le Général se reposoit lorsqu'il descendoit au Fort. Plusieurs Artisans & Vivandiers s'étoient venus placer en cet endroit, de sorte qu'avec le tems il auroit pu s'y former un Bourg. Mais toute l'île a été cédée aux Anglois par l'Article XII. du Traité d'Utrecht.

Il y a quatre Eglises ou Chapelles dans les deux quartiers des François, qui ont été desservies par les Capucins jufqu'en l'an 1646. qu'ils en furent chassés. Les Jésuites remplirent leur place, & quelque tems après on y fit venir des Carmes Réformez de la Congregation de Bretagne. Les Jésuites n'avoient qu'une Eglise dans la basse-terre, mais les Carmes en avoient trois, outre lesquelles il y avoit deux

R r

Cha-

Chapelles, & un Hôpital pour les pauvres malades. Ils étoient servis par cinquante Esclaves qui leur avoient été donnez pour cet effet.

La plus belle maison de l'île étoit le Château du Général François, bâti en 1640. par Mr. de Poincy qui l'étoit alors. Il étoit composé de quatre étages de sept ou huit toises de largeur, surmontez d'une plate-forme à la mode d'Italie de trente-six piés d'élevation du rez de chaussée en haut. L'on voyoit dans la basse-cour le petit Arsenal bâti de brique, & quelques petits bâtimens, qui servoient à loger les Domestiques. La Chapelle n'étoit que de charpente: c'étoit le logement de Mr. de Denambuc, & de Mr. de Poincy même, avant que le Château fut bâti. Le quartier des Nègres, apellé la Ville d'Angole, étoit à l'un des côtez du Château: & un peu au-dessus, il y avoit plusieurs maisons de pierre, & de briques, où Mr. de Poincy entretenoit quantité d'Artisans, comme Corroyeurs, Seruriers, Maçons, Tailleurs & autres.

Le bois y est maintenant aussi rare, qu'il y a été autrefois en abondance, & il apporte aujourd'hui autant de profit, qu'il caufoit d'incommodité lorsque les Habitans étoient obligez de le couper pour étendre & pour cultiver leurs terres. Dès l'année 1658. quelques-uns étoient obligez d'en envoyer querir avec des chaloupes dans l'île de Sabat, & l'on ne doute point qu'ils ne souffrent beaucoup à l'avenir par la disette du bois, dont on a fait de si prodigieux dégâts dans les commencemens. Il est vrai que l'on se sert maintenant des cannes de sucre, après qu'elles ont passé par le moulin, pour faire bouillir les deux premières chaudières; mais comme la troisième a besoin d'un feu plus vif, le bois y est absolument nécessaire.

Pour ce qui est des saisons de ce Pais-là, elles y sont très-différentes de celles de l'Europe, soit dans leurs causes soit dans leurs effets. Car l'Été qui est ici causé par la présence du Soleil, est là causé par son éloignement, & au contraire sa présence y fait l'Hiver. De sorte que quand cet Astre vient à s'éloigner de la Ligne & à tirer vers le Tropicque du Capricorne, pendant tout le tems qui se passe jusqu'à son retour, (ce qui dure pour l'ordinaire depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril) il ne paroît presque point de nuages dans l'air, & il ne s'élève que fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. L'air demeure tellement épuré, si sec & si serain, que l'on peut non seulement regarder fixement le Soleil couchant & levant durant un assez long tems, mais encore voir le déclin & le croissant de la Lune en un même jour. Que si les jours sont chauds & secs, les nuits sont froides & humides à proportion: si le Soleil par sa chaleur a ouvert les pores de tout ce qui est sur la terre, la nuit les resserre par sa fraîcheur, & épaisit tellement l'air, qu'elle le résoud, & le fait distiller en une rosée très-abondante & si subtile, que trouvant les pores ouverts, elle s'y insinue & les pénètre fort avant. De là vient la corruption & le peu de durée de tout ce qui est sous la Zone Torride. De là le nombre infini de vers qui se trouvent dans les bois, & cette multitude d'insectes qui sont une des principales incommoditez de ces Iles.

Il n'y pleut presque point pendant tout le beau tems, ce qui fait nommer cette saison l'Été; quoiqu'il cause beaucoup d'effets presque semblables à ceux que l'Hiver produit en Europe. Cette grande sécheresse fait que les arbres, qui ont les feuilles tant soit peu tendres, se dépouillent alors de leur

verdure: que les herbes font comme grillées sur la terre; que les fleurs baissent la tête & se flétrissent; & que si la plupart des arbres n'avoient la feuille forte comme le Laurier, l'Oranger, le Buis & le Hou, qui demeurent toujours verds malgré les injures du tems, tout le Pais deviendroit en Été aussi triste que la France l'est au cœur de l'Hiver.

Mais quand le Soleil a repassé la Ligne & qu'il commence à s'approcher du Tropicque du Cancer, il fait lever, tant de la Mer que des lieux marécageux, une grande quantité de vapeurs, d'où il se forme de grands & effroyables éclats de tonnerre, qui pourtant font pour l'ordinaire beaucoup plus de bruit & de peur, que de mal. Quand le tonnerre vient à cesser, le tems se met tout d'un coup à la pluie, qui dure quelquefois huit, dix, douze & quinze jours sans interruption. Ces pluies refroidissent tout le Pais, & c'est ce qui fait appeller cette saison l'Hiver, qui dure sept mois, pendant lesquels il ne se passe quelquefois pas un jour sans pleuvoir. Cette saison ne manque pas d'exciter au commencement grand nombre de maladies, particulièrement des fièvres, des catarres, des douleurs de dents, des apostumes, des ulcères, & autres incommoditez semblables. Mais elle produit d'ailleurs des effets bien différens de ceux que l'on voit l'Hiver en Europe. Car dès les premières pluies, pour peu qu'elles soient abondantes, tous les arbres verdissent & reprennent leur première beauté. Les forêts se remplissent d'une odeur si douce & si agréable, qu'elles répandent au loin leur parfum dans les champs. Les prés se revêtent d'un nouveau tapis verd, les fleurs renaissent par-tout sur la terre, & les Iles ressemblent à un jardin délicieux. Il est vrai qu'on s'y mouille & qu'on ne peut guères sortir par cette raison; mais cette pluie est si douce, qu'on la préfère incomparablement aux brûlantes ardeurs de l'Été. Alors tous les animaux, qui s'étoient retirez dans le creux des rochers & sous les antres des montagnes, descendent dans la plaine, & viennent augmenter le nombre de ses habitans. On y voit force Lezards, Serpens, Couleuvres & autres reptiles, qui quittent leur vieille peau pour en reprendre une nouvelle: dangereux compagnons de ces Habitations, dont la Colonie se passeroit volontiers. De même les poissons, qui, durant la sécheresse, gagnent la pleine Mer, se rapprochent des côtes en Hiver & entrent dans les Rivières, en sorte qu'il n'y a que les paresseux ou les mal-adroits qui manquent d'en pêcher abondamment. La Tortue, le Caret, & la Caouanne terrissent alors en si grande quantité, qu'après en avoir fait bonne chère pendant tout ce tems-là, on en peut faire encore une ample provision pour l'arrière-saison.

DE LA GUADELOUPE.

Cette Ile, ainsi nommée à cause de la bonté de ses eaux, prend, dit-on, son étymologie, d'un commun Proverbe des Espagnols, qui, pour exprimer une chose excellente, lui donnent le nom d'un ancien & fameux Auteur nommée *Lopez*; de sorte que *l'Agua de Lopez* vaut autant à dire, que *les meilleures eaux qui se puissent trouver*. En effet, les Flotes d'Espagne en allant aux Indes, étoient obligées autrefois par Arrêt du Conseil Général, de prendre des eaux dans cette Ile, & l'ont toujours fait jusqu'à ce qu'elle ait été habitée par les François. D'autres disent, avec plus de vraisemblance, que les

les Espagnols l'ont ainsi nommée, à cause de sa ressemblance avec les montagnes de Notre Dame de la Guadeloupe en Espagne.

Quoi qu'il en soit, cette Ile est située à seize degrez ou environ de la Ligne Equinoxiale vers le Nord. Elle se divise en deux parties, séparées par un petit bras de Mer que l'on nomme la Rivière *Salée*, qui, faisant communication de la Mer qui regarde l'Orient de cette Ile, avec celle qui regarde l'Occident, partage toute la Guadeloupe en deux terres, dont une partie s'appelle *la grande*, qui n'a été cultivée que de fort peu de François, & seulement pour en conserver la possession. L'autre, qui est proprement appelée la Guadeloupe, est la plus belle, la plus grande, & la meilleure de toutes les Antilles. Son étendue, depuis le Fort Roial qui est à la pointe Méridionale, jusqu'à la pointe du petit Fort qui regarde le Nord, est d'environ vingt lieues; & de cette pointe, jusqu'au Fort de S^{te}. Marie qui est la pointe Orientale de l'Ile, il y a environ douze ou quatorze lieues au plus, & dix ou onze jusqu'au Fort Roial; ce qui lui donne ensemble quarante-quatre ou quarante-cinq lieues de circonférence.

Elle se subdivise encore, pour me servir des termes du Pais, en *Cabsterre*, & *Basseterre*. *Cabsterre*, un Cap de terre, qui est la partie la plus élevée, est aussi celle qui fait face au vent d'Orient en Occident; & celle qui est au dessous du vent, se nomme *Basseterre*, quoique pour l'ordinaire elle soit plus haute & plus montagneuse que l'autre. La première, plate & unie, est longue de sept à huit lieues, large de trois en divers endroits, & habitable par-tout. Plus loin est une terre que l'on avoit cru inhabitable, à cause d'un certain Piton, comme l'appelle l'Auteur que je lui, en forme de pain de sucre: qui s'éleve au dessus des nues, & duquel, entre deux Rivières qui n'ont qu'une bonne lieue de distance, coulent treize ravines accompagnées d'autant de petits Monts dont quelques-uns sont de très-difficile acces.

Le terrain qu'on donne pour chaque Habitation, est appelé *Etage*: il est de cent pas de large sur mille de long, & cette longueur est ce qu'on appelle *Chasse*. De la Rivière nommée *le petit Carbat* jusqu'à la grande Anse, on peut prendre de côté & d'autre plusieurs belles habitations; mais on n'y peut guère trouver que deux *Etages*, & même dans la grande Anse, il y en a plusieurs qui n'ont pas leur *Chasse* entière de mille pas. Elles sont bornées pour la plupart par de hauts rochers ou par des montagnes. Tout le cœur de l'Ile n'est aussi composé que de rochers afreux & de précipices épouvantables; mais les côtes sont très-belles, & c'est aussi ce qui est le plus habité.

Pour revenir à ce que nous avons dit de ses eaux, il est certain, assure mon Auteur, qu'il n'y a point de terre dans le Monde plus utilement & plus agréablement arrosée de belles & bonnes Rivières, la Guadeloupe en aiant plus de cinquante, dont plusieurs peuvent porter bateau, une, deux, & trois lieues avant dans les terres. Il y a plusieurs belles fontaines, qui tombent des rochers, & qui, après avoir agréablement serpenté en mille endroits, se vont perdre dans les plus grandes Rivières. Comme le milieu de l'Ile est extrêmement haut, la plupart de ces Rivières ne sont, à proprement parler, que des torrens, qui se precipitent avec impétuosité dans la Mer: & c'est une chose épouvantable, continue l'Historien que je copie, de les voir dans leurs débordemens.

On les entend, dit-il, descendre d'une bonne lieue, grondant comme des tonnerres. Elles s'enflent en un moment de plus d'une pique de hauteur, fument, brouent & écument de toutes parts. Elles entraînent les plus gros arbres des forêts, & roulent une si grande quantité de rochers, qu'elles en font de petites montagnes à leur embouchure; & ce roulement de roches fait un si grand tintamarre, que quoiqu'il tonne effroyablement, on n'entend point les coups de tonnerre. Voilà une peinture affreuse & capable de dégouter pour jamais de la Guadeloupe. Mais, comme si notre Auteur avoit prévu cet effet de sa narration, il y remédie aussi-tôt en y mêlant un tableau plus agréable. Je confesse, dit-il, que je n'ai point goûté de plus grandes delices en ce Pais-là, que celle de me reposer à la fraîcheur sous les arbres le long de ces belles Rivières; car comme elles laissent après ces débordemens des millions de roches (dont quelques-unes ont six piés de diamètre) en confusion, on y entend, outre le murmure agréable du grand Canal, mille petits gazouillemens différens qui charment plus agréablement l'ouïe, que les plus excellentes musiques. Il n'y a rien aussi qui contente plus la vue, que de considérer ces petits ruisseaux, d'une eau plus claire que le cristal, s'entrelasser au travers de toutes ces roches. L'on ne sauroit faire cent pas dans l'une de ces Rivières, qu'on n'y trouve quantité de beaux bassins où l'on se peut baigner à l'ombre dans de très-belles eaux. Pour ce qui est de leur goût, ajoute-t-il, il suffiroit de dire que ce sont des eaux de roches; mais j'encheris encore là-dessus en disant qu'on en peut boire tant qu'on veut, sans jamais s'en trouver mal. En un mot, ces Rivières sont autant de Paradis terrestres, où tous les sens goûtent innocemment les plus délicieux plaisirs dont ils sont capables dans leur pureté. Voilà ce qui s'appelle broder agréablement un assez mauvais canevas; mais je doute que le bon Pere qui s'égaye dans ce récit, attire jamais personne à la Guadeloupe sur-tout par le plaisir d'y boire tout son saoul de ses belles & bonnes eaux.

Pour ce qui est des autres utilitez du Pais, on en peut juger par ce que nous avons déjà dit des Antilles en général, & par ce qui nous reste encore à dire. Je passe à la Martinique, dont un autre Auteur nous donne la description que voici.

DE LA MARTINIQUE.

ELLE est située à quatorze degrez & trente minutes en deçà de la Ligne, & peut avoir environ quarante-cinq lieues de circuit. Les François & les Indiens l'occupent, & l'ont tenue assez longtems ensemble en bonne intelligence; mais une rupture survenue entre les deux Nations, a porté les Barbares à faire plusieurs fois des ravages sur les terres des François: en sorte que ni la hauteur des montagnes, ni la profondeur des précipices, ni l'horreur des vastes & affreuses solitudes, qu'on avoit regardées jusqu'alors comme un mur impénétrable, ne les ont point empêché de venir fondre sur les quartiers des François, & de porter jusqu'au milieu de quelques-unes de leurs habitations le fer, le massacre, & tout ce que l'esprit de vengeance leur a pu dicter de plus cruel.

On parle diversément des sujets de cette rupture. Les uns l'attribuent au déplaisir que quelques Caraïbes ont conçu de ce qu'on ne leur a pas tenu la promesse qu'on leur avoit faite de leur donner des

marchandises en compensation des Iles de la Grenade & de S^e. Aloufie où l'on a établi des Colonies Françoises contre leur gré. Les autres disent qu'ils ont été incitez à prendre les armes pour venger la morts de quelques-uns de leur Nation habitans de l'île de St. Vincent, qu'ils prétendent être péris après avoir bu de l'eau de vie empoisonnée qui leur avoit été apportée de la Martinique. Quoi qu'il en soit, la guerre fut aussitôt déclarée; mais après les premières courses, où les Barbares exercèrent à la vérité des ravages affreux, ils ont si mal réussi dans leurs entreprises, & ont été repoussés si vivement par les François, qu'ils ont été obligés d'abandonner leurs villages & de se retirer dans les montagnes. Voilà ce que dit un Auteur, qui se croit bien informé. Mais un autre plus récent & qui prétend en savoir bien davantage, parle de ces murs depuis longtems impénétrables aux deux Nations, comme de choses purement chimeriques, assurant que de tout tems les François & les Sauvages les ont pénétrés pour se faire la guerre. C'est à eux, s'il est possible, à s'accorder.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui les François sont au nombre de plus de 15. mille à la Martinique, sans compter les Caraïbes & les Nègres qu'ils font travailler au Tabac & au Sucre qui est fort estimé. Nous donnerons dans la Planche suivante une courte description de la manière dont il se fait. Cette Ile a deux avantages par dessus les autres. L'un est que tous les Navires de France y abordent avant que de passer aux autres Iles, & que c'est par elle qu'ils commencent à débarquer les hommes & les marchandises: l'autre, qu'elle est fort peu sujette aux ouragans, qu'ainsi les habitans y jouissent d'une heureuse tranquillité, pendant que ceux des Iles voisines sont dans une désolation continuelle.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les autres Iles connues sous le nom d'Antilles. Je me contenterai de les indiquer, en disant qu'en général elles se divisent en Iles *Lucayes*, & en *grandes & petites Antilles*; que ces dernières sont subdivisées en Iles de *Barlovento* ou dessus le vent, & en Iles de *Sottavento* ou sous le vent: que les unes & les autres sont peuplées de six Nations différentes, savoir 1. de Caraïbes ou Caribes, qui sont originaires du Pais, & qu'on appelle aussi Cannibales ou mangeurs d'Hommes; 2. d'Espagnols; 3. de François; 4. d'Anglois; 5. de Hollandois; & 6. de Danois. Que les Caraïbes possèdent seuls les Iles de la Dominique, de St. Vincent & de Bekia qui font partie de celles de Barlovento: que les Espagnols sont les Maîtres des Lucaies, de Cubo, de St. Dominique en partie, & de Porto Rico dans les grandes Antilles, de la Trinité, de Ste. Marguerite & de Cubagua ou l'île des perles: que les François ont une partie de St. Domingue dans les grandes Antil-

les; avec les petites Iles de la Tortue & de la Vache qui sont aux environs; & qu'ils ont aussi dans les Iles de Barlovento celles de Ste. Croix, des Saints, de St. Barthelemi, la Desirade, Marie-Galante, Ste. Lucie, & la Grenade, outre la Guadeloupe & la Martinique dont nous avons parlé, & une partie de St. Martin. Que les Anglois occupent la Jamaïque dans les grandes Antilles, l'Anguille, les Barbades, Antigoa, Tabago, Montserrat & Newis, qui sont toutes de Barlovento. Que les Hollandois possèdent Bon-aire & Curaçao, où ils font à présent un fort grand Commerce, & Oruba dans les Iles de Sottavento, & celles de Saba & de St. Eustache avec une partie de St. Martin dans les Iles de Barlovento: enfin que les Danois ont dans ces dernières la petite Ile de St. Thomas, une des Iles des Vierges situées au Nord-Est de Porto-Rico.

Les Lucayes sont les plus Septentrionales de toutes les Antilles, situées au Sud-Est de la Floride, dont elles sont séparées par le Canal de Bahama. L'air y est plus temperé que dans les autres Antilles, & le terroir y est assez fertile en Maiz. Les grandes Antilles sont au Midi & au Sud-Est des Lucayes. On n'en compte ordinairement que quatre; mais il y en a plusieurs autres petites aux environs, & qui sont, comme les quatre, toutes situées sous la Zone Torride. Celles de Barlovento, les seules, selon quelques-uns, à qui on doit donner le nom d'Antilles, sont aussi les véritables Caribes, directement opposées aux Iles du Golfe de Mexique. Elles produisent beaucoup de legumes, quantité de Tabac, & le meilleur Sucre du monde; mais le blé n'y vient pas en maturité. La plus considérable Colonie qu'y aient les Anglois est à Barbade, située à 14. degrés de Latitude Septentrionale & au Sud-Est de la Martinique. Elle est fort peuplée, très-fertile en Sucre, en Tabac, en Coton, en Indigo, en Gingembre, en bétail, en oiseaux, en poissons & en fruits. Les Anglois y ont plus de 20. mille habitans, sans compter les Sauvages & les Nègres qui y sont en assez grand nombre. Ils commencerent à l'habiter l'an 1627.

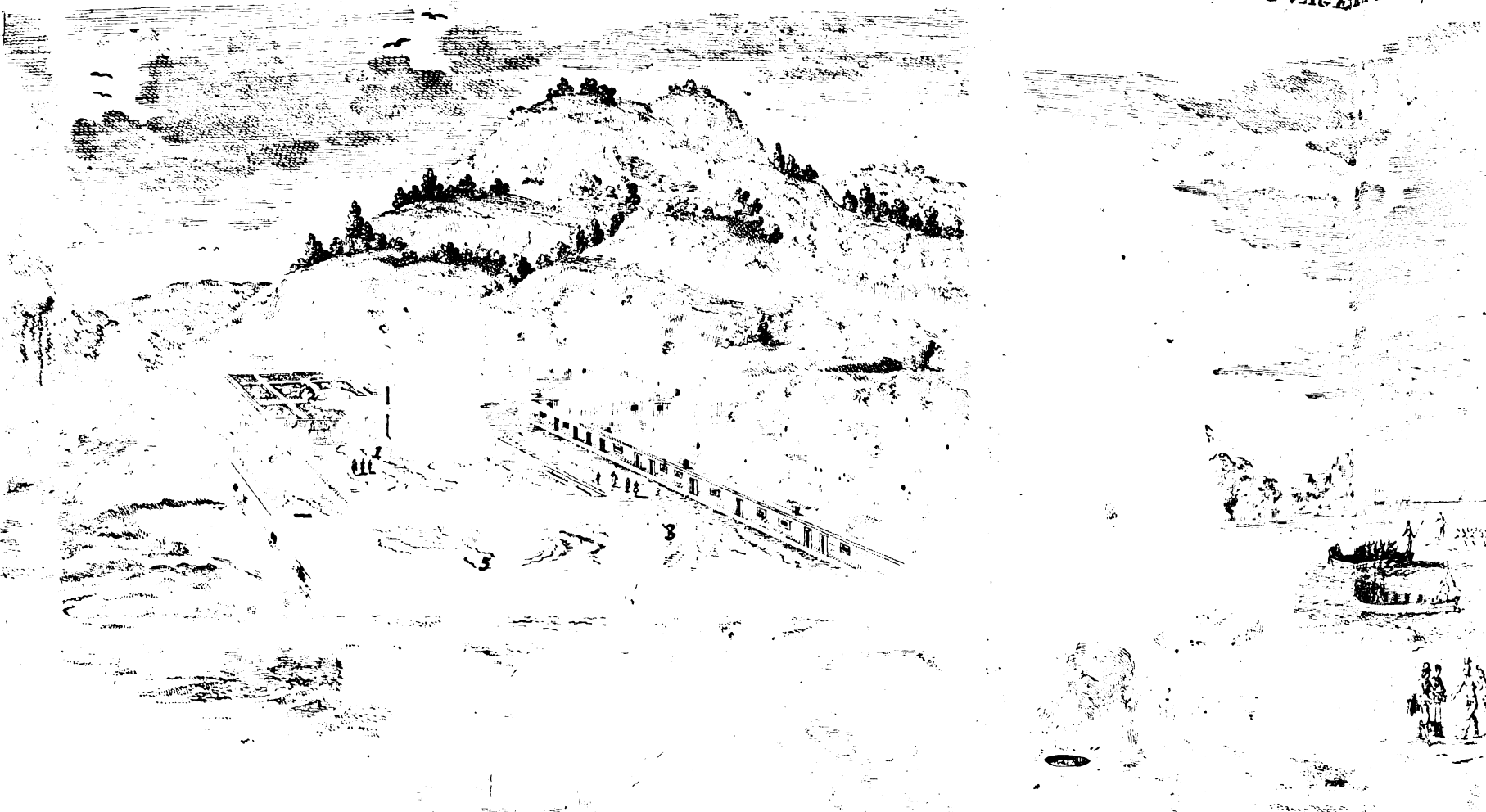
Les Iles Hollandoises sont, comme on a dit, St. Eustache & Saba, & partie de St. Martin. St. Eustache & Saba, au Nord-Est & proche de St. Christophe, n'apportent pas un grand revenu aux Hollandois qui s'y établirent l'an 1635. La première fut prise par les François en 1669. mais elle doit leur avoir été rendue par la Paix de Ryswick. Ils possédoient autrefois Tabago: mais cette Ile, qui fut prise sur eux en 1677. par le Comte d'Etrées Vice-Amiral & depuis Maréchal de France, appartient aujourd'hui aux Anglois. Les Espagnols ont dans l'île de la Trinité une Colonie assez peu considérable; & enfin les Danois ne possèdent dans les Caribes que St. Thomas, où ils ont une habitation pour faire travailler au Sucre.

TICULARITEZ CURIEUSES DE L'ILE DE S. CHRISTOPHE

PROVINCE DE BEMARINDANS LE

AVEC UN CRAYON DU CHATEAU DU GENERAL FRANCOIS.

VISITE DES SAUVAGES FRANCOIS.



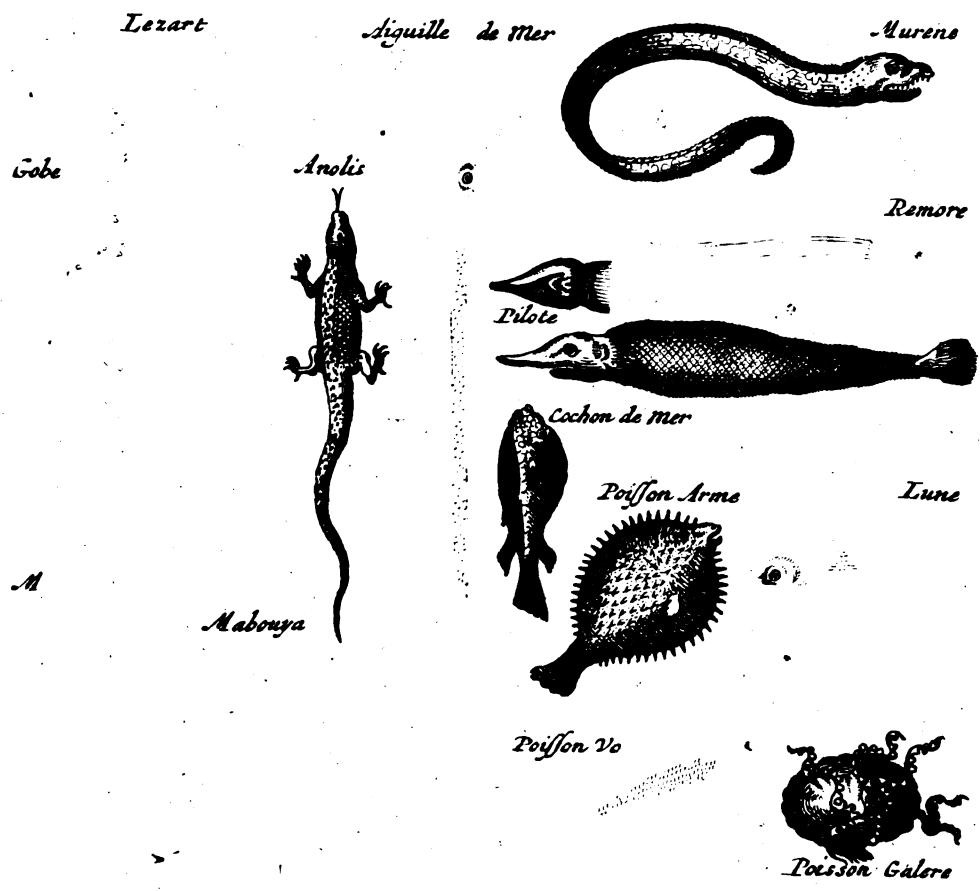
De l'île S^t. Christophle.

L'île du nom de Christophle, Colomb, est une des plus belles des Antilles. On en peut juger par le paysage ci dessus, dans lequel, outre la diversité des objets dont la campagne est variée, on voit un Crayon du Gouverneur de l'île pour les François, qui renferme en abrégé toutes les commodités des maisons de l'Europe. Toute l'île a environ 25. lieues de tour: le terrain en est sablonneux & léger, & très fertile toute sorte de fruits. Elle est coupée dans le milieu par de hautes montagnes, d'où coulent plusieurs rivières qui s'enflent quelque fois si promptement par les pluies qui tombent dans ces montagnes, que les vallées en sont souvent surprises & inondées. Toute l'île est divisée en quatre cantons, dont deux sont occupés par les François, & les deux autres par les Anglois: ceux-ci ont dans leur partage un plus grand nombre de petites rivières & ceux-là un plus grand nombre de terres propres à être cultivées.

Les habitants des Antilles aillent nus, on peut dire néanmoins qu'ils sont presque tous vêtus d'un habit d'écaille de tortue, qui ne les empêche pas de courir. C'est une certaine peinture de l'huile, qui sèche comme l'huile de noix, & dont les femmes sur tout ne manquent pas de frotter leurs corps, lorsqu'ils doivent assister aux assemblées ou partir pour quelque voyage. C'est la principale parure qu'ils ont soin de les orner dans toutes les occasions extraordinaires. Plusieurs y ajoutent des plumes de perroquets & des cercles noirs autour des yeux, avec des plumes de perroquets qu'ils se passent de dire.

ANIMAUX QUI SE VOYENT AUX ANTILLES.

1. Tortue faisant son trou pour pondre. 2. Comme on la retire. 3. Parre de la Tortue. 4. Poisson volant. 5. Poisson à queue. 6. Pie d'Inde. 7. Arras. 8. Péroquets. 9. Chasse des poissons. 10. Frenette. 11. Grand oiseau. 12. Flamant.



DE L'ILE DE S^T CHRISTE ET DE LA MARIN DANS LES ANTILLES

SAUVAGES AUX FRANCOIS.

Tom. VI. N.º 6. P. 18.

PAYSAGE DE LA PROVINCE
A La ville Royale de Neblot. B. La grande Eglise. C.
Du Soleil. F.

AU ROYAUME D'APALACHE.
D. La montagne d'clairiv. E. Le Temple
Se stine et de Fleur.

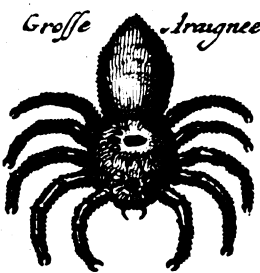


De la Province d

L'état des Apalachites contient plusieurs petites Provinces, dont
que, qui ont chacune leur nom particulier, cependant de celui d'
on voit ci dessus une partie du paysage, est fertile en diverses
excellente, un peu plus grosse qu'une noix & d'une forme presq
agréable & une vertu merveilleuse pour fertiliser la poitrine.
de rares ciseaux, que l'on ne voit point ailleurs. Elle est située
de latitude Septentrionale, qui porte le nom de l'île des cœurs
La Ville de Neblot en est la Capitale. A une lieue ou environ
sa figure est un rond parfait, & d'une pente si raide, que p
tour un chemin assez pour y passer trois hommes de front
cette Montagne s'étend en une large plaine très unie, qui a
quelques endroits de cèdres, de pins & d'autres arbrés
est le lieu qui seroit autrefois de Temple aux Apalachites. C'est une belle
dont l'ouverture ressemble à l'entrée d'un superbe Palais c'est la
en ovale, de la longueur de deux cens piés ou environ, sur une
Six simot viés de haut, qui étant percée à jour sert à commun

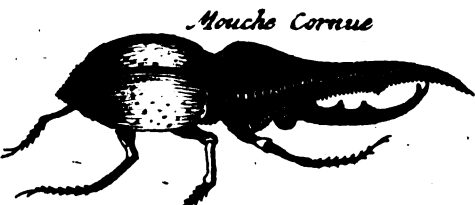
crables sont Bemarin, Amama & Mati:
t leur Souverain. Celle de Bemarin, dont
s, mais sur tout en une certaine racine
ant cuite sous la cendre, a un gout très
si entre autres choses curieuses, quantité
très célèbre entre les 34. & 35. degrez
en produit en très grande quantité.
est la célèbre montagne d'clairiv, dont
deux lieues & demie. Le sommet de
qui est ombragée en
dont ses côtes sont aussi couvertes. Au haut
taillée naturellement dans le roc,
quadoroient le Soleil. Le dedans de la grotte es
au milieu est une route d'environ
à cet, autre m

INSEVOYENT AUX ANTILLES.



Grosse Araignée

Sautrelle ou locuste des Iles



Mouche Cornue

Cent pieds



Mouches luisantes

Crabe Marine



Soldat

Crabe

DESCRIPTION DE ANTES, ARBRES, ANIMAUX & ES SAUVAGES QUI S'Y TROUVENT, ET L

1. Figrier d'Inde 3. Rocou, et la 5. Bois de 7. La Trompette. 10. IndIGOTERIE, 11. 20.
 2. Gouyau. 4. Negro qui le pillant. 6. Baïssin. 8. la Batterie. 9. le Repouir. 11.

12. res portant 13. Negro coupants
 14. aux caissons et portants
 le Socher. l'Indio.



DES SAUVAGES DES ANTILLES.

C'est avec bien peu de raison, dit l'Auteur dont j'emprunte ces remarques, que l'on appelle Sauvages les Habitans de ces Iles qui sont, selon lui, les plus heureux, les moins vicieux, les plus Sociables, les moins contrefaits et les moins jets aux maladies de toutes les Nations de la terre. Ils ne sont ni velus ni hideux comme on se la figure ordinairement. Ils la taille belle, le Corps bien proportionné; ils sont gras, puis robustes et si sains que l'on voit parmi eux des vieillards de cent années, qui ne courbent point le dos sous le poids de vieillesse. Ce qui les rend d'un si bon naturel, c'est sans doute la fragilité et la simplicité de leur nourriture et non point qu'ils ont faim et soif, mais jamais au-delà du nécessaire, et n'ont aucun souci de lendemain. Ils n'ont point d'autre Nécessité que celle de se faire une couverture et ne portent rien autour du corps pour cacher leur nudité. Quand les Européens arrivèrent au monde, leurs nez leur aplattirent le front et leur crâne se courba, et c'est la chose qui les distingue des Européens, quoique quelques Auteurs assurent qu'ils naissent blancs comme nous, et qu'ils ne changent de couleur qu'à force de se frotter et de se peindre de Rouge. On prétend qu'ils ont l'esprit aussi subtil et le raisonnement si délicat qu'aucun autre peuple qui se soit vu, à quoi ils joignent, dit-on, une innocence de mœurs très grande. Leur Physionomie est triste et melancholique; ils ne savent ce que c'est que se promener et rient à gorge déployée lorsqu'ils voyent des Européens marcher d'un lieu à un autre sans avancer chemin. Ces Sauvages après tout n'ont pas trop de tort.

DE

L'Indigo est une Plante assez se devient assez gros et croit en arbr divers rameaux tous chargés de petites arpentées par des fous, les fleurs en longueur et grosseur d'un fer d'aig d'Olive. Lorsque cette graine est mû ou dans des Sacs, et en suite on la j après quoi on y verse de l'eau jusq se fermente et fait bouillir l'eau co tire cette teinture visqueuse dont s

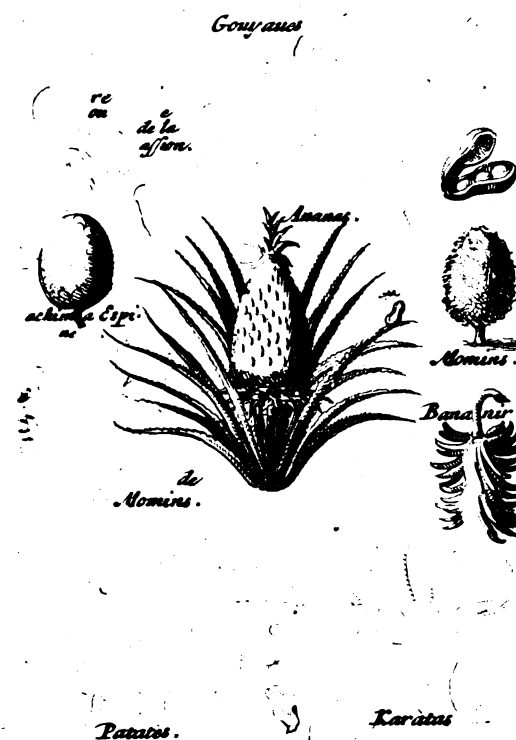
oia ou à la luzerne dont le tronc le coupe pas. Elle se divise en d'un verd brun par dessus et porte de petites gousses, de la liés d'une graine de couleur lante et on la met en faisceaux e où on la foule avec les piés; e en soit converti. Alors elle par cette ebullition que l'eau

Pour ce qui est des autres P seroit infini d'entrer dans le des plus rares dans les Iles A Simples ont de quoi y satisfaire ab sorte, des plantes qui portent du fr des Arbres fruitiers, et des Arbr

voit la figure ici à côté, il uffit de dire qu'il s'en trouve connoisseurs en matière de trouve des legumes de toute eaux qui servent à la Medecine,

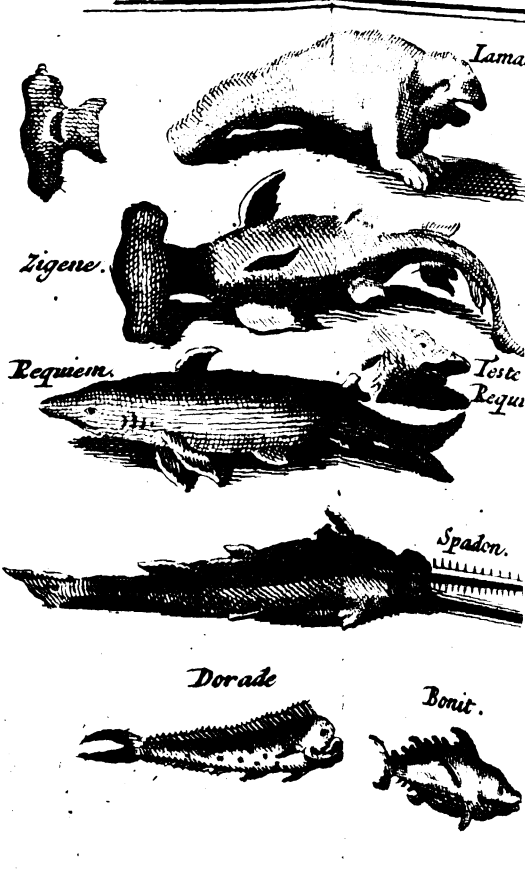
A l'égard des Poissons que l' ni moins curieux ni moins abonda trouve d'une infinité d'especes diffé Marfouins, des Rayes, des Anges, Narangs, des Turbots, des Congres des Lamantins. Ce dernier est qui porte jusqu'à 25. ou 30 piés de Il a le muse d'un bœuf, les Yeux mais en leur place il a deux petits se de sa vuë est suffisamment repar

Côtes de ces Iles, ils ne sont tre Mer que ce soit. On y en Baleines, des souffleurs, des Maquoreaux, des Vives, des des Ronjets, des Saumons, fait inconnu dans l'Europe, t ou huit de circonférence fort foible et point d'oreilles; il entend si clair que la foibles é de son Ouie.



1. Café a Poton. 2. Negro qui change le poton. 3. Negro qui le toré. 4. Negro, qui le monte. 5. Negro qui ratisent le Manioc. 6. Moulin a greger le Manioc. 7. Ancie groger. 8. La P. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

MENAGERIE



1. Acouty. 2. Chasse. 3. Manitou. 4. Cochon. 5. Chasse du 6. Tatou. 7. Tatou en 8. Chasse Grand 11. Squime 13. Callebassier.
 de l'Acouty. culpassum. des Iles. Cochon. houille. Tatou. Figuiier. 12. Cacao.



DES ANTILLES.
 On dit l'Auteur dont j'em-
 appelle Sauvages les Nubi-
 les plus heureux, les moins
 contrefaits et les moins su-
 vations de la terre. Ils ne sont
 figure ordinairement. Ils ont
 ornée: ils sont gras, puis sans
 parmi eux des vieillards de plus
 ont le dos sous le poids de la
 temperamment, c'est sans doute la
 car ils mangent et boivent quand
 de la du nécessaire, et n'ont aucun
 autre vêtement que celui dont la
 même rien autour du corps pour
 sont venus au monde. Leurs meres
 sent le nez, croquant les rendre
 la peau bazarée et c'est la seule
 quoi-que quelques Auteurs
 me nous, et qu'ils ne changent de
 et de se peindre de Roucou. On
 subtil et le raisonnement aussi
 ce soit, à quoi ils joignent,
 très grande Leur Physionomie
 ne farent ce que c'est que de
 employés lorsqu'ils voyent les
 autre sans avancer chemin.
 pas trop de tort.

DES BÊTES À QUATRE PIÈS.
 Tout ce qu'il y a de Moutons, de Chevres, de Chevaux, de Bœufs et d'Anes tant
 à la Guadeloupe, que dans les autres Iles Antilles y a été apporté par ceux qui les
 ont habitées. Les Espagnols y ont apporté des Porcs qui sont d'une grande uti-
 lité dans ces Iles, en quoi ils sont aussi louables, que les François le sont peu de
 détruire ces animaux pour leur seul divertissement. Ces Porcs sont tout différens
 de ceux qu'on voit en France; ils sont plus courts d'un tiers, ont la hure plus
 grosse, et sont armés de deux horribles dents bouclées comme des cornes de Bélier. Ils
 sont noirs comme les sangliers et ont la peau épaisse d'un pouce. L'Acouty est un
 petit animal, qui tient du Lievre et du Cochon tout ensemble. Le Tatou a la tête
 comme un Cochon de lait, avec dix bandes ou cercles d'écaillés qui lui environnent
 le corps. Il a quatre ongles à chaque pied, et une queue plus longue que le corps divisée
 par nœuds et par cercles d'écaillés. Le Manitou a quelque chose du Rat, du Renard, du
 Singe et du Cochon. Les Pisoris ou Rats musquez ont le poil du ventre blanc et le dos noir.



DE LA SUCRERIE.
 Les Cannes de Sucre sont toutes semblables aux grands roseaux d'Es-
 pagne, hors qu'elles ont les nœuds plus courts, les feuilles plus druës, et
 qu'elles sont plus basses de la moitié. Elles ne sont pas creusées comme le roseau,
 mais remplies d'une moëlle spongieuse toute imbibée d'une eau blanchâtre qui
 est la liqueur dont on fait le Sucre. Quand les cannes sont mures, on les
 coupe, on en ôte les feuilles et on les applique au moulin, qui les épuse de
 leur Suc, lequel tombe dans un vaisseau qui est dessous, de là il coule dans
 plusieurs chaudières, où il s'échauffe, écume et se purifie; en suite on le passe
 par un Drap ou par un linge, on le met refroidir dans des formes percées, ou
 le plus clair s'en va, et le reste se fige jusqu'à la consistance du Sucre tel que
 nous l'avons.



1. Moulin. 2. Torneaux et 3. Formes. 5. Cannes de 6. Gros Cochoux 10. Cases de 11. Figuiier.
 Chaudières. 4. Vinaigrerie. Sucre. SUCRERIE. 7. Latanierrabos. Negros.

C



mer
Ter
don
qui
tant
Cey
de
l'ar
lée
tau
ge
leq
Vo
mé
à
pe
fi
tro
fit
de
C
la
le
pe
ra
g
q
re
m
d
d
p
e
L
c
l
s
l

DISSERTATION

SUR

L' I L L E D E

C E Y L A N.



Cette Ile a été connue sous differens noms, tant chez les Anciens que chez les Modernes. Les Portugais qui y ont eu de grandes possessions, & à qui même un Empereur de Ceylan céda par son testament tous les Pais de sa dépendance, veulent qu'elle ait été anciennement apellée *Lanca Lancao*, ou *Lancas*; c'est-à-dire *Terre de délices*. Les Grecs & les Romains lui ont donné le nom de *Taprobane*. Et les anciens Auteurs qui en font mention sous ce nom, en ont raporté tant de particularitez qui conviennent à l'Ile de *Ceylan*, que sans doute ils n'ont pu parler de l'Ile de *Sumatra* que plusieurs Modernes prennent pour l'ancienne *Taprobane*. Dans la suite elle a été apellée par les Auteurs, comme font aussi tous les Orientaux, *Serindib* ou *Serindiul*, d'où par quelque changement de lettres s'est formé le nom de *Ceylan*, lequel étoit déjà en usage du tems de *Marco Paulo* Venitien, le plus ancien Auteur qui l'ait ainsi nommée. La découverte en est en quelque manière due à Alexandre le Grand, qui trouvant le Monde trop petit pour y faire assez de Conquêtes, voulut voir si au delà de l'Inde, jusqu'où il avoit pénétré, il n'en trouveroit point encore un autre. Et sur la proposition qu'un de ses Pilotes fit d'aller à la recherche de quelques nouvelles Terres, on lui donna un Compagnon, avec ordre à chacun de faire leurs relations particulières. Ils découvrirent *Ceylan*, mais le tems nous a enlevé leurs précieux Journaux. Cependant le nom des Habitans de cette Ile n'a aucun rapport avec celui qu'elle porte. On les appelle *Chingulais*, dont il faut connoître la raison pour savoir quand on parlera d'eux. Ces Peuples sont originaires des *Chinois*, qui autrefois avoient tout le commerce d'Orient en leur disposition. Quelques-uns de leurs Vaisseaux échouèrent sur des Basses près d'un lieu qu'on a depuis appelé *Chilao*. Les Equipages qui se sauverent à terre, trouverent le Pais si excellent qu'ils s'y établirent, & s'allierent avec les *Malabares*, qui ont donné le nom de *Malabar* à cette partie de la Presqu'Ile au deçà du Gange, laquelle s'étend le long de la Côte Occidentale depuis le Cap *Comorin* jusques à la Rivière de *Cangerecora*. Ces Malabarois envoyoient à *Chilao* leurs exiles qu'ils appelloient *Galas*, & des deux noms que portoient ces deux fortes de Peuples, il en est sorti un troisieme, savoir *Chingalas*, & ensuite *Chingulais*.

L'Ile de *Ceylan* n'est séparée de la Côte de *Coro-*
Tom. VI.

mandel, & de celle de Pêcherie, que par le Détroit de *Chilao*, ou du *Manar*, & elle s'étend depuis le fixième degré de Latitude Septentrionale jusques au dixième. Elle peut avoir 40. grandes lieues de France du Couchant au Levant, d'où l'on compte sa largeur, c'est-à-dire depuis *Chilao* jusques à *Triquinimalé*. Sa longueur qui s'étend depuis la pointe de *Gallé* jusques à celle *das Pédras* ou du Nord au Sud, est de 80. lieues: & elle a de circuit 190. lieues. Il est aisé de juger par l'étendue qu'on lui donne aujourd'hui, que *Diodore* de Sicile qui l'a estimée avoir cinq mille stades de tour, revenant à un peu plus de deux cens lieues, en avoit un sentiment assez juste: d'autant plus, si ce que la plupart des Relations assurent est vrai, que la Mer enleve de tems en tems un peu de cette Ile du côté du Nord. Les autres qui n'ont pas été aussi justes pour en déterminer la grandeur, en ont assez dit pour la rendre une Ile fameuse. Les uns l'ont estimée plus grande que l'Angleterre, quelques-uns l'ont apellée un nouveau Monde; & soit qu'on la considère sous le Gouvernement de ses anciens Rois, ou dans le tems que les Portugais y étoient si puissans, ou dans l'état où elle est aujourd'hui, comme partagée entre les Hollandois & les Insulaires, on n'aura pas de peine à se persuader que ses grandes richesses ont été la cause de tant de rivaux qui ont disputé entr'eux à qui posséderoit seul ou en partie ce Paradis terrestre.

Les *Chingulais*, à l'exemple des Peruviens, raportent l'origine de leurs Rois à un descendant du Fils du Soleil, dont il a été parlé ci-devant. Ils disent qu'il est le Chef d'une Famille, qui sous le nom de *Surajas* a regné plus de deux mille ans dans l'Ile de *Ceylan*: que dans la suite les Chinois leur aiant enlevé leur legitime Roi, ils avoient installé en sa place le Tiran *Alagexere*: mais la Couronne rentra dans la maison des *Survajas* en la personne du Fils aîné d'*Ambadino Pangar*, qui fut reconnu Empereur de *Cotta*. C'étoit autrefois le plus considerable de tous les Rois de cette grande Ile, qui, selon son ancienne division, contenoit sept Royaumes. Celui de *Cotta*, le plus riche & le plus vaste, s'étend le long de la Mer, depuis *Chilao* jusques aux *Grevaïas* par l'espace de cinquante-deux lieues, & il contenoit les meilleures Provinces de l'Ile, & une grande partie du Royaume de *Dina Vacca*. Les anciens Rois de *Cotta* tenoient leur Cour à demilieu de *Colombo*; mais à peine peut-on découvrir aujourd'hui les ruines de leurs Palais. Le second Royaume est celui d'*Ova*, qui commence au Pic d'*Adam*, & s'étend jusques à *Batécarelou* & au

Royaume de *Candy*. Le troisième, qui va depuis le Pic d'*Adam* jusques à *Triquinimalé*, & aux *Beadas* qui sont près de *Jafana-patan*. Celui de *Dina-Vaca*, qui est presque dans le milieu de l'île, s'étend depuis le Pic d'*Adam* jusques aux *Quatre Corlas*. Un cinquième nommé *Ceita-Vaca* est entre les *Sept Corlas* & *Dina-Vaca*, & contient toutes les Terres de *Sofragan*. *Sept Corlas* est un autre Royaume, qui confine avec les Terres de *Candy*, des *Quatre Corlas* de *Chilaon* & de *Mantota*. Et le septième est celui de *Chilaon*, ou de *Negombo*, qui s'étend le long de celui des *Sept Corlas*, & finit à la montagne de *Grudumalé*, & à la Mer. Ajoutez à ces Royaumes quelques autres Terres habitées par d'autres Peuples que les *Chingulais* n'y comprennent pas, comme le *Jafanapatan* peuplé par les *Malabres*, le *Triquinimalé*, *Faula*, & le Pais des *Beadas*, vous avez une entière division de l'île de *Ceylan*. Il est pourtant fort vraisemblable que ces Royaumes ne sont à proprement parler que des Gouvernemens, dont avec le tems ceux qui en avoient été revêtus se faisoient appeler Rois, & sous ce titre se font fait la guerre les uns aux autres pour s'agrandir. Et ce fut pour s'accommoder aux manières du Pais, qu'un Roi de Portugal donna à son Capitaine général de *Ceylan* le Titre de Roi de *Malvana*. Ce qu'il y a de certain c'est que tous ces Rois avoient beaucoup de respect pour le Roi de *Cotta* qu'ils regardoient comme leur Empereur. Sans nous arrêter à leur Généalogie fabuleuse, nous parlerons seulement de ceux qui ont régné dans *Ceylan* vers le tems que les Portugais y furent reçus, & dont leurs Auteurs ont écrit.

Aboe Negabo Pandar épousa la veuve de son Frere aîné, & fit mourir ses neveux à qui l'Empire appartenait, mais il fut ensuite défait par les Enfans de ses autres Freres. L'aîné de ceux-ci du même nom, eut *Cotta* pour son partage, & fut Empereur; le second commanda dans le *Reygam-Corla*, & *Maduné* le troisième fut Roi de *Ceita-Vaca*. Après la mort du Roi *Reygam-Corla*, *Maduné* s'empara de ses Etats, & devenu par cette usurpation plus puissant que l'Empereur de *Cotta* son Frere, il voulut lui arracher l'Empire, forma le dessein de chasser le Roi de *Candy* & de se rendre Maître de toute l'île. Ce fut à la faveur de ces guerres que les Portugais s'établirent dans l'île de *Ceylan*. Il y avoit déjà quelque tems que les Portugais avoient découvert les Indes, lorsqu'ils eurent connoissance de cette île. L'an 1517. *Loupo-Soarez* de *Albergaria* voyant que toutes choses réussissoient aux Portugais & n'entendant parler que des richesses de *Ceylan*, équipa une petite Flote, & alla droit à *Colombo*. Il y trouva plusieurs navires de *Bengale*, de *Perse* & de la Mer Rouge, lesquels y venoient pour charger de la Cannelle & des Eléphants: il fut parfaitement bien reçu de l'Empereur de *Cotta* qui étoit celui dont nous venons de parler, nommé *Aboe Negabo Pandar*. Il lui demanda un lieu pour y établir un Comptoir, suivant la promesse que le Prince avoit autrefois faite à *Dom Laurens d'Almeida* qui y avoit abordé dès l'an 1505. Ceci cependant ne s'accorde pas au peu de succès qu'eut ce *Laurens d'Almeida* Fils de *François d'Almeida* qui l'avoit envoyé aux *Maldives*. Il est vrai que ne sachant pas bien la route, il aborda en 1505. à *Ponte de Gallé*. On lui fit accroire que le Roi de *Ceylan* y étoit, & on lui dit tant de choses sur la passion demesurée que ce Roi avoit de lier une amitié étroite avec les Portugais,

dont il avoit appris la puissance, la valeur, & les richesses, que ces flatteries lui furent suspectes. Il se contenta d'envoyer *Payo de Souza* en qualité d'Ambassadeur au Roi de *Ceylan*. On le conduisit par plusieurs chemins détournés dans une maison de Campagne, où l'on assuroit qu'il étoit, & après avoir essuyé tout le long cérémoniel des Rois Orientaux, il ne parla qu'à un Officier de *Ponte Gallé* qui se faisoit passer pour Roi de *Ceylan*. Et voilà quel est le Prince dont on dit que *Loupo-Soarez* fit mention à l'Empereur ou au Roi de *Cotta*.

Quoi qu'il en soit, ce fut sous ce Roi que les Portugais entrèrent dans l'île de *Ceylan*. *Loupo-Soarez* le pria de lui permettre de faire quelques retranchemens, à cause du grand commerce que les Portugais prétendoient faire, & dont ce Prince & toute l'île retireroient un profit considérable. *Aboe Negabo Pandar*, qui étoit un bon Prince, n'eut pas le courage de rien refuser aux Portugais. Et la facilité qu'il eut à leur accorder cet avantage & tous les autres dont ils ont profité, fait voir que ces Rois n'entendoient guère leur intérêt propre ni celui de leur Pais, ou qu'il falloit qu'ils fussent bien peu éclairés, pour se laisser amuser de la sorte. Tous les Négocians étrangers virent avec beaucoup de chagrin établir un Comptoir, qui se trouva être bientôt une Forteresse, où *Loupo-Soarez* mit une Garnison de 200. hommes. En 1520. on y renvoya quelques navires pour y bâtir un Fort & le revêtir de pierre. Cette nouvelle Forteresse donna de l'ombrage à l'Empereur qui résolut d'en chasser les Portugais. Ce Prince les vint assiéger; mais après avoir perdu beaucoup de monde, il fut obligé de se retirer & de s'accommoder avec eux. Et les Portugais commencerent dès-lors à devenir puissans dans cette île.

Maduné Roi de *Ceita-Vaca* & Frere de l'Empereur, indigné de ce que les Portugais se fortifioient dans l'île, ou au moins se servant de ce prétexte, s'allia avec le *Samorin* & les *Malabares*, & déclara la guerre à son Frere. *Aboe Negabo Pandar* demanda du secours aux Portugais & eut encore beaucoup de peine à se défendre. N'ayant qu'une Fille, il la maria à *Tribule Pandar* son parent, qui étoit caché dans les *Quatre Corlas*. De ce mariage naquit *Parea Pandar*. Après la mort de son Pere il prit possession de ses Etats; mais *Raju* Fils de *Maduné* le poursuivit si vivement qu'il le contraignit de se retirer à *Colombo*, & d'implorer l'assistance des Portugais. *Raju* toujours heureux se vit en peu de tems Maître de toutes les Provinces de *Cotta*, & aussitôt il tourna ses armes victorieuses contre le Royaume de *Candy* & s'en fit. Le Roi de *Candy* fut contraint de se retirer avec sa Femme & sa Fille unique à *Manar*. Ce Prince, tirant avantage de sa disgrâce, se convertit au Christianisme avec sa Femme & une Fille qu'il avoit: il prit le nom de *D. Philipe*, & sa Fille celui de *Catherine*; mais avant que de mourir il la déclara par son testament son héritière universelle, & pria le Roi de Portugal de vouloir bien la prendre sous sa protection, aussi bien que ses Royaumes de *Candy* & d'*Uva*. Il ordonna de plus, que sa Fille ne pourroit se marier que du consentement du Roi de Portugal ou du Vice-Roi des Indes.

Dès que l'Empereur *Parea Pandar* & le Commandant de *Colombo* eurent appris la mort du Roi de *Candy*, ils consulterent entr'eux sur les mesures qu'ils devoient prendre pour dépouiller

Ra-

Raju des Etats qu'il avoit usurpez ; parce qu'ils faisoient que ses affaires u'étoient pas en un aussi bon état qu'elles paroissent être. Il s'agissoit de donner aux *Chingulais* bien disposez pour l'Empereur un Chef assez habile pour les bien conduire, & d'une qualité à se faire respecter. L'Empereur & le Commandant convinrent de leur envoyer un des Généraux de l'Empereur, grand ami des Portugais, qui s'étoit fait Chrétien & avoit pris le nom de D. Jean. On lui donna deux cens Portugais avec le Titre de *Modiliar*, c'est-à-dire Maître de Camp général. On garda la Reine jusques à ce qu'on fût bien assuré que ses Etats fussent réduits sous sa puissance. Dom Jean arriva à *Candy*, où il fut reçu du Peuple & des Grands avec une joie incroyable. Ils ne se contenterent pas d'avoir recouvré leur liberté, ils entrèrent dans les Etats de Raju, pendant que la Garnison de Colombo faisoit de son côté une cruelle guerre à l'usurpateur. On pénétra jusques à *Ceita-Vaca*, où il avoit établi sa demeure. Là on lui donna une bataille qu'il perdit, & une pointe de fer lui étant entrée dans le pié, il mourut peu de tems après de sa blessure.

Avant que de parler de la revolte du Général Dom Jean, il faut conduire jusques au tombeau l'Empereur *Parea Pandar* qui étoit déjà avancé en âge lors qu'il se vit delivré de Raju. Tandis qu'il étoit resté avec les Portugais il s'étoit fait instruire de la Religion Romaine : il résolut de se faire bâtifier & prit le nom de *Jean Parea Pandar*. Il aima tellement les Portugais, qu'il abandonna presque le Gouvernement de ses Etats pour vivre avec eux. Il demouroit ordinairement à *Colombo*, & vécut pendant le reste de sa vie en bon Catholique Romain. Se sentant près de sa dernière heure, il fit son Testament, & comme il n'avoit point d'Enfant qui pût lui succéder, il institua pour son Héritier & Légataire universel le Roi de Portugal ; & par là les Portugais prétendent avoir un droit incontestable sur toute l'île, hormis sur les Royaumes de *Candy* & d'*Uva*, qui appartenoient aux héritiers de la Reine Catherine, & sur celui de *Jafanapatan* qui avoit son Roi particulier. Il pria aussi par son Testament le Roi de Portugal de vouloir bien faire venir à *Lisbonne* le seul neveu qu'il avoit. Il recommandoit sur tout que quand ce neveu seroit passé en Portugal, on ne le laissât pas retourner aux Indes ; qu'on le fit ordonner Prêtre le plutôt que l'on pourroit, & que le Roi de Portugal lui donnât une pension convenable à sa naissance. Le Testament fut exécuté dans tous ses points. Le neveu de l'Empereur vint en Portugal ; on lui donna une maison à *Telheires*, où il a fait bâtir un Couvent de Cordeliers ; & comme ce Prince tenoit-là sa Cour, on l'appella le Prince de *Telheires*. On voit l'Acte de cette fondation qui est du mois de Juin de l'année 1639, & son Testament qui est du mois de Mars 1642. Quoi que Prêtre, il eut de Susanne d'*Abreu* deux Filles, qui toutes deux ont été Religieuses Cordelières à *Via longa*, & une d'elles étoit encore Abesse l'an 1693.

L'Empereur Dom Jean Parea Pandar, après avoir disposé de ses biens de la manière que nous l'avons dit ci-dessus, mourut à *Colombo* le 27. ou 28. de Mai. Ce Prince fut louable pour sa

piété, & les autres vertus dont il étoit orné. Mais il n'a pas dû apprendre des Portugais qui l'avoient converti à la Foi, de priver son neveu du Royaume dont naturellement il étoit héritier, pour le donner à un Etranger. C'étoit une espèce de violence qu'il lui faisoit dans son bas âge, dont sans doute il se seroit relevé dans la suite, s'il ne lui en avoit pas ôté les moyens. Mais tel est l'esprit de certains Convertisseurs, qui ont moins l'intérêt de la Religion en vûe que celui de leur agrandissement.

Après la mort de ce Prince le Capitaine Général des Portugais ; conformément à la résolution qui en avoit été prise dans le Conseil, fit publier dans tous les *Courlas*, ou pour mieux dire dans toutes les Provinces de *Ceylan*, qu'elles envoiasent à *Colombo* deux Députés pour prêter serment au Roi de Portugal en qualité de leur légitime & Souverain Seigneur. Elles n'y manquèrent pas, & les Députés étant venus au jour marqué ; on leur signifia qu'en vertu du Testament du feu Roi ils étoient tous Sujets & Vassaux de la Couronne de Portugal, & qu'ainsi ils devoient se soumettre aux mêmes Loix que les Portugais Naturels : mais que la Noblesse jouiroit toujours de ses mêmes droits ; privilèges & immunités comme elle avoit fait auparavant. Les *Chingulais* aiant représenté que cette importante affaire demandoit du tems pour y penser, on ne leur donna que deux jours pour prendre leur parti ; & leur réponse fut, qu'ils reconnoissoient le Roi de Portugal pour leur Roi légitime ; & que pourvu qu'on les laissât continuer dans leurs coutumes & usages, ils le serviroient avec le même zèle & la même fidélité qu'ils avoient fait leurs Empereurs nez parmi eux ; que les Ministres du Roi ne pouvoient se dispenser de jurer au nom du Roi leur Maître, qu'on les maintiendrait dans leurs loix & privilèges ; & qu'à ces conditions, ils étoient prêts de faire tel serment qu'on souhaiteroit. Là-dessus un double Acte fut dressé, où l'on ajouta encore un Article concernant la Religion. Plusieurs copies furent faites de cette Transaction, qui furent signées d'une part par le Capitaine Général, & les autres Officiers du Roi ; & de l'autre par les Députés de chaque Province. Tout le monde se sépara fort content ; sur tout les Portugais qui se voioient Maîtres d'une Ile aussi puissante que *Ceylan*. Mais pour venir aux premiers coups que leurs rivaux les Hollandois leur portèrent pour leur enlever une si riche possession, il faut donner en abrégé l'Histoire de D. Jean, par qui les Hollandois commencèrent à ruiner les Portugais dans cette Ile.

Cet Usurpateur étoit, selon quelques-uns, Fils du *Modiliar* ou Colonel *Fima Lamantia*, qui, pour venger ses anciens Maîtres, chercha à se faire Chef de quelque parti, & soutint, tout foible qu'il étoit, une longue guerre contre *Raju*, lequel aiant d'autres affaires sur les bras, voulut se défaire adroitement de cet ennemi. Il feignit de vouloir faire la paix avec *Lamantia*, & lui promit de le mettre en possession de tous les Trésors de l'Empereur de *Cotta*, mais à condition que l'autre le reconnoitroit pour Empereur. *Fima Lamantia* se laissa éblouir par de si belles promesses, & se rendit au Palais bien ac-

compagné ; mais on trouva le moien de l'entourer insensiblement , & de le séparer de ses gens. On le condamna aussi-tôt à être enterré tout vif jusques au cou , & on fit un jeu de sa tête qui servoit de but aux boules qu'on jetoit contre. Son Fils fut à grand' peine sauvé & conduit à *Colombo*, & de là à *Goa*. Dans l'état desespéré de ses affaires il se fit batifer & reçut le nom de D. Jean, le même que portoit D. Jean d'Autriche Frere de Philippe II. Roi de Castille & de Portugal. Il se distingua pendant le siège de *Colombo* que Raju avoit entrepris avec une Armée de cinquante mille hommes , mais qu'il fut néanmoins obligé d'abandonner. L'Empereur le fit son Général, & on le choisit pour aller faire l'expédition de *Candy* où nous l'avons laissé à la tête des *Chingulais* avant la mort de *Parea Pandar*. Lorsqu'il se vit dans ce Royaume avec de si grandes forces , au lieu de le remettre sous l'obéissance de son Maître , il prit ses mesures pour se le conserver. Il commença par détruire les Portugais qui l'avoient suivi , en les faisant mourir les uns après les autres , ou dans l'exil ou par les tourmens. Et pour s'attirer l'affection des *Chingulais* , il abjura le Christianisme , il quitta son nom de D. Jean & prit celui de *Fima Laderma Suria Ade*. Enfin aiant gagné le cœur des Peuples , qui le reconnurent pour leur protecteur , il déclara la guerre aux Hollandois.

François de Sylva étoit alors Gouverneur de *Colombo*. *Pedro Lopès de Sousa* aiant relâché à cette Place , le Gouverneur le pria de représenter au Conseil des États des Indes à *Goa* où il étoit fort considéré ; les cruautés que *Fima Laderma Suria Ade* exerçoit envers les Portugais , & que sans un prompt secours ils couroient risque de perdre *Ceylan* , ajoutant de représenter aussi que le commandement général des Armées dans ce Pais-là lui étoit dû avec justice , parce qu'il n'y avoit personne qui connût mieux le Pais que lui. *Pedro Lopès de Sousa* le lui promit & lui tint parole : il fit connoître aux Conseillers d'État l'extrémité où étoient réduits les Portugais à *Ceylan* , & parla aussi beaucoup en faveur du Commandant de *Colombo*. Le Conseil s'étant assemblé on y convint d'envoyer du secours dans cette Ile , & on choisit en même tems *Pedro Lopès de Sousa* , pour le commander. Il fit tous ses efforts pour s'en dispenser , & afin d'y mieux réussir , il demanda des choses si déraisonnables , qu'il crut qu'on ne les lui accorderoit jamais. Il avoit deux neveux : il demanda pour l'un la charge de Mestre de camp général , & pour l'autre la Reine Catherine en mariage , laquelle , comme nous avons dit , ne pouvoit se marier que du consentement du Roi de Portugal ou du Vice-Roi des Indes. Après plusieurs délibérations , on accorda à *Pedro Lopes de Sousa* tout ce qu'il voulut. Les Portugais envoierent donc un secours de douze cens hommes avec toutes les munitions nécessaires , & il arriva heureusement à *Manar* où l'on prit la Reine Catherine , & le Convoi alla heureusement à *Negombo*. Le Gouverneur de *Colombo* n'eut pas plutôt appris que c'étoit *Pedro de Sousa* qui emmenoit la Reine Catherine avec tant de forces , qu'il resolut de se venger de sa perfidie , dont il croioit n'avoir aucun

lieu de douter , en le laissant plutôt périr que de lui donner la moindre assistance. Peu de jours après que *Pedro Lopès de Sousa* fut arrivé à *Negombo* , un Modiliar de grande réputation chez les *Chingulais* , vint le féliciter sur son heureuse arrivée , & rendre en même tems ses hommages à *Donna Catharina* comme à sa Reine. L'usurpateur Fima en conçut un grand chagrin ; mais pour prévenir les suites d'un accident si fâcheux , il pensa à tous les expédiens imaginables , & enfin il en trouva un qui lui réussit. Il écrit une Lettre , par laquelle il avertit le *Modiliar* , qu'il étoit campé à deux lieux de *Balané* ; qu'il s'attendoit à recevoir bientôt avis de ce qu'il auroit fait pour son service , & qu'il ne doutoit pas que la guerre n'allât finir par la vie du Général Portugais , selon qu'ils en étoient convenus. Il donne cette Lettre à un *Chingulais* & l'intruit de roder vers le Camp des Portugais , & de chercher l'occasion de se faire prendre , en faisant toutes les mines de s'enfuir. Le *Chingulais* fit parfaitement bien son rôle. La Lettre fut trouvée sur lui , & portée au Général qui la montra au *Modiliar* , & sans faire aucune réflexion lui enfonça son poignard dans le sein. Les vingt mille hommes que le *Modiliar* avoit amenez avec lui tomberent dans une si grande consternation à la vue de ce triste spectacle , que toute l'Armée se débanda & se retira par troupes vers celle de l'ennemi. D. Jean , qui avoit tout prévu pour envelopper le Général Portugais , le défit entièrement ; & lui , ses neveux & tous les Portugais périrent en cette occasion. L'Usurpateur demeura victorieux sur le champ de bataille , & la Reine ne put éviter de tomber entre ses mains. Il la viola en présence de l'Armée , & l'épousa après , dont il eut un Fils nommé le Prince *des Cocqs*. D. *Ferome de Azevedo* qui fut envoyé après pour réparer cette perte , fut obligé de se retirer & de laisser l'Usurpateur en possession de l'Empire. Il y a de l'apparence qu'une partie de ces événemens arriva du vivant de l'Empereur de *Ceylan*. Quoi qu'il en soit , les Hollandois obtinrent de lui l'an 1602. de s'établir dans son Ile , & nonobstant sa trahison envers le Vice-Amiral *Zebald de Weert* , il entretenoit toujours correspondance avec les Hollandois , comme firent après lui ses Successeurs ; ce qui fut la ruine des Portugais. Il mourut en 1604. & laissa un Fils & une Fille.

Après sa mort , la Reine fut obligée d'épouser *Henard Pandar* , son parent. On raporte différemment ce mariage : les Portugais disent qu'il s'étoit fait *Changatar* , c'est-à-dire Prêtre Gentil , & que la Reine le fit rechercher sur le Pic d'*Adam*. Mais d'autres rapportent que quoiqu'il fût *Changatar* , il ne laissa pas d'être du nombre des plus puissans de ce Pais qui se revolterent pour disputer à qui épouseroit la Reine , & qu'aiant obtenu une amnistie pour venir à la Cour avec le Prince *Uva* son Competiteur , il le poignarda , & que la nécessité des affaires de cette Princesse la contraignit de l'épouser. Il en eut plusieurs enfans qu'il donna à élever aux Portugais , à qui , selon eux , il fut toujours dès le commencement fort attaché. La suite en fera connoître la vérité , tant dans sa propre conduite que dans celle de ses enfans. Aussi-tôt qu'il fut Roi de *Candy* , il se fit appeller CAM APATI MAHA D'ASCIN. Il traita avec les Hollandois , qui gagnerent beaucoup

coup plus avec lui, qu'ils n'avoient fait par le moien de *George van Spilberghen*. *Marcellus Boscower* fut chargé de négocier avec le Roi de *Ceylan* en vertu des Lettres Patentes qu'il en eut, datées des mois de Septembre & Octobre 1609. & il conclut son Traité en 1610. Dès que les Portugais eurent connoissance de ce Traité, ils déclarèrent la guerre au Roi. En 1612, ce Prince mit une Armée de cinquante mille hommes en Campagne, il remporta plusieurs avantages sur les Portugais, & ceux-ci de leur côté ne cessèrent de soulever contre lui ses sujets. Enfin on fit un Traité de part & d'autre; mais en 1623. Constantin de Sa arriva à *Ceylan* en qualité de Capitaine Général. Il commença d'abord à faire bâtir un Fort à *Trinquemalé*, & un autre à *Batecalou*. Le Roi, irrité de cette entreprise, entra sur les terres des Portugais & y fit quelques hostilités; mais Constantin fit plusieurs expéditions fort heureuses, & fit toujours échouer les desseins du Roi. Son succès fut si grand, que le Roi de Portugal le fit presser de réduire le País & d'en chasser le Roi de *Candy*. Cependant ce Général qui ne laissoit pas d'être fort affoibli, étoit persuadé que la paix étoit plus nécessaire que la guerre: mais pour obéir aux ordres qu'il reçut du Conseil d'État, il ne craignit point de donner sa vie pour son Roi. La faute qu'il fit fut la confiance qu'il eut en quatre *Modiliars* nez à *Colombo* & qui étoient Chrétiens. Il y avoit néanmoins plus de trois ans que le Roi de *Candy* avoit traité avec eux; & pour commencer à exécuter le dessein tramé si secretement que les Portugais n'en eurent aucune connoissance, il saccagea deux des Provinces des Portugais. Les quatre *Modiliars* furent les premiers à remontrer au Général cet affront fait au Roi de Portugal. Il le ressentit, mais avec trop de précipitation il entra avec une Armée de 20. mille *Lascarins* ou Soldats du País, & 1500. Portugais, dans le Royaume d'*Uva*: après une longue marche il fit reposer son Armée pendant deux jours, sur une éminence où il s'étoit campé; mais il fut bien surpris, quand il vit tout d'un coup la plaine toute couverte des troupes de l'ennemi. Dans ce danger où il s'étoit mis pour s'être trop avancé, il encouragea, du mieux qu'il put, son Armée, qui étoit dans la consternation. Dès le matin les *Modiliars* qui faisoient l'avant garde, se mirent en mouvement avec les troupes qu'ils commandoient: l'ennemi s'avança de ce côté-là. Un des Traîtres commença à se tourner contre les Portugais, & les autres aiant fait la même chose, ce jour-là & le suivant les Portugais furent taillés en pièces avec leur Général, qui se jeta au milieu des ennemis dont il tua tous ceux qu'il put atteindre, jusqu'à ce que percé de coups il tomba mort. L'an 1631. *George d'Almeida* revint avec de nouvelles forces, & obligea le Roi de *Candy* à demander la paix, & ce País resta tranquille jusqu'au tems de *Pedro de Sylva Molle* qui fut envoyé pour gouverner les Indes, & il nomma *Diégo de Mello* Général de *Ceylan*.

Raya-Singa succéda au Roi *Henar-Pandar*. Soit qu'il eût été élevé parmi les Portugais ou non, ce nouveau Roi de *Candy* en usoit fort bien avec eux: mais *Diégo de Mello*, par ses hauteurs & ses ressentimens particuliers, l'obligea à lui faire la guerre, qui coûta la vie au Général dans une bataille, où il périt & beaucoup de Portugais avec lui. Ce

Prince, tout-à-fait rebuté des Portugais, envoya deux des premiers de sa Cour à *Batavia* pour rechercher l'alliance des Hollandois, qui envoierent à leur tour deux Ambassadeurs au Roi de *Candy*, où ils arriverent au mois de Mars 1638. Les Articles furent réglés & on signa le Traité. En 1639. pour faire plaisir au Roi de *Candy*, ils prirent sur les Portugais *Batecalou* & *Trinquimale*. En 1640. ils emporterent d'assaut *Négombo*, & *Gallé*, & en 1656. ils assiégèrent *Colombo*, dont ils se rendirent Maitres. En 1658. ils prirent l'île de *Manar* & la Forteresse de *Jasanatapan* où les Portugais s'étoient retirez. Les aiant ainsi poursuivis de place en place, ils les chassèrent de l'île & les firent transporter à *Batavia*. Ils pouvoient retenir alors quelques autres Places que les Hollandois ne voulurent pas prendre, pour se contenter seulement de ce qu'ils pouvoient garder; mais afin de les affoiblir davantage, ils donnerent *Meliapou*, *Grangarot*, *Coulaou*, *Cananor* aux Rois du País. Dans la suite les seuls Hollandois sont restez à *Ceylan*, où ils possèdent ce qu'on peut appeler le *Ceylan* Hollandois, qui renferme presque toutes les Côtes de l'île & le País où croit la Cannelle. Ils sont encore Maitres des Iles de *Jasanatapan*, de *Manar* & de *Calpentin*. Dans tout ce *Ceylan* Hollandois sont les Villes de *Jasanatapan*, *Trinquimale*, *Cotiar*, *Tale*, vers le Levant; & *Maturé*, *Ponte Gallé*, *Calturé*, *Négombo*, *Chilao*; & *Colombo* la Capitale de tout le País, toutes situées vers le Couchant.

Abregé des Revenus des Empereurs de Ceylan dans le tems que les Portugais en étoient les Maitres.

LE País cédé au Roi de Portugal par *Parea Pandar* Empereur de *Ceylan* contenoit, dans son étendue de cinquante deux-lieues, vingt & un mille huit cens soixante-trois villages ou hameaux. De tout ce qui se leve dans cette étendue de País, il n'en revient aucun argent dans les coffres du Souverain. Toutes les Terres dans leurs divisions sont attachées aux Charges, aux Dignitez & aux Métiers, & chacun selon sa portion est obligé de servir à ses dépens, & de se rendre tout armé & avec des provisions, dès qu'il en reçoit l'ordre, sans qu'aucun Noble ou Officier puisse s'exempter de fournir la quantité d'hommes à laquelle sa Terre est taxée; de sorte que le Roi fait exactement le nombre d'hommes qu'il peut avoir, & sur lequel il peut faire fonds. Chacun est obligé de faire trois portions de sa terre, dont il doit ensemencer l'une, planter l'autre, & faire de la troisième un jardin. Roturiers ou Nobles, tous ont leur occupation pour le service, & le reste du tems ils l'emploient à la culture de ces terres qu'ils appellent leurs *Paravenias*. Pour avoir le *Paravenia* de son Pere, il faut succéder à son emploi ou métier, autrement on perd son droit. Le *Paravenia* d'un Officier ne peut passer à un ouvrier, ni celui d'un homme de guerre à quelcun d'une autre profession. Dans le tems que le Souverain est en campagne, les Maires de chaque village sont chargez de nourrir les gens de guerre qui passent par le lieu où ils sont, ou qui y demeurent.

Tt

C'est

C'est à eux encore à fournir les chariots & les voitures. Les Chartiers les conduisent pour rien. Il en est de même de tous les autres de chaque profession, qui, selon que leurs terres sont affectées, doivent travailler pour le Roi. Ceux qui travaillent aux Mines, en doivent donner une certaine quantité au Roi, & ils peuvent vendre le reste. Les conditions au dessous de celles-ci, sont les Tambours qui font une compagnie à part dans le tems de guerre. Les Bucherons, ceux-ci sont obligés de couper du bois pour le Roi, & ils servent de Chartiers. Les Crocheteurs, employez à porter les hardes & les paquets pour chaque particulier, sans pouvoir rien exiger. Les Cordonniers & les Barbiers, estiment du plus bas ordre: ils relèvent immédiatement du Roi, aussi bien que ceux qui cultivent la Cannelle dont ils lui donnent une certaine part. Le revenu du Roi en Cannelle est de trois mille deux cents coffres par an. Chaque coffre pèse sept livres, poids de Portugal. Le Trafic de Cannelle attire au Roi toutes les richesses des Indes par le concours des bâtimens qui viennent de Perse, d'Arabie, de la Mer Rouge, de la Chine, & de l'Europe. Le prix de la Cannelle est toujours le même; car quand il viendrait moins de Navires, on brûle ce qui reste pour obliger ceux qui la cultivent à travailler. Les Mines de Rubis & d'autres pierres précieuses n'étoient pas fort en estime parmi les *Chingulais*. Les ouvriers destinés à y travailler par leurs Terres avoient un Capitaine appelé *Vidava Dasagras*, & ils étoient obligés de travailler 15. jours, & de fournir au Roi le nombre & la qualité des pierres qu'il demandoit. Mais ces Mines ont été bien plus du goût des Portugais qui en connoissoient la valeur, & la Charge de *Vidava Dasagras* fut bien plus briguée. Cependant toutes ces richesses ne produisoient pas plus de vingt ou vingt-quatre mille écus à l'Épargne par an, chacun pillant de son côté. Le Grand Mogol tire aussi de Ceylan vingt ou trente Elephans; & chaque Elephant se vend une très-grosse somme; & par là on peut connoître qu'un Roi de *Ceylan* étant servi comme il est, avec le profit de la Cannelle & des Elephans, a des revenus très-considérables. Voions les richesses du Pais dans ses Productions.

Des principales Productions de l'Île de Ceylan.

Quoique cette Île soit sous la Ligne, l'air y est si temperé qu'on peut dire qu'il n'y fait ni froid ni chaud. C'est-pourquoi il ne faut pas s'étonner de l'abondance qui croit en cette Île de toutes sortes de provisions, & que ce Pais soit si fertile en tout ce que la Nature peut fournir de plus riche & de plus précieux. Outre les Fruits communs, comme Figues, Raisins, Grenades, Oranges, Citrons, Tabac, on y trouve du *Cardamome*, du Bois de Bresil que les Indiens appellent *Sapaon*, du Poivre, de l'*Areka*, de l'*Adbatoda*, & de la Cannelle. L'*Areka* est un arbre fort haut, ses branches sont pendantes, & forment comme des bouquets de plumes vertes. Il se prend mêlé avec de la chaux, ou envelopé d'u-

ne feuille de Betel; on prétend qu'il rend l'haleine douce, qu'il nettoie & fortifie l'estomac. On ne fait aucun festin qu'on ne présente le Betel. L'*Adbatoda* est un arbre qui croit d'une hauteur extraordinaire, & au bout de quelque tems, de son sommet il sort une nouvelle tige haute de près de trente piés. Cette tige pousse plusieurs branches qui se couvrent de fleurs, & les fleurs se changent en fruits: lorsqu'ils sont murs, la tige se sèche & l'arbre meurt. Les feuilles de cet arbre servent à faire des Parapluies, à couvrir les maisons, & à écrire dessus. Le Canelier est un arbre qui n'est pas grand. Il porte son fruit deux fois l'année, lequel ressemble à celui du Laurier, les feuilles approchent aussi beaucoup de celles de ce dernier arbre. Il croit si vite & en si grande quantité, qu'il y a une Loi pour obliger les habitans d'en nettoier les chemins: autrement, on y verroit un bois si épais qu'on ne pourroit plus passer. Pour avoir cette excellente écorce on fend l'arbre en long, & l'écorce, de blanche, devient de la couleur que nous la voions. Le débit qu'on en fait est une des plus grandes richesses de Ceylan. Les Arabes & les Perfes, qui en font un grand usage, l'estiment par dessus celle qui vient des autres endroits.

Ceylan n'est pas moins féconde en toutes sortes de troupeaux & d'animaux. Il y a abondance de Vaches, de Buffles, de Chevres & de Cochons dont le meilleur ne coûte pas vingt sous. Les Sangliers, les Cerfs, les Merus, les Gazelles, les Daims, les Porc-épis & les Lièvres y abondent. Le Gibier, comme Pans, Tourterelles, Pigeons, Perdrix, Becassines, Gelinotes de bois, & Becasses, Oyes sauvages, Canards & Vanneaux y sont communs. Il s'y mange d'une espèce de Léopard d'un goût excellent. Les Rivières foisonnent en poisson & en coquillages. Les Fruits y sont délicieux, & les arbres en portent deux fois l'année: mais il n'y en a point qui approche d'une espèce d'Orange qu'ils appellent l'Orange du Roi. J'avois insensiblement oublié à mettre l'Elephant au nombre des autres animaux de *Ceylan*: mais il merite aussi d'être mis à part par les grands services qu'il rend à l'homme, sur tout à ceux de l'Île dont nous parlons. Le plus grand Elephant a neuf coudées depuis la pointe du pié jusques à l'épaule. Pour chaque coudée on donne mille Pardaons; & sur ce pié un Elephant de *Ceylan* vaut au moins huit mille Pardaons, & les Mores ou Mahometans donneront autant pour un de bonne taille que pour quatre d'un autre endroit. Ces animaux s'apivoient fort facilement, & en trois jours on peut les lâcher sans craindre qu'ils retournent au bois. Il n'est pas vrai qu'ils ne se couchent point; puisqu'ils le font toutes les nuits, qu'ils se courbent & qu'ils se baissent quand on les charge.

Si nous fouillons dans les entrailles de la Terre de *Ceylan*, nous y trouverons ce qu'il y a de plus précieux dans le Monde. Des Mines qui sont dans les Roiaumes de *Ceita-Vaca*, de *Dina-Vaca*, de *Candy*, d'*Uva* & de *Cotta*, on tire les pierres précieuses les plus estimées, savoir des Yeux de Chat, des Rubis, des Saphirs, des Topases, des Jacintes, des Verlis & des Tari-

Taripos ; celles dont les *Chingulais* & les Mores font plus de cas font les Yeux de Chat. Les couleurs les plus vives & les plus belles font réunies ensemble dans cette pierre , sans qu'on puisse dire celle qui est la plus charmante. On la voit briller tantôt d'une couleur & tantôt d'une autre, selon le sens où vous la regardez. Ces pierres font nommées *Yeux de chat* à cause des rayes couchées l'une contre l'autre , & qui causent la diversité de ces couleurs , comme il arrive véritablement dans les yeux d'un Chat qui changent de couleur à mesure qu'il se tourne. Elles pesent plus que les autres , & on ne les travaille jamais : on se contente seulement de les laver. Les Rubis de *Ceylan* passent pour les plus précieux. Il y en a de seize Carats qu'on prise six cens écus d'or. Les Saphirs après les Rubis y font aussi d'une grande beauté. Il s'en trouve de deux sortes : les fins qui sont durs & d'un bel azur font plus recherchés que ceux qui sont d'un bleu pâle. C'est encore de *Ceylan* que viennent les belles Topases. Les nettes & les brillantes y font prises au poids de l'or , & quand elles tirent trop sur le blanc , les *Chingulais* en font de faux Diamans. Les autres pierres ne sont pas tout-à-fait si estimées. A toutes ces richesses de l'île de *Ceylan* , il faut ajouter les Perles qu'on pêche sur la côte. Cette pêche ne se fait que depuis l'onzième de Mars jusqu'au vingtième d'Avril. Vers le commencement de Mars il arrive sur la Côte jusques à quatre à cinq mille barques appartenant à des Marchands qui se sont associés ensemble pour en armer 4. ou 5 , selon le fonds qu'ils ont. Ces barques vont ensemble chercher les endroits où la Mer n'a tout au plus que sept brasses. De là ils envoient trois barques pour pêcher des huitres de côté & d'autre , avec ordre d'en rapporter chacune mille. On ouvre les huitres pour voir si les Perles sont belles cette année , & c'est un essai qu'ils en font , afin de pouvoir , selon qu'elles sont nettes , rondes & de belle eau , faire leur accord avec le Roi. Après qu'ils sont convenus avec lui , il leur donne 4. Vaisseaux de Guerre pour les escorter contre les Corsaires. L'onzième de Mars , & au signal d'un coup de Canon , toutes ces barques vont à la pêche. Elles ont chacune une pierre d'environ soixante livres attachée à une corde , dont un bout tient à la barque. Le Plongeur se lie cette pierre aux piés , & passant à sa ceinture une autre corde , où est attachée une corbeille , & dont deux Mariniers tiennent l'autre bout , le Plongeur descend au fond de la Mer ; il y demeure l'espace qu'on pourroit réciter deux fois le Symbole , & aiant rempli sa corbeille , il fait le signal avec la corde , & on le tire promptement. Un autre Plongeur descend en sa place , & ainsi tour à tour entre 7. ou 8. Plongeurs qui sont dans une barque. Le Commandant , sur les quatre heures après midi , tire un autre coup de Canon , & les barques vont à terre décharger leurs huitres dans des parcs faits exprès , où les Marchands partagent entre eux les Perles. Il ne manquoit plus à *Ceylan* que cette pêche pour la rendre , avec le reste

de ses richesses , digne du nom qu'on lui a donné Paradis terrestre.

De la Religion , des Coûtumes & des Mœurs des Chingulais.

CE beau País cependant , si riche des dons de la Nature , a des habitans qui ne sauroient par ces merveilles naturelles s'élever jusqu'à leur Créateur. Et quoique le Flambeau de l'Evangile y ait éclairé en différens tems , comme il fait encore aujourd'hui ; les Chingulais sont encore de parfaits Gentils , & ont de la Divinité une idée fort grossière. Ils en croient une qui a créé le Monde , mais qui a d'autres Divinitez au dessous d'elle , pour avoir soin chacune de leur emploi , les unes sur la Mer & les autres sur la Terre. Ils ont des Idoles de différentes figures , comme d'un Homme , d'une Femme ; d'un Singe , d'un Elephant. Mais il y en a une au dessus de toutes les autres nommée *Budu* , qui a plus de 32. piés de haut. Ils adorent leur Roi comme un de leurs Dieux ; en l'abordant ils se prosternent trois fois le visage contre terre , & quand il est mort ils lui font des sacrifices. Ils ont un Grand-Prêtre qui connoît avec son Conseil des affaires de la Religion. Ils l'appellent *Terumvanse* : il a sous lui quatre Dioceses , qui ont chacun leur Pontife pour avoir soin du Paganisme du lieu où il fait sa résidence. Leurs Pagodes sont consacrés à quelque Idole , & ils ont des revenus fort considérables. Les *Changatars* ou Prêtres sont en grande vénération ; mais *Raya Singa* n'a pas laissé que d'en faire mourir quantité pour s'être mêlés des affaires d'Etat. Souvent ils abusent de la confiance du Peuple , dont ils remuent la conscience comme ils veulent , pour les attirer dans leur parti. Les *Chingulais* & les *Chingulaises* ne peuvent se marier qu'à un homme ou à une femme de même condition. Une femme même qui auroit commerce avec une personne moins noble qu'elle , seroit punie de mort , & ce sont ses propres parens qui le demandent pour reparer l'affront qu'elle a fait à leur famille. Quand une Fille veut se marier , elle choisit un homme avec qui elle convient des conditions ; elle les propose à ses parens , le festin se fait , & les voilà mariés. Mais ce qui distingue leur mariage de tous les autres , c'est que la première nuit est pour le mari , la seconde pour le frere du mari ; & s'il y en a plus , jusques à sept , ils ont chacun leur nuit ; ainsi une femme épouse toute une famille à qui elle suffit. Les premiers jours passés , le mari n'a pas plus de droit que les autres. Il peut prendre sa femme quand elle est seule , mais si elle se trouve avec un autre frere , il ne peut pas en disposer , & les enfans ne sont pas plus à l'un qu'à l'autre. Les *Chingulais* ont l'esprit fin & délicat , ils comprennent aisément. Ils sont bons Poètes , si l'on en croit l'Ecrivain que je sui. Ils ont tous de la voix , & chantent si agréablement , que c'est un plaisir de les entendre. Mais la vanité dont ces Peuples sont remplis,

plis, ôte tout le mérite de ces bonnes qualitez. Ils | ils font les meilleurs Chrétiens du Monde ; & lorf-
font fourbes, legers, & changent de Religion selon | qu'ils font chez eux, ils retournent à leur Pagode &
leurs intérêts. Quand ils vont parmi les Chrétiens, | à leur première Idolatrie.

Fin du Tome Sixième.





